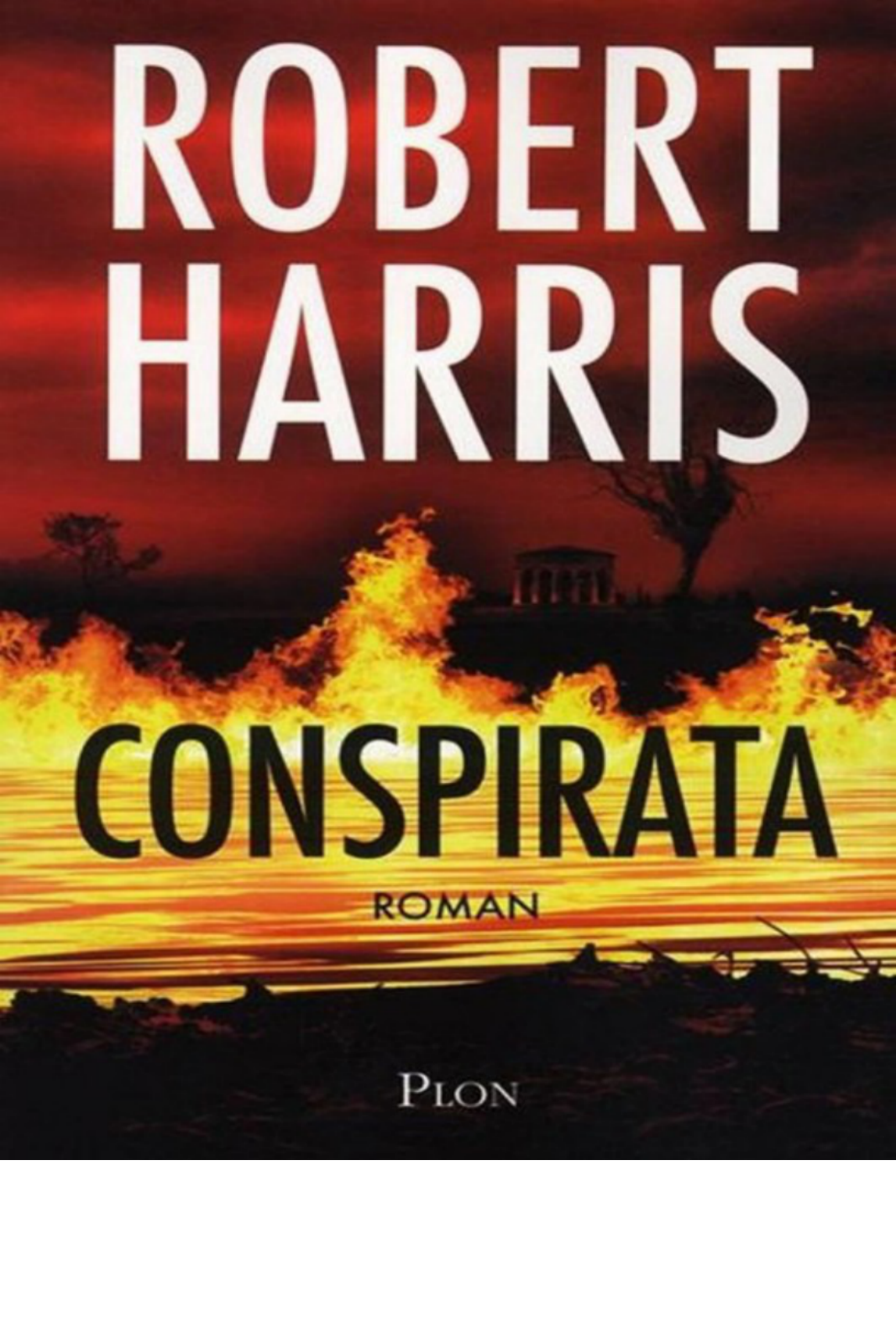


Conspirata

Harris, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ROBERT
HARRIS

CONSPIRATA

ROMAN

PLON

Robert Harris

CONSPIRATA

Cicéron Tome 2



Traduit de l'anglais par
Natalie Zimmermann

À Peter

NOTE DE L'AUTEUR

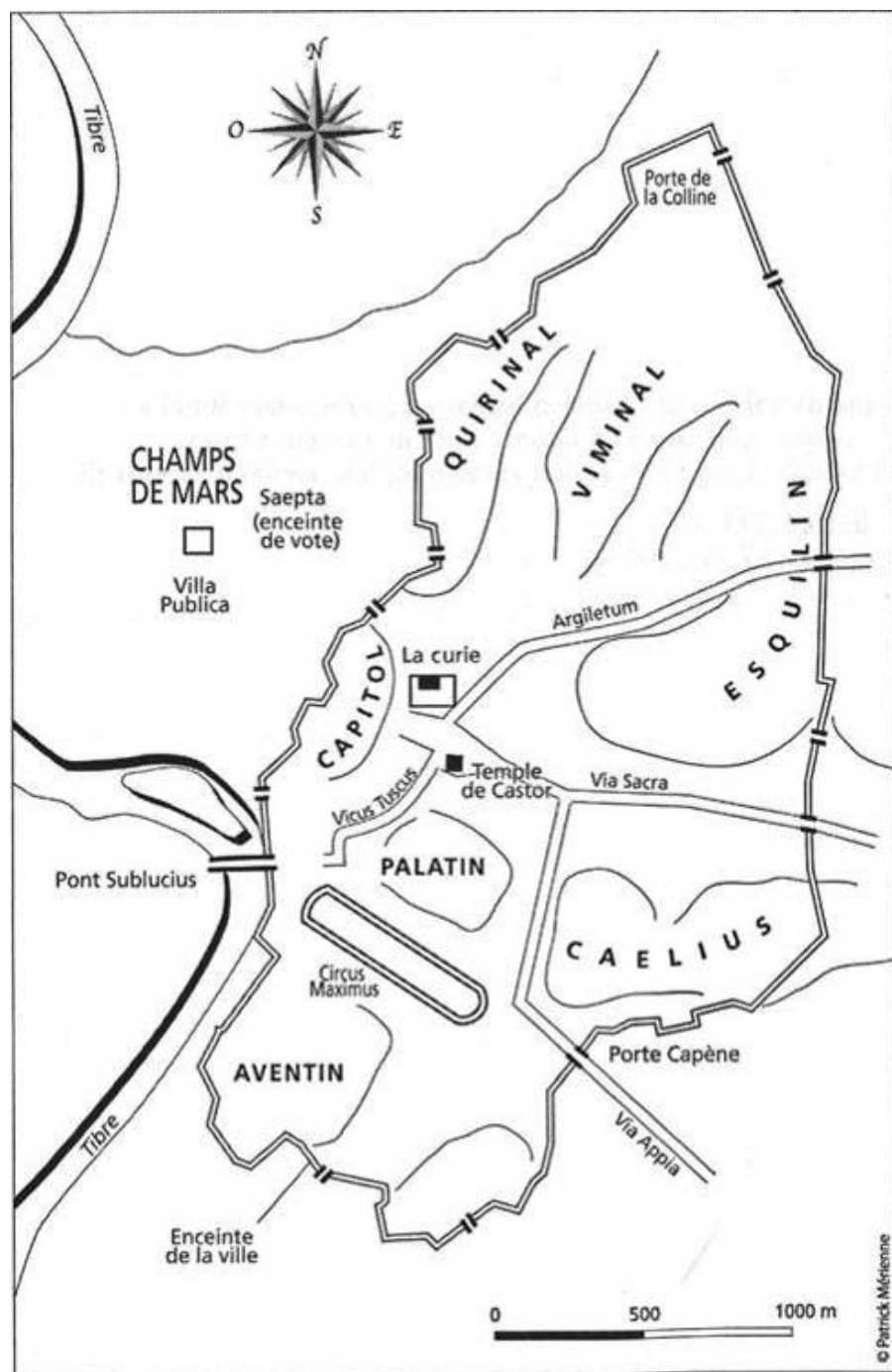
Quelques années avant la naissance du Christ, une biographie de l'orateur et homme d'État romain Cicéron fut rédigée par son ancien secrétaire, Tiron.

Que Tiron eût bien existé et qu'il fût l'auteur d'une telle œuvre est absolument attesté. « Vous m'avez rendu d'innombrables services, lui écrit Cicéron, sous mon toit, au forum, à la ville, dans ma province et ailleurs, pour mes études, pour ma correspondance. » Il avait trois ans de moins que son maître, était né esclave, mais lui survécut de nombreuses années, atteignant, d'après saint Jérôme, l'âge de cent ans. Tiron fut le premier à consigner mot pour mot un discours du sénat, et son système d'écriture abrégée, connu sous le nom de *Notae Tironianae*, était toujours utilisé par l'Église au VI^e siècle. En fait, on en retrouve des traces (le symbole &, les abréviations etc., NB, i. e.) encore aujourd'hui. Il écrivit également plusieurs traités sur l'évolution du latin. Sa vie de Cicéron en plusieurs volumes est citée comme source par l'historien du I^{er} siècle Asconius Pedianus dans son commentaire sur les discours de Cicéron ; Plutarque l'évoque par deux fois. Mais, comme le reste de la production littéraire de Tiron, l'ouvrage a disparu pendant l'effondrement de l'Empire romain.

Aujourd'hui encore, les spécialistes cherchent régulièrement à savoir à quoi une telle biographie pouvait bien ressembler. En 1985, Elizabeth Rawson, membre du Corpus Christi College d'Oxford, avança l'hypothèse que l'œuvre de Tiron devait suivre la tradition hellénistique de la biographie – une forme littéraire « écrite dans un style direct et sans prétention ; on pouvait y citer des documents, la truffer d'apophtegmes, se montrer cancanier et irresponsable... Elle s'appuyait sur l'idiosyncrasie du sujet... Une telle biographie n'était pas écrite pour les hommes d'État ou les généraux, mais pour ce que les Romains appelaient *curiosi*[1] ».

C'est dans cet esprit que j'ai tenté de recréer l'œuvre disparue de Tiron. Bien qu'un précédent livre, *Imperium*, décrive l'accession de Cicéron au pouvoir, il n'est, je l'espère, pas indispensable d'avoir lu le premier pour suivre le second. Il s'agit d'un roman et non d'un travail d'historien : chaque fois que les exigences de l'un ou de l'autre s'opposaient, j'ai sans hésiter favorisé le premier. Je me suis cependant efforcé de faire autant que possible correspondre la fiction avec les faits, et avec l'œuvre de Cicéron lui-même, dont il nous reste,

principalement grâce à Tiron, de si larges extraits. Les lecteurs désireux de se familiariser avec la terminologie politique de la République romaine, ou qui souhaiteraient se reporter à certains personnages mentionnés dans le texte, trouveront un glossaire et une liste des personnages en fin de volume.



« Nous considérons les temps passés avec condescendance, comme une simple préparation à ce que nous sommes... Et si nous n'étions que les ultimes reflets de ce qu'ils étaient ? »

J.G. Farrell,
Le Siège de Krishnapur

PREMIÈRE PARTIE

CONSUL

63 av. J.-C.

*O condicionem miseram non modo administrandae verum etiam
conservandae rei publicae*

« Oh ! qu'il en coûte,
je ne dis pas seulement pour gouverner l'État,
mais pour le sauver ! »

Cicéron, *Catilinaire II*,
9 novembre, 63 av. J.-C.

I

Deux jours avant que Marcus Tullius Cicéron ne prenne ses fonctions de consul romain, on tira du Tibre, non loin des hangars à bateaux de la flotte de guerre républicaine, le corps d'un enfant.

Une telle découverte, aussi tragique fût-elle, n'aurait pas en temps normal justifié l'attention d'un consul désigné. Cependant, ce petit cadavre avait quelque chose de tellement monstrueux, de tellement menaçant pour la paix civile, que C. Octavius, le magistrat chargé de maintenir l'ordre dans la cité, envoya un message à Cicéron lui demandant de venir sur-le-champ.

Cicéron hésita d'abord à s'y rendre, prétextant une surcharge de travail. En tant que candidat consulaire qui avait obtenu le plus de voix, c'était à lui qu'incombait de présider la séance d'ouverture du sénat, et il était en train de rédiger son discours inaugural. Je savais néanmoins que ce n'était pas la seule raison. La mort le mettait toujours profondément mal à l'aise. Il répugnait même à voir tuer des animaux pendant les jeux, et cette faiblesse – puisque malheureusement, en politique, un cœur tendre est toujours interprété comme un signe de faiblesse – commençait à se remarquer. Sa première réaction fut de m'y envoyer à sa place.

— Je vais y aller, bien sûr, répondis-je prudemment. Mais...

Je laissai ma phrase en suspens.

— Mais ? demanda-t-il d'un ton sec. Mais quoi ? Tu penses que cela ferait mauvais effet ?

Je n'en dis pas plus et continuai de transcrire son discours. Le silence se prolongea.

— Bon, très bien, grogna-t-il enfin en se levant. Octavius est un rabat-joie, en revanche il est sérieux. Il ne me ferait pas venir si ce n'était pas important. De toute façon, j'ai besoin de m'éclaircir les idées.

C'était la fin décembre, il faisait froid et gris, et il soufflait un vent à vous couper la respiration. Une bonne dizaine de personnes attendaient dehors d'être reçues, espérant pouvoir présenter leur requête. Dès qu'ils virent le consul désigné franchir le seuil de sa porte, les requérants se précipitèrent vers lui.

— Pas maintenant, décrétai-je en les repoussant. Pas aujourd'hui.

Cicéron passa le bord de son manteau par-dessus son épaule,

reentra le menton dans sa poitrine et descendit la côte d'un pas vif.

Nous dûmes parcourir près d'un mille, me semble-t-il, en traversant le forum en diagonale pour sortir de la ville à la porte du fleuve. Les eaux du Tibre étaient gonflées par des courants impétueux et agitées de tourbillons d'un brun jaunâtre. Plus loin, de l'autre côté de l'île Tibérine, parmi les quais et les treuils des Navalia, nous pouvions voir qu'une foule nombreuse s'était rassemblée. (Vous aurez une idée du temps qui s'est écoulé depuis cette époque – plus d'un demi-siècle – quand je vous dirai qu'aucun pont ne reliait encore l'île aux deux rives.) Plus nous nous rapprochions, plus on reconnaissait Cicéron, et un mouvement de curiosité agita les curieux qui s'écartaient pour nous laisser passer. Un cordon de légionnaires de la marine protégeait le site. Octavius attendait.

— Pardonne-moi de te déranger ainsi, dit Octavius en serrant la main de mon maître. Je sais combien tu dois être occupé, si près de prendre officiellement tes fonctions.

— Mon cher Octavius, c'est toujours un plaisir de te voir, répliqua Cicéron, quel que soit le moment. Tu connais mon secrétaire, Tiron ?

Octavius me jeta un regard dénué de tout intérêt. Même si l'on ne se souvient de lui aujourd'hui que comme du père d'Auguste, il était à cette époque édile de la plèbe et un homme d'avenir. Il aurait certainement fini par devenir consul lui-même s'il n'avait succombé prématurément aux fièvres, quatre ans environ après cette rencontre. Il nous conduisit à l'abri du vent, dans l'un des grands hangars militaires où le squelette d'une liburne mise à nu pour réparation reposait sur de gigantesques rouleaux de bois. Juste à côté, à même la terre, une forme était recouverte d'une voile. Sans autre cérémonie, Octavius écarta l'étoffe pour nous montrer le corps d'un jeune garçon.

Il avait, si je me souviens bien, une douzaine d'années. Son visage était beau et serein, d'une délicatesse presque féminine, et des traces de fard doré brillaient encore sur son nez et ses joues tandis que des fragments de ruban s'accrochaient à ses boucles brunes gorgées d'eau. On lui avait tranché la gorge. Son corps avait été ouvert de haut en bas, jusqu'à l'aîne, et vidé de ses organes. Il n'y avait pas de sang, juste cette sombre cavité oblongue évoquant un poisson éventré et remplie de la boue du fleuve. Je ne sais comment Cicéron parvint à contempler cette vision sans perdre contenance, mais il déglutit et garda les yeux rivés sur le cadavre. Il finit par dire d'une voix rauque :

— C'est atroce.

— Et ce n'est pas tout, annonça Octavius.

Il s'accroupit, saisit le crâne de l'enfant entre ses mains et le tourna vers la gauche. Pendant que la tête bougeait, la blessure béante qu'il avait au cou s'ouvrit et se referma de façon obscène, comme une

seconde bouche qui aurait tenté de murmurer un avertissement. Octavius paraissait totalement indifférent, mais c'était évidemment un militaire, et il était sans doute habitué à de telles scènes. Il écarta les cheveux pour révéler une empreinte profonde juste au-dessus de l'oreille droite du garçon, et enfonça son pouce dedans.

— Tu vois ? On dirait qu'il a été abattu par-derrière, avec un marteau, semble-t-il.

— Le visage fardé, les rubans dans les cheveux, assommé par-derrière avec un marteau, répéta Cicéron, sa diction se ralentissant à mesure qu'il comprenait où sa logique le menait. Puis la gorge tranchée. Et finalement, le corps éviscéré.

— Exactement, dit Octavius. Ses assassins ont dû vouloir inspecter ses entrailles. Il a été victime d'un sacrifice – un sacrifice humain.

À ces mots, en ce lieu froid et sombre, je sentis mes cheveux se dresser sur ma nuque et je sus que je me trouvais en présence du Mal – le Mal en tant que force palpable, aussi puissante que la foudre.

— Aurais-tu, demanda Cicéron, entendu parler de cultes dans cette ville qui impliqueraient la pratique d'une telle abomination ?

— Non, aucun. Il y a toujours les Gaulois, bien sûr... on dit qu'ils font ce genre de choses. Mais ils ne sont pas nombreux dans la cité en ce moment, et ceux qui sont là se conduisent de façon civilisée.

— Et qui est la victime ? Quelqu'un l'a réclamée ?

— C'est l'autre raison pour laquelle je voulais que tu viennes voir la chose par toi-même.

Octavius fit rouler le corps sur le ventre.

— Il y a une petite marque de propriété juste au-dessus des fesses, tu vois ? Ceux qui ont jeté le corps ont pu ne pas la voir. « *C. Ant. M.f.C.n.* », Caius Antonius, fils de Marcus, petit-fils de Caius. Voilà une famille très en vue ! C'était donc l'esclave de ton collègue consulaire, Antonius Hybrida.

Il se releva et s'essuya les mains sur la voile avant de la rejeter avec désinvolture sur le corps.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

Cicéron contemplait, comme hypnotisé, le ballot pathétique à ses pieds.

— Qui est au courant ?

— Personne.

— Hybrida ?

— Non.

— Pourquoi cette foule, dehors ?

— Le bruit court qu'il y a eu une sorte de meurtre rituel. Tu es bien placé pour savoir comment sont les foules. Les gens disent que c'est un mauvais présage à la veille de ton consulat.

— Ils ont peut-être raison.

— L'hiver a été rude. Il ne serait pas inutile de les calmer. Je me disais que nous pourrions prévenir le collège des pontifes pour leur demander de célébrer une sorte de cérémonie de purification...

— Non, non, intervint aussitôt Cicéron en détachant son regard du corps recouvert. Pas de prêtres. Les prêtres ne feraient qu'aggraver les choses.

— Que faire, alors ?

— N'en parle à personne. Fais brûler les restes le plus tôt possible. Ne laisse personne les voir. Interdis à tous ceux qui ont déjà vu le corps de livrer des détails à quiconque, sous peine d'emprisonnement, voire pis.

— Et la foule ?

— Tu t'occupes du corps. Je me charge de la foule.

Octavius haussa les épaules.

— Comme tu voudras.

Il ne semblait pas très concerné. Il était à deux jours de quitter ses fonctions, et j'imagine qu'il était soulagé d'être débarrassé du problème.

Cicéron alla jusqu'à la porte et respira profondément à plusieurs reprises, ce qui ramena un peu de couleurs à ses joues. Alors, ainsi que je l'avais vu faire si souvent, il se redressa et plaqua une expression assurée sur son visage. Puis il sortit et grimpa sur un tas de planches pour s'adresser à la foule.

— Romains, j'ai pu vérifier que les sombres rumeurs qui courent dans la cité sont absolument fausses ! (Il devait hurler dans les rafales glacées pour se faire entendre.) Retournez auprès de vos familles et profitez pleinement des festivités !

— Mais j'ai vu le corps ! cria un homme. C'était un sacrifice humain, pour amener la malédiction sur la république !

Sa vocifération fut reprise par d'autres :

— La cité est maudite !

— Ton consulat subira la malédiction !

— Qu'on fasse venir les prêtres !

Cicéron leva les mains.

— Certes, le corps est dans un état épouvantable. Mais qu'attendiez-vous ? Le pauvre garçon a séjourné longtemps dans l'eau. Les poissons sont affamés. Ils prennent leur nourriture là où ils la trouvent. Vous voulez vraiment que je fasse venir un prêtre ? Pour quoi faire ? Pour maudire les poissons ? Pour *bénir* les poissons ?

Quelques personnes se mirent à rire.

— Depuis quand les Romains craignent-ils les poissons ? Rentrez chez vous. Amusez-vous. Une nouvelle année sera bientôt là, avec un nouveau consul – quelqu'un dont vous pouvez être certains qu'il vous

protégera toujours !

Ce n'était pas une grande déclaration au vu de ses autres discours, mais elle eut l'effet escompté. Il y eut même quelques acclamations. Cicéron sauta en bas des planches. Les légionnaires nous ouvrirent un chemin parmi la foule et nous retournâmes rapidement vers la cité. Je regardai en arrière juste avant d'arriver à la porte. Les premiers rangs des curieux commençaient déjà à se disperser, en quête de nouvelles distractions. Je me retournai vers Cicéron afin de le féliciter pour l'efficacité de son intervention, mais il était penché au-dessus du fossé en contrebas de la route, et il vomissait.

Tel était donc l'état de la cité à la veille du consulat de Cicéron : un mélange explosif de faim, de tumulte et d'inquiétude ; de mutilés de guerre et de fermiers ruinés qui mendiaient à tous les coins de rue ; de bandes de jeunes avinés et bruyants qui terrorisaient les boutiquiers ; de femmes de bonne famille qui se prostituaient ouvertement devant les tavernes ; de brusques incendies, de violentes tempêtes, de nuits sans lune et de chiens errants ; de fanatiques, de devins, de mendiants et de bagarres. Pompée était toujours loin de Rome, à la tête des légions d'Orient, et, en son absence, il flottait dans l'air, tel un brouillard humide et insaisissable, le sentiment confus et désagréable que quelque chose de terrible se préparait, sans qu'on sût très bien quoi. On disait des nouveaux tribuns qu'ils travaillaient avec César et Crassus à un grand projet secret visant à redistribuer le domaine public aux pauvres de la cité. Les patriciens ne manqueraient pas de s'y opposer. Les biens de première nécessité manquaient, on stockait la nourriture et les boutiques étaient vides. Même les usuriers avaient cessé de prêter de l'argent.

Quant au collègue de Cicéron au consulat, Antonius Hybrida – Antonius le Bâtard : mi-homme mi-bête –, il était à la fois violent et stupide, ce qui n'était guère surprenant de la part d'un candidat qui s'était présenté au côté de l'ennemi juré de Cicéron, Catilina. Néanmoins, conscient des périls qu'ils devraient affronter, et du fait qu'il leur faudrait des alliés, Cicéron n'avait pas ménagé ses efforts pour entrer dans ses bonnes grâces. Malheureusement, ses démarches n'avaient rien donné, et je vais expliquer pourquoi. La coutume voulait que les deux consuls désignés procèdent à un tirage au sort pour déterminer quelle province chacun d'eux gouvernerait après son année d'exercice. Hybrida, qui était couvert de dettes, avait jeté son dévolu sur les territoires agités mais lucratifs de Macédoine, où une immense fortune n'attendait que d'être cueillie. À sa grande consternation, il tira cependant les paisibles pâturages de la Gaule cisalpine, où pas même une souris des champs ne bougeait. C'est à Cicéron qu'échut la Macédoine, et lorsque le résultat fut annoncé au

sénat, le visage d'Hybrida afficha une telle rancœur puérile et un tel étonnement que l'assemblée tout entière s'étrangla de rire. Cicéron et lui ne s'étaient pas reparlé depuis.

Il n'était donc pas très étonnant que Cicéron eût tant de mal à rédiger son discours inaugural, et que, lorsque nous fûmes rentrés chez lui après notre expédition au bord du Tibre, et qu'il voulut reprendre sa dictée, sa voix se perdit à maintes reprises. Il regardait au loin, l'air distrait, et ne cessait de se demander à voix haute pourquoi l'enfant avait été tué de cette manière, et ce qu'il fallait déduire du fait qu'il avait appartenu à Hybrida. Il était d'accord avec Octavius : les coupables les plus vraisemblables étaient les Gaulois. Le sacrifice humain faisait effectivement partie de leur culte. Il envoya un message à un de ses amis, Q. Fabius Sanga, le principal protecteur des Gaulois au sénat, pour lui demander en confidence s'il pensait qu'une telle atrocité était possible. Mais Sanga lui répondit dans l'heure par une lettre quelque peu offensée lui assurant que non, évidemment, et que les Gaulois se sentiraient gravement insultés si le consul désigné persistait à entretenir de tels soupçons. Cicéron soupira, écarta la lettre et tenta de reprendre le fil de ses pensées. Il ne parvint cependant pas à les agencer en un tout cohérent et, peu avant la tombée de la nuit, il réclama de nouveau ses bottes et son manteau.

J'avais supposé qu'il voulait faire un tour au jardin public voisin, où il se rendait souvent lorsqu'il composait ses discours. Or, quand nous atteignîmes le sommet de la colline, au lieu de tourner à droite, il fila vers la porte Esquiline, et je compris avec stupéfaction qu'il avait l'intention de quitter l'enceinte sacrée pour gagner l'endroit où l'on faisait brûler les cadavres – lieu qu'en temps normal il évitait à tout prix. Nous dépassâmes les porteurs et leurs charrettes à bras qui attendaient les clients juste de l'autre côté de la porte ; puis la résidence officielle massive du *carnifex*, qui, en tant qu'exécuteur des hautes œuvres, n'avait pas le droit de vivre dans les murs de la cité. Nous finîmes par arriver au bois sacré de Libitine, peuplé de corbeaux croassants, et nous approchâmes du temple. C'était en ce temps-là le quartier général de la confrérie des libitinaires : le lieu où l'on pouvait se procurer tout ce qui était nécessaire aux funérailles, des ustensiles nécessaires à l'onction des corps jusqu'aux lits de crémation. Cicéron me demanda de l'argent et alla s'entretenir avec un pontife. Il lui remit la bourse, et deux pleureuses professionnelles surgirent aussitôt. Cicéron me fit signe d'approcher.

— Nous arrivons juste à temps, me confia-t-il.

Nous devons former un curieux cortège, traversant les champs de l'Esquilin les uns derrière les autres, les pleureuses devant, chargées de bocaux d'encens, puis le consul désigné et moi fermant la marche. Tout autour de nous, dans la pénombre, les flammes des bûchers

dansaient, les pleurs des endeuillés retentissaient et les effluves entêtants de l'encens flottaient dans l'air – puissants, mais pas encore assez forts pour couvrir la puanteur de la crémation. Les pleureuses nous conduisirent aux *ustrina* publiques, où un tas de cadavres sur une charrette à bras attendaient d'être jetés dans les flammes. Dépouillés de leurs vêtements et de leurs souliers, ces corps anonymes étaient aussi pauvres dans la mort qu'ils l'avaient été dans la vie. Seul l'enfant assassiné était recouvert, et je le reconnus à la voile dans laquelle on l'avait enveloppé et dont les pans avaient été solidement cousus. Deux préposés au bûcher le jetèrent sans peine sur la grille métallique. Cicéron baissa la tête et les pleureuses entamèrent une lamentation particulièrement bruyante, sans doute dans l'espoir d'un bon pourboire. Les flammes rugissaient et se couchaient dans le vent, et tout fut terminé très vite : l'enfant avait rejoint le destin qui nous attend tous.

Je n'ai jamais oublié cette scène.

La plus grande grâce que nous accorde la Providence est sans conteste notre ignorance de l'avenir. Si nous connaissions à l'avance l'issue de nos espoirs et de nos projets, ou si nous savions comment nous sommes condamnés à mourir, imaginez combien cela gâcherait notre vie ! Au lieu de quoi, nous continuons de vivre au jour le jour, aussi inconscients que des animaux. Or toute chose finit par mourir ; aucun être humain, aucun système, aucune époque n'échappe à cette loi. Tout ce qui est sous les étoiles doit périr ; la roche la plus dure finit par s'émousser. Rien ne perdure, sauf les mots.

C'est en gardant cela à l'esprit, et avec l'espoir sans cesse renouvelé que je vivrais assez longtemps pour mener à bien cette tâche, que je vais maintenant vous relater l'histoire extraordinaire de l'année que Cicéron passa en tant que consul de la République romaine, et ce qu'il advint de lui pendant les quatre ans qui suivirent – soit un laps de temps que nous, mortels, nous appelons *lustrum*, mais qui n'est pour les dieux guère plus qu'un battement de cils.

II

Le lendemain, veille de la prise de pouvoir, il neigeait – de lourds flocons, ceux que l'on ne voit en temps normal qu'en montagne. La neige revêtit les temples du Capitole d'un marbre doux et blanc et déposa sur toute la ville un suaire aussi épais qu'une main d'homme. Je n'avais jamais assisté à un tel phénomène auparavant, et, en dépit de mon grand âge, je n'ai jamais entendu parler de semblable prodige depuis. De la neige à Rome ? Ce ne pouvait être qu'un signe. Mais de quoi ?

Cicéron resta résolument enfermé dans son bureau, près d'un petit feu de charbon, et continua de travailler à son discours. Il ne se fiait pas aux présages. Lorsque je fis irruption dans son bureau pour lui parler de la neige, il se contenta de hausser les épaules.

— Et alors ?

Et quand j'avançai timidement l'argument des stoïques en défense des *augures* – que si les dieux existent, ils doivent se soucier des hommes, et que s'ils se soucient des hommes, ils doivent nous envoyer des signes pour nous faire connaître leurs volontés –, il me coupa d'un rire.

— Sans aucun doute, les dieux, avec leurs pouvoirs immortels, devraient être en mesure de trouver des moyens de communication plus éloquents que des flocons de neige ! Pourquoi ne pas nous envoyer une lettre ? ajouta-t-il en ricanant et en secouant la tête devant ma crédulité. Vraiment, va donc faire ton travail, Tiron, et assure-toi que personne d'autre ne vienne me déranger.

Rabroué, je pris congé et vérifiai les dispositions pour la procession inaugurale avant de m'avancer dans sa correspondance. J'étais alors son secrétaire depuis seize ans, et il n'y avait nul aspect de sa vie, publique ou privée, qui ne me fût point familier. J'avais à cette époque l'habitude de travailler sur une petite table pliante juste à l'extérieur de son bureau, ce qui me permettait de repousser les visiteurs indésirables et d'entendre ses appels. Ce fut donc de ce poste que j'entendis les bruits de la maison ce matin-là : Terentia, qui entraînait et sortait de la salle à manger, grondant les servantes parce que les fleurs d'hiver n'étaient pas assez belles pour le nouveau statut de son époux et reprochant au cuisinier la qualité du menu prévu pour le soir ; le petit Marcus, maintenant bien avancé dans sa deuxième année, qui trottait derrière elle d'un pas mal assuré et poussait des cris

de joie en voyant la neige ; la délicieuse Tullia qui, à treize ans, devait être mariée l'été suivant et travaillait ses hexamètres grecs avec son précepteur.

La quantité de travail qui m'attendait était telle que je ne pus mettre le nez dehors avant l'après-midi. Malgré l'heure, la rue était pour une fois déserte. La cité paraissait étouffée, menaçante : aussi silencieuse qu'à minuit. Le ciel était blafard, la neige avait cessé et le gel avait formé une croûte blanche et étincelante à la surface. À présent encore – car tels sont les caprices de la mémoire chez les personnes très âgées – je me rappelle la sensation que j'éprouvai en la brisant du bout de mon soulier. J'inspirai l'air glacé à pleins poumons et je m'apprêtais à rentrer au chaud quand je perçus, très assourdi dans le silence, le claquement d'un fouet et des vociférations suivies de grognements. Quelques instants plus tard, une litière portée par quatre esclaves en livrée tourna au coin de la rue en vacillant. Un surveillant qui trottait à côté brandit son fouet vers moi.

— Hé, toi ! cria-t-il. C'est bien la maison de Cicéron ?

Lorsque j'acquiesçai, il lança par-dessus son épaule un « C'est bien cette rue » en gratifiant l'esclave le plus proche d'un coup de fouet si puissant que le malheureux faillit trébucher. L'homme devait, pour avancer dans la neige, lever haut les genoux, et c'est de cette démarche qu'il pataugea dans ma direction. Une deuxième litière apparut derrière lui, puis une troisième et enfin une quatrième. Elles se rangèrent devant la maison et, à l'instant où ils eurent déposé leur fardeau, les esclaves s'écroulèrent dans la neige, haletant sur leurs brancards tels des galériens épuisés affalés sur leurs rames. Tout cela ne me disait rien qui vaille.

— C'est peut-être la maison de Cicéron, protestai-je, mais il ne reçoit personne.

— Il nous recevra ! fit une voix familière à l'intérieur de la première litière, et une main osseuse écarta le rideau pour révéler la tête de file des patriciens au sénat, Q. Lutatius Catulus.

Il était enveloppé dans des peaux de bête jusqu'à son menton aigu, ce qui lui donnait l'allure d'une grosse fouine malveillante.

— Sénateur, dis-je en m'inclinant. Je vais lui dire que vous êtes ici.

— Je ne suis pas tout seul, répartit Catulus.

Je parcourus la rue du regard. Descendant avec raideur de la litière suivante et maudissant ses vieux os de soldat, venait le conquérant de l'Olympe et père du sénat, Vatia Isauricus, tandis que tout près de lui se tenait le grand rival de Cicéron au tribunal, l'avocat préféré des patriciens, Q. Hortensius. Lui-même tendait la main à un quatrième sénateur dont le visage édenté, brun et ridé ne me disait rien. C'était un vieillard très décati, et je me dis qu'il avait dû cesser

d'assister aux débats depuis longtemps.

— Honorables citoyens, dis-je sur mon ton le plus onctueux, veuillez me suivre, je vous prie, je vais prévenir le consul désigné.

Je chuchotai au portier de les faire entrer dans le *tablinum* et me précipitai dans le bureau de Cicéron. En m'approchant, j'entendis sa voix qui déclamait à pleine puissance :

— Citoyens romains, je vous le dis : assez !

Quand j'ouvris la porte, il me tournait le dos et s'adressait à mes deux secrétaires adjoints, Sositheus et Laurea, la main tendue, le pouce et le majeur joints en un cercle.

— Et toi, Tiron, je te le dis, poursuivit-il sans se retourner, assez de ces fichues interruptions ! Quels signes les dieux nous ont-ils envoyés, à présent ? Une pluie de grenouilles ?

Les secrétaires ricanèrent. Cicéron semblait avoir chassé de son esprit les nuages de la veille, et il était de fort belle humeur.

— Une délégation du sénat demande à vous voir.

— Maintenant, voilà ce que j'appelle un mauvais présage. De qui s'agit-il ?

— Catulus, Isauricus, Hortensius et un autre que je ne reconnais pas.

— La crème de l'aristocratie, *ici* ? s'exclama-t-il en jetant un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. Par ce temps ? Ce doit être la plus petite maison dans laquelle ils aient jamais pénétré ! Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, prends soin de bien tout consigner par écrit.

Il rajusta sa toge sur son buste et releva le menton.

— De quoi j'ai l'air ?

— D'un consul, le rassurai-je.

Il passa par-dessus les brouillons rejetés de son discours et gagna le *tablinum*. Le portier était allé chercher des sièges pour nos visiteurs, mais un seul d'entre eux s'était assis – le vieux sénateur tremblotant que je ne reconnaissais pas. Les autres s'étaient rassemblés, chacun flanqué de son serviteur et visiblement mal à l'aise de se trouver sur le territoire de cet homme de basse extraction dont ils avaient à contrecœur soutenu la candidature. Hortensius tenait même un mouchoir pressé contre son nez, comme si la rotture de Cicéron pouvait être contagieuse.

— Catulus, fit Cicéron avec affabilité en pénétrant dans la pièce. Isauricus, Hortensius, je suis honoré.

Il salua d'un signe de tête chacun des anciens consuls, mais lorsqu'il arriva au quatrième sénateur, il ne m'échappa guère que, aussi prodigieuse fût-elle, sa mémoire lui fit défaut.

— Rabirius, conclut-il enfin après un bref effort. Gaius Rabirius,

c'est bien cela ?

Il tendit la main, mais le vieil homme ne réagit pas et Cicéron transforma habilement son geste en un mouvement circulaire pour englober la salle.

— Bienvenue dans ma demeure. C'est un plaisir.

— Le plaisir n'a rien à faire ici, déclara Catulus.

— C'est un scandale, assura Hortensius.

— C'est la guerre, conclut Isauricus.

— Eh bien, je suis désolé de l'apprendre, répliqua aimablement Cicéron.

Il ne les prenait jamais vraiment au sérieux. Comme beaucoup de vieux nantis, ils avaient tendance à considérer le moindre désagrément personnel comme l'annonce de la fin du monde.

Hortensius claqua des doigts, et son serviteur remit à Cicéron un document légal frappé d'un sceau épais.

— Hier, le collège des tribuns a assigné Rabirius en justice.

En entendant son nom, le vieillard leva la tête.

— Je peux rentrer à la maison ? demanda-t-il d'une voix plaintive.

— Plus tard, dit Hortensius, et le vieillard baissa la tête.

— Une assignation en justice au nom de Rabirius ? répéta Cicéron en jetant un coup d'œil amusé vers le sénateur gâteux. Quel crime aurait-il bien pu commettre ?

Il entreprit de lire l'assignation à voix haute afin que je puisse prendre des notes.

— « L'inculpé est accusé par la présente du meurtre du tribun L. Saturninus et d'avoir violé l'enceinte sacrée du sénat. »

Il leva les yeux, visiblement stupéfait.

— Saturninus ? Ce nom sort tout droit des livres d'histoire ! Il doit y avoir... quoi ? Quarante ans qu'il a été tué.

— Trente-six, corrigea Catulus.

— Et Catulus est bien placé pour le savoir, intervint Isauricus, parce qu'il y était. Comme moi, d'ailleurs.

— Saturninus ! grommela Catulus avec fureur. Une belle fripouille ! Ce n'était pas un crime de le tuer – c'était une mission de salut public.

Il regardait au loin, comme s'il étudiait une grande fresque historique sur le mur d'un temple : *L'Assassinat de Saturninus au sénat*.

— Je le vois aussi clairement que je te vois, Cicéron. Un agitateur de la pire espèce, ce tribun. Il a assassiné notre candidat au consulat et le sénat en a fait un ennemi public. Après ça, même la plèbe l'a abandonné. Mais avant qu'on puisse lui mettre la main dessus, sa bande de vauriens et lui se sont retranchés sur le Capitole. Alors nous avons coupé l'alimentation en eau ! C'est toi qui en as eu

l'idée, Vatia.

— Effectivement, convint le vieux général, les yeux brillant à ce souvenir. Je savais mener un siège, à l'époque.

— Évidemment, ils se sont rendus au bout de deux jours et ont été enfermés au sénat jusqu'à leur procès. On se doutait bien qu'ils tenteraient à nouveau de s'échapper, alors nous sommes montés sur le toit, nous avons arraché les tuiles et nous les avons bombardés avec. Il n'y avait nulle part où se cacher. Ils couraient dans tous les sens en criant, comme des rats dans un fossé. Quand Saturninus a arrêté de se tortiller, on aurait difficilement pu le reconnaître.

— Et Rabirius se trouvait avec vous deux sur le toit ? s'étonna Cicéron.

Je levai les yeux de mes notes pour regarder le vieillard : son expression absente, sa tête qui tremblait légèrement – il était impossible de l'imaginer participant à une telle action.

— Oh oui, il y était ! confirma Isauricus. On devait bien être une trentaine. C'est qu'on avait encore de la poigne à cette époque ! ajouta-t-il en crispant les doigts en un poing noueux.

— Le problème, intervint Hortensius, qui était plus jeune que ses compagnons et en avait visiblement assez d'entendre toujours la même histoire, n'est pas de savoir si Rabirius était ou non là-bas. C'est le crime dont on l'accuse.

— Qui est ?

— Il est accusé de *perduellio*.

Je dois avouer que je n'en avais jamais entendu parler, et que Cicéron dut me l'épeler.

— L'accusation de *perduellio*, expliqua-t-il, correspondait autrefois à une accusation de haute trahison. Pourquoi, demanda-t-il en se tournant vers Hortensius, invoquent-ils une loi si désuète ? Pourquoi ne pas juste le poursuivre pour haute trahison et en avoir terminé avec ça ?

— Parce que la sentence pour haute trahison est l'exil, alors que pour *perduellio*, c'est la mort – et même pas par pendaison, précisa Hortensius en se penchant en avant pour souligner ses paroles. S'il est jugé coupable, Rabirius sera crucifié.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? demanda soudain Rabirius. Où suis-je ?

Catulus le fit rasseoir avec douceur.

— Calme-toi, Gaius. Nous sommes tes amis.

Il y eut un silence.

— Mais aucun jury ne le reconnaîtra coupable, objecta tranquillement Cicéron. Le malheureux n'a visiblement plus toute sa tête.

— Le crime de *perduellio* n'est pas jugé devant un jury. C'est ça

qui est si rusé. On le plaide devant deux juges spécialement nommés pour l'occasion.

— Nommés par qui ?

— Notre nouveau prêteur urbain, Lentulus Sura.

Le visage de Cicéron se tordit en entendant ce nom. Sura était un ancien consul, un homme d'une grande ambition et d'une stupidité sans nom, deux qualités qui, en politique, font trop souvent la paire. On le surnommait « le vieux fainéant ».

— Et qui a-t-il choisi ? Le savons-nous ?

— César pour l'un. Et César pour l'autre.

— *Quoi ?*

— Caius Julius Caesar et son cousin Lucius ont été choisis pour juger l'affaire.

— *César* est donc derrière tout ça ?

— Naturellement, le verdict est joué d'avance.

— Mais il doit y avoir une possibilité de faire appel, insista Cicéron, maintenant vraiment inquiet. On ne peut pas exécuter un citoyen romain sans un procès en bonne et due forme.

— Oh, que si ! fit Hortensius avec amertume. Si Rabirius est déclaré coupable, il aura bien entendu le droit de faire appel. Il y a pourtant un problème. Il ne pourra pas le faire devant une cour – seulement devant le peuple assemblé en comices tributes, sur le Champ de Mars.

— Vous imaginez le spectacle ! intervint Catulus. Un sénateur romain qui risque la peine de mort jugé devant la plèbe. Ils ne voteront jamais l'acquittement – cela les priverait d'une trop belle distraction.

— Ce sera le début d'une guerre civile, assura Isauricus, parce que nous ne le tolérerons pas, Cicéron. Tu entends ?

— J'entends bien, répondit Cicéron en parcourant rapidement l'assignation des yeux. Quel est le tribun qui porte l'accusation ? (Il trouva le nom au bas du document.) Labienus ? C'est un des hommes de Pompée. Il n'est généralement pas du genre à créer des problèmes. À quoi joue-t-il ?

— Apparemment, son oncle aurait été tué avec Saturninus, dit Hortensius avec le plus grand mépris, et l'honneur de sa famille réclamerait vengeance. Tout cela n'est qu'un prétexte pour que César et sa clique s'en prennent au sénat.

— Alors, que proposes-tu, Cicéron ? demanda Catulus. Nous avons voté pour toi, tu te rappelles ? Contre l'avis de certains d'entre nous.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— D'après toi ? Sauver la vie de Rabirius ! Dénoncer ce scandale en public et puis te joindre à Hortensius pour assurer sa défense quand

l'affaire sera portée devant le peuple.

— Eh bien, ce serait une grande première, commenta Cicéron en observant son grand rival, de nous voir apparaître du même côté.

— Cette perspective ne me plaît pas davantage qu'à toi, rétorqua froidement Hortensius.

— Allons, Hortensius, ne le prends pas mal. Je serais honoré de plaider un jour avec toi. Mais inutile de tomber dans leur piège. Voyons d'abord si nous ne pouvons pas régler cette question sans procès.

— Comment pourrait-on l'éviter ?

— Je vais parler à César. Découvrir ce qu'il cherche. Voir si nous pouvons arriver à un compromis.

À la simple mention du terme compromis, les trois anciens consuls se mirent tous à protester. Cicéron leva les mains.

— Il doit vouloir quelque chose. Il ne nous coûtera rien d'entendre ses conditions. Nous le devons à la république. Nous le devons à Rabirius.

— Je veux rentrer chez moi, fit la voix plaintive de Rabirius. S'il vous plaît, est-ce que je peux rentrer maintenant ?

Cicéron et moi quittâmes la maison moins d'une heure plus tard, la neige inhabituelle craquant et crissant sous nos pas tandis que nous descendions la rue déserte en direction de la ville. Cette fois encore, nous étions seuls, et cela me paraît, avec le recul, incroyable – en fait ce devait être la dernière fois que Cicéron put s'aventurer dans Rome sans un garde du corps. Il remonta cependant la capuche de son manteau afin d'éviter d'être reconnu : cet hiver-là, les rues les plus animées n'étaient plus sûres, même de jour.

— Il faudra qu'ils acceptent un compromis, dit-il. Cela ne leur plaira pas, mais ils n'auront pas le choix.

Il poussa alors un juron et donna un coup de pied dans la neige avec emportement.

— Tiron, mon consulat va-t-il se résumer à cela ? Une année passée à faire la navette entre les patriciens et les plébéiens pour essayer de les empêcher de s'écharper ?

Comme je ne trouvais pas de réponse encourageante, nous poursuivîmes notre chemin en silence.

À cette époque, César habitait le quartier de Subura, un peu plus bas que là où vivait Cicéron. Cette maison appartenait à sa famille depuis plus d'un siècle et avait sans doute eu belle allure en son temps. Mais lorsque César en avait hérité, le voisinage avait considérablement décliné. Même la neige virginale, tachée par la suie de feux de bois consumés et piquetée d'excréments humains lancés par les fenêtres des habitations, ne faisait qu'accentuer encore la misère de

ces rues étroites. Les mendiants réclamaient de l'argent d'une main tremblante, mais je n'en avais délibérément pas pris sur moi. Je me rappelle qu'une vieille prostituée vociférait en se faisant bombarder de boules de neige par une bande de voyous, et que, par deux fois, nous vîmes des doigts et des pieds dépasser de monticules gelés indiquant qu'un malheureux était mort de froid pendant la nuit.

C'était donc là, dans Subura, que César, tel un grand requin entouré par un banc de menu fretin qui guettait ses restes, attendait son heure. Sa maison se trouvait au bout d'une rue de cordonniers, flanquée de deux immeubles chancelants de sept ou huit étages. Le linge gelé qui séchait entre les deux évoquait l'image de deux ivrognes en guenilles s'étreignant par-dessus le toit. Devant l'entrée, une dizaine de brutes étaient rassemblées autour d'un brasero de fer, et je sentis leurs yeux calculateurs et affamés me déshabiller alors que nous attendions d'être introduits.

— Voilà les citoyens qui vont juger Rabirius, commenta Cicéron à mi-voix. Le pauvre vieux débris n'a pas une chance de s'en sortir.

L'intendant prit nos manteaux et nous fit entrer dans l'*atrium* avant d'aller prévenir son maître de l'arrivée de Cicéron, nous laissant examiner les masques mortuaires des ancêtres de César. Curieusement, il n'y avait que trois consuls dans la lignée directe de César, ce qui semblait un score bien mince pour une famille qui prétendait remonter à la fondation de Rome et trouver ses origines dans le sein de Vénus. Un petit bronze représentait d'ailleurs la déesse. La statue était d'une finesse exquise, mais abîmée et ternie, comme les tapis, les fresques, les tapisseries défraîchies et le mobilier : l'ensemble témoignait d'une famille orgueilleuse qui avait connu des jours meilleurs. Nous eûmes tout le loisir d'apprécier ces vestiges du temps passé, et César n'apparaissait toujours pas.

— Décidément, cet homme force l'admiration, commenta Cicéron, qui avait déjà fait trois ou quatre fois le tour de la pièce. Je suis là, près de devenir le personnage le plus important de Rome alors qu'il n'est même pas encore préteur. Et c'est moi qui dois lui faire des ronds de jambe !

Au bout d'un moment, je m'aperçus qu'une enfant d'une dizaine d'années au visage grave, sans doute Julia, la fille de César, nous observait derrière une porte. Je lui souris et elle décampa. Quelques instants plus tard, la mère de César, Aurélia, surgit de la même pièce. Son visage, comme celui de son fils, faisait penser à une tête de rapace – allongé, les yeux sombres, attentif – et il émanait d'elle cette même cordialité glacée. Cicéron la connaissait depuis de nombreuses années. Ses trois frères, les Cotta, avaient été consuls, et si Aurélia avait été un homme, elle aurait certainement elle aussi accédé à ce rang car elle était la plus intelligente et la plus courageuse du lot. En

l'état des choses, elle devait se contenter de pousser la carrière de son fils, et, à la mort d'un de ses frères, elle s'arrangea pour que César puisse prendre sa place au collège des pontifes – un coup de maître, en l'occurrence.

— Consul, pardonne-lui sa grossièreté, dit-elle. Je lui ai rappelé que tu étais ici, mais tu sais comment il est.

Il y eut un bruit de pas et nous nous retournâmes pour apercevoir une femme dans le couloir conduisant à la porte. De toute évidence, elle avait espéré passer inaperçue, mais l'une de ses chaussures avait dû se défaire. Elle s'appuya contre le mur pour la rattacher, ses cheveux châains défaits, et jeta un regard coupable dans notre direction. Je ne sais pas lequel des deux fut le plus gêné : Postumia – car tel était le nom de la femme – ou Cicéron, qui la connaissait très bien puisqu'elle était l'épouse de son grand ami juriste et sénateur Servius Sulpicius. En fait, elle devait dîner le soir même en compagnie de Cicéron.

Il reporta précipitamment son attention sur le bronze de Vénus et feignit d'être en pleine conversation. « Il est magnifique : c'est un Myron ? » Il ne releva les yeux que lorsqu'elle fut partie.

— Bravo pour ton tact, commenta Aurélia en secouant la tête. Je ne reproche pas à mon fils ses liaisons – un homme est un homme – mais certaines de ces femmes d'aujourd'hui sont d'une impudeur incroyable.

— Qu'est-ce que vous racontez, tous les deux ?

Que ce fût en temps de paix ou en temps de guerre, César se plaisait à surgir par-dérrière au moment où l'on s'y attendait le moins, et, en entendant cette voix dure et cassante, nous nous retournâmes tous les trois. Je le revois encore, sa grosse tête apparaissant comme un crâne dans la pénombre de cette fin d'après-midi. On m'interroge sans cesse sur lui : « Tu as rencontré César ? Comment était-il ? Dis-nous à quoi il ressemblait – le dieu César ! » Eh bien, je me souviens de lui comme d'un curieux mélange de dureté et de douceur – les muscles d'un soldat sous la tunique à ceinture lâche d'un dandy décadent ; la sueur âcre de l'effort recouverte par le parfum suave de l'huile de crocus ; une ambition impitoyable gainée d'un charme enjôleur.

— Prends garde à elle, Cicéron, poursuivit-il en émergeant de l'ombre. Elle est plus fine politicienne que nous deux réunis, n'est-ce pas, mère ?

Toujours derrière elle, il la saisit par la taille et l'embrassa juste sous l'oreille.

— Arrête ça tout de suite, protesta-t-elle en se dégageant et feignant l'irritation. J'ai tenu mon rôle d'hôtesse bien assez longtemps. Où est ta femme ? Il n'est pas convenable qu'elle sorte sans cesse sans

escorte. Envoie-la-moi dès qu'elle rentrera.

Elle inclina gracieusement la tête en direction de Cicéron.

— Tous mes vœux pour demain. C'est une formidable réussite d'être le premier de sa famille à obtenir le consulat.

César la regarda s'éloigner sans dissimuler son admiration.

— Sérieusement, Cicéron, dit-il, les femmes de cette ville sont beaucoup plus habiles que les hommes, et ta propre épouse en est un bel exemple.

César entendait-il par là qu'il désirait séduire Terentia ? J'en doute. La tribu la plus hostile de Gaule eût été moins difficile à conquérir. Mais je vis Cicéron ronger son frein.

— Je ne suis pas venu discuter des femmes de Rome, répliqua-t-il, aussi vaste que puisse être ta science en la matière.

— Pourquoi es-tu venu, alors ?

Cicéron me fit un signe de tête. J'ouvris ma boîte à documents et tendis l'assignation à César.

— Chercherais-tu à me corrompre ? demanda César avec un sourire en me la rendant aussitôt. Je ne puis discuter de cette question. Je dois être juge.

— Je veux que tu acquittes Rabirius de ces accusations.

César émit son petit rire sans joie et ramena une fine mèche de cheveux derrière son oreille.

— Je n'en doute pas.

— Écoute, César, fit Cicéron avec un soupir, parlons sans détour. Tout le monde sait que Crassus et toi dirigez les tribuns. Je doute que Labienus ait même connu le nom de son malheureux oncle avant que tu ne le lui mettes dans la tête. Quant à Sura... il aurait pu être accusé de *perduellio* pour un poisson. C'est encore une de tes manigances.

— Sincèrement, je ne peux pas discuter d'une affaire que je dois juger.

— Reconnais-le : le but véritable de cette procédure est d'intimider le sénat.

— Tu dois adresser tes questions à Labienus.

— C'est à toi que je les pose.

— Très bien, dit César avec un haussement d'épaules. Puisque tu insistes. Il s'agirait plutôt de rappeler au sénat que s'il foule aux pieds la dignité du peuple en tuant ses représentants, le peuple finira par se venger, quel que soit le temps que cela puisse prendre.

— Et tu crois vraiment que tu vas renforcer la dignité du peuple en terrorisant un malheureux vieillard ? Je viens de voir Rabirius. Il est si vieux qu'il n'a plus toute sa tête. Il n'a aucune idée de ce qui se passe.

— S'il n'a aucune idée de ce qui se passe, comment peut-il être terrorisé ?

Il y eut un assez long silence, puis Cicéron changea de tactique.

— Écoute, mon cher Gaius. Nous sommes bons amis depuis de nombreuses années. (Je trouvai alors qu'il y allait un peu fort.) Puis-je te donner un conseil amical, comme d'un grand frère à son cadet ? Tu as une carrière éblouissante devant toi. Tu es jeune...

— Plus si jeune que ça, l'interrompt César. J'ai déjà trois ans de plus qu'Alexandre le Grand lorsqu'il est mort.

Croyant qu'il plaisantait, Cicéron émit un petit rire poli.

— Tu es jeune, répéta-t-il. Tu as une solide réputation. Pourquoi la mettre en péril en provoquant une telle confrontation ? Tuer Rabirius ne dressera pas seulement le peuple contre le sénat, cela entachera ton honneur. Un tel crime pourra te servir auprès de la plèbe aujourd'hui, mais jouera contre toi demain auprès de tous les hommes raisonnables.

— Je prends le risque.

— Tu as conscience du fait qu'en tant que consul je vais être obligé de le défendre ?

— Eh bien, ce serait une grave erreur, Marcus – si je peux te parler moi aussi en toute amitié. Représente-toi l'équilibre des forces auquel tu seras confronté. Nous avons le soutien de la plèbe, les tribuns, la moitié des prêteurs – en fait, même Antonius Hybrida, ton propre collègue au consulat, est de notre côté ! Que te reste-t-il ? Les patriciens ? Mais ils te méprisent ! Ils te jetteront dès que tu ne leur seras plus utile. De mon point de vue, tu n'as qu'une seule option possible.

— Qui est ?

— De te joindre à nous.

— Ah.

Cicéron avait coutume de jauger les gens en appuyant le menton dans la paume de sa main. Il examina un instant César dans cette posture. Puis il demanda à voix basse :

— Ce qui supposerait ?

— De soutenir notre programme.

— Et en échange ?

— Je dirais que mon cousin et moi trouverions certainement au fond de notre cœur quelque mansuétude à l'égard du pauvre Rabirius, vu son esprit diminué.

Les lèvres minces de César souriaient, mais ses yeux sombres restaient fixés sur Cicéron.

— Qu'est-ce que tu en dis ?

Avant que Cicéron ne puisse répondre, nous fûmes interrompus par le retour de l'épouse de César. Certains prétendent que César n'épousa cette femme, qui s'appelait Pompeia, que sur l'injonction de sa mère car la jeune fille avait des liens familiaux fort utiles au sénat.

Mais d'après ce que j'ai vu cet après-midi-là, je dirais que ses attraits étaient d'un ordre beaucoup plus immédiat. Elle était nettement plus jeune que lui, vingt ans à peine, et le froid avait joliment coloré ses joues et sa gorge tout en donnant un éclat particulier à ses superbes yeux gris. Elle embrassa son mari, se frottant contre lui comme un chat, puis fit presque autant fête à Cicéron, louant ses discours et même un recueil de ses poèmes, qu'elle assura avoir lu. Il me vint à l'esprit qu'elle était ivre. César la contemplait d'un œil amusé.

— Ma mère veut te voir, annonça-t-il, suscitant une grimace de petite fille. Allez, vas-y, ordonna-t-il, et ne fais pas la tête. Tu sais comment elle est.

Et il lui donna une petite tape sur le derrière pour la faire partir.

— Toutes ces femmes, César, fit observer Cicéron sur un ton pince-sans-rire. D'où va-t-il encore en sortir ?

— Je crains que tu n'emportes une mauvaise impression de moi, répondit-il dans un rire.

— Mon impression n'a pas changé, je t'assure.

— Alors, pouvons-nous nous entendre ?

— Tout dépend du contenu de ton programme, répondit Cicéron. Nous n'avons eu jusqu'à présent que des slogans électoraux. « La terre aux sans terre », « À manger pour les affamés ». J'aurai besoin d'un peu plus de détails que ça. Et aussi, peut-être, de quelques concessions... ? ajouta-t-il en adressant à César un regard entendu.

César ne réagit pas. Il conserva un air inexpressif. Au bout d'un moment, le silence devint pesant et ce fut Cicéron qui y mit un terme d'un grognement, tout en se retournant.

— La nuit tombe, me dit-il. Nous rentrons.

— Déjà. Tu ne veux pas prendre quelque chose ? proposa César. Je te raccompagne, alors.

Il se montrait d'une parfaite amabilité : son attitude était toujours irréprochable, même quand il condamnait quelqu'un à mort.

— Réfléchis, reprit-il en nous accompagnant dans le couloir défraîchi. Si tu te joins à nous, ton mandat sera tellement plus facile. À cette époque, l'année prochaine, ton consulat arrivera à son terme. Tu quitteras Rome. Vivras dans un palais de gouverneur. Gagneras assez d'argent en Macédoine pour avoir de quoi vivre jusqu'à la fin de tes jours. Puis tu rentreras. Achèteras une maison dans la baie de Naples. Étudieras la philosophie. Écriras tes mémoires. Alors que...

Le portier s'avança pour aider Cicéron à mettre son manteau, mais Cicéron le repoussa d'un geste et se tourna vers César.

— Alors que quoi ? Si je ne vous rejoins pas ? Qu'est-ce qui se passera ?

César afficha une expression de surprise peignée.

— Rien de tout cela ne te vise personnellement. J'espère que tu

le comprends. Nous ne te voulons aucun mal. En fait, je voudrais que tu saches que si jamais tu te retrouvais personnellement menacé, tu pourras toujours compter sur ma protection.

— *Je pourrais compter sur ta protection ?*

J'avais rarement vu Cicéron à court de mots. Mais en cette journée glacée, dans cette petite maison décrépite au milieu de ce voisinage miteux, je le vis se débattre pour trouver les termes qui exprimeraient de façon adéquate ce qu'il ressentait. Il finit par y renoncer. Couvrant ses épaules de son manteau, il sortit dans la neige et, sous le regard menaçant des brutes qui traînaient encore dans la rue, il salua sèchement César.

— *Moi, je pourrais compter sur sa protection ?* répéta Cicéron tandis que nous remontions la côte d'un pas lourd. Pour qui se prend-il pour me parler de cette façon ?

— Il est très sûr de lui, hasardai-je.

— Sûr de lui ? Il me traite comme si j'étais son client !

Le jour touchait à sa fin, et avec lui l'année, s'effaçant rapidement comme souvent les après-midi d'hiver. Les lampes étaient allumées aux fenêtres des habitations. Les gens s'interpellaient par-dessus nos têtes. Il y avait beaucoup de fumée et je pouvais sentir des odeurs de cuisine. Au coin des rues, des croyants avaient disposé sur des assiettes de petits gâteaux au miel en guise d'offrandes de nouvel an aux dieux du voisinage, car en ce temps-là, on vénérât davantage les esprits des carrefours que le grand dieu Auguste. Les oiseaux affamés qui les picoraien't s'envolaient à notre passage et voletaient un instant pour se reposer juste derrière nous.

— *Veux-tu que j'envoie un message à Catulus et aux autres ?* demandai-je.

— Pour leur dire quoi ? Que César est décidé à épargner Rabirius, à la condition que je les trahisse derrière leur dos et que j'étudie sa proposition ?

Il marchait devant. Son irritation lui donnait des forces, et j'avais peine à ne pas me laisser distancer.

— J'ai remarqué, continua-t-il, que tu ne notais pas ce qu'il disait.

— Cela ne m'a pas paru opportun.

— Tu dois toujours prendre des notes. Dorénavant, tout doit être consigné par écrit.

— Oui, sénateur.

— Nous pénétrons dans des eaux dangereuses, Tiron. Le moindre récif, le moindre courant doit être porté sur la carte.

— Oui, sénateur.

— Tu as gardé la conversation en mémoire ?

— Je crois, répondis-je. La majeure partie.

— Bien. Écris tout cela dès que nous serons rentrés. Je veux en avoir une trace. Mais ne parle de cette affaire à personne – et surtout pas devant Postumia.

— Tu crois qu'elle viendra quand même dîner ? questionnai-je, surpris.

— Oh oui, elle viendra, ne serait-ce que pour faire son rapport à son amant. Cette femme n'a pas de pudeur. Pauvre Servius. Il est tellement fier d'elle.

Dès que nous fûmes rentrés, Cicéron monta se changer pendant que je me retirais dans ma petite chambre pour écrire tout ce dont je pouvais me souvenir. J'ai encore ce rouleau avec moi pour rédiger ces mémoires : Cicéron l'a conservé parmi ses archives secrètes. L'âge a décoloré le parchemin et l'a rendu friable, comme moi. Comme moi aussi, il est encore compréhensible, tout juste, et quand je l'approche de mes yeux, j'entends encore la voix rauque de César résonner dans mon oreille : « *Tu pourras toujours compter sur ma protection...* »

Il me fallut plus d'une heure pour retranscrire le tout. Les invités de Cicéron avaient eu le temps d'arriver et de commencer à dîner. Lorsque j'eus terminé, je me couchai sur mon lit étroit et repensai à tout ce dont j'avais été témoin. J'admets sans peine que j'étais inquiet, car la Nature ne m'a pas doté du sang-froid nécessaire à la gestion des affaires publiques. J'aurais été heureux de rester dans le domaine familial, et mon rêve a toujours été d'avoir une petite ferme à moi, où je pourrais me retirer pour écrire. J'avais un peu d'argent de côté et l'espoir secret que Cicéron m'affranchirait lorsqu'il aurait obtenu le consulat. Mais les mois avaient passé et il n'en avait pas fait mention. À plus de quarante ans, je commençais à craindre de mourir esclave. La dernière nuit de l'année est souvent propice à la mélancolie. Janus regarde à la fois devant et derrière, et il arrive que les deux perspectives soient aussi peu attirantes l'une que l'autre. Mais ce soir-là, je me sentais particulièrement enclin à m'apitoyer sur mon sort.

Quoi qu'il en soit, je restai à l'écart jusque tard dans la soirée. Lorsque j'estimai que le dîner devait toucher à sa fin, je me rendis dans la salle à manger et me plantai près de la porte, à un endroit où Cicéron pouvait me voir. La pièce était petite, mais plaisante, nouvellement décorée de fresques conçues pour donner aux convives l'illusion qu'ils se trouvaient dans le jardin de Cicéron à Tusculum. Ils étaient neuf autour de la table, trois par lit – le nombre parfait. Postumia était venue, exactement comme Cicéron l'avait prévu. Elle portait une robe décolletée et paraissait sereine, comme si la gêne de l'après-midi n'avait jamais existé. Son mari, Servius, reposait à côté d'elle ; c'était l'un des plus vieux amis de Cicéron et le juriste le plus éminent de Rome, ce qui n'était pas un mince exploit dans cette cité

remplie d'hommes de loi. Mais s'immerger dans le droit, c'est un peu comme s'immerger dans un bain glacé – un peu, c'est revigorant, trop, c'est usant – et Servius avait, au fil des années, fini par devenir pusillanime et ratatiné alors que Postumia demeurait très belle. Cependant, il avait ses partisans au sénat et conservait – comme elle – une solide ambition. Il projetait de se présenter au consulat l'été suivant, et Cicéron avait promis de le soutenir.

Le seul ami que Cicéron avait depuis plus longtemps que Servius était Atticus. Celui-ci était allongé près de sa sœur, Pomponia, qui était mariée – pour leur malheur – au frère cadet de Cicéron, Quintus. Pauvre Quintus : pour échapper à ses railleries de mégère, il semblait s'être réfugié dans le vin. Le dernier invité était le jeune Marcus Caelius Rufus, ancien élève de Cicéron, qui semblait un puits de plaisanteries et d'anecdotes. Quant à Cicéron, couché entre Terentia et sa Tullia chérie, il riait aux commérages de Rufus et affichait une telle image de nonchalance qu'il eût été impossible de se douter qu'il avait le moindre souci au monde. Tout homme politique qui réussit doit pouvoir garder plusieurs choses à l'esprit en même temps et passer de l'une à l'autre en fonction des besoins, faute de quoi la vie serait insupportable. Au bout d'un moment, il regarda dans ma direction et me fit un signe de tête.

— Mes amis, lança-t-il, assez fort pour couper court au bavardage général, il se fait tard et Tiron vient me rappeler que j'ai un discours à prononcer demain matin. Je me dis parfois que ce devrait être lui le consul et moi le secrétaire.

Il y eut un éclat de rire général et je sentis les visages se tourner vers moi.

— Mesdames, poursuivit-il, si vous voulez bien m'excuser, je voudrais entraîner ces messieurs dans mon bureau quelques instants. J'ai besoin de conseils.

Il se tamponna les commissures des lèvres avec sa serviette avant de la jeter sur la table, puis il se leva et tendit la main à Terentia. Elle la prit avec un sourire qui parut d'autant plus éclatant qu'il était rare. On aurait dit une plante d'hiver noueuse qui vient soudain de donner une fleur. La réussite de Cicéron était le soleil qui l'avait réchauffée – à tel point qu'elle avait même mis de côté sa parcimonie coutumière pour s'habiller comme il sied à la femme d'un consul, futur gouverneur de Macédoine. Elle portait une toute nouvelle robe brodée de perles et brillait de bijoux achetés pour l'occasion : sur sa gorge étroite et sa maigre poitrine, à ses poignets et sur ses doigts, et même mêlés à ses courtes boucles brunes.

Les invités quittèrent la salle à manger, les femmes se dirigeant vers le *tablinum*, les hommes vers le bureau. Cicéron me demanda de fermer la porte.

— Qu'y a-t-il, frère ? s'enquit Quintus, qui n'avait pas lâché son verre de vin. On dirait que tu viens de manger une huître avariée.

— Je déteste gâcher une soirée agréable, avoua Cicéron, mais il y a un problème.

La mine sombre, il montra l'assignation délivrée contre Rabirius puis raconta la visite de la délégation du sénat l'après-midi même et celle qu'il avait rendue ensuite à César.

— Tiron, lis-nous ce qu'a dit ce gredin, ordonna-t-il.

Je m'exécutai, et lorsque j'arrivai à la dernière partie – l'offre de protection qu'avait faite César –, tous quatre échangèrent des regards.

— En fait, tu en auras peut-être besoin, commenta Atticus. Parce que si tu tournes le dos à Catulus et ses amis, après les promesses que tu leur as faites avant les élections, ils ne te le pardonneront jamais.

— D'un autre côté, si je tiens ma promesse envers eux et que je m'oppose à cette assignation des tribuns, César déclarera Rabirius coupable et je serai contraint de le défendre au Champ de Mars.

— Et cela, tu ne peux tout simplement pas te le permettre, intervint Quintus. Il a raison. La défaite est annoncée. Quoi qu'il puisse en coûter, laisse Hortensius se charger de sa défense.

— Mais comment veux-tu que je me défile ? En tant que président du sénat, je peux difficilement rester neutre pendant qu'on crucifie un sénateur ! De quel genre de consul j'aurais l'air ?

— D'un consul vivant par rapport à un consul mort, répliqua Quintus. Parce que si tu te ranges du côté des patriciens, crois-moi, tu courras un vrai danger. Tu auras tout le monde ou presque contre toi. Le sénat lui-même ne sera pas uni – Hybrida y veillera. Ils sont nombreux sur ces bancs à n'attendre que l'occasion de te faire tomber, Catilina en tête.

— J'ai une idée, avança le jeune Rufus. Pourquoi ne pas faire quitter la ville en douce à Rabirius et le cacher quelque part à la campagne ?

— Tu crois ?

Cicéron examina un instant la proposition du jeune homme, puis secoua la tête.

— Non. J'apprécie ta présence d'esprit, Rufus, mais ça ne marcherait pas. Si nous refusions Rabirius à César, il serait tout à fait capable de lancer une accusation similaire contre Catulus ou Isauricus – et tu imagines les conséquences d'une chose pareille ?

Servius avait pendant ce temps pris l'assignation et l'étudiait avec attention. Il voyait mal et devait tenir le document si près du candélabre que j'eus peur qu'il n'y mette le feu.

— *Perduellio*, marmonna-t-il. C'est une étrange coïncidence. Je projetais justement de proposer ce mois-ci au sénat de supprimer la notion de *perduellio*. J'ai même recensé tous les précédents. Je les ai

sur mon bureau, à la maison.

— C'est peut-être ça qui a donné cette idée à César, dit Quintus. Tu lui en as parlé ?

Servius avait toujours le visage collé contre l'assignation.

— Bien sûr que non. Je ne lui parle jamais. C'est une crapule.

Il leva les yeux et vit que Cicéron avait le regard posé sur lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Cicéron hésita.

— Je crois que je sais comment César a pu entendre parler du crime de *perduellio*.

— Comment ?

— Ta femme se trouvait chez César quand nous sommes arrivés là-bas cet après-midi.

— Ne sois pas ridicule, répliqua Servius d'un ton léger. Pourquoi Postumia irait-elle voir César ? Elle le connaît à peine. Elle a passé la journée chez sa sœur.

— Je l'ai vue. Et Tiron aussi.

— Bien, bien, je suis sûr qu'il doit y avoir une explication logique, déclara Servius en feignant de continuer à lire.

Puis, après un silence, il reprit d'une voix basse et empreinte de ressentiment :

— Je ne comprenais pas pourquoi tu avais attendu après le dîner pour nous parler de la proposition de César. Maintenant, je sais. Tu te disais que tu ne pouvais pas parler ouvertement devant ma femme et risquer qu'elle se précipite dans son lit pour tout lui raconter !

Il y eut un moment affreusement embarrassant. Quintus et Atticus regardaient tous les deux par terre ; Rufus lui-même se taisait.

— Servius, Servius, mon vieil ami, dit Cicéron en le prenant par les épaules. Tu es de tout Rome l'homme que je souhaite le plus voir me succéder au consulat. J'ai une confiance en toi absolue. Ne doute jamais de ça.

— Pourtant tu as insulté l'honneur de ma femme, protesta Servius, ce qui revient à m'insulter moi aussi. Alors comment pourrais-je accepter ta confiance ?

Il repoussa la main de Cicéron et quitta la pièce avec dignité.

— Servius ! appela Atticus, qui ne supportait pas les conflits.

Mais le pauvre mari trompé était déjà parti, et lorsque Atticus fit mine de le suivre, Cicéron lui dit à voix basse :

— Laisse-le, Atticus. C'est avec sa femme qu'il doit parler, pas avec nous.

Il y eut un long silence, durant lequel je tendis l'oreille pour entendre des voix dans le *tablinum*, mais ne parvins à saisir que les bruits de la vaisselle qu'on débarrassait dans la salle à manger. Rufus finit par éclater de rire :

— Alors c'est pour ça que César est toujours en avance sur ses ennemis ! Il a des espions dans tous vos lits !

— Tais-toi, Rufus, dit Quintus.

— Maudit César ! s'écria soudain Cicéron. Il n'y a rien de déshonorant à être ambitieux. Moi-même, je suis ambitieux. Mais quand on plonge le regard dans le sien, c'est comme si on contemplait une mer sombre au cœur d'une tempête !

Il se laissa tomber dans son fauteuil et se mit à tambouriner du bout des doigts contre les accoudoirs.

— Je ne crois pas que j'aie le choix. Au moins, si j'accepte ses conditions, ça me permettra de gagner du temps. Ils ont échafaudé leur satané projet de loi depuis des mois.

— Et puis, qu'y a-t-il de mal dans le fait de donner des fermes aux pauvres ? demanda Rufus qui, comme beaucoup de jeunes, avait des sympathies populistes. Tu es sorti dans la rue. Tu as vu comment ça se passe en hiver. Les gens meurent de faim.

— Je suis d'accord, dit Cicéron. Cependant, c'est à manger qu'ils veulent, pas des fermes. Le travail de la ferme exige des années d'apprentissage et est éreintant. J'aimerais bien voir les fainéants que j'ai croisés devant chez César aujourd'hui travailler aux champs du matin au soir ! Si nous devons compter sur eux pour nous nourrir, nous serions tous morts de faim en un an.

— Au moins, César s'intéresse-t-il à eux...

— Il s'intéresse à eux ? répéta Cicéron en reportant tout son énervement sur son jeune ami. César ne s'intéresse à personne d'autre qu'à lui-même ! Tu crois vraiment que Crassus, l'homme le plus riche de Rome, se soucie des pauvres ? Ils veulent distribuer les terres publiques – sans que cela leur coûte quoi que ce soit d'ailleurs – pour créer une armée de partisans si énorme qu'elle les maintiendra pour toujours au pouvoir. Crassus vise l'Égypte. Les dieux seuls savent ce que veut César – le monde, probablement. *Il s'intéresse à eux !* Vraiment, Rufus, tu dis parfois de grosses bêtises. Tu n'as donc rien appris d'autre que le jeu et la débauche depuis ton arrivée à Rome ?

Je ne crois pas que Cicéron ait voulu se montrer aussi dur, mais je peux vous assurer que ses paroles heurtèrent Rufus comme une gifle. Lorsqu'il se détourna, ses yeux brillaient de larmes contenues – pas seulement des larmes de honte, mais aussi de colère, car le charmant adolescent dilettante que Cicéron avait pris comme élève s'était mué en un jeune homme de plus en plus ambitieux, changement que Cicéron n'avait pas remarqué. Bien que la discussion durât encore un moment, Rufus se garda d'y prendre part à nouveau.

— Tiron, me demanda Atticus, tu étais chez César. D'après toi, qu'est-ce que ton maître devrait faire ?

Comme on me demandait invariablement mon opinion lors de

ces conseils restreints, j'attendais cet instant et m'efforçais toujours d'avoir une réponse toute prête.

— Je pense, répondis-je, qu'en acceptant la proposition de César, il serait peut-être envisageable d'obtenir certaines concessions sur leur programme. Il deviendrait alors possible de présenter aux patriciens celles-ci comme une victoire.

— De cette façon, hasarda Cicéron, s'ils refusent de les accepter, ils seront de toute évidence les seuls à blâmer et je serai libéré de mes obligations. Ce n'est pas une mauvaise idée.

— Bravo, Tiron ! s'exclama Quintus. Tu es toujours le plus sage d'entre nous.

Il bâilla avec ostentation.

— Allons, mon frère, reprit-il en se baissant pour aider Cicéron à se relever. Il se fait tard et tu as un discours à prononcer demain. Il faut que tu dormes un peu.

Quand nous traversâmes la maison pour gagner le vestibule, le silence avait envahi les lieux. Terentia et Tullia étaient allées se coucher. Servius et sa femme étaient rentrés chez eux.

Pomponia, qui détestait la politique, avait refusé d'attendre son époux et, d'après le portier, était partie avec eux. La voiture d'Atticus attendait dehors. La neige luisait au clair de lune. Le cri familier du veilleur de nuit retentit quelque part dans la ville, annonçant minuit.

— Une nouvelle année, déclara Quintus.

— Et un nouveau consul, ajouta Atticus. Bravo, mon cher ami. Nous sommes fiers de toi.

Ils serrèrent la main de Cicéron et lui tapèrent dans le dos. Je ne pus cependant m'empêcher de remarquer que, si Rufus finit par faire de même, ce ne fut qu'à contrecœur. L'écho de leurs chaleureuses félicitations flotta brièvement dans l'air glacé et s'évanouit. Cicéron resta dans la rue pour saluer de la main leur voiture jusqu'à ce qu'elle disparaisse au coin de la rue. En se retournant pour rentrer à la maison, il trébucha légèrement et enfonça le pied dans la congère accumulée près de la porte. Il dégagea son soulier mouillé, le secoua avec emportement et jura. L'envie de lui dire que c'était un présage me démangeait, mais, heureusement me semble-t-il, je gardai le silence.

III

Je ne sais pas comment se déroule aujourd'hui la cérémonie d'entrée en fonction, maintenant que les magistrats les plus éminents ne sont plus que des garçons de course, mais à l'époque de Cicéron, le premier visiteur qui se présentait devant le nouveau consul le jour où il prêtait serment était toujours un membre du collège des *augures*. Par conséquent, juste avant l'aube, Cicéron se posta dans l'*atrium* avec Terentia et les enfants pour attendre l'arrivée de l'augure. Je savais qu'il n'avait pas bien dormi car je l'avais entendu remuer au-dessus de ma tête et faire les cent pas, comme toujours lorsqu'il réfléchissait. Mais il avait un pouvoir de récupération miraculeux et paraissait en pleine possession de ses moyens tandis qu'il se tenait là avec sa famille, tel un athlète qui s'est entraîné toute sa vie pour la course qu'il s'apprête enfin à disputer.

Quand tout fut prêt, je fis signe au portier, qui ouvrit le lourd battant de bois pour faire entrer les gardiens des poulets sacrés, les *pularii* – une demi-douzaine de bonshommes maigrichons qui n'étaient pas sans évoquer eux-mêmes des poulets. Derrière cette escorte venait l'augure, frappant le sol de son bâton recourbé et faisant l'effet d'un véritable géant avec tout son attirail : son grand chapeau conique et sa vaste robe violette. Le petit Marcus poussa un cri dès qu'il le vit s'engager dans le couloir, et se cacha derrière les jupes de Terentia. L'augure était alors Quintus Caecilius Metellus Celer, et il faut que je vous parle un peu de lui car il sera amené à jouer un rôle important dans la vie de Cicéron. Il revenait d'Orient où il s'était battu sous le commandement de Pompée le Grand, dont il était en fait le beau-frère, ce qui n'avait certainement pas entravé sa carrière. En tant que Metelli, il était plus ou moins prédestiné à devenir consul dans les deux ans qui suivraient : il prêtait d'ailleurs serment le jour même pour son élection à la préture. Il était marié à la belle Clodia, qui appartenait à la gens Claudia : l'un dans l'autre, on aurait difficilement pu trouver mieux introduit que Metellus Celer, qui était loin d'être aussi stupide qu'il le paraissait.

— Consul désigné, bonjour ! aboya-t-il comme s'il sonnait le réveil de ses légionnaires. Le grand jour est enfin arrivé. Que nous réservera-t-il ? Je me le demande.

— C'est toi, l'augure, Celer. Dis-le-moi.

Celer rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Je découvris par

la suite qu'il ne croyait pas davantage que Cicéron en la divination et n'appartenait au collège des *augures* que par opportunisme politique.

— Eh bien, je peux déjà te prédire une chose, répliqua-t-il, et c'est qu'il va y avoir du grabuge. Il y avait foule devant le temple de Saturne quand je suis passé. On dirait bien que César et ses amis ont enfin affiché leur grand projet de loi. Voilà bien un incroyable gredin !

Je me tenais juste derrière Cicéron et ne pus donc voir son visage, mais je sus au raidissement de ses épaules que la nouvelle le mit immédiatement sur ses gardes.

— Bon, reprit Celer en penchant la tête pour éviter une poutre basse, par où accède-t-on à ton toit ?

Cicéron conduisit l'augure vers l'escalier. En passant devant moi, il me chuchota sur un ton pressant :

— Va voir ce qui se passe, fais aussi vite que tu peux. Prends les garçons avec toi. Il faut que je connaisse chaque clause de ce texte.

Je fis signe à Sositheus et à Laurea de me suivre puis, précédés par deux esclaves munis de torches, nous descendîmes la colline. Nous eûmes du mal à trouver notre chemin dans l'obscurité, et le sol enneigé était semé d'embûches. Mais dès que nous arrivâmes au forum, j'aperçus des lumières qui brillaient devant nous, et nous nous dirigeâmes vers elles. Celer avait raison. On avait fixé un placard à l'endroit prévu, devant le temple de Saturne. Malgré l'heure et le froid, l'intérêt du public était tel qu'il y avait déjà plus d'une vingtaine de citoyens rassemblés pour lire le texte. Celui-ci était long, plusieurs milliers de mots disposés sur six panneaux, et portait le nom du tribun Rullus, bien que tout le monde sût que ses auteurs étaient en réalité César et Crassus. Je plaçai Sositheus sur le début, Laurea sur la fin, et je pris le milieu.

Nous œuvrâmes rapidement, sans tenir compte des commentaires des gens qui se plaignaient de ne plus rien voir. Lorsque nous eûmes tout recopié, la nuit prenait tout juste fin, cédant la place au premier jour de la nouvelle année. Il n'était nul besoin d'en étudier tous les détails pour savoir que ce projet de loi allait poser beaucoup de problèmes à Cicéron. Les domaines publics de Campanie devaient être saisis d'office et divisés en cinq mille fermes qui seraient distribuées gratuitement. Un collège élu de dix membres déciderait des attributions des terres et aurait tout pouvoir pour lever des impôts à l'étranger ainsi que pour acheter et vendre autant de terres en Italie qu'il le jugerait utile, sans avoir à en référer au sénat. Les patriciens seraient furieux, et le moment choisi pour faire connaître le texte de cette loi – quelques heures à peine avant le discours d'entrée en charge de Cicéron – ne visait ostensiblement qu'à mettre le consul sur la sellette.

Lorsque nous rentrâmes, Cicéron se trouvait toujours sur le toit,

assis pour la toute première fois de l'Histoire sur sa chaise curule en ivoire. Il faisait affreusement froid là-haut, la neige s'accrochait encore aux tuiles et au parapet. Cicéron était emmitouflé dans un pan d'étoffe qui lui remontait presque au menton, et il était coiffé d'un curieux bonnet à poils, avec des rabats qui lui recouvraient les oreilles. Celer se tenait à côté, entouré par les *pularii*. Il fendait le ciel avec son bâton, cherchant avec lassitude la moindre trace d'oiseau ou d'éclair. Mais l'air était parfaitement calme et limpide, et il n'arrivait visiblement à rien. Dès qu'il m'aperçut, Cicéron saisit les tablettes de ses mains gantées de mitaines et se mit à les parcourir rapidement. Les petits cadres de bois reliés entre eux par des charnières cliquetèrent, *clic, clic, clic* tandis qu'il assimilait chaque page.

— C'est le projet de loi du parti populaire ? s'enquit Celer qui, alerté par le bruit, se retourna brusquement.

— Oui, répondit Cicéron en déchiffrant le texte avec une grande rapidité, et ils n'auraient pu concevoir un projet plus susceptible de déchirer la république !

— Faut-il que tu en parles dans ton discours d'entrée ? demandai-je.

— Bien entendu. Pourquoi crois-tu qu'ils l'ont affiché justement maintenant ?

— Aucun doute qu'ils ont choisi leur moment, commenta Celer. Un nouveau consul. Son premier jour d'exercice. Aucune expérience militaire. Pas de grande famille derrière lui. Ils te mettent à l'épreuve, Cicéron.

Un cri retentit au bas de la rue. Je regardai par-dessus le parapet. Une foule se formait pour accompagner Cicéron à la cérémonie de son entrée en fonctions. De l'autre côté de la vallée, les temples du Capitole commençaient à se découper nettement sur le ciel matinal.

— N'était-ce pas un éclair ? demanda Celer au gardien des poulets sacrés le plus proche. Par Jupiter, je voudrais que c'en soit un. Je me les gèle.

— Si tu as vu un éclair, augure, c'est qu'il a dû y en avoir un, répondit le gardien des poulets.

— Très bien, alors, c'était un éclair, sur la gauche. Écris-le, mon garçon. Félicitations, Cicéron – c'est un présage favorable. Allons-y.

Mais Cicéron ne semblait pas avoir entendu. Il était assis, immobile sur son siège, le regard rivé droit devant lui. Celer lui posa la main sur l'épaule au passage.

— Au fait, mon cousin, Quintus Metellus, m'a prié de te transmettre son meilleur souvenir, et aussi de te rappeler qu'il attend toujours à l'extérieur de la ville ce triomphe que tu lui as promis en échange de sa voix. Licinius Lucullus aussi, d'ailleurs. N'oublie pas

qu'ils peuvent compter sur des centaines de vétérans. Si l'on en arrive vraiment à la guerre civile – comme cela paraît vraisemblable –, ce sont eux qui pourront venir rétablir l'ordre.

— Merci, Celer, répliqua Cicéron. Faire venir les soldats dans Rome, voilà qui va certainement nous éviter une guerre civile.

Cette remarque se voulait sarcastique, mais je crois bien que le sarcasme rebondit sur les Celer de ce monde comme une flèche d'enfant sur une armure. Celer quitta le toit de Cicéron tout imbu de sa propre importance. Je demandai à Cicéron s'il avait besoin de quelque chose.

— Oui, me répondit-il sombrement. D'un nouveau discours. Laisse-moi un moment.

Je m'exécutai et descendis en essayant de ne pas penser à la tâche que le consul devait à présent affronter : s'exprimer sans préparation devant six cents sénateurs, au sujet d'un projet de loi compliqué qu'il venait juste de découvrir et avec la certitude que tout ce qu'il pourrait dire mettrait forcément l'une ou l'autre faction en fureur. Je sentais mon ventre se liquéfier à cette seule idée.

La maison se remplissait rapidement, non seulement des clients de Cicéron mais aussi des sympathisants qui arrivaient de la rue. Cicéron avait ordonné que l'on ne comptât pas à la dépense pour son entrée en charge et, dès que j'émettais une réserve concernant le coût de ces largesses, il me répondait toujours avec un sourire :

— La Macédoine paiera.

Tous ceux qui se présentaient se voyaient donc offrir des figues et du miel. Atticus, qui figurait parmi les dirigeants de l'ordre équestre, avait amené avec lui un gros détachement des chevaliers partisans de Cicéron ; du vin chaud aux épices leur fut servi dans le *tablinum*, ainsi qu'aux sénateurs les plus proches de Cicéron mobilisés par Quintus. Servius ne se montrait toujours pas. Je réussis à faire savoir à Quintus et à Atticus que le projet de loi du parti populaire avait été affiché, et qu'il était mauvais.

Pendant ce temps, les flûtistes engagés profitaient également des largesses de la maison, de même que les percussionnistes et les danseurs, les représentants des quartiers et des sièges des tribus, et, bien sûr, les fonctionnaires qui accompagneraient Cicéron tout au long de son consulat : scribes, huissiers, copistes et crieurs du Trésor ainsi que douze licteurs fournis par le sénat pour assurer la protection du consul. Il ne manquait plus à la fête que son acteur principal, et plus le temps passait, plus il m'était difficile d'expliquer son absence, car tout le monde avait alors entendu parler de la loi et voulait savoir comment Cicéron projetait de réagir. Je ne pouvais que répondre qu'il prenait encore les auspices et descendait tout de suite. Terentia, parée de ses nouveaux bijoux, me glissa l'ordre de prendre le contrôle de la

situation avant que la maison ne soit entièrement dépouillée, aussi recourus-je à la ruse : j'envoyai deux esclaves chercher la chaise curule sur le toit avec pour instructions de dire à Cicéron que l'on réclamait le symbole de son autorité pour conduire la procession – une excuse qui avait le mérite d'être vraie.

Le stratagème fonctionna, et Cicéron descendit tout de suite – dépouillé, à mon grand soulagement, de son bonnet en poils de lapin. Son apparition suscita une gaieté volubile de la part de l'assemblée, que le vin chaud avait déjà mise en joie. Cicéron me rendit les tablettes de cire sur lesquelles figurait le texte du projet de loi, et me chuchota de les apporter à la cérémonie. Puis il monta sur une chaise, salua la compagnie d'un grand geste cordial et demanda aux officiers du Trésor de lever la main. Plus d'une vingtaine de personnes s'exécutèrent. (Aussi étonnant que cela puisse paraître aujourd'hui, c'était le nombre total des hommes qui, à l'époque, administraient l'Empire romain depuis son centre.)

— Messieurs, commença-t-il en posant la main sur mon épaule, je vous présente Tiron, qui est mon secrétaire personnel depuis bien avant que je ne sois sénateur. Vous devrez considérer un ordre de lui comme un ordre de moi, et toute affaire qu'il est bon de discuter avec moi comme susceptible d'être abordée avec lui. Je préfère les rapports écrits aux rapports verbaux. Je me lève tôt et travaille tard. Je ne tolérerai ni pots-de vin ni corruption ni rumeurs sous aucune forme. Souvenez-vous-en et nous nous entendrons très bien. Et maintenant : au travail !

Après cette petite allocution qui me laissa rougissant, les licteurs reçurent leurs nouvelles verges ainsi qu'une bourse chacun, puis la chaise curule de Cicéron fut enfin descendue du toit et présentée à la foule. Elle seule suscita des cris d'admiration et une salve d'applaudissements, ce qui était mérité car elle était sculptée en ivoire de Numidie et avait coûté plus de cent mille sesterces (« La Macédoine paiera ! »). Tout le monde but encore un peu de vin – le petit Marcus lui-même en prit dans un gobelet d'ivoire –, les joueurs de flûte se mirent à jouer et nous sortîmes dans la rue pour commencer la longue traversée de la ville.

Il faisait toujours un froid de loup, mais le soleil se levait et projetait sur les toits des rayons dorés, qui, avec la neige, conféraient à Rome un éclat céleste. Les licteurs ouvraient le défilé : quatre d'entre eux portaient la chaise curule sur une litière découverte. Cicéron marchait auprès de Terentia. Tullia venait derrière lui, accompagnée de son fiancé, Frugi. Quintus portait Marcus sur ses épaules et, encadrant la famille consulaire, il y avait les chevaliers et les sénateurs vêtus de blanc éclatant. Les flûtes sifflaient, les tambours battaient, les danseurs bondissaient. Les citoyens bordaient les rues et se massaient

aux fenêtres pour mieux voir. Il y avait beaucoup d'acclamations et d'applaudissements, mais aussi – pour être honnête – quelques huées, surtout de la part des plus pauvres de Subura, tandis que nous défilions le long de l'Argiletum en direction du forum. Cicéron saluait de la tête, à droite et à gauche, et levait de temps à autre la main droite, mais il conservait une expression très grave, et je savais qu'il se concentrait sur ce qui l'attendait. Dans les instants qui précédaient les grands discours, une partie de lui demeurait toujours inaccessible. Je vis à certains moments Quintus et Atticus tenter de lui parler, mais il secoua la tête, préférant rester plongé dans ses réflexions. Lorsque nous atteignîmes le forum, il était bondé. Nous passâmes devant les rostrs et le sénat vide pour enfin gravir le Capitole. La fumée des autels tournoyait au-dessus des temples. Je sentais le parfum du safran qui brûlait et percevais les meuglements des taureaux qui attendaient le sacrifice. Je me retournai au moment où nous approchions de l'Arche de Scipion et découvris Rome comme je l'avais rarement vue, voilée de blanc et étincelante dans sa robe neigeuse – ses collines et ses vallées, ses tours et ses temples, ses portiques et ses demeures guettant leur promis telle une future mariée.

Nous pénétrâmes dans l'enceinte capitoline et trouvâmes l'ensemble du sénat qui nous attendait, en rangs devant le temple de Jupiter. On nous conduisit, la famille de Cicéron, le reste de la maisonnée et moi-même, à la tribune de bois qui avait été dressée pour les spectateurs. Un coup de trompette résonna contre les murs, et les sénateurs se retournèrent comme un seul homme pour regarder Cicéron passer parmi eux – tous ces visages rusés, rougis par le froid, ces yeux avides qui scrutaient le consul désigné : des hommes qui n'avaient jamais gagné le consulat et savaient qu'ils ne l'obtiendraient jamais, des hommes qui le désiraient encore et craignaient de ne pas y arriver, et ceux qui l'avaient déjà obtenu un jour et croyaient encore qu'il leur appartenait de droit. Hybrida, le second consul, avait déjà pris place au pied des marches du temple. Couronnant la scène, le grand toit de bronze semblait en fusion sous le soleil d'hiver lumineux. Sans se regarder, les deux consuls désignés montèrent lentement jusqu'à l'autel où le grand pontife, Metellus Pius, patientait, allongé sur une litière, trop malade pour se lever. Il y avait autour de Pius les six vierges vestales et les quatorze autres pontifes de la religion d'État. Je repérai sans peine Catulus, qui avait fait reconstruire le temple pour le compte du sénat et dont le nom figurait au-dessus de la porte (à la suite de quoi certains farceurs le surnommèrent « plus grand que Jupiter »). Isauricus se tenait à côté de lui. Je reconnus également Scipion Nasica, fils adoptif de Pius ; Junius Silanus, qui était l'époux de Servilia, elle-même femme la plus brillante de Rome ; et enfin, se tenant légèrement à l'écart des autres et incongru dans ses habits de

prêtre, je repérai la silhouette mince et large d'épaules de Jules César, mais je me trouvais malheureusement trop loin pour voir son expression.

Il y eut un long silence. La trompette retentit à nouveau. Un gigantesque taureau beige portant des rubans rouges noués à ses cornes fut amené à l'autel. Cicéron remonta les plis de sa toge sur sa tête puis, d'une voix forte, récita de mémoire la prière cérémonielle. À peine eut-il terminé que le serviteur posté derrière le taureau assena à la bête un tel coup de marteau que le craquement retentit tout autour du portique. La créature s'effondra sur le flanc, et la vision déconcertante de l'enfant mort surgit devant mes yeux tandis que les serviteurs lui ouvraient le ventre. Avant même que le malheureux animal ne fût complètement mort, ils déposèrent ses entrailles sur l'autel afin qu'elles fussent inspectées. Il y eut un grondement dans l'assemblée, qui interpréta les soubresauts du taureau comme un mauvais présage, mais quand les haruspices présentèrent le foie à Cicéron pour qu'il l'examine, ils le déclarèrent particulièrement favorable. Pius – qui était de toute façon pratiquement aveugle – acquiesça faiblement d'un signe de tête, les entrailles furent jetées dans le feu et la cérémonie fut terminée. La trompette vagit une dernière fois dans l'air limpide et glacé, une salve d'applaudissements parcourut l'enceinte, et Cicéron fut consul.

La première séance de l'année du sénat se tenait toujours dans le temple de Jupiter, la chaise du consul placée sur une estrade, au pied de la grande statue de bronze du Père des dieux. Aucun citoyen, aussi éminent fût-il, n'avait le droit d'entrer au sénat, à moins qu'il n'en fût membre. Mais comme j'avais été chargé par Cicéron de prendre en notes les débats – ce serait une grande première –, je fus autorisé à rester près de lui pendant la séance. Vous imaginez mes sentiments alors que je le suivais dans la grande allée entre les bancs de bois. Les sénateurs en toge blanche entraient derrière nous, se perdant en conjectures animées qui enflaient comme un grondement de marée montante. Qui avait lu la loi du parti populaire ? Qu'allait dire Cicéron ?

Lorsque le nouveau consul arriva sur l'estrade, je me retournai pour regarder ces silhouettes que je connaissais si bien prendre leur place. À la droite de la chaise consulaire se rangeait la faction patricienne – Catulus, Isauricus, Hortensius et le reste –, tandis qu'à sa gauche allaient s'asseoir ceux qui soutenaient la cause populiste, notamment César et Crassus. Je cherchai Rullus, dont le nom figurait au bas du projet de loi, et le repérai avec les autres tribuns. Jusque-là, il n'avait été qu'un de ces jeunes gens riches et élégants, mais il arborait à présent des vêtements de pauvre et se faisait pousser la

barbe pour afficher ses sympathies pour le parti populaire. Un peu plus loin, je vis Catilina se jeter sur l'un des premiers bancs réservés aux prétoriens, ses bras puissants écartés et ses jambes étendues devant lui. Son visage exprimait de sombres pensées. Il se disait manifestement que, s'il n'y avait pas eu Cicéron, c'était lui qui aurait aujourd'hui occupé la chaise curule. Ses acolytes prirent place derrière lui – des personnages comme Curius, qui avait tout perdu au jeu, ou l'incroyablement gros Cassius Longinius, qui occupait deux places à lui tout seul.

J'étais tellement concentré à noter qui était là et comment ils se comportaient que je perdis brièvement Cicéron de vue. Lorsque je me retournai de nouveau, il avait disparu. Je m'affolai soudain en songeant qu'il avait pu prendre peur et s'enfuir. Je passai derrière l'estrade et le trouvai, hors de vue, derrière la statue de Jupiter et plongé dans une intense discussion avec Hybrida. Il plongeait son regard dans les yeux pochés et injectés de sang de son collègue, la main droite posée sur son épaule, la gauche soulignant avec énergie son propos. Pour toute réponse, Hybrida hochait lentement la tête, comme s'il comprenait confusément quelque chose. Puis un sourire finit par étirer lentement ses lèvres. Cicéron le lâcha, les deux hommes se serrèrent la main et ils émergèrent tous deux de derrière la statue. Hybrida alla prendre sa place pendant que Cicéron me demandait brusquement si je n'avais pas oublié la copie du projet de loi. Je lui répondis que je l'avais.

— Bien, commenta-t-il. Commençons, alors.

Je n'avais toujours aucune idée de la façon dont il allait traiter les choses. Je savais qu'il essayait depuis des jours de concevoir un discours appelant au consensus, mais qu'il le trouvait si désespérément terne qu'il en avait écarté toutes les ébauches, dégoûté. Personne ne pouvait savoir comment il allait réagir. La tension dans la chambre était palpable. Lorsqu'il monta sur l'estrade, les bavardages se turent aussitôt et l'on sentit le sénat tout entier se pencher en avant pour écouter ce qu'il allait dire.

— Pères conscrits, commença-t-il, choisissant comme toujours une introduction tranquille, la coutume veut que les hommes élus à cette haute charge commencent avec des paroles d'humilité, rappelant leurs ancêtres qui ont déjà tenu ce rang et exprimant l'espoir qu'ils sauront se montrer dignes de leur exemple. Dans mon cas, je suis heureux de pouvoir dire qu'une telle humilité n'est pas possible.

La remarque suscita quelques rires.

— Je suis un homme nouveau, proclama-t-il. Je ne dois mon ascension ni à ma famille, ni à mon nom, ni à ma richesse, ni à aucune renommée militaire, mais au peuple de Rome, et tant que j'occuperai ce poste, je serai le consul du peuple.

Quel merveilleux instrument que la voix de Cicéron, avec son timbre riche et son soupçon de bégaiement – un défaut d'élocution qui donnait l'impression que chaque mot était durement acquis et d'autant plus précieux. Ses paroles résonnaient dans le silence comme un message de Jupiter. La tradition voulait qu'il parlât d'abord de l'armée et, sous le regard des grands aigles sculptés qui le contemplaient depuis le toit, il loua les exploits de Pompée et des légions d'Orient en des termes extravagants, sachant que ses mots seraient répétés au plus vite au grand général, qui ne manquerait pas de les étudier avec un intérêt tout particulier. Les sénateurs tapèrent du pied et poussèrent des acclamations prolongées car chaque sénateur présent savait que Pompée était l'homme le plus puissant du monde, et personne, pas même les ennemis jaloux qu'il comptait parmi les patriciens, ne voulait paraître réticent à le louer.

— Pendant que Pompée fait respecter notre république à l'étranger, nous devons tenir notre rôle ici, chez nous, poursuivit Cicéron, nous montrer résolu à protéger son honneur, avisés dans l'organisation de sa marche, et justes dans la poursuite de l'harmonie civile.

Il s'interrompit.

— Et maintenant, vous savez tous que ce matin, avant même le lever du soleil, le projet de loi du tribun Servilius Rullus, que nous attendions depuis si longtemps, a enfin été placardé au forum. Dès que j'en ai été informé, j'ai donné pour instructions qu'y soient dépêchés plusieurs copistes afin d'en avoir la transcription intégrale.

Il tendit le bras et je lui remis les trois tablettes de cire. J'avais la main qui tremblait mais la sienne ne frémissait pas, et il les brandit bien haut.

— Voici le projet de loi, et je puis vous assurer que je l'ai étudié avec toute l'attention possible, compte tenu des circonstances et du temps dont je disposais aujourd'hui, et que je suis arrivé à me former une opinion bien arrêtée.

Il attendit, et se tourna de l'autre côté de la salle, vers César, qui, impassible, regardait le consul depuis le deuxième rang, puis vers Catulus et les autres anciens consuls patriciens assis au premier rang, juste en face.

— Ce n'est rien de moins, poursuivit-il, qu'un poignard que l'on nous invite à plonger dans notre propre cœur !

Ses paroles suscitèrent une explosion immédiate – des cris de colère et des gestes dédaigneux de la part des bancs des *populares*, et un grondement approuvateur, grave et masculin, de la part des patriciens.

— Un poignard, répéta-t-il, doté d'une longue lame.

Il se lécha le pouce et ouvrit le premier carnet.

— Clause un, page un, première ligne. L'élection d'un collège de dix membres...

Il laissa donc de côté l'affectation et les grands sentiments pour toucher au cœur du problème, qui était, comme toujours, le pouvoir.

— Qui propose le collège ? demanda-t-il. Rullus. Qui détermine qui doit élire les membres de ce collège : Rullus. Qui convoque l'assemblée chargée d'élire le collège ? Rullus...

Les sénateurs patriciens commencèrent à se joindre à lui pour entonner le nom du malheureux tribun en réponse à chacune de ses questions.

— Qui proclame les résultats ?

— Rullus ! tonna le sénat.

— Qui est le seul à se voir garantir une place dans le collège ?

— Rullus !

— Qui a rédigé le projet de loi ?

— *Rullus* !

Le sénat tout entier se trouva bientôt tellement spirituel qu'il en pleurait de rire pendant que le pauvre Rullus, devenu cramoisi, regardait de tous côtés comme s'il cherchait où il pourrait bien se cacher. Cicéron dut continuer ainsi pendant une demi-heure, passant en revue chacune des clauses du projet de loi, le citant pour le ridiculiser et le démolir en des termes d'une telle sauvagerie que les sénateurs qui entouraient César ou occupaient les bancs des tribuns commencèrent à prendre une expression sinistre. Si l'on considère qu'il n'avait eu qu'une heure pour rassembler ses pensées, c'était proprement formidable. Il dénonça le projet comme étant une attaque contre Pompée – qui ne pouvait présenter sa candidature pour l'élection au collège *in absentia* – et une tentative pour remettre les rois au pouvoir sous le couvert du collège. Il cita abondamment le texte – « *Les décemvirs installeront tous les colons qu'ils voudront, dans les villes et les régions de leur choix, et leur assigneront des terres où il leur plaira* » – et fit en sorte qu'on n'y voie ni plus ni moins qu'un appel à la tyrannie.

— Que se passera-t-il ensuite ? Quelles sortes de fermes deviendront ces terres ? Comment s'organisera tout cela et suivant quelle méthode ? Rullus nous dit que des colonies seront établies là. Mais où ça, là ? Avec quels hommes ? Dans quels lieux exactement ? Croyais-tu, Rullus, que nous devrions te céder, à toi et aux véritables architectes de ta proposition (il se tourna directement vers César et Crassus), l'ensemble de l'Italie désarmée pour que vous la renforciez avec des garnisons, que vous l'occupiez par le biais de colonies et que la vous soumettiez avec toutes sortes d'entraves et de chaînes ?

Des « Non ! » et des « Jamais ! » fusèrent depuis les bancs des patriciens. Cicéron tendit la main et en détourna le regard, suivant le

mouvement classique du refus.

— C'est avec toute ma passion et toute ma vigueur que je m'opposerai à ce genre de projets. Et je ne permettrai pas non plus, tant que je serai consul, que des hommes puissent déployer les plans qu'ils formentent depuis longtemps contre l'État. J'ai décidé de mener mon consulat de la seule manière qui permette de le faire en toute dignité et en toute liberté. Je ne chercherai jamais à obtenir une province, un honneur, une distinction, un avantage ou quoi que ce soit qu'un tribun de la plèbe puisse m'empêcher d'obtenir.

Il s'interrompit afin de mieux souligner son propos. J'avais la tête baissée pour prendre mes notes abrégées, mais à ces mots, je me redressai vivement. « *Je ne chercherai jamais à obtenir une province.* » Venait-il vraiment de dire ça ? Je n'arrivais pas à y croire. Tandis que les implications de ses paroles se propageaient parmi les sénateurs, un murmure s'éleva.

— Oui, reprit Cicéron alors que l'incrédulité augmentait, en ce 1^{er} janvier, devant le sénat au complet, votre consul s'engage, pourvu que la république demeure ce qu'elle est et à moins qu'un danger ne survienne qu'il ne pourrait honorablement éviter d'affronter, à ne pas accepter le gouvernement d'une province.

Je jetai un coup d'œil de l'autre côté de l'allée, en direction de Quintus. On aurait dit qu'il venait d'avaler un frelon. La Macédoine – cette vision miroitante de luxe et de richesse, d'affranchissement de toute une vie de corvées devant les tribunaux – s'évanouissait !

— Notre république souffre de beaucoup de blessures cachées, déclara Cicéron du ton lugubre qu'il prenait toujours dans ses péroraisons. Nombre de funestes projets sont conçus par des citoyens mal intentionnés. Nous ne sommes cependant menacés par aucun danger extérieur. Nous n'avons ni roi, ni peuple ni nation à craindre. Le mal se dissimule uniquement dans nos murs. C'est un mal intérieur, une maladie intestine. Il est du devoir de chacun de nous d'y remédier au maximum de nos capacités. Si vous me promettez de tout faire pour soutenir la dignité commune, j'exaucerai certainement le vœu le plus cher de la république, à savoir veiller que l'autorité de cet ordre, qui existait au temps de nos ancêtres, puisse dès maintenant, après un long intervalle, être rendue à l'État.

Là-dessus, il s'assit.

Eh bien, il s'agissait assurément d'un discours mémorable, et en accord avec la première loi de la rhétorique de Cicéron qui voulait qu'un discours devait toujours contenir au moins un élément de surprise. Cependant, nous n'étions pas encore au bout de notre étonnement. Selon la coutume, quand le premier consul avait terminé ses remarques d'entrée en charge, il demandait son avis à son collègue. Le tonnerre d'applaudissements de la majorité et les insultes

en provenance des bancs autour de César et de Crassus s'étaient à peine apaisés que Cicéron lança :

— Le sénat donne la parole à Antonius Hybrida !

Hybrida, qui était assis au premier rang, sur le banc le plus proche de Cicéron, jeta un coup d'œil penaud en direction de César puis se leva.

— Ce projet de loi proposé par Rullus – d'après ce que j'en ai vu –, je dois dire... ne me paraît pas, d'après moi – étant donné l'état de la république –, une si bonne idée que ça.

Il ouvrit et referma la bouche à plusieurs reprises.

— Je suis contre, lâcha-t-il enfin avant de se rasseoir abruptement.

Après un instant de silence, un grand bruit jaillit du sénat, mêlant toutes sortes d'émotions – dérision, colère, plaisir, ahurissement. De toute évidence, Cicéron venait de réussir un véritable coup politique car tout le monde avait tenu pour acquis qu'Hybrida soutiendrait ses alliés du parti populaire. Et voilà qu'il venait de se retourner complètement, et pour un motif des plus évidents – si Cicéron se désistait pour obtenir le gouvernement d'une province, la Macédoine allait donc lui revenir ! Les sénateurs patriciens qui occupaient les bancs derrière Hybrida se penchaient en avant pour lui taper dans le dos en lui prodiguant leurs félicitations sarcastiques. Lui se tortillait sous leurs railleries et regardait nerveusement ses anciens amis, de l'autre côté de l'allée. Catilina semblait pétrifié, comme un homme changé en statue. Quant à César, il se contenta de se laisser aller en arrière, bras croisés, et de se perdre dans la contemplation du plafond du temple, secouant la tête et souriant vaguement pendant que le vacarme continuait.

Le reste de la séance fut nettement moins agité. Cicéron parcourut la liste des prêteurs et entreprit d'appeler un par un les anciens consuls pour leur demander leur avis sur la loi agraire de Rullus. Ils se partagèrent exactement suivant les lignes des factions. Cicéron n'appela même pas César : celui-ci était encore trop jeune dans la course aux honneurs et ne bénéficiait pas encore de l'*imperium*. La seule note réellement menaçante émana de Catilina.

— Tu t'es proclamé consul du peuple, dit-il d'un ton méprisant à Cicéron lorsque vint enfin son tour de s'exprimer. Eh bien, nous allons voir ce que le peuple aura à dire là-dessus !

Mais cette journée était celle du nouveau consul et, quand la lumière commença à décliner et qu'il déclara la séance levée jusqu'à la fin des fériés latines, les patriciens l'escortèrent à travers la cité, du temple jusqu'à chez lui, comme s'il était des leurs et non un « homme nouveau » tant méprisé.

Cicéron était de fort belle humeur lorsqu'il franchit le seuil de sa maison, car rien n'est plus jouissif en politique que de prendre ses adversaires au dépourvu, et l'on ne parlait plus que de la défection d'Hybrida. Quintus, cependant, était furieux, et à peine la maison se fut-elle vidée des sympathisants qu'il se tourna vers son frère avec une colère que je ne lui avais jamais vue auparavant. La scène était d'autant plus embarrassante qu'Atticus et Terentia étaient également présents.

— Pourquoi n'as-tu consulté aucun d'entre nous avant de céder ta province ? demanda-t-il.

— Quelle importance ? C'est l'effet qui compte. Tu étais assis en face d'eux. Qui, d'après toi, en était le plus malade – César ou Crassus ?

Quintus n'allait pas se laisser détourner si facilement.

— Quand as-tu imaginé une chose pareille ?

Cicéron poussa un soupir.

— Pour être honnête, j'ai cette idée en tête depuis que j'ai tiré la Macédoine au sort.

Exaspéré, Quintus leva alors les mains au ciel.

— Tu veux dire que, quand nous t'avons parlé hier soir, tu avais déjà pris ta décision ?

— Plus ou moins.

— Mais pourquoi ne nous as-tu rien dit ?

— Parce que je savais que vous désapprouveriez. Parce que je pensais qu'il restait encore une petite chance que César présente un projet de loi que je puisse soutenir. Et parce que ce que je fais de ma province ne regarde que moi.

— Non, ça ne regarde pas que toi, Marcus, ça *nous* regarde tous ! cria Quintus. Comment allons-nous régler nos dettes sans les revenus de la Macédoine ?

— Tu veux dire, comment vas-tu financer *ta* campagne pour la préture cet été ?

— C'est injuste !

Cicéron posa la main sur l'épaule de Quintus.

— Frère, écoute-moi, tu l'auras, ta préture. Et tu ne la décrocheras pas avec des pots-de-vin mais grâce au nom honorable de Cicéron, ce qui ne rendra ton triomphe que plus éclatant. Il faut que tu comprennes que je devais séparer Hybrida de César et des tribuns. Mon seul espoir de pouvoir piloter la république à travers cette tempête est de garder le sénat uni. Je ne peux pas me permettre de laisser mon collègue comploter derrière mon dos. La Macédoine était le prix à payer.

Il s'adressa à Atticus et à Terentia :

— Et qui voudrait gouverner une province, de toute façon ?

Vous savez que je ne pourrais pas supporter de partir en vous laissant tous à Rome.

— Et qu'est-ce qui empêchera Hybrida de te prendre la Macédoine et de soutenir quand même la plainte contre Rabirius ? persista Quintus.

— Pourquoi se donnerait-il cette peine ? La seule raison qui le poussait à soutenir leur projet était l'argent. Maintenant, il n'a plus besoin d'eux pour régler ses dettes. En outre, rien n'est signé ni scellé – je peux toujours changer d'avis. Et en attendant, par ce geste noble, je montre aux gens que je suis un homme de principe qui place la survie de la république devant mon intérêt personnel.

Il avait les yeux brillants et se frotta les mains avec bonheur.

Quintus interrogea Atticus du regard.

— La logique se tient, dit celui-ci en haussant les épaules.

— Et toi, Terentia, qu'en penses-tu ? insista Quintus.

La femme de Cicéron n'avait pas pipé mot, ce qui ne lui ressemblait pas. Même là, elle resta muette et continua de dévisager son mari, qui soutint impassiblement son regard. Lentement, elle porta la main à ses cheveux et retira le diadème accroché à ses courtes boucles brunes. Puis, sans quitter Cicéron des yeux, elle défit le collier de son cou, décrocha la broche d'émeraude de sa poitrine et fit glisser les bracelets d'or de ses poignets. Enfin, grimaçant sous l'effort, elle retira les bagues de ses doigts. Lorsqu'elle eut terminé, elle saisit tous ces nouveaux bijoux entre ses mains et les laissa tomber par terre. Pierres scintillantes et métaux précieux s'éparpillèrent à grand bruit sur la mosaïque. Alors elle tourna les talons et quitta la pièce.

IV

Le lendemain matin, nous dûmes quitter Rome dès l'aube pour suivre le grand exode des magistrats, dont la famille et les serviteurs devaient suivre les fériés latines dans les monts Albain. Terentia accompagnait son mari, et l'atmosphère qui régnait à l'intérieur de la voiture était aussi glaciale que l'air de la montagne à l'extérieur. Le consul avait du travail pour moi. Il commença par me dicter une longue dépêche à l'intention de Pompée pour lui décrire la situation politique à Rome, puis une série de lettres plus courtes destinées aux gouverneurs des provinces, pendant que Terentia détournait soigneusement les yeux et feignait de dormir. Les enfants voyageaient avec leur bonne dans une autre voiture. Derrière nous s'étirait un grand convoi de véhicules qui transportaient des dirigeants élus de Rome – d'abord Hybrida, ensuite les prêteurs : Celer, Cosconius, Pompeius Rufus, Pomptinus, Roscius, Sulpicius, Valerius Flaccus. Seul Lentulus Sura devait, en tant que préteur urbain, rester dans la cité pour veiller à sa sécurité.

— La ville pourrait bien brûler de fond en comble, remarqua Cicéron, avec cet imbécile pour la garder.

Nous arrivâmes à la maison que Cicéron avait à Tusculum en début d'après-midi, mais n'eûmes guère le loisir de nous reposer car il fallut partir presque aussitôt afin de juger les athlètes locaux. Le clou des jeux latins était traditionnellement la compétition de balançoires, avec tant de points attribués pour la hauteur, tant pour le style et tant pour la puissance. Cicéron n'avait pas la moindre idée de qui était le meilleur athlète, aussi finit-il par annoncer qu'ils étaient tous victorieux et qu'il attribuerait un prix à chacun d'eux, payé de sa propre poche. Ce geste lui valut de chaleureux applaudissements des gens de la campagne rassemblés là. Lorsqu'il rejoignit Terentia dans la voiture, j'entendis celle-ci commenter :

— Je suppose que la Macédoine paiera.

Il rit et ce fut entre eux le début du dégel.

La principale cérémonie prit place au coucher du soleil, au sommet de la montagne, qui n'était accessible que par une route abrupte. Lorsque le soleil tomba, le froid s'intensifia brusquement. On s'enfonçait dans la neige jusqu'aux chevilles sur le chemin caillouteux. Cicéron marchait en tête de la procession, entouré par ses licteurs. Les esclaves portaient des torches. Aux branches des arbres et dans les

buissons, les gens du cru avaient accroché de petites formes humaines ou des visages en bois ou en laine, souvenirs d'une époque où l'on pratiquait le sacrifice humain et où l'on suspendait un jeune garçon pour précipiter la fin de l'hiver. La scène était, me parut-il, d'une indescriptible mélancolie – le froid mordant, la pénombre envahissante et ces emblèmes sinistres qui bruissaient et s'agitaient dans le vent. Le feu de l'autel qui brûlait au sommet projetait une lueur orangée. Un taureau fut sacrifié à Jupiter et l'on fit également des libations de lait en provenance des fermes alentour.

— Que les peuples cessent de se quereller et de se battre ! proclama Cicéron, et, ce soir-là, les paroles rituelles revêtirent un sens particulier.

Lorsque la cérémonie prit fin, la pleine lune s'était levée, pareille à un soleil bleu, et baignait toute la scène d'une lumière maladive. Elle eut au moins le mérite d'éclairer notre chemin lorsqu'il fut temps de redescendre, mais il survint alors deux événements dont on parlerait par la suite pendant des semaines – et dont on parle peut-être même encore dès que les superstitieux se retrouvent pour évoquer ces questions. D'abord, la lune fut soudainement et inexplicablement masquée, exactement comme si on l'avait plongée dans une mare noire et qu'elle s'était éteinte. La procession, qui se fiait à sa lumière, s'immobilisa brusquement et avec une absence totale de dignité pendant qu'on allumait de nouvelles torches. L'interruption ne dura pas longtemps, mais il est étrange comme le fait d'être perdu sur un chemin de montagne en pleine obscurité peut faire travailler l'imagination, surtout quand la végétation alentour est peuplée d'effigies pendues à ses branches. Des voix paniquées s'élevèrent, d'autant plus quand on s'aperçut que les étoiles, elles, continuaient de briller. Je levai, comme les autres, les yeux au ciel, et vis alors une étoile filante – pointue au bout, comme une flèche enflammée – fendre le ciel nocturne vers l'occident, exactement dans la direction de Rome, où elle s'éteignit et disparut. Aux exclamations émerveillées succédèrent force chuchotements quant à la signification de tels présages.

Cicéron ne dit rien et attendit patiemment que la procession reprît. Plus tard, cette nuit-là, lorsque nous fûmes rentrés sains et saufs à Tusculum, je lui demandai ce qu'il pensait de tout cela.

— Rien, répondit-il en réchauffant ses os transis devant le feu. Pourquoi voudrais-tu que j'en pense quelque chose ? La lune s'est cachée derrière un nuage et une étoile a traversé le ciel. Qu'y a-t-il d'autre à dire ?

Le lendemain matin, un message arriva de Quintus, qui veillait sur les intérêts de Cicéron à Rome. Cicéron lut la lettre, puis me la montra. Quintus racontait qu'on avait érigé sur le Champ de Mars une

grande croix de bois qui se découpait nettement contre la plaine enneigée, et que la plèbe s'y rendait en masse pour la voir. « Labienus dit à qui veut l'entendre que la croix est destinée à Rabirius, et que le vieil homme sera crucifié dessus dès la fin du mois. Il faut que tu reviennes dès que possible. »

— Si je dois reconnaître quelque chose à César, commenta Cicéron, c'est qu'il ne perd pas de temps. Son tribunal n'a pas encore entendu la moindre preuve, mais il veut continuer de faire pression sur moi.

Il contempla les flammes.

— Le messenger est encore là ?

— Oui.

— Envoie un mot à Quintus pour lui dire que nous serons rentrés avant la nuit, et un autre à Hortensius. Dis-lui que j'ai apprécié sa visite de l'autre jour. Dis-lui que j'ai réfléchi à la question et que je serai ravi d'apparaître à ses côtés pour défendre Gaius Rabirius. Si César veut la bagarre, reprit-il en hochant pensivement la tête, il va l'avoir.

J'arrivais à la porte quand il me rappela :

— Envoie aussi un esclave chez Hybrida pour lui demander s'il voudrait rentrer à Rome en voiture avec moi, pour que nous finalisions notre accord. Je dois avoir quelque chose par écrit avant que César ne puisse le persuader de changer d'avis.

Plus tard, ce même jour, je me retrouvai donc assis en face d'un consul et à côté de l'autre, essayant d'écrire les termes de leur accord tandis que nous cahotions sur la via Latina. Une escorte de licteurs nous précédait à cheval. Hybrida sortit une petite flasque de vin à laquelle il buvait régulièrement. D'une main tremblante, il en proposait de temps à autre à Cicéron, qui refusait poliment. Je ne l'avais jamais vu d'aussi près pendant aussi longtemps. Son nez autrefois droit et noble était à présent rouge et écrasé – brisé à la guerre, avait-il toujours assuré, mais chacun savait qu'il devait cela à une échauffourée dans une taverne. Il avait les joues cramoisies et l'haleine tellement chargée d'alcool que j'avais l'impression d'être étourdi rien qu'en respirant les émanations. Pauvre Macédoine, me dis-je, qui allait avoir un tel personnage pour gouverneur. Cicéron proposa qu'ils échangent simplement de province, ce qui éviterait d'avoir à soumettre la question au vote du sénat. (« Comme tu veux, dit Hybrida. C'est toi, le juriste. ») En compensation de la Macédoine, Hybrida s'engageait à repousser le projet de loi des *populares* et à soutenir la défense de Rabirius. Il accepta également de verser à Cicéron un quart des revenus qu'il tirerait au titre de gouverneur. Cicéron, pour sa part, promettait de faire de son mieux pour que le gouvernement d'Hybrida puisse être prolongé de deux ou trois ans, et

d'assurer sa défense au cas où il serait par la suite poursuivi pour corruption. Cette dernière condition le fit hésiter dans la mesure où, vu le personnage, Hybrida avait de grandes chances de passer devant un tribunal, mais il finit tout de même par s'engager à le défendre, et j'ajoutai la clause par écrit.

Une fois le marché conclu, Hybrida brandit à nouveau sa flasque et, cette fois, Cicéron consentit à y boire un trait de vin. Je vis à son expression que le vin n'était pas dilué et qu'il ne le trouvait guère à son goût, mais il feignit de l'apprécier, puis les deux consuls se carrèrent sur leur siège, visiblement satisfaits du travail accompli.

— J'ai toujours pensé, déclara Hybrida en réprimant un rot, que tu avais truqué le tirage au sort des provinces.

— Comment l'aurais-je pu ?

— Oh, il y a plusieurs façons de procéder, à partir du moment où le consul est au courant. Tu peux garder le jeton gagnant caché au creux de ta main et l'échanger contre celui que tu viens de tirer. Ou le consul peut le faire pour toi au moment où il annonce ce que tu viens de tirer. Alors c'est bien vrai ? Tu n'as rien fait de tel ?

— Non, répondit Cicéron, quelque peu indigné. La Macédoine m'est revenue en toute justice.

— Vraiment ? grogna Hybrida en levant sa flasque. En tout cas, c'est maintenant une affaire réglée. Buvons au sort.

Nous étions arrivés dans la plaine, et les champs s'étendaient, plats et nus, de part et d'autre de la route. Hybrida se mit à fredonner.

— Dis-moi, Hybrida, demanda Cicéron au bout d'un moment, tu n'aurais pas perdu un jeune esclave, il y a quelques jours ?

— Un quoi ?

— Un gamin. D'une douzaine d'années.

— Oh, lui, répliqua Hybrida avec désinvolture, comme s'il perdait de jeunes esclaves tous les jours. Tu as entendu parler de ça ?

— Je n'en ai pas juste entendu parler, j'ai vu ce qui lui était arrivé.

Cicéron dévisageait Hybrida avec intensité.

— En gage de notre amitié toute neuve, tu veux bien me raconter ce qui s'est passé ?

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

Hybrida lança à Cicéron un regard rusé. Il avait beau être un ivrogne, il ne s'en laissait pas conter, même quand il avait bu.

— Tu as tenu des propos très durs contre moi par le passé. Je dois encore m'habituer à te faire confiance.

— Si tu laisses entendre par là que ce que tu pourrais me confier en privé risque d'être répété ailleurs, permets-moi de te tranquilliser. Quoi qu'il ait pu se passer entre nous auparavant, nous sommes maintenant liés l'un à l'autre, Hybrida. Je ne ferai rien qui puisse

menacer notre alliance, qui m'est au moins aussi précieuse qu'à toi, même si tu me dis que c'est toi qui l'as tué. Mais j'ai vraiment besoin de savoir.

— Très joliment dit, commenta Hybrida en rotant à nouveau avant de me désigner d'un signe de tête. Et l'esclave ?

— Je réponds de lui.

— Alors, buvons encore, dit Hybrida, qui tendit une fois encore la flasque à Cicéron et secoua la tête en le voyant hésiter. Prends, insista-t-il. Je ne supporte pas les types qui restent sobres pendant que les autres boivent.

Cicéron ravala donc sa répugnance et but une nouvelle gorgée de vin pendant qu'Hybrida lui décrivait ce qui était arrivé au garçon aussi joyeusement que s'il racontait une partie de chasse.

— Il était de Smyrne. Très doué pour la musique. J'ai oublié son nom. Il chantait pour mes invités pendant les repas. Je l'ai prêté à Catilina pour une soirée, juste après les Saturnales, lâcha-t-il avant d'ingurgiter une nouvelle rasade de vin. Catilina te déteste vraiment, pas vrai ?

— C'est ce que je pense.

— Moi, je suis d'un naturel plutôt placide. Mais Catilina ? Lui, pas du tout ! s'exclama-t-il en pinçant les lèvres et secouant la tête. Après sa défaite contre toi au consulat, je te jure qu'il a perdu l'esprit. Bref, à cette fête, il était passablement remonté et, pour faire court, il a proposé que nous prêtions serment, un serment sacré qui exigeait un sacrifice approprié. Il a fait venir mon esclave et lui a demandé de chanter. Puis il est passé derrière lui et... (Hybrida illustra son propos d'un grand geste du poing)... boum. Et voilà. Au moins, ça a été rapide. Je ne suis pas resté pour la suite.

— Tu es en train de me dire que c'est Catilina qui a tué le garçon ?

— Il lui a fracassé le crâne.

— Par tous les dieux ! s'exclama Cicéron, qui s'écarta avec stupéfaction. Un sénateur romain ! Qui d'autre était présent ?

— Oh, tu sais bien – Longinus, Cethegus, Curius. La bande habituelle.

— Quatre membres du sénat, donc – cinq avec toi ?

— Tu peux me sortir du lot. J'en étais malade, je peux te le dire. Ce garçon m'avait coûté des milliers de sesterces.

— Et à quel genre de serment une telle abomination pouvait-elle être « appropriée » ? Que vous a-t-il fait jurer ?

— En fait, il s'agissait de te tuer, dit gaiement Hybrida avant de lever sa flasque. À ta santé.

Puis il éclata de rire. Il rit tellement qu'il crachota un peu de vin. Le liquide coula de son nez bosselé et dévala son menton mal rasé

pour tacher le devant de sa toge. Il s'essuya en vain puis, peu à peu, ses mouvements cessèrent. Sa main retomba, il piqua du nez lentement et, très vite, il s'endormit.

C'était la première fois que Cicéron entendait parler d'une conspiration contre lui et, pris au dépourvu, il ne savait pas comment réagir. S'agissait-il d'un simple délire né en pleine débauche bestiale et avinée ou fallait-il prendre la menace au sérieux ? Hybrida se mit à ronfler et Cicéron m'adressa un regard de répulsion infinie. Il passa le reste du trajet en silence, bras croisés, le visage sombre. Quant à Hybrida, il dormit jusqu'à Rome, si profondément que lorsque nous arrivâmes devant chez lui, les licteurs durent le sortir de la voiture et le porter dans son vestibule. Ses esclaves paraissaient parfaitement habitués à recevoir leur maître dans cet état et, tandis que nous prenions congé, l'un d'eux lui renversa un broc d'eau sur la tête.

Quintus et Atticus nous attendaient à la maison, et Cicéron leur raconta brièvement ce qu'il avait appris d'Hybrida. Quintus aurait voulu que l'affaire soit aussitôt rendue publique, mais Cicéron n'était pas convaincu.

— Et ensuite ? questionna-t-il.

— La loi suivra son cours. Les coupables seront accusés publiquement, poursuivis, déshonorés et exilés.

— Non, dit Cicéron. Une plainte n'a aucune chance d'aboutir ; et puis, qui serait assez fou pour lancer des poursuites ? Et si, par miracle, une âme courageuse, voire téméraire, cherchait à s'en prendre à Catilina, où trouverait-elle des preuves pour l'accuser ? Hybrida refusera de témoigner, même avec une promesse d'impunité... tu peux en être certain. Il niera tout simplement que quoi que ce soit ait eu lieu et rompra son alliance avec moi. Et puis souviens-toi que le cadavre n'existe plus. En fait, j'ai déjà prononcé une petite allocution pour assurer à la foule qu'il n'y avait pas eu de meurtre rituel.

— Alors, on ne fait rien ?

— Non, on observe, répondit Cicéron, et on attend. Il faut que nous trouvions un espion dans les rangs de Catilina. Il ne fera plus confiance à Hybrida.

— Nous devons aussi prendre des précautions particulières, intervint Atticus. Combien de temps les licteurs resteront-ils avec toi ?

— Jusqu'à la fin janvier, quand ce sera au tour d'Hybrida de prendre la présidence du sénat. Ils reviendront avec moi en mars.

— Je suggère que nous demandions à l'ordre équestre des volontaires pour assurer ta protection en public pendant l'absence des licteurs.

Cicéron tiqua.

— Une garde personnelle ? Les gens vont dire que je me donne de grands airs. Il faudrait que ce soit fait discrètement.

— Ce sera discret, ne t'inquiète pas. Je m'en charge.

Ce fut donc décidé et, en attendant, Cicéron entreprit de chercher un agent susceptible de gagner la confiance de Catilina pour rapporter ensuite secrètement ce qu'il préparait. Il aborda le sujet quelques jours plus tard avec le jeune Rufus. Il invita celui-ci chez lui et commença par s'excuser pour la grossièreté dont il avait fait preuve après leur dernier dîner ensemble.

— Tu dois comprendre, mon cher Rufus, expliqua-t-il en le tenant par les épaules tout en marchant autour de l'*atrium*, que les vieux ont fâcheusement tendance à continuer de voir les jeunes tels qu'ils étaient plutôt que tels qu'ils sont devenus. Je t'ai traité comme le gamin écervelé qui est arrivé chez moi il y a trois ans alors que je me rends compte à présent que tu es un homme de presque vingt ans qui fait son chemin dans le monde et mérite davantage de respect. Je suis sincèrement désolé de t'avoir offensé et j'espère que tu ne m'en tiendras pas rigueur.

— La faute était la mienne, rétorqua Rufus. Je ne prétendrai pas que je suis d'accord avec ta politique. Mais l'amour et le respect que je te porte demeurent intacts, et je ne me laisserai plus aller à penser du mal de toi.

— C'est un brave garçon, commenta Cicéron en lui pinçant la joue. Tu as entendu ça, Tiron ? Il m'aime ! Alors, tu n'aurais pas envie de me tuer ?

— Te tuer ? Mais bien sûr que non ! Où as-tu trouvé une idée pareille ?

— Certains de ceux qui partagent tes idées parlent de me tuer — Catilina, pour ne nommer que celui-ci.

— Tu en es certain ? Je ne l'ai jamais entendu mentionner quoi que ce soit de ce genre.

— Eh bien, il a pourtant bel et bien parlé de son intention de me tuer, et si jamais il recommençait, je te serais gré de m'en avertir.

— Oh, je vois, dit Rufus en regardant la main de Cicéron sur son épaule. C'est pour ça que tu m'as fait venir : pour me demander d'être ton espion.

— Pas un espion, corrigea Cicéron, un citoyen loyal. À moins que notre république ne soit tombée si bas que le meurtre d'un consul compte moins que l'amitié ?

— Jamais je n'assassinerais un consul ni ne trahirais un ami, répliqua Rufus d'une voix suave en s'écartant de l'étreinte de Cicéron, et c'est pourquoi je suis si content que le voile soit levé sur notre amitié.

— Excellente réponse de juriste, commenta Cicéron avec un

sourire. Je t'ai mieux formé que je ne croyais.

Après son départ, Cicéron me confia pensivement :

— Ce jeune homme va répéter à Catilina mot pour mot tout ce que je viens de dire.

Une observation qui pouvait très bien tomber juste puisque, à partir de ce jour, Rufus se tint à l'écart de Cicéron et fut souvent vu en compagnie de Catilina. Il venait en vérité de rejoindre un groupe bien mal assorti : des jeunes élégants pleins de fougue, comme Cornélius Cethegus, qui rêvaient d'en découdre ; des nobles vieillissants et dissolus comme Marcus Laeca et Autronius Paetus, dont les carrières publiques respectives avaient été sapées par leurs vices privés ; d'anciens soldats rebelles conduits par le fauteur de troubles Caius Manlius, qui avait été centurion sous Sylla. Ils n'étaient réunis que par leur loyauté envers Catilina – qui savait se montrer tout à fait charmant quand il n'essayait pas de vous tuer – et par le désir de voir la situation s'effondrer à Rome. Par deux fois, alors que Cicéron s'exprimait devant des assemblées publiques pour faire état de son opposition à la proposition de loi rullienne, ils soulevèrent un véritable vacarme de huées et de sifflets, et je fus soulagé qu'Atticus ait organisé sa protection, surtout maintenant que l'affaire Rabirius commençait à s'enflammer.

La loi agraire de Rullus, le procès de Rabirius, la menace de mort de Catilina – vous devez garder à l'esprit que Cicéron devait s'occuper des trois à la fois tout en gérant les affaires générales de l'État. Je trouve que les historiens ont trop tendance à négliger cet aspect de la politique. Les problèmes ne font pas sagement la queue devant la porte des hommes d'État pour attendre d'être réglés de façon ordonnée, un chapitre à la fois, comme les livres voudraient nous le faire croire. En réalité, ils affluent en masse et exigent tous une attention immédiate. Hortensius, par exemple, vint discuter de la tactique à employer pour la défense de Rabirius quelques heures à peine après que Cicéron se fut fait huer en réunion publique sur la loi rullienne. Et ce surmenage ne fut pas sans conséquences. Comme Cicéron avait beaucoup d'autres soucis en tête, Hortensius, qui était, lui, parfaitement disponible, avait pris le contrôle effectif de l'affaire. Il s'installa dans le bureau de Cicéron et, visiblement très satisfait, lui annonça que tout était réglé.

— Régulé ? répéta Cicéron sur un ton étonné. Comment ça ?

Hortensius sourit. Il avait, dit-il, employé une équipe de scribes pour rassembler des preuves, et ils avaient déniché un détail intrigant : un voyou nommé Scaeva, esclave du sénateur Q. Croton, avait été affranchi juste après le meurtre de Saturninus. Les scribes avaient approfondi leurs recherches dans les archives de l'État. D'après les documents faisant état de la manumission de Scaeva, c'était lui qui

avait assené le « coup fatal » qui avait tué Saturninus, et le sénat avait récompensé cet « acte patriotique » en lui accordant la liberté. Scaeva et Croton étaient morts depuis longtemps, mais Catulus, une fois qu'on eut aidé un peu sa mémoire, assura se souvenir assez bien de l'incident et fit une déclaration sous serment comme quoi, alors que Saturninus gisait, inconscient, après avoir été lapidé, il avait vu Scaeva descendre dans la curie pour l'achever d'un coup de couteau.

— Et cela, tu en seras d'accord, conclut Hortensius en tendant à Cicéron la déclaration sous serment de Catulus, réduit à néant l'accusation de Labienus contre notre client et, avec un peu de chance, mettra fin rapidement à cette malheureuse affaire.

Il s'appuya contre le dossier de son siège et se rengorgea avec un air d'intense satisfaction.

— Ne me dis pas que tu n'es pas d'accord ? ajouta-t-il alors, en remarquant les sourcils froncés de Cicéron.

— En principe, bien entendu, tu as raison, Hortensius, répondit Cicéron. Mais je me demande si cela nous aidera tant que ça en pratique.

— Mais bien sûr ! s'exclama Hortensius d'un ton moqueur. Labienus n'a plus d'accusation ! Même César devra le reconnaître. Vraiment, Cicéron, ajouta-t-il avec un petit sourire et en remuant à peine un doigt manucuré, je croirais presque que tu es jaloux.

Cicéron demeura dubitatif.

— Eh bien, nous verrons, me confia-t-il après cette entrevue. Mais je crains qu'Hortensius n'ait aucune idée des forces alliées contre nous. Il s' imagine toujours que César n'est qu'un jeune sénateur dévoré d'ambition. Il n'a rien vu encore de sa noirceur.

Comme prévu, le jour même où Hortensius présenta sa preuve au tribunal spécial de César, celui-ci et son alter ego magistrat – son cousin plus vieux que lui – déclarèrent Rabirius coupable sans même entendre de témoins, et le condamnèrent à mort par crucifixion. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans les rues encombrées de Rome, et ce fut un Hortensius fort différent qui se présenta dans le bureau de Cicéron le lendemain matin.

— Cet homme est un monstre ! fulmina-t-il. Ce n'est ni plus ni moins qu'un porc !

— Et comment a réagi ton infortuné client ?

— Il ne sait pas encore ce qui s'est passé. Il a semblé plus charitable de ne rien lui dire.

— Alors, que faisons-nous maintenant ?

— Nous n'avons pas le choix. Nous faisons appel.

Hortensius déposa un recours en appel immédiat auprès du préteur urbain, Lentulus Sura, qui en référa aussitôt à une assemblée populaire convoquée la semaine suivante sur le Champ de Mars. Du

point de vue de l'accusation, les conditions étaient idéales : il ne s'agissait pas d'un tribunal s'appuyant sur un jury respectable, mais d'une grande foule de citoyens agités. Pour permettre à l'assemblée de se prononcer sur le destin de Rabirius, il fallait faire tenir tout le procès en une seule courte journée d'hiver. Et comme si cela ne suffisait pas, Labienus put également user de son pouvoir de tribun pour stipuler qu'aucun discours de la défense ne pourrait excéder une demi-heure. En apprenant cette restriction, Cicéron fit observer qu'il fallait déjà une demi-heure à Hortensius « rien que pour s'éclaircir la gorge » ! Aussi, plus la date de l'audience se rapprochait, plus les deux avocats se disputaient. Hortensius considérait les choses d'un point de vue purement juridique. L'idée centrale de sa défense reposerait, décréta-t-il, sur la démonstration que le véritable assassin de Saturninus était Scaeva. Cicéron n'était pas d'accord car il considérait que ce procès était avant tout politique.

— Ce n'est pas un tribunal, rappela-t-il à Hortensius. C'est la foule. Tu imagines sérieusement, avec tout le bruit et l'agitation que produiront des milliers de personnes en train de piétiner, qu'on va se soucier le moins du monde de savoir que le coup final a été en fait asséné par un misérable esclave mort depuis des années ?

— Que préconises-tu, alors ?

— Je crois que nous devrions concéder dès le début que Rabirius a bien tué Saturninus, et assurer que ce crime était légalement autorisé.

Hortensius ricana et leva les mains en l'air.

— Vraiment, Cicéron, je te connaissais une réputation d'homme rusé, mais là, tu es tout simplement pervers.

— Je crains que tu n'aies passé trop de temps dans la baie de Naples à parler à tes poissons, répliqua Cicéron. Tu ne connais plus la cité comme je la connais.

Vu l'impossibilité d'arriver à un accord, il fut décidé qu'Hortensius parlerait en premier et Cicéron en dernier, et que chacun défendrait la thèse qui lui siérait. J'étais soulagé que Rabirius fût trop diminué intellectuellement pour saisir ce qui se passait, car il aurait été profondément désespéré, surtout que Rome attendait son procès comme s'il s'agissait des jeux du cirque. La croix dressée sur le Champ de Mars était devenue un lieu de réunion habituel, et l'on voyait partout des panneaux réclamant justice, de la terre et du pain. Labienus avait aussi mis la main sur un buste de Saturninus et l'avait dressé sur les rostres, tout orné de lauriers. Et le fait que Rabirius ait une réputation de vieux grippe-sou vicieux n'aidait pas ; son fils adoptif lui-même était prêteur sur gages. Cicéron ne doutait pas un instant que le verdict serait contre lui, et résolut d'essayer au moins de lui sauver la vie. Il déposa donc un amendement d'urgence devant le

sénat pour que la peine prévue pour *perduellio* passe de la crucifixion à l'exil. Grâce au soutien d'Hybrida, l'amendement fut voté de justesse malgré l'opposition virulente de César et des tribuns. Le soir même, à une heure avancée, Metellus Celer sortit de la cité avec un groupe d'esclaves et fit démonter, fracasser et brûler la croix.

Voilà donc comment se présentait la situation au matin du procès. Cicéron vérifiait une dernière fois son discours et s'habillait pour descendre au Champ de Mars quand Quintus fit irruption dans sa chambre et le pressa de renoncer à défendre Rabirius. Quintus argua que son frère avait déjà fait tout ce qui était en son pouvoir et qu'une fois que Rabirius aurait été jugé coupable, cela ne lui vaudrait qu'une perte de prestige. Et il pourrait aussi se révéler dangereux de se retrouver confronté aux populistes en dehors des murs de la cité. Je vis que Cicéron était sensible à ces arguments. L'une des raisons, et non des moindres, qui faisaient que je l'aimais tant malgré ses défauts était qu'il possédait la forme de courage la plus attirante : la bravoure des craintifs. Au bout du compte, n'importe quelle tête brûlée peut devenir un héros s'il n'accorde guère de prix à sa vie ni n'a assez d'esprit pour évaluer le danger. En revanche, comprendre les risques, peut-être même commencer par se dérober, puis rassembler toute sa force d'âme pour les affronter – cela est de mon point de vue la plus louable des formes de courage, et c'est celle dont Cicéron fit montre ce jour-là.

Labienus attendait déjà sur l'estrade quand nous arrivâmes au Champ de Mars, avec son précieux buste de Saturninus comme accessoire de scène. C'était un soldat ambitieux, un compatriote de Pompée, originaire lui aussi du Picenum, et il affectait de copier le grand général en toute chose – sa corpulence, sa démarche chaloupée, et même ses cheveux, qu'il coiffait en arrière, en ondulations toutes pompéiennes. Lorsqu'il vit approcher Cicéron et ses licteurs, il porta les doigts à sa bouche et émit un sifflet de dérision, aussitôt repris par la foule qui devait bien atteindre dix mille personnes. C'était un bruit intimidant, et il s'intensifia encore quand Hortensius apparut en tenant Rabirius par la main. Le vieillard ne semblait pas tant effrayé qu'effaré par le vacarme et la cohue qui se pressait pour l'entrevoir. Je fus poussé et tiré, et dus lutter pour rester à côté de Cicéron. Je remarquai une rangée de légionnaires, leurs casques et plastrons rutilant dans la lumière vive de janvier, et derrière eux, installés dans une tribune sur une rangée de sièges réservés aux spectateurs distingués, les commandants militaires, Quintus Metellus, vainqueur de la Crète ; et Licinius Lucullus, prédécesseur de Pompée en Orient. Cicéron m'adressa une grimace en les voyant, car il avait promis, contre leur soutien aux élections, un triomphe aux deux généraux aristocrates et ne s'était pour le moment occupé de rien.

— Il faut vraiment, me glissa Cicéron, que les choses aillent mal pour que Lucullus abandonne son palais de la baie de Naples et se mêle à la plèbe !

Il gravit l'échelle conduisant à l'estrade, suivi par Hortensius et enfin Rabirius, qui eut tant de mal à monter les quelques échelons que ses avocats durent se baisser pour le hisser jusqu'à eux. Tous trois luisaient des crachats dont on les avait gratifiés. Hortensius semblait particulièrement épouvanté car il ne s'était apparemment pas aperçu à quel point le sénat était devenu impopulaire durant cet hiver rigoureux. Les orateurs s'assirent sur leur banc, Rabirius coincé entre eux. Une trompette sonna et, de l'autre côté du Tibre, le drapeau rouge fut hissé sur le Janicule pour signaler que la ville ne risquait pas d'être prise d'assaut et que l'assemblée pouvait commencer.

En tant que président du tribunal, Labienus contrôlait le déroulement du procès tout en étant accusateur, et cela lui donnait un avantage considérable. De nature plutôt audacieuse, il choisit de parler en premier et ne tarda pas à lancer les pires accusations contre Rabirius, qui se tassait de plus en plus sur son siège. Labienus ne prit même pas la peine de faire venir des témoins à la barre. Il n'en avait pas besoin puisque les votes lui étaient déjà acquis. Il termina sur une sévère péroraison portant sur l'arrogance du sénat, la cupidité de la petite clique qui le contrôlait, et la nécessité de donner à Rabirius un châtimement exemplaire pour que plus jamais à l'avenir un consul n'ose s'imaginer qu'il puisse autoriser le meurtre d'un concitoyen et espérer rester impuni. La foule hurla son assentiment. « C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience, dira par la suite Cicéron, avec la force d'une révélation, que la véritable cible de la foule déchaînée par César n'était pas Rabirius mais moi, en tant que consul, et que je devais d'une façon ou d'une autre reprendre le contrôle de la situation avant de ne même plus être habilité à m'occuper des semblables de Catilina. »

Hortensius prit ensuite la parole et fit de son mieux, mais les grands morceaux de bravoure ampoulés qui avaient fait sa célébrité appartenaient à d'autres lieux – et, en vérité, à une autre époque. Il avait cinquante ans passés, avait plus ou moins pris sa retraite et manquait désormais de pratique... et cela se sentait. Certains dans le public, près de l'estrade, se mirent même à parler pendant son discours, et je me trouvais assez près pour voir la panique sur son visage lorsqu'il s'aperçut peu à peu que lui, le grand Hortensius, le Maître à Danser, le Roi des Tribunaux, perdait son auditoire. Plus il arpentait l'estrade, faisait pivoter sa noble tête et agitait les bras avec véhémence, plus il était ridicule. Personne ne s'intéressait à ce qu'il avait à dire. Le vacarme était tel, avec ces milliers de citoyens qui piétinaient et discutaient entre eux en attendant de voter, que je ne

pus entendre tous ses propos. Il s'interrompit, en sueur malgré le froid, et s'essuya la figure avec son mouchoir avant d'appeler ses témoins : d'abord Catulus, puis Isauricus. Chacun d'eux monta sur l'estrade et fut écouté respectueusement. Mais dès qu'Hortensius reprit la parole, le brouhaha des conversations reprit également. À ce moment-là, il aurait pu conjuguer la langue de Démosthène avec l'esprit de Plaute, cela n'aurait fait aucune différence. Cicéron contemplait le tumulte, blême, immobile, comme sculpté dans le marbre.

Puis Hortensius finit par s'asseoir et ce fut au tour de Cicéron de parler. Labienus le pria de s'adresser à l'assemblée, cependant le chahut était si assourdissant qu'il ne se leva pas tout de suite. Il examina sa toge avec la plus grande attention et en brossa de la main quelques poussières invisibles. Le bruit continua. Cicéron contempla ses ongles. Il croisa les bras et regarda autour de lui. Il attendit. Cela dura un certain temps. Puis un silence animal, à la fois respectueux et maussade finit par s'installer sur le Champ de Mars. Alors seulement, Cicéron hocha la tête, comme pour marquer son approbation, et se leva lentement.

— Romains, lança-t-il, je n'ai point coutume, dans les causes que je plaide, de commencer par rendre compte des motifs pour lesquels je m'en suis chargé. Toutefois, dans cette affaire où j'ai à défendre la vie, l'honneur et la fortune entière de Gaius Rabirius, je crois devoir exposer d'abord pourquoi je viens lui rendre un tel service. En effet, si Rabirius est sous le coup d'une accusation capitale, ce n'est pas que ce vieillard faible et isolé soit personnellement coupable d'un délit. Il ne s'agit, Romains, dans ce procès, de rien de moins que d'anéantir à jamais dans Rome toute volonté publique, tout accord des gens de bien contre la fureur et l'audace des méchants, tout refuge, toute garantie de salut, dans les situations les plus critiques de l'État. Je commencerai donc, poursuivit-il d'une voix de plus en plus forte, ses mains et son regard s'élevant lentement vers le ciel, comme on doit le faire dans un débat où il s'agit de la vie, de l'honneur et de la fortune entière, par implorer l'indulgence et la faveur de Jupiter très bon et très puissant, ainsi que de tous les dieux et les déesses, dont l'assistance tutélaire, bien plus que les lumières et les conseils des hommes, gouverne cette république ; je les supplie de permettre que ce jour voie Rabirius sauvé et la constitution secourue.

Cicéron avait coutume de dire que plus une foule était importante, plus elle était stupide, et qu'il était toujours efficace, devant une immense assemblée, d'en appeler au surnaturel. Ses paroles résonnèrent tel un roulement de tambour dans la plaine silencieuse. On bavardait encore à la périphérie, mais beaucoup trop loin pour noyer ses propos.

— Labienus, tu convoques cette assemblée en te présentant

comme un populiste. Eh bien ! lequel de nous deux est l'ami du peuple ? Est-ce toi qui veux que, dans l'assemblée même, on livre les citoyens romains au bourreau ; toi qui demandes qu'au Champ de Mars, on plante et on élève une croix pour le supplice des citoyens ? Ou moi, qui défends de profaner l'assemblée publique par la présence funeste d'un bourreau ? Le voilà, ce digne tribun, l'ami du peuple, le défenseur et le soutien des lois et de la liberté publique !

Labienus fit mine d'écarter Cicéron d'un geste de la main, comme s'il n'était qu'une libellule qu'il pouvait chasser, mais son mouvement était empreint de mauvaise humeur : comme toutes les brutes, il s'y entendait davantage pour infliger les blessures que pour en recevoir.

— Tu accuses Gaius Rabirius d'avoir tué Lucius Saturninus, et déjà Quintus Hortensius, appuyé d'un grand nombre de témoignages, a prouvé par sa défense magistrale la fausseté de cette accusation. Mais s'il n'avait tenu qu'à moi, j'accepterais l'accusation, je prendrais tout sur moi, j'avouerais tout !

Un grondement de colère parcourut l'assistance, néanmoins Cicéron continua par-dessus les cris :

— Oui, oui, plût aux dieux que l'état de la cause me permît de déclarer hautement que Saturninus, ennemi de la république, est mort de la main de Gaius Rabirius !

Il désigna d'un mouvement théâtral le buste de Saturninus et dut attendre un moment avant de reprendre tant était virulente l'hostilité manifestée contre lui.

— Tu dis que ton oncle y était, Labienus. Soit, je veux même qu'il n'y ait été contraint ni par l'état désespéré de ses affaires, ni par quelques malheurs domestiques ; je veux que l'affection qui l'unissait à Saturninus l'ait déterminé à sacrifier la patrie à l'amitié : mais était-ce une raison pour Gaius Rabirius de trahir la république, de ne pas obéir à la voix, à l'ordre des consuls ? Que ferais-je, Romains, si Labienus, comme Saturninus, avait immolé des citoyens ; s'il avait brisé la prison, s'il avait envahi le Capitole à la tête d'une troupe armée ? Je vais vous le dire : je ferais ce que fit le consul d'alors, j'en instruirais le sénat, je vous appellerais à la défense de la république, je prendrais les armes avec vous pour résister à l'ennemi. Et que ferait Labienus ? *Il me ferait crucifier !*

Oui, ce fut une belle prestation, et j'espère que j'ai pu rendre ici l'atmosphère de la scène : les orateurs sur l'estrade avec leur client grincheux, les licteurs postés autour de l'estrade pour protéger le consul, la foule grouillante des citoyens romains – plébéiens, chevaliers et sénateurs rassemblés – les légionnaires portant casque à plumet et leurs généraux drapés d'écarlate, les enclos montés pour accueillir le vote ; le bruit général, les temples rutilants sur le lointain

Capitole, et le froid mordant de ce mois de janvier. Je cherchai César du regard et crus à plusieurs reprises apercevoir son visage mince apparaître dans la foule. Catilina se trouvait sûrement là avec sa clique, dont Rufus venu vociférer sa part d'insultes à l'encontre de son ancien mentor.

Cicéron conclut, comme toujours, en posant la main sur l'épaule de son client pour en appeler à la clémence de la cour – « Il ne vous demande pas qu'on lui permette de vivre avec dignité, il veut seulement pouvoir mourir sans honte » –, puis tout fut terminé et Labienus donna l'ordre de commencer le vote.

Cicéron témoigna sa sympathie à un Hortensius très abattu puis sauta au bas de l'estrade et s'approcha de l'endroit où je me tenais. Comme souvent après un grand discours, il était encore enflammé et respirait profondément, les yeux brillants, les narines palpitantes, pareil à un cheval après une course éreintante. Il s'était montré particulièrement vibrant. Je me souviens d'une phrase en particulier : « Si la nature a renfermé notre vie dans des bornes étroites, elle n'en a pas mis à notre gloire. » Malheureusement, les belles paroles ne remplacent pas les votes, et quand Quintus nous rejoignit, il nous annonça sombrement que tout était perdu. Il venait d'assister au dépouillement des premières tablettes – les centuries votaient unanimement la condamnation de Rabirius, ce qui signifiait que le vieil homme devrait quitter l'Italie immédiatement, que sa maison serait démolie et tous ses biens confisqués.

— C'est une tragédie, jura Cicéron.

— Tu as fait de ton mieux, frère. Au moins, il est très vieux et a déjà vécu sa vie.

— Je ne pensais pas à Rabirius, imbécile, mais à mon consulat !

Il n'avait pas fini de parler que nous entendions une exclamation puis un cri perçant. Une échauffourée venait d'éclater tout près, et nous distinguâmes clairement la haute stature de Catilina émerger de la mêlée et assener force coups de poing. Des légionnaires se précipitèrent pour séparer les combattants. Derrière eux, Metellus et Lucullus s'étaient levés pour regarder la scène. Celer, l'augure, qui se tenait à côté de son cousin Metellus, avait mis ses mains en cornet contre sa bouche et encourageait les soldats.

— Regarde Celer, là-bas, dit Cicéron non sans une pointe d'admiration. Il brûle d'en être. Il aime la bagarre !

Il devint un instant pensif puis annonça soudain :

— Je vais lui parler.

Il partit si brusquement que ses licteurs eurent du mal à passer devant lui pour lui ouvrir un chemin. Lorsque les deux généraux virent le consul approcher, ils lui jetèrent un regard peu amène. Tous deux étaient coincés hors les murs de la cité depuis longtemps, à

attendre que le sénat vote leur triomphe – plusieurs années dans le cas de Lucullus, qui en avait profité pour faire bâtir une vaste retraite à Misène dans la baie de Naples, et un palais au nord de Rome. Mais le sénat hésitait à accéder à leur demande, principalement parce qu'ils s'étaient tous les deux disputés avec Pompée. Ils étaient donc pris au piège. Seuls les détenteurs de l'*imperium* pouvaient se voir attribuer un triomphe ; mais s'ils pénétraient dans l'enceinte de Rome pour réclamer ce triomphe, ils mettaient automatiquement fin à leur *imperium*. On pouvait comprendre leur frustration.

— *Imperator*, dit Cicéron en levant la main pour saluer chaque homme l'un après l'autre. *Imperator*.

— Il y a des choses dont il faudrait que nous parlions, commença Metellus sur un ton menaçant.

— Je sais exactement ce que tu vas me dire, répliqua Cicéron, et je t'assure que je tiendrai ma promesse et plaiderai ta cause devant le sénat. Mais aujourd'hui n'est pas le jour. Vous voyez à quelles pressions je dois faire face pour le moment ? J'ai besoin d'aide, pas pour moi mais pour le salut de la nation. Celer, m'aideras-tu à sauver la république ?

Celer échangea un regard avec son cousin.

— Je ne sais pas. Tout dépend de ce que tu voudrais que je fasse.

— Il s'agit d'une affaire périlleuse, l'avertit Cicéron, sachant pertinemment que cela rendrait la mission d'autant plus attirante pour un homme comme Celer.

— Personne ne m'a jamais traité de lâche. Parle.

— Je voudrais que tu prennes un détachement des excellents légionnaires de ton cousin, que tu traverses le Tibre, montes sur le Janicule et abaisses le drapeau.

Celer lui-même eut un instant d'hésitation en entendant la requête car chacun savait qu'en abaissant le drapeau – signal de l'approche d'une armée ennemie – on suspendrait aussitôt l'assemblée, et que le Janicule était toujours défendu par de nombreux gardes. Son cousin et lui se tournèrent tous deux vers Lucullus, qui était de loin le plus vieux des trois, et je regardai cet élégant patricien peser le pour et le contre.

— C'est un stratagème plutôt désespéré, consul, lâcha-t-il.

— Effectivement, convint Cicéron. Mais si nous perdons ce procès, ce sera un désastre pour Rome. Aucun consul ne sera plus jamais assuré d'avoir l'autorité pour réprimer une rébellion armée. Je ne sais pas pourquoi César veut instituer un tel précédent, mais je sais que nous ne pouvons pas nous permettre de le laisser faire.

À la fin, ce fut Metellus qui dit :

— Il a raison, Lucius. Donnons-lui des hommes. Quintus,

demanda-t-il à Celer, tu veux le faire ?

— Bien sûr.

— Parfait, conclut Cicéron. Les gardes devraient t'obéir en tant que préteur, mais au cas où ils renâcleraient, je te fais accompagner par mon secrétaire.

Et, à ma consternation, il fit glisser sa bague de son doigt et me la mit dans la paume.

— Tu diras au commandant que le consul est formel, me confia-t-il : un ennemi menace Rome, et il faut abaisser le drapeau. Ma bague prouvera que tu es mon émissaire. Tu crois que tu peux y arriver ?

J'acquiesçai d'un signe de tête. Que pouvais-je faire d'autre ? Metellus, de son côté, appelait le centurion qui était intervenu contre Catilina et, presque immédiatement, je me retrouvai en train de cavalier, hors d'haleine, derrière une troupe de trente légionnaires qui avançaient au pas de course, l'épée tirée, avec Celer et le centurion à leur tête. Notre mission – soyons francs – était d'interrompre l'assemblée légale du peuple romain, et je me souviens d'avoir pensé : Qu'importe Rabirius, là, c'est de la trahison. Nous quittâmes le Champ de Mars et franchîmes le pont Sublicius par-dessus les eaux brunes et tumultueuses du Tibre avant de traverser la plaine vaticane, hérissée des tentes sordides et des cabanes de fortune des miséreux. Au pied du Janicule, les corbeaux de Junon veillaient sur les branches dénudées des arbres sacrés en une telle profusion de formes noires et ratatinées que, lorsque nous passâmes à côté et les fîmes s'envoler en criant, ce fut comme si c'était le bois lui-même qui décollait. Nous remontâmes la route vers le sommet de la colline, et jamais éminence ne me parut si abrupte. Au moment même où j'écris ces mots, je crois sentir mon cœur cogner dans ma poitrine et les poumons me brûler alors que je cherchais mon souffle en sanglotant. La douleur qui me perçait le flanc paraissait aussi vive qu'un coup de lance.

Au point culminant, sur la crête de la colline, se dressait un temple de Janus, un visage tourné vers Rome et l'autre vers la campagne, au-dessus duquel flottait un immense drapeau rouge qui battait et claquait au vent. Une vingtaine de légionnaires se serraient autour de deux grands braseros, et nous les encerclâmes avant qu'ils ne pussent faire le moindre geste pour nous arrêter.

— Certains d'entre vous me connaissent déjà ! cria Celer. Je suis Quintus Caecilius Celer, préteur et *augure*, et j'ai combattu dans l'armée de mon beau-frère, Pompée le Grand. Et voici un homme, ajouta-t-il en me désignant, qui vient avec la bague de notre consul Cicéron. Il donne l'ordre de descendre le drapeau. Qui commande ici ?

— Moi, répondit un centurion, soldat expérimenté d'une quarantaine d'années, en avançant d'un pas. Et je me moque de qui vous êtes ou de quelle autorité vous représentez : ce drapeau

continuera de flotter tant qu'un ennemi ne menace pas Rome.

— Mais justement, Rome est menacée, assura Celer. Regarde !

Et il désigna la campagne à l'ouest de la cité qui s'étendait à nos pieds. Le centurion se tourna pour regarder et, dans un éclair, Celer le saisit par les cheveux et lui colla le fil de son épée contre la gorge.

— Quand je dis qu'un ennemi arrive, siffla-t-il, c'est qu'un ennemi arrive, tu comprends ? Et sais-tu comment je sais qu'un ennemi arrive, alors que tu ne peux pas le voir ?

Il tordit vicieusement la chevelure du soldat, lui arrachant une exclamation.

— C'est parce que je suis un *augure*, nom de nom. Et maintenant, descends-moi ce drapeau et sonne l'alarme.

Nul n'émit plus de protestation après cela. L'une des sentinelles défit la corde et abaissa le drapeau pendant qu'une autre prenait sa trompette et en tirait quelques notes perçantes. Je scrutai le Champ de Mars, de l'autre côté du Tibre, et les milliers de citoyens rassemblés là-bas, mais la distance était trop grande pour déterminer tout de suite ce qui s'y passait. Il fallut attendre un moment pour comprendre que les gens semblaient se disperser, et que les nuages de poussière qu'on apercevait à la périphérie du champ étaient soulevés par la foule qui fuyait vers les maisons. Cicéron me décrivit par la suite l'effet produit lorsque l'assistance avait entendu la trompette et s'était aperçue que le drapeau descendait. Labienus avait tenté de calmer la foule en lui assurant que ce n'était qu'un subterfuge, mais les grands rassemblements de gens sont aussi stupides et faciles à effrayer qu'un banc de poissons ou un troupeau de bêtes. La rumeur se répandit aussitôt que la ville allait être attaquée. Malgré les exhortations de Labienus et des autres tribuns, le vote dut être abandonné. Nombre des enclos furent fracassés par les citoyens affolés. La tribune où s'étaient tenus Metellus et Lucullus fut renversée et mise en pièces. Il y eut une bagarre générale. Un chapardeur fut poignardé. Metellus Pius, le *pontifex maximus*, eut une sorte d'attaque et dut être transporté de toute urgence, inconscient, vers la cité. D'après Cicéron, le seul qui resta parfaitement calme fut Gaius Rabirius, qui se balançait d'avant en arrière sur son banc, seul au milieu du chaos sur l'estrade désertée, les yeux clos, fredonnant pour lui-même un air étrange et discordant.

Pendant les quelques semaines qui suivirent le tumulte du Champ de Mars, il sembla que Cicéron avait gagné. César, surtout, se fit très discret et ne chercha pas à rouvrir le procès contre Rabirius. Au contraire : le vieillard rentra chez lui, à Rome, et put continuer à vivre en paix, perdu dans son monde, pendant encore une année avant de mourir de sa belle mort. Il en fut de même avec la loi agraire des *populares*. Le stratagème de Cicéron, en achetant Hybrida, fit des

émules et encouragea la défection d'autres tribuns qui acceptèrent des pots-de-vin des patriciens pour changer de bord. Bloqué au sénat par la coalition de Cicéron et menacé d'un veto à l'assemblée populaire, on n'entendit plus jamais parler du formidable projet de loi de Rullus, résultat de tant d'efforts.

Quintus était de fort bonne humeur.

— S'il s'agissait d'un combat de lutte entre toi et César, déclarait-il, tout serait terminé. Il suffirait que l'un des adversaires tombe deux fois au sol pour déterminer le vainqueur, et tu l'as déjà mis à terre deux fois.

— Malheureusement, répliqua Cicéron, la politique n'est jamais aussi claire que la lutte, et ne respecte aucune règle établie.

Il était absolument certain que César préparait quelque chose, ou l'inactivité de ce dernier n'aurait eu aucun sens. Mais de quoi s'agissait-il ? C'était un vrai mystère.

Fin janvier s'acheva le premier mois de présidence de Cicéron au sénat. Hybrida lui succéda sur la chaise curule, et Cicéron se consacra à son travail juridique. Ses licteurs partis, il se rendait au forum escorté de deux solides gaillards de l'ordre équestre. Atticus avait tenu parole : ils restaient à proximité, mais assez discrètement pour ne paraître que des amis du consul. Catilina ne tentait rien. Chaque fois que Cicéron et lui se croisaient, ce qui était inévitable à l'intérieur de la curie encombrée, il tournait ostensiblement le dos. Je crus une fois le voir faire mine de se trancher la gorge d'un geste du doigt au passage de Cicéron, mais personne d'autre ne parut le remarquer. Il va sans dire que César était toute affabilité, et félicita même Cicéron pour la puissance de ses discours et l'intelligence de sa stratégie. J'en tirai un enseignement. L'homme politique qui réussit véritablement met une barrière entre sa personne privée et les affronts et revers de sa vie publique, de sorte que c'est presque comme si cela arrivait à quelqu'un d'autre ; César possédait cette faculté plus que tous les hommes que j'ai pu rencontrer.

Puis le jour arriva où l'on nous annonça la mort du *pontifex maximus* Metellus Pius. Ce n'était guère surprenant. Le vieux soldat avait plus près de soixante-dix ans que de soixante, et était souffrant depuis plusieurs années. Il ne reprit jamais conscience après l'attaque dont il avait souffert sur le Champ de Mars. Son corps fut exposé dans sa résidence officielle, le vieux palais des rois, et Cicéron, en qualité de premier magistrat, prit son tour dans la garde d'honneur de la veillée funèbre. Les funérailles furent les plus élaborées que j'eusse jamais vues. Allongé sur le côté, comme sur un lit de table, et revêtu de sa robe de prêtre, Pius fut porté sur une litière ornée de fleurs par huit membres du collège des pontifes parmi lesquels César, Silanus, Catulus et Isauricus. Il avait les cheveux peignés et pommadés, sa peau

parcheminée avait été huilée et il avait les yeux grands ouverts ; il paraissait bien plus vivant maintenant qu'il était mort. Son fils adoptif, Scipion, et sa veuve, Licinia Minor, marchaient derrière la bière, suivis par les vierges vestales et les grands prêtres des divinités officielles. Venaient ensuite les chars transportant les chefs de la grande famille des Metelli, Celer en tête, et les voir ainsi rassemblés – et voir aussi les comédiens qui paraissaient derrière eux revêtus des masques mortuaires des ancêtres de Pius – rappelait que c'était encore la famille politique la plus puissante de Rome.

L'impressionnant cortège suivit la via Sacra, franchit l'Arc fabien (drapé de noir pour l'occasion) et traversa le forum jusqu'aux rostres, où la litière fut redressée afin que chacun pût contempler le corps une dernière fois. Le centre de Rome était très encombré. Le sénat tout entier était drapé dans des toges teintées en noir. Les spectateurs se pressaient sur les marches des temples, sur les balcons et les toits et sur les socles des statues, et ils y restèrent pendant toutes les oraisons funèbres, qui durèrent pourtant des heures. C'était comme si nous savions tous qu'à travers Pius – sévère, borné, hautain, courageux, et peut-être un peu bête – nous faisons nos adieux à la vieille république, et que quelque chose d'autre luttait pour émerger.

Une fois que l'on eut placé la pièce de bronze dans la bouche de Pius et qu'on l'eut emmené rejoindre ses ancêtres, la question se posa tout naturellement : qui devait lui succéder ? De l'avis de tous, le choix se porterait entre les deux plus anciens membres du sénat : Catulus, qui avait fait reconstruire le temple de Jupiter, et Isauricus, qui avait obtenu deux fois le triomphe et était même plus âgé que Pius. Tous deux convoitaient la charge ; aucun ne voulait la céder à l'autre. Quoique cordiale, leur rivalité n'en était pas moins vive. Au début, Cicéron, qui n'avait pas de préférence, ne s'intéressa guère à la compétition. L'électorat se limitait de toute façon aux quatorze membres survivants du collège des pontifes. Mais ensuite, environ une semaine après les funérailles de Pius, alors qu'il attendait avec les autres devant le sénat que la séance commence, il tomba sur Catulus et lui demanda d'un ton détaché si l'on avait arrêté un successeur au poste de grand pontife.

— Non, répondit Catulus. Et cela va prendre encore un certain temps.

— Vraiment ? s'étonna Cicéron. Et pourquoi donc ?

— Nous nous sommes réunis hier et avons décidé que, comme il y avait deux candidats d'égal mérite, nous devrions revenir à l'ancienne méthode et laisser le peuple choisir.

— Est-ce bien sage ?

— J'en suis persuadé, dit Catulus en tapotant l'aile de son nez en bec d'aigle tout en nous gratifiant d'un sourire ambigu, parce que je

suis sûr de gagner en comices tributes.

— Et Isauricus ?

— Il est certain que c'est *lui* qui va l'emporter.

— Eh bien, bonne chance à vous deux, fit Cicéron avec bienveillance. C'est Rome qui gagnera, quel que soit le vainqueur.

Il commença à s'éloigner puis se ravisa, le front légèrement plissé, et se retourna vers Catulus.

— Une chose encore, si je peux me permettre ? Qui a proposé cet élargissement du scrutin ?

— César.

Le latin a beau être une langue riche en subtilités et en métaphores, je n'arrive pas à trouver les mots, ni en cette langue ni même en grec, pour décrire l'expression de Cicéron à cet instant.

— Par tous les dieux ! s'exclama-t-il d'une voix atterrée. Serait-il possible qu'il veuille se présenter ?

— Bien sûr que non, répliqua catégoriquement Catulus. Ce serait ridicule. Il est bien trop jeune. Il n'a que trente-six ans. Il n'a même pas encore été élu préteur.

— Oui, mais malgré tout, je pense que tu aurais tout intérêt à réunir de nouveau le collège aussi vite que possible pour revenir à la méthode de sélection habituelle.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Le texte de modification du scrutin a été présenté au peuple ce matin.

— Par qui ?

— Labienus.

— Ah ! s'écria Cicéron en se frappant le front.

— Tu t'inquiètes pour rien, consul. Je ne crois pas un instant que César serait assez fou pour se présenter, et s'il essayait, il serait *écrasé*. Les Romains ne sont pas complètement insensés. C'est une compétition pour être à la tête de la religion d'État. Ce rôle exige une rectitude morale irréprochable. Tu imagines César responsable des vestales ? Il devrait vivre parmi elles. Autant confier ton poulailler à un renard !

Catulus poursuivit alors son chemin, mais je vis qu'une toute petite lueur de doute s'était immiscée dans son regard. Bientôt, le bruit courut que César avait l'intention de se présenter. Tous les citoyens raisonnables furent consternés par la nouvelle, ou bien firent des plaisanteries grivoises et rirent bien fort. Néanmoins, il y avait quelque chose dans toute cette entreprise – un culot, tellement énorme qu'il en devenait époustouflant, je suppose – que même ses ennemis ne pouvaient s'empêcher d'admirer.

— Ce type est le joueur le plus phénoménal que j'aie jamais

rencontré, commenta Cicéron. Chaque fois qu'il perd, il double simplement la mise et relance les dés. Je comprends maintenant pourquoi il a laissé tomber la loi de Rullus et le procès de Rabirius. Il a vu que le grand pontife ne se remettrait certainement pas, a calculé ses chances et a décidé que le pontificat était une bien meilleure option que les deux autres.

Il secoua la tête avec émerveillement et entreprit de faire ce qu'il pourrait pour s'assurer que cette troisième option tomberait elle aussi à l'eau. Et c'est ce qui se serait passé s'il n'avait fallu compter avec deux choses.

La première était l'incroyable stupidité de Catulus et d'Isauricus. Pendant plusieurs semaines, Cicéron ne cessa d'aller de l'un à l'autre, cherchant en vain à les convaincre de ne pas se présenter tous les deux, qu'en concourant l'un contre l'autre ils diviseraient les votes anti-César. Or c'étaient des vieillards fiers et irritables. Ils ne voulurent entendre parler ni de céder en faveur l'un de l'autre, ni de tirer au sort, ni de s'accorder sur un troisième candidat, et, au bout du compte, leurs deux noms restèrent sur la liste.

L'autre facteur décisif fut l'argent. La rumeur courut à l'époque que César avait arrosé les tribus de tant de pièces qu'il avait fallu les transporter avec des brouettes. Où avait-il pu en trouver autant ? Tout le monde disait que la source devait être Crassus. Mais même Crassus aurait sans doute regimbé devant les vingt millions – *vingt millions* ! – que César avait, selon la rumeur, distribués aux agents de corruption. Quelle que fût la vérité, lorsque le scrutin eut lieu, aux Ides de mars, César devait savoir qu'une défaite aurait signifié pour lui la ruine. Il n'aurait jamais pu rembourser une telle somme si sa carrière avait été entravée. Il ne lui serait plus resté que l'humiliation, la disgrâce, l'exil et peut-être même le suicide. C'est pourquoi je suis plutôt enclin à croire l'anecdote célèbre selon laquelle, au matin du vote, avant de quitter sa petite maison de Subura pour se rendre sur le Champ de Mars, il embrassa sa mère en la prévenant que soit il reviendrait en souverain pontife, soit il ne reviendrait jamais.

Le scrutin dura presque toute la journée et, suivant l'ironie du sort qui est si souvent le lot en politique, il échut à Cicéron, de nouveau magistrat en exercice puisqu'on était en mars, d'annoncer le résultat. Le soleil tout juste printanier venait de sombrer derrière le Janicule, et le ciel était strié de lignes horizontales écarlates, vermeilles et violacées, évocatrices de sang traversant un pansement. Cicéron débita les résultats d'une voix monocorde. Sur les dix-sept tribus chargées de voter, Isauricus en avait remporté quatre, Catulus six, et César avait été soutenu par les sept restantes. L'élection aurait difficilement pu être plus serrée. Tandis que Cicéron descendait de l'estrade, visiblement écœuré, le vainqueur rejeta la tête en arrière et

leva les bras vers le ciel. Il paraissait presque ivre de bonheur – et il pouvait l'être, car il savait qu'il serait désormais souverain pontife à vie, avec une superbe demeure sur la via Sacra et une participation aux conseils les plus privés de l'État. D'après moi, tout ce qui arriva par la suite à César prit réellement naissance dans cette victoire ahurissante. Cet investissement dément de vingt millions de sesterces se révéla en fait la meilleure affaire de l'Histoire : il lui rapporterait le monde.

V

À partir de ce moment, on commença à regarder César différemment. Si Isauricus accepta la défaite avec le stoïcisme d'un vieux soldat, Catulus – qui voulait à tout prix le souverain pontificat pour couronner sa carrière – ne se remit jamais totalement de ce revers. Le lendemain, il dénonça son rival au sénat.

— Tu ne te caches plus pour œuvrer, César ! s'écria-t-il avec une telle rage qu'il en avait la bave aux lèvres. Tu as étalé ton artillerie au grand jour, et son rôle est de s'emparer de l'État !

César se contenta de répondre par un sourire. Quant à Cicéron, il hésitait. Il pensait, comme Catulus, que César était tellement dévoré par son ambition que celle-ci pourrait un jour devenir une menace pour la république.

— Et pourtant, me confia-t-il un jour, quand je remarque avec quel soin il est coiffé et quand je le vois rajuster sa raie d'un geste du doigt, je n'arrive pas à croire qu'il pourrait concevoir un projet aussi pervers que celui de détruire la constitution romaine.

Se répétant que César devait à présent avoir obtenu la majeure partie de ce qu'il voulait, et que le reste – préture, consulat, commandement d'une armée – viendrait en son temps, Cicéron décida que le moment était venu pour lui de tenter de l'assimiler à la direction du sénat. Il trouvait par exemple inconvenant que le chef de la religion d'État soit contraint d'agiter la tête durant les débats pour tenter d'attirer l'attention du consul. Il résolut donc d'appeler César dès le début, juste après les prétoriens. Mais cette attitude de conciliation le confronta aussitôt à un nouvel embarras politique – qui montrait d'ailleurs toute l'étendue de l'habileté de César. Voici comment cela se déroula.

Juste après l'élection de César – tout au plus dans les trois ou quatre jours qui suivirent –, le sénat siégeait avec Cicéron sur la chaise curule quand un cri retentit de l'autre côté de la salle. Une étrange apparition se fraya un chemin dans la foule des spectateurs rassemblés à la porte de la curie. L'homme avait les cheveux emmêlés et couverts de poussière. Il avait enfilé à la hâte une toge bordée de pourpre qui ne dissimulait pas complètement l'uniforme militaire qu'il portait en dessous. Au lieu des bottines de cuir rouge, il avait aux pieds de grosses bottes de soldat. Il remonta l'allée centrale, et celui qui parlait s'interrompit au milieu d'une phrase tandis que tous les yeux se

tournaient vers l'intrus. Les licteurs, qui se tenaient près de moi, juste derrière la chaise de Cicéron, s'avancèrent précipitamment pour protéger le consul. Mais alors, Metellus Celer jeta depuis le banc des prétoriens :

— Arrêtez ! Vous ne voyez pas ? C'est mon frère !

Et il s'élança pour le serrer dans ses bras.

Un grand murmure d'étonnement, puis d'inquiétude, parcourut alors l'assistance car tous savaient que le jeune frère de Celer, Quintus Caecilius Metellus Nepos, était l'un des légats de Pompée dans la guerre contre le roi Mithridate. Son apparition théâtrale et échevelée, alors qu'il arrivait visiblement tout juste du champ de bataille, faisait soudain craindre un terrible désastre pour nos légions.

— Nepos ! s'écria Cicéron. Qu'est-ce que cela signifie ? Parle !

Nepos se dégagea de l'étreinte de son frère. C'était un homme hautain, très fier de son beau visage et de son corps musclé. (On dit qu'il préférerait coucher avec les hommes plutôt qu'avec les femmes, et il est certain qu'il ne s'est jamais marié et n'a pas eu de descendance ; mais ce ne sont que des ragots et je ne devrais pas les répéter.) Il rejeta ses splendides épaules en arrière et se tourna vers l'assemblée.

— J'arrive tout droit du camp de Pompée le Grand en Arabie ! clama-t-il. J'ai pris les navires les plus rapides et les chevaux les plus vifs pour vous apporter de grandes et heureuses nouvelles. Le tyran et ennemi juré du peuple romain, Mithridate Eupator, est mort dans sa soixante-huitième année. Nous avons remporté la guerre d'Orient !

S'ensuivit un de ces silences figés qui succèdent toujours aux nouvelles théâtrales, puis le sénat tout entier se leva dans un tonnerre d'applaudissements. Rome se battait contre Mithridate depuis maintenant un quart de siècle. Certains prétendent qu'il massacra quatre-vingt mille citoyens romains en Asie ; d'autres parlent de cent cinquante mille hommes. Quoi qu'il en soit, c'était une figure d'épouvante. D'aussi loin que je me souviens, les mères romaines se sont servies du nom de Mithridate pour effrayer les enfants pas sages. Et voilà qu'il n'était plus ! Et la gloire en revenait à Pompée ! Peu importait qu'en fait Mithridate se fût suicidé et n'eût point succombé aux coups romains. (Le vieux tyran avait avalé du poison, mais des années passées à prendre des antidotes prophylactiques l'avaient immunisé, et il fut contraint de demander à un soldat de l'achever.) Peu importait que, d'après les personnes les mieux informées, Lucius Lucullus, qui attendait encore son triomphe aux portes de Rome, fût en réalité le stratège qui avait mis Mithridate à genoux. Tout ce qui comptait était que Pompée fût le héros du moment, et Cicéron sut ce qu'il lui restait à faire. À peine les clameurs se furent-elles tues qu'il se leva et proposa de décréter cinq jours de grâces nationales en l'honneur du génie de Pompée. Il fut chaleureusement applaudi. Puis

il pria Hybrida de formuler quelques louanges inarticulées et permit ensuite à Celer de louer son frère pour avoir parcouru mille milles dans le seul but de leur apporter la bonne nouvelle. Ce fut alors que César se leva ; Cicéron lui céda la parole par égard pour son statut de grand pontife et en supposant qu'il allait prononcer les remerciements rituels aux dieux.

— Avec tout le respect dû à notre consul, ne sommes-nous pas pingres dans notre gratitude ? fit César d'une voix douce. Je propose un amendement à la motion de Cicéron. Je demande que la période de grâce soit portée à dix jours pleins, et que pendant le reste de sa vie, Gnaeus Pompée soit autorisé à porter sa robe triomphale aux Jeux, afin que le peuple romain puisse se souvenir, même pendant ses loisirs, de la dette qu'il a envers lui.

J'entendais presque les dents de Cicéron grincer derrière son sourire forcé lorsqu'il accepta l'amendement et le soumit au vote. Il savait que Pompée ne manquerait pas de remarquer que César s'était montré deux fois plus généreux que lui. La motion passa avec une seule voix contre : celle du jeune Marcus Caton, qui déclara d'une voix furieuse que le sénat traitait Pompée comme s'il était un roi et le flattait d'une façon qui aurait rendu malades les fondateurs de la république. Il fut hué, et des sénateurs siégeant près de lui s'efforcèrent de le faire asseoir. Mais en regardant les visages de Catulus et d'autres patriciens, je vis combien ces paroles les avaient mis mal à l'aise.

De tous ces grands personnages de l'Histoire qui nichent telles des chauves-souris dans ma mémoire et s'envolent de leur grotte la nuit pour troubler mes rêves, Caton est le plus étrange. Quelle curieuse créature ! Il n'avait à l'époque guère plus de trente ans et son visage était déjà celui d'un vieillard. Très anguleux, les cheveux mal peignés, il ne souriait jamais, se lavait rarement et dégageait une odeur assez fétide. L'esprit de contradiction était sa religion. Quoique immensément riche, il ne montait jamais dans une litière ni une voiture mais se rendait partout à pied et refusait même souvent de porter des souliers, voire une tunique – il cherchait, disait-il, à se former, à ne jamais se soucier de l'opinion du monde sur quelque question que ce fût, futile ou grave. Les préposés au Trésor le redoutaient. Il avait été jeune questeur au Trésor pendant une année, et ils me racontaient souvent comment il les avait contraints à justifier chaque dépense, jusqu'aux sommes les plus infimes. Même après avoir quitté sa charge, il arrivait toujours au sénat avec des livres de comptes du Trésor, et il allait s'asseoir à sa place habituelle, sur le banc le plus reculé, pour se pencher au-dessus des chiffres en se balançant doucement d'avant en arrière, inconscient des rires et des

quolibets des hommes autour de lui.

Le lendemain du jour où nous apprîmes la défaite de Mithridate, Caton vint voir Cicéron. Le consul émit un grognement quand je lui annonçai que Caton attendait. Il le connaissait depuis longtemps et l'avait brièvement représenté dans une affaire où Caton – sur le coup d'une de ses lubies – avait décidé de poursuivre sa cousine Lepida pour la contraindre de l'épouser. Il me demanda néanmoins de le faire entrer.

— Pompée doit être démis de son commandement sur-le-champ, annonça Caton à l'instant où il pénétrait dans le bureau, et prié de rentrer immédiatement.

— Bonjour, Caton, dit Cicéron avec lassitude. Cela paraît un peu sévère, tu ne crois pas, au vu de sa toute récente victoire ?

— C'est justement cette victoire qui pose un problème. Pompée est censé être un serviteur de la république, mais nous le traitons en maître. Il va revenir et asservira l'État tout entier si nous ne prenons pas garde. Tu dois demander sa destitution dès demain.

— Certainement pas ! Pompée est le général le plus victorieux que Rome ait jamais eu depuis Scipion. Il mérite tous les honneurs que nous pouvons lui accorder. Tu commets la même erreur que ton grand-père, qui a tout fait pour destituer Scipion.

— Tant pis. Si tu ne veux pas l'arrêter, c'est moi qui le ferai.

Cicéron le dévisagea avec stupéfaction.

— Toi ?

— J'ai l'intention de me présenter aux élections pour le tribunat. Et je veux ton soutien.

— Ah oui, vraiment !

— En tant que tribun, je m'opposerai à toutes les lois que pourraient proposer les laquais de Pompée pour servir ses projets. J'ai l'intention de devenir un homme politique radicalement différent de tous ceux qui m'ont précédé.

— Je n'en doute pas un instant, répliqua Cicéron en m'adressant un clin d'œil à peine perceptible par-dessus l'épaule du jeune homme.

— Je propose, poursuivit Caton, d'appliquer pour la première fois aux affaires publiques la pleine rigueur d'une philosophie cohérente en soumettant toutes les questions au fur et mesure qu'elles se présenteront aux maximes et aux préceptes du stoïcisme. Tu sais que vit sous mon toit Athenodorus Cordylion en personne – qui est, tu en conviendras sans doute, le plus érudit des stoïciens ? Il sera mon conseiller permanent. La république part à la dérive, Cicéron, je le vois bien – elle est poussée vers la catastrophe par les vents et courants combinés du compromis facile. Nous n'aurions jamais dû accorder à Pompée ce commandement exceptionnel.

— J'ai soutenu cette décision.

— Je le sais. Honte à toi ! Je l'ai vu à Éphèse lors de mon voyage de retour à Rome, il y a un an ou deux, bouffi comme un empereur oriental. D'où tient-il l'autorisation de fonder toutes ces villes et d'occuper toutes ces provinces ? Le sénat en a-t-il seulement discuté ? Le peuple a-t-il voté ?

— Il est le commandant sur le terrain. Il doit pouvoir jouir d'une certaine autonomie. Et après avoir vaincu les pirates, il lui fallait établir des comptoirs pour assurer notre commerce. Sinon, les brigands seraient tout simplement revenus dès qu'il aurait eu le dos tourné.

— Mais nous intervenons dans des contrées dont nous ne savons rien ! Et voilà que nous avons occupé la Syrie. La Syrie ! Qu'avons-nous à faire en Syrie ? Ensuite, ce sera l'Égypte. Tout cela va demander des légions permanentes en garnison outremer. Et celui qui commande les légions nécessaires à la direction de cet empire, que ce soit Pompée ou un autre, finira par contrôler Rome, et quiconque élèvera la moindre critique sera condamné pour manque de patriotisme. Ce sera la fin de la république. Les consuls n'auront plus qu'à gérer l'aspect civil des choses, pour le compte d'un généralissime quelconque en poste à l'étranger.

— Il ne fait aucun doute que les dangers sont réels, Caton, dit Cicéron d'une voix apaisante. Mais c'est l'affaire des politiciens de surmonter chaque danger au moment où il se présente afin d'être prêts à affronter le suivant. La meilleure analogie qui me vient pour évoquer les qualités d'un homme d'État est la navigation – il convient tantôt de naviguer à la rame tantôt à la voile, tantôt d'aller vent debout, tantôt de se laisser porter par le vent arrière, tantôt de remonter le courant, tantôt de le suivre. Tout cela exige des années d'expérience et d'étude, et non quelque manuel rédigé par Zénon.

— Et où ce voyage te conduit-il donc ?

— À une destination fort plaisante appelée la survie.

— Ha ! claqua le rire de Caton, aussi déconcertant qu'il était rare, comme un aboiement rauque et sans joie. Certains d'entre nous aspirent à atteindre des contrées plus exaltantes que ça ! Mais cela exigera d'autres qualités de navigateurs que les tiennes. Tels seront mes préceptes...

Et il entreprit de les énumérer en les comptant sur ses longs doigts maigres.

— Ne jamais verser dans l'indulgence, ne jamais céder à l'apaisement. Ne jamais pardonner une faute. Considérer que toutes les fautes sont égales – qu'il s'agisse d'un crime ou d'un délit, une faute est une faute, un point c'est tout. Et, enfin, ne jamais transiger sur aucun de ces principes. « Le sage qui a la force de les suivre...

— ... est toujours beau même s'il est contrefait, toujours riche

même s'il est dans le besoin et demeurera toujours un roi même s'il est esclave », l'interrompit Cicéron avec impatience. Je connais la citation, Caton, merci. Et si tu veux aller mener une existence tranquille quelque part dans une académie et appliquer ta philosophie à tes poulets et à quelques disciples, elle pourra peut-être même fonctionner. Mais si tu veux diriger cette république, il te faudra davantage qu'un seul ouvrage dans ta bibliothèque !

— C'est une perte de temps, constata Caton avec irritation. Il est évident que tu ne me soutiendras jamais.

— Au contraire, assura Cicéron. Je voterai très certainement pour toi. Le spectacle que tu offriras en tant que tribun sera sans doute l'un des plus divertissants que Rome ait jamais vus.

Lorsqu'il fut parti, Cicéron me dit :

— Cet homme est au moins à moitié fou, et pourtant, il y a chez lui quelque chose.

— Gagnera-t-il ?

— Bien sûr. Un homme qui porte le nom de Marcus Porcius Caton s'élèvera toujours à Rome. Et il n'a pas tort à propos de Pompée. Comment faire pour le maîtriser ?

Il réfléchit un instant.

— Envoie un message à Nepos pour lui demander s'il est remis de son voyage, et invite-le à assister à un conseil militaire à la fin de la séance de demain au sénat.

Je m'exécutai, et un message revint pour dire que Nepos se tenait à la disposition du consul. Ainsi, après la clôture de la séance, le lendemain après-midi, Cicéron pria quelques anciens consuls plus âgés et dotés d'une expérience militaire de rester un peu afin de recevoir de la part de Nepos un rapport plus détaillé des projets de Pompée. Crassus, qui avait goûté à la fois aux délices du consulat et au pouvoir qui découle de la grande richesse, était de plus en plus obsédé par la chose qu'il n'avait jamais eue – la gloire militaire – et il aurait voulu faire partie de ce conseil de guerre. Il s'attarda même à côté de la chaise du consul dans l'espoir manifeste d'une invitation. Or, Cicéron le détestait plus que tout autre à l'exception de Catilina et se réjouissait de pouvoir tourner le dos à son vieil adversaire. Il l'ignora donc si ostensiblement que Crassus finit par sortir d'un pas rageur, laissant une dizaine de sénateurs grisonnants se rassembler autour de Nepos. Je me rangeai discrètement de côté pour prendre des notes.

Cicéron se montra fort avisé de faire participer à ce conclave des hommes comme Gaius Curion, qui avait remporté un triomphe dix ans auparavant, et Marcus Lucullus, le jeune frère de Lucius, car sa plus grande faiblesse en tant qu'homme d'État était son ignorance des affaires militaires. Étant dans sa jeunesse de santé délicate, il avait détesté tout ce qui touchait à la vie militaire – l'inconfort extrême, la

discipline imbécile, la camaraderie glauque des camps – et il était retourné le plus tôt possible à ses études. Il ressentait à présent son ignorance avec acuité, et devait s'en remettre aux semblables de Curion et Lucullus, Catulus et Isauricus, pour interroger Nepos. Ils ne tardèrent pas à établir que Pompée disposait d'une armée de huit légions bien équipées, auxquelles s'ajoutait son état-major personnel en garnison – du moins la dernière fois que Nepos l'avait vu – au sud de la Judée, à quelques centaines de milles de la ville de Pétra. Cicéron demanda aux personnes présentes leur opinion.

— D'après ce que je sais, il y a deux options pour le restant de l'année, dit Curion, qui s'était battu en Orient sous Sylla. L'une d'elles est de remonter au nord jusqu'au Bosphore cimmérien, de gagner le port de Pantikapé puis d'annexer le Caucase à l'empire. L'autre option que, pour ma part, je recommanderais, étant d'attaquer à l'est et de régler une fois pour toutes nos différends avec la Parthie.

— N'oublions pas qu'il existe une troisième solution, intervint Isauricus. L'Égypte. Il nous suffit de la prendre puisque Ptolémée nous l'a léguée par testament. Je pense qu'il devrait aller vers l'ouest.

— Ou vers le sud, suggéra Lucullus. Pourquoi ne pas aller jusqu'à Pétra ? Il y a des terres très fertiles au-delà, quand on suit la côte.

— Donc, le nord, l'est, l'ouest ou le sud, résuma Cicéron. On dirait que Pompée n'a que l'embarras du choix. Nepos, sais-tu de quel côté vont ses préférences ? Je suis certain que le sénat ratifiera sa décision, quelle qu'elle soit.

— En fait, je crois qu'il voudrait se replier, répondit Nepos.

Dans le profond silence qui suivit, j'entendis roucouler les pigeons nichés sous le toit de la curie et leurs claquements d'ailes pareils à des coups de fouet.

— *Se replier* ? répéta Isauricus. Qu'entends-tu par *se replier* ? Il a quarante-huit mille hommes aguerris sous ses ordres, sans rien pour les arrêter dans aucune direction.

— Certes, on peut les qualifier d'« aguerris », mais « épuisés » serait plus exact. Certains d'entre eux marchent et combattent là-bas depuis plus de dix ans.

Il y eut un autre silence, le temps que tous digèrent cette nouvelle information. Puis Cicéron reprit :

— Tu veux dire qu'il a l'intention de ramener toutes ses troupes en Italie ?

— Pourquoi pas ? rétorqua Nepos. C'est chez eux, après tout. Et Pompée a signé des traités extrêmement avantageux avec les dirigeants locaux. Son prestige personnel vaut bien une douzaine de légions. Savez-vous comment on l'appelle en Orient ?

— Je t'en prie, dis-le-nous.

— « Le Gardien de la Terre et de la Mer. »

Cicéron scruta les visages des anciens consuls. Ils paraissaient tous incrédules.

— Il me semble, commença-t-il, parler au nom de tous si je te dis, Nepos, que le sénat ne se satisfera pas d'un retrait total.

— Sûrement pas, renchérit Catulus, et toutes les têtes grises s'agitèrent pour le soutenir.

— Auquel cas, voici ce que je propose, poursuivit Cicéron. Tu vas retourner auprès de Pompée avec un message qui lui manifestera – bien entendu – notre fierté, notre joie et notre gratitude pour ses exploits, mais aussi notre désir de laisser son armée sur place en vue d'une nouvelle campagne. Évidemment, s'il veut se décharger du fardeau d'un tel commandement, après toutes ces années de service, Rome tout entière comprendra et accueillera le plus chaleureusement du monde le plus brave de ses fils...

— Tu peux proposer tout ce que tu voudras, l'interrompit Nepos, mais ce n'est pas moi qui lui porterai le message. Je reste à Rome. Pompée m'a relevé du service militaire, et j'ai l'intention de faire campagne pour l'élection au tribunat. Alors, maintenant, si vous voulez bien m'excuser, d'autres affaires m'attendent.

Isauricus jura en regardant le jeune officier quitter la salle avec assurance.

— Il n'aurait jamais osé parler de la sorte si son père avait été encore en vie. Quelle sorte de génération avons-nous donc élevée ?

— Et si un jeune chiot comme Nepos nous parle ainsi, remarqua Curion, imaginez comment sera son maître, avec ses quarante-huit mille légionnaires pour le soutenir !

— « Le Gardien de la Terre et de la Mer », murmura pensivement Cicéron. Je suppose que nous devrions le remercier de nous avoir encore laissé l'air.

Il y eut quelques rires.

— Je me demande ce que Nepos pouvait avoir de plus important à faire que de s'entretenir avec nous.

Il me fit signe d'approcher et me glissa à l'oreille :

— Cours-lui après, Tiron. Vois où il va.

Je franchis l'allée centrale d'un pas pressé et atteignis la porte juste à temps pour voir Nepos et ses satellites traverser le forum en direction des rostres. On approchait de la huitième heure du jour et il y avait encore du monde, aussi n'eus-je aucun mal à me dissimuler dans l'agitation de la ville – non que Nepos fût le genre d'homme à regarder souvent par-dessus son épaule. La petite troupe dépassa le temple de Castor, et ce fut une chance que je me sois rapproché parce que un peu plus loin, sur la via Sacra, elle disparut soudainement et je compris qu'ils étaient tous entrés dans la demeure officielle du *pontifex*

maximus.

Je fus tenté de retourner au plus vite auprès de Cicéron pour l'en informer, mais un instinct plus judicieux m'en empêcha. Il y avait une rangée de boutiques en face de la grande demeure, et je feignis d'examiner des bijoux tout en gardant un œil rivé sur la porte de César. Je vis sa mère arriver en litière, puis son épouse, très jeune et très belle, partir par le même moyen. Plusieurs personnes entrèrent et sortirent, mais je n'en reconnus aucune. Au bout d'une heure, le bijoutier impatient annonça qu'il voulait fermer et me poussa dans la rue au moment où le crâne chauve bien reconnaissable de Crassus émergeait d'une petite voiture pour foncer chez César. Je m'attardai encore un moment, mais comme personne d'autre ne fit son apparition et que je ne voulais pas trop tenter le sort, je m'éloignai pour rapporter à Cicéron ce que j'avais appris.

Il avait déjà quitté le sénat et je le trouvai chez lui, en train de travailler à sa correspondance.

— Eh bien, cela éclaircit au moins un mystère, dit-il lorsque je lui eus raconté ce que j'avais vu. Nous savons à présent d'où César tenait les vingt millions qui ont acheté sa charge. Tout ne venait pas de Crassus. Le Gardien de la Terre et de la Mer a dû en fournir une bonne partie.

Il se rejeta en arrière sur sa chaise et devint très songeur dans la mesure où, comme il le fit remarquer par la suite : « Quand le chef des armées, le principal bailleur de fonds et le grand pontife commencent à se rencontrer, il est temps, pour les hommes honnêtes, de se tenir sur leurs gardes. »

Ce fut vers cette époque que Terentia commença à jouer un rôle important dans le consulat de Cicéron. On se demandait souvent pourquoi Cicéron était toujours marié à elle au bout de quinze ans car elle était excessivement pieuse, n'avait pas de très beaux traits et encore moins de charme. Mais elle était dotée d'une qualité plus rare. Elle avait du caractère. Elle forçait le respect et, de plus en plus, à mesure que les années passaient, il cherchait conseil auprès d'elle. Elle ne s'intéressait guère à la philosophie ou à la littérature, ne connaissait pas grand-chose à l'histoire et n'était, en fait, pas très savante. Cependant, libre des entraves de l'éducation ou d'une délicatesse naturelle, elle possédait le don fort rare de comprendre intuitivement les choses, qu'il s'agît d'un problème ou d'une personne, et de dire exactement ce qu'elle pensait.

Au début, pour ne pas l'inquiéter, Cicéron se garda de lui parler du serment qu'avait fait Catilina de le tuer. Mais la perspicacité de Terentia était telle qu'elle ne tarda pas à le découvrir toute seule. En tant qu'épouse du consul, elle exerçait un contrôle sur le culte de la

Bonne Déesse. Je ne saurais vous dire ce que cela impliquait puisque tout ce qui touche à la Déesse et à son temple infesté de serpents sur l'Aventin est interdit aux hommes. Ce que je sais, c'est qu'un jour, l'une des prêtresses, une patriote de famille noble, vint voir Terentia en larmes pour l'avertir que la vie de Cicéron était menacée et qu'il devait se tenir sur ses gardes. Elle refusa d'en dire davantage.

Naturellement, Terentia ne put en rester là et, en recourant à toute une combinaison de flatteries, cajoleries et menaces digne de son mari, elle lui soutira peu à peu la vérité. Cela fait, elle contraignit ensuite la malheureuse à la suivre chez elle pour répéter toute l'histoire au consul.

Je travaillais avec Cicéron dans son bureau quand Terentia ouvrit la porte sans frapper ; elle ne frappait jamais. Étant à la fois plus riche que Cicéron et de plus haute extraction, elle avait tendance à ne pas montrer la déférence coutumière de la femme envers son époux. Elle se contenta d'annoncer :

— Il y a quelqu'un que tu dois voir absolument.

— Pas maintenant, répliqua-t-il sans même lever les yeux. Dis-lui de partir.

Mais Terentia ne se laissa pas impressionner.

— C'est..., dit-elle, nommant ici la dame dont je tairai le nom, pas pour elle (elle est morte depuis longtemps) mais par égard pour ses descendants.

— Et pourquoi faudrait-il que je la voie, *elle* ? grommela Cicéron, qui jeta cette fois un regard irrité à sa femme.

Il remarqua alors la mine sinistre de Terentia, et changea aussitôt de ton.

— Que se passe-t-il, femme ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il faut que tu écoutes ça toi-même, dit-elle en s'effaçant pour révéler une belle femme aux yeux rouges et gonflés d'avoir trop pleuré.

Je fis mine de partir, mais Terentia m'ordonna catégoriquement de rester à ma place.

— L'esclave est un expert de la prise de notes, expliqua-t-elle à sa visiteuse, et il est d'une discrétion assurée. S'il en souffle mot à quiconque, je peux t'assurer que je le ferai écorcher vif.

Et elle me lança un regard signifiant que c'était précisément ce qu'elle ferait.

L'entrevue qui suivit fut presque aussi embarrassante pour Cicéron, plutôt pudibond de nature, que pour la dame, contrainte par Terentia d'avouer une liaison de plusieurs années avec Quintus Curius. L'homme en question était un sénateur dissolu, ami de Catilina. Déjà exclu une fois du sénat pour immoralité et ruine personnelle, il paraissait certain de l'être à nouveau lors du prochain recensement et

se trouvait dans une situation désespérée.

— Curius est endetté depuis que je le connais, expliqua la dame, mais il ne l'avait jamais été à ce point. Sa propriété est trois fois hypothéquée. À un moment, il menace de nous tuer tous les deux plutôt que d'endurer la honte de la ruine, et l'instant d'après, il énumère toutes les belles choses qu'il va m'acheter. Hier soir, je me suis moquée de lui. Je lui ai dit : « Et comment crois-tu que *tu* vas m'acheter quoi que ce soit ? C'est *moi* qui dois toujours *te* donner de l'argent ! » Je l'ai provoqué. Nous nous sommes disputés et il a fini par dire : « Avant la fin de l'été, nous aurons tout l'argent qu'il nous faut. » Et c'est à ce moment-là qu'il m'a parlé des projets de Catilina.

— Qui sont ?

Elle contempla longuement ses genoux puis se redressa et regarda Cicéron bien en face.

— T'assassiner et prendre de force le contrôle de Rome. Annuler toutes les dettes, confisquer les biens des riches et répartir les charges de magistrats et de prêtres entre ses fidèles.

— Tu penses qu'ils sont sérieux ?

— Oui.

— Mais elle ne t'a pas raconté le pire ! intervint Terentia. Pour les lier plus étroitement, Catilina leur a fait prêter serment sur le corps d'un enfant. Ils l'ont massacré comme un agneau.

— Oui, avoua Cicéron, je suis au courant, et il leva la main pour faire taire ses protestations. Je suis désolé. Je ne savais pas si je devais prendre tout cela au sérieux. Je ne voyais pas de raison de t'inquiéter pour rien.

S'adressant à la dame, il ajouta :

— Il faut me donner les noms de tous ceux qui sont impliqués dans cette conjuration.

— Non, je ne peux pas...

— Ce qui a été dit ne peut plus être tu, décréta-t-il sèchement. Je dois avoir leurs noms.

Elle pleura un moment. Elle devait savoir qu'elle était prise au piège. Elle finit par demander :

— Peux-tu au moins me donner ta parole que tu protégeras Curius ?

— Je ne peux pas te le promettre. Je verrai ce que je peux faire. Allons, il est temps : les noms.

Elle attendit encore avant d'obéir et, quand elle se décida, je l'entendis à peine.

— Cornélius Cethegus, murmura-t-elle. Cassius Longinus. Quintus Annius Chilon. Lentulus Sura et son affranchi Umbrenus...

Les noms semblaient soudain se bousculer, comme si le fait de les débiter plus vite abrégait son supplice.

— ... Autronius Paetus, Marcus Laeca, Lucius Bestia, Lucius Vargunteius...

— Attends ! s'écria Cicéron en la contemplant avec stupéfaction. Tu viens bien de dire Lentulus Sura – le prêteur urbain, et son affranchi Umbrenus ?

— ... Publius Sylla et son frère, Servius.

Elle s'interrompt brusquement.

— Il n'y en a pas d'autres ?

— Ce sont tous les sénateurs que je l'ai entendu mentionner. Il y en a d'autres, mais qui ne sont pas au sénat.

Cicéron se tourna vers moi.

— Ça en fait combien ?

— Dix, comptai-je. Onze si tu ajoutes Curius. Douze si tu comptes Catilina.

— *Douze sénateurs ?*

Rarement vis-je Cicéron plus sidéré. Il gonfla les joues et se laissa aller contre le dossier de son siège comme s'il venait de prendre un coup. Puis il poussa un profond soupir.

— Des hommes comme les frères Sylla, et Sura, s'étonna-t-il, ils n'ont même pas l'excuse d'être ruinés ! C'est de la trahison pure et simple !

Il se sentit soudain trop agité pour rester assis. Il se leva d'un bond et se mit à arpenter la petite pièce.

— Par tous les dieux ! Que se passe-t-il donc ?

— Tu devrais les faire arrêter, dit Terentia.

— Je le devrais sans doute. Mais si je m'engageais sur ce terrain, en admettant que je puisse le faire – ce qui n'est pas le cas –, où cela mènerait-il ? Il y a ces douze-là, et qui sait combien d'autres dizaines avec eux. Il n'est pas difficile d'en trouver d'autres qui pourraient être impliqués. À commencer par César – quel est son rôle dans tout ça ? Il a soutenu Catilina pour le consulat l'année dernière, et nous savons qu'il est proche de Sura – c'est Sura, vous vous en souvenez, qui a permis la mise en accusation de Rabirius. Et Crassus – que penser de lui ? Plus rien ne m'étonnerait de sa part, et Labienus... c'est un tribun de Pompée... Pompée est-il impliqué ?

Il tournait comme un lion en cage.

— Ils ne peuvent pas *tous* fomenter ton assassinat, Cicéron, commenta Terentia, ou tu serais mort depuis longtemps.

— Sûrement. Mais ils voient tous une opportunité dans le chaos qui s'ensuivrait. Certains veulent tuer pour provoquer le chaos, et d'autres espèrent simplement se tenir à l'écart et regarder le chaos s'installer. Ils sont comme des gosses qui jouent avec le feu, et César est le pire du lot. C'est une sorte de folie – l'État est pris de folie.

Il continua de la sorte pendant encore un moment, le regard

perdu, l'imagination enflammée par des visions prophétiques de Rome en ruine – le Tibre charriant du sang et le forum jonché de têtes tranchées – qu'il nous décrit en détail.

— Je dois l'empêcher, conclut-il. Je dois arrêter cela. Il doit y avoir un moyen d'arrêter cela...

Pendant toute la scène, la dame qui lui avait apporté ces informations le regardait avec stupéfaction. Il finit par s'immobiliser devant elle, se pencha vers elle et lui prit les mains.

— Ma chère, il n'a pas dû être facile pour toi d'aller voir ma femme pour lui faire un tel récit, mais c'est la providence qui t'envoie ! Il ne s'agit pas simplement de moi, c'est Rome tout entière qui te sera redevable.

— Mais qu'est-ce que je dois faire, maintenant ? sanglota-t-elle, l'éloge de Cicéron lui faisant perdre à nouveau toute maîtrise d'elle-même.

Terentia lui tendit un mouchoir et elle se tamponna les yeux.

— Je ne peux plus retourner auprès de Curius, à présent.

— Il le faut, insista Cicéron. Tu es la seule source que j'aie.

— Mais si Catilina découvre que je t'ai dévoilé ses plans, il me tuera.

— Il n'en saura rien.

— Et mon mari ? Mes enfants ? Que dois-je leur dire ? C'est déjà très mal d'avoir fréquenté un autre homme. Alors, un traître... ?

— S'ils connaissaient tes motivations, ils comprendraient. Il est vital que tu agisses comme si de rien n'était. Apprends tout ce que tu pourras de Curius. Tire-lui les vers du nez. Encourage-le s'il le faut. Cependant, tu ne peux prendre le risque de revenir ici – c'est beaucoup trop dangereux. Transmets ce que tu auras appris à Terentia. Vous pouvez vous retrouver facilement pour parler en privé dans l'enceinte du temple sans éveiller les soupçons.

Il répugnait naturellement à la dame de se retrouver mêlée à un tel enchevêtrement de trahisons. Néanmoins, quand Cicéron le voulait, il pouvait convaincre n'importe qui de faire n'importe quoi. Aussi, lorsque, sans promettre véritablement l'immunité pour Curius, il laissa entendre qu'il ferait tout son possible pour se montrer clément envers son amant, elle céda. La dame repartit donc avec mission d'espionner pour lui, et Cicéron entreprit de dresser des plans.

VI

Début avril, la séance du sénat fut levée sur les vacances de printemps. Les licteurs retournèrent auprès d'Hybrida, et Cicéron décida qu'il serait plus sûr d'emmener sa famille loin de Rome, au bord de la mer. Nous partîmes à l'aube, pendant que la plupart des autres magistrats se préparaient à aller aux jeux, et prîmes la via Appia en direction du sud, accompagnés par une garde de chevaliers. Nous devions être en tout une trentaine. Cicéron reposait sur des coussins dans sa voiture découverte, écoutant ce que lui lisait Sositheus, quand il ne me dictait pas des lettres. Le petit Marcus chevauchait une mule avec un esclave qui marchait à son côté. Terentia et Tullia avaient chacune leur litière, portée par des hommes discrètement armés de poignards. Dès que nous croisions un groupe d'hommes sur la route, je craignais qu'il ne s'agît d'une bande d'assassins et, lorsque à la tombée de la nuit nous atteignîmes les abords des marais Pontins, j'avais vraiment les nerfs en pelote. Nous fîmes halte pour la nuit à Très Tabernae, où les coassements des grenouilles, la puanteur de l'eau stagnante et le bourdonnement incessant des moustiques me privèrent du moindre repos.

Le lendemain matin, nous poursuivîmes notre voyage en barge. Cicéron trônait à l'avant, les yeux clos, le visage levé vers le doux soleil printanier. Après le vacarme de la route fréquentée, le silence du canal était profond, le seul bruit étant le claquement régulier des sabots du cheval sur le chemin de halage. Cela ne ressemblait guère à Cicéron de ne pas travailler. À la halte suivante, un sac de dépêches officielles nous attendait, mais lorsque je voulus le lui donner, il me repoussa d'un geste.

Il en fut de même quand nous arrivâmes à sa villa de Formia. Il avait acheté cette propriété deux ans plus tôt – une belle maison sur la côte, face à la mer Méditerranée, pourvue d'une grande terrasse sur laquelle il écrivait le plus souvent ou répétait ses discours. Cependant, pendant toute la première semaine de notre séjour, il ne fit guère autre chose que jouer avec les enfants, les emmener pêcher le maquereau et compter les vagues sur la petite plage au pied du muret de pierre. Étant donné la gravité de ses problèmes, je fus à l'époque déconcerté par son comportement. Bien sûr, je me rends compte à présent qu'en fait il travaillait, mais à la façon dont travaillent les poètes : il faisait le vide dans son esprit, en quête d'inspiration.

Au début de la deuxième semaine, Servius Sulpicius vint dîner, accompagné de Postumia. Le vieux juriste possédait une villa de l'autre côté de la baie, à Caieta. Il n'avait pratiquement pas reparlé à Cicéron depuis la découverte de la liaison de sa femme avec César, mais il se montra exceptionnellement enjoué cette fois-là, tandis que son épouse affichait une figure anormalement morose. La raison de leurs humeurs opposées nous fut révélée juste avant le dîner, lorsqu'il attira Cicéron de côté pour lui dire un mot en privé. Arrivant tout juste de Rome, il voulait lui faire part d'une rumeur des plus réjouissantes. Il avait peine à contenir sa jubilation. César venait de prendre une nouvelle maîtresse : Servilia, l'épouse de Junius Silanus !

— Donc, César aurait une nouvelle maîtresse ? rétorqua Cicéron avec un haussement d'épaules. Autant me dire que les arbres ont de nouvelles feuilles.

— Ne comprends-tu pas ce que ça implique ? Non seulement cela met fin à toutes ces rumeurs infondées concernant Postumia et César, mais cela compliquera également les choses pour Silanus s'il veut me battre à l'élection consulaire de cet été.

— Et qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— N'est-ce pas évident ? César manipule une grosse partie des votes populistes. Il y a peu de chance qu'il les mobilise derrière le mari de sa maîtresse, si ? Une partie de ces votes pourrait bien me revenir. Ainsi, avec l'approbation des patriciens et avec ton soutien, je crois vraiment que le plus dur est fait.

— Eh bien, je te félicite, et je serai fier de te proclamer vainqueur d'ici trois mois. Est-ce qu'on sait combien de candidats vont effectivement se présenter ?

— Il y en aura au moins quatre.

— Toi et Silanus. Qui d'autre ?

— Catilina.

Le visage de Cicéron ne laissa rien transparaître.

— Alors, Catilina se présente ?

— Oh oui ! Aucun doute là-dessus. César a fait savoir qu'il le soutiendrait à nouveau.

— Et le quatrième ?

— Licinius Murena, répondit Servius, nommant un ancien légat de Lucullus qui était à présent gouverneur de Gaule transalpine. Mais il ressemble trop à un soldat pour être vraiment suivi en ville.

Ils dînèrent ce soir-là sous les étoiles. J'entendais de ma chambre les soupirs de la mer contre les rochers et, de temps à autre, les voix des quatre convives portées par le doux air salin avec le parfum entêtant de leur poisson grillé. Au matin, très tôt, ce fut Cicéron lui-même qui vint me réveiller. J'eus la surprise de le trouver assis au pied de mon étroit matelas, toujours vêtu des habits qu'il portait la

veille au soir. Il faisait à peine jour. Cicéron ne semblait pas avoir dormi du tout.

— Tiron, habille-toi, me dit-il d'une voix tendue. Il est temps de se mettre en route.

Pendant que j'enfilais mes souliers, il me raconta ce qui s'était passé. À la fin du dîner, Postumia avait trouvé un prétexte pour lui parler seul à seul.

— Elle m'a pris le bras et m'a demandé de faire le tour de la terrasse avec elle, me confia Cicéron, et j'ai cru un instant qu'elle allait me proposer de prendre la place de César dans son lit car elle était légèrement ivre et sa robe était pratiquement ouverte jusqu'aux genoux. Mais non : il semble que ses sentiments pour César soient passés du désir à la haine viscérale, et tout ce qu'elle veut, c'est le trahir. Elle assure que César et Servilia sont faits l'un pour l'autre et qu'il n'y a pas plus impitoyables qu'eux. Elle dit – et là, je la cite mot pour mot : « Servilia veut devenir femme de consul et César se plaît à baiser les femmes de consul, alors quelle union pourrait être mieux assortie ? Ne fais pas attention à ce que prétend mon mari. César fera tout ce qui est en son pouvoir pour faire gagner Silanus. »

— Est-ce que ce serait une si mauvaise chose ? demandai-je stupidement, car j'étais encore à moitié endormi. Je croyais que tu disais que Silanus était un type ennuyeux mais respectable, et parfait pour les hautes fonctions.

— Bien sûr que je veux qu'il gagne, imbécile ! C'est ce que veulent les patriciens et c'est apparemment ce que veut César aussi. Silanus est donc assuré d'être élu. La vraie bagarre va se jouer pour la deuxième place – et là, à moins d'être extrêmement prudent, c'est Catilina qui va l'emporter.

— Mais Servius est tellement confiant...

— Pas confiant, corrigea Cicéron, présomptueux – ce qui est exactement ce que César veut qu'il soit.

Je m'aspergeai le visage d'eau froide. Je commençais enfin à me réveiller. Cicéron était déjà presque sorti de la chambre.

— Puis-je te demander où nous allons ? lançai-je.

— Dans le Sud, répondit-il par-dessus son épaule. Dans la baie de Naples, voir Lucullus.

Il laissa un mot d'explication à Terentia et nous partîmes avant son réveil. Nous voyageâmes en voiture fermée pour éviter d'être reconnus – précaution nécessaire car on eût dit que la moitié des membres du sénat, fatigués par l'hiver interminable à Rome cette année-là, se rendaient aux bains chauds de Campanie. Nous avions réduit l'escorte pour aller plus vite, et seuls deux hommes assuraient la protection du consul : un chevalier à la carrure impressionnante qui

avait pour nom Titus Sextus, et son frère tout aussi solidement bâti, Quintus : ils allaient à cheval, l'un devant nous et l'autre derrière.

À mesure que le soleil montait, l'air se réchauffait, la mer devenait plus bleue, et les fragrances de mimosas, d'herbes sèches et de pins odorants envahirent peu à peu la voiture. J'écartais de temps en temps le rideau pour contempler le paysage, et je me fis le serment que si jamais j'acquerrais un jour cette petite ferme que je désirais tant, ce serait par ici, dans le Sud. Cicéron, lui, ne vit rien. Il dormit pendant tout le trajet et ne se réveilla qu'en fin d'après-midi, alors que nous étions cahotés sur la voie étroite qui menait à Misène, où Lucullus avait sa... bon, j'allais appeler sa demeure une maison, mais le terme ne convient guère pour décrire le palais des délices, la Villa Cornelia, qu'il avait achetée et fait agrandir sur la côte.

Elle se dressait sur le promontoire où est enseveli le héraut des Troyens, et jouissait de la vue peut-être la plus enchanteuse d'Italie, de l'île de Prochyta jusqu'aux hauteurs de Caprae en passant par le bleu merveilleux de la baie de Naples. Une douce brise caressait le sommet d'une avenue de cyprès, et en descendant de notre voiture poussiéreuse, nous eûmes l'impression de fouler le paradis.

Lorsqu'il apprit qui se trouvait dans son jardin, Lucullus vint nous accueillir en personne. Il avait dans les cinquante-cinq ans, semblait très maniéré et languissant, et commençait à s'épaissir : à le voir ainsi en tunique grecque et chaussons de soie, jamais on n'aurait pu croire que c'était un grand général, le plus grand même depuis Scipion ; il évoquait plutôt un maître à danser vieillissant. Cependant, le détachement de légionnaires qui gardait sa maison et les lecteurs étendus à l'ombre des platanes rappelaient qu'il avait été proclamé *imperator* sur le champ de bataille et disposait encore de l'*imperium* militaire. Il insista pour que Cicéron dîne en sa compagnie et passe la nuit à la villa, et pour qu'il prenne un bain et se repose auparavant. Sa politesse exquise, ou sa froideur, était telle qu'il n'exprima pas la moindre curiosité quant au motif de la venue impromptue de Cicéron.

Des laquais emmenèrent le consul et son escorte. Je supposais que je serais consigné dans le quartier des esclaves, mais il n'en fut rien : en tant que secrétaire particulier du consul, j'eus droit moi aussi à une chambre d'invité, on m'apporta des vêtements propres et il m'arriva quelque chose d'ahurissant dont le souvenir me fait rougir aujourd'hui encore mais que l'honnêteté m'oblige à consigner dans ce récit. Une jeune esclave apparut. Elle était grecque, aussi pus-je converser avec elle dans sa langue. Elle avait une vingtaine d'années, beaucoup de charme et une robe à manches courtes – mince, la peau mate, coiffée d'une masse de cheveux noirs rassemblés en chignon qui n'attendait que de retomber comme un rideau. Elle s'appelait Agathe. Avec force gloussements et des gestes insistants, elle me persuada de

me dévêtir et de pénétrer dans une petite cabine dépourvue de fenêtre qui était entièrement tapissée de mosaïques figurant des créatures marines. Je restai là un instant, me sentant assez stupide, jusqu'au moment où, tout à coup, le plafond parut s'effacer pour déverser une pluie claire et tiède.

C'était la première fois que j'expérimentais l'un des célèbres bains douches de Sergius Orata, et je m'y abandonnai avec délice pendant un long moment avant qu'Agathe ne revienne me conduire dans la pièce voisine, où je fus récuré et massé – et oh, quel plaisir ce fut là ! Le sourire de la jeune fille révéla des dents d'une blancheur d'ivoire et une langue rose et espiègle. Lorsque, une bonne heure plus tard, je retrouvai Cicéron sur la terrasse, je lui demandai s'il avait essayé l'une de ces douches extraordinaires.

— Certainement pas ! répondit-il. La mienne s'accompagnait des services d'une jeune prostituée. Jamais je n'ai vu pareille décadence.

Puis il m'examina et dit avec incrédulité :

— Ne me dis pas que tu as essayé !

Je rougis violemment et il éclata d'un rire tonitruant. Au cours des années qui suivirent, il me reparla des bains douches de Lucullus chaque fois qu'il voulait me taquiner.

Avant le dîner, notre hôte nous fit faire le tour de son palais. La partie principale de la maison datait d'un siècle et avait été construite par Cornélius, le père des frères Gracques, mais Lucullus l'avait triplée de volume, y ajoutant des ailes entières, des terrasses et une piscine – le tout taillé dans le roc le plus solide. La vue était de tous côtés époustouflante et les chambres somptueuses. On nous entraîna dans un couloir bordé de torches qui projetaient leur lumière sur une mosaïque représentant Thésée dans le labyrinthe. Des marches nous menèrent à la mer puis sur une plate-forme installée juste au-dessus du clapotis des vagues. C'était là que se trouvait la grande fierté de Lucullus : toute une série de bassins artificiels peuplés de toutes les espèces de poissons possibles, y compris d'énormes murènes parées de bijoux et qui venaient vers lui quand il les appelait. Il s'agenouilla, et un esclave lui tendit un seau en argent rempli de nourriture qu'il renversa doucement dans l'eau. Aussitôt, la surface bouillonna, laissant apparaître des corps écailleux et puissants.

— Elles ont toutes un nom, fit-il remarquer, puis il désigna une créature particulièrement grasse et repoussante dont les nageoires s'ornaient d'anneaux d'or. J'ai appelé celle-ci Pompée.

Cicéron rit poliment.

— Et à qui appartient cette propriété ? demanda-t-il en désignant d'un signe de tête une autre villa gigantesque équipée de viviers.

— C'est la villa d'Hortensius, répondit Lucullus. Il croit qu'il

peut élever de meilleurs poissons que les miens, mais il n'y arrivera jamais. Bonne nuit, Pompée, lança-t-il à la murène d'une voix caressante. Dors bien.

Je pensais que nous avions tout vu, mais Lucullus avait gardé le meilleur pour la fin. Nous remontâmes, par un autre chemin, un large escalier creusé dans les entrailles de la roche mouillée, sous la maison. Nous franchîmes plusieurs portes de fer actionnées par des sentinelles puis débouchâmes enfin sur une enfilade de salles remplies des trésors que Lucullus avait rapportés de la guerre contre Mithridate. Des serviteurs promenaient leurs torches sur des monceaux rutilants de boucliers, assiettes, coupes, louches, vases, lits, sièges d'or et armures incrustées de pierreries. Il y avait de lourds lingots d'argent et des coffres pleins de millions de minuscules pièces d'argent, une statue de Mithridate en or haute de plus de six pieds. Au bout d'un moment, nos exclamations émerveillées finirent par laisser place au silence. Ces richesses étaient ahurissantes. Puis, alors que nous retournions dans le tunnel, nous perçûmes de légers frottements tout proches, que je pris d'abord pour des rats mais que Lucullus nous expliqua provenir des soixante prisonniers – des amis de Mithridate et certains de ses généraux – qu'il gardait ici depuis cinq ans en vue de la parade de son triomphe, au terme de laquelle ils seraient étranglés.

Cicéron porta la main à sa bouche et s'éclaircit la gorge.

— En fait, *imperator*, je suis venu te voir pour te parler de ton triomphe.

— Je m'en doutais, répliqua Lucullus, et, à la lueur de la torche, je vis un sourire fugitif passer sur son visage joufflu. Allons-nous manger ?

Naturellement, il y eut au dîner des produits de la mer – des huîtres et du loup, du crabe et de la murène, du mulot rouge et blanc. Tout cela était trop riche pour moi : j'étais habitué à des parts plus chiches et me servis peu. Je ne parlai guère non plus pendant le repas, mais conservai une distance subtile vis-à-vis des autres invités, afin de montrer que j'avais conscience que ma présence parmi eux était à prendre comme une faveur. Les frères Sextus mangèrent gloutonnement et, de temps à autre, l'un des deux se levait de table pour aller vomir bruyamment dans le jardin, afin de pouvoir attaquer le plat suivant. Fidèle à ses habitudes, Cicéron mangea peu tandis que Lucullus mâchait et avalait sans discontinuer, mais sans plaisir évident.

Je m'aperçus que je l'observais en secret, car il me fascinait, et me fascine encore. Je crois en vérité que c'était l'homme le plus mélancolique que j'aie jamais vu. Son existence était entachée d'une plaie et c'était Pompée, qui l'avait remplacé au commandement

suprême en Orient et avait ensuite, par le biais de ses alliés au sénat, bloqué tous ses espoirs de triomphe. Beaucoup d'hommes l'auraient accepté, mais pas Lucullus. Il avait tout ce qu'il désirait au monde sauf la chose qu'il voulait le plus. Aussi refusa-t-il catégoriquement d'entrer dans Rome ou de se soumettre à ses ordres, et préféra-t-il consacrer tout son talent et son ambition à créer des viviers de plus en plus élaborés. Il s'ennuya et s'amollit tandis que sa vie conjugale se détériorait. Il se maria deux fois, la première à l'une des sœurs de Clodius, dont il se sépara dans des circonstances des plus scandaleuses, puisqu'il prétendit qu'elle entretenait des relations incestueuses avec son frère, lequel soutint du coup une mutinerie contre Lucullus en Orient. Sa deuxième épouse, avec qui il était encore marié à l'époque, était la sœur de Caton, mais on la disait infidèle et volage : je ne l'ai jamais rencontrée, aussi ne puis-je être juge. J'eus cependant l'occasion de voir son petit garçon, le fils de Lucullus, alors âgé de deux ans, que sa bonne amena embrasser son père avant d'aller dormir. Et, à la façon dont ce dernier se comporta avec lui, je peux assurer qu'il était profondément attaché à l'enfant. Toutefois, dès que le petit fut couché, les grands yeux bleus de Lucullus se voilèrent à nouveau et il reprit sa mastication sans joie.

— Alors, finit-il par dire entre deux bouchées, mon triomphe ?

Il avait un fragment de poisson collé sur la joue, ce qui était particulièrement embarrassant.

— Oui, rétorqua Cicéron, ton triomphe. Je pensais déposer une motion devant le sénat juste après les vacances.

— Sera-t-elle votée ?

— Je ne vois pas l'intérêt de soumettre au vote ce que je ne peux pas gagner.

Le tchomp tchomp continua pendant encore un moment.

— Pompée ne sera pas content.

— Il va falloir que Pompée accepte que d'autres que lui puissent triompher dans cette république.

— Et qu'est-ce que ça te rapporte ?

— L'honneur de te proposer la gloire éternelle.

— Foutaises.

Lucullus s'essuya enfin la bouche, et le fragment de poisson disparut.

— Tu ne vas pas me faire croire que tu as fait cinquante milles dans la journée juste pour me dire ça ?

— Oh, par tous les dieux, tu es trop rusé pour moi, *imperator* ! s'exclama Cicéron avec un sourire flatteur. Très bien, j'avoue que je voulais aussi m'entretenir d'une question politique avec toi.

— Vas-y.

— Je crois que nous courons à la catastrophe, dit Cicéron, le ton

soudain grave.

Il repoussa son assiette puis, rassemblant toute son éloquence, entreprit de décrire l'état de la république en les termes les plus sévères, insistant tout particulièrement sur le soutien de César à Catilina et sur le programme révolutionnaire de ce dernier prévoyant d'annuler les dettes et de confisquer les biens des plus riches. Il n'eut pas besoin de préciser quelle menace cela constituerait pour Lucullus, qui vivait dans son palais au milieu de l'or et des soieries : c'était parfaitement évident. Le visage de notre hôte s'assombrissait à mesure que Cicéron parlait. Quand Cicéron en eut terminé, Lucullus prit tout son temps pour répondre.

— Alors, tu crois vraiment que Catilina pourrait gagner le consulat ?

— Oui. Silanus arrivera premier, et lui sera élu en second.

— Il faut absolument l'en empêcher.

— Je suis bien d'accord.

— Et qu'est-ce que tu proposes ?

— Eh bien, c'est ce qui m'amène. J'aimerais que tu célèbres ton triomphe la veille des élections consulaires.

— Pourquoi ?

— J'imagine que, pour le défilé, tu projettes de faire venir à Rome plusieurs milliers de tes vétérans de tous les coins de l'Italie ?

— Effectivement.

— Que tu les recevras somptueusement et les récompenseras généreusement sur le butin de tes victoires ?

— Bien entendu.

— Et qu'ils écouteront donc tes conseils sur le candidat à soutenir pour ces élections consulaires ?

— J'imagine que oui.

— Auquel cas, je sais exactement pour qui ils devraient voter.

— Ça ne m'étonne pas, commenta Lucullus avec un sourire cynique. Tu penses à ton grand allié Servius, non ?

— Oh non, répliqua Cicéron avec dédain, pas lui. Le pauvre n'a pas une chance. Non, je pense à ton ancien légat – et leur ancien compagnon d'armes – Lucius Murena.

Aussi habitué que je fusse aux méandres des stratagèmes de Cicéron, je n'avais pas imaginé un instant qu'il pourrait abandonner Servius avec une telle promptitude. Pendant un moment, je n'en crus pas mes oreilles. Lucullus avait l'air tout aussi surpris que moi.

— Je croyais que Servius comptait parmi tes plus proches amis ?

— Il s'agit de la République romaine, répliqua Cicéron, pas d'une coterie d'amis. Évidemment que mon cœur me presse de voter pour Servius. Mais ma tête me dit qu'il ne pourra pas battre Catilina. Alors que Murena, avec ton soutien, pourrait tout juste y arriver.

Lucullus se renfroigna.

— J'ai un problème avec Murena. Son plus proche lieutenant en Gaule n'est autre que ce monstre dépravé, mon ancien beau-frère – un personnage dont le nom me fait tant horreur que je refuse de me salir la bouche en le prononçant.

— Eh bien, c'est moi qui le prononcerai pour toi, repartit Cicéron. Moi non plus, je n'aime pas beaucoup Clodius. En politique, toutefois, on ne peut pas toujours choisir ses amis ou ses ennemis. Pour sauver la république, je dois abandonner un vieux compagnon qui m'est cher. Pour sauver la république, tu dois soutenir l'allié de ton pire ennemi.

Il se pencha par-dessus la table et ajouta à voix basse :

— Ainsi le veut la politique, *imperator*, et si jamais vient le jour où nous n'aurons plus le courage de faire ce travail-là, il nous faudra quitter la vie publique *et nous contenter d'élever des poissons !*

Je craignis un instant qu'il ne fût allé trop loin. Lucullus jeta sa serviette et jura qu'il n'était pas prêt à subir un chantage pour trahir ses principes. Mais, comme d'habitude, Cicéron avait bien évalué le personnage. Il laissa Lucullus fulminer tout son soûl puis se garda bien de répondre et contempla simplement la baie en sirotant son vin. Le silence s'éternisa. La lune traçait sur l'eau un sentier d'argent miroitant. Finalement, d'une voix chargée de colère contenue, Lucullus déclara que Murena ferait sans doute un consul convenable s'il acceptait d'être conseillé, sur quoi Cicéron promit de présenter la question du triomphe devant le sénat dès la fin des vacances.

Comme les deux hommes n'avaient plus ni l'un ni l'autre envie de discuter, nous nous retirâmes tous de bonne heure dans nos chambres. Je n'avais pas regagné la mienne depuis longtemps quand j'entendis frapper doucement à ma porte. J'ouvris et trouvai Agathe. Elle entra sans un mot. Je supposai qu'elle était envoyée par l'intendant de Lucullus et lui dis qu'elle n'était pas obligée, mais elle prit place sur mon lit et m'assura qu'elle venait de sa propre initiative, alors je la rejoignis. Nous bavardâmes entre deux caresses, et elle me parla un peu d'elle – comment ses parents, morts à présent, avaient été ramenés d'Orient comme esclaves faisant partie du butin de guerre de Lucullus, et les vagues souvenirs qu'elle avait de son village en Grèce. Elle avait travaillé aux cuisines et s'occupait à présent des invités de l'*imperator*, mais, le moment venu, quand elle serait moins jolie, avec un peu de chance elle retournerait aux cuisines ; sinon, ce serait les champs, et une mort précoce. Elle racontait tout cela sans s'apitoyer sur elle-même, comme on pourrait décrire l'existence d'un cheval ou d'un chien. Caton se prétendait stoïque, me semble-t-il, mais je dirais que cette fille l'était de fait, souriant à son destin quel qu'il fût et s'armant avec sa dignité contre le désespoir.

Lorsque je me réveillai, à l'aube, elle était partie.

Est-ce que je te surprends, lecteur ? Je me rappelle m'être surpris moi-même. Après toutes ces années de solitude, j'avais même cessé d'imaginer de telles choses et me contentais de les laisser aux poètes : « Quelle vie y a-t-il, quelle joie, sans Aphrodite d'or ? » Connaître les mots était une chose ; jamais je ne me serais attendu à savoir ce qu'il y avait derrière.

J'avais espéré que nous resterions au moins une nuit de plus, mais Cicéron m'annonça dès le matin que nous partions le jour même. Son plan impliquait le secret absolu, et plus longtemps il séjournerait à Misène, plus il craignait que sa présence ne passe pas inaperçue. Aussi, après un bref entretien avec Lucullus, nous repartîmes dans la voiture couverte. Alors que nous descendions vers la route côtière, je contemplai la propriété derrière nous. De nombreux esclaves travaillaient dans les jardins et œuvraient sous les diverses parties de l'immense villa, la préparant pour une nouvelle journée de perfection printanière. Cicéron regardait lui aussi par-dessus son épaule.

— Ils étalent leurs richesses, murmura-t-il, et après ils s'étonnent d'être autant détestés. Et si Lucullus, qui n'a pas vraiment réussi à vaincre Mithridate, est devenu aussi prodigieusement riche, tu imagines la fortune colossale que Pompée doit avoir accumulée ?

Je n'arrivais pas à l'imaginer, et je n'en avais pas envie. J'en étais malade. Jamais auparavant il ne m'était apparu aussi absurde d'accumuler les trésors pour le simple plaisir de les accumuler qu'en cette chaude matinée bleue, tandis que la demeure s'évanouissait derrière moi.

Maintenant qu'il avait fixé sa stratégie, Cicéron avait hâte de la mettre en place et, pour cela, il nous fallait rentrer à Rome. Pour lui, les vacances étaient terminées. Nous arrivâmes à la villa en bord de mer de Formia à la tombée de la nuit et nous reposâmes quelques heures avant de repartir à l'aube. Si Terentia fut irritée qu'il les délaisse, elle et les enfants, elle n'en montra rien. Elle savait qu'il voyagerait plus vite sans eux. Nous étions de retour à Rome pour les Ides d'avril, et Cicéron entreprit aussitôt d'entrer discrètement en contact avec Murena. Le gouverneur était encore dans sa province de Gaule transalpine, mais il avait envoyé son lieutenant, Clodius, en avance pour commencer à mettre en place sa campagne électorale. Cicéron hésitait sur ce qu'il convenait de faire, car il se méfiait de Clodius et ne voulait pas risquer d'éventer son plan auprès de César et de Catilina en se rendant ouvertement chez le jeune homme. Il résolut de le joindre par l'intermédiaire de son beau-frère, l'*augure* Metellus Celer, ce qui nous valut une rencontre mémorable.

Celer habitait le mont Palatin, près de la maison de Catulus,

dans le Clivus Victoriae, belle rue résidentielle surplombant le forum. Cicéron se dit que nul ne trouverait étrange de voir un consul rendre visite à un prêteur. Mais une fois entrés dans la maison, nous apprîmes que le maître des lieux était parti chasser toute la journée. Seule sa femme était présente, et c'est elle qui vint nous accueillir, accompagnée de plusieurs servantes. C'était, pour autant que je sache, la première fois que Cicéron rencontrait Clodia, et sa beauté comme son intelligence produisirent sur lui une forte impression. À un peu plus de trente ans, elle était célèbre pour ses grands yeux sombres ourlés de longs cils – « la déesse aux yeux de vache », la surnomma par la suite Cicéron – dont elle usait et abusait pour jeter aux hommes de langoureuses œillades ou les dévisager d'un regard captivant. Elle avait une bouche expressive et une voix caressante, parfaite pour propager les rumeurs. Comme son frère, elle affectait un accent « populaire » très en vogue. Mais gare à celui qui cherchait à se montrer trop familier avec elle – elle était capable de redevenir instantanément une claudienne pur jus : hautaine, impitoyable, cruelle. Un débauché du nom de Vettius, qui avait tenté en vain de la séduire, fit courir un assez bon mot à son sujet – *in triclinio Coa, in cubiculo nola* (« Dans la salle à manger c'est l'île Cos[2], dans la chambre à coucher, la forteresse de Nola ») –, ce qui lui valut d'être sauvagement rossé puis sodomisé par deux autres admirateurs de Clodia, M. Camurtius et M. Caesernius, qui le laissèrent presque pour mort.

On aurait pu penser que tout cela appartenait à un monde totalement étranger à Cicéron, et pourtant, une part de lui-même – un quart, dirons-nous – était irrésistiblement attirée par le scandale et la canaille alors que les trois quarts restants tempêtaient au sénat contre toute débauche. Peut-être était-ce dû à son goût pour le théâtre : il avait toujours apprécié la compagnie des comédiens. Et puis il aimait les gens intelligents, et nul ne pourrait prétendre que Clodia ne l'était pas. Quoi qu'il en soit, ils semblèrent tous deux ravis de cette rencontre, et quand Clodia, le gratifiant d'une de ses œillades enjôleuses, lui demanda d'une voix voilée s'il y avait quoi que ce soit – n'importe quoi – qu'elle puisse faire pour lui en l'absence de son mari, il lui répondit que oui : il aimerait pouvoir s'entretenir en particulier avec son frère.

— Appius ou Gaius ? demanda-t-elle en supposant qu'il pensait à l'un de ses deux frères aînés, aussi sévères, sinistres et ambitieux l'un que l'autre.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua Cicéron. Je voudrais parler à Publius.

— Publius ! s'écria-t-elle, ravie. Tu as choisi mon préféré !

Elle envoya un esclave le chercher sur-le-champ, sans nul doute

dans une salle de jeux ou un lupanar où il avait ses habitudes, et, en attendant son arrivée, Cicéron et elle firent le tour de l'*atrium* et examinèrent les masques mortuaires des ancêtres consulaires de Celer. Je me retirai discrètement dans l'ombre pour ne pas entendre ce qu'ils disaient, mais je perçus leurs rires, et je compris que la source de leur amusement n'était autre que les visages de cire figés de ces générations successives de Metelli – qui étaient, il faut bien l'admettre, célèbres pour leur stupidité. Puis Clodius finit par arriver, salua le consul d'une courbette appuyée et (trouvai-je) ironique, embrassa amoureusement sa sœur sur la bouche et garda ensuite le bras autour de sa taille. Il venait de passer plus d'une année en Gaule mais n'avait guère changé. Il était toujours aussi joli qu'une femme avec ses épaisses boucles blondes, ses vêtements amples et sa façon pleine de condescendance de regarder le monde de haut. Aujourd'hui encore, je ne saurais dire si Clodia et lui étaient amants ou s'ils s'amusaient simplement à choquer la bonne société. Mais j'appris par la suite que Clodius se comportait ainsi en public avec ses trois sœurs, et certainement Lucullus avait-il cru aux rumeurs d'inceste qui circulaient.

Quoi qu'il en soit, si Cicéron était choqué, il n'en montra rien. S'excusant avec un sourire auprès de Clodia, il lui demanda s'il pourrait s'entretenir un instant en privé avec son jeune frère.

— Très bien, mais je suis très jalouse, répliqua-t-elle avec réticence.

Puis, après une dernière poignée de main prolongée et quelque peu aguichante avec le consul, elle disparut à l'intérieur de la vaste demeure, nous laissant seuls tous les trois. Cicéron et Clodius échangèrent quelque plaisanteries sur la Gaule transalpine et les difficultés de la traversée des Alpes, puis Cicéron se lança :

— Et maintenant, dis-moi, Clodius, est-il vrai que ton chef, Murena, se présente au consulat ?

— Effectivement.

— C'est bien ce que j'avais entendu. Ça m'a étonné, je dois l'avouer. Tu penses qu'il peut gagner ?

— Facilement. Il y a tant de manières possibles.

— Vraiment ? Cite-m'en une.

— La reconnaissance : les gens se souviennent encore des jeux généreux qu'il a organisés avant d'être élu préteur.

— Avant qu'il n'ait été élu préteur ? Mon jeune ami, mais c'était il y a trois ans ! En politique, trois ans, c'est de l'histoire ancienne ! Crois-moi, Murena a été complètement oublié ici. Loin des yeux, loin du cœur, telle est la loi à Rome, aussi je te pose à nouveau la question : où penses-tu trouver les voix ?

— Je pense que la majorité des centuries le soutiendront,

répondit Clodius, toujours souriant.

— Pourquoi ? Les patriciens voteront pour Silanus et Servius. Les populistes voteront pour Silanus et Catilina. Qui restera-t-il pour voter en faveur de Murena ?

— Donne-nous du temps, consul. La campagne n'a même pas encore commencé.

— La campagne a commencé dès la fin des dernières élections. Vous auriez dû passer l'année à prospecter. Et qui va diriger cette campagne miraculeuse ?

— Moi.

— Toi ?

Il y avait tant de dérision dans l'exclamation de Cicéron que je cillai, et l'armure d'arrogance de Clodius parut même brièvement fissurée.

— J'ai une certaine expérience, bredouilla-t-il.

— Quelle expérience ? Tu n'es même pas membre du sénat.

Cette fois, Clodius s'emporta.

— Eh bien, va te faire voir ! Pourquoi avoir pris la peine de venir si tu es tellement sûr que nous allons perdre ?

Il avait l'air tellement scandalisé que Cicéron éclata de rire.

— Qui a parlé de perdre ? Est-ce que c'est ce que j'ai dit ? Mon jeune ami, poursuivit-il en passant son bras sur les épaules de Clodius, je connais deux ou trois choses sur la façon de gagner une élection, et je peux te dire ceci : vous avez toutes les chances de gagner – à partir du moment où vous faites exactement ce que je vous dis de faire. Mais il faut se réveiller avant qu'il ne soit trop tard. C'est pour ça que je voulais te voir.

Cela dit, il fit avec Clodius le tour de l'*atrium* en lui exposant son plan pendant que je suivais avec mon carnet ouvert pour prendre en notes toutes ses directives.

VII

Cicéron n'informa que les sénateurs en qui il avait le plus confiance de son projet de proposer un triomphe pour Lucullus – des hommes comme son frère, Quintus ; l'ancien consul C. Pison ; les préteurs Pomptinus et Flaccus ; des amis comme Gallus, Marcellinus et l'aîné des Frugi ; ainsi que les chefs des patriciens, Hortensius, Catulus et Isauricus. Ceux-ci mirent à leur tour d'autres sénateurs dans la confiance. Tous durent jurer le secret, furent avertis du jour où ils devraient se rendre à la chambre et eurent pour recommandation de rester ensemble quoi qu'il arrive, jusqu'à la levée de la séance. Cicéron n'en parla pas à Hybrida.

Le jour dit, le sénat connut une affluence inhabituelle. Des nobles très âgés qui n'étaient pas venus depuis des années se trouvaient là, et je vis César pressentir le danger car il avait coutume de humer presque littéralement l'air en ce genre de circonstances, inclinant légèrement la tête en arrière tout en scrutant les alentours d'un air soupçonneux (c'est d'ailleurs exactement ce qu'il fit quelques instants avant d'être assassiné). Mais Cicéron avait tout organisé de main de maître. Une loi très fastidieuse visant à réduire le droit des sénateurs à se faire rembourser des voyages non officiels dans les provinces était en cours d'adoption. C'est exactement le genre de législation intéressée qui excite les pires raseurs en politique, et Cicéron en avait aligné toute une rangée, promettant à chacun qu'il pourrait s'exprimer aussi longtemps qu'il le voudrait. À l'instant où il lut l'ordre du jour, certains sénateurs grognèrent et se levèrent pour partir et, au bout d'une heure de discours de Q. Cornificius – orateur très ennuyeux dans le meilleur des cas –, l'assistance se raréfiait considérablement. Certains de nos alliés feignirent de partir, mais se contentèrent en fait de flâner dans les rues autour du sénat. César lui-même finit par ne plus y tenir et s'en alla en compagnie de Catilina.

Cicéron attendit encore un peu, puis se leva et annonça qu'il venait de recevoir une nouvelle motion qu'il aimerait présenter à la chambre. Il appela le frère de Lucullus, Marcus, à parler, lequel lut une lettre du grand général demandant que le sénat lui accorde un triomphe avant les élections consulaires. Cicéron déclara que Lucullus avait assez attendu sa juste récompense et qu'il allait sur-le-champ soumettre la question au vote. À ce moment-là, les patriciens qui flânaient à proximité avaient regagné leurs places tandis que les bancs

des populaires restaient pratiquement vides. Des messagers coururent prévenir César. En attendant, tous ceux qui soutenaient le triomphe de Lucullus se regroupèrent autour de son frère et, une fois les têtes comptées, Cicéron annonça comme prévu que la motion était adoptée à 120 voix contre 16, et déclara la séance levée. Il descendait l'allée d'un pas pressé, précédé de ses licteurs, au moment où César et Catilina arrivaient à la porte. Ils comprirent aussitôt qu'ils étaient tombés dans un piège et avaient manqué quelque chose d'important, mais il leur faudrait bien une heure ou deux pour déterminer exactement quoi. Pour l'instant, ils ne purent que s'écarter pour laisser passer le consul et sa suite. Ce fut un moment jouissif et, ce soir-là, Cicéron se plut à le raconter encore et encore au cours du dîner.

Les problèmes commencèrent le lendemain au sénat. Les bancs des *populares* étaient, cette fois, remplis, et la chambre était agitée. Crassus, Catilina et César avaient eu le temps de découvrir le stratagème de Cicéron. Ils se levèrent l'un après l'autre pour réclamer un nouveau vote. Mais Cicéron ne se laissa pas intimider. Il déclara que le quorum avait été atteint, que Lucullus méritait son triomphe et que le peuple avait besoin d'un spectacle pour reprendre courage : en ce qui le concernait, la question était close. Catilina refusa cependant de s'asseoir et s'obstina à réclamer un nouveau vote. Cicéron essaya calmement de revenir au projet de loi sur le remboursement des dépenses. Comme le vacarme se poursuivait, je crus qu'il allait falloir suspendre la séance. Néanmoins, Catilina n'avait pas encore renoncé à tout espoir de prendre le pouvoir par le vote plutôt que par l'épée, et il admit que le consul avait raison au moins sur un point : le peuple aimait les triomphes, et ne comprendrait pas pourquoi on lui avait promis ce divertissement un jour pour le lui retirer le lendemain. Au dernier moment, il se laissa tomber lourdement sur son banc, faisant en direction de la chaise du consul un geste à la fois dégoûté et colérique. La question était donc réglée : Lucullus aurait son jour de gloire à Rome.

Ce soir-là, Servius vint voir Cicéron. Il déclina avec brusquerie l'invitation à prendre un verre et voulut savoir si les rumeurs étaient justifiées.

— Quelles rumeurs ? s'enquit innocemment Cicéron.

— Les rumeurs qui disent que tu m'as abandonné pour soutenir Murena.

— Bien sûr qu'elles sont fausses. Je voterai pour toi, et c'est ce que je déclarerai à quiconque me le demandera.

— Alors pourquoi as-tu fait en sorte de ruiner mes chances en peuplant la ville d'anciens légionnaires de Murena à la veille du scrutin ?

— La question de la date à laquelle Lucullus célébrera son

triomphe ne regarde que lui, répliqua Cicéron – réponse qui, tout en étant juste du point de vue purement juridique, était d'autre part parfaitement mensongère. Tu es sûr que tu ne veux pas boire quelque chose ?

Servius ne l'écoutait pas.

— Tu me prends vraiment pour un imbécile ?

Sa silhouette voûtée vibra d'émotion.

— C'est de la corruption pure et simple. Et je t'avertis, consul : j'ai l'intention de déposer une loi devant le sénat pour interdire aux candidats, ou à leurs représentants, d'organiser des banquets ou des jeux à la veille d'une élection.

— Écoute, Servius, dit Cicéron. Puis-je te donner un conseil ? L'argent, la fête, les spectacles... cela a toujours fait partie des campagnes électorales et ce sera toujours le cas. Tu ne peux pas te contenter d'attendre que les électeurs viennent à toi. Tu dois donner le change. Il faut aller partout entouré d'une grande foule de partisans. Distribue donc un peu d'argent. Tu peux te le permettre.

— C'est soudoyer les électeurs.

— Il ne s'agit pas de les soudoyer, il s'agit de les exalter. Souviens-toi que la plupart de ces hommes sont pauvres. Ils ont besoin de sentir que leur voix a une valeur. C'est tout ce qu'ils ont.

— Cicéron, tu me stupéfies. Jamais je n'aurais imaginé entendre un consul romain tenir de tels propos ! Le pouvoir t'a complètement corrompu. Je présenterai ma loi demain. Caton soutiendra la motion et j'espère que tu la soutiendras aussi – sinon, le pays en tirera ses conclusions.

— C'est du Servius tout craché, de parler comme un avocat et non comme un politicien ! Tu ne comprends donc pas ? Si au lieu de te voir faire campagne, les gens te voient courir après des preuves pour lancer des poursuites, ils vont penser que tu as déjà perdu espoir. Et il n'y a rien de plus fatal en campagne électorale que de paraître peu sûr de soi.

— Qu'ils pensent ce qu'ils veulent ! rétorqua Servius. Les tribunaux trancheront. Ils sont là pour ça.

Les deux hommes se séparèrent en mauvais termes. Néanmoins, Servius avait raison sur un point : en tant que consul, Cicéron pouvait difficilement se permettre de cautionner la corruption. Il fut donc contraint de soutenir la loi de réforme sur le financement des campagnes quand Servius et Caton la présentèrent au sénat le lendemain.

Les campagnes électorales duraient généralement quatre semaines ; celle-ci en dura huit. Le montant des sommes dépensées fut ahurissant. Les patriciens créèrent une caisse spéciale qu'ils alimentèrent tous pour soutenir Silanus. Catilina reçut un soutien

financier de Crassus. Murena se vit offrir un million de sesterces par Lucullus. Seul Servius mit un point d'honneur à ne rien dépenser du tout, et ne cessa, la mine sombre, de traquer, en compagnie de Caton et d'une équipe de secrétaires, les exemples de dépenses illégales. Pendant ce temps, Rome se remplissait peu à peu des anciens soldats de Lucullus qui campaient sur le Champ de Mars le jour et venaient boire, jouer et se débaucher en ville la nuit. Catilina riposta en attirant des partisans à lui, notamment du Nord-Ouest et en particulier de l'Étrurie. Déguenillés, prêts à tout, ils sortaient tout droit des marais et des forêts primitives de leur région arriérée : anciens légionnaires, brigands, gardiens de troupeaux. Publius Cornélius Sylla, neveu de l'ancien dictateur, qui soutenait Catilina, finança une troupe de gladiateurs avec l'intention affichée de distraire, mais en fait pour intimider. À la tête de cette sinistre bande de lutteurs amateurs et professionnels, il y avait un ancien centurion, Gaius Manlius, qui les entraînait dans la prairie, de l'autre côté du Tibre par rapport au Champ de Mars. Les deux camps ne cessaient de s'affronter sauvagement. Des hommes étaient frappés à mort : d'autres étaient noyés. Lorsque Caton, au sénat, accusa Catilina d'organiser la violence, celui-ci se leva lentement.

— Si l'on ose mettre le feu à l'édifice de ma fortune, déclara-t-il posément en se tournant vers Cicéron, je n'éteindrai pas l'incendie avec de l'eau, mais je l'étoufferai sous des ruines.

Il y eut un silence, puis, alors que la signification de ses paroles s'infiltrait dans les consciences, un chœur de « Oh ! » choqués parcourut la chambre — « Oh ! » — car c'était la première fois que Catilina s'exprimait publiquement de la sorte. Assis à ma place habituelle, en bas à gauche de Cicéron, qui se tenait dans sa chaise curule, je prenais les débats en notes abrégées. Le consul saisit aussitôt la chance que cela représentait. Il leva la main, appelant au silence.

— Romains, commença-t-il, c'est très grave. Qu'il n'y ait pas d'erreur quant à ce que nous venons d'entendre. Greffier, me dit-il d'une voix sévère, répète à la chambre les paroles de Sergius Catilina.

Je n'eus pas le temps d'avoir peur lorsque, pour la première et unique fois de ma vie, je m'adressai au sénat de la République romaine.

— « Si l'on ose mettre le feu à l'édifice de ma fortune, déchiffrerai-je à voix haute, je n'éteindrai pas l'incendie avec de l'eau, mais je l'étoufferai sous des ruines. »

Je parlai aussi fort que je le pus et repris ma place au plus vite, le cœur battant avec une telle violence qu'il semblait secouer mon corps tout entier. Catilina, toujours debout, la tête penchée de côté, dévisageait Cicéron avec une expression qu'il m'est difficile de décrire — un air où se mêlaient une part d'insolence, du mépris et une

haine manifeste mais peut-être aussi une nuance de peur : ce petit mouvement d'inquiétude qui peut pousser un homme désespéré à commettre des actes désespérés. Cicéron, une fois qu'il eut souligné ce qu'il voulait mettre en évidence, fit signe à Caton de reprendre son discours, et je fus le seul à être assez près pour voir que sa main tremblait.

— Marcus Caton garde la parole, déclara-t-il.

Ce soir-là, Cicéron demanda à Terentia de s'entretenir avec son informatrice bien placée, la maîtresse de Curius, pour essayer de déterminer ce que recouvraient exactement les paroles de Catilina.

— Il prend visiblement conscience qu'il va perdre, dit Cicéron, ce qui le rend maintenant d'autant plus dangereux. Il projette peut-être quelque chose pour perturber le scrutin. « Des ruines » ? Demande-lui pourquoi il a utilisé ces termes.

Le triomphe de Lucullus devait avoir lieu le lendemain et, dans cette atmosphère, Quintus s'inquiétait tout naturellement des dispositions prises pour la sécurité de Cicéron. Mais il n'y avait rien à faire. Il n'y avait aucun moyen de modifier l'itinéraire, qui était fixé par une tradition immuable. L'affluence serait considérable. Il n'était que trop facile d'imaginer un assassin déterminé s'élançant pour plonger sa lame dans le corps du consul avant de disparaître dans la foule.

— Voilà, déclara Cicéron, quand un homme est décidé à te tuer, bien malin qui pourra l'arrêter, surtout s'il est prêt à mourir pour y arriver. Nous n'avons plus qu'à nous en remettre à la providence.

— Et aux frères Sextus, ajouta Quintus.

Le lendemain matin, de bonne heure, Cicéron emmena l'ensemble du sénat sur le Champ de Mars, à la Villa Publica, où séjournait Lucullus en attendant d'entrer dans la cité, entouré par les tentes pointues de ses soldats. Avec une arrogance caractéristique, Lucullus fit patienter quelque peu la délégation. Quand il surgit enfin, ce fut en grande pompe, paré d'or et le visage peint au minium. Cicéron récita la proclamation officielle du sénat puis lui tendit une couronne de laurier que Lucullus brandit en tournant lentement sur lui-même sous les acclamations de ses soldats avant de la poser délicatement sur sa tête. Comme je faisais à présent partie des employés du Trésor, j'eus droit à une place dans le défilé, derrière les magistrats et les sénateurs mais devant le butin et les prisonniers, qui comprenaient quelques parents de Mithridate, deux princes de moindre rang et une demi-douzaine de généraux. Nous pénétrâmes dans Rome par la porte Triomphale, et les souvenirs les plus vifs que je garde de cette journée sont la chaleur oppressante du soleil estival, les visages grimaçants de la foule qui bordait les rues et l'odeur fétide des animaux – les bœufs et les mules, qui tiraient et portaient tout cet

or et ces œuvres d'art –, les cris des bêtes se mêlant aux hurlements des spectateurs et, loin derrière nous, tel un bruit de tonnerre assourdi, le martèlement des pas des légionnaires. Je dois dire que tout cela était assez répugnant – toute la ville puant et hurlant comme un troupeau – mais plutôt moins que lorsque nous eûmes traversé le cirque Maximus et fûmes revenus au forum par la via Sacra, pour attendre le reste de la procession. Le bourreau, entouré de ses assistants, se tenait devant le *Carcer*. Il avait une formation de boucher et c'était exactement ce qu'il avait l'air d'être, trapu et costaud dans son tablier de cuir. C'était là que la foule était la plus dense, attirée comme toujours par le frisson que suscite l'imminence de la mort. Les malheureux prisonniers, enchaînés par le cou, le visage brûlé d'avoir été soudainement exposé au soleil après des années d'obscurité, furent amenés un par un au *carnifex*, qui les fit descendre dans le *Carcer* pour les étrangler – hors de notre vue heureusement, ce qui n'empêcha pas Cicéron de détourner résolument les yeux sans cesser de parler et de regarder fixement Hybrida. Quelques rangs plus loin, Catilina observait Cicéron avec un intérêt presque sensuel.

Voilà mes principaux souvenirs de ce triomphe quoique, maintenant que j'y pense, il me revienne encore que lorsque Lucullus traversa le forum sur son char, il était suivi à cheval par Murena, qui avait laissé sa province aux bons soins de son frère et était enfin arrivé à Rome pour l'élection. Il fut ovationné par la multitude. Le candidat au consulat présentait l'image même du héros de guerre avec son pectoral rutilant et son superbe casque à plumet rouge, même s'il n'avait pas combattu depuis des années et s'était quelque peu alourdi en Gaule transalpine. Les deux hommes mirent pied à terre et gravirent les marches du Capitole, où César les attendait avec le collège des pontifes. Lucullus marchait devant, bien sûr, mais son légat n'était qu'à quelques pas derrière lui, et je mesurai alors tout le génie de Cicéron qui avait en réalité mis en place un immense rassemblement électoral en faveur de Murena. Chaque vétéran reçut un butin de neuf cent cinquante drachmes, ce qui correspondait à l'époque à environ quatre ans de paye – et faisait donc une belle somme –, puis la cité tout entière et les quartiers environnants eurent droit à un banquet de roi.

— Si Murena ne gagne pas après ça, me glissa Cicéron en partant pour le dîner officiel, c'est qu'il ne mérite pas de vivre.

Le lendemain, le sénat vota la proposition de Servius et de Caton puis Cicéron rentra chez lui. Terentia l'attendait, pâle et tremblante, mais sa voix était ferme. Elle venait, dit-elle, de rentrer du temple de la Bonne Déesse. Elle avait une nouvelle affreuse à lui annoncer, et Cicéron devait se préparer à un choc. Son amie, la noble dame qui était venue l'avertir du complot qui le menaçait, avait été découverte

morte ce matin dans la rue, devant chez elle. Elle avait eu l'arrière du crâne fracassé par un coup de marteau et la gorge tranchée.

Aussitôt le choc passé, Cicéron fit venir Quintus et Atticus. Ils arrivèrent sur-le-champ et apprirent, consternés, la nouvelle. Leur premier souci fut la sécurité du consul. Il fut décidé que deux hommes passeraient la nuit dans la maison et patrouilleraient dans les pièces du rez-de-chaussée. D'autres escorteraient le consul en public pendant la journée. Il changerait d'itinéraire à l'allée et au retour. On ferait l'acquisition d'un chien féroce pour garder la porte.

— Et pendant combien de temps devrai-je vivre comme un prisonnier ? se plaignit-il. Jusqu'à la fin de mes jours ?

— Non, répondit Terentia, faisant une fois encore la preuve d'une rare capacité à comprendre les situations, jusqu'à la fin des jours de Catilina, parce que tant qu'il sera à Rome, tu ne seras plus en sécurité.

Il sut qu'elle avait raison et, à contrecœur, grommela un assentiment. Atticus se chargea d'envoyer un message à l'ordre des chevaliers.

— Mais pourquoi a-t-il fallu qu'il la tue ? se demanda Cicéron à voix haute. S'il la soupçonnait d'être mon informatrice, pourquoi ne pas avoir simplement averti Curius de ne rien dire devant elle ?

— Tout simplement parce qu'il aime tuer, répondit Quintus.

Cicéron réfléchit un instant puis se tourna vers moi.

— Envoie un lecteur trouver Curius pour lui dire que je veux le voir, tout de suite.

— Tu veux inviter chez toi quelqu'un qui participe à un complot pour t'assassiner ? s'exclama Quintus. C'est de la folie !

— Je ne serai pas seul. Tu seras là aussi. Il ne viendra probablement pas. Mais s'il vient, au moins découvrons-nous peut-être quelque chose.

Il passa en revue nos mines inquiètes.

— Eh bien ? Quelqu'un a une meilleure idée ?

Personne ne répondit. J'allai donc voir les lecteurs qui jouaient aux dés dans un coin de l'*atrium* et ordonnai au plus jeune d'aller chercher Curius.

C'était une de ces chaudes et interminables journées d'été où le soleil semble ne jamais vouloir se coucher, et je me souviens des grains de poussière suspendus, immobiles, dans les rais de lumière déclinante. Ces soirs-là, lorsque les seuls sons perceptibles sont le bourdonnement des insectes et le doux gazouillis des oiseaux, Rome paraît plus ancienne que n'importe quel endroit au monde ; aussi immémoriale que la terre elle-même, complètement au-delà du temps. Impossible, alors, de croire que des forces étaient à l'œuvre en son

cœur même, au sénat, pour la détruire ! Nous attendions sans parler, trop tendus pour goûter au repas qu'on avait servi sur la table. Les gardes du corps supplémentaires demandés par Atticus arrivèrent et se postèrent dans le vestibule. Quand, une heure ou deux plus tard, les ombres s'allongèrent, plongeant la maison dans l'obscurité et contraignant les esclaves à allumer les chandelles, je supposai qu'on n'avait pas pu trouver Curius ou qu'il avait refusé de venir. C'est alors que nous entendîmes la porte s'ouvrir et se refermer bruyamment, puis le lecteur entra, suivi du sénateur, qui regarda autour de lui avec méfiance – d'abord Cicéron, puis Atticus, Quintus, Terentia et moi avant de revenir à Cicéron. Il était certainement très beau, on pouvait au moins lui accorder ça. Son vice était le jeu et pas l'alcool, et j'imagine que lancer les dés ne laisse pas trop de traces sur un homme.

— Eh bien, Curius, dit Cicéron à voix basse. Voilà une terrible histoire.

— Je ne parlerai qu'à toi seul, répliqua-t-il. Pas devant les autres.

— Tu ne parleras pas devant les autres ? Par tous les dieux, tu parlerais devant le peuple romain tout entier si tel était mon bon vouloir ! L'as-tu tuée ?

— Sois maudit, Cicéron ! jura Curius avant de s'élancer vers le consul, mais Quintus fut aussitôt debout et lui barra le passage.

— Du calme, sénateur, le prévint-il.

— L'as-tu tuée ? répéta Cicéron.

— Non ! hurla Curius.

— Mais tu sais qui l'a fait ?

— Oui, s'écria-t-il, toi !

Une fois encore, il s'efforça de passer devant Quintus, mais le frère de Cicéron était un ancien soldat et il n'eut aucun mal à l'arrêter.

— Tu l'as tuée, espèce de salaud ! cria-t-il de nouveau en se débattant contre l'étreinte solide de Quintus, en faisant d'elle ton espionne !

— Fort bien, répliqua Cicéron en le regardant froidement. Je suis prêt à assumer ma part de responsabilité. Et toi ?

Curius marmonna quelque chose d'inaudible et se libéra de Quintus avant de se détourner.

— Catilina sait-il que tu es ici ?

Curius fit non de la tête.

— Bon, c'est déjà quelque chose, dit Cicéron. Maintenant, écoute-moi. Je vais te donner une chance, à toi d'être assez malin pour la saisir. Tu as remis ton destin entre les mains d'un fou. Si tu ne t'en étais pas rendu compte avant, tu dois en prendre conscience maintenant. Comment Catilina a-t-il su qu'elle était venue me voir ?

Cette fois encore, Curius marmonna quelque chose que personne

ne put saisir. Cicéron porta la main à son oreille.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Parce que je le lui ai dit, répéta Curius en fixant Cicéron de ses yeux remplis de larmes.

Il se frappa la poitrine du poing.

— Elle m'a tout raconté et je l'ai répété à Catilina ! s'écria-t-il avant de se frapper à nouveau, à coups violents et redoublés, tel un saint homme d'Orient pleurant les morts.

— Il faut tout me dire, demanda Cicéron d'une voix posée. Tu comprends ? Il me faut les noms, les lieux, les heures. J'ai besoin de savoir qui exactement va m'attaquer et où. Ne rien me dire équivaldrait à de la trahison.

— Et tout te dire ferait de moi un traître !

— Trahir le mal est une vertu, assura Cicéron en se levant.

Il posa les mains sur les épaules de Curius et le dévisagea avec intensité.

— Quand ta maîtresse est venue me voir, elle se préoccupait autant de ta sécurité que de la mienne. Elle m'a fait promettre, sur la vie de mes enfants, que je t'accorderais l'immunité si jamais ce complot était déjoué. Pense à elle, Curius, couchée là-bas... belle, courageuse, brisée... sois digne de son amour et de sa mémoire, et agis maintenant comme tu sais qu'elle l'aurait voulu.

Curius pleura ; et de fait, j'avais moi-même peine à retenir mes larmes tant était pitoyable la vision évoquée par Cicéron ; cela et la promesse de l'immunité l'emportèrent. Quand Curius se fut suffisamment remis, il jura de prévenir Cicéron dès qu'il en apprendrait davantage sur les projets de Catilina. La fragile source d'information que Cicéron avait dans le camp ennemi demeura donc intacte.

Il n'eut pas à attendre longtemps.

Le lendemain était la veille des élections, et Cicéron devait présider le sénat. Mais, par crainte d'une embuscade, il dut prendre un itinéraire détourné en suivant l'Esquilin puis en prenant la via Sacra. Le trajet fut deux fois plus long que d'habitude, et, le temps que nous arrivions, c'était le milieu de l'après-midi. Sa chaise curule fut installée à l'entrée, et il s'assit dans l'ombre, entouré de ses licteurs, pour lire son courrier en attendant qu'on eût pris les auspices. Plusieurs sénateurs s'approchèrent pour lui demander s'il savait ce que Catilina était censé avoir dit le matin même. Il avait apparemment tenu conférence chez lui dans les termes les plus virulents. Cicéron répondit qu'il n'en savait rien et m'envoya aux nouvelles. Je fis le tour du *senaculum* et abordai un ou deux sénateurs avec qui j'entretenais des rapports amicaux. Les rumeurs allaient bon train. Certains

prétendaient que Catilina avait lancé des appels au meurtre des Romains les plus riches, d'autres qu'il avait exhorté à la révolte. Je pris quelques notes et m'apprêtais à retourner auprès de Cicéron quand Curius passa tout près de moi et me glissa une note dans la main. Il était blême de terreur.

— Donne ça au consul, murmura-t-il avant de disparaître sans me laisser le temps de répondre.

Je regardai autour de moi. Une bonne centaine de sénateurs étaient réunis là et discutaient par petits groupes. Pour autant que je le sache, personne n'avait rien remarqué. Je me dépêchai de retourner auprès de Cicéron pour lui remettre le message.

— C'est de Curius, chuchotai-je.

Il l'ouvrit, l'examina un instant, et son visage prit une expression tendue. Il me montra le message. Il y était écrit : *Tu seras assassiné demain, pendant les élections*. C'est à cet instant que les *augures* arrivèrent en déclarant que les auspices étaient propices.

— En êtes-vous sûrs ? demanda Cicéron d'une voix sombre.

Ils lui certifièrent solennellement qu'ils en étaient certains. Je le voyais étudier mentalement toutes les solutions. Il finit par se lever et demanda aux licteurs de prendre sa chaise, puis il les suivit dans l'ombre fraîche de la curie. Les sénateurs entrèrent à sa suite.

— Savons-nous exactement ce qu'a dit Catilina ce matin ? demanda-t-il.

— Non, pas en détail, répondis-je.

Pendant que nous remontions l'allée, il me glissa à voix basse :

— Je crains que cet avertissement ne soit pas sans fondement. Si l'on y réfléchit, c'est le seul moment où ils peuvent savoir exactement où je me trouverai – sur le Champ de Mars, en train de présider le scrutin. Et avec les milliers de personnes qui seront sur place, il serait très facile à une dizaine ou une vingtaine d'hommes armés de se frayer un chemin jusqu'à moi et de m'abattre.

Nous étions arrivés à l'estrade et les bancs se remplissaient. Il jeta un coup d'œil en arrière, scrutant les silhouettes vêtues de blanc.

— Est-ce que Quintus est là ?

— Non, répondis-je. Il fait campagne.

De fait, de nombreux sénateurs étaient absents. Tous les candidats au consulat et la plupart de ceux qui se présentaient au tribunat et à la préture – dont Quintus et César – avaient choisi de passer l'après-midi à rencontrer les électeurs plutôt que de suivre les affaires de l'État. Seul Caton était à sa place, et lisait les comptes du Trésor. Cicéron fit la grimace et serra le poing, broyant le message de Curius. Il resta ainsi un moment, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que toute la chambre le regardait. Il monta alors les marches de l'estrade pour regagner sa chaise.

— Sénateurs, commença-t-il, je viens d'être informé qu'une grave conspiration contre la république se prépare, et qu'elle implique le meurtre de votre premier consul.

L'assemblée en eut le souffle coupé.

— Afin de pouvoir examiner les preuves et en débattre, je propose que le début des élections de demain soit repoussé jusqu'à ce que l'on ait évalué convenablement la nature de cette menace. Y a-t-il des objections ?

Dans le brouhaha fébrile qui s'ensuivit, aucune voix ne se fit entendre en particulier.

— En ce cas, reprit-il vivement, la séance est levée jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Là-dessus, il descendit l'allée centrale, suivi par ses licteurs.

Rome était à présent plongée dans la plus grande confusion. Cicéron retourna directement chez lui et dépêcha immédiatement clercs et messagers dans toute la ville. Chaque informateur potentiel serait interrogé pour découvrir ce qu'avait dit Catilina. Je reçus l'ordre d'aller trouver Curius chez lui, sur l'Aventin. Son portier commença par refuser de me laisser entrer – le sénateur ne recevait personne, me dit-il – mais je lui fis porter un message de la part de Cicéron et Curius finit par me recevoir. Il était au bord de la crise de nerfs, déchiré entre sa crainte de Catilina et sa peur d'être impliqué dans le meurtre d'un consul. Il refusa catégoriquement de m'accompagner pour rencontrer Cicéron face à face, assurant que ce serait trop dangereux. J'eus les plus grandes difficultés à le persuader de me décrire la réunion chez Catilina. Tous les hommes de main de Catilina s'y trouvaient, dit-il : dans les onze sénateurs en tout, en le comptant. Il y avait aussi une demi-douzaine de chevaliers de l'ordre équestre – il cita Nobilior, Statilius, Capito et Cornélius – ainsi que l'ancien centurion Manlius et de nombreux mécontents de Rome et de toute l'Italie. La scène avait quelque chose de très théâtral. La maison était entièrement vide – Catilina était ruiné et la propriété hypothéquée – à l'exception d'un aigle d'argent qui avait été l'emblème personnel du consul Marius quand il s'était battu contre les patriciens. Quant aux propos de Catilina, d'après Curius, ils donnaient à peu près cela (je les notai à mesure qu'il les citait) :

« Mes amis, depuis la chute des rois, Rome est dirigée par une oligarchie puissante qui contrôle tout – toutes les charges de l'État, le territoire, l'armée, les impôts et tributs versés par nos provinces les plus lointaines. Quoi que nous fassions, le reste d'entre nous n'est que de la racaille sans crédit, sans influence. Même ceux d'entre nous qui sont de haute naissance doivent faire des courbettes devant des hommes dont ils se feraient craindre dans un État convenablement dirigé. Vous savez de qui je veux parler. Crédit, pouvoir, honneurs,

argent, tout est à eux ou à leurs amis ; ils ne nous laissent que les échecs, les dangers, les condamnations, la misère.

« Combien de temps encore, mes braves, le permettrez-vous ? Une mort que notre courage rendra honorable n'est-elle pas préférable à une vie misérable, sans pouvoir, que nous perdrons dans le déshonneur, après avoir servi de jouet à la tyrannie d'autrui ? Mais rien n'est inéluctable. Nous sommes jeunes, énergiques, alors que le temps et la richesse ont fait d'eux des vieillards. Peut-on leur laisser édifier deux ou trois maisons à côté l'une de l'autre, tandis que nous n'avons même pas un foyer bien à nous ? Ils achètent des tableaux, des statues, des objets d'art et des mares à poissons quand nous n'avons chez nous qu'indigence et dettes. Il ne nous reste qu'un présent sinistre et un avenir encore plus sombre.

« Réveillez-vous donc ! Elle est là, juste devant vous, cette liberté que vous avez toujours désirée, et avec elle, l'honneur, la gloire et le butin de la victoire. Usez de moi comme commandant ou soldat et souvenez-vous des richesses promises aux vainqueurs ! Voilà ce que je veux faire pour vous si je deviens consul. Refusez d'être des esclaves ! Soyez des maîtres ! Et montrons enfin au monde que nous sommes des hommes ! »

Telle fut en gros la teneur du discours de Catilina. Après l'avoir prononcé, il s'était retiré dans une pièce à l'écart pour s'entretenir en privé avec ses plus proches camarades, dont Curius. Là, une fois la porte résolument fermée, il leur avait rappelé leur serment solennel et déclaré que le moment était venu de frapper, leur proposant de tuer Cicéron sur le Champ de Mars dès le lendemain, pour profiter de la confusion des élections. Curius assura n'avoir assisté qu'à une partie de la discussion avant de s'éclipser pour avertir Cicéron. Il refusa de faire une déclaration écrite sous serment confirmant son récit et décréta sans ambages qu'il ne témoignerait pas. Il fallait à tout prix que son nom reste en dehors de l'affaire.

— Tu dois dire au consul que, s'il me convoque, je nierai tout.

Lorsque je revins chez Cicéron, la porte était bloquée et l'on ne laissait plus entrer que les visiteurs connus et en qui l'on avait toute confiance. Une foule s'était rassemblée dans la rue. Je me rendis dans le bureau. Quintus et Atticus s'y trouvaient déjà. Je transmis le message de Curius et montrai à Cicéron le compte rendu des propos de Catilina.

— Maintenant, je le tiens ! s'exclama-t-il avec excitation. Cette fois, il est allé trop loin !

Et il envoya chercher les dirigeants du sénat. Une bonne douzaine d'entre eux, parmi lesquels Hortensius et Catulus, vinrent dans le cours de l'après-midi et de la soirée. Cicéron leur montra à tous ce que Catilina était censé avoir dit et leur parla de la menace de

mort. Mais quand il refusa de divulguer sa source (« J'ai donné ma parole »), je vis plusieurs d'entre eux – en particulier Catulus, qui avait été à une époque très ami avec Catilina – devenir soudain sceptiques. En fait, connaissant l'intelligence de Cicéron, ils se demandaient visiblement s'il n'inventait pas toute l'histoire pour discréditer son ennemi. Irrité par leur réaction, Cicéron commença à perdre son assurance.

Il y a des moments en politique, comme dans la vie en général, où l'on se trompe quoi qu'on fasse : c'était exactement ce genre de situation. Maintenir les élections comme si de rien n'était aurait été pure folie. D'un autre côté, les repousser sans apporter la preuve que le danger était réel paraissait bien timoré. Cicéron passa la nuit à se demander ce qu'il devait dire au sénat et, pour une fois, le manque de sommeil se lisait sur ses traits le lendemain matin. Il avait l'air d'un homme qui subit une pression effrayante.

Le lendemain, à l'ouverture du sénat, il n'y avait pas un espace de libre sur les bancs. Les sénateurs étaient alignés contre les murs et encombraient les allées. Les auspices avaient été pris et les portes ouvertes juste après l'aube. Jamais on n'avait vu session aussi précipitée. Pourtant, la chaleur estivale montait déjà. La question était de savoir si les élections consulaires auraient lieu ou pas. Dehors, le forum grouillait de citoyens, principalement des partisans de Catilina, et on les entendait de l'intérieur de la chambre scander avec colère qu'ils voulaient voter. Derrière l'enceinte de la cité, sur le Champ de Mars, on avait dressé l'enclos à moutons et les urnes électorales à l'intérieur de la curie, on aurait dit que deux gladiateurs allaient combattre. Cicéron se leva et je vis Catilina à sa place, sur le premier banc, ses acolytes resserrés autour de lui, plus calme et insolent que jamais, et César assis à proximité, bras croisés.

— Pères conscrits, commença Cicéron, aucun consul n'intervient à la légère dans le déroulement sacré d'une élection – et surtout pas un consul tel que moi, qui doit tout ce qu'il a à son élection par le peuple romain. Mais on m'a averti hier d'un complot visant à profaner ce rituel sacré entre tous – un complot, une intrigue, une conspiration d'hommes désespérés décidés à profiter du tumulte suscité par le scrutin pour assassiner votre consul et provoquer ainsi le chaos dans la ville afin de pouvoir prendre le contrôle de l'État. Ce dessein méprisable n'a pas été ourdi dans quelque contrée lointaine, ni dans un repaire de criminel mais au cœur même de la cité, dans la maison de Sergius Catilina.

Les sénateurs écoutèrent dans un silence absolu Cicéron lire le message anonyme de Curius (*Tu seras assassiné demain, pendant les élections*) suivi par les paroles mêmes du sénateur (*Combien de temps encore, mes braves, le permettrez-vous... ?*). Et, lorsqu'il eut terminé, il

n'y avait pas un regard qui ne fût tourné vers Catilina.

— Sa diatribe achevée, reprit Cicéron, Catilina s'est isolé avec quelques autres pour envisager, et ce n'était pas la première fois, la meilleure façon de me supprimer. L'étendue de ce que je sais est telle, pères conscrits, que j'ai décidé qu'il était de mon devoir de tout vous exposer, afin que vous puissiez décider de la meilleure façon d'agir.

Il s'assit et, après un silence, quelqu'un lança :

— Réponds !

Puis d'autres reprirent l'injonction et, tel un javelot, la lancèrent avec colère contre Catilina :

— Réponds ! Réponds !

Catilina haussa les épaules, arborant une sorte de demi-sourire, et se leva. C'était un vrai colosse, et sa simple présence physique suffit à imposer le silence à la chambre.

— À l'époque où les ancêtres de Cicéron baisaient encore des chèvres, ou je ne sais à quoi ils s'amusaient dans les montagnes d'où il vient...

Il fut interrompu par des rires, certains provenant, je dois le dire, des bancs des patriciens autour de Catulus et d'Hortensius.

— À cette époque, poursuivit-il lorsque le brouhaha se fut calmé, quand mes ancêtres étaient consuls et cette république plus jeune et plus virile, nous étions dirigés par des combattants et non par des juristes. Notre consul si informé ici présent m'accuse de sédition. Si c'est ainsi qu'il choisit de l'appeler, soit, c'est de la sédition. Pour ma part, j'appellerai cela la vérité. Quand je considère cette république, sénateurs, je vois deux corps. L'un, dit-il en désignant les patriciens puis Cicéron, parfaitement immobile sur sa chaise curule, a une tête, mais il est maigre et épuisé. L'autre, ajouta-t-il en montrant la porte et le forum au-delà, n'a pas de tête, mais il est très grand et robuste. Je sais quel corps je préfère, et il n'est pas question qu'il aille sans tête tant que je vivrai !

En regardant aujourd'hui ces mots, il me paraît ahurissant que Catilina n'ait pas été saisi et accusé de trahison sur-le-champ. Mais il avait des soutiens puissants, et à peine eut-il repris sa place que Crassus s'était levé. Ah oui, Marcus Licinius Crassus – je suis loin de lui avoir consacré assez de place dans cette partie de mon récit ! Permettez-moi de corriger cette lacune. Ce chasseur d'héritages de vieilles dames ; cet usurier pratiquant des taux exorbitants ; ce propriétaire de taudis ; ce spéculateur passé maître dans l'art de faire des réserves ; cet ancien consul au crâne chauve et au cœur dur comme la pierre... ce Crassus était un formidable orateur quand il décidait de consacrer son esprit rusé à l'éloquence, ce qu'il fit en cette matinée de juillet.

— Pardonnez ma stupidité, chers collègues, déclara-t-il, peut-

être est-ce juste moi, mais j'ai eu beau écouter attentivement, je n'ai pas encore entendu une seule preuve qui justifie de retarder un tant soit peu les élections. À quoi se résume exactement cette prétendue conspiration ? À un message anonyme ? Eh bien, le consul pourrait l'avoir écrit lui-même, et ils sont nombreux ici à l'en croire parfaitement capable ! On rapporte une diatribe ? Je n'ai rien entendu de particulièrement choquant. En fait, elle m'a surtout rappelé le genre de discours que pouvait prononcer l'homme nouveau radical qu'était Marcus Tullius Cicéron avant qu'il ne s'associe à mes amis patriciens du banc d'en face !

C'était tout à fait pertinent. Je n'osais pas me tourner vers Cicéron et gardais les yeux fixés droit devant moi. Crassus saisit les bords de sa toge entre ses pouces et ses index et écarta les coudes, à la manière d'un provincial donnant son avis sur un mouton au marché.

— Les dieux savent, et vous savez tous – je remercie la providence pour cela – que je ne suis pas pauvre. Je n'ai rien à gagner à l'annulation des dettes, ce serait plutôt l'inverse. Mais je ne pense pas qu'il convienne d'interdire à Catilina de se porter candidat, ni de repousser ces élections ne serait-ce que d'une heure en se fondant uniquement sur les maigres éléments que nous venons d'entendre. Je propose donc une motion : *Que l'élection des deux consuls commence immédiatement et que cette séance soit levée pour reprendre sur le Champ de Mars.*

— Je soutiens cette motion ! clama César en se levant d'un bond. Et je demande qu'elle soit soumise au vote tout de suite afin de ne plus perdre davantage de temps en manœuvres dilatoires et de pouvoir terminer l'élection des prochains consuls avant le coucher du soleil, conformément à nos lois ancestrales.

Tout comme une balance parfaitement équilibrée peut soudain basculer d'un côté ou de l'autre en ajoutant ou retirant quelques grains de blé, l'atmosphère du sénat changea radicalement ce matin-là. Ceux qui, quelques instants seulement plus tôt, avaient hué Catilina, réclamaient à présent à grands cris le début de l'élection, et Cicéron décida sagement de ne même pas soumettre la question au vote.

— La curie sait visiblement ce qu'elle veut, déclara-t-il d'une voix glaciale. Le scrutin commencera tout de suite.

Puis il ajouta à voix basse :

— Puissent les dieux protéger la république.

Je ne crois pas que beaucoup de sénateurs l'aient entendu, en tout cas certainement pas Catilina et sa clique, qui ne respectèrent même pas le protocole habituel selon lequel le sénateur quittait la chambre en premier. Les poings levés, poussant des cris de triomphe, ils se frayèrent un chemin dans l'allée bondée et filèrent au forum.

Cicéron était coincé. Il pouvait difficilement rentrer chez lui comme un lâche. Il devait donc suivre le mouvement car rien ne pourrait avoir lieu tant que le magistrat en charge, c'est-à-dire lui, ne se trouverait pas sur le Champ de Mars pour vérifier les procédures. Quintus, qui s'inquiétait toujours terriblement pour la sécurité de son frère et qui avait prévu très exactement que les choses se termineraient ainsi, avait apporté son vieux pectoral militaire, et il insista pour que Cicéron le porte sous sa toge. Je vis bien que Cicéron hésitait, mais le moment était si tendu qu'il se laissa convaincre et, tandis qu'un groupe de sénateurs se rassemblait autour de lui pour l'abriter, je l'aidai à retirer sa toge, donnai un coup de main à Quintus pour fixer l'armure de bronze puis rajustai la toge par-dessus. Naturellement, la forme rigide du métal se voyait clairement sous le lainage blanc, toutefois Quintus lui assura que, loin d'être un problème, ce serait au contraire un avantage : l'armure découragerait tout assassin éventuel. Ainsi protégé, et avec une escorte serrée de licteurs et de sénateurs autour de lui, Cicéron sortit de la curie la tête haute pour s'immerger dans l'éclat et le vacarme de cette journée d'élection.

Le peuple affluait vers le Champ de Mars et nous nous laissâmes porter par le flot. De plus en plus de partisans surgissaient et faisaient corps autour de Cicéron, au point qu'une couche protectrice d'au moins quatre ou cinq hommes constituait un écran entre lui et la foule. Un rassemblement aussi énorme peut être terrifiant – monstre inconscient de sa propre force et susceptible, à la moindre impulsion, de se ruer par-ci ou par-là, de paniquer et d'écraser tout sur son passage. Sur le lieu du scrutin, la foule était ce jour-là absolument immense, et nous nous y enfonçâmes comme un coin dans une pièce de bois. Je me trouvais à côté de Cicéron, et nous fûmes poussés et tirés par notre escorte jusqu'à l'endroit aménagé pour le consul. Il s'agissait d'une longue estrade à laquelle on accédait par une échelle, et d'une tente juste derrière où il pouvait se reposer.

D'un côté, séparée par une palissade blanche, il y avait l'enceinte des candidats, qui étaient plus d'une vingtaine. Il s'agissait ce jour-là de voter à la fois pour le consulat et pour la préture. Catilina parlait avec César et, lorsqu'ils virent arriver Cicéron, empourpré et revêtu de son pectoral, ils éclatèrent tous deux de rire et firent signe aux autres de regarder.

— Je n'aurais jamais dû mettre cette saleté de truc, me chuchota Cicéron. Je transpire comme un porc et ça ne protège même pas ma tête et mon cou.

Cependant, comme les élections avaient déjà pris du retard, il n'eut pas le temps de l'enlever et dut immédiatement rejoindre les *augures* en réunion privée. Ils assurèrent que les auspices étaient bons,

et Cicéron put donner l'ordre de procéder au scrutin. Il monta sur l'estrade, suivi par les candidats, et récita toutes les prières d'une voix ferme et sans le moindre accroc. Les trompettes sonnèrent, le drapeau rouge fut hissé au sommet du Janicule et la première centurie franchit le pont pour voter. Il ne s'agissait plus ensuite que de faire avancer heure après heure la file des électeurs sous un soleil de plomb tandis que Cicéron bouillait comme un homard sous son pectoral.

Pour ce que mon avis peut valoir, je pense qu'il se serait fait assassiner ce jour-là s'il n'avait pas agi comme il l'a fait. Les conspirations prospèrent dans l'obscurité et, en projetant une telle lumière sur les conjurés, il les avait momentanément effarouchés. Il y avait trop de spectateurs : si l'on avait frappé Cicéron, le responsable n'aurait pu passer inaperçu. Et, de toute façon, comme il avait sonné l'alarme, il était maintenant entouré d'un tel nombre d'amis et d'alliés qu'il aurait fallu des hordes d'hommes déterminés pour pouvoir l'atteindre.

La journée suivit donc son cours habituel sans qu'aucune main se lève contre lui. Il eut au moins la satisfaction d'annoncer l'élection de son frère à la préture. Mais Quintus l'emporta moins confortablement que prévu tandis que César devançait tout le monde de très loin. Les résultats du consulat furent conformes aux prévisions : Julius Silanus arriva premier et Murena second, avec Servius et Catilina ex aequo derrière. Catilina gratifia Cicéron d'un salut moqueur et quitta le Champ de Mars avec ses partisans : il ne s'était pas attendu à un autre résultat. Servius, en revanche, prit extrêmement mal sa défaite. Il vint voir Cicéron après la proclamation des résultats et prononça toute une tirade contre lui pour avoir laissé se dérouler la campagne la plus corrompue de l'Histoire.

— Je vais m'en remettre aux tribunaux, avertit-il. Mon dossier est accablant. La bataille n'est pas encore perdue, loin de là !

Puis il s'éloigna à grands pas, suivi par ses serviteurs chargés de cassettes remplies de preuves. Cicéron, qui était tombé de fatigue sur sa chaise curule, jura en le regardant s'éloigner. Je tentai une remarque consolante, mais il me rabroua sèchement et me dit de faire quelque chose d'utile, pour changer, en l'aidant à retirer ce satané pectoral. Il avait la peau à vif à cause du frottement du métal, et, dès qu'il fut délivré, il saisit la pièce d'armure à deux mains et la jeta, furieux, à l'autre bout de la tente, où elle atterrit dans un bruit de ferraille.

VIII

Une terrible mélancolie s'empara de Cicéron, d'une intensité que je ne lui avais jamais vue auparavant. Terentia emmena les enfants passer le reste de l'été sur les hauteurs plus fraîches et ombragées de Tusculum, mais le consul resta travailler à Rome. La chaleur était anormalement étouffante, la puanteur du grand égout qui passait sous le forum envahit peu à peu les collines, et des centaines de personnes furent emportées par les fièvres, l'odeur infecte des cadavres s'ajoutant à l'atmosphère méphitique. Je me suis souvent demandé ce que l'Histoire aurait retenu de Cicéron s'il avait à cette époque succombé à une maladie mortelle – et la réponse est « très peu de choses ». À quarante-trois ans, il n'avait remporté aucune victoire militaire. Il n'avait pas encore écrit de grand livre. En vérité, il avait été élu au consulat, mais c'était le cas de pas mal d'imbéciles, Hybrida en étant l'exemple le plus flagrant. La seule loi de quelque importance qu'il avait fait promulguer était la réforme du financement des campagnes proposée par Servius, texte qu'il détestait profondément. En attendant, Catilina était toujours en liberté et Cicéron avait perdu beaucoup de prestige à cause de ce qui était passé pour de la panique à la veille des élections. Alors que l'été se muait en automne, son consulat atteignait ses trois quarts et allait s'achever sur du néant – constatation qu'il ressentait avec plus d'acuité que quiconque.

Un jour de septembre, je le laissai seul avec une pile de documents légaux à lire. C'était près de deux mois après les élections. Servius avait mis à exécution sa menace de poursuivre Murena et cherchait à faire annuler sa victoire au consulat.

Cicéron se sentait obligé de défendre l'homme qu'il avait tant contribué à faire élire. Une fois encore, il allait plaider auprès d'Hortensius, et la somme des preuves à traiter était considérable. Mais lorsque je rentrai quelques heures plus tard, la pile de documents était toujours intacte. Il n'avait pas bougé de son lit de repos. Il serrait un coussin sur son ventre et je lui demandai s'il se sentait mal.

— J'ai le cœur sec, répondit-il. À quoi bon lutter et abattre tant de travail ? Personne ne se souviendra de mon nom – pas même dans un an, sans parler de mille. Je suis fini – c'est un échec complet.

Il poussa un soupir et contempla le plafond, le dos de la main appuyé contre son front.

— J'avais de tels rêves, Tiron... de tels espoirs de gloire et de

renommée. Je voulais connaître la célébrité d'Alexandre. Mais tout a mal tourné. Et sais-tu ce qui me tourmente le plus quand je me réveille la nuit ? C'est de ne pas voir comment j'aurais pu agir autrement.

Il continuait de rester en contact avec Curius, qui ne s'était toujours pas remis du chagrin que lui avait causé la mort de sa maîtresse ; en fait, c'en était presque devenu une obsession. Cicéron apprit par lui que Catilina n'avait cessé de comploter contre l'État, et beaucoup plus sérieusement qu'auparavant. Il y avait des rapports inquiétants faisant état de chariots couverts remplis d'armes, déplacés à la faveur de la nuit sur les routes qui menaient à Rome. On dressa de nouvelles listes de sénateurs potentiellement favorables, et, d'après Curius, parmi eux se trouvaient deux jeunes sénateurs patriciens, M. Claudius Marcellus et Q. Scipion Nasica. Un autre signe inquiétant était que G. Manlius, le lieutenant aux yeux hagards de Catilina, avait disparu de ses repaires habituels dans les bas-fonds de Rome et parcourait, disait-on, l'Étrurie pour recruter des troupes de partisans armés. Curius ne pouvait produire aucune preuve écrite – Catilina était bien trop rusé pour ça – et, ayant posé quelques questions de trop, il finit par s'attirer les soupçons des autres conspirateurs et ne tarda pas à être exclu du noyau dur de la bande. Ainsi, la source d'informations de première main de Cicéron se tarit-elle peu à peu.

À la fin du mois, le consul décida de risquer à nouveau sa crédibilité en soumettant le problème au sénat. Ce fut un désastre.

— J'ai été informé... commença-t-il, mais il ne put poursuivre en raison de l'hilarité qui parcourut aussitôt la chambre.

« J'ai été informé » était l'expression qu'il avait employée par deux fois déjà pour brandir le spectre de Catilina, et c'était devenu une sorte de plaisanterie satirique. De petits farceurs la lui lançaient dans la rue quand il passait : « Oh, regardez ! Voilà Cicéron ! Vient-il d'être informé ? » Ses ennemis au sénat le criaient pendant qu'il parlait : « Alors, Cicéron, t'es-tu informé comme il faut ? » Et voilà que, malencontreusement, il utilisait de nouveau cette expression. Il eut un faible sourire et feignit de s'en moquer alors que ce n'était évidemment pas le cas. Un chef dont on se moque n'a plus d'autorité, et par conséquent n'est plus un chef.

— Ne sors pas sans ton armure ! cria quelqu'un lorsqu'il quitta la curie, et tout le sénat se tordit de rire.

Il s'enferma peu après dans son bureau et je ne le vis guère pendant plusieurs jours. Il passa davantage de temps avec mon assistant, Sositheus, qu'avec moi, et je me sentis curieusement jaloux.

Sa déprime avait aussi une autre cause que peu de gens auraient pu deviner – et il aurait été très gêné que cela se sache. Sa fille devait se marier en octobre, et il me confia que cette perspective

l'épouvantait. Non qu'il ne tînt pas son futur gendre, le jeune Gaius Frugi, de la gens Pison, en haute estime, car c'était lui-même qui avait arrangé les fiançailles des années plus tôt pour s'allier le vote des Pison. Mais le fait était tout simplement qu'il aimait tant sa petite Tulliola qu'il ne pouvait supporter l'idée d'en être séparé. Quand, à la veille du mariage, il la vit emballer ses jouets d'enfant conformément à la tradition, les larmes lui montèrent aux yeux et il dut quitter la pièce. Elle avait à peine quatorze ans. Le lendemain matin, la cérémonie eut lieu chez Cicéron, et j'eus l'honneur d'être invité à y assister en compagnie de Quintus et d'Atticus et de toute une foule de Pison (et par tous les dieux, quel rassemblement laid et sinistre ils formaient !). Je dois avouer que lorsque Tullia, toute voilée et vêtue de blanc, les cheveux coiffés en chignon et la taille ceinte du cordon sacré, descendit l'escalier avec sa mère, moi aussi, je pleurai ; et je pleure encore aujourd'hui en me remémorant son visage solennel et enfantin quand elle prononça ce vœu si simple et pourtant chargé de sens : « Où tu seras Gaius, je serai Gaia. » Frugi fit glisser l'anneau à son doigt et l'embrassa très tendrement. Nous partageâmes le gâteau de mariage et en offrîmes une part à Jupiter, puis au repas de noces, alors que le petit Marcus était assis sur les genoux de Tullia et cherchait à lui arracher sa couronne parfumée, Cicéron proposa de porter un toast aux jeunes mariés.

— Je te donne, Frugi, ce que j'ai de mieux à offrir : il n'est pas de nature plus douce, de meilleur caractère, de loyauté plus inflexible, de courage plus résolu, de...

Il ne put poursuivre et dut s'asseoir sous les applaudissements nourris et chaleureux.

Ensuite, entouré comme d'habitude par ses gardes du corps, il rejoignit le cortège jusqu'à la demeure des Frugi, sur le Palatin. Il faisait froid et il n'y avait pas beaucoup de monde dehors. Peu de gens nous accompagnèrent. Frugi nous attendait devant chez lui. Il porta sa femme dans ses bras et, ignorant les fausses prières de Terentia, lui fit franchir le seuil de la maison. J'entrevis une dernière fois les grands yeux effrayés de Tullia qui nous regardait depuis l'entrée, puis la porte se referma. Elle était partie. Cicéron et Terentia n'avaient plus qu'à rentrer lentement chez eux en silence, main dans la main.

Cette nuit-là, assis à son bureau avant d'aller se coucher, il remarqua pour la vingtième fois combien la maison paraissait vide sans elle.

— Un seul petit membre de la maisonnée est parti, commenta-t-il, et elle paraît si affreusement rétrécie ! Tu te rappelles comme elle jouait à mes pieds, Tiron, pendant que je travaillais ? Ici, exactement, ajouta-t-il en tapotant de la semelle le sol sous la table. Combien de fois a-t-elle été le premier public de mes discours – pauvre petite

créature trop jeune pour comprendre ! Eh bien, voilà, acheva-t-il avec un haussement d'épaules. Les années nous emportent comme de vulgaires feuilles mortes, et l'on n'y peut rien.

Ce furent les dernières paroles qu'il m'adressa ce soir-là. Il partit se coucher, et je fis de même après avoir mouché les chandelles du bureau. Je souhaitai bonne nuit aux gardes qui restaient dans l'*atrium* et portai ma lampe dans ma chambre minuscule. Je la posai sur la table de nuit, près de mon lit étroit, me déshabillai et m'allongeai, repensant comme d'habitude à tous les événements de la journée avant de sombrer peu à peu dans le sommeil.

Il était minuit... et tout était très silencieux.

Je fus réveillé par des coups de poing contre la porte d'entrée. Je me redressai en sursaut. Je n'avais guère dû dormir plus de quelques instants. Le martèlement lointain retentit de nouveau, suivi par des aboiements furieux, des cris et des bruits de pas précipités. J'attrapai ma tunique et l'enfilai en me dépêchant vers l'*atrium*. Cicéron, complètement habillé, était déjà sorti de sa chambre et descendait l'escalier, précédé de deux gardes qui avaient tiré leur épée. Terentia arrivait derrière lui, enveloppée dans un châle. Les coups reprurent, plus vifs encore – on frappait à présent avec un bâton ou à coups de pied sur le lourd panneau de bois. Le petit Marcus se mit à pleurer dans la chambre des enfants.

— Va demander qui c'est, m'ordonna Cicéron, mais n'ouvre pas la porte.

Puis, à l'adresse d'un des chevaliers, il ajouta :

— Va avec lui.

J'avancai prudemment le long du couloir. Nous avions déjà pris un chien de garde – un gros chien de montagne noir et brun appelé Sargon, comme les rois assyriens. Il grognait, aboyait et tirait sur sa chaîne avec une telle férocité que je le crus capable de l'arracher du mur. J'appelai :

— Qui est là ?

La réponse fut étouffée, mais audible.

— Marcus Licinius Crassus !

— Il dit que c'est Crassus ! criai-je à Cicéron pour couvrir le vacarme du chien.

— Est-ce bien lui ?

— On dirait sa voix.

Cicéron réfléchit un instant. J'imagine qu'il estimait que Crassus verrait sa mort d'un très bon œil, mais qu'un homme de son rang ne s'abaisserait certainement pas à assassiner un consul en exercice. Il redressa les épaules et lissa ses cheveux en arrière.

— Eh bien, puisqu'il prétend être Crassus et qu'il en a la voix, tu

ferais mieux de le faire entrer.

J'entrouvris la porte et découvris un groupe d'une douzaine d'hommes qui portaient des torches. Le crâne chauve de Crassus brillait comme une pleine lune dans la lueur jaune. J'ouvris la porte plus grand. Crassus jeta au chien un regard dégoûté puis pénétra dans la maison. Il portait une cassette à documents en cuir élimé. Derrière lui venaient son ombre coutumière, l'ancien prêteur Quintus Arrius, et deux jeunes patriciens, des amis de Crassus qui n'avaient que depuis peu de temps pris leur place au sénat – Claudius Marcellus et Scipion Nasica, dont les noms figuraient sur la liste des sympathisants potentiels de Catilina. Leur escorte chercha à les suivre, mais je les priai d'attendre dehors : quatre ennemis à la fois me paraissaient amplement suffisants. Je verrouillai la porte.

— Eh bien, Crassus, de quoi s'agit-il ? demanda Cicéron alors que son vieil ennemi pénétrait dans l'*atrium*. Il est trop tard pour une visite de courtoisie et trop tôt pour les affaires.

— Bonsoir, consul, fit Crassus avec un bref salut de tête. Et bonsoir à toi, Terentia, ajouta-t-il en se tournant vers elle. Toutes nos excuses pour t'avoir dérangée. Nous ne voudrions pas te retenir loin de ton lit plus longtemps.

Puis il lui tourna le dos et demanda à Cicéron :

— Y aurait-il un endroit où nous pourrions parler en privé ?

— J'ai peur que mes amis ne deviennent nerveux s'ils me perdent de vue.

— Serais-tu en train de suggérer que nous sommes des assassins ?

— Non, mais tu frayes avec des assassins.

— Plus maintenant, répondit Crassus avec un sourire crispé avant de tapoter son coffret à documents. C'est pour cela que nous sommes ici.

Cicéron hésita.

— C'est bon, dit-il enfin à contrecœur, en privé, donc.

Terentia allait protester.

— Ne t'inquiète pas, ma chère, lui assura-t-il. Mes gardes seront juste devant ma porte, et j'aurai le bras puissant de Tiron pour me protéger. (C'était une plaisanterie.)

Il ordonna que l'on apporte des chaises dans son bureau, et nous parvînmes tout juste à nous y entasser tous les six. Je voyais bien que Cicéron était inquiet. Il y avait toujours chez Crassus quelque chose qui lui donnait la chair de poule. Il se montra néanmoins très poli et demanda à ses visiteurs s'ils désiraient du vin, mais ils refusèrent.

— Très bien, dit-il. Mieux vaut garder l'esprit clair. Finissons-en.

— Il y a des problèmes qui se préparent en Étrurie, commença Crassus.

— Je connais les rapports, répliqua Cicéron. Mais comme tu le sais, le sénat n’a pas voulu me prendre au sérieux quand j’ai soulevé la question.

— Eh bien, il va falloir qu’ils se réveillent au plus vite.

— Le moins qu’on puisse dire est que tu as changé de discours !

— C’est parce que je dispose maintenant de certaines informations. Dis-lui, Arrius.

— Bon, commença Arrius, l’air fuyant.

C’était un type malin, un vieux soldat de basse extraction, soumis en tout à Crassus. On se moquait de lui derrière son dos à cause de sa diction ridicule – il ajoutait des « h » aspirés à certaines de ses voyelles, pensant certainement que cela faisait plus distingué.

— Je me trouvais en Hétrurie jusqu’à hier. Il y *ha* des bandes de combattants qui se rassemblent par toute la région. Ils projettent, d’après ce que j’ai *hentendu*, de marcher sur Rome.

— Comment le sais-tu ?

— J’ai servi dans les légions sous les *hordres* de plusieurs des meneurs. Ils ont cherché à me convaincre de m’engager à leurs côtés, et je leur ai laissé croire que cela m’intéressait... juste pour obtenir des *hinformations*, tu comprends, ajouta-t-il aussitôt.

— Combien y a-t-il de ces combattants ?

— Je dirais cinq mille. Peut-être dix.

— *Dix mille* ?

— S’ils ne sont pas encore autant, ça ne devrait pas tarder.

— Sont-ils armés ?

— Certains. Pas tous. Mais ils ont un plan.

— Et quel est-il ?

— Prendre par surprise la garnison de Praeneste, s’emparer de la ville, la fortifier et s’en servir comme base pour rallier leurs forces.

— Praeneste est quasi imprenable, intervint Crassus, et elle est à moins d’une journée de marche de Rome.

— Manlius a également envoyé des partisans du haut en bas de l’*Hitalie* pour déclencher des *héméutes*.

— Eh bien, commenta Cicéron sur un ton sarcastique en les regardant les uns après les autres, vous êtes vraiment *très bien* informés.

— Toi et moi avons eu nos désaccords, consul, dit froidement Crassus, mais je suis d’abord et avant tout un citoyen loyal. Je ne veux pas voir éclater une guerre civile. C’est pour cela que je suis ici.

Il posa la cassette sur ses genoux, l’ouvrit et en sortit un paquet de lettres.

— Ces messages m’ont été portés plus tôt dans la soirée. L’un m’était adressé ; deux l’étaient à mes amis ici présents, Marcellus et le jeune Scipion, qui dînaient justement avec moi. Les autres sont

adressés à divers membres du sénat. Comme tu peux le voir, les sceaux de ces derniers n'ont pas été rompus. Voilà. Je ne veux pas de secrets entre nous. Lis celui qui m'est destiné.

Cicéron lui jeta un regard soupçonneux puis parcourut rapidement la lettre et me la tendit. Elle était très brève : « *Le temps de la discussion est terminé. Le moment de l'action est venu. Catilina a dressé ses plans. Il veut t'avertir que le sang va couler à Rome. Ne prends pas de risque et quitte la ville en secret. Tu seras contacté dès que tu pourras revenir en toute sécurité.* » L'écriture était propre et absolument dénuée de caractère : un enfant aurait pu en être l'auteur.

Le silence s'abattit sur la pièce.

— Tu comprends pourquoi il fallait que je vienne tout de suite, expliqua Crassus. J'ai toujours été partisan de Catilina. Mais nous ne voulons pas participer à cela.

Cicéron prit son menton dans sa main et ne dit rien pendant un instant. Il regarda Marcellus et Scipion.

— Et les messages que vous avez reçus ? Sont-ils exactement les mêmes ?

Les deux jeunes sénateurs acquiescèrent.

— Anonymes ?

Nouveaux hochements de tête.

— Et vous n'avez pas la moindre idée de qui en est l'auteur ?

Ils firent le même signe de dénégation. Pour deux jeunes nobles romains si arrogants, je les trouvais aussi dociles que des agneaux.

— L'identité de l'expéditeur reste un mystère, intervint Crassus. Mon portier nous a remis les lettres alors que nous finissions de dîner. Il n'a pas vu qui les avait apportées – on les avait laissées sur le seuil et celui qui les a déposées s'est enfui. Naturellement, Marcellus et Scipion ont lu la leur en même temps que j'ai découvert la mienne.

— Naturellement, convint Cicéron. Puis-je voir les autres messages ?

Crassus chercha dans sa cassette et lui tendit un à un les messages intacts. Cicéron examina l'adresse sur chacun d'eux puis me les montra. Je me souviens d'un Claudius, d'un Aemilius, d'un Valerius et d'autres du même acabit, dont Hybrida : huit ou neuf au total, tous patriciens.

— On dirait qu'il prévient tous ses compagnons de chasse, commenta Cicéron, au nom du bon vieux temps. Il est étrange, n'est-ce pas, qu'ils aient tous été portés chez toi ? Pourquoi, d'après toi ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Crassus en soutenant très froidement son regard.

— Voilà une bien curieuse conspiration qui s'adresse à un homme qui prétend ne même pas en faire partie et lui demande de lui servir de messenger.

— Je ne prétends pas avoir d'explication.

— Il s'agit peut-être d'un canular.

— Peut-être, répliqua Crassus. Mais si l'on considère les événements inquiétants qui se déroulent en Étrurie et quand on sait à quel point Manlius et Catilina sont proches... Non, fit-il en secouant la tête. Je crois qu'il faut prendre les choses au sérieux. Il me semble que je te dois des excuses, consul. On dirait bien que Catilina constitue effectivement un danger pour la république.

— C'est un danger pour nous tous, assura Cicéron.

— Si je peux faire quelque chose... tu n'as qu'à demander.

— Eh bien, pour commencer, il me faudrait ces lettres, dit Cicéron. Toutes les lettres.

Crassus échangea un regard avec ses compagnons, puis lui tendit la cassette.

— Tu vas les présenter au sénat, je suppose ?

— Je crois qu'il le faut, non ? J'aurai aussi besoin qu'Arrius fasse un compte-rendu de ce qu'il a appris en Étrurie. Acceptes-tu, Arrius ?

Arrius se tourna vers Crassus. Celui-ci lui adressa un petit signe de tête.

— *Habsolument*, confirma Arrius.

— Vas-tu demander au sénat l'autorisation de lever une armée ?

— Il faut protéger Rome.

— Puis-je simplement te dire que si tu dois trouver quelqu'un pour commander ces troupes, tu n'as pas besoin de chercher plus loin ? dit Crassus en s'avancant sur son siège avec empressement. N'oublie pas que c'est moi qui ai maté la révolte de Spartacus. Je pourrais mater celle de Manlius avec la même efficacité.

Comme Cicéron le fit remarquer par la suite, l'impudence de cet homme le laissait sans voix. Alors qu'il avait contribué à faire naître le danger en soutenant Catilina, il espérait à présent s'attribuer le mérite de son anéantissement ! Cicéron se garda de s'engager et prétendit que l'heure était un peu tardive pour concevoir des armées et nommer des généraux, et qu'il préférait attendre le lendemain pour décider comment réagir. Il se leva pour indiquer que la discussion était terminée. Crassus l'imita à contrecœur.

— Quand tu feras ta déclaration devant le sénat, j'espère que tu mentionneras le patriotisme dont j'ai fait preuve en venant te voir ?

— Tu peux compter sur moi, dit Cicéron en le poussant hors de son bureau puis dans l'*atrium* où attendaient les gardes.

— Si je peux faire quoi que ce soit d'autre... proposa Crassus.

— En fait, il y a une question sur laquelle j'apprécierai ton aide, dit Cicéron, qui ne manquait jamais une occasion de tirer le maximum d'une situation. Le procès contre Murena, s'il a lieu, nous priverait d'un consul à un très mauvais moment. Veux-tu te joindre à

Hortensius et à moi pour le défendre ?

C'était évidemment la dernière chose que Crassus avait envie de faire, mais il fit bonne figure.

— Ce serait un honneur.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Je ne saurais te dire à quel point je suis heureux que tous les malentendus qui ont pu exister entre nous soient à présent dissipés.

— C'est exactement ce que je ressens, mon cher Cicéron. La nuit a été fructueuse pour chacun de nous. Et encore plus fructueuse pour Rome !

C'est avec force manifestations d'amitié, de confiance et de respect que Cicéron reconduisit Crassus et ses compagnons à la porte, puis il le salua, lui souhaita une bonne nuit de sommeil et promit de parler de lui dès le lendemain.

— Eh bien, ce salopard est un fieffé menteur ! s'exclama-t-il à peine la porte refermée.

— Tu ne le crois pas ?

— Quoi ? Qu'Arrius se serait justement trouvé en Étrurie et se serait par hasard mis à discuter avec des hommes qui prennent les armes contre l'État et qui, sur un coup de tête, lui auraient demandé de se joindre à eux ? Non, je ne le crois pas. Et toi ?

— Ces lettres sont très bizarres, répondis-je. Tu crois qu'il les a écrites lui-même ?

— Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Pour pouvoir débarquer au milieu de la nuit et jouer le rôle du citoyen loyal, j'imagine. Ces lettres lui donnaient une excuse parfaite pour retirer son soutien à Catilina.

Je m'échauffais soudain car la vérité m'apparaissait évidente.

— C'est ça ! Il a dû envoyer Arrius voir ce qui se préparait en Étrurie, et quand Arrius est revenu et lui a raconté ce qu'il avait vu, il a pris peur. Il s'est dit que Catilina allait certainement perdre et il a décidé de prendre ses distances publiquement.

Cicéron hocha la tête d'un air approbateur.

— C'est bien vu.

Il remonta le couloir et pénétra dans l'*atrium*, les mains derrière le dos, la tête penchée en avant, plongé dans ses réflexions. Soudain, il s'arrêta.

— Je me demande... commença-t-il.

— Quoi ?

— Mets les choses dans l'autre sens. Imagine que le plan de Catilina fonctionne, que l'armée de va-nu-pieds de Manlius arrive à conquérir Praeneste et marche sur Rome en continuant de gagner des partisans dans tous les villages et villes qu'elle traverse. C'est la panique et le carnage dans la capitale. Le sénat est pris d'assaut. Je

suis tué. Catilina s'empare effectivement du contrôle de la république. Ce n'est pas impossible – les dieux savent que nous n'avons pas beaucoup de défenseurs alors que Catilina compte de nombreux partisans qui vivent entre nos murs. Que se passerait-il ensuite ?

— Je ne sais pas, répondis-je, horrifié. C'est un cauchemar.

— Je vais te dire exactement ce qui se passerait. Les magistrats survivants n'auraient d'autre solution que de rappeler le seul homme susceptible de sauver la nation : Pompée le Grand, à la tête des légions d'Orient. Avec son génie militaire et environ quarante mille hommes entraînés sous ses ordres, il aurait raison de Catilina en un rien de temps. La révolte matée, plus rien ne se dresserait entre lui et la dictature du monde. Et lequel de ses rivaux Crassus craint-il et déteste-t-il plus que tout autre ?

— Pompée, murmurai-je.

— Pompée, exactement ! Voilà. La situation doit être bien plus périlleuse que je ne pensais. Si Crassus est venu me voir ce soir pour trahir Catilina, ce n'est pas parce qu'il craint que Catilina échoue, mais parce qu'il a peur qu'il réussisse.

Le lendemain matin, nous partîmes à la première heure, escortés par quatre chevaliers dont les frères Sextus, qui dès lors ne quitteraient plus guère le consul. Cicéron gardait sa capuche soigneusement rabattue sur sa tête et la tête soigneusement baissée tandis que je portais la cassette de lettres. Je devais régulièrement presser le pas pour ne pas me laisser distancer par ses grandes enjambées. Quand je lui demandai où nous nous rendions, il me répondit :

— Il faut que nous nous trouvions un général.

Cela paraît assez bizarre à raconter, mais il semblait que tout l'accablement et la mélancolie qui s'étaient emparés de Cicéron ces derniers temps l'avaient soudain abandonné. Confronté à cette crise immense, il paraissait – pas heureux, cela serait absurde – disons revigoré. Il gravit les marches du Palatin en bondissant presque, et ce fut lorsque nous tournâmes dans le Clivus Victoriae que je compris soudain que nous nous dirigions sans doute vers chez Metellus Celer. Nous dépassâmes le portique de Catulus et nous engageâmes dans l'entrée de la maison suivante, inoccupée, dont les fenêtres et la porte étaient condamnées par des planches. Déterminé à ne pas être vu, Cicéron dit qu'il resterait là pendant que j'irais frapper à la porte voisine pour annoncer que le consul désirait s'entretenir avec le préteur en tête à tête et dans le plus grand secret. Je m'exécutai, et l'intendant de Celer ne tarda pas à me répondre que son maître nous rejoindrait dès qu'il en aurait fini avec ses salutations matinales. Je retournai alors chercher Cicéron et le trouvai en grande conversation

avec le gardien de la maison vide.

— Cette demeure appartient à Crassus, m'expliqua Cicéron tandis que nous nous éloignons. C'est incroyable ! Elle vaut une fortune mais il préfère la laisser vide pour pouvoir la vendre à un meilleur prix l'année prochaine. Pas étonnant qu'il ne veuille pas d'une guerre civile... c'est mauvais pour les affaires !

Cicéron fut conduit par un serviteur dans une allée qui séparait les deux habitations puis à une porte de service qui donnait directement dans les appartements privés. Là, il fut accueilli par la femme de Celer, Clodia, très séduisante en peignoir de soie par-dessus sa chemise de nuit et exhalant encore le parfum musqué du lit.

— Quand j'ai appris que tu entrais clandestinement par la porte de service, j'ai espéré que c'était pour *me* voir, fit-elle sur un ton de reproche en le dévisageant de ses yeux d'ambre ensommeillés, mais on me dit que c'est à mon mari que tu veux parler... Ce que tu peux être ennuyeux !

— Je crains que chacun de nous ne paraisse ennuyeux comparé à celle qui nous réduit tous, aussi éloquents que nous soyons, à de pauvres loques bredouillantes, dit Cicéron en s'inclinant pour lui baiser la main.

Le fait qu'il trouvât l'énergie de flirter témoignait du regain de courage qui animait soudain le consul, et le contact de ses lèvres sur la peau de la jeune épouse me parut durer bien plus longtemps que nécessaire. J'éprouvai de la gêne à le regarder et me sentais pourtant incapable de détourner les yeux. Le grand orateur si prude courbé sur la main de la catin la plus titrée de Rome ! Il me traversa en fait l'esprit – idée aussi folle que fantastique – que Cicéron pourrait très bien quitter Terentia pour cette femme, et je fus extrêmement soulagé de voir Celer arriver d'un air affairé avec sa fougue militaire habituelle, dissipant aussitôt l'atmosphère ambiguë de la pièce.

— Consul ! aboya-t-il. Bonjour ! Que puis-je faire pour toi ?

— Tu peux lever une armée et sauver notre pays, répondit Cicéron.

— Une armée ? fit Celer avec un sourire. Elle est bien bonne !

Puis il vit que Cicéron était sérieux.

— Mais de quoi parles-tu ?

— La crise que je prédis depuis si longtemps est sur le point d'éclater. Tiron, montre au prêteur la lettre adressée à Crassus.

J'obéis, et regardai le visage de Celer se figer à mesure qu'il lisait.

— Cette lettre a été envoyée à Crassus ? demanda-t-il, visiblement inquiet.

— C'est ce qu'il prétend. Et celles-là ont également été déposées chez lui hier soir afin qu'il les distribue à leurs destinataires en ville.

Cicéron me fit signe et je remis à Celer l'ensemble des lettres. Il en lut deux et les compara. Lorsqu'il eut fini, Clodia les lui prit des mains et les examina elle-même. Il n'essaya même pas de l'en empêcher, et je notai de garder en tête qu'elle avait accès à tous ses secrets.

— Et ce n'est là que la moitié de l'affaire, reprit Cicéron. D'après Quintus Arrius, l'Étrurie regorge d'hommes de Catilina. Manlius est en train de lever une armée rebelle grosse comme deux légions. Ils projettent de s'emparer de Praeneste avant de s'attaquer à Rome. Je veux que tu prennes la tête de notre défense. Il faut agir vite si nous voulons les arrêter.

— Qu'entends-tu par « vite » ? demanda Celer.

— Tu quitteras la ville aujourd'hui même.

— Mais je n'ai pas l'autorité...

— Je t'octroie cette autorité.

— Pas si vite, consul, dit Celer, qui se remettait peu à peu de sa surprise. Il faut que je réfléchisse à certaines choses avant de partir lever des troupes et courir par toute la campagne.

— Certaines choses ?

— Eh bien, il faut d'abord que je consulte mon frère Nepos. Et puis il y a mon autre frère – mon beau-frère en fait – Pompée le Grand, dont il faut tenir compte...

— Nous n'avons pas le temps pour ça, coupa Cicéron avec impatience. Par tous les dieux, si tout le monde commence à penser aux intérêts de sa famille ayant de considérer ceux de la nation, nous n'arriverons à rien. Écoute, Celer, dit-il en adoptant cette voix douce que je lui avais si souvent entendue, ton courage et ta détermination ont déjà sauvé une fois la république quand Rabirius était en péril. Je sais depuis lors que l'Histoire veut que tu joues le rôle du héros. Cette crise peut apporter la gloire tout autant que le danger. Souviens-toi d'Hector : « Je ne mourrai point d'une mort obscure, mais je me signalerai par quelque grande action qui rendra mon nom immortel... » Par ailleurs, termina Cicéron, si tu ne le fais pas, c'est Crassus qui le fera.

— Crassus ? ricana Celer. Il n'est pas général ! Il ne connaît que l'argent.

— Je suis d'accord, mais il cherche partout l'opportunité d'obtenir la gloire militaire. Donne-lui un jour ou deux et il se sera acheté une majorité au sénat.

— S'il y a de la gloire militaire à en tirer, Pompée la voudra pour lui, et mon frère est rentré à Rome justement pour s'assurer qu'elle lui sera réservée.

Celer me rendit les lettres.

— Non, consul... j'apprécie la confiance que tu me témoignes, je

ne peux cependant pas accepter sans leur accord.

— Je te donne la Gaule cisalpine.

— Quoi ?

— La Gaule cisalpine, je te la donne.

Celer le regarda avec stupéfaction.

— Mais la Gaule cisalpine n'est pas à toi, tu ne peux pas la donner.

— En fait, si. C'est la province qui me revient puisque, si tu te souviens bien, je l'ai reçue d'Hybrida contre la Macédoine. J'ai toujours eu l'intention d'y renoncer. Tu peux la prendre.

— Mais ce n'est pas un panier d'œufs ! Il devra y avoir un nouveau tirage au sort entre les prêteurs.

— Certes, dit Cicéron d'une voix égale, et tu le gagneras.

— Tu veux truquer le tirage ?

— Jamais je ne ferais une chose pareille. Ce serait très mal venu. Non, non. Je laisse cet aspect des choses à Hybrida. Il n'est peut-être pas doué pour grand-chose, mais je crois que truquer un tirage au sort entre parfaitement dans ses cordes.

— Et s'il refuse ?

— Il ne refusera pas. Nous avons un arrangement. En outre, dit Cicéron en brandissant la lettre anonyme adressée à Hybrida, je suis sûr qu'il préférera que cela ne s'ébruite pas.

— La Gaule cisalpine, reprit Celer en frottant son large menton. C'est mieux que la Gaule transalpine.

— Mon chéri, intervint Clodia en posant la main sur le bras de son mari, c'est une offre très généreuse, et je suis certaine que Nepos et Pompée comprendront.

Celer émit un grognement et se balança à plusieurs reprises sur les talons. Je pouvais lire la cupidité sur son visage. Il finit par lâcher :

— Dans combien de temps crois-tu que je pourrai récupérer cette province ?

— Aujourd'hui même, répondit Cicéron. Il s'agit d'une urgence nationale. Je pourrai défendre le fait qu'il ne saurait y avoir aucune ambiguïté sur le commandement de quelque région que ce soit au sein de l'empire, et que ma place est à Rome, tout comme la tienne est sur le champ de bataille pour détruire l'armée rebelle. Nous serons unis pour défendre la république. Qu'est-ce que tu en dis ?

Celer jeta un coup d'œil en direction de Clodia. Elle hocha la tête en prenant un air encourageant.

— Cela te placerait devant tous tes contemporains, dit-elle. Et cela t'assurerait le consulat.

Il grogna de nouveau, puis se tourna vers Cicéron.

— Très bien, répliqua-t-il en tendant son bras musclé vers le consul. Pour le bien de mon pays, j'accepte.

Après sa visite à Celer, Cicéron se rendit chez Hybrida, à quelques pas de là, réveilla le consul en exercice de sa torpeur éthylique, le fit dessoûler, lui parla de l'armée rebelle qui se réunissait en Étrurie et lui fit un rapide topo de ce qu'il faudrait faire dans la journée. Hybrida commença par se dérober quand Cicéron l'informa qu'il devrait truquer le tirage pour l'obtention de la Gaule cisalpine, mais Cicéron lui montra alors les lettres des conspirateurs avec son nom figurant sur la liste. Ses yeux vitreux et injectés de sang faillirent jaillir de sa tête et il se mit à transpirer et à trembler de peur.

— Je te jure, Cicéron, que je ne sais rien de tout cela !

— Oui, mais malheureusement, mon cher Hybrida, tu es parfaitement conscient que cette ville est pleine de jaloux et d'esprits soupçonneux qui ne seraient que trop enclins à se laisser persuader du contraire. Si tu veux vraiment prouver que ta loyauté est indubitable, je te suggère de me rendre service sur la question de la Gaule cisalpine, et tu pourras compter sur mon soutien absolu.

La question d'Hybrida était donc réglée, et il ne restait plus qu'à convaincre les bons sénateurs. Cicéron s'y attela avant la séance de l'après-midi, pendant qu'on prenait les auspices. Les rumeurs d'attaques rebelles et de complots meurtriers contre les principaux magistrats allaient déjà bon train. Catulus, Isauricus, Hortensius, les frères Lucullus, Silanus, Murena et même Caton, qui était à présent tribun désigné au côté de Nepos – tous furent pris à part et mis discrètement au courant. Cicéron faisait en ces instants terriblement penser à un marchand de tapis rusé dans un bazar grouillant de monde : il jetait des coups d'œil furtifs par-dessus l'épaule de son interlocuteur puis derrière lui-même et parlait à voix basse, ses mains s'agitant de façon expressive, comme s'il cherchait à conclure un marché. César l'observait de loin tandis que j'observais César. Son expression était indéchiffrable. Il n'y avait signe de Catilina nulle part.

Lorsque les sénateurs se rassemblèrent pour l'ouverture de la séance, Cicéron s'assit au premier rang, à l'extrémité du banc le plus proche de l'estrade consulaire, soit à sa place habituelle les mois où il ne présidait pas ; Catulus se trouvait de l'autre côté. De cette position stratégique, Cicéron pouvait, par une combinaison de signes de tête, de regards et de chuchotements audibles adressés à Hybrida, contrôler la procédure même quand il n'occupait pas la chaise curule. Pour être juste, il faut reconnaître à Hybrida qu'il était presque convainquant quand on lui donnait un texte à lire, ce qui était le cas ce jour-là. Avec ses larges épaules redressées et sa noble tête rejetée en arrière, d'une voix que le vin rendait plus chaude, il annonça que les affaires publiques s'étaient brutalement aggravées, et il appela Quintus Arrius à faire une déclaration.

Arrius était de ces sénateurs qui ne s'exprimaient pas souvent mais, lorsqu'il le faisait, on l'écoutait avec respect. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être le côté ridicule de sa voix lui conférait-il des accents de sincérité. Il se leva donc et donna tout un compte rendu de ce dont il avait été témoin dans les campagnes : des bandes armées, recrutées par Manlius, se rassemblaient en Étrurie ; elles n'allaient sans doute pas tarder à atteindre dix mille hommes ; d'après ce qu'il avait compris, ils avaient l'intention d'attaquer Praeneste ; la sécurité de Rome était menacée ; et des soulèvements similaires étaient prévus en Apulie et à Capoue. Lorsqu'il retourna s'asseoir à sa place, un vent de panique commençait à balayer le sénat. Hybrida le remercia puis demanda à Crassus, à Marcellus et à Scipion de lire à voix haute les messages qu'ils avaient reçus la veille au soir. Il remit alors les lettres aux employés qui les rendirent à leurs destinataires. Les sénateurs semblaient pétrifiés. Crassus fut le premier à se lever. Il raconta comment les avertissements lui avaient été mystérieusement délivrés et comment il s'était aussitôt rendu chez Cicéron avec ses amis. Puis il lut le message d'une voix claire et ferme :

— *« Le temps de la discussion est terminé. Le moment de l'action est venu. Catilina a dressé ses plans. Il veut t'avertir que le sang va couler à Rome. Ne prends pas de risque et quitte la ville en secret. Tu seras contacté dès que tu pourras revenir en toute sécurité. »*

Vous imaginez l'effet cumulatif de ces mots, psalmodiés sur un ton grave par Crassus puis répétés, plus nerveusement, par Scipion et Marcellus ? Le choc fut d'autant plus fort que l'on savait que Crassus avait soutenu la candidature de Catilina au consulat non pas une mais deux fois. Il y eut un profond silence, puis quelqu'un cria :

— Où est-il ?

Le cri fut repris par d'autres :

— Où est-il ? Où est-il ?

Dans le brouhaha général, Cicéron glissa quelques mots à Catulus, et le vieux patricien prit la parole.

— Considérant les nouvelles effrayantes qui viennent de nous parvenir, déclara Catulus, et conformément aux prérogatives traditionnelles de cet ordre, je propose que les consuls soient habilités à prendre toutes les mesures nécessaires à la défense de la république en vertu d'un sénatus-consulte ultime du sénat. Leurs pouvoirs devront inclure, sans y être limités, l'autorité de lever des troupes et de diriger la guerre, d'imposer un pouvoir illimité aux alliés comme aux citoyens, et d'exercer le commandement et les compétences suprêmes tant à Rome qu'à l'étranger.

— Quintus Lutatius Catulus propose que nous adoptions le sénatus-consulte ultime, dit Hybrida. Quelqu'un désire-t-il s'y opposer ?

Toutes les têtes se tournèrent vers César, notamment parce que la question de la légitimité du sénatus-consulte ultime avait été au centre du procès de Rabirius. Mais César, pour la première fois depuis que je le connaissais, semblait terrassé par les événements. Il n'échangea manifestement pas un mot avec son voisin, Crassus, ni ne lui adressa ne fût-ce qu'un regard – fait rare dans la mesure où ils étaient généralement inséparables – et je crois bien que la trahison de Crassus à l'encontre de Catilina avait dû le prendre totalement au dépourvu. Il ne tenta donc aucun geste d'aucune sorte mais garda les yeux fixés droit devant lui, à mi-distance, donnant ainsi à ceux qui l'observaient un aperçu de ces bustes de marbre dont les yeux aveugles nous contemplant, impassibles depuis tous les bâtiments publics d'Italie.

— Alors, si personne ne s'y oppose, déclara Hybrida, la motion est adoptée, et la présidence donne la parole à Marcus Tullius Cicéron.

Ce fut seulement alors que Cicéron se leva, sous un tonnerre d'acclamations de la part de ceux-là mêmes qui l'avaient hué pour son attitude alarmiste quelques semaines plus tôt.

— Pères conscrits, dit-il, je voudrais féliciter Antonius Hybrida pour la fermeté avec laquelle il a géré cette crise aujourd'hui.

Les sénateurs murmurèrent leur approbation ; Hybrida rayonnait.

— Pour ma part, confiant dans la protection que m'assurent mes amis et alliés, je resterai à Rome et continuerai de défier Catilina, ce fou meurtrier, ainsi que je l'ai toujours fait. Comme nul ne sait combien de temps va durer cette menace, je vous demande officiellement d'être déchargé de la province qui me revient, conformément à la promesse que j'ai faite au début de mon consulat – promesse plus urgente que jamais en ce moment d'épreuve pour notre république.

Le sacrifice patriotique de Cicéron fut chaleureusement applaudi, et Hybrida sortit tout de suite l'urne sacrée pour y déposer un jeton censé représenter la Gaule cisalpine et sept jetons blancs (ou c'est ce qu'il semblait). En fait, j'appris plus tard qu'il n'avait mis que des jetons blancs. Les huit prêteurs s'avancèrent alors, et le premier à tenter sa chance fut la figure hautaine de Lentulus Sura, que Cicéron savait profondément impliqué dans les machinations de Catilina. Sura, qui comptait parmi les pires abrutis dégénérés du sénat, était lié à Hybrida de plusieurs façons : tout d'abord, il avait épousé la veuve du frère d'Hybrida et élevé le fils né de cette union, Marc Antoine, comme le sien ; ce même Marc Antoine était fiancé à la fille d'Hybrida, Antonia. J'observai donc Hybrida attentivement, pour voir s'il serait capable de procéder à la fraude qu'il avait promise. Mais la politique a ses règles bien particulières, et celles-ci supplantent

allègrement les fidélités familiales. Sura plongeait profondément son bras dans l'urne, et tendit son jeton à Hybrida, qui l'annonça blanc et le montra à la chambre. Sura haussa les épaules et se détourna ; de toute façon, ce n'était pas une province qu'il espérait, mais Rome elle-même.

Ce fut ensuite au tour de Pomptinus, puis de Flaccus, avec le même résultat. Celer fut le quatrième à tirer au sort. Il paraissait très calme lorsqu'il s'avança jusqu'à l'estrade et prit son jeton. Hybrida le saisit et fit mine de se tourner vers la lumière pour l'examiner plus attentivement, et c'est là qu'il dut procéder à l'échange, car lorsqu'il le brandit, tous ceux qui se trouvaient à proximité purent clairement voir la croix qui figurait dessus.

— Celer a tiré la Gaule cisalpine ! annonça-t-il. Que les dieux favorisent cette nomination.

Il y eut des applaudissements. Cicéron fut aussitôt debout.

— Je propose que Quintus Caecilius Metellus Celer soit à présent investi de l'*imperium* militaire et autorisé à lever une armée pour défendre sa province.

— Quelqu'un a-t-il une objection ? demanda Hybrida.

Pendant un moment, je crus que Crassus allait se lever. Il parut se pencher à moitié en avant, hésita, puis se ravisa.

— La motion est adoptée à l'unanimité.

Après la clôture de la séance, Cicéron et Hybrida tinrent un conseil de guerre avec tous les préteurs afin de prendre tous les décrets nécessaires à la défense de la cité. On envoya aussitôt un message au commandant de la garnison de Praeneste pour lui ordonner de renforcer la garde. On accepta l'offre que le préfet de Reate avait faite depuis longtemps d'envoyer une centaine d'hommes. On ferma les portes de Rome une heure plus tôt qu'à l'accoutumée. Il y aurait un couvre-feu à la douzième heure et des patrouilles dans les rues toute la nuit. L'interdiction ancestrale de porter des armes à l'intérieur de la cité serait suspendue pour les soldats qui restaient loyaux envers le sénat. Les chariots seraient fouillés au hasard. L'accès au Palatin serait interdit dès le coucher du soleil. Toutes les écoles de gladiateurs de la capitale et des environs seraient fermées, et les lutteurs envoyés dans des villes et colonies lointaines. De grosses récompenses, jusqu'à cent mille sesterces, seraient offertes à quiconque – esclaves tout autant qu'hommes libres – disposant d'informations sur des traîtres potentiels. Celer partirait le lendemain à la première heure afin de commencer à lever de nouvelles troupes. Enfin, il fut décidé de contacter certains hommes de confiance pour leur demander, contre l'assurance d'une protection personnelle, de porter plainte contre Catilina pour atteinte à la sûreté de l'État.

Pendant tous ces débats, Lentulus Sura demeura silencieux

tandis que son affranchi, Publius Umbrenus, prenait des notes à côté de lui. Nous savions déjà que les deux hommes étaient impliqués dans la conjuration et, par la suite, Cicéron me fit part de son énervement : il était complètement absurde que deux des principaux conjurés fussent autorisés à assister au conseil de sécurité le plus secret de l'État et pussent en rapporter toutes les décisions à leurs complices ! Mais qu'y pouvait-il ? C'était toujours la même histoire : il n'avait aucune preuve.

Les gardes du corps de Cicéron avaient hâte de le ramener chez lui avant la tombée de la nuit, aussi, dès l'affaire entendue, nous sortîmes prudemment dans la pénombre qui s'épaississait puis quittâmes le forum à pas rapides avant de traverser Subura et le mont Esquilin. Une heure plus tard, Cicéron était dans son bureau et rédigeait des dépêches pour informer les gouverneurs des provinces des décisions du sénat, quand le chien de garde recommença ses aboiements infernaux. Quelques instants plus tard, le portier vint nous dire que Metellus Celer était là et patientait dans l'*atrium*.

Il nous apparut tout de suite que Celer était passablement agité. Il arpentait la cour et faisait craquer ses jointures tandis que Quintus et Titus Sextus le surveillaient attentivement depuis le couloir.

— Eh bien, gouverneur, dit Cicéron, se rendant aussitôt compte que son visiteur avait besoin de se calmer, j'ai trouvé que l'après-midi s'était plutôt bien passé.

— De ton point de vue, peut-être, dit Celer, mais mon frère n'est pas content. Je t'avais dit qu'il y aurait des problèmes. Nepos dit que, si les rebelles sont aussi menaçants que nous le prétendons en Étrurie, Pompée lui-même devrait être rappelé pour s'occuper d'eux.

— Mais nous n'avons pas le temps d'attendre que Pompée et son armée fassent le millier de milles qui les séparent de Rome ! Nous serons tous massacrés dans notre lit avant qu'il n'arrive ici.

— C'est ce que *tu* dis, mais Catilina jure qu'il ne menace nullement l'État et assure que ces lettres n'ont rien à voir avec lui.

— Tu lui as parlé ?

— Il est venu me voir juste après ton départ de la curie. Afin de prouver ses intentions pacifiques, il propose de se rendre sous ma garde personnelle pendant tout le temps qu'il me plaira.

— Ha ! Quelle fripouille ! Tu l'as envoyé balader, j'espère ?

— Non, je l'ai amené ici pour te voir.

— Ici ? répéta Cicéron avec horreur en regardant autour de lui. Il est chez moi ?

— Non, il attend dans la rue. Je crois que tu devrais lui parler. Il est seul et sans armes... je réponds de lui.

— Même si c'est le cas, à quoi cela pourrait-il servir de lui parler ?

— C'est un Sergius, consul, fit Celer d'une voix glaciale, famille qui descend des Troyens. Il mérite le respect, ne serait-ce que pour sa lignée.

Cicéron fronça les sourcils et adressa un regard aux frères Sextus. Titus eut un haussement d'épaules.

— S'il est seul, consul, nous pouvons nous débrouiller.

— Alors va le chercher, Celer, capitula Cicéron avec un soupir, et j'écouterai ce qu'il a à dire. Mais je t'assure que nous perdons notre temps.

J'étais horrifié que Cicéron puisse prendre un tel risque et, pendant que Celer était sorti chercher Catilina, je me permis de protester. Il m'interrompit aussitôt.

— Cela témoignera de ma bonne foi si je peux annoncer au sénat que je n'ai pas refusé de recevoir ce bandit. Et puis qui sait ? Peut-être est-il venu s'excuser.

Il se força à sourire. Mais je voyais bien que cet événement inattendu le mettait sur les nerfs. Je me sentais pour ma part comme un de ces condamnés guettant dans l'arène l'arrivée du tigre, car c'est ainsi que Catilina surgit dans la pièce – affolé et méfiant, animé d'une fureur difficilement contenue. Je m'attendais presque qu'il me saute à la gorge. Les frères Sextus s'avancèrent à sa suite, et il s'arrêta à deux pas de Cicéron. Il leva la main en guise de salutation.

— Consul.

— Dis ce que tu as à dire, sénateur, et va-t'en.

— J'ai appris que tu avais encore répandu des calomnies sur moi.

— Tu vois ? s'exclama Cicéron en se tournant vers Celer. Qu'est-ce que je te disais ? C'est inutile.

— Écoute-le jusqu'au bout, répliqua Celer.

— Des calomnies, répéta Catilina. Je ne sais rigoureusement rien de ces lettres que j'aurais, paraît-il, envoyées hier soir. Il faudrait que je sois particulièrement stupide pour expédier de tels messages dans toute la cité.

— Je veux bien croire que tu ne les as pas envoyées personnellement, concéda Cicéron, mai tu es entouré de tout un tas d'hommes assez stupides pour le faire.

— Foutaises ! Ce sont des faux grossiers. Et tu sais ce que je pense ? Je pense que c'est toi-même qui les as écrites.

— Tu ferais mieux d'orienter tes soupçons vers Crassus – c'est lui qui s'en est servi comme prétexte pour te laisser tomber.

— Ce vieux chauve ne sert que ses propres intérêts. Comme d'habitude.

Cicéron haussa les épaules.

— Et les rebelles d'Étrurie ? Ils n'ont rien à voir avec toi non

plus ?

— Ce sont des miséreux qui crèvent de faim et sont poussés pas les usuriers à des actes désespérés... Ils ont toute ma sympathie, mais je ne suis pas leur chef. Je te fais la même proposition qu'à Celer. Je m'en remets à ta garde et suis prêt à rester dans cette maison où toi et tes gardes pourront me surveiller, ainsi tu verras bien que je suis innocent.

— Cela n'a rien d'une proposition, rétorqua Cicéron. C'est une plaisanterie. Si j'ai du mal à me sentir en sécurité dans la même ville que toi, je me sentirais difficilement mieux sous le même toit.

— N'y a-t-il donc rien que je puisse faire pour te convaincre ?

— Si. Quitte Rome et l'Italie. Pars en exil. Ne reviens jamais.

Les yeux de Catilina étincelèrent et il serra les poings.

— Mon premier ancêtre était Sergestus, compagnon d'Énée, le fondateur de notre cité – et c'est *toi* qui oses *me* dire de partir ?

— Oh, épargne-nous ton folklore familial répliqua Cicéron. Ma proposition a le mérite d'être sérieuse. Si tu pars en exil, je veillerai à ce que ta femme et tes enfants n'aient pas à en souffrir. Tes fils n'auront pas à endurer la honte de voir leur père condamné – parce que tu seras condamné, Catilina, n'en doute pas. Cela te permettra aussi d'échapper à tes créanciers, ce qui, me semble-t-il, est une autre considération à prendre en compte.

Je ne crois pas que beaucoup d'hommes se soit adressés de la sorte à Catilina et aient survécu : le fait est qu'il dut se tourner un instant pour maîtriser sa fureur.

— Et qu'en sera-t-il de mes amis ? Combien de temps encore devront-ils se soumettre à ta dictature ?

— Ma dictature, comme tu l'appelles, n'est appliquée que pour nous protéger contre toi. Une fois que tu seras parti, elle ne sera plus nécessaire, et je serai le premier à me réjouir de faire table rase du passé pour offrir un nouveau départ à tous. L'exil volontaire serait une solution noble, Catilina – une option digne de ces ancêtres dont tu parles sans cesse.

— Voilà que le petit-fils d'un cultivateur de pois chiches se pique d'apprendre ce qu'est la noblesse à un Sergius ! Bientôt, c'est à toi qu'il va faire la leçon, Celer !

Celer regardait droit devant lui, tel un soldat au garde-à-vous.

— Regarde-le, railla Catilina. C'est typique des Metelli – ils prospèrent quelles que soient les circonstances. Te rends-tu compte, Cicéron, qu'au fond de lui-même, il te méprise ? Ils te méprisent tous. Je me contente de te dire en face ce qu'ils chuchotent derrière ton dos. Ils se servent de toi pour défendre leurs précieux biens. Mais une fois que tu auras fait le sale travail à leur place, ils ne voudront plus entendre parler de toi. Détruis-moi si tu le veux : au bout du compte,

tu n'auras fait que te détruire toi-même.

Là-dessus, il tourna les talons, écarta les frères Sextus et quitta la maison. Cicéron finit par déclarer :

— Pourquoi faut-il qu'il laisse toujours une odeur de soufre derrière lui ?

— Tu crois qu'il va s'exiler ? demanda Celer.

— C'est possible. Je ne crois pas qu'il sache jamais ce qu'il va faire le moment d'après. Il est comme un animal : il suit son instinct sans réfléchir. L'essentiel est de rester vigilants et d'être prêts à réagir – moi en ville et toi à la campagne.

— Je partirai dès l'aube, déclara Celer.

Il fit un mouvement vers la porte puis s'arrêta et se retourna.

— Au fait, à propos de ce qu'il a dit comme quoi nous te mépriserions tous... il n'y a pas un mot de vrai là-dedans, tu le sais ?

— Je le sais, Celer, merci.

Cicéron lui sourit et garda son sourire jusqu'à ce qu'il entende la porte se refermer puis le laissa lentement s'effacer. Il s'effondra alors sur le siège le plus proche et tendit les mains, paumes en l'air, pour contempler leur tremblement violent comme si c'était la chose la plus étrange qu'il eût jamais vue.

IX

Le lendemain, Quintus débarqua chez Cicéron, surexcité : il portait un exemplaire d'une lettre qui avait été placardée devant les bureaux des tribuns. Elle était adressée à plusieurs sénateurs éminents, dont Catulus, César et Lepidus, et portait la signature de Catilina : *« Victime de fausses accusations, je cède à l'infortune et pars en exil pour Massilia, non que j'aie conscience d'avoir commis un si grand crime mais pour préserver la paix de l'État et pour que mon obstination à lutter ne fasse pas éclater une sédition. Je confie ma femme et ma famille à votre loyauté, et mon honneur à votre souvenir. Adieu ! »*

— Félicitations, mon frère, dit Quintus en lui assenant des claques dans le dos. Tu l'as fait partir.

— En est-on certain ?

— Aussi certain qu'il est possible de l'être. On l'a vu quitter la ville de bonne heure ce matin avec quelques compagnons à cheval. Sa maison est vide et close.

Cicéron fit la grimace et se pinça le lobe de l'oreille.

— Pourtant, murmura-t-il, j'ai l'impression que quelque chose ne tourne pas rond.

Quintus, qui s'était dépêché de venir délivrer la bonne nouvelle, fut irrité par tant de prudence.

— Catilina a été contraint de fuir. C'est comme s'il avait avoué. Tu l'as battu.

Alors, lentement, comme les jours passaient et que l'on n'entendait plus parler de Catilina, on commença à croire que Quintus pouvait avoir raison. Néanmoins, Cicéron refusa de relâcher les mesures de protection imposées à Rome ; en fait, il s'entoura d'encore davantage de gardes. Encadré par une douzaine d'hommes, il sortit de la cité pour aller voir Quintus Metellus, qui détenait toujours l'*imperium* militaire, et lui demanda de se rendre dans le talon de l'Italie pour s'occuper de la région de l'Apulie. Le vieil homme grommela, mais Cicéron lui jura qu'après cette dernière mission son triomphe serait assuré, et Metellus, que je soupçonnais d'être secrètement heureux qu'on lui confie enfin une mission, partit aussitôt. Un autre ancien consul qui espérait également un triomphe, Marcius Rex, partit vers le nord à Faesulae. Le préteur Q. Pompeius Rufus, en qui Cicéron avait toute confiance, reçut l'ordre d'aller lever des troupes à Capoue. Pendant ce temps, Metellus Celer continuait de

recruter son armée dans le Picenum.

Ce fut vers cette époque que le chef des insurgés, Manlius, envoya un message au sénat : *« Les dieux et les hommes nous en soient témoins : nous n'avons pas pris les armes pour insulter à la patrie mais seulement pour nous mettre à couvert de l'injustice : réduits à la mendicité par d'impitoyables usuriers, nous avons vu nos biens et l'héritage de nos pères augmenter leurs revenus, et nous avons tous perdu réputation et fortune. »* Il réclamait que chaque dette contractée en argent (comme la plupart des dettes) fût remboursée en petite monnaie : geste qui couvrirait les trois quarts de la dette. Cicéron proposa d'envoyer une réponse très ferme indiquant qu'il n'y aurait pas de négociation tant que les rebelles n'auraient pas déposé les armes. La motion fut entendue au sénat, mais à l'extérieur de la curie beaucoup chuchotaient que la cause rebelle était juste.

Octobre céda la place à novembre. Les jours commencèrent à se refroidir et à s'obscurcir ; les Romains semblaient peu à peu dans l'abattement et la lassitude. Le couvre-feu avait mis fin à toutes les distractions qui leur permettaient habituellement de repousser l'ennui de l'hiver approchant. Les tavernes et les bains fermaient tôt ; les boutiques n'offraient pas grand-chose. Les délateurs, attirés par les fortes récompenses offertes à qui dénonçait les traîtres, en profitaient pour régler de vieux comptes à l'encontre de leurs voisins. Tout le monde soupçonnait tout le monde. Les choses finirent par prendre un tour si grave qu'Atticus se chargea d'en parler à Cicéron.

— Des citoyens prétendent que tu exagères délibérément la menace, avisa-t-il son ami.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ? Croient-ils que ça me fait plaisir de transformer Rome en une geôle dont je serais le prisonnier le mieux gardé ?

— Non, mais ils pensent que tu es obsédé par Catilina et que tu as perdu tout sens des proportions ; et aussi que tes craintes pour ta propre sécurité rendent leur vie intolérable.

— C'est tout ?

— Ils estiment que tu te comportes en dictateur.

— Vraiment ?

— Ils disent aussi que tu es une poule mouillée.

— Eh bien, qu'ils aillent se faire voir ! s'exclama Cicéron.

Pour la première fois, je le vis traiter Atticus avec distance, ne répondant plus que par monosyllabes à ses tentatives de conversation. Lassé par tant de froideur, son ami leva les yeux au ciel à mon intention et s'en alla.

Tard dans la soirée du 6 novembre, bien après que les licteurs furent partis pour la nuit, Cicéron se reposait dans la salle à manger en compagnie de Terentia et de Quintus. Il venait de lire des dépêches

de magistrats en provenance de toute l'Italie et je lui tendais des lettres à signer quand Sargon se mit à aboyer furieusement. Le bruit nous fit sursauter ; il faut dire que nous étions tous sur les nerfs. Les trois gardes de Cicéron se levèrent d'un bond. Nous entendîmes la porte d'entrée et le son d'une voix masculine au ton pressant, puis, soudain, Caelius Rufus, l'ancien élève de Cicéron, fit irruption dans la pièce. C'était la première fois qu'il remettait les pieds dans cette maison depuis des mois, et nous en fûmes tous surpris car il avait rejoint les partisans de Catilina depuis le début de l'année. Quintus se leva aussitôt.

— Rufus, dit tranquillement Cicéron, je croyais que tu ne voulais plus nous voir, ces derniers temps.

— Je ne cesserai jamais d'avoir envie de te voir, Cicéron.

Il s'avança d'un pas, mais Quintus l'arrêta en posant une main sur sa poitrine.

— Lève les mains, ordonna-t-il en adressant aux gardes un signe de tête.

Rufus s'empressa d'obtempérer pour laisser Titus Sextus le fouiller.

— Je suppose qu'il est venu nous espionner, commenta Quintus, qui n'avait jamais beaucoup apprécié le jeune homme et m'avait souvent demandé si je savais pourquoi son frère tolérait la présence d'une pareille tête brûlée.

— Je ne suis pas venu vous espionner, répliqua Rufus. Je suis venu vous avertir : Catilina est de retour.

Le choc les réduisit tous au silence, puis Cicéron frappa du poing sur la table.

— Je le savais ! Baisse les bras, Rufus. Quand est-il revenu ?

— Ce soir.

— Et où est-il à présent ?

— Chez Marcus Laeca, dans la rue des Taillandiers.

— Qui est avec lui ?

— Sura, Cethegus, Bestia – toute la clique. Je viens juste de m'éclipser.

— Et ?

— Ils vont te tuer à l'aube.

Terentia poussa une exclamation et porta la main à sa bouche.

— Comment ? questionna Quintus.

— Deux hommes, Vargunteius et Cornélius, se présenteront à l'aube pour t'assurer de leur loyauté en prétendant qu'ils ont abandonné Catilina. Ils seront armés. D'autres se dissimuleront derrière eux pour avoir raison de tes gardes. Il ne faut laisser entrer ni l'un ni l'autre.

— Non, évidemment, assura Quintus.

— Mais je les aurais fait entrer, moi, intervint Cicéron. Un sénateur et un chevalier... bien sûr que je les aurais laissés entrer. Je leur aurais tendu la main de l'amitié.

Il paraissait ébahi d'être passé aussi près de la catastrophe malgré toutes ses précautions.

— Comment être sûrs qu'il ne ment pas ? fit observer Quintus. Ce pourrait être un piège pour nous détourner de la vraie menace.

— Il n'a pas tort, Rufus, intervint Cicéron. Ta fidélité est à peu près aussi immuable qu'une girouette.

— Je vous dis la vérité.

— Et pourtant, tu soutiens leur cause ?

— Leur cause, oui, mais pas leurs méthodes – plus maintenant.

— De quelles méthodes s'agit-il ?

Rufus hésita.

— Ils ont décidé de découper l'Italie en régions militaires. À l'instant où tu seras mort, Catilina ira rejoindre l'armée rebelle d'Étrurie. Certaines parties de Rome seront incendiées. Des sénateurs seront massacrés sur le Palatin, puis les portes de la ville seront ouvertes pour laisser entrer Manlius et sa horde.

C'était la première fois que Cicéron avait une connaissance directe des intentions de Catilina. Il paraissait épouvanté.

— Et César ? Est-il au courant de tout cela ?

— Il n'était pas là ce soir, mais j'ai l'impression qu'il sait ce qui est prévu. Catilina s'entretient souvent avec lui.

Cicéron laissa échapper un profond soupir et mit sa tête entre ses mains, doigts écartés, pour se masser les tempes.

— Que faire ? marmonna-t-il.

— Nous devons t'éloigner de la maison dès ce soir, dit Quintus, et te cacher quelque part où ils ne pourront pas s'en prendre à toi.

— Tu pourrais aller chez Atticus, suggérai-je.

Cicéron secoua la tête.

— C'est le premier endroit où ils me chercheront. Le plus sûr serait de quitter Rome. Terentia et Marcus devraient au moins se rendre à Tusculum.

— Je n'irai nulle part, répliqua vivement Terentia, et tu ne devrais pas partir non plus. Les Romains sont prêts à respecter toutes sortes de chefs, Cicéron, mais jamais ils ne respecteront un lâche. C'est ta maison ici, et c'était celle de ton père avant toi – restes-y et défies-les d'essayer quoi que ce soit. Je sais que c'est ce que je ferais si j'étais un homme.

Elle jeta à Cicéron un regard furieux et je craignis que nous n'eussions droit à l'une de leurs scènes prodigieuses qui avaient si souvent ébranlé cette modeste maison comme autant de coups de tonnerre. Mais Cicéron se contenta d'acquiescer :

— Tu as raison, bien sûr. Tiron, envoie un message à Atticus pour lui dire que nous avons de toute urgence besoin de renforts. Nous allons barricader les portes.

— Et nous devrions placer quelques tonneaux remplis d'eau sur le toit, ajouta Quintus, au cas où ils essaieraient de mettre le feu.

— Je vais rester, annonça Rufus.

— Non, mon jeune ami, dit Cicéron, tu as fait ta part, et je t'en suis reconnaissant. Mais tu dois quitter la ville sur-le-champ. Retourne chez ton père, à Interamna, jusqu'à ce que tout cela soit réglé, d'une façon ou d'une autre.

Rufus voulut protester, mais Cicéron l'interrompit :

— Si Catilina ne parvient pas à me tuer demain, il te soupçonnera peut-être de l'avoir trahi ; s'il y parvient, tu seras entraîné dans le tourbillon. Quoi qu'il en soit, tu seras mieux loin de Rome.

Rufus essaya de discuter, en vain. Après son départ, Cicéron nous dit :

— Il est probablement de notre côté, mais comment en être certain ? Au bout du compte, l'endroit le plus sûr où garder un cheval de Troie est en dehors de nos murs.

J'envoyai un esclave demander de l'aide chez Atticus. Puis nous barricadâmes la porte et la bloquâmes avec une grosse malle. L'entrée de service fut elle aussi bloquée et verrouillée. Nous coinçâmes ensuite une table retournée dans le couloir afin de former une deuxième ligne de défense. Sositheus, Laurea et moi portâmes d'innombrables seaux d'eau sur le toit ainsi que des tapis et des couvertures, dans le but de pouvoir étouffer un feu naissant. À l'intérieur de cette citadelle improvisée, nous disposions, pour protéger le consul, d'une troupe composée de trois gardes du corps, Quintus, moi-même, Sargon et son maître, un portier, et quelques esclaves armés de couteaux et de bâtons. Et il ne faut pas oublier Terentia, bien entendu, qui ne se séparait pas d'un lourd chandelier en fer et se serait certainement révélée plus efficace qu'aucun d'entre nous. Les servantes avaient battu en retraite dans la nursery avec Marcus, qui avait une petite épée d'enfant.

Cicéron affichait un grand calme. Il restait à son bureau, réfléchissait, prenait des notes et écrivait lui-même des lettres. De temps à autre, il me demandait s'il y avait une réponse d'Atticus. Il voulait être prévenu à l'instant même où les renforts arriveraient. Alors, je m'armai d'un couteau de cuisine et remontai sur le toit, où je m'enveloppai dans une couverture pour surveiller la rue. Elle était sombre et silencieuse : rien ne bougeait. Pour autant que je pouvais le savoir, Rome dormait profondément. Je repensai à la nuit où Cicéron

avait remporté le consulat et où nous avions tous dîné à la belle étoile ici, sur cette terrasse, pour célébrer l'événement. Il avait compris dès le début qu'il n'était pas en position de force et que le pouvoir n'irait pas sans dangers : mais il aurait difficilement pu imaginer conjoncture aussi terrible que celle que nous connaissions à présent. Plusieurs heures s'écoulèrent. J'entendais par moments des chiens aboyer, mais aucune voix humaine, sinon celle du veilleur qui annonçait les gardes de la nuit. Les coqs chantèrent, comme d'habitude, puis tout redevint silencieux et la nuit sembla encore se refroidir et s'assombrir. Laureana me cria que le consul voulait me voir. Je descendis et le trouvai assis sur sa chaise curule, dans l'*atrium*, une épée dégainée posée en travers des genoux.

— Tu es sûr que tu as bien demandé ces renforts à Atticus ?

— Évidemment.

— Et tu as insisté sur l'urgence de la situation ?

— Oui.

— Et le messenger était digne de confiance ?

— Tout à fait.

— Fort bien, dit Cicéron. Atticus ne me laissera pas tomber ; il ne l'a jamais fait.

On aurait dit qu'il cherchait à se rassurer, et je ne doute pas qu'il se remémorait les circonstances de leur dernière entrevue, ainsi que leurs adieux glacés. L'aube approchait. Le chien se remit à aboyer furieusement. Cicéron leva vers moi ses yeux épuisés. Il avait le visage très tendu.

— Va voir ce que c'est, me demanda-t-il.

Je remontai sur le toit et regardai prudemment par-dessus le parapet. Tout d'abord, je ne pus rien discerner. Puis je m'aperçus peu à peu que les ombres situées à l'autre bout de la rue avançaient. Une rangée d'hommes approchait, tapie contre le mur. Ma première pensée fut que les renforts étaient arrivés. Mais Sargon se remit à aboyer de façon infernale. Les ombres se figèrent et une voix masculine chuchota quelque chose. Je me dépêchai de retourner auprès de Cicéron. Quintus se tenait près de lui, l'épée au poing. Terentia serrait son chandelier.

— L'ennemi est là, annonçai-je.

— Combien sont-ils ? demanda Quintus.

— Une dizaine. Peut-être douze.

On frappa un coup sonore à la porte. Cicéron jura.

— S'ils sont décidés à entrer, dit-il, à douze, ils y arriveront.

— La porte les retiendra un moment, assura Quintus. C'est le feu qui m'inquiète.

— Je remonte sur le toit, les informai-je.

Le ciel avait cette fois pris une teinte vaguement grisée, et

lorsque je baissai les yeux vers la rue, je distinguai le sombre contour de plusieurs têtes serrées les unes contre les autres devant la façade. Les intrus paraissaient concentrés sur quelque chose. Il y eut un éclair, et tous s'écartèrent alors qu'une torche s'allumait. Quelqu'un dut repérer mon visage pendant que je regardais en bas, car un homme cria :

— Hé, toi, là-haut ! Le consul est là ?

Je m'écartai précipitamment. Un autre homme lança :

— Je suis le sénateur Lucius Vargunteius et je viens voir le consul ! J'ai des informations urgentes à lui communiquer !

Au même instant, j'entendis un fracas et des voix en provenance de l'arrière de la maison. Un second groupe tentait de s'introduire par-derrière ! Je me trouvais à peu près au milieu du toit quand une torche enflammée passa en vrombissant par dessus le bord du parapet. Elle me frôla l'oreille et retomba sur le carrelage, tout près de moi, la poix enflammée se brisant alors pour se fractionner en une dizaine de flammèches. J'appelai à l'aide vers l'escalier, m'emparai d'un gros tapis et parvins à grand-peine à le jeter sur les petits départs de feu tout en piétinant du mieux que je pouvais ceux que je n'avais pas déjà étouffés. À cet instant, une autre torche vrombit dans les airs, s'écrasa sur notre toit et se désintégra, puis il y en eut une autre, et encore une autre. Le toit, qui était constitué de vieux bois ainsi que de terre cuite, se retrouva illuminé comme un champ d'étoiles dans l'obscurité, et je pus constater le bien-fondé des craintes de Quintus : si tout cela durait assez longtemps, l'incendie nous ferait sortir de la maison et ils assassinaient Cicéron dans la rue.

La peur fit naître en moi une sourde fureur. Je saisis la poignée de la torche la plus proche, qui présentait encore une part de poix assez importante, me ruai vers le parapet, visai soigneusement et la précipitai sur les hommes en dessous. Elle atteignit l'un d'eux en plein sur la tête et lui enflamma les cheveux. Pendant qu'il hurlait, je courus en chercher une autre. Sositheus et Laurea m'avaient alors rejoint sur le toit pour m'aider à étouffer les flammes, et ils durent me prendre pour un fou lorsqu'ils me virent me précipiter vers le parapet en hurlant de rage pour lancer une nouvelle torche enflammée sur nos assaillants. Je vis du coin de l'œil arriver dans la rue d'autres ombres munies de torches. Je crus que c'en était fini de nous. Mais soudain, nous parvinrent d'en bas des cris de colère, le fracas du métal contre le métal et des bruits de pas précipités. J'entendis appeler mon nom et, à la lumière jaune d'une torche, je reconnus le visage levé d'Atticus. La rue était envahie par ses hommes.

— Tiron ! Ton maître va bien ? Fais-nous entrer !

Je courus dans l'escalier puis dans le couloir, le consul et Terentia bientôt sur mes talons, puis, avec l'aide de Quintus et des

frères Sextus, nous repoussâmes le coffre et déverrouillâmes la porte. Dès qu'elle fut ouverte, Cicéron et Atticus tombèrent dans les bras l'un de l'autre, sous les acclamations et les applaudissements d'une trentaine de chevaliers de l'ordre équestre.

Lorsque le jour fut complètement levé, toutes les voies d'accès à la maison de Cicéron étaient bloquées et bien gardées. Tout visiteur qui désirait le voir, y compris les membres les plus éminents du sénat, devait attendre près du poste de garde que le consul fût informé de son arrivée. Alors seulement, si Cicéron voulait bien le recevoir, je sortais vérifier son identité avant de l'escorter jusqu'à lui. Catulus, Isauricus, Hortensius et les deux frères Lucullus furent tous introduits de cette façon, de même que les consuls désignés Silanus et Murena. Ils venaient informer Cicéron qu'il était à présent considéré comme un héros dans Rome tout entière. On avait fait des sacrifices en son honneur et prononcé des prières de remerciement pour son salut tandis qu'on avait jeté des pierres contre la maison vide de Catilina.

Toute la matinée ne fut qu'une procession de cadeaux et de messages d'amitié apportés sur le mont Esquilin – des fleurs, du vin, des gâteaux, de l'huile d'olive – au point que l'*atrium* ne tarda pas à ressembler à un étal de marché. Clodia lui envoya une corbeille de fruits luxuriants en provenance de son verger sur le Palatin. Mais ce présent fut intercepté par Terentia avant qu'il ne soit remis à son époux, et je vis la suspicion assombrir son visage lorsqu'elle lut le message de Clodia ; elle ordonna ensuite à l'intendant de jeter les fruits – de crainte qu'ils ne fussent empoisonnés, prétendit-elle.

Cicéron signa un mandat d'arrêt à l'encontre de Vargunteius et de Cornélius. Les dirigeants du sénat le pressèrent aussi d'ordonner la capture de Catilina, mort ou vif. Mais Cicéron hésitait.

— C'est facile à dire pour eux, expliqua-t-il à Quintus et Atticus après le départ de la délégation, leur nom ne sera pas sur le mandat. Mais si Catilina est tué illégalement sur mon ordre, je devrai affronter des poursuites jusqu'à la fin de mes jours. Et puis ce ne serait là qu'un remède à court terme. Il restera toujours ses partisans au sénat.

— Tu ne suggères quand même pas qu'il soit autorisé à continuer de vivre à Rome ? protesta Quintus.

— Non, je veux qu'il parte – qu'il parte et qu'il emmène sa clique de traîtres avec lui pour rejoindre l'armée rebelle et se faire tuer sur le champ de bataille, de préférence à des centaines de milles de moi. Par tous les dieux, je leur donnerai un certificat de bonne conduite et une garde d'honneur pour les escorter hors de la ville s'ils le veulent – tout, pourvu qu'ils vident les lieux.

Mais il eut beau faire et refaire les cent pas, il n'en trouva pas le moyen, et il finit par décider que la seule chose à faire était de

convoquer le sénat. Quintus et Atticus objectèrent tous les deux que c'était trop dangereux : comment pourraient-ils assurer sa sécurité ? Cicéron réfléchit encore et trouva une idée maligne : au lieu de convoquer la chambre dans ses murs habituels, il donna l'ordre de faire transporter les bancs de la curie vers l'autre bout du forum, au temple de Jupiter, le protecteur. Cela présentait deux avantages. D'abord, le temple était situé plus bas que le Palatin et pourrait être plus facilement défendu contre les attaques des partisans de Catilina. Ensuite, ce geste aurait une grande valeur symbolique. D'après la légende, c'était Romulus lui-même qui avait dédié le temple à Jupiter à un moment critique de la guerre contre les tribus sabines. C'était précisément le lieu où Rome s'était rassemblée pour mieux résister aux toutes premières heures du danger : et c'était ici qu'elle se rassemblerait pour affronter la dernière menace, sous la conduite de son nouveau Romulus.

Lorsque Cicéron partit pour le temple, sous la protection rapprochée de ses licteurs et gardes du corps, une atmosphère de terreur véritable s'était emparée de la ville, aussi tangible que la brume grisâtre de novembre qui montait du Tibre. Un silence de mort régnait dans les rues. Il n'y avait pas la moindre acclamation, ni même de huées d'ailleurs : les gens se terraient simplement chez eux. Certains se tenaient tapis à l'ombre de leurs fenêtres, muets, le visage blême, pour regarder passer le consul.

Lorsque nous arrivâmes au temple, nous le trouvâmes cerné par les membres de l'ordre équestre, dont certains étaient assez âgés et tous armés de lances et d'épées. À l'intérieur de ce périmètre de sécurité, plusieurs centaines de sénateurs attendaient, assemblés en petits groupes silencieux. Ils s'écartèrent pour nous laisser passer, et certains gratifièrent Cicéron d'une claque dans le dos tout en lui chuchotant leurs encouragements. Cicéron les salua d'un signe de tête, prit très rapidement les auspices puis pénétra avec ses licteurs dans le grand édifice. Je n'y étais jamais entré auparavant et il était en fait proprement sinistre. Vieux de plusieurs siècles, chaque mur, chaque recoin regorgeait de reliques de la gloire militaire de la vieille république – drapeaux ensanglantés, armures cabossées, proues de navire, aigles des légionnaires ainsi qu'une statue de Scipion l'Africain peinte avec une telle précision qu'il semblait presque se tenir parmi nous. Je me trouvais un peu à l'arrière du cortège de Cicéron, et les sénateurs s'engouffraient dans le temple derrière moi, mais j'étais tellement occupé à tendre le cou vers tous ces trophées que je dus m'attarder un peu. Quoi qu'il en soit, j'avais déjà presque atteint l'estrade quand je pris conscience, à mon grand embarras, que le seul bruit audible dans l'édifice était le claquement de mes pas sur les dalles de pierre. Je m'aperçus soudain que le sénat tout entier était

plongé dans le silence.

Cicéron déroulait un rouleau de papyrus. Il se retourna pour voir ce qui se passait, et je vis son visage se figer d'étonnement. Je pivotai sur moi-même, soudain inquiet – juste à temps pour voir Catilina prendre sa place sur l'un des bancs. Pratiquement tout le monde était encore debout et l'observait. Catilina s'assit tandis que tous ses voisins les plus proches s'écartaient de lui comme s'il avait la lèpre. Jamais, je n'ai assisté à une telle démonstration. César lui-même se garda de s'approcher. Catilina ne parut pas faire attention, croisa les bras et releva le menton. Le silence se prolongea, jusqu'au moment où se fit enfin entendre la voix de Cicéron, très calme derrière moi.

— Combien de temps encore abuseras-tu de notre patience, Catilina ?

Toute ma vie, on m'a interrogé sur le discours de Cicéron ce jour-là. « L'avait-il écrit à l'avance ? », « Il avait au moins dû prévoir ce qu'il allait dire ? » veut-on savoir. Et ma réponse aux deux questions est catégorique : non. Ses paroles étaient complètement spontanées. Des propos qu'il voulait tenir depuis longtemps, des phrases qu'il avait répétées dans sa tête, des pensées qui lui étaient venues lors de ses nuits d'insomnie de ces derniers mois... tout cela s'assembla alors qu'il se dressait devant le sénat.

— Combien de temps encore allons-nous devoir supporter ta folie ?

Il descendit de l'estrade et entreprit de parcourir très lentement l'allée où Catilina se tenait assis. Il tendit les bras et, sans cesser de marcher, ordonna aux sénateurs de s'asseoir, ce qu'ils firent aussitôt. Et ce geste d'instituteur – ainsi que la prompte obéissance des sénateurs – établit instantanément son autorité. Il parlait pour la république.

— N'y a-t-il pas de limite à ton arrogance ? Ne comprends-tu pas que nous savons ce que tu prépares ? Ne vois-tu pas que ta conspiration est démasquée ? Crois-tu qu'il y ait un seul homme parmi nous qui ne sache pas ce que tu as commis hier soir – où tu étais, qui est venu à ta réunion et ce que tu y as résolu ?

Il arriva enfin devant Catilina, les mains sur les hanches, et le regarda de haut en bas avant de secouer la tête.

— Oh, quelle époque vivons-nous ! fit-il d'une voix profondément dégoûtée. Et oh, quelle moralité ! Le sénat sait tout, le consul sait tout, et pourtant... *cet homme est encore en vie !*

Il fit volte-face.

— En vie ? Non seulement en vie, citoyens, s'écria-t-il en s'éloignant de Catilina le long de l'allée pour s'adresser aux bancs comblés au centre du temple, mais il assiste aux séances du sénat ! Il participe à nos débats. Il nous écoute, il nous observe – et pendant

tout ce temps, il décide de qui il va tuer ! Est-ce ainsi que nous servons la république... en nous contentant de rester assis dans l'espoir de ne pas être les prochains sur la liste ? Voilà de quel courage nous faisons preuve ! Il y a vingt jours que nous avons voté l'autorité d'agir. Nous avons l'épée... mais nous nous gardons de l'aiguiser ! Tu devrais être exécuté sur-le-champ, Catilina. Et pourtant, tu vis encore ! Et tant que tu vis, loin de renoncer à toutes tes manigances... tu les accrois encore !

Je suppose qu'à ce moment-là Catilina lui-même avait dû prendre la mesure de son erreur en venant au temple. Pour ce qui était de la force physique et de l'audace, il avait bien entendu l'avantage sur Cicéron. Mais le sénat n'était pas une arène où la force brute régnait en maître. Les armes, ici, étaient les mots, et nul mieux que Cicéron ne sut jamais manier le langage. Pendant vingt ans, dès que les tribunaux siégeaient, il ne s'était guère passé un jour sans que Cicéron eût pratiqué son art. Dans un certain sens, sa vie tout entière n'avait été qu'une préparation à cet instant.

— Remontons le fil des événements de cette nuit. Tu t'es rendu rue des Taillandiers – je serai précis – chez Marcus Laeca. Là, tu as été rejoint par tes complices criminels. Alors, le nies-tu ? Pourquoi ce silence ? Si tu nies, j'apporterai des preuves. En fait, je vois même ici, au sénat, certains de ceux qui se trouvaient avec toi. Au nom du ciel, mais où sommes-nous ? Quel est donc ce pays ? Dans quel monde vivons-nous ? Ici même, citoyens – ici, en notre sein, parmi le conseil le plus sacré et le plus important au monde, il y a des hommes qui cherchent à nous détruire, à détruire notre cité, et à étendre cette destruction au monde tout entier !

« Tu étais chez Laeca, Catilina. Tu as divisé les régions d'Italie. Tu as décidé où tu voulais que chacun fût envoyé. Tu as dit que tu partirais toi aussi dès que je serais mort. Tu as choisi quelles parties de la ville devaient être brûlées. Tu as envoyé deux hommes pour me tuer. Alors, je te le demande, pourquoi ne finis-tu pas le voyage que tu as commencé ? Quitte la ville une bonne fois pour toutes ! Les portes sont ouvertes. Va-t'en ! L'armée rebelle attend son général. Prends tous tes hommes avec toi. Lave la cité de ta présence. Érige un mur entre nous. Tu ne peux rester parmi nous plus longtemps – je ne peux pas le permettre, je ne le veux *ni ne dois* le permettre !

Il frappa du poing contre sa poitrine et leva les yeux au plafond du temple tandis que les sénateurs se levaient tous pour clamer leur approbation.

— Tue-le ! cria quelqu'un.

— Tue-le ! Tue-le !

Le cri fut repris par les uns et les autres. Cicéron leur fit signe de se rasseoir.

— Si je donnais l'ordre de te tuer, les autres conspirateurs resteraient prêts à agir. Mais si, comme je le demande depuis longtemps, tu quittes la ville, tu entraîneras avec toi cette lie constituée pour toi de complices et pour nous d'ennemis mortels. Eh bien, Catilina ? Qu'attends-tu ? Quels plaisirs peux-tu encore trouver dans la cité ? En dehors de cette conjuration d'hommes ruinés, il ne reste plus une seule personne qui ne te craigne point, plus une seule qui ne te haïsse point.

Cicéron continua encore longuement de la sorte avant d'arriver à sa péroraison.

— Que les traîtres s'en aillent, conclut-il ! Va-t'en, Catilina, mener ta guerre inique et infâme, et assure ainsi le salut de la république, la ruine et le désastre pour toi, et la destruction de tous ceux qui t'auront rejoint. Jupiter, tu nous protégeras, tonna-t-il en tendant la main vers la statue du dieu, et tu feras connaître à ces hommes mauvais, morts ou vifs, ton châtement éternel !

Cicéron se détourna et remonta l'allée jusqu'à l'estrade. On scandait à présent : « Va-t'en, va-t'en, va-t'en ! » Pour tenter de retourner la situation, Catilina se leva d'un bond et agita les bras en hurlant à l'adresse du dos de Cicéron. Trop tard : pour lui, le mal était fait et il lui manquait le talent nécessaire. Il était terrassé, humilié, démasqué, fini. Je saisis les mots « immigrant » et « exil », mais le vacarme était tel qu'il ne pouvait se faire entendre et, de toute façon, la fureur le rendait presque incompréhensible. Comme la cacophonie faisait rage autour de lui, il finit par se taire en respirant profondément et demeura ainsi encore un court instant, se tournant de-ci de-là tel un bateau ballotté par une terrible tempête alors qu'il a perdu son mât et tourne autour de son ancre. Puis quelque chose parut céder en lui. Il frissonna et quitta sa place. Aussitôt, plusieurs sénateurs, dont Quintus, bondirent de leurs sièges pour protéger le consul. Mais Catilina lui-même n'était pas fou à ce point : s'il s'était précipité sur son ennemi, il n'aurait pas manqué d'être réduit en pièces. Avec un regard méprisant alentour – un regard qui sans nul doute engloba tous les trophées des exploits auxquels ses aïeux avaient participé –, il sortit du sénat. Plus tard, ce même jour, accompagné de douze partisans qu'il appelait ses licteurs, et précédé par un aigle d'argent qui avait appartenu à Marius, il quitta la ville et se rendit à Arretium, où il se proclama officiellement consul.

Il n'y a pas de victoire durable en politique, il n'y a que l'impitoyable progression des événements. Si mon travail doit avoir une morale, c'est bien celle-ci. Cicéron avait remporté sur Catilina un triomphe oratoire dont on parlerait pendant des années. Avec sa langue pour arme, il avait chassé le monstre de Rome. Mais la lie,

comme il l'avait appelée, n'était pas partie avec lui ainsi qu'il l'avait espéré. Au contraire, après le départ de leur chef, Sura et les autres restèrent tranquillement à leurs places et écoutèrent le reste des débats. Suivant sans doute le principe selon lequel l'union fait la force, ils ne se quittaient pas : Sura, Cethegus, Longinus, Annius, Paetus, le tribun Bestia, les frères Sylla et même Marcus Laeca, de chez qui les deux assassins étaient partis. Je voyais que Cicéron les observait, et je me demandais ce qui lui venait à l'esprit. À un moment, Sura se leva et suggéra de sa voix sonore que la femme et les enfants de Catilina fussent placés sous la protection du sénat ! La discussion s'éternisa. Puis le tribun désigné Metellus Nepos demanda la parole. Maintenant que Catilina avait quitté la ville, sans doute pour mener l'insurrection, la solution la plus prudente ne serait-elle pas de rappeler Pompée le Grand en Italie pour diriger l'armée sénatoriale ? César s'empressa de se lever pour soutenir la proposition. L'esprit toujours aussi vif, Cicéron entrevit alors l'occasion de diviser ses adversaires et, prenant un air innocent qui ne pouvait trahir qu'un intérêt sincère, il demanda à Crassus, qui avait été consul en même temps que Pompée, ce qu'il en pensait. Crassus se mit debout à contrecœur.

— Nul n'a plus haute opinion de Pompée le Grand que moi, commença-t-il avant de devoir s'arrêter, battant avec irritation du pied tandis que le temple vibrait de rires moqueurs. Nul n'a plus que moi haute opinion de lui, répéta-t-il, mais je dois dire au tribun désigné que, au cas où il ne l'aurait pas remarqué, nous sommes presque en hiver et que c'est la pire époque pour le transport des troupes par mer. Comment Pompée pourrait-il être là avant le printemps ?

— Laissons venir Pompée le Grand sans son armée, alors ? objecta Nepos. En voyageant avec une escorte réduite, il pourrait être là en un mois. Son nom vaut à lui seul une douzaine de légions.

C'en fut trop pour Caton. Il se leva aussitôt.

— Il faudra davantage que des *noms* pour battre les ennemis que nous devons affronter, railla-t-il, même si ces noms se terminent par « le Grand ». Ce dont nous avons besoin, c'est d'une armée : d'une armée sur le terrain – d'une armée comme celle que lève en cet instant même le propre frère du tribun désigné. En outre, si vous voulez mon avis, Pompée a déjà trop de pouvoirs comme ça.

Cela suscita un « Oh ! » sonore et choqué de toute l'assemblée.

— Si ce sénat n'attribue pas le commandement à Pompée, dit Nepos, je vous préviens en toute honnêteté que je déposerai devant le peuple une motion réclamant son rappel dès que j'aurai pris mes fonctions de tribun.

— Et je te préviens en toute honnêteté que j'opposerai mon veto à ta motion, rétorqua Caton.

— Citoyens, citoyens ! s'écria Cicéron qui dut hurler pour se

faire entendre, nous ne servirons ni nous-mêmes ni l'État en nous querellant alors qu'il y a urgence nationale ! Il y aura demain une assemblée publique. Je ferai part au peuple de nos délibérations, et j'espère, ajouta-t-il en fixant du regard Sura et ses acolytes, que les sénateurs qui sont peut-être physiquement avec nous mais dont la loyauté va ailleurs profiteront de la nuit pour sonder leur cœur et agir conformément à leurs convictions. La séance est levée.

Normalement, Cicéron aimait à s'attarder devant la curie afin que les sénateurs qui désiraient lui parler puissent le faire. Cette connaissance qu'il avait de chacun, aussi mince fût-elle – ses forces et ses faiblesses, ce qu'il espérait et ce qu'il redoutait, ce qu'il était prêt à supporter ou pas –, comptait au nombre des outils qui l'aidaient à exercer son contrôle sur la chambre. Mais cet après-midi-là, il s'éloigna rapidement, le visage aussi fermé qu'un masque.

— J'ai l'impression de lutter contre l'Hydre, tempêta-t-il à peine rentré chez lui. Dès que je tranche une tête, il y en a deux qui repoussent ! Catilina part en claquant la porte, mais ses hommes de main restent tranquillement à leur place et voilà que la faction de Pompée commence à faire des siennes ! J'ai un mois, fulmina-t-il, rien qu'un mois – si j'arrive à survivre tout ce temps – avant que les nouveaux tribuns n'entrent en fonction. À ce moment-là, l'agitation autour du rappel de Pompée va vraiment commencer. Et entre-temps, on ne peut même pas être sûrs d'avoir deux nouveaux consuls en état de gouverner en janvier à cause de ce *procès de malheur* !

Il balaya d'un mouvement du bras le dessus de son bureau et projeta par terre tous les documents relatifs au procès de Murena.

Quand il était de cette humeur, il était impossible de lui faire entendre raison et ma longue expérience m'avait appris qu'il ne servait à rien d'essayer de répondre. Il attendit donc avec irritation que je réagisse puis, comme il n'obtenait pas satisfaction, partit en trombe chercher quelqu'un d'autre à tancer pendant que je m'agenouillais pour ramasser tranquillement les rouleaux de preuves. Je savais qu'il finirait tôt ou tard par revenir afin de préparer son discours du lendemain, mais les heures passèrent, le soir tomba, on alluma lampes et bougies, et je sentis monter mon inquiétude. J'appris plus tard qu'il s'était rendu avec ses gardes du corps et ses licteurs au jardin le plus proche et qu'il n'avait cessé de tourner en rond au point qu'ils s'attendaient presque à le voir creuser un sillon dans la pierre. Lorsqu'il revint enfin, il était très pâle et avait la mine sombre. Il avait, me confia-t-il, conçu un plan et il ne savait pas ce qu'il redoutait le plus : l'idée qu'il puisse échouer ou la possibilité qu'il réussisse.

Le lendemain matin, il invita Q. Fabius Sanga à venir le voir. Sanga, vous vous en souvenez peut-être, était le sénateur à qui il avait

écrit le jour où l'on avait découvert le corps de l'enfant assassiné, pour demander des informations sur les sacrifices humains et la religion des Gaulois. Sanga avait une cinquantaine d'années et ses investissements en Gaule cisalpine et transalpine l'avaient rendu immensément riche. Il n'avait jamais aspiré à avancer dans la hiérarchie sénatoriale et considérait le sénat ni plus ni moins que comme un endroit où il pouvait défendre ses intérêts financiers. Il était très respectable et pieux, vivait modestement et était, disait-on, très strict avec sa femme et ses enfants. Il ne prenait la parole que lors des débats sur la Gaule et se montrait alors, il faut l'avouer, terriblement ennuyeux : dès qu'il se mettait à parler de la géographie, du climat, des tribus et de tout ce qui concernait la Gaule, il vidait la curie plus vite que n'importe qui.

— Es-tu un patriote, Sanga ? lui demanda Cicéron à l'instant où je le faisais entrer.

— J'aime à le penser, consul, répondit prudemment Sanga. Pourquoi ?

— Parce que je voudrais que tu joues un rôle capital dans la défense de notre république bien-aimée.

— Moi ? s'exclama Sanga, visiblement très inquiet. J'ai des problèmes de goutte...

— Non, non, rien de la sorte, le rassura Cicéron avec un sourire. Je veux simplement que tu demandes à quelqu'un de parler à quelqu'un d'autre, et puis que tu me répètes ce qu'il aura répondu.

Sanga se détendit notablement.

— Oh, oui, je pense que c'est dans mes cordes. De qui s'agit-il ?

— L'un d'eux est Publius Umbrenus, un affranchi de Lentulus Sura qui lui sert souvent de secrétaire. Je crois qu'il a vécu en Gaule. Tu le connais peut-être ?

— Oui, effectivement.

— Il faut simplement que l'autre personne soit un Gaulois. Je n'ai pas de préférence sur la région de Gaule dont il doit en être originaire. Ce devra être quelqu'un que tu connais. Un émissaire d'une des tribus serait parfait. Un personnage digne de crédit ici, à Rome, et en qui tu as une confiance absolue.

— Et qu'attends-tu de la part de ce Gaulois ?

— Je veux qu'il contacte Umbrenus et propose d'organiser un soulèvement contre l'autorité romaine.

Quand Cicéron m'avait exposé son plan, pendant la nuit, j'avais été saisi d'effroi, et je m'attendais que le rigide Sanga réagisse de même : qu'il lève les bras et peut-être même quitte la pièce furieux en entendant une suggestion aussi monstrueuse. Mais les hommes d'affaires, comme j'ai pu depuis le constater, sont les personnages les moins impressionnables qui soient, bien moins en tout cas que les soldats et les politiques. On peut proposer quasi n'importe quoi à un

homme d'affaires, et il acceptera, le plus souvent, au moins d'y réfléchir. Sanga se contenta de hausser les sourcils.

— Tu veux entraîner Sura à commettre un acte de trahison ? demanda-t-il.

— Pas nécessairement de trahison, répondit Cicéron, mais je veux découvrir s'il y a une limite à la scélératesse que ses confédérés et lui sont désireux de commettre. Nous savons déjà qu'ils envisagent allègrement l'assassinat, le massacre, l'incendie criminel et la rébellion. Le seul autre crime odieux qui me vienne encore à l'esprit est la collusion avec les ennemis de Rome – non que je considère les Gaulois comme des ennemis, s'empressa-t-il d'ajouter, mais tu me comprends.

— Tu penses à une tribu en particulier ?

— Non, je te laisse seul juge.

Sanga réfléchit un instant à la question. Il avait un visage rusé. Son nez mince parut remuer. Il le tapota et tira dessus. Il sentait visiblement l'odeur de l'argent.

— J'ai beaucoup d'intérêts commerciaux en Gaule, finit-il par dire, et le commerce repose sur des relations pacifiques. La dernière chose que je voudrais serait de rendre mes amis gaulois moins populaires qu'ils ne le sont déjà.

— Sanga, je peux t'assurer que s'ils m'aident à élucider cette conspiration, lorsque j'en aurai terminé avec cette histoire, ils seront des héros nationaux.

— Et je suppose qu'il y a aussi la question de ma participation personnelle...

— Ton rôle restera rigoureusement secret, assura Cicéron, excepté, bien entendu et avec ta permission, pour les gouverneurs des Gaule cisalpine et transalpine. Ce sont tous les deux de bons amis à moi et je suis certain qu'ils voudront tous les deux reconnaître ta contribution.

La perspective de l'argent fit sourire Sanga pour la première fois de la matinée.

— Bon, les choses étant telles que tu me les décris, il y a bien une tribu qui pourrait faire l'affaire. Les Allobroges, qui contrôlent les cols alpins, viennent juste d'envoyer une délégation au sénat pour se plaindre des impôts prélevés par Rome. Il y a deux jours qu'ils sont arrivés en ville.

— Sont-ils belliqueux ?

— Très. Si je peux leur indiquer que l'on pourrait examiner favorablement leur pétition, je suis sûr qu'ils seront prêts à faire quelque chose en échange...

Après son départ, Cicéron me dit :

— Tu désapprouves ?

— Ce n'est pas mon rôle d'émettre des jugements, consul, répondis-je.

— Oh, mais tu désapprouves ! Je le vois à ta figure. Tu trouves que c'est d'une certaine façon déshonorant de tendre des pièges. Cependant, tu veux que je te dise ce qui est vraiment déshonorant, Tiron ? Ce qui est déshonorant, c'est de continuer à vivre dans une ville qu'on projette de détruire. Si Sura n'a pas d'intentions qui relèvent de la trahison, il enverra paître ces Gaulois. En revanche, s'il accepte de considérer leurs propositions, je le coincerai ! Et alors, je le conduirai moi-même aux portes de la ville pour le jeter dehors avant de laisser Celer et son armée en finir avec lui ! Et personne ne pourra dire qu'il y a là-dedans quoi que ce soit de déshonorant !

Il parlait avec une telle véhémence qu'il faillit me convaincre.

X

Le procès du consul désigné Licinius Murena, accusé de corruption électorale, commença aux Ides de novembre et devait durer au moins deux semaines. Servius et Caton menaient l'accusation ; Hortensius, Cicéron et Crassus la défense. L'affaire était énorme et se tiendrait au forum, le jury seul réunissant neuf cents personnes. Ces jurés comptaient pour un tiers de sénateurs, un tiers de chevaliers et un tiers de citoyens respectables. Le jury était beaucoup trop important pour être soudoyé, ce qui était le but, mais avec un tel nombre de jurés, il devenait également difficile de prévoir de quel côté il pencherait. La partie plaignante avait un dossier impressionnant. Servius disposait de multiples preuves de la corruption exercée par Murena, qu'il exposa à sa manière sèche de juriste, puis il s'étendit longuement sur le fait que Cicéron avait trahi son amitié en représentant l'accusé. Caton adopta l'approche stoïque et fulmina contre la déliquescence d'une époque où l'on pouvait acheter une charge avec des festins et des jeux.

— N'as-tu pas recherché le pouvoir suprême, l'autorité suprême, le gouvernement même de l'État, en satisfaisant aux sens les plus vils de l'homme, en ensorcelant leur esprit et en les comblant de plaisirs ? tonna-t-il à l'adresse de Murena. Croyais-tu demander une place de souteneur à une bande de jeunes dévoyés ou la domination du monde au peuple romain ?

Murena ne le prit pas bien du tout, et le jeune Clodius, son directeur de campagne, qui resta près de lui jour après jour et s'efforçait de lui remonter le moral avec ses traits d'esprit, eut peine à le calmer. Pour le conseiller dans sa défense, Murena aurait difficilement pu trouver mieux. Hortensius, mal remis d'avoir été écrasé pendant le procès de Rabirius, était déterminé à montrer que le vieux loup n'était pas mort, et il s'amusait bien aux dépens de Servius. Crassus, il est vrai, n'était pas un avocat formidable, mais sa seule présence au banc de la défense suffisait à impressionner. Quant à Cicéron, on le réservait pour le dernier jour du procès, où il devrait se charger du récapitulatif pour le jury.

Durant tout le procès, il resta dans les rostres, à lire et à écrire, et ne leva qu'occasionnellement les yeux en feignant d'être choqué ou amusé par ce qui venait d'être dit. Je me tenais accroupi derrière lui pour lui passer des documents et guetter ses instructions. Celles-ci

n'avaient le plus souvent rien à voir avec l'affaire, car en plus de devoir suivre le procès chaque jour, Cicéron était à présent seul à gouverner Rome et se retrouvait plongé jusqu'au cou dans les problèmes administratifs. Des rapports de troubles arrivaient de partout en Italie, aussi bien dans le talon qu'à la pointe, dans le genou et jusque dans la cuisse de la botte italienne. Celer était fort occupé à arrêter les mécontents dans le Picenum. La rumeur disait que Catilina était sur le point de franchir le dernier pas et de recruter des esclaves dans l'armée rebelle en échange de leur émancipation – si cela arrivait, le pays tout entier serait bientôt à feu et à sang. Il fallait lever d'autres troupes, et Cicéron persuada Hybrida de prendre la tête d'une nouvelle armée. Il le fit en partie pour afficher un front uni, mais surtout pour garder Hybrida loin de Rome car il n'était toujours pas convaincu de la loyauté de son collègue et préférait le savoir hors de la cité si jamais Sura et les autres conspirateurs décidaient d'agir. C'était, me semblait-il, folie que de confier une armée à un homme en qui il n'avait aucune confiance, toutefois Cicéron n'était pas un imbécile. Il nomma M. Petreius, sénateur qui avait près de trente ans d'expérience militaire, comme second d'Hybrida, et lui remit un ordre scellé qui ne devait être ouvert qu'au cas où l'armée aurait effectivement à se battre.

À l'approche de l'hiver, la république semblait au bord du gouffre. Lors d'une assemblée publique, Metellus Nepos s'attaqua violemment au consulat de Cicéron, l'accusant de tous les crimes possibles – dictature, faiblesse, imprudence, lâcheté, autosatisfaction, incompétence.

— Combien de temps encore, demanda-t-il, faudra-t-il que le peuple de Rome se voie refuser les services du seul homme qui pourrait le délivrer de cette infâme situation, à savoir Gnaeus Pompée, si justement surnommé « le Grand » ?

Cicéron ne participait pas à l'assemblée, mais se fit remettre un rapport complet de ce qui s'y était dit.

Juste avant la fin du procès de Murena – je crois que ce devait être le 1^{er} décembre –, Cicéron reçut très tôt le matin la visite de Sanga. Il entra, ses petits yeux brillants d'excitation parce qu'il apportait des nouvelles capitales. Les Gaulois avaient fait ce qu'on leur avait demandé et contacté Umbrenus, l'affranchi de Sura, sur le forum. Ils avaient eu une conversation des plus naturelles et amicales. Les Gaulois avaient pleuré sur leur sort, maudit le sénat et assuré qu'ils étaient entièrement d'accord avec Catilina : mieux valait mourir que de vivre dans cette situation d'esclavage. Umbrenus avait dressé l'oreille et proposé qu'ils poursuivent cette conversation dans un endroit plus tranquille, puis il les avait conduits chez Decimus Brutus, qui habitait tout près. Brutus – aristocrate qui avait été consul

quatorze ans plus tôt – n'avait rien à voir avec la conjuration et ne se trouvait d'ailleurs pas à Rome, mais sa femme, intelligente et enjôleuse, faisait partie des nombreuses conquêtes de Catilina, et c'était elle qui suggéra qu'ils fissent cause commune. Umbrenus alla chercher l'un des instigateurs du complot et revint avec le chevalier Capito, qui fit jurer le secret aux Gaulois et leur annonça que l'insurrection était imminente dans la cité. Dès que Catilina et les rebelles seraient près de Rome, le tribun Bestia convoquerait une assemblée publique et demanderait l'arrestation de Cicéron. Ce serait le signal du soulèvement général. Capito et un autre chevalier, Statilius, à la tête de toute une troupe d'incendiaires, allumeraient des feux dans une douzaine de lieux différents. Dans la panique qui s'ensuivrait, le jeune sénateur Cethegus conduirait l'escadron de la mort chargé d'assassiner Cicéron ; d'autres élimineraient les victimes qui leur étaient assignées ; de nombreux jeunes gens tueraient leur père ; la curie serait dévastée.

— Comment les Gaulois ont-ils réagi ? demanda Cicéron.

— Suivant les instructions. Ils ont réclamé la liste des hommes qui soutiennent la conspiration afin d'évaluer ses chances de réussite, répondit Sanga.

Il présenta une petite tablette de cire couverte de noms inscrits en lettres minuscules :

— Sura, Iut-il, Longinus, Bestia, Sylla...

— Nous savons tout cela, l'interrompit Cicéron, mais Sanga leva le doigt.

— ... César, Hybrida, Crassus, Nepos...

— *Quoi !* s'exclama Cicéron en arrachant la tablette des mains de Sanga pour examiner la liste avec inquiétude. Ce ne peut être qu'une invention, non ? Ils veulent paraître plus forts qu'ils ne le sont.

— Je ne saurais en juger. Tout ce que je peux te dire, c'est que ce sont les noms que Capito a donnés.

— Un consul, le grand pontife, un tribun et l'homme le plus riche de Rome, qui se trouve avoir déjà dénoncé la conspiration ? Je n'y crois pas.

Cicéron me lança néanmoins la tablette.

— Recopie-les, ordonna-t-il avant de secouer la tête. Bien, bien... mieux vaut faire attention aux questions que l'on pose ou craindre les réponses que l'on peut recevoir !

C'était l'une de ses maximes favorites dans les tribunaux.

— Que dois-je dire aux Gaulois de faire ensuite ? questionna Sanga.

— Si cette liste est exacte, je leur conseillerais de rejoindre la conspiration ! répondit Cicéron avec un rire amer. Quand a eu lieu cette rencontre, précisément ?

— Hier.

— Et quand doivent-ils se rencontrer de nouveau ?

— Aujourd'hui.

— Donc, ils sont de toute évidence pressés.

— Les Gaulois ont eu l'impression que les choses allaient se mettre en place dans les jours à venir.

Cicéron réfléchit en silence.

— Dis-leur d'exiger le plus possible de preuves écrites de l'implication de ces hommes : des lettres portant leur sceau personnel, qu'ils pourraient montrer à leurs compatriotes.

— Et si les conspirateurs refusent ?

— Les Gaulois diront qu'il est impossible pour leur tribu de se lancer dans une entreprise aussi périlleuse que d'entrer en guerre contre Rome sans preuves solides.

Sanga hocha la tête puis ajouta :

— Je crains qu'après cela je ne doive mettre un terme à ma participation à cette affaire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il devient bien trop dangereux de rester à Rome.

Il accepta comme une dernière faveur de revenir avec la réponse des conspirateurs dès que les Gaulois l'auraient reçue, puis il partirait. Entre-temps, Cicéron n'avait d'autre choix que de se rendre au procès de Murena. Assis sur le banc, auprès d'Hortensius, il affichait un calme apparent, mais de temps à autre, je surprenais son regard en train d'errer sur l'assemblée, se posant tantôt sur César – qui faisait partie des jurés –, sur Sura, qui se tenait avec les préteurs, et enfin, le plus souvent, sur Crassus, qui ne se trouvait qu'à deux places de lui sur le banc. Il devait se sentir affreusement seul, et je remarquai pour la première fois qu'il avait les cheveux parsemés de gris et des poches sombres sous les yeux. La crise le vieillissait. À la septième heure, Caton termina le résumé de son réquisitoire, et le juge, qui s'appelait Cosconius, demanda à Cicéron s'il voulait conclure la plaidoirie. La question parut le surprendre et, après avoir fourragé pendant une minute ou deux dans ses documents, il se leva et demanda une suspension d'audience, afin de pouvoir rassembler ses pensées. Cosconius parut irrité, mais concéda qu'il était tard. Il accepta à contrecœur la requête de Cicéron, et la conclusion du procès de Murena fut reportée au lendemain.

Nous rentrâmes sans tarder à la maison, dans ce cocon devenu familier de gardes du corps et de licteurs, mais il n'y avait aucune trace de Sanga, ni le moindre message de sa part. Cicéron marcha silencieusement jusqu'à son bureau et s'assit, les coudes sur sa table de travail, le bout des doigts pressé contre ses tempes, pour étudier le monceau de preuves étalées devant lui, en se massant le crâne comme pour y faire pénétrer la teneur du plaidoyer qu'il lui faudrait

prononcer. Je ne l'avais jamais autant plaint. Toutefois, lorsque je m'avançai vers lui pour lui offrir mon aide, il agita la main sans même lever les yeux, me congédiant sans un mot. Je ne le revis pas de la soirée. C'est Terentia qui me prit à part pour me confier combien elle s'inquiétait pour la santé du consul. Il ne se nourrissait pas convenablement, me dit-elle, et ne dormait pas bien non plus. Même les exercices matinaux qu'il s'astreignait à pratiquer depuis sa jeunesse étaient délaissés. Je fus surpris qu'elle s'adresse à moi de manière si intime, car elle ne m'avait jamais beaucoup aimé en vérité, et reportait généralement sur moi les frustrations que faisait naître son mari. J'étais celui qui passait le plus de temps enfermé avec lui, pour travailler. J'étais celui qui dérangerait leurs rares moments de loisir ensemble en lui apportant des piles de lettres et des messages de visiteurs. Néanmoins, pour une fois, elle me parla poliment et presque comme à un ami.

— Tu dois lui faire entendre raison, me dit-elle. Je crois parfois que tu es le seul qu'il écouterait, alors que je ne peux que prier pour lui.

Le lendemain matin arriva et, comme nous n'avions toujours aucune nouvelle de Sanga, je commençai à craindre que Cicéron ne fût trop nerveux pour faire sa plaidoirie. Ayant en tête la requête de Terentia, je suggérai même qu'il demande un nouvel ajournement.

— Es-tu fou ? répliqua-t-il. Ce n'est pas le moment de faire preuve de faiblesse. Ça va aller. Ça va toujours.

Cependant, jamais je ne le vis trembler autant au début d'un discours ni commencer à voix aussi basse. Le forum était comble et très bruyant malgré les gros nuages qui s'amoncelaient au-dessus de Rome et déversaient d'occasionnelles averses sur la vallée. Mais, au bout du compte, Cicéron sut malgré tout distiller une dose d'humour surprenante dans ses propos, notablement lorsqu'il compara les prétentions au consulat de Servius et de Murena.

— Tu te lèves avant l'aube pour répondre à tes clients, dit-il à Servius, lui se lève pour arriver à temps avec son armée au poste dont il veut s'emparer. Tu t'éveilles au chant du coq, lui au son de la trompette. Tu disposes les pièces d'un procès, lui range ses troupes en ordre de bataille. Il connaît et sait le moyen de nous mettre à l'abri de l'ennemi, toi des eaux de la pluie. Sa science consiste à reculer les bornes de l'empire, la tienne à les définir.

Le jury adora. Et il rit plus encore quand Cicéron tourna en dérision Caton et sa philosophie rigide.

— Apprenez, Romains, que toutes les qualités excellentes et divines que nous admirons chez Caton lui appartiennent en propre ; ses légères imperfections ne lui viennent pas de la nature mais de son maître. Il y eut autrefois un homme de génie appelé Zénon, dont les disciples s'appellent les stoïciens. Voici certains de ses préceptes et de

ses dogmes : le sage n'accorde rien à la faveur et ne pardonne aucune faute ; la compassion et l'indulgence ne sont que légèreté et folie ; toutes les fautes sont égales, tout délit est un crime ; étrangler son père n'est pas plus coupable que de tuer un poulet sans nécessité. Le sage ne doute jamais, ne se repent jamais, ne se trompe jamais, ne change jamais d'avis. Malheureusement, Caton ne s'est pas saisi de cette doctrine pour en discourir mais en a fait un mode de vie.

— Notre consul est un vrai boute-en-train, railla Caton d'une voix forte tandis que tout le monde riait.

Mais Cicéron n'avait pas encore fini.

— J'avoue que moi aussi, dans ma jeunesse, je me suis intéressé à la philosophie. Mes maîtres, cependant, étaient Platon et Aristote. Leurs préceptes ne sont ni violents ni excessifs. Ils disent que le sage n'est pas toujours insensible à la faveur ; que la compassion honore l'homme de bien ; qu'il doit y avoir des degrés dans les châtements comme dans les fautes ; que le sage émet souvent un doute quand il ignore, qu'il peut être emporté par la colère ou bien se laisser fléchir et désarmer ; qu'il doit quelquefois rectifier ce qu'il a dit, renoncer à son premier sentiment ; enfin, que toutes les vertus doivent être renfermées dans certaines limites par ce qu'on appelle le juste milieu. Si tu avais étudié ces maîtres, Caton, tu n'aurais pas plus de vertu, de force d'âme, de tempérance ou de justice – cela est impossible –, mais tu serais un peu plus enclin à la douceur.

« Tu dis que c'est l'intérêt de l'État qui t'a poussé à entamer cette procédure. Je le crois, Caton. Mais l'excès de ton zèle t'égare. Pour moi, juges, si je défends Lucius Murena, ce n'est pas seulement par amitié et à cause de son mérite, c'est surtout pour assurer la paix, le repos, la liberté, le salut et la vie de tous les citoyens. Écoutez, Romains, dit-il en se tournant vers le jury, écoutez un consul qui peut dire sans présomption que le salut de la république occupe nuit et jour toutes ses pensées. Il est très important que la république ait deux consuls aux calendes de janvier. C'est dans Rome même qu'on médite la ruine de Rome, le massacre de ses habitants, l'extinction du nom romain. Je vous en avertis, Romains, mon consulat touche à sa fin. Ne m'enlevez pas un successeur d'une vigilance digne de la mienne.

Il posa la main sur l'épaule de Murena.

— Ne m'enlevez pas un magistrat à qui je voudrais remettre la république intacte pour qu'il la préserve à son tour de tous ces périls.

Il parla pendant trois heures, ne s'interrompant de temps à autre que pour avaler un peu de vin dilué ou essuyer la pluie de son visage. Plus il avançait, plus son discours prenait de force, et cela me rappela un beau poisson apparemment mort qu'on rejette à l'eau – au début inerte et ventre en l'air, le voilà qui revit soudain d'un battement de queue dès qu'il se retrouve dans son élément naturel. De la même

façon, Cicéron puisa sa force dans le fait même de parler, et il termina sur des acclamations prolongées, non seulement de la part du public, mais aussi du jury. Cela se révéla un bon présage : après le décompte des votes, Murena fut acquitté à une grande majorité. Caton et Servius partirent aussitôt, visiblement très abattus. Cicéron s'attarda juste le temps de féliciter le consul désigné et de recevoir force claques dans le dos de la part de Clodius, Hortensius et même de Crassus, puis nous rentrâmes chez nous.

À peine arrivés dans la rue, nous remarquâmes un bel attelage posté devant la maison. En nous rapprochant, nous vîmes que la voiture était remplie de vaisselle d'argent, de statues, de tapis et de tableaux. Un chariot était chargé de la même façon. Cicéron pressa le pas. Sanga attendait juste derrière la porte d'entrée, le visage gris comme une huître.

— Alors ? demanda Cicéron.

— Les conspirateurs ont écrit leurs lettres.

— Parfait ! s'exclama Cicéron en frappant dans ses mains avec satisfaction. Quand pourrons-nous les avoir ? Les as-tu apportées ?

— Attends, consul, le prévint Sanga. Ce n'est pas aussi simple. Les Gaulois ne sont pas encore en possession de ces lettres. On leur a dit de se rendre à la porte Fontinale à minuit et de se tenir prêts à quitter la ville. Une escorte les retrouverait là-bas et leur remettrait les lettres.

— Et pourquoi auraient-ils besoin d'une escorte ?

— Pour les conduire à Catilina. Ensuite, ils sont censés partir du camp de Catilina pour se rendre directement en Gaule.

— Par tous les dieux du ciel ! Si nous pouvions avoir ces lettres, nous les ferions enfin tomber ! s'écria Cicéron.

Il arpenta l'étroit couloir.

— Il faut que nous leur tendions une embuscade et que nous les prenions la main dans le sac, me confia-t-il. Envoie chercher Quintus et Atticus.

— Il va te falloir des soldats, fis-je remarquer, et un homme expérimenté pour les diriger.

— Ce devra être quelqu'un en qui nous avons toute confiance.

Je sortis mon polyptyque et mon style.

— Pourquoi pas Flaccus ? suggérai-je. Ou Pomptinus ?

Les deux hommes étaient prêteurs, avec une longue expérience de la légion, et tous deux s'étaient montrés d'une constante fiabilité tout au long de la crise.

— Bien, dit Cicéron avec un hochement de tête. Fais-les venir tout de suite.

— Et pour les soldats ?

— Nous pourrions recourir à la centurie de Reate. Ils sont encore

à la caserne. Mais ils ne doivent rien savoir de leur mission. Pas encore.

Il appela Sositheus et Laurea, et donna rapidement les instructions nécessaires. Puis il se tourna pour dire quelque chose à Sanga, mais le couloir derrière lui était vide, la porte d'entrée ouverte et la rue déserte. Le sénateur s'était enfui.

Quintus et Atticus arrivèrent moins d'une heure plus tard, suivis peu après par les deux préteurs, que cette convocation théâtrale rendait perplexes. Sans entrer dans les détails, Cicéron leur expliqua simplement qu'il détenait des informations selon lesquelles une délégation de Gaulois devait quitter la ville à minuit avec une escorte, et qu'il avait des raisons de croire qu'ils allaient voir Catilina avec des documents compromettants.

— Nous devons les intercepter à tout prix, dit Cicéron, mais nous devons les laisser avancer assez loin sur la route pour qu'il n'y ait aucun doute sur le fait qu'ils quittent la ville.

— D'après mon expérience, les embuscades de nuit sont beaucoup plus délicates qu'il n'y paraît, commenta Quintus avec suffisance. Certains pourraient s'enfuir à la faveur de l'obscurité, et emporter tes preuves avec eux. Tu es sûr qu'il ne serait pas plus simple de les arrêter à la porte de la cité ?

Flaccus, qui était un soldat de la vieille école et avait servi sous Isauricus, intervint immédiatement :

— Quelle bêtise ! Je ne sais pas dans quel corps tu as servi, mais l'opération ne devrait pas poser de problèmes. En fait, je connais l'endroit qui convient. S'ils prennent la via Flaminia, ils devront traverser le Tibre au pont Mulvius. Nous les intercepterons là. Une fois qu'ils seront engagés sur le pont, il n'y aura pas d'échappatoire possible, à moins qu'ils ne veuillent se jeter à l'eau et se noyer.

Quintus parut très vexé et, à partir de ce moment, se lava effectivement les mains de toute l'opération, à tel point que, lorsque Cicéron lui suggéra de se joindre à Flaccus et Pomptinus sur le terrain, il répondit d'un ton boudeur que l'on n'avait manifestement pas besoin de ses conseils.

— Dans ce cas, il faudra que j'y aille, déclara Cicéron, et tout le monde s'écria aussitôt que ce ne serait pas prudent. Alors, il faudra envoyer Tiron, conclut-il avant d'ajouter, en voyant mon expression d'horreur : Il me faut sur place quelqu'un qui ne soit pas un soldat. J'aurai besoin d'un compte rendu écrit par un témoin oculaire que je puisse remettre au sénat demain. Flaccus et Pomptinus seront trop occupés à diriger les opérations.

— Pourquoi pas Atticus ? suggérai-je – non sans impertinence, j'en ai conscience aujourd'hui, mais heureusement pour moi, Cicéron

était trop préoccupé pour le remarquer.

— Il sera responsable de ma sécurité à Rome, comme d'habitude, répondit-il.

Derrière Cicéron, Atticus m'adressa un haussement d'épaules pour s'excuser.

— Alors, Tiron, ajouta Cicéron, tu devras consigner tout ce qu'ils diront par écrit, et surtout, mets les lettres à l'abri avec leurs sceaux intacts.

Nous partîmes à cheval bien après la tombée de la nuit : les deux préteurs, leurs huit licteurs, quatre autres gardes, et enfin, très à contrecœur, moi. Pour ajouter à mon malheur, j'étais très mauvais cavalier. Je tressautais sur ma selle, une cassette à documents vide me cognant le dos en rythme. Nous galopâmes sur les pavés et franchîmes la porte de la ville à telle vitesse que je dus m'accrocher à la crinière de ma pauvre monture pour ne pas tomber. Fort opportunément, la jument était tout à fait placide et sans nul doute la réservait-on aux femmes et aux imbéciles car elle suivit la route qui dévalait la colline pour s'enfoncer dans la plaine sans que j'eusse besoin de la guider et sans se laisser distancer par les chevaux qui nous précédaient.

C'était une de ces nuits où le ciel est en soi une aventure, une lune brillante traçant son chemin dans un océan immobile de nuages argentés. Sous cette odyssée céleste, les tombes qui bordaient la via Flaminia s'éclairaient fugitivement, comme lors d'un orage silencieux. Nous gardâmes une allure régulière pendant environ deux milles avant d'atteindre un cours d'eau. Là, nous nous arrê tâmes et tendîmes l'oreille. J'entendais un bruit d'eau dans l'obscurité et, en regardant devant moi, ne pouvais distinguer que les toits plats de deux maisons voisines et la silhouette des arbres qui se découpaient contre le ciel tourmenté. Tout près de nous, une voix masculine demanda le mot de passe.

— Aemilius Scaurus ! répondirent les préteurs, et soudain, de part et d'autre de la route, les hommes de la centurie de Reate émergèrent des fossés, la figure noircie de charbon de bois et de boue.

Les préteurs divisèrent promptement la troupe en deux. Pomptinus et ses hommes devaient rester où ils étaient, pendant que Flaccus menait ses quarante légionnaires sur l'autre rive. Je ne sais pourquoi, mais il me parut plus sûr d'être avec Flaccus, et je le suivis sur le pont. Le fleuve était large, peu profond et très rapide sur les gros rochers plats. Je jetai un coup d'œil par-dessus le parapet et vis les eaux bouillonner et se fracasser contre les piles, plus de quarante pieds plus bas ; je compris alors quel piège formidable formait ce pont, et que sauter pour éviter d'être pris reviendrait à commettre un suicide.

Dans la maison située sur l'autre rive, une famille dormait. Ces gens commencèrent par refuser de nous laisser entrer, mais leur porte ne tarda à s'ouvrir après que Flaccus eut menacé de la défoncer. Ils l'avaient tant irrité qu'il les enferma dans leur cave. De la pièce du haut, nous avions une vue très claire de la route, et nous nous y installâmes pour attendre. Le plan était de laisser tous les voyageurs, de quelque direction qu'ils vinssent, s'engager sur le pont, puis de les interroger quand ils arriveraient de l'autre côté. De longues heures s'écoulèrent et pas une âme ne se présenta, si bien que j'eus peu à peu la conviction que nous avions été joués. Soit aucune troupe de Gaulois ne quitterait la ville ce soir-là, soit ils étaient déjà partis, soit ils avaient emprunté une autre route. Je fis part de mes doutes à Flaccus, qui secoua sa tête grisonnante.

— Ils viendront, dit-il.

Et quand je lui demandai ce qui le rendait si confiant, il me répondit :

— Les dieux sont avec Rome.

Puis il croisa ses grandes mains sur son gros ventre et s'endormit.

Je dus moi aussi sombrer dans le sommeil. La seule chose dont je me souviens ensuite est une main posée sur mon épaule et une voix me soufflant à l'oreille qu'il y avait du monde sur le pont. Scrutant l'obscurité, j'entendis des bruits de sabots avant de discerner la silhouette des cavaliers – cinq, dix hommes, peut-être plus, qui traversaient sans se presser.

— Ça y est ! chuchota Flaccus en sautant sur son casque.

Puis, avec une rapidité surprenante pour quelqu'un de sa corpulence, il dévala l'escalier quatre à quatre et se précipita sur la route. Je courus derrière lui et entendis des sifflets et le son d'une trompette, tandis que des légionnaires accouraient de toutes les directions, l'épée au poing, certains munis de torches, et se précipitaient sur le pont. Les chevaux qui arrivaient se cabrèrent et s'arrêtèrent. Un homme cria qu'il leur fallait passer en force. Il éperonna sa monture et chargea nos lignes, fonçant exactement vers l'endroit où je me trouvais tout en donnant des coups d'épée de droite et de gauche. À côté de moi, quelqu'un s'élança pour saisir les rênes, et je fus effaré de voir la main tendue se faire trancher tout net et atterrir presque à mes pieds. Son propriétaire hurla, et le cavalier, se rendant compte que les assaillants étaient trop nombreux pour qu'il puisse se frayer un passage, fit demi-tour pour repartir par où il était venu. Il cria aux autres de le suivre, et toute la troupe chercha à battre en retraite vers Rome. Cependant les soldats de Pomptinus prenaient le pont d'assaut par l'autre côté. Nous distinguons leurs torches et entendions leurs cris excités. Nous nous lançâmes comme un seul

homme à la poursuite des fuyards – même moi, ma peur totalement oubliée dans mon désir de récupérer les lettres avant qu'elles n'échouent au fond du Tibre.

Le temps que nous parvenions au milieu du pont, les combats étaient presque terminés. Les Gaulois, reconnaissables à leur tenue de sauvages et à leurs barbes et cheveux longs, laissaient tomber leurs armes et mettaient pied à terre ; ils devaient s'attendre à une attaque de ce genre. Bientôt, seul l'impétueux cavalier qui avait tenté de passer en force se trouvait encore en selle et pressait ses compagnons de se battre. Mais nous comprîmes que c'étaient tous des esclaves, peu enclins au combat : ils savaient que le simple fait de lever la main contre un citoyen romain leur vaudrait la crucifixion. Ils se rendirent un par un, et leur chef finit lui aussi par jeter à terre son épée sanglante. Puis je le vis se pencher pour commencer à défaire précipitamment la courroie de ses sacoches et j'eus la rare présence d'esprit de me précipiter pour m'emparer du précieux chargement. Il était jeune et très puissant, et il aurait certainement réussi à jeter son sac à l'eau si des mains secourables n'étaient pas venues m'aider à le tirer à bas de son cheval. Ces hommes étaient sans doute les amis du soldat dont il avait tranché la main car ils le rouèrent de coups de pied avant que Flaccus n'intervienne mollement pour les prier d'arrêter. On le releva en le tirant par les cheveux, et Pomptinus l'identifia comme étant Titus Volturcius, chevalier de la ville de Croton. J'avais entre-temps pris possession de sa sacoche et appelai un soldat muni d'une torche afin de pouvoir la fouiller convenablement. Elle contenait six lettres, toutes cachetées.

J'envoyai aussitôt un messenger à Cicéron pour lui dire que notre mission était couronnée de succès. Puis, une fois que tous les prisonniers furent attachés, mains derrière le dos, et les uns derrière les autres par une corde au cou – tous sauf les Gaulois, qui furent traités avec le respect dû aux ambassadeurs –, nous revînmes vers Rome.

Nous entrâmes dans la cité juste avant l'aube. Quelques passants matinaux s'arrêtaient et regardaient défiler, bouche bée, notre sinistre procession alors que nous traversions le forum pour remonter la colline vers la maison de Cicéron. Nous laissâmes les prisonniers dehors, dans la rue, sous bonne garde. Le consul nous reçut à l'intérieur, encadré par Quintus et Atticus. Il écouta le récit des préteurs, les remercia chaleureusement puis demanda à voir Volturcius. L'homme fut traîné vers nous, visiblement meurtri et effrayé, et se lança immédiatement dans une histoire absurde : Umbrenus lui aurait demandé d'escorter les Gaulois au loin et on lui aurait remis au dernier moment des lettres à emporter, sans qu'il sût

ce qu'elles contenaient.

— Pourquoi dans ce cas avoir opposé une telle résistance sur le pont ? demanda Pomptinus.

— J'ai cru que vous étiez des bandits de grand chemin.

— Des bandits de grand chemin en uniforme de l'armée ? Commandés par des prêteurs ?

— Emmenez-moi ce vaurien, ordonna Cicéron, et ne me le ramenez que quand il sera prêt à dire la vérité.

Après le départ du prisonnier, Flaccus déclara :

— Il faut agir vite, avant que tout Rome ne soit au courant.

— Tu as raison, convint Cicéron.

Il demanda à voir les lettres, et nous les examinâmes ensemble. Il en est deux que je reconnus aisément comme venant du prêteur urbain Lentulus Sura : son cachet présentait un portrait de son grand-père, qui avait été consul un siècle plus tôt. Nous étudiâmes les quatre autres à la lumière des noms de notre liste et aboutîmes à la conclusion qu'elles devaient être du jeune sénateur Cornélius Cethegus, et des trois chevaliers, Capito, Statilius et Caeparius. Les prêteurs nous regardaient avec impatience.

— Il y a sûrement un moyen plus simple de régler ça, intervint Pomptinus. Pourquoi ne pas juste ouvrir les lettres ?

— Nous ne pouvons pas toucher aux preuves, répliqua Cicéron tout en poursuivant son examen minutieux des rouleaux.

— Avec tout mon respect, consul, grommela Flaccus, nous perdons du temps.

Bien sûr, je comprends à présent que l'intention de Cicéron était précisément de perdre du temps. Il savait dans quelle position délicate il se trouverait s'il devait décider du destin des conjurés, et il leur donnait une dernière chance de fuir. La solution qui avait sa faveur était encore de laisser l'armée se charger d'eux au combat. Il ne put cependant tergiverser plus longtemps et finit par nous demander d'aller les chercher.

— Mais attention, je ne veux pas les faire arrêter, avertit-il. Dites-leur simplement que le consul leur serait reconnaissant de clarifier certaines questions et demandez-leur de venir me voir.

Les prêteurs jugeaient visiblement qu'il avait perdu la tête, mais ils obéirent aux ordres. On m'envoya accompagner Flaccus chez Sura et Cethegus, qui habitaient sur le Palatin ; Pomptinus se mit en quête des autres. Je me souviens de l'impression bizarre que je ressentis lorsque j'arrivai dans la grande demeure ancestrale de Lentulus Sura, en découvrant que la vie semblait y poursuivre un cours parfaitement normal. Il ne s'était pas enfui, bien au contraire. Ses clients patientaient posément dans les salles d'attente. Quand il apprit que nous étions à sa porte, il envoya son beau-fils, Marc Antoine, nous

demander ce que nous voulions. Antoine avait tout juste vingt ans. Il était très grand et musclé, avec un petit bouc très en vogue à l'époque et un visage encore couvert d'acné. C'était la première fois que je le voyais, et je voudrais me rappeler plus précisément cette rencontre, mais je ne me souviens malheureusement que de ses boutons. Il transmit aussitôt notre message à son beau-père et revint pour nous informer que le prêteur passerait voir le consul dès qu'il aurait terminé sa réception du matin.

Ce fut la même chose chez Caius Cethegus, ce jeune homme plein de fougue qui, comme son parent Sura, faisait partie de la gens Cornelia. Les demandeurs faisaient la queue pour lui parler, mais il nous fit au moins l'honneur de venir lui-même dans l'*atrium*. Il examina Flaccus de haut en bas, comme s'il s'agissait d'un chien égaré, écouta ce qu'il avait à dire et répondit qu'il n'était pas dans ses habitudes d'accourir quand on le sifflait, mais que par respect pour la fonction sinon pour l'homme, il passerait voir le consul au plus tôt.

Nous retournâmes auprès de Cicéron, qui n'en revint visiblement pas d'apprendre que les deux sénateurs se trouvaient toujours à Rome.

— Mais par tous les dieux, à quoi pensent-ils donc ? marmonna-t-il à mon intention.

En fait, un seul des cinq personnages concernés – Caeparius, chevalier de Terracina – avait fui la ville. Les autres arrivèrent séparément chez Cicéron plus ou moins dans l'heure qui suivit, tant était grande leur certitude d'être intouchables. Je me demande souvent à quel moment ils commencèrent à prendre conscience qu'ils avaient commis une erreur monumentale. Fut-ce lorsque, atteignant la rue où vivait Cicéron, ils la découvrirent grouillante d'hommes armés, de prisonniers et de curieux ? Fut-ce lorsque, ayant pénétré chez Cicéron, ils trouvèrent non seulement le consul, mais aussi les deux consuls désignés, Silanus et Murena, ainsi que les principales figures du sénat – Catulus, Isauricus, Hortensius, Lucullus et quelques autres – qui avaient été priés d'assister à la procédure ? Ou fut-ce, peut-être, en voyant leurs lettres posées sur la table, les cachets encore intacts ? Ou lorsqu'ils virent les Gaulois traités avec déférence dans la salle voisine ? À moins que ce ne fut quand Volturcius changea soudain d'avis et décida de sauver sa tête en témoignant à charge contre la promesse d'un pardon ? J'imagine qu'ils ont dû avoir la sensation de se noyer – comme quand on s'aperçoit que l'on n'a plus pied et qu'on est emporté toujours plus loin du rivage. En tout cas, il y eut un tournant quand Volturcius accusa en face Cethegus de s'être vanté qu'il assassinerait Cicéron puis prendrait le sénat d'assaut : Cethegus se leva d'un bond et jura qu'il ne resterait pas un instant de plus à écouter de tels propos. Mais sa sortie fut empêchée par deux légionnaires de la centurie de Reate qui le firent rasseoir *manu militari*.

— Et Lentulus Sura ? demanda Cicéron à son nouveau témoin vedette. Qu'est-ce qu'il t'a dit exactement ?

— Il a dit que, dans les livres sibyllins, il est prédit que Rome serait dirigée par quatre membres de la gens Cornelia ; que Cinna et Sylla avaient été les deux premiers et que lui-même serait le troisième et deviendrait bientôt le maître de la cité.

— Est-ce la vérité, Sura ?

Sura ne répondit pas et se contenta de regarder droit devant lui, en clignant rapidement des yeux. Cicéron poussa un soupir.

— Il y a une heure, tu aurais pu fuir la ville en toute tranquillité. Maintenant, je serais aussi coupable que toi si j'osais te laisser partir.

Il fit signe aux soldats qui se tenaient dans l'*atrium*. Ils entrèrent un à un et se postèrent par paires derrière chaque conspirateur.

— Ouvre les lettres de Sura ! s'écria Catulus, qui ne pouvait contenir plus longtemps sa fureur devant la trahison d'un descendant direct d'une des six familles fondatrices de Rome.

Ouvre ces lettres et voyons jusqu'où ce traître abject était prêt à aller !

— Pas encore, décréta Cicéron. Nous le ferons devant le sénat.

Il regarda tristement les conjurés qui étaient à présent ses prisonniers.

— Quoi qu'il arrive, je ne veux pas que quiconque puisse dire que j'ai fabriqué des preuves ou obtenu de faux témoignages.

Nous étions à présent au milieu de la matinée. La maison commençait à se remplir de fleurs et de rameaux parfaitement incongrus en vue des mystères de la Bonne Déesse que Terentia devait présider le soir même en tant qu'épouse du premier magistrat revêtu de l'*imperium*. Pendant que les esclaves apportaient des paniers de gui, de myrte et d'hellébores, Cicéron rédigea un décret pour que le sénat se réunisse l'après-midi même, non dans la curie habituelle mais dans le temple de la Concorde afin que l'esprit de la déesse de l'harmonie sociale pût guider leurs délibérations. Il ordonna également qu'une nouvelle statue de Jupiter, qui devait trouver sa place au Capitole, fût aussitôt dressée sur le forum, devant les rostres.

— Je vais m'entourer d'une garde de dieux et de déesses, m'assura-t-il, parce que, tu peux me croire, le temps que tout cela soit terminé, j'aurai sans doute besoin de toute la protection possible.

Les cinq conspirateurs restèrent sous bonne garde dans l'*atrium*, pendant que Cicéron allait interroger les Gaulois dans son bureau. Leur témoignage fut clairement plus incriminant encore que celui de Volturcius : juste avant de quitter Rome, les ambassadeurs avaient été conduits chez Cethegus où on leur avait montré un monceau d'armes qui devaient être distribuées dès que le signal du massacre aurait été

lancé. Je fus chargé avec Flaccus de dresser l'inventaire de cet arsenal que nous trouvâmes dans le *tablinum*, stocké dans des caisses empilées du sol au plafond. Les épées et les couteaux, flambant neufs, présentaient une curieuse forme recourbée et d'étranges symboles gravés sur le manche. Flaccus déclara qu'ils lui paraissaient de facture étrangère. Je posai le pouce sur le fil d'une épée et le sentis aussi tranchant qu'un rasoir. Je me dis alors avec un frisson qu'elle aurait pu couper non seulement la gorge de Cicéron, mais aussi très probablement la mienne.

Lorsque j'eus terminé d'examiner les caisses et fus rentré chez Cicéron, il était temps de partir au sénat. Les pièces du rez-de-chaussée étaient décorées de fleurs odorantes et l'on apportait de l'extérieur de nombreuses amphores de vin. De toute évidence, quels que fussent les autres mystères impliqués, la cérémonie dédiée à la Bonne Déesse n'aurait rien de frugal. Terentia tira son époux de côté et l'enlaça. Je ne pouvais entendre ce qu'elle lui disait, et ne cherchai pas à le faire, mais je la vis lui prendre le bras pour s'y agripper farouchement, puis nous nous mîmes en route, entourés de légionnaires, chaque conspirateur escorté jusqu'au temple de la Concorde par un sénateur de rang consulaire. Ils faisaient tous profil bas ; même Cethegus avait perdu son arrogance. Aucun d'entre nous ne savait à quoi s'attendre. Lorsque nous pénétrâmes dans le forum, Cicéron prit Sura par la main en marque de respect, mais le patricien semblait trop hébété pour même le remarquer. Je marchais juste derrière eux avec le coffret contenant les lettres. Le plus remarquable n'était pas tant l'importance de la foule – il va sans dire que la population s'était rendue en masse au forum pour voir ce qui se passait – que le silence complet qui régnait.

Le temple était cerné d'hommes en armes. Les sénateurs présents virent avec stupéfaction Cicéron conduire Sura par la main. Une fois à l'intérieur, les conjurés furent enfermés dans une petite réserve, près de l'entrée, pendant que Cicéron montait directement sur l'estrade de fortune où l'on avait installé sa chaise curule, juste sous la statue de la Concorde.

— Pères conscrits, commença-t-il, aujourd'hui même, peu avant l'aube, les vaillants préteurs Lucius Flaccus et Gaius Pomptinus, agissant sur mon ordre, et à la tête d'une grande troupe d'hommes armés, ont procédé sur le pont Mulvius à l'arrestation d'un groupe de cavaliers qui se dirigeaient vers l'Étrurie...

Personne ne chuchotait ; personne même ne toussait. Il régnait un silence tel que je n'en avais jamais entendu au sénat – un silence terrible, menaçant, oppressant. Je pus de temps à autre lever les yeux de mes tablettes pour regarder César et Crassus. Les deux hommes se tenaient penchés en avant sur leur siège, écoutant avec concentration

chaque mot prononcé par Cicéron.

— Grâce à la loyauté de nos alliés, les députés gaulois, qui furent épouvantés par ce qu'on leur proposait, j'avais déjà été averti des activités séditieuses de certains de nos concitoyens et pu prendre les mesures nécessaires...

Lorsque le consul finit son exposé, qui comprenait une description du complot visant à mettre le feu à certaines parties de la ville et à massacrer de nombreux sénateurs et autres personnalités éminentes, il y eut comme un soupir, une sorte de grognement collectif.

— La question qui se pose à présent, citoyens, est de savoir ce qu'il convient de faire de ces scélérats. Je propose que nous examinions dans un premier temps les preuves contre les accusés, puis que nous écoutions ce qu'ils ont eux-mêmes à dire. Faites entrer les témoins !

Les quatre Gaulois arrivèrent les premiers. Ils furent visiblement impressionnés par les longues rangées de sénateurs en toge blanche, formant un tel contraste avec leur propre apparence. Titus Volturcius fut introduit ensuite, tremblant tellement qu'il arrivait à peine à marcher le long de l'allée centrale. Une fois qu'ils eurent gagné leur place, Cicéron appela Flaccus, qui se tenait posté à l'entrée :

— Fais entrer le premier prisonnier !

— Lequel veux-tu interroger d'abord ? questionna Flaccus d'une voix forte.

— Le premier que tu trouveras, répliqua Cicéron avec détermination.

Et c'est ainsi que Cethegus, escorté par deux gardes, fut amené de la réserve, à l'autre bout du temple, jusqu'à l'endroit où Cicéron attendait. En se retrouvant devant l'assemblée de ses pairs, le jeune sénateur recouvra un peu de sa superbe. Il avança en affichant sa décontraction, et quand le consul lui eut montré les lettres et demandé de reconnaître son cachet, il prit son rouleau avec désinvolture.

— C'est le mien, je crois.

— Donne-le-moi.

— Si tu insistes, répliqua Cethegus en lui tendant la lettre. Mais je dois avouer qu'on m'a toujours appris que cela ne se faisait pas de lire le courrier d'autrui.

Cicéron ne lui prêta pas attention, ouvrit le pli et lut à voix haute :

— *« De Caius Cornélius Cethegus à Catugnatus, chef des Allohroges – Salut à toi ! Par cette lettre, je te donne ma parole que mes compagnons et moi tiendrons la promesse que nous avons faite à tes députés, et que si ta nation se soulève contre ton oppresseur inique à Rome, elle n'aura pas d'alliés plus loyaux que nous. »*

En entendant cela, l'assemblée des sénateurs poussa un grand cri d'outrage. Cicéron leva la main.

— Est-ce bien ton écriture ? demanda-t-il à Cethegus.

Le jeune sénateur, visiblement décontenancé par l'accueil qui lui était fait, marmonna quelque chose que je ne pus entendre.

— Est-ce ton écriture ? répéta Cicéron. Parle plus fort !

Cethegus hésita, puis répondit à voix basse que oui.

— Eh bien, jeune homme, de toute évidence, nous n'avons pas eu les mêmes maîtres car on m'a toujours appris que ce qui ne se fait pas, ce n'est pas d'ouvrir le courrier d'autrui mais de fomenter une trahison avec une puissance étrangère ! Et maintenant, poursuivit Cicéron en consultant ses notes, chez toi, ce matin, nous avons découvert un arsenal d'une centaine de glaives et d'autant de poignards. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

— Je suis collectionneur de bonnes lames... commença Cethegus.

Peut-être essayait-il de faire de l'esprit ; si c'était le cas, sa plaisanterie se révéla assez stupide, et ce fut aussi sa dernière. Le reste de ses paroles se perdit dans les protestations virulentes qui s'élevèrent de tous les coins du temple.

— Nous t'avons assez entendu, dit Cicéron. Tu as toi-même reconnu ta culpabilité. Emmenez-le et faites venir le suivant.

Cethegus fut reconduit, nettement moins désinvolte qu'à son arrivée, et l'on amena Statilius devant le consul. La procédure se répéta : il reconnut son cachet, la lettre fut ouverte et lue à voix haute (les termes étaient presque identiques à ceux utilisés par Cethegus), il reconnut que l'écriture était bien la sienne mais, quand il fut sommé de s'expliquer, assura qu'il n'avait pas écrit cela sérieusement.

— Tu n'as pas écrit cela sérieusement ? répéta Cicéron, stupéfait. Tu invites une tribu étrangère à assassiner des hommes, des femmes et des enfants romains pour rire ?

Statilius ne put que baisser la tête.

Vint ensuite le tour de Capito, avec le même résultat, puis Caeparius fit une apparition échevelée. C'était lui qui avait tenté de fuir à l'aube, mais il avait été capturé alors qu'il se rendait en Apulie avec des lettres pour l'armée rebelle. Ses aveux furent les plus abjects de tous. Puis, enfin, il ne resta plus qu'à interroger Lentulus Sura et ce fut pour tous un moment des plus dramatiques, car il faut se souvenir que Sura était non seulement prêteur urbain, et donc le troisième magistrat le plus puissant de l'État, mais aussi ancien consul : personnage d'une cinquantaine d'années, de lignée et d'apparence distinguées. Il arriva et jeta autour de lui des coups d'œil suppliants aux collègues avec lesquels il avait siégé pendant un quart de siècle au plus haut conseil de l'État, mais aucun ne voulut croiser son regard.

Avec la plus haute répugnance, il reconnut les deux dernières lettres, qui portaient toutes deux son cachet. Celle destinée aux Gaulois était sensiblement la même que les lettres déjà lues plus tôt. La seconde était adressée à Catilina. Cicéron en brisa le sceau.

— *« Celui que je t'envoie t'apprendra qui je suis, lut-il. Tâche de te montrer homme, songe jusqu'à quel point tu es engagé, et vois ce que la nécessité réclame encore. Prends soin de te faire des auxiliaires partout, même dans les rangs les plus bas. »*

Cicéron tendit la lettre à Sura.

— C'est bien ton écriture ?

— Oui, répondit Sura avec la plus grande dignité, mais il n'y a là rien de condamnable.

— Cette phrase, « même dans les rangs les plus bas » — qu'entends-tu par là ?

— Des gens pauvres — des bergers, des métayers, ce genre de personnes.

— N'est-ce pas une façon un peu hautaine de qualifier ses concitoyens pour un prétendu champion des pauvres ?

Cicéron se tourna ensuite vers Volturcius :

— Tu étais censé remettre cette lettre à Catilina dans son quartier général, n'est-ce pas ?

— Oui, convint Volturcius en baissant les yeux.

— Qu'entend exactement Sura par cette expression « même dans les rangs les plus bas » ? Te l'a-t-il dit ?

— Oui, consul, il l'a fait. Il entend par là que Catilina doit inciter les esclaves à se soulever.

Les vociférations qui accueillirent cette révélation furent d'une telle violence qu'elles en devenaient presque palpables. Encourager un soulèvement d'esclaves si peu de temps après les ravages provoqués par Spartacus et ses partisans était pire encore que de conclure alliance avec les Gaulois.

— Démission ! Démission ! Démission ! scanda le sénat au préteur urbain.

Plusieurs sénateurs se précipitèrent même depuis l'autre côté du temple pour arracher à Sura sa toge bordée de pourpre. Il tomba par terre et disparut brièvement derrière la foule des assaillants et des gardes. De grands lambeaux de toge furent emportés et il se retrouva très vite revêtu de ses seuls sous-vêtements. Son nez saignait et ses cheveux, habituellement huilés et soigneusement coiffés, étaient tout hérissés. Cicéron demanda qu'on lui apporte une nouvelle tunique, et lorsqu'on lui en eut trouvé une, il alla jusqu'à descendre de son estrade pour aider Sura à la mettre.

Dès que le calme fut plus ou moins revenu, Cicéron soumit au vote la question de savoir si Sura devait être démis de sa magistrature.

Le sénat tout entier retentit d'un « Oui ! » écrasant d'une portée considérable puisqu'il signifiait que Sura perdait son immunité. Sura fut emmené alors qu'il se tamponnait le nez, et le consul reprit son interrogatoire de Volturcius :

— Nous avons ici cinq conjurés dont la culpabilité est enfin pleinement établie et qui ne peuvent désormais échapper au regard du peuple. À ta connaissance, y en a-t-il d'autres ?

— Il y en a d'autres.

— Qui sont-ils ?

— Autronius Paetus, Servius Sylla, Cassius Longinus, Marcus Laeca, Lucius Bestia.

Tout le monde chercha des yeux les hommes cités, mais aucun n'était présent.

— La brochette habituelle, commenta Cicéron. Le sénat se prononce-t-il en faveur de l'arrestation de ces hommes ?

— Oui ! répondirent en chœur les sénateurs.

Cicéron se tourna à nouveau vers Volturcius :

— Y en a-t-il d'autres ?

— Je l'ai entendu dire.

— De qui s'agit-il ?

Volturcius hésita et jeta un regard inquiet sur l'ensemble des sénateurs.

— Gaius Julius César, dit-il à voix basse, et Marcus Licinius Crassus.

Il y eut des cris d'étonnement et des sifflets. César et Crassus secouèrent tous deux la tête avec emportement.

— Mais tu n'as pas la preuve de leur implication ?

— Non, consul. Il n'y a jamais eu que des rumeurs.

— Alors, raye leurs noms du procès-verbal, m'ordonna Cicéron. Citoyens, nous devons nous appuyer sur des preuves, dit-il en élevant la voix pour être entendu par-dessus la clameur d'excitation qui enflait, des preuves et non des spéculations !

Il dut attendre un moment avant de poursuivre. César et Crassus continuaient de secouer la tête en signe de dénégation et de jurer de leur innocence avec des mouvements exagérés à l'adresse des hommes qui les entouraient. Il leur arrivait de se tourner vers Cicéron, mais il était difficile de déchiffrer leur expression. Le temple restait sombre même par temps ensoleillé, et la lumière de cet après-midi hivernal déclinait rapidement au point que même les visages proches devenaient difficiles à discerner.

— J'ai une proposition, cria Cicéron en frappant dans ses mains pour tenter de rétablir l'ordre. Citoyens, j'ai une proposition !

Au moins le vacarme se calma-t-il un peu.

— Il est évident que nous ne pouvons fixer le sort de ces

hommes aujourd'hui. Ils devront donc demeurer sous bonne garde jusqu'à ce que nous en ayons décidé. Les garder tous au même endroit serait une invitation à tenter de les délivrer. Voilà donc ce que je propose : les prisonniers devraient être séparés et confiés chacun à la garde d'un membre différent du sénat, un homme de rang prétorien. Quelqu'un a-t-il une objection ?

Le silence lui répondit.

— Très bien, commenta Cicéron en scrutant le temple qui commençait à s'obscurcir. Qui se porte volontaire pour une telle mission ?

Aucune main ne s'éleva.

— Allons, citoyens... Il n'y a pas de danger ! Chaque prisonnier sera sous bonne surveillance ! Quintus Cornificius, dit-il enfin en désignant un ancien préteur à la réputation sans tache. Seras-tu assez aimable pour prendre en charge Cethegus ?

Cornificius regarda autour de lui puis se leva.

— Si c'est ce que tu veux, consul, répondit-il à contrecœur.

— Spinther, tu veux bien prendre Sura ?

— Oui, consul, dit Spinther en se levant.

— Terentius, hébergeras-tu Caeparius ?

— Si telle est la volonté du sénat, répliqua Terentius d'une voix sombre.

Cicéron continua de chercher autour de lui d'autres gardes potentiels, et son regard finit par se poser sur Crassus.

— Quoi qu'il en soit, Crassus, dit-il, comme si l'idée venait juste de lui traverser l'esprit, quelle meilleure façon aurais-tu de prouver ton innocence – pas pour moi, qui n'ai besoin d'aucune preuve, mais pour les quelques-uns qui pourraient avoir des doutes – que de prendre en charge Capito ? Suivant le même raisonnement, César – tu es préteur désigné –, peut-être prendras-tu Statilius dans la demeure du grand pontife ?

Crassus et César le regardaient tous deux, bouche bée, mais que pouvaient-ils faire d'autre que d'accepter ? Ils étaient piégés. Un refus serait revenu à un aveu de culpabilité ; laisser fuir leur prisonnier aussi.

— Tout est donc réglé, conclut Cicéron, et la séance est levée jusqu'à demain.

— Un instant, consul ! fit une voix forte, et, avec un craquement audible de ses vieux genoux, Catulus se leva. Romains, déclara-t-il, avant que nous ne rentrions chez nous cette nuit pour réfléchir au vote de demain, il me paraît nécessaire de reconnaître que l'un d'entre nous s'est montré cohérent dans sa politique malgré des attaques constantes, et s'est révélé à la lumière des événements d'une sagesse inébranlable. Je voudrais donc proposer la motion suivante : « En

reconnaissance du fait que Marcus Tullius Cicéron a sauvé Rome de l'incendie, ses citoyens d'un massacre et l'Italie de la guerre, cette chambre décrète trois jours de grâces nationales dans tous les temples des dieux immortels pour nous avoir donné un tel consul à une telle époque. »

Je n'en revenais pas. Cicéron, lui, paraissait bouleversé. C'était la première fois dans l'histoire de la république qu'on proposait une action de grâces en l'honneur de quelqu'un d'autre qu'un général victorieux. Il fut inutile de soumettre la motion au vote. Le sénat tout entier se leva pour acclamer Cicéron. Un seul homme demeura figé sur son siège, et il s'agissait de César.

XI

J'arrive maintenant au point crucial de mon histoire, cette charnière autour de laquelle la vie de Cicéron et celle de tant d'entre nous devaient par la suite s'articuler : la décision concernant le sort des prisonniers.

Cicéron quitta le sénat avec des acclamations plein les oreilles. La foule des sénateurs se déversa derrière lui et il traversa sans attendre le forum pour gagner les rostres et faire une déclaration au peuple. Des centaines de citoyens étaient restés, patients, debout dans la pénombre glacée dans l'espoir d'apprendre ce qui se passait, et je remarquai parmi eux de nombreux parents et amis des accusés. Je reconnus en particulier le jeune Marc Antoine, qui allait de groupe en groupe pour tenter de trouver des soutiens pour son beau-père, Sura.

Le discours que Cicéron fit publier par la suite différerait sensiblement de celui qu'il prononça effectivement, et je traiterai de cette question le moment venu. Loin de chanter ses propres louanges, il fit alors un compte rendu purement factuel de la situation, très proche de celui qu'il venait de prononcer devant le sénat. Il informa la foule du complot des conjurés visant à incendier la ville et assassiner les magistrats, de leur volonté de pactiser avec les Gaulois et de l'embuscade sur le pont Mulvius. Puis il décrivit l'ouverture des lettres et la réaction des accusés. Les gens écoutèrent dans un silence captivé ou maussade, selon l'interprétation qu'on veut en donner. Ce ne fut que quand Cicéron annonça que le sénat venait de voter une fête nationale de trois jours pour célébrer son exploit que les applaudissements retentirent enfin. Cicéron épongea la sueur de son visage, sourit et salua la foule, mais il devait savoir que les acclamations allaient davantage aux trois jours de fête qu'à son action. Il termina en désignant la grande statue de Jupiter qu'il avait fait rapidement dresser le matin même.

— Le fait que cette statue ait été érigée alors même que l'on conduisait sur mon ordre conjurés et témoins au temple de la Concorde ne prouve-t-il pas l'intervention de Jupiter, le meilleur et le plus grand des dieux immortels ? Si je disais que j'avais déjoué leurs plans à moi seul, cela reviendrait à m'attribuer des honneurs indus. C'est Jupiter, le puissant Jupiter, qui a déjoué le complot ; c'est Jupiter qui a assuré le salut du Capitole, de ces temples, de la cité tout entière et de vous tous.

Les acclamations respectueuses qui accueillirent ces remarques étaient sans nul doute destinées plus aux dieux qu'à l'orateur, mais elles marquaient surtout le signal que Cicéron pouvait quitter la tribune avec un semblant de dignité. Il eut la sagesse de ne pas s'attarder. Dès qu'il eut descendu les marches, sa garde se resserra autour de lui et, tandis que ses licteurs lui ouvraient la voie, nous nous frayâmes un chemin à travers le forum en direction du Quirinal. Si je vous raconte cela, c'est pour vous montrer que la situation était loin d'être stable à la tombée de la nuit, et que Cicéron était loin d'être aussi sûr de ce qu'il allait faire que ce qu'il prétendit par la suite. Il aurait aimé pouvoir rentrer chez lui afin de consulter Terentia, mais le hasard voulut que, pour la seule et unique fois de toute sa vie, il n'avait pas le droit de franchir le seuil de sa propre maison : pendant les rites nocturnes de la Bonne Déesse, aucun représentant de la gent masculine n'était autorisé sous le même toit que la prêtresse du culte ; même le petit Marcus avait été envoyé ailleurs. Nous dûmes donc gravir la via Salutaris pour nous rendre chez Atticus, où il avait été prévu que le consul passerait la nuit.

C'est donc de là, avec des gardes armés cernant la maison et toutes sortes de gens – sénateurs, chevaliers, tribuns du trésor, licteurs, messagers – qui ne cessaient d'entrer et de sortir de l'*atrium* bondé, que Cicéron donna ses ordres pour protéger la ville. Il envoya également un mot à Terentia pour l'informer de ce qui se passait. Puis il se retira au calme de la bibliothèque pour essayer de décider quoi faire des cinq conjurés. Des quatre coins de la pièce, les bustes ornés de guirlandes fraîches d'Aristote, Platon, Zénon et Épicure contemplaient ses délibérations avec un calme imperturbable.

— Si j'autorise l'exécution des traîtres, je serai poursuivi par leurs partisans jusqu'à la fin de mes jours – vous avez vu comme la foule était hostile. En revanche, si je me contente de les envoyer en exil, ces mêmes partisans ne cesseront jamais de faire campagne pour leur retour. Je ne serai plus jamais en sécurité et toute cette agitation ne tardera pas à revenir.

Il adressa un regard abattu à la tête d'Aristote.

— La philosophie du juste milieu ne semble pas devoir s'appliquer à cette situation.

Épuisé, il s'assit au bord de son siège et se pencha en avant, les mains croisées sur la nuque, les yeux fixés sur le sol. Il ne manquait pas de conseils. Son frère Quintus prônait la fermeté : les conjurés étaient manifestement coupables et tout Rome – et donc le monde entier – le prendrait pour une mauviette s'il ne les condamnait pas à mort. C'était une guerre ! Le doux Atticus prônait exactement le contraire : si Cicéron avait défendu quelque chose tout au long de sa vie politique, c'était sans nul doute le respect de la loi. Pendant des

siècles, tout citoyen avait toujours pu faire appel d'un jugement arbitraire. Sur quoi l'affaire Verres avait-elle reposé sinon sur ce principe ? *Civis Romanus sum* ! Quant à moi, je crains fort de devoir avouer que, quand mon tour vint de parler, je me déclarai en faveur de l'échappatoire. Cicéron n'avait plus que vingt-six jours à gouverner. Pourquoi ne pas enfermer les prisonniers et laisser à ses successeurs le soin de choisir leur destin ? Quintus et Atticus levèrent tous deux les bras en entendant cela, mais Cicéron vit clairement les avantages de ma proposition et, des années plus tard, il me dit que c'était moi qui avais raison.

« Néanmoins, c'est un jugement *a posteriori*, ajouta-t-il, ce qui est bien entendu le défaut incorrigible de l'Histoire. Si tu te souviens des circonstances de l'époque, des soldats dans la rue et des bandes armées qui se rassemblaient, des rumeurs selon lesquelles Catilina pouvait attaquer la ville à tout moment pour tenter de délivrer ses complices... comment aurais-je pu éviter de prendre position ? »

Le conseil le plus extrême lui fut donné par Catulus, qui débarqua avec un groupe d'anciens consuls plus tard dans la soirée, juste au moment où Cicéron allait se coucher. Il y avait avec lui les deux frères Lucullus, Lepidus, Torquatus et l'ancien gouverneur de Gaule cisalpine, C. Pison. Ils venaient réclamer l'arrestation de César.

— Sur quelles preuves ? demanda Cicéron en se levant avec lassitude pour accueillir la délégation.

— La trahison, bien sûr. Avons-nous le moindre doute sur le fait qu'il ait trempé dans cette affaire depuis le début ?

— Aucun. Mais ce n'est pas la même chose que d'avoir des preuves.

— Alors arrange-toi pour en trouver, suggéra l'aîné des Lucullus d'une voix douceuse. Il suffit que Volturcius te fasse une déposition plus détaillée impliquant César, et nous l'aurons enfin.

— Je peux t'assurer qu'une majorité des sénateurs votera son arrestation, renchérit Catulus.

Ses compagnons l'appuyèrent à mi-voix.

— Et ensuite ?

— Fais-le exécuter avec les autres.

— Exécuter le chef de la religion d'État sur une accusation bidon ? Il y aura une guerre civile.

— Il y aura sûrement une guerre civile un jour ou l'autre, grâce à César, rétorqua Lucullus, mais en agissant maintenant, tu pourras peut-être l'empêcher. Pense à ton autorité. On vient de t'accorder une action de grâces. Ton prestige au sénat n'a jamais été aussi grand.

— On ne m'a sûrement pas accordé une action de grâces pour agir comme un tyran qui ferait assassiner ses opposants.

— On te l'a accordée parce que je l'ai proposé, énonça Catulus.

— Et tu hais tellement César pour t'avoir privé du pontificat que tu ne vois plus les choses clairement !

Je n'avais jamais entendu Cicéron parler de cette façon à un vieux patricien, et le corps tout entier du vieux Catulus parut secoué d'un sursaut, comme s'il avait marché sur quelque chose de tranchant.

— À présent, écoutez-moi, poursuit le consul en tendant l'index. Écoutez-moi tous. Je garde César exactement là où je veux qu'il soit. Enfin, je tiens ce Léviathan par la queue. S'il laisse son prisonnier s'échapper cette nuit, je suis d'accord, nous pourrons l'arrêter, parce qu'il nous aura donné la preuve de sa culpabilité. Mais c'est justement pour cette raison qu'il ne le laissera pas fuir. Il obéira à la volonté du sénat, pour une fois. Et j'entends bien m'assurer que c'est une habitude qu'il va prendre.

— Jusqu'à ce qu'il recommence comme avant, intervint Pison, que César venait d'essayer de faire exiler pour corruption.

— Alors, nous devons à nouveau le battre à son propre jeu, répliqua Cicéron. Et nous devons continuer à le faire aussi longtemps que nécessaire. Je crois que je l'ai cerné maintenant, et la façon dont j'ai géré le problème durant toute cette année montre que mon jugement en la matière n'est en général pas trop mauvais.

Ses visiteurs se turent. Il était l'homme de l'instant. Son prestige était à son apogée. Pour une fois, personne ne semblait pouvoir le contredire, pas même Lucullus. Pison finit par demander :

— Et les conjurés ?

— C'est au sénat de décider, pas à moi.

— Ils vont attendre que tu leur dises quoi faire.

— Eh bien, ils attendront en vain. Par tous les dieux, n'en ai-je pas fait assez ? s'écria soudain Cicéron. J'ai dévoilé le complot. J'ai empêché Catilina de devenir consul. Je l'ai chassé de Rome. J'ai empêché que la moitié de la ville soit incendiée et que nous soyons massacrés dans nos maisons. J'ai placé les traîtres sous bonne garde. Et maintenant, suis-je censé endosser aussi toute l'opprobre pour leur exécution ? Il est temps que, vous aussi, vous commenciez à jouer votre rôle, sénateurs.

— Que veux-tu que nous fassions ? demanda Torquatus.

— Prenez la parole demain au sénat et dites ce que vous voulez qu'il adienne des conjurés. Montrez l'exemple aux autres sénateurs. N'espérez pas que je vais porter seul ce fardeau plus longtemps. Je vous appellerai un par un. Donnez votre verdict – la mort, je suppose : je ne vois pas comment y échapper – mais dites-le haut et clair afin qu'au moins, lorsque je me présenterai devant la plèbe, je puisse dire que je suis l'instrument du sénat et non un dictateur.

— Tu peux compter sur nous, assura Catulus en consultant les autres du regard.

Ils acquiescèrent tous d'un signe de tête.

— Mais tu te trompes au sujet de César, reprit Catulus. Nous ne retrouverons plus jamais une occasion pareille de l'arrêter. Je te supplie d'y réfléchir d'ici à demain.

Après leur départ, il fallut bien envisager certains détails sinistres. Si le sénat votait la peine de mort, quand les condamnés seraient-ils exécutés, comment, où et par qui ? Il n'y avait pas de précédent. Il était facile de répondre à la première question : juste après le jugement, afin d'empêcher toute opération visant à leur délivrance. La réponse à la question « par qui » était aussi assez évidente : le bourreau se chargerait de l'exécution, pour établir qu'il s'agissait bien de criminels ordinaires. Mais « où » et « comment » étaient plus délicats. On pouvait difficilement les précipiter du haut de la roche Tarpéienne – cela provoquerait une émeute. Cicéron consulta le chef de sa garde officielle de licteurs, qui lui assura que le meilleur endroit – parce qu'il serait le plus facile à protéger – serait la salle d'exécution située sous le *carcer*, qui se trouvait fort commodément juste à côté du temple de la Concorde. L'espace y était trop réduit et la lumière trop faible pour la décapitation, annonça-t-il, aussi, en procédant par élimination, arriva-t-on à la conclusion que les conjurés devraient être étranglés. Le licteur partit alors s'assurer que le carnifex et ses assistants se tiendraient prêts.

Je savais que cette conversation avait affecté Cicéron. Il refusa de manger en disant qu'il n'avait pas faim. Il consentit à boire un peu du vin d'Atticus dans une de ses ravissantes coupes en verre de Naples, malheureusement, sa main tremblait tellement qu'il la laissa tomber et le verre se fracassa sur le sol en mosaïque. Dès que tout fut nettoyé, Cicéron décida qu'il avait besoin de prendre l'air. Atticus demanda à un esclave d'ouvrir les portes et nous quittâmes la bibliothèque pour rejoindre la petite terrasse. Au fond de la vallée, le couvre-feu avait pour effet de rendre Rome aussi obscure et insondable qu'un lac. Seul le temple de Luna, éclairé par des torches sur les pentes du Palatin, était visible. Il semblait planer, suspendu dans la nuit, tel un vaisseau à coque blanche descendu des étoiles pour nous inspecter. Nous nous accoudâmes à la balustrade et contemplâmes inutilement ce que nous ne pouvions voir.

Cicéron poussa un soupir et dit, plus pour lui-même que pour aucun d'entre nous :

— Je me demande ce que les hommes penseront de nous dans mille ans. César a peut-être raison et peut-être faudrait-il mettre à bas cette république pour mieux la reconstruire. Je peux vous dire que j'en suis venu à détester ces patriciens tout autant que je déteste la plèbe – et ils n'ont pas l'excuse de la pauvreté ou de l'ignorance.

Puis, à nouveau, quelques instants plus tard :

— Nous avons tant – arts, connaissances, lois, trésors, esclaves, les splendeurs de l'Italie, la domination du reste du monde – et pourtant, pourquoi faut-il toujours qu'un instinct irréprouvable de l'esprit humain nous pousse à saccager notre nid ?

Je pris subrepticement ces deux remarques en notes.

Je dormis très mal cette nuit-là, dans un réduit contigu à la chambre de Cicéron. Le bruit des bottes des sentinelles qui patrouillaient le jardin et leurs chuchotements se mêlaient à mes rêves. Voir Lucullus avait ravivé mon souvenir d'Agathe, et je fis un cauchemar où je lui demandais des nouvelles de la jeune fille ; il me répondait qu'il ne voyait pas du tout de qui je voulais parler et que, de toute façon, tous ses esclaves de Misène étaient morts. Lorsque je m'éveillai, épuisé, dans l'aube grisâtre, je me sentais très angoissé, comme si l'on m'avait écrasé la poitrine sous une grosse pierre. Je regardai dans la chambre de Cicéron, mais son lit était vide. Je le trouvai assis sans bouger dans la bibliothèque, les volets clos et une petite lampe allumée près de lui. Il me demanda si c'était l'aube. Il voulait rentrer parler à Terentia.

Nous partîmes peu après, escortés par un nouveau détachement de gardes du corps commandé par Clodius. Depuis le début de la crise, ce dépravé notoire s'était proposé régulièrement pour escorter le consul, et ces manifestations de loyauté, qui allaient de pair avec la défense de Murena qu'avait assurée Cicéron, avaient renforcé le lien qui unissait les deux hommes. J'imagine que ce qui avait attiré Clodius chez Cicéron était la possibilité d'apprendre l'art de la politique auprès d'un maître – il avait l'intention de se présenter au sénat l'année suivante –, alors que Cicéron était amusé par les bêtises juvéniles de Clodius. Quoi qu'il en soit, même si je me méfiais de lui, je fus content de le voir arriver ce matin-là car je savais qu'il saurait déridier le consul avec quelques potins distrayants. D'ailleurs, il commença tout de suite.

— Sais-tu que Murena va se remarier ?

— Vraiment ? s'exclama Cicéron, surpris. Avec qui ?

— Sempronia.

— Mais Sempronia n'est-elle pas déjà mariée ?

— Elle est en train de divorcer. Murena sera son troisième mari.

— Trois maris ! Quelle dévergondée.

Ils firent quelques pas.

— Elle a une fille de quinze ans de son premier mariage, déclara pensivement Clodius. Tu le savais ?

— Non.

— J'envisage de l'épouser. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Murena deviendrait alors ton beau-père par alliance ?

— Effectivement.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Il pourra beaucoup aider ta carrière.

— Elle est aussi formidablement riche. C'est l'héritière des Gracques.

— Alors, qu'est-ce que tu attends ? demanda Cicéron, ce qui fit rire Clodius.

Lorsque nous arrivâmes chez Cicéron, les fidèles, conduites par les vierges vestales, sortaient, les yeux brouillés, dans le matin glacé. Une foule de curieux s'était rassemblée pour les regarder passer. Certaines, comme Pompeia, la femme de César, semblaient chancelantes et devaient être soutenues par leurs servantes. D'autres, dont la mère de César, Aurélia, paraissaient indifférentes à ce qu'elles venaient de vivre. Elle passa devant Cicéron avec un visage de marbre, sans lui accorder un regard, ce qui indiquait, pensai-je, qu'elle savait ce qui s'était produit au sénat la veille. En fait, un nombre étonnant des femmes qui quittaient la maison avaient un lien plus ou moins solide avec César. Je dénombrai au moins trois de ses anciennes maîtresses – Mucia, la femme de Pompée le Grand ; Postumia, la femme de Servius ; et Lollia, qui était mariée à Aulus Gabinius. Clodius contemplait avec excitation cette parade parfumée. Puis Servilia, épouse du consul désigné Silanus et favorite de César, franchit la porte de la maison et sortit dans la rue. Elle n'était pas particulièrement belle, mais son visage était séduisant – je crois qu'on aurait pu le qualifier de masculin – et exprimait surtout l'intelligence et la force de caractère. Et il n'est pas surprenant qu'elle fût la seule parmi toutes ces épouses de grands magistrats à s'arrêter devant Cicéron pour lui demander ce qui allait se passer selon lui.

— Ce sera au sénat de décider, répondit-il prudemment.

— Mais d'après toi, que décidera-t-il ?

— Je ne peux pas parler à la place des sénateurs.

— Tu vas leur donner une indication ?

— Si je le faisais, pardonne-moi, je l'annoncerais d'abord au sénat plutôt que maintenant en pleine rue.

— Tu ne me fais pas confiance ?

— Si, bien sûr, Servilia. Mais on pourrait surprendre notre conversation.

— Je ne sais pas ce que tu entends par là !

Elle avait pris une voix offensée, néanmoins ses yeux bleus perçants brillaient d'un humour malicieux.

— C'est de loin la plus intelligente de ses femmes, commenta Cicéron quand elle se fut éloignée. Elle est plus brillante encore que sa mère, et ce n'est pas rien. Il ferait mieux de rester avec elle.

Les pièces de la maison de Cicéron étaient encore empreintes de présence féminine, et il y régnait un parfum d'encens, de bois de

santal et de genévrier mêlés. Des esclaves balayaient et débarrassaient les restes ; un tas de cendres blanches occupait l'autel. Clodius ne cherchait pas à dissimuler sa curiosité. Il saisissait des objets et les examinait, brûlant visiblement de poser toutes sortes de questions, surtout quand Terentia fit son apparition. Elle portait encore la tenue de la grande prêtresse, mais comme aucun homme ne devait la voir, elle avait enfilé un manteau par-dessus et le tenait serré contre sa gorge. Son visage était empourpré et sa voix aiguë et bizarre.

— Il y a eu un signe, annonça-t-elle. Il y a moins d'une heure, de la Bonne Déesse en personne !

Cicéron parut dubitatif, mais Terentia était trop exaltée pour s'en apercevoir.

— J'ai reçu une dispense spéciale de la part des vestales pour t'informer de ce que nous avons vu. Là, dit-elle avec un geste dramatique, sur l'autel, le feu s'était entièrement consumé et les cendres étaient froides. Soudain, une grande flamme vive s'est mise à brûler. C'est le présage le plus extraordinaire qu'il ait été donné de voir à chacune d'entre nous.

— Et qu'est-il censé signifier, ce présage ? demanda Cicéron, visiblement intéressé malgré lui.

— C'est un signe de faveur, envoyé directement chez toi en un jour particulièrement crucial pour te promettre gloire et sécurité.

— Vraiment ?

— Sois hardi, dit-elle en lui prenant les mains. Fais ce qui demande le plus de courage. Cela te vaudra la reconnaissance éternelle. Aucun mal ne te sera fait. C'est le message de la Bonne Déesse.

Je me suis souvent demandé au cours des années qui ont suivi si cette prédiction avait altéré ou non le jugement de Cicéron. Il est vrai qu'il avait souvent tourné présages et *augures* en dérision devant moi, les jugeant d'une bêtise puérile. Mais l'expérience m'a montré que les plus grands sceptiques prient in extremis tous les dieux de l'Olympe s'ils pensent que cela peut les aider. Je savais avec certitude que l'annonce avait fait plaisir à Cicéron. Il baisa la main de Terentia et la remercia pour sa piété et le souci qu'elle avait de ses intérêts. Puis il monta se préparer pour le sénat tandis qu'on répandait, sur ses instructions, la nouvelle du présage parmi la foule qui patientait dans la rue. Pendant ce temps, Clodius avait trouvé une chemise de femme sous l'un des divans, et je le vis la porter à son nez et inspirer profondément.

Sur ordre du consul, les prisonniers ne furent pas conduits devant le sénat et demeurèrent dans leurs résidences surveillées respectives. Cicéron prétendit que c'était pour des raisons de sécurité,

mais je pense que c'était parce qu'il n'aurait pas supporté de les regarder en face. Cette fois encore, l'assemblée se tint dans le temple de la Concorde, et tous les dirigeants de la république y participaient, à l'exception de Crassus, qui fit savoir qu'il était souffrant. En réalité, il voulait éviter d'avoir à se prononcer pour ou contre la peine de mort. Peut-être aussi craignait-il une agression : ils étaient nombreux parmi les patriciens et l'ordre équestre à penser qu'il aurait dû lui aussi être arrêté. César, en revanche, arriva parfaitement décontracté, ses épaules larges et sèches se frayant un passage parmi la garde, sans prêter attention ni aux jurons ni aux insultes. Il se glissa à sa place, au premier rang, s'installa confortablement et étendit largement ses jambes dans l'allée. Le crâne étroit de Caton lui faisait face, penché, comme d'habitude, sur les livres de comptes du Trésor. Il faisait très froid. Les portes du temple avaient été laissées grandes ouvertes pour la foule des spectateurs, et c'était une véritable bourrasque qui s'engouffrait dans l'allée centrale. Isauricus portait une paire de vieux gants gris, on entendait force toux et éternuements et, quand Cicéron prit la parole pour réclamer le calme, son souffle jaillit telle la vapeur d'une bouilloire.

— Pères conscrits, commença-t-il, nous entamons la séance la plus grave dont il me souvienne. Nous devons déterminer le sort à réserver aux criminels qui ont menacé notre république. Je voudrais que tous ceux qui désirent parler puissent le faire. Je ne souhaite pas exprimer mon opinion sur la question...

Il leva la main pour faire taire les objections.

— ... Nul ne pourra dire que je n'ai pas joué mon rôle de responsable dans cette affaire. Mais j'entends dorénavant me mettre au service du sénat et, quoi que vous décidiez, soyez assurés que votre décision sera appliquée. Ma seule restriction est que cette décision devra être prise aujourd'hui même, avant la tombée de la nuit. Nous ne pouvons différer le verdict. Le châtiment pour lequel vous aurez opté, quel qu'il soit, devra être immédiat. Je demande à présent à Decimus Junius Silanus de donner son avis.

C'était le privilège du premier consul désigné que d'ouvrir les débats, quoique je sois certain que ce jour-là, c'était un honneur auquel Silanus aurait volontiers renoncé. Jusqu'à maintenant, je n'ai pas trouvé grand-chose à dire sur Silanus, en partie parce que j'ai du mal à me souvenir de lui : au milieu des géants, il était un nain – respectable, gris, ennuyeux, enclin à parler de ses problèmes de santé et de sa mélancolie envahissante. Il ne serait jamais arrivé là sans l'énergie et l'ambition de Servilia, qui voulait tellement que ses trois filles aient pour père un consul qu'elle devint la maîtresse de César dans le but de favoriser la carrière de son mari. Jetant de temps à autre des regards nerveux en direction de celui qui le rendait cocu,

Silanus parla avec hésitation des demandes contradictoires de justice et de mansuétude, de sécurité et de liberté, de son amitié pour Lentulus Sura et de sa haine des traîtres. Où voulait-il en venir ? Il était impossible de le dire. Finalement, Cicéron dut lui demander directement quelle peine il recommandait. Silanus prit une profonde inspiration et ferma les yeux.

— La mort, déclara-t-il.

Le sénat frémit en entendant ce mot terrible. Murena fut appelé ensuite. Je compris pourquoi Cicéron avait préféré le voir consul à la place de Servius en cette période de crise. Il y avait en lui un côté solide et carré lorsqu'il se leva pour parler, jambes écartées, ses mains replètes posées sur ses hanches.

— Je suis un soldat, dit-il. Rome est en guerre. Là-bas, dans nos campagnes, on viole nos femmes et nos enfants, on pille nos temples et détruit nos récoltes. Et voilà que notre vigilant consul vient de découvrir qu'on fomentait un chaos similaire dans notre mère cité. Si je découvrais dans mon camp des hommes prêts à l'incendier et à assassiner mes officiers, je n'hésiterais pas un instant à ordonner leur exécution. La peine pour les traîtres a toujours été, doit et ne peut être que la mort.

Cicéron remonta ainsi tout le premier rang, appelant un ex-consul après l'autre. Catulus fit un exposé à vous figer le sang sur les horreurs des massacres et des incendies volontaires, et apporta lui aussi un soutien ferme et définitif en faveur de la peine de mort ; les frères Lucullus firent de même, ainsi que Pison, Curion, Cotta, Figulus, Volcarius, Servilius, Torquatus et Lepidus ; même Lucius, le cousin de César, se déclara à contrecœur en faveur de la peine capitale. Avec Silanus et Murena, cela faisait quatorze personnalités de rang consulaire qui prônaient le même châtiment. Aucune voix ne s'éleva contre. Les avis étaient tellement unanimes que Cicéron m'avoua plus tard qu'il avait craint d'être accusé d'avoir brigué les votes. Après plusieurs heures, durant lesquelles on n'entendit que des déclarations en faveur de la peine de mort, il se leva et demanda si quelqu'un souhaitait proposer une peine différente. Toutes les têtes se tournèrent naturellement vers César, mais ce fut un ancien préteur, Tiberius Claudius Néron, qui se leva le premier. Il avait compté au nombre des commandants de Pompée dans sa guerre contre les pirates et parlait au nom de son chef.

— Pourquoi se presser autant, citoyens ? Les conspirateurs sont sous les verrous. Je crois que nous devrions rappeler Pompée le Grand pour qu'il se charge de Catilina. Une fois leur chef vaincu, nous pourrions décider à loisir de ce que nous allons faire de ses laquais.

Quand Néron eut terminé, Cicéron demanda :

— Quelqu'un d'autre voudrait-il s'exprimer contre une peine de

mort immédiate ?

C'est alors seulement que César décroisa lentement les jambes et se leva. Une formidable cacophonie de cris et de quolibets s'éleva aussitôt, mais César s'y attendait visiblement et avait préparé sa réaction. Il garda les mains derrière le dos et attendit patiemment que le bruit s'estompe.

— Pères conscrits, quiconque pèse une question difficile doit chasser de son esprit la haine et la colère tout autant que l'affection et la compassion, déclara-t-il de sa voix basse et menaçante. Il n'est pas facile de discerner la vérité si l'on cède à l'émotion.

Il prononça ce dernier mot avec un mépris si mordant qu'il réduisit aussitôt ses adversaires au silence.

— Vous vous demandez peut-être pourquoi je m'oppose à la peine de mort...

— Parce que tu es coupable, toi aussi ! cria une voix.

— Si j'étais coupable, rétorqua César, quelle meilleure façon de le cacher que de me joindre à votre chœur pour réclamer la mort ? Non, je ne m'oppose pas à la mort parce que ces hommes ont été mes amis – dans les affaires publiques, il convient de laisser de tels sentiments de côté. Je ne m'y oppose pas non plus parce que je juge leur crime insignifiant. Je pense franchement qu'aucune torture ne serait assez cruelle pour punir ces hommes. Mais les gens ont la mémoire courte. Une fois que les criminels sont passés en jugement, leur culpabilité ne tarde pas à s'effacer ou bien devient sujet à polémique. En revanche, ce qui est ineffaçable, c'est leur châtiment, surtout s'il est sévère. Je suis certain que Silanus a l'intérêt de son pays à cœur lorsqu'il défend sa proposition. Pourtant, elle me paraît, non pas cruelle – car rien ne saurait être trop cruel quand on traite avec de tels personnages – mais en contradiction avec le droit public de notre république.

« Tous les précédents regrettables trouvent leurs origines dans des mesures qui paraissaient à l'époque souhaitables. Il y a vingt ans, quand Sylla a ordonné l'exécution de Brutus et de ses semblables, qui parmi nous n'a pas approuvé son action ? Ces hommes étaient des scélérats et des fauteurs de troubles ; tout le monde s'accordait à penser qu'ils méritaient de mourir.

Pourtant, ces exécutions ont en fait été le premier pas sur le chemin d'une catastrophe nationale. Très vite, celui qui convoitait la terre ou la villa d'un autre – ou même, à la fin, sa vaisselle ou ses vêtements – pouvait s'en débarrasser en le dénonçant comme traître. Ainsi, ceux qui s'étaient réjouis de la mort de Brutus se retrouvèrent eux-mêmes traînés au supplice, et les tueries ne cessèrent que quand Sylla eut gavé de richesses tous ses partisans. Bien sûr, je ne crains rien de tel de Marcus Cicéron. Mais, dans une grande nation comme la

nôtre, il y a bien des caractères différents, et il peut arriver qu'en d'autres temps, sous un autre consul qui aurait, comme lui, une armée à sa disposition, on prenne le faux pour le vrai. Si le cas se présentait et que, fort de cet exemple et armé d'un décret du sénat, ce consul choisissait de tirer le glaive, qui aurait-il pour l'arrêter ?

Son propre nom ayant été prononcé, Cicéron intervint :

— J'ai écouté les remarques du grand pontife avec beaucoup d'attention, dit-il. Propose-t-il que les prisonniers soient tout simplement relâchés pour qu'ils puissent grossir l'armée de Catilina ?

— En aucun cas, répondit César. J'admets qu'ils ont perdu le droit de respirer le même air et de voir la même lumière que le reste d'entre nous. Toutefois, la mort a été prescrite par les dieux immortels non pour punir, mais pour nous soulager de nos maux et de nos épreuves. Si nous les tuons, nous mettrons fin à leurs souffrances. Je propose donc un destin plus cruel : *que tous les biens des prisonniers soient confisqués et qu'eux-mêmes restent emprisonnés, chacun dans une ville séparée, jusqu'à la fin de leurs jours. Les condamnés ne pourront jamais faire appel de cette peine, et quiconque tentera de le faire pour eux se rendra coupable d'un acte de trahison.* La vie, pères conscrits, conclut-il, devra signifier toute la vie.

Quelle impudence ! Mais aussi quelle intelligence et quelle efficacité ! Alors même que je notais la motion de César et la tendais à Cicéron, j'entendais les chuchotements fébriles parcourir le sénat. Le consul me prit les tablettes avec une expression inquiète sur le visage. Il sentait que son ennemi avait réussi un coup plein d'adresse, mais ne pouvait en prévoir toutes les implications ni ne savait comment réagir. Il lut la proposition de César à voix haute et demanda si quelqu'un souhaitait émettre un commentaire, ce que ne manqua pas de faire Silanus, consul désigné et roi des cocus.

— Les paroles de César m'ont profondément ému, déclara-t-il en se frottant onctueusement les mains, tellement ému en fait que je ne voterai pas pour ma propre proposition. Je pense à présent moi aussi que l'emprisonnement à perpétuité est une peine plus appropriée que la mort.

Cette déclaration suscita des exclamations étouffées suivies par une sorte de bruissement dans les rangs indiquant que le vent de l'opinion générale était en train de tourner. Si on leur donnait à choisir entre l'exil et la mort, la majorité des sénateurs choisiraient la mort. Mais si on leur proposait de choisir entre la mort et la prison à perpétuité, ils pouvaient très bien revoir leur position. Et qui aurait pu le leur reprocher ? Cela semblait être la solution parfaite : les conjurés recevraient un châtiment exemplaire, et le sénat échapperait à l'anathème en évitant d'avoir du sang sur les mains. Cicéron chercha anxieusement autour de lui des défenseurs de la peine de mort, mais

voilà que tous ceux qui prenaient la parole prônaient à présent les mérites de l'emprisonnement à perpétuité. Hortensius soutint la motion de César ; contre toute attente, Isauricus fit de même. Metellus Nepos déclara qu'une exécution sans la possibilité de faire appel serait illégale, et fit écho à la demande de Néron de rappeler Pompée. Après une ou deux heures de ce son de cloche, quelques voix seulement s'élevant encore pour réclamer la mort, Cicéron demanda une brève suspension pour permettre aux sénateurs d'aller se soulager ou se rafraîchir. Pendant ce temps, il tint rapidement conseil avec Quintus et moi. Le jour commençait déjà à décliner et nous n'y pouvions rien – il était bien entendu formellement interdit d'allumer le moindre feu ou la moindre lampe dans l'enceinte d'un temple. Je compris soudain que le temps nous était compté.

— Alors ? demanda Cicéron à voix basse en s'avançant sur son siège. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— La motion de César va passer, répondit Quintus dans un chuchotement, cela ne fait aucun doute. Même les patriciens se laissent convaincre.

— Et s'empressent d'oublier leurs belles promesses... grogna Cicéron.

— Ce ne peut qu'être bon pour toi, commentai-je avec enthousiasme puisque je soutenais l'option du compromis. Ça te tire d'un mauvais pas.

— Cette proposition est absurde ! siffla Cicéron avec un regard peu amène en direction de César. Le sénat ne peut faire passer de loi qui engage perpétuellement ses successeurs, et César le sait. Que se passera-t-il, l'année prochaine, si un sénateur dépose une motion disant que ce n'est pas de la trahison de militer pour la libération des prisonniers, et que cette motion est votée par une assemblée publique ? César veut juste maintenir un état de crise pour servir ses propres desseins.

— Mais alors, ce sera le problème de ton successeur, répondis-je, pas le tien.

— Tu passeras pour un faible, avertit Quintus. Qu'en retiendra l'Histoire ? Il faut que tu t'exprimes.

Les épaules de Cicéron s'affaissèrent. C'était exactement l'épreuve qu'il redoutait. Je ne l'avais jamais vu plongé dans une indécision aussi douloureuse.

— Tu as raison, conclut-il, bien que je ne puisse imaginer d'issue qui ne soit pas désastreuse pour moi.

Ainsi, à la fin de la suspension, il annonça qu'il allait malgré tout s'exprimer.

— Je vois, pères conscrits, que vous avez tous le visage et les yeux tournés vers moi, aussi dirai-je ce qu'un consul doit dire. Nous

nous trouvons confrontés à deux propositions : celle de Silanus – bien qu’il ne désire plus voter pour elle –, qui prône la mort pour les conjurés ; celle de César, qui est en faveur de l’emprisonnement à vie – une punition exemplaire pour un crime odieux. C’est, comme il le dit lui-même, une peine pire que la mort car César exclut même l’espoir, seule consolation des hommes dans le malheur. Il recommande encore la confiscation de tous leurs biens, afin d’ajouter la pauvreté à leurs autres tourments. La seule chose qu’il laisse à ces scélérats est la vie – alors que s’il la leur avait prise, il leur aurait épargné d’un seul coup douloureux bien des souffrances tant physiques que morales.

« Maintenant, pères conscrits, je sais exactement où est mon intérêt. Si vous adoptez la motion de César, qui est du parti populaire, j’aurai moins de raison de craindre les attaques de la plèbe, parce que je suivrai ce qu’il a défendu. Alors que si vous adoptez l’autre solution, je redoute bien d’autres ennuis. Cependant, plaçons les intérêts de la république au-dessus des dangers qui peuvent me menacer. Nous devons faire ce qui est juste. Répondez-moi : si un chef de famille découvrait ses enfants tués par un esclave, son épouse assassinée et sa maison brûlée, et qu’il n’infligeait pas la peine capitale aux coupables, le jugerait-on bon et compatissant ou bien le verrait-on comme le plus inhumain et le plus cruel des hommes pour n’avoir pas vengé les siens ? Je pense qu’un homme qui ne soulage pas son chagrin et sa souffrance en infligeant une peine similaire au coupable est quelqu’un qui ne ressent rien et a un cœur de pierre. Je soutiens donc la proposition de Silanus.

César se leva aussitôt pour intervenir :

— Mais, là où le plaidoyer du consul pêche, c’est que les accusés n’ont pas commis de tels crimes – ils sont condamnés pour leurs intentions et non pour ce qu’ils ont effectivement fait.

— Exactement ! s’éleva une voix de l’autre côté de la salle, et toutes les têtes se tournèrent vers Caton.

Si le vote avait eu lieu à ce moment, je n’ai guère de doute que la proposition de César eût été adoptée malgré l’avis du consul. Les prisonniers auraient été répartis par toute l’Italie et auraient pourri en prison ou bien auraient été graciés selon les caprices de la politique, et le destin de Cicéron en eût été fort différent. Mais au moment même où l’issue semblait assurée, des rangs situés au fond du temple se dressa une silhouette familière, négligée et émaciée, les épaules nues malgré le froid, le bras levé pour indiquer sa volonté d’intervenir.

— Marcus Porcius Caton, dit Cicéron d’une voix hésitante, car on ne savait jamais de quel côté la logique rigide de Caton allait le faire pencher. Tu veux dire quelque chose ?

— Oui, je veux parler, dit Caton. Je veux parler parce qu’il faut bien que quelqu’un rappelle à cette assemblée ce à quoi nous sommes

confrontés. La question, citoyens, est justement que nous ne traitons pas de crimes qui ont été commis mais de crimes programmés. Et c'est précisément pour cette raison qu'il ne servira à rien d'invoquer la loi a posteriori : nous aurons tous été massacrés !

Un murmure parcourut l'assemblée : il disait la vérité. Je levai les yeux vers Cicéron. Il hochait la tête, lui aussi.

— Trop de ceux qui siègent ici, déclara Caton d'une voix de plus en plus forte, font plus cas de leurs villas et de leurs statues que de leur pays. Par les dieux immortels, c'est à vous que je m'adresse ! Réveillez-vous pendant qu'il est encore temps et prenez en main la défense de la république ! C'est notre liberté, notre vie qui sont en jeu ! Dans les circonstances actuelles, on voudrait nous parler de mansuétude et de miséricorde ?

Il s'avança entre les rangs, pieds nus, et se dressa dans l'allée centrale, sa voix dure et impitoyable grinçant tel un couteau sur la meule. C'était comme si son célèbre grand-père venait de sortir de la tombe et secouait furieusement ses boucles grises en nous regardant.

— Ne croyez pas, citoyens, que ce soit par les armes que nos ancêtres ont fait grandir la république, de petite qu'elle était. S'il en était ainsi, c'est avec nous qu'elle serait au sommet de sa gloire car nous avons beaucoup plus d'alliés et de citoyens, d'armes et de chevaux qu'eux. Non, d'autres avantages ont fait leur grandeur, et ils n'existent plus chez nous. À l'intérieur du pays, une activité acharnée, au-dehors une domination juste, et au sénat un esprit libre dans les délibérations, sur lequel ne pesaient ni le remords ni la passion. Voilà ce que nous avons perdu. Nous accumulons les richesses personnelles alors que l'État est dans la misère et nous passons notre vie dans l'oisiveté, de sorte que, au premier assaut, la république est sans défense.

« Une conjuration s'est formée parmi les citoyens des plus hautes classes pour mettre le feu à la patrie. Ils appellent à la guerre la nation la plus hostile au nom romain : les Gaulois. Le chef des ennemis se tient avec une armée prête à déferler sur nous. Et vous hésitez et vous vous demandez quoi faire des ennemis arrêtés dans nos murs ?

Il cracha littéralement son sarcasme, arrosant les sénateurs les plus proches de salive.

— Je vous suggère d'avoir pitié d'eux – ce sont de tout jeunes gens qui ont péché par ambition. Relâchez-les donc avec leurs armes ! Mais prenez garde que votre douceur et votre pitié, quand ils seront armés, ne tournent à votre perte ! Vous savez bien, dites-vous, que la situation est grave, mais vous n'avez pas peur. Balivernes ! Vous tremblez d'effroi. Seulement, par inertie, par mollesse, vous hésitez, comptant les uns sur les autres, vous en remettant sans doute aux dieux immortels. Mais je vous le dis, ce ne seront pas des vœux et des

prières de femmes qui nous vaudront l'aide des dieux. Seules la vigilance et l'action nous permettront de réussir.

« Nous sommes cernés de toutes parts. Catilina et son armée sont prêts à nous prendre à la gorge. Nos ennemis vivent dans le cœur même de la cité. C'est pourquoi nous devons agir au plus vite. Voici donc mon avis, consul. Prends bonne note, scribe : *Puisque, par la volonté impie de citoyens criminels, la république est exposée aux plus grands dangers, et puisque, sur leurs aveux et autres témoignages, les accusés ont été convaincus d'avoir conçu des projets d'incendie, de massacre et d'autres procédés scélérats et violents contre leurs concitoyens, qu'ils soient sur leur aveu, et comme s'ils avaient été pris en flagrant délit de crime entraînant la mort, condamnés suivant les habitudes de nos pères à la peine capitale.*

Pendant trente ans, j'ai suivi les débats du sénat, et j'ai assisté à nombre de grands et fameux discours. Pourtant je n'en ai jamais vu un – pas un seul, même de loin – qui pût rivaliser avec les effets de cette brève intervention de Caton. En quoi consiste l'éloquence si ce n'est en l'art de traduire l'émotion en mots précis et justes ? Caton parvint à exprimer ce que ressentaient une majorité d'hommes qui n'avaient pas les mots pour le dire, même pour se le dire. Il les sermonna, et ils lui en furent reconnaissants. De tous les coins du temple, des sénateurs se levèrent et l'applaudirent en venant se placer auprès de leur héros pour indiquer qu'ils le soutenaient. Il n'était plus ce personnage excentrique au dernier rang. Il était le roc, l'ossature et le nerf de la vieille république. Cicéron le contemplait avec étonnement. Quant à César, il se leva d'un bond pour réclamer un droit de réponse et entama aussitôt un discours. Mais tous voyaient bien qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps sur la motion de Caton pour empêcher le vote car il ne restait déjà que très peu de lumière et les ombres s'allongeaient très loin dans le temple. Des cris de fureur retentirent parmi ceux qui entouraient Caton et certains en vinrent aux mains. Plusieurs chevaliers qui se tenaient à la porte se précipitèrent à l'intérieur, brandissant leur glaive. César agitait les épaules en tous sens pour se dégager des mains qui tentaient de le faire asseoir, et continuait de parler.

Les chevaliers se tournèrent vers Cicéron, guettant ses instructions. Un signe de tête ou un doigt levé aurait suffi pour que César fût passé au fil de l'épée. Et, pendant une fraction de seconde, Cicéron hésita. Néanmoins, il fit non de la tête. César fut relâché et, dans le chaos qui suivit, il dut quitter précipitamment le temple car je ne le vis plus ensuite. Cicéron descendit de son estrade et parcourut l'allée avec ses licteurs pour admonester les sénateurs et séparer les combattants, en repoussant certains de force à leur place. Il ne retourna sur sa chaise que lorsqu'un semblant d'ordre fut rétabli.

— Pères conscrits, dit-il alors, le visage d'un blanc de craie dans la pénombre, la voix tendue et assourdie, le sentiment général de cette assemblée est clair. La motion de Marcus Caton l'emporte. La sentence est la mort.

Il était à présent vital d'agir vite. Les condamnés devaient être conduits rapidement à la salle d'exécution avant que leurs amis et partisans ne prennent réellement conscience de ce qui allait leur arriver. Pour amener chaque prisonnier, Cicéron mit un ancien consul à la tête d'un détachement de gardes : Catulus alla chercher Cethegus, Torquatus s'occupa de Capito, Pison de Caeparius et Lepidus de Statilius. Après avoir réglé les derniers détails et demandé que les autres sénateurs restent à leur place pendant les exécutions, il partit lui-même en dernier chercher le condamné le plus important, à savoir Lentulus Sura.

Dehors, le soleil venait juste de se coucher. La foule rassemblée ne présageait rien de bon, cependant, les gens s'écartèrent aussitôt pour nous laisser passer. Ils me firent penser aux spectateurs d'un sacrifice, à la fois solennels, respectueux et intimidés par les mystères de la vie et de la mort. Nous nous rendîmes avec notre escorte sur le Palatin, chez Spinther, qui était un parent de Sura, et trouvâmes notre prisonnier dans l'*atrium*, en train de jouer aux dés avec l'un des hommes préposés à sa garde. Il venait de lancer : les dés roulaient encore sur le plateau lorsque nous entrâmes. En voyant l'expression de Cicéron, il dut comprendre instantanément que tout était fini pour lui. Il baissa les yeux vers les dés pour vérifier son score, puis nous regarda et nous adressa un sourire éteint.

— On dirait bien que j'ai perdu, dit-il.

Je ne peux que louer l'attitude de Sura. Son grand-père et son arrière-grand-père, qui avaient été consuls tous les deux, auraient été fiers de sa conduite, du moins pour ce qui était de cette dernière heure. Il remit une bourse contenant de l'argent à distribuer entre ses gardiens puis sortit de la maison aussi tranquillement que s'il se rendait aux bains. Le seul reproche qu'il se permit fut des plus légers :

— Je crois que tu m'as tendu un piège, dit-il à Cicéron.

— Tu t'es piégé tout seul, rétorqua le consul.

Sura n'ajouta rien durant toute notre traversée du forum et marcha d'un pas ferme, le menton levé. Il portait toujours la simple tunique qu'on lui avait donnée la veille. Pourtant, à voir leur attitude, on aurait pu croire que c'était Cicéron, d'une pâleur mortelle dans sa pourpre consulaire, le condamné et Sura son gardien. Je sentais les yeux de la foule immense braqués sur nous. Tous étaient aussi sages, curieux et dociles que des moutons. Au pied de l'escalier conduisant au *carcer*, le beau-fils de Sura, Marc Antoine, se précipita devant la

garde en criant pour savoir ce qui se passait.

— J'ai un bref rendez-vous, lui répondit tranquillement Sura. Ça ne prendra qu'un moment. Va reconforter ta mère. Elle aura plus besoin de toi que moi.

Marc Antoine gémit de chagrin et de colère et essaya de s'avancer pour toucher Sura, mais il fut écarté par les licteurs. Nous gravîmes les marches entre les détachements de soldats, nous inclinâmes pour franchir une entrée basse mais très profonde, presque semblable à un tunnel, et débouchâmes dans une salle de pierre circulaire et dépourvue de fenêtres, éclairée par des torches. L'air était confiné, empuanti par l'odeur de la mort et des déjections humaines. Mes yeux s'habituaient à la pénombre et je reconnus Catulus, Pison, Torquatus et Lepidus, qui tenaient les plis de leur toge pressés contre leur nez, et aussi la silhouette trapue du carnifex, le bourreau officiel en tablier de cuir flanqué d'une demi-douzaine d'assistants. Les autres prisonniers étaient déjà allongés par terre, les bras étroitement noués derrière le dos. Capito, qui avait passé la journée avec Crassus, pleurait doucement. Statilius, qui avait été détenu dans la résidence officielle de César, avait trouvé l'oubli dans le vin. Caeparius semblait isolé du reste du monde, recroquevillé sur lui-même, les yeux fermés. Cethegus protestait avec véhémence que tout cela était illégal et réclamait le droit de s'adresser au sénat ; quelqu'un lui assena un coup de pied dans les côtes, et il se tut. Le carnifex saisit Sura par les bras et les lui attacha prestement au niveau des coudes et des poignets.

— Consul, demanda Sura en grimaçant tandis qu'on l'attachait, me donnes-tu ta parole qu'il ne sera fait aucun mal à ma femme et à ma famille ?

— Oui, je te le promets.

— Et remettras-tu nos corps à nos familles pour que nous ayons des funérailles ?

— Oui, je le ferai.

(Marc Antoine assurera par la suite que Cicéron avait refusé cette dernière requête, ce qui est encore un de ses innombrables mensonges.)

— Ce n'était pas censé être mon destin. Les *augures* étaient très clairs.

— Tu t'es laissé suborner par des gens néfastes.

Quelques instants plus tard, Sura fut entravé et regarda autour de lui.

— Je meurs en aristocrate romain ! cria-t-il dans une attitude de défi. Et en patriote !

C'en fut trop pour Cicéron.

— Non, dit-il brièvement en adressant un signe de tête au carnifex, tu meurs en traître.

Sur ces mots, Sura fut entraîné vers le grand trou noir qui occupait le centre de la pièce et qui était le seul accès à la salle d'exécution, sous nos pieds. Deux hommes robustes le firent descendre dans ce trou, et j'eus une dernière vision de son beau visage effaré et hébété dans la lumière des torches. Puis d'autres mains puissantes durent le réceptionner car il disparut brusquement. Le corps prostré de Statilius fut descendu juste après Sura ; vint ensuite rapidement le tour de Capito, qui tremblait tant que ses dents s'entrechoquaient, puis de Caeparius, comme évanoui de terreur ; et enfin de Cethegus, qui hurla, sanglota et se débattit tant que deux hommes durent le faire asseoir pendant qu'un troisième lui attachait les jambes – ils finirent par le pousser tête la première dans le trou, et il atterrit avec un bruit sourd. Puis on n'entendit plus rien sinon quelques bruits de lutte, mais ceux-ci ne tardèrent pas à cesser, eux aussi. J'appris par la suite qu'ils avaient été pendus les uns après les autres à des crochets fixés au plafond. Au bout de ce qui parut une éternité, le carnifex cria que le travail était terminé, et Cicéron s'approcha à contrecœur du trou pour regarder en bas. On passa une torche au-dessus des victimes. Les cinq hommes étranglés gisaient les uns à côté des autres, levant vers nous leurs yeux aveugles exorbités. Je n'éprouvai aucune pitié : je pensais au corps mutilé du garçon qu'ils avaient sacrifié pour sceller leur pacte. Caton avait raison, me dis-je. Ils avaient mérité de mourir. Et c'est encore ce que je pense aujourd'hui.

Une fois qu'il se fut assuré de la mort des conjurés, Cicéron eut hâte de sortir de cette « antichambre de l'enfer », comme il l'appela lui-même par la suite. Nous nous engouffrâmes à nouveau dans l'étroit tunnel d'accès avant d'émerger dans l'air glacé de la nuit – découvrant alors un spectacle des plus inattendus. Dans l'obscurité, le forum tout entier était éclairé par des torches formant un immense tapis de petites lueurs jaunes et vacillantes. À perte de vue, la foule attendait, immobile et silencieuse, bordée par l'assemblée des sénateurs, tout juste sortis du temple de la Concorde, juste à côté de la prison. Tous les regards étaient tournés vers Cicéron. De toute évidence, il lui fallait annoncer ce qui venait de se passer bien qu'il n'eût pas la moindre idée de ce que serait la réaction générale. De plus, il se trouvait confronté à une autre difficulté qui montrait bien le caractère sans précédent des événements : la superstition voulait à l'époque qu'un magistrat ne prononce jamais le mot « mort » dans le forum, de crainte qu'il ne porte malheur à la cité. Cicéron réfléchit donc un instant, s'éclaircit la gorge pour éliminer les miasmes accumulés dans le *carcer*, rejeta les épaules en arrière et clama d'une voix forte :

— *Ils ont vécu !*

Sa voix se répercuta contre les édifices et fut suivie d'un silence si profond que je craignis une hostilité soudaine et grégaire, et que

nous ne fussions les prochains à être exécutés. Mais sans doute les gens cherchaient-ils simplement à comprendre les propos de Cicéron. Quelques sénateurs commencèrent à applaudir. D'autres se joignirent à eux et les applaudissements se muèrent en acclamations. Pour peu à peu, se répandre dans la multitude. « Vive Cicéron ! » crièrent-ils. « Vive Cicéron ! », « Loués soient les dieux de nous avoir donné Cicéron ! »

Me tenant tout près de lui, je vis les larmes lui monter aux yeux. On eût dit qu'une digue venait de céder en lui et que toutes les émotions accumulées, non seulement durant ces dernières heures mais pendant tout son consulat, affluaient soudain à la surface. Il essaya de dire quelque chose mais n'y parvint pas, ce qui ne fit qu'augmenter le volume des acclamations. Il ne lui restait plus qu'à descendre les marches et, le temps qu'il arrive au niveau du forum sous les vivats de ses amis comme de ses adversaires, il pleurerait à chaudes larmes. Derrière nous, les corps des prisonniers étaient sortis par des crochets.

Le récit des derniers jours du consulat de Cicéron sera rapide. Jamais civil dans l'histoire de la république ne fut autant loué que lui à cette époque. Après avoir retenu son souffle pendant des mois, la ville semblait pousser un grand soupir de soulagement. La nuit de l'exécution des conjurés, le consul fut escorté chez lui par l'ensemble du sénat en une grande procession aux chandelles et fut acclamé tout au long du chemin depuis le forum. Sa maison était brillamment illuminée pour l'accueillir. L'entrée, où Terentia l'attendait avec ses enfants, était parée de laurier ; ses esclaves se rangèrent pour l'applaudir lorsqu'il gagna l'*atrium*. Ce fut un étrange retour au bercail. Cicéron était trop épuisé pour dormir, trop affamé pour manger, trop impatient d'oublier cette affreuse affaire d'exécution pour pouvoir parler d'autre chose. Je supposai qu'il lui faudrait un jour ou deux pour retrouver son équilibre. Ce ne fut que plus tard que je compris que quelque chose en lui avait changé définitivement, s'était brisé comme un essieu. Le lendemain matin, le sénat lui décerna le titre de « Père de la patrie ». César préféra ne pas assister à la séance, mais Crassus vint voter avec les autres et le porta aux nues.

Toutes les voix ne s'élevèrent pas pour l'acclamer. Lorsqu'il prit son tribunat, quelques jours plus tard, Metellus Nepos maintint que les exécutions demeuraient illégales. Il prédit que, quand Pompée reviendrait ramener l'ordre en Italie, il se chargerait non seulement de Catilina mais aussi de ce petit tyran qu'était Cicéron. Malgré son immense popularité, le consul fut suffisamment inquiet pour aller voir Clodia et lui demander de dire en privé à son beau-frère que, s'il continuait de la sorte, Cicéron commanderait une enquête pour déterminer ses liens avec Catilina. Les magnifiques yeux bruns de

Clodia brillèrent de plaisir à cette possibilité de se mêler des affaires de l'État. Mais Nepos ignora tranquillement l'avertissement, se disant avec raison que Cicéron n'oserait jamais agir contre l'allié politique le plus proche de Pompée. Tout dépendait donc maintenant de la rapidité avec laquelle Catilina serait vaincu.

Quand la nouvelle salubre de l'exécution de Sura et des autres conjurés parvint au camp de Catilina, ses partisans furent nombreux à désertar sur-le-champ. (Je doute qu'ils eussent agi de la sorte si le sénat avait voté l'emprisonnement à vie.) Comprenant que Rome n'était plus à leur portée, Catilina et Manlius décidèrent alors de mener l'armée rebelle vers le nord, avec l'intention de franchir les Alpes pour gagner la Gaule transalpine et y créer une enclave montagnaise où ils pourraient tenir pendant des années. Mais l'hiver approchait et Metellus Celer bloquait les cols les plus bas avec ses trois légions. Pendant ce temps, l'autre armée du sénat, commandée par Hybrida, était lancée aux trousses des rebelles. Ce fut contre ce dernier adversaire que Catilina décida de se battre, choisissant une plaine étroite à l'est de Pise.

Bien évidemment, il y eut des soupçons, qui persistent encore aujourd'hui, selon lesquels il aurait été, depuis le début, secrètement en contact avec son vieil allié Hybrida. Cicéron avait prévu cela aussi et, lorsqu'il parut clair que la bataille aurait lieu, le lieutenant expérimenté d'Hybrida, Marcus Petreius, ouvrit les ordres cachetés qu'on lui avait remis à Rome. Ceux-ci lui donnaient le commandement effectif des opérations et indiquaient qu'Hybrida devait prétexter une maladie pour ne pas prendre part au combat ; s'il refusait, Petreius avait ordre de l'arrêter. Cependant, dès qu'il fut informé de ces dispositions, Hybrida accepta promptement et annonça qu'il souffrait d'une crise de goutte. Contre toute attente, Catilina se retrouva donc face à l'un des commandants les plus efficaces de l'armée romaine, qui était de surcroît à la tête de troupes beaucoup plus importantes et mieux armées que les siennes.

Au matin de la bataille, Catilina s'adressa à ses soldats, dont beaucoup n'avaient pour armes que des fourches et des lances, dans les termes suivants :

— Soldats, nous luttons pour notre patrie, notre liberté et notre vie alors que nos adversaires combattent pour maintenir une oligarchie corrompue. Ils seront peut-être plus forts par le nombre, mais nous le sommes par l'audace, et nous vaincrons. Mais enfin, si la fortune nous tourne le dos, veillez à ne pas vous laisser prendre et massacrer comme du bétail. Battez-vous en hommes et assurez-vous de ne laisser à vos ennemis qu'une victoire sanglante et endeillée par les larmes.

Puis les trompettes sonnèrent et les premières lignes avancèrent

l'une vers l'autre.

Ce fut un carnage épouvantable, et Catilina fut toute la journée au cœur de la mêlée. Pas un seul de ses lieutenants ne se rendit. Ils combattirent avec l'abandon féroce de ceux qui n'ont rien à perdre. Il fallut attendre que Petreius envoie une cohorte prétorienne d'élite pour que l'armée rebelle finisse par tomber. Tous les partisans de Catilina, y compris Manlius, moururent où ils combattaient. On constata après la bataille qu'ils avaient tous été blessés par-devant et ne portaient aucune blessure au dos. À la nuit tombée, après la fin des affrontements, Catilina fut retrouvé loin à l'intérieur des lignes adverses, entouré par les cadavres des ennemis qu'il avait taillés en pièces. Il respirait encore tout juste mais ne tarda pas à succomber à de terribles blessures. Sur les instructions d'Hybrida, sa tête fut envoyée à Rome dans un tonneau de glace et présentée au sénat. Toutefois, Cicéron, qui avait quitté le consulat quelques jours plus tôt, refusa de la regarder, et ainsi se termina la conjuration de Lucius Sergius Catilina.

DEUXIÈME PARTIE
PATER PATRIAE
62-58 av. J.-C.

*Nam Catonem nostrum non tu amas plus quam ego ;
sed tamen ille optimo animo utens
et summa fide nocet interdum rei publicae ;
dicit enim tamquam in Platonis politeia,
non tamquam in Romuli faece, sententiam.*

« Certes je n'ai pas moins d'amitié que toi pour Caton,
mais, avec ses excellentes intentions, sa loyauté imperturbable,
il gâte souvent les affaires. Il s'exprime au sénat
comme s'il vivait dans la République de Platon,
et non dans le cloaque de Romulus. »

Cicéron, lettre à Atticus,
3 juin, 60 av. J.-C.

XII

Durant les premières semaines qui suivirent la fin de son consulat, tout le monde voulut entendre comment Cicéron avait déjoué la conjuration de Catilina. Il n'y avait pas une table chic à Rome qui ne lui fût ouverte. Il sortait beaucoup ; la solitude lui pesait affreusement. Souvent, je l'accompagnais, me tenant avec d'autres membres de sa suite derrière son lit de repas tandis qu'il abreuvait les convives d'extraits de ses discours, ou du récit de ses manœuvres pour échapper à l'assassinat le jour des élections sur le Champ de Mars ou encore du piège qu'il avait tendu à Lentulus Sura sur le pont Mulvius. Il illustrait ses propos en déplaçant assiettes et coupes, comme Pompée lorsqu'il décrivait d'anciennes batailles. Si quelqu'un l'interrompait ou cherchait à introduire un autre sujet de conversation, il attendait le premier silence, foudroyait l'importun du regard et reprenait le fil de son récit : « *Comme je le disais...* » Le matin, les plus illustres parmi les grandes familles se pressaient à ses salutations, et il leur montrait l'endroit exact où Catilina s'était tenu lorsqu'il lui avait proposé d'être son prisonnier, ou les meubles dont nous nous étions servis pour barricader la porte quand les conjurés avaient assiégé la maison. Au sénat, chaque fois qu'il se levait pour parler, un silence respectueux tombait sur l'assemblée, et il ne manquait pas une occasion de leur rappeler que, s'ils se trouvaient réunis là, c'était uniquement parce qu'il avait sauvé la république. Bref, il devint – et qui aurait cru que l'on pourrait un jour dire cela de Cicéron – un vrai casse-pieds.

Il aurait bien mieux valu pour lui qu'il quittât Rome pendant un an ou deux pour gouverner une province : le mythe aurait grandi durant son absence et il serait devenu une légende. Mais il avait cédé ses provinces à Hybrida et à Celer, et il ne lui restait rien d'autre à faire que de demeurer en ville et reprendre son métier d'avocat. La familiarité fait perdre tout attrait aux personnages les plus fascinants : on trouverait probablement ennuyeux Jupiter lui-même si on le croisait tous les jours dans la rue. Peu à peu, l'éclat de Cicéron se ternit. Pendant plusieurs semaines, il s'occupa à me dicter un énorme compte-rendu de ce qu'il avait accompli durant son consulat dans l'intention de le remettre à Pompée. Le rapport avait la taille d'un livre et justifiait chacune de ses actions dans ses moindres détails. Je savais que c'était une erreur et j'essayais toutes les tactiques possibles

et imaginables pour en différer l'envoi – en vain. Il partit par courrier spécial en Orient et, en attendant la réaction du grand homme, Cicéron entreprit de mettre en forme et de publier les discours qu'il avait prononcés pendant les événements. Il y inséra de nombreux morceaux de bravoure sur lui-même, en particulier dans le discours public donné aux rostrales le jour de l'arrestation des conjurés. J'étais tellement inquiet qu'un matin, alors qu'Atticus partait, je le pris à part et lui en lus un ou deux extraits.

— *« Le jour où la vie nous fut conservée n'est pour nous ni moins heureux ni moins solennel que le jour qui nous vit naître ; et puisque la reconnaissance de nos pères a placé parmi les dieux immortels le fondateur de cette ville, vous garderez sans doute aussi, et transmettez à vos descendants, le souvenir du magistrat, qui, la trouvant fondée et agrandie, la sauva de la ruine. »*

— Quoi ? s'exclama Atticus. Je ne me souviens pas de l'avoir entendu dire une chose pareille.

— Il n'a rien dit de tel, répondis-je. Se comparer à Romulus en un tel moment lui aurait paru absurde. Et écoute ceci...

Je baissai la voix et regardai autour de moi pour m'assurer que Cicéron ne se trouvait pas à proximité.

— *« Pour prix de si grands services, je ne vous demande, Romains, aucune récompense, aucune distinction, aucun monument de gloire sinon un souvenir impérissable de cette grande journée. L'avenir saura que, dans un seul et même temps, deux hommes se rencontrèrent, dont l'un reculait par-delà des bornes connues de la terre les limites de l'empire, tandis que l'autre lui conservait sa capitale, le siège même de sa vaste puissance... »*

— Laisse-moi voir ça, demanda Atticus.

Il me prit le texte des mains et le lut en entier, secouant la tête avec incrédulité.

— Se mettre au même niveau que Romulus, c'est une chose, mais se comparer à Pompée en est une autre. Ce serait déjà assez dangereux si c'était quelqu'un d'autre qui le disait sur lui, mais qu'il le clame *lui-même*... ? Espérons que Pompée n'en aura jamais vent.

— Il le saura.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai reçu l'ordre de lui en envoyer un exemplaire. Une fois encore, je vérifiai que personne n'écoutait.

— Pardonne-moi si je parle sans en être prié, m'excusai-je, mais il me donne bien du souci. Il n'est plus le même depuis les exécutions. Il ne dort pas bien, il n'écoute personne et pourtant il ne supporte plus de rester seul ne serait-ce qu'une heure. Je crois que la vision de ces morts l'a affecté – tu sais comme il est délicat.

— Le problème ne vient pas de sa nature trop sensible mais de sa conscience. S'il était absolument certain de la justesse de son

action, il n'éprouverait pas le besoin de se justifier sans cesse.

La remarque était très pertinente et, avec le recul, je plains davantage Cicéron aujourd'hui que je ne le fis à l'époque, car il devait se sentir très seul à essayer de s'ériger en monument public. Cependant, sa plus grande folie ne fut pas son rapport vaniteux envoyé à Pompée ni ses vantardises incessantes, ni son discours revu et corrigé : ce fut une maison.

Cicéron n'était pas le premier homme politique, et je suis certain qu'il ne sera pas le dernier, à convoiter une maison au-dessus de ses moyens. Dans son cas, la maison en question était la grande demeure condamnée voisine de celle de Celer, qui se trouvait dans Clivus Victoriae, sur le Palatin, et qu'il avait remarquée lorsqu'il était allé convaincre le prêteur de prendre le commandement de l'armée contre Catilina. Elle appartenait alors à Crassus mais avait auparavant été la propriété du tribun immensément riche M. Livius Drusus. On raconte que l'architecte qui l'avait conçue avait promis à Drusus qu'il lui construirait une maison d'où il pourrait voir tout autour de lui et où il serait à l'abri de tous les indiscrets, sans qu'aucun voisin y pût plonger ses regards. « Au contraire, aurait répliqué Drusus, dispose ma maison pour que tout ce que je ferai puisse être aperçu de tout le monde. » Et c'était effectivement ce genre de bâtisse : perchée sur la colline, massive, vaste, prétentieuse, visible de tous les coins du Capitole et du forum. Elle jouxtait d'un côté la maison de Celer et de l'autre un grand jardin public et un portique érigé par le père de Catulus. Je ne sais pas qui lui mit en tête d'en faire l'acquisition, j'imagine que ce devait être Clodia. En tout cas, elle mentionna lors d'un dîner que la maison était toujours à vendre et que ce serait « merveilleusement amusant » de l'avoir pour voisin. Naturellement, cela poussa Terentia à s'opposer à cette idée dès le début.

— Elle est trop moderne et elle est vulgaire, décréta-t-elle. C'est exactement l'idée qu'un parvenu se fait de l'endroit où doit vivre un homme respectable.

— Je suis le Père de la Patrie. Les gens aimeront l'idée que je les contemple avec un regard paternel. Et c'est là que nous méritons de vivre, parmi les Claudii, les Aemilii Scauri, les Metelli – les Cicéron sont une grande famille à présent. Et puis je croyais que tu détestais être ici.

— Je ne m'oppose pas à l'idée de déménager, mon époux, mais à l'idée de déménager *là-bas*. Et où trouverais-tu les moyens ? C'est l'une des plus grandes maisons de Rome. Elle doit valoir au moins dix millions.

— Je vais aller voir Crassus. Il me fera peut-être un prix.

La maison de Crassus, située elle aussi sur le Palatin, paraissait trompeusement modeste vue de l'extérieur, surtout pour quelqu'un

dont on disait qu'il possédait huit mille amphores remplies de pièces d'argent. Il recevait chez lui avec son boulier et ses livres de comptes, entouré d'une équipe d'esclaves et d'affranchis qui s'occupaient de ses affaires. J'accompagnai Cicéron lorsqu'il s'y rendit et, après quelques remarques préliminaires concernant la situation politique, Cicéron aborda la question de la maison de Drusus.

— Tu veux l'acheter ? demanda Crassus, soudain intéressé.

— C'est possible. Combien coûte-t-elle ?

— Quatorze millions.

— Aïe ! C'est beaucoup trop cher pour moi, désolé.

— Je te la laisse pour dix.

— C'est très généreux, malheureusement c'est encore hors de ma portée.

— Huit ?

— Non, vraiment Crassus – c'est très gentil, mais je n'aurais jamais dû aborder la question, dit Cicéron en commençant à se lever.

— Six ? proposa Crassus. Quatre ?

Cicéron se rassit.

— Je pourrais arriver à t'en offrir trois.

— Pourrait-on se mettre d'accord sur trois et demi ?

Pendant le trajet du retour, j'essayai prudemment de suggérer que faire l'acquisition d'une telle demeure pour le quart de sa valeur réelle ne ferait pas bonne impression sur ses électeurs. Ils trouveraient sûrement ça louche.

— Qui se soucie des électeurs ? répliqua Cicéron. Quoi que je fasse, je ne pourrai pas me représenter au consulat avant dix ans. Et de toute façon, ils n'ont pas besoin de savoir combien je l'ai payée.

— Ça ressortira à un moment ou à un autre, l'avertis-je.

— Par tous les dieux du ciel, vas-tu cesser de me faire la leçon sur ma façon de vivre ? C'est déjà assez pénible d'avoir à le supporter de la part de ma femme sans avoir à l'accepter de mon secrétaire ! N'ai-je pas enfin gagné le droit à un peu de luxe ? Sans moi, la moitié de cette ville ne serait plus qu'un tas de cendres et de briques calcinées ! Ce qui me fait penser... avons-nous reçu des nouvelles de Pompée ?

— Non, répondis-je en baissant la tête.

Je n'insistai pas davantage, mais je continuai d'être inquiet. J'étais absolument certain que Crassus voudrait quelque chose en échange de son manque à gagner ; sinon, cela voulait dire qu'il détestait tant Cicéron qu'il était prêt à sacrifier dix millions dans le simple but de faire que les gens le jaloussent et lui en veuillent. J'espérais secrètement que Cicéron recouvrerait la raison dans les jours qui suivraient, ne fût-ce que parce que je savais qu'il n'avait pas les trois millions et demi de sesterces, loin s'en fallait. Néanmoins

Cicéron était toujours d'avis que les revenus devaient s'ajuster aux dépenses plutôt que l'inverse. Il s'était mis en tête de s'installer dans Clivus Victoriae pour vivre dans le panthéon des grands noms de la république, et était bien décidé à se procurer l'argent nécessaire, d'une façon ou d'une autre. Il ne tarda pas à trouver un moyen.

À cette époque, il ne se passait pratiquement pas un jour sans qu'un conjuré survivant soit jugé sur le forum. Autronius Paetus, Cassius Longinus, Marcus Laeca, les deux assassins potentiels, Vargunteius et Cornélius, ainsi que beaucoup d'autres, défilèrent devant les tribunaux en une lugubre procession. Dans chaque affaire, Cicéron était témoin pour le compte du ministère public, et son prestige était tel qu'un mot de lui suffisait invariablement à faire pencher la cour. Les uns après les autres, tous les conjurés furent jugés coupables – même si, heureusement pour eux, le temps n'était plus à l'urgence et aucun ne fut condamné à mort. Ils furent en revanche déchus de leur citoyenneté et de leurs biens puis exilés dans le dénuement le plus complet. Cicéron était presque plus redouté et détesté que jamais par les conspirateurs et leurs familles, et il dut continuer à s'entourer d'une garde pour sortir.

Le procès le plus attendu de tous fut peut-être celui de Publius Cornélius Sylla, qui avait été plongé jusqu'à son noble cou dans la conjuration. Alors que la date en approchait, son avocat – c'était inévitablement Hortensius – vint trouver Cicéron.

— Mon client a une faveur à te demander, annonça-t-il.

— N'en dis pas plus : il voudrait que je refuse de témoigner contre lui ?

— C'est exact. Il est totalement innocent et a toujours eu la plus grande considération...

— Oh, épargne-moi toute cette hypocrisie. Il est coupable et tu le sais aussi bien que moi.

Cicéron sonda le visage impassible d'Hortensius pour essayer de l'évaluer.

— En fait, tu peux lui dire que je suis prêt à me taire sur cette affaire, mais à une condition.

— Qui est ?

— Qu'il me donne un million de sesterces.

Je prenais comme d'habitude cette conversation en notes, mais je dois dire qu'à ces mots ma main se figea. Même Hortensius qui, après trente années de barreau romain, n'était pas choqué par grand-chose, parut interloqué. Il partit cependant consulter Sylla et revint un peu plus tard ce même jour.

— Mon client voudrait te faire une contre-proposition. Si tu es prêt à prononcer le plaidoyer de clôture pour sa défense, il te paiera deux millions.

— D'accord, répondit Cicéron sans la moindre hésitation.

Il ne fait guère de doute que, si Cicéron n'avait pas conclu ce marché, Sylla aurait été condamné à l'exil, comme les autres ; on disait même qu'il avait déjà fait transférer une grande partie de sa fortune à l'étranger. Aussi, quand, le jour d'ouverture du procès, Cicéron alla s'asseoir sur le banc réservé à la défense, Torquatus, qui représentait le ministère public, put difficilement contenir sa fureur et sa déception. Au cours de son résumé des faits, il attaqua amèrement Cicéron, l'accusant d'avoir été un tyran, de se poser en juge et en juré et d'avoir été, après Tarquin et Numa, le troisième roi de Rome d'origine étrangère. C'était déjà pénible à entendre et, pis que tout, ces piques suscitèrent quelques applaudissements parmi les spectateurs du forum. Cette expression de l'opinion populaire parvint même à percer la carapace d'amour-propre qu'avait érigée Cicéron et, quand vint son tour de prononcer son plaidoyer de clôture, il tenta même de s'excuser.

— Oui, dit-il, j'imagine que mes réussites m'ont rendu trop fier et m'ont conféré une sorte d'arrogance. Toutefois, de ces réussites glorieuses sans effusion de sang, je ne vous dirai que ceci : je serai amplement récompensé d'avoir sauvé cette ville et la vie de tous ces citoyens si aucun danger ne m'échoit pour prix de ce grand service à toute l'humanité. Romains, le forum est plein de ces hommes que j'ai écartés de votre gorge, mais pas de la mienne.

Le discours était efficace et Sylla fut dûment acquitté. Néanmoins, Cicéron aurait mieux fait de prêter attention à ces signes avant-coureurs d'orage. Au lieu de cela, il était si heureux à l'idée de rassembler une bonne partie de l'argent dont il avait besoin pour acheter sa nouvelle maison qu'il en oublia bien vite l'incident. Il ne lui manquait plus à présent qu'un million et demi de sesterces pour obtenir la somme demandée, et il décida de s'adresser aux prêteurs sur gages. Ils exigeaient des garanties, et il confia à au moins deux d'entre eux, sous le sceau du secret, son accord avec Hybrida et la part qu'il comptait toucher des revenus de Macédoine. Cela suffit à emporter l'affaire, et nous emménageâmes dans Clivus Victoriae avant la fin de l'année.

La maison était aussi imposante dedans que dehors. Le plafond de la salle à manger était en bois orné de chevrons dorés. Il y avait dans l'entrée des statues dorées de jeunes gens aux mains tendues, conçues pour faire office de torchères. Cicéron troqua son bureau exigü, où il avait passé tant d'heures mémorables, contre une bibliothèque spacieuse. Moi-même, j'héritai d'une plus grande chambre qui, quoique en sous-sol, n'était pas humide du tout et était dotée d'un soupirail qui me permettait de respirer les fleurs du jardin et d'entendre le chant des oiseaux tôt le matin. J'aurais préféré être

affranchi, bien entendu, et avoir un endroit à moi, mais Cicéron n'en parlait jamais et j'étais trop timide – et, curieusement, trop fier – pour réclamer.

Lorsque j'eus rangé mes quelques affaires et trouvé une cachette pour les économies de toute ma vie, je rejoignis Cicéron qui faisait le tour du propriétaire. Les colonnades nous menèrent à une fontaine et à une maison d'été, sous une pergola puis dans une roseraie. Les quelques fleurs qui subsistaient étaient charnues et délavées ; à peine Cicéron en effleura-t-il une que les pétales tombèrent. J'avais le sentiment d'être observé par toute la ville et cela me mit mal à l'aise, mais c'était le prix à payer pour avoir une belle vue, et celle-ci était prodigieuse. Au-delà du temple de Castor, on distinguait très nettement les rostres, et la curie encore au-delà. Et si l'on regardait de l'autre côté, on parvenait tout juste à distinguer l'arrière de la résidence officielle de César.

— J'y suis enfin arrivé, dit Cicéron en la regardant avec un petit sourire. J'ai une plus belle maison que lui.

Les mystères de la Bonne Déesse tombaient comme d'habitude le 4 décembre. Un an tout juste s'était écoulé depuis l'arrestation des conjurés, et une semaine depuis notre déménagement. Cicéron n'avait rien à faire au tribunal, et l'ordre du jour du sénat était inintéressant. Il me dit donc que, pour une fois, nous ne descendrions pas en ville et passerions plutôt la journée à travailler à ses mémoires.

Il avait décidé de rédiger une version de son autobiographie en latin, pour le lecteur ordinaire, et une version en grec pour un lectorat plus limité. Il essaya aussi de persuader un poète d'écrire sur son consulat un poème épique en vers. Son premier choix, Archias, qui avait exécuté une œuvre similaire pour Lucullus, hésita à s'engager ; il prétendit qu'il était trop vieux, à soixante ans, pour rendre justice à un thème aussi immense. L'autre choix favori de Cicéron, Thyillus, très en vogue à l'époque, répondit humblement que ses pauvres talents de versificateur ne seraient tout simplement pas à la hauteur de la tâche.

— Ah, ces poètes ! grommela Cicéron. Je ne sais pas ce qui leur prend. L'histoire de mon consulat est un vrai cadeau pour quiconque a la moindre étincelle d'imagination. On dirait bien, poursuivit-il sombrement, instillant soudain la peur au plus profond de mon cœur, que je devrai écrire ce poème moi-même.

— Serait-ce vraiment sage ? objectai-je.

— Que veux-tu dire ?

Je commençais à transpirer.

— Eh bien, après tout, même Achille a eu besoin de son Homère. Son histoire n'aurait peut-être pas eu la même... comment dire... ? la même *résonance épique* s'il l'avait racontée de son point de vue.

— J'ai résolu ce problème hier soir, dans mon lit. Mon projet est de faire raconter mon histoire par la voix des dieux, chacun d'eux me rappelant à son tour des épisodes de ma carrière pour m'accueillir tel un immortel sur le mont Olympe.

Il se redressa d'un bond et s'éclaircit la gorge.

— Je vais te montrer ce que ça donne :

Toi-même tu suivais les préceptes des sages,
Quand Rome t'appela pour braver les orages ;
Mais cette étude encore a pour toi des plaisirs,
Et nos doctes leçons remplissent tes loisirs.

Par tous les cieux, quels vers épouvantables ! Les dieux durent verser des larmes en les entendant. Quand l'envie lui en prenait, Cicéron pouvait empiler les hexamètres avec la même facilité qu'un maçon empilait les briques : trois, quatre ou même cinq cents lignes par jour n'étaient rien pour lui. Il arpentait sa grande bibliothèque, interprétant tour à tour les rôles de Jupiter, Minerve, et Uranie, les mots jaillissant avec tant de facilité que j'avais peine à le suivre, même avec mon système de notes. Quand Sositheus finit par entrer sur la pointe des pieds pour annoncer que Clodius attendait dehors, je dois avouer que je fus profondément soulagé. La matinée était déjà bien avancée – nous étions au moins dans la sixième heure – et Cicéron était tellement en veine qu'il faillit envoyer son visiteur paître. Cependant, il savait que Clodius rapportait sûrement un potin de choix, et la curiosité l'emporta. Il demanda à Sositheus de le faire entrer, et Clodius ne tarda pas à arriver dans la bibliothèque, ses boucles dorées coiffées avec élégance, le bouc soigneusement taillé et ses membres bronzés exhalant un parfum d'huile de crocus. Il avait trente ans à présent et était un homme marié puisqu'il avait épousé la riche héritière de quinze ans, Fulvia, pendant l'été, en même temps qu'il était élu magistrat. Non que la vie maritale le retînt beaucoup chez lui. La dot de la jeune fille leur avait permis d'acquérir une grande maison sur le Palatin, et elle y restait presque toujours seule le soir pendant qu'il continuait à faire la fête dans les tavernes de Subura.

— J'ai du croustillant, annonça Clodius avant de lever un doigt à l'ongle brillant. Mais tu ne dois en parler à personne.

Cicéron lui fit signe de s'asseoir.

— Tu connais ma discrétion.

— Tu va adorer ça, assura Clodius en prenant un siège. Ça va éclairer ta journée.

— J'espère que ton histoire sera à la hauteur de l'annonce.

— Aucun doute, fit Clodius en tirant sur sa petite barbe avec un

sourire réjouit. Le Gardien de la Terre et de la Mer divorce.

Cicéron se tenait renversé sur sa chaise, un demi-sourire aux lèvres, soit sa pose habituelle lorsqu'il bavardait avec Clodius. Soudain, il se redressa lentement.

— Tu en es tout à fait sûr ?

— Je viens de l'apprendre par ta voisine, ma charmante sœur – qui, au fait, t'envoie toute son affection –, qui a reçu la nouvelle par messenger spécial de son cher mari Celer, la nuit dernière. Apparemment, Pompée aurait écrit à Mucia pour lui demander de ne plus être dans sa maison lorsqu'il serait rentré à Rome.

— C'est-à-dire quand ?

— Dans quelques semaines. Sa flotte se trouve devant Brundisium. Il a peut-être même déjà débarqué.

Cicéron émit un sifflement.

— Alors, il rentre enfin. Après ces six années, je commençais à croire que je ne le reverrais jamais.

— Dis plutôt que tu espérais ne jamais le revoir.

C'était une remarque impertinente, mais Cicéron était trop préoccupé par le retour imminent de Pompée pour y prêter attention.

— S'il divorce, cela signifie sûrement qu'il se remarie. Clodia a une idée de qui il a en vue ?

— Non, tout ce qu'elle sait, c'est que Mucia se fait joliment mettre à la porte et que les enfants restent avec Pompée, bien qu'il ne les connaisse pratiquement pas. Les frères de Mucia sont tous les deux très remontés, comme tu peux t'en douter. Celer jure qu'il a été trahi. Nepos le proclame plus encore. Naturellement, Clodia trouve tout cela très drôle. Tout de même, quelle insulte, hein, après tout ce qu'ils ont fait pour lui – de voir leur sœur répudiée publiquement pour adultère ?

— Et a-t-elle été infidèle ?

— *A-t-elle été infidèle ?* répéta Clodius en émettant un rire de gorge curieusement aigu. Mon cher Cicéron, cette garce passe son temps les jambes en l'air depuis qu'il est parti ! Ne me dis pas que tu ne lui es pas passé dessus ? Si c'est vrai, tu dois être le seul homme de Rome à ne pas l'avoir fait !

— Serais-tu ivre ? demanda Cicéron.

Il se pencha vers Clodius et le renifla en faisant la grimace.

— Mais oui, tu es ivre. Je te suggère de rentrer dessoûler et de surveiller ton langage à l'avenir.

Je crus un instant que Clodius allait le frapper. Pourtant, alors, il eut un petit sourire narquois et se mit à agiter exagérément la tête d'un côté puis de l'autre en se lamentant :

— Oh, je suis un affreux personnage ! Un affreux, affreux personnage...

Il était tellement comique que Cicéron oublia sa colère et se mit à rire.

— Allez, file, dit-il. Va donc faire tes bêtises ailleurs.

Tel était Clodius avant qu'il ne se mette à changer : un jeune homme fantasque – fantasque, gâté et charmant tout à la fois.

— Ce garçon m'amuse, remarqua Cicéron après le départ du jeune patricien, mais je ne peux pas dire qu'il me plaise beaucoup. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, je suis prêt à pardonner n'importe quelle grossièreté à quelqu'un qui m'apporte des nouvelles aussi intrigantes.

À partir de là, il fut trop occupé à chercher à déterminer toutes les implications du retour de Pompée et de son éventuel remariage pour continuer à me dicter son poème. J'en fus reconnaissant à Clodius et ne pensai plus à sa visite pendant le reste de la journée.

Quelques heures plus tard, Terentia vint dire au revoir à son mari dans la bibliothèque. Elle partait célébrer les rites nocturnes des mystères de la Bonne Déesse et ne serait de retour qu'au matin. Les relations entre eux étaient assez tendues. Malgré l'élégance de ses appartements personnels au premier étage, elle détestait toujours la maison, surtout les allées et venues tardives dues aux réceptions louches que donnait leur voisine, Clodia, et la proximité de la foule bruyante du forum qui la suivait d'un regard insistant dès qu'elle sortait sur sa terrasse avec ses servantes. Cicéron ne ménageait pas ses efforts pour se montrer aimable et tenter de l'apaiser.

— Et où la Bonne Déesse sera-t-elle célébrée, cette nuit ? Si, ajouta-t-il avec un sourire, une information aussi sacrée peut être confiée à un simple représentant de la gent masculine ?

(La cérémonie se tenait toujours dans la maison d'un grand magistrat, dont l'épouse en supervisait alors l'organisation : elles s'en chargeaient à tour de rôle.)

— Chez César.

— C'est Aurélia qui présidera ?

— Pompeia.

— Je me demande si Mucia sera là.

— Je pense. Pourquoi ne viendrait-elle pas ?

— Elle pourrait avoir trop honte pour se montrer.

— Pourquoi ?

— On dirait bien que Pompée divorce.

— Non ?

Terentia était intéressée malgré elle et incapable de le cacher.

— D'où tiens-tu ça ?

— Clodius est venu me le dire.

Immédiatement, les lèvres minces de Terentia se serrèrent en une ligne désapprobatrice.

— Alors c'est sûrement faux. Tu devrais vraiment faire plus attention aux amis que tu fréquentes.

— Je fréquente qui je veux.

— Bien sûr, mais faut-il vraiment que tu nous les infliges aussi ? C'est déjà assez pénible de vivre si près de la sœur sans avoir à supporter le frère sous notre toit.

Elle se retourna et s'éloigna sur le sol de marbre blanc sans même dire au revoir. Cicéron adressa une grimace à son dos étroit.

— D'abord, l'ancienne maison était trop éloignée de tout le monde, et maintenant la nouvelle est trop proche. Tu as de la chance de ne pas être marié, Tiron.

Je fus tenté de répondre qu'on ne m'avait guère donné le choix en la matière.

Il avait été invité à passer cette soirée chez Atticus des semaines auparavant. Quintus avait lui aussi été invité et, plus curieusement, moi également : le projet de notre hôte était que nous soyons rassemblés tous les quatre au même endroit et à la même heure exactement qu'un an plus tôt pour boire au fait que nous tous et Rome avions survécu. Cicéron et moi parvînmes chez lui à la tombée de la nuit. Quintus se trouvait déjà là-bas. Mais, en dépit de la qualité de la nourriture et du vin, malgré la bibliothèque propice à la conversation et le sujet tout trouvé de Pompée, la soirée ne fut pas une réussite. Personne ne semblait en forme. Son entrevue avec Terentia avait mis Cicéron de mauvaise humeur et la perspective du retour de Pompée le perturbait. Quintus arrivait au terme de son mandat de prêteur, se trouvait très endetté et redoutait de savoir quelle province allait lui échoir au tirage au sort imminent. Atticus lui-même, dont la sensibilité épicurienne ne se laissait habituellement pas atteindre par le monde extérieur, paraissait préoccupé. Comme d'habitude, mon état d'esprit reflétait le leur et je ne parlai que lorsqu'on m'adressait la parole. Nous bûmes à la gloire du 4 décembre, pourtant, pour une fois, Cicéron lui-même ne se sentait guère le cœur à commémorer l'événement. Il ne paraissait soudain plus très approprié de fêter la mort de cinq hommes, aussi scélérats eussent-ils été. Le passé s'abattit sur nous comme une ombre pesante, gelant toutes les conversations. Finalement, Atticus finit par annoncer :

— Je pense retourner en Épire.

Pendant un instant, personne ne parla.

— Quand ? finit par s'enquérir Cicéron à voix basse.

— Juste après les saturnales.

— Tu ne *penses* pas y aller, commenta Quintus avec un accent désagréable dans la voix, tu es déjà décidé. Tu nous mets devant le fait accompli.

— Pourquoi veux-tu partir maintenant ? questionna Cicéron.

Atticus joua un instant avec le pied de sa coupe.

— Je suis rentré à Rome il y a deux ans pour t'aider à remporter les élections. Je suis resté depuis pour te soutenir. Mais les choses semblent s'être calmées. Je ne crois pas que tu aies encore besoin de moi.

— J'ai terriblement besoin de toi, insista Cicéron.

— Il faut aussi que je m'occupe de mes affaires là-bas.

— Ah, marmonna Quintus dans son verre, tes affaires.

Maintenant, nous avons la vraie raison.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? demanda Atticus.

— Rien.

— Non, je t'en prie : dis ce que tu as à l'esprit.

— Cela suffit, Quintus, avertit Cicéron.

— C'est seulement, expliqua Quintus, que visiblement, Marcus et moi supportons tous les risques de la vie publique et prenons en charge tout le travail pendant que tu te balades d'une propriété à une autre et que tu peux t'occuper de tes affaires comme ça te chante. Tu prospères grâce à nos relations tandis que nous sommes perpétuellement à court d'argent. C'est tout.

— Tu apprécies néanmoins les avantages de la carrière publique. Tu as la célébrité et le pouvoir alors que je ne suis personne.

— Personne ! Tu n'es personne mais tu connais tout le monde !

Quintus se resservit à boire.

— J'imagine qu'il n'y a aucune chance pour que tu emmènes ta sœur avec toi en Épire, si ?

— Quintus ! s'écria Cicéron.

— Si ton mariage est malheureux, répliqua Atticus avec douceur, tu m'en vois désolé. Ce n'est guère ma faute.

— Et voilà, c'est toujours la même histoire grogna Quintus. Tu as même réussi à échapper au mariage. Je vous jure que ce type détient le secret d'une vie réussie ! Pourquoi n'assumes-tu pas ta part de problèmes domestiques, comme le reste d'entre nous ?

— Ça suffit, dit Cicéron en se levant. Nous allons te laisser, Atticus, avant que ne soient prononcés des mots qui dépassent la pensée. Quintus ?

Il tendit la main à son frère, qui se rembrunit et détourna les yeux.

— Quintus ! répéta-t-il avec emportement en lui tendant de nouveau la main.

Quintus se retourna à contrecœur et leva vers son aîné un regard où je lus fugitivement une telle haine que j'en eus le souffle coupé. Alors, il jeta sa serviette et se leva. Il vacillait et faillit tomber sur la table, mais je le saisis par le bras et il recouvra son équilibre. Il sortit en titubant de la bibliothèque, et nous le suivîmes dans l'*atrium*.

Cicéron avait fait venir une litière pour nous ramener chez nous, il insista cependant pour que ce soit Quintus qui la prenne.

— Tu rentres à la maison, frère. Nous irons à pied.

Nous l'aidâmes à s'installer, puis Cicéron dit aux porteurs de le conduire à notre ancienne adresse sur l'Esquilin, à côté du temple de Tellus, où Quintus s'était installé après le déménagement de Cicéron. Quintus dormait déjà quand les porteurs se mirent en route. En le regardant partir, je me dis qu'il n'était pas facile d'être le cadet d'un génie, et que tous les choix qui s'étaient présentés dans la vie de Quintus – sa carrière, sa maison, et même sa femme – avaient été faits pour répondre aux exigences de son aîné brillant et ambitieux, qui arrivait toujours à le convaincre de n'importe quoi.

— Il ne pense pas à mal, dit Cicéron à Atticus. Il s'inquiète pour l'avenir, c'est tout. Quand le sénat aura décidé quelles provinces entreront dans le tirage au sort de cette année et qu'il saura où il ira, il se sentira mieux.

— Je suis sûr que tu as raison. Je crains pourtant qu'il ne pense au moins une partie de ce qu'il a dit, et j'espère que cela n'exprime pas ta pensée aussi.

— Mon très cher ami, j'ai parfaitement conscience que notre relation t'a coûté bien plus qu'elle ne t'a rapporté. Nous avons simplement choisi d'aller par des chemins différents, c'est tout. J'ai opté pour la carrière publique tandis que tu aspiras à une indépendance honorable, et qui pourrait dire lequel d'entre nous a raison ? Mais pour toutes les qualités qui comptent vraiment, je ne connais personne qui te surpasse, moi y compris. Voilà... Nous sommes bien d'accord ?

— Nous sommes parfaitement d'accord.

— Et promets-tu de venir me voir avant de partir et de m'écrire souvent pendant ton absence ?

— Je te le promets.

Cicéron l'embrassa alors sur la joue et les deux amis se séparèrent. Atticus se retira dans sa belle maison avec ses trésors et ses livres pendant que l'ancien consul descendait la colline en direction du forum avec ses gardes du corps. Pour ce qui est de la définition d'une vie réussie et des moyens d'y parvenir – question dans mon cas purement théorique évidemment –, mes affinités allaient entièrement à Atticus. Il me semblait à l'époque – et encore aujourd'hui, mais avec d'autant plus d'acuité – que c'était pure folie pour un homme de chercher le pouvoir quand il pouvait rester au soleil à lire un livre. Même si j'avais été un homme libre, jamais je n'aurais été mû par cette force d'ambition sans laquelle aucune ville n'est conçue, ni aucune ville détruite.

Le hasard voulut que notre chemin suivît tous les lieux, étape

par étape, des triomphes de Cicéron, et il devint très silencieux en marchant, méditant certainement sur sa conversation avec Atticus. Nous passâmes devant la curie déserte et fermée où il avait prononcé tant de discours mémorables ; devant le mur courbe des rostres, surmonté par sa multitude de statues héroïques et du haut duquel il s'était adressé aux milliers de Romains rassemblés là ; puis nous longeâmes enfin le temple de Castor, où il avait exposé son cas devant le tribunal dans la longue bataille juridique qui allait l'opposer à Verres et avait lancé sa carrière. Les grands édifices et monuments publics, tellement impressionnants et silencieux dans l'obscurité, me parurent cette nuit-là aussi insaisissables que l'air que nous respirons. Nous entendîmes des voix dans le lointain et des frottements occasionnels plus proches, mais ce n'étaient que des rats sur des tas d'ordures.

Nous quittâmes le forum et découvrîmes devant nous une myriade de lumières sur le Palatin, qui suivaient la forme de la colline – la lueur jaune et vacillante des torches et des braseros sur les terrasses, les points lumineux des chandelles et des lampes par les fenêtres, entre les arbres. Soudain, Cicéron s'immobilisa.

— N'est-ce pas notre maison ? demanda-t-il en désignant un gros rassemblement de lumières.

Je suivis la direction de son bras tendu et répondis qu'en effet, ce devait être la sienne.

— C'est très étrange, ajouta-t-il. La plupart des pièces semblent éclairées. On dirait que Terentia est rentrée.

Nous nous dépêchâmes de gravir la côte.

— Si Terentia a quitté la cérémonie plus tôt, lança Cicéron essoufflé, par-dessus son épaule, ce n'est pas de sa volonté. Il s'est sûrement passé quelque chose.

Il fit presque en courant le reste du chemin jusqu'à la maison et tambourina contre la porte. À l'intérieur, nous trouvâmes Terentia dans l'*atrium*, entourée par tout un groupe de femmes et de jeunes filles qui semblèrent s'éparpiller en pépiant comme des oiseaux à l'approche de Cicéron. Cette fois encore, elle portait un manteau serré sur sa gorge pour dissimuler sa tenue sacrée.

— Terentia ? s'enquit-il en s'avançant vers elle. Que se passe-t-il ? Tu vas bien ?

— Aussi bien que possible, répondit-elle d'une voix glacée et vibrante de fureur. C'est Rome qui ne va pas bien !

Les générations futures trouveront sans doute absurde que tant de catastrophes aient pu découler d'un épisode aussi grotesque. En fait, cela paraissait déjà grotesque à l'époque : c'est généralement ce qu'on pense des excès de la morale publique. Mais l'existence humaine

est étrange et imprévisible. Un plaisantin casse un œuf, et il en sort une tragédie.

Les faits sont simples. Terentia les raconta à Cicéron ce soir-là et l'histoire ne fut jamais réellement mise en doute. Elle était arrivée chez César et avait été accueillie par la servante de Pompeia, Abra – une fille aux mœurs notoirement dissolues, bien assortie, en la matière, au caractère de sa maîtresse et, en l'occurrence, de son maître aussi, quoiqu'il ne se trouvât évidemment pas sur les lieux. Abra conduisit Terentia dans la salle principale de la maison où Pompeia, hôtesse de la soirée, et les vierges vestales attendaient déjà avec la mère de César, Aurélia.

Moins d'une heure plus tard, toutes les matrones des milieux dirigeants de Rome étaient réunies et les rites commencèrent. Ce qu'elles faisaient exactement, Terentia ne nous le dit pas, sinon que la plus grande partie de la maison était plongée dans l'obscurité quand, soudain, elles avaient été interrompues par des hurlements. Elles se précipitèrent pour en découvrir la source et tombèrent aussitôt sur une des affranchies d'Aurelia qui faisait une crise d'hystérie. Entre deux sanglots, elle cria qu'il y avait un intrus dans la maison ! Elle s'était approchée de ce qu'elle avait pris pour une musicienne et s'était aperçue qu'il s'agissait en fait d'un homme déguisé ! C'est à ce moment que Terentia s'aperçut que Pompeia avait disparu.

Aurélia prit aussitôt la situation en main et ordonna de recouvrir tous les objets sacrés, puis de verrouiller les portes et de poster des sentinelles. Ensuite, avec les femmes les plus courageuses, dont Terentia, elles fouillèrent systématiquement l'énorme maison. Elles finirent par trouver, dans la chambre de Pompeia, un personnage voilé, habillé en femme, qui tenait une lyre et tentait de se dissimuler derrière un rideau. Elles le pourchassèrent dans l'escalier puis dans la salle à manger. Il tomba sur un lit de repas et elles lui arrachèrent son voile. Elles le reconnurent presque toutes. Il avait rasé son mince collier de barbe et mis du fard à ses joues, du noir sur ses yeux et du rouge à lèvres, mais cela ne suffisait pas à dissimuler le joli visage du célèbre Publius Clodius Pulcher – « Ton ami Clodius », comme le rappela amèrement Terentia à Cicéron.

Clodius, qui était complètement ivre, comprit qu'il était découvert et sauta sur la table du triclinium, souleva sa robe en s'exposant à toute l'assemblée, y compris aux vierges vestales, et profita de la panique et des évanouissements pour quitter la pièce et s'enfuir de la maison par la fenêtre ouverte de la cuisine. Ce ne fut qu'à ce moment que Pompeia réapparut avec Abra, s'attirant aussitôt les foudres d'Aurelia, qui accusa sa belle-fille et sa servante de collusion avec l'auteur du sacrilège. Toutes deux nièrent avec force larmes mais la grande vestale annonça que leurs protestations

importaient peu : une profanation avait eu lieu, les rites sacrés devaient être abandonnés et les femmes devaient toutes rentrer chez elles sur-le-champ.

Tel fut le récit de Terentia, et Cicéron l'écouta avec un mélange d'incrédulité, de dégoût et d'amusement douloureusement réprimé. Il lui faudrait de toute évidence défendre une ligne morale très stricte en public et devant Terentia – c'était proprement scandaleux, il était bien d'accord avec elle – mais en secret, il trouvait aussi que c'était l'une des histoires les plus hilarantes qu'il eût jamais entendues. En particulier l'image de Clodius agitant sa virilité devant le visage horrifié des matrones les plus guindées de Rome le fit pleurer de rire. Il garda cependant ses larmes pour l'intimité de sa bibliothèque. Sur le plan politique, il estimait que Clodius s'était révélé un parfait idiot – « Il a trente ans, pour l'amour du ciel, pas vingt ! » – et que, du coup, sa carrière de magistrat était terminée avant même d'avoir commencé. Il soupçonna aussi, non sans plaisir, que César pourrait en pâtir également : le scandale s'était produit dans sa maison et avait impliqué sa femme. Cela ne ferait pas bon effet.

Ce fut dans cet état d'esprit que Cicéron se rendit au sénat le lendemain matin, un an et un jour après le débat sur le destin des conjurés. La plupart des principaux sénateurs savaient par leur épouse ce qui s'était passé et, tandis qu'ils attendaient dans le *senaculum* que les auspices fussent pris, il n'y avait parmi eux qu'un sujet de discussion, ou du moins n'y en eut-il plus qu'un après la tournée de Cicéron. Le Père de la Patrie passait solennellement d'un groupe à un autre en affichant une expression de piété et de gravité, les bras croisés dans les plis de la toge et secouant la tête, et il propageait à contrecœur la nouvelle du scandale auprès de ceux qui ne la connaissaient pas encore.

— Oh, regardez, disait-il pour conclure, voilà ce pauvre César – tout cela doit être terriblement gênant pour lui.

César, le jeune grand pontife, n'avait effectivement pas bonne mine alors qu'il se tenait seul dans le matin grisâtre de décembre, sa fortune au plus bas. Sa préture, qui touchait maintenant à sa fin, n'avait pas été une réussite : à un moment, il avait même été suspendu et avait eu de la chance de ne pas être traîné devant la justice avec les autres partisans de Catilina. Il attendait avec inquiétude de savoir quelle province lui serait allouée. Etant donné ses dettes auprès des prêteurs sur gages, il faudrait qu'il obtienne un gouvernement très lucratif. Et voilà que cette histoire ridicule impliquant Clodius et Pompeia menaçait de faire de lui un bouffon. On aurait presque été tenté de le plaindre à voir ses yeux meurtriers posés sur Cicéron faisant le tour du sénat pour propager l'anecdote. Le plus grand fornicateur de Rome, cocu à son tour ! Un homme de moindre trempe

aurait passé la journée à l'écart du sénat, mais ce n'était pas le genre de César. Une fois les auspices lus, il entra dans la curie et s'assit sur le banc des prêteurs, à deux places de Quintus, pendant que Cicéron allait rejoindre les anciens consuls de l'autre côté de l'allée centrale.

La séance venait à peine de commencer quand l'ancien prêteur Cornificius, qui se considérait comme le gardien de la probité religieuse, profita d'une question de procédure pour demander un débat d'urgence sur les événements « honteux et immoraux » qui s'étaient, semblait-il, déroulés pendant la nuit dans la résidence officielle du grand pontife. En y réfléchissant, cela aurait pu signifier la fin pure et simple de Clodius. Il n'était même pas encore éligible pour siéger au sénat. Heureusement pour lui, le consul qui présidait en décembre n'était autre que son beau-père par alliance, Murena, et, quels que fussent ses sentiments personnels sur la question, il n'avait aucune intention d'aggraver encore les ennuis de la famille.

— Ce n'est pas au sénat d'en débattre, décida Murena. S'il s'est effectivement passé quelque chose, l'enquête relève de la compétence des autorités religieuses.

Caton s'empessa de se lever, les yeux enflammés à la simple idée d'une telle décadence.

— Alors je propose que cette chambre demande au collège des pontifes de mener une enquête, déclara-t-il, puis de nous en communiquer les conclusions dès que possible.

Murena n'eut d'autre choix que de soumettre la motion au vote, et elle passa sans discussion. Cicéron m'avait confié plus tôt qu'il n'avait pas l'intention d'intervenir (« Je vais laisser Caton et les autres faire un esclandre s'ils en ont envie ; moi, je resterai en dehors de ça. Ce sera plus digne »). Cependant, le moment venu, il ne put résister à la tentation. Il se dressa, l'air grave, et se tourna vers César.

— Comme le scandale présumé s'est produit sous le propre toit du grand pontife, peut-être pourrait-il nous épargner l'attente des résultats d'une enquête en nous disant tout de suite si un outrage a été commis ou non ?

César avait le visage tellement crispé que, même depuis mon ancien poste d'observation près de la porte – que j'avais dû reprendre maintenant que Cicéron n'était plus consul –, je pouvais voir les muscles de sa mâchoire palper lorsqu'il se leva pour répondre.

— Les mystères de la Bonne Déesse ne dépendent pas du grand pontife puisqu'il n'a même pas le droit d'être présent pendant leur célébration, dit-il avant de se rasseoir.

Cicéron prit une expression perplexe et se releva.

— Mais n'était-ce pas la propre épouse du grand pontife qui présidait la cérémonie, cette fois-ci ? Il doit au moins avoir une idée de ce qui s'est passé.

Il reprit sa place.

César hésita une fraction de seconde, puis se leva et annonça tranquillement :

— Cette femme n'est plus mon épouse.

Un murmure excité fit le tour de la chambre. Cicéron se leva de nouveau et, cette fois, sa perplexité ne parut pas feinte.

— Nous pouvons donc en conclure qu'il y a bien eu outrage.

— Pas nécessairement, répliqua César avant de se rasseoir.

— Mais si rien de scandaleux ne s'est produit, pourquoi le grand pontife divorce-t-il ?

— Parce que l'épouse du grand pontife se doit d'être au-dessus de tout soupçon.

Le détachement de la réponse suscita un certain amusement et Cicéron se garda de se relever, faisant signe à Murena qu'il ne désirait pas approfondir la question. Plus tard, sur le chemin de la maison, il me confia, non sans une note d'admiration :

— C'est la chose la plus impitoyable que j'aie jamais vue au sénat. Depuis combien de temps dirais-tu que César et Pompeia sont mariés ?

— Cela doit faire six ou sept ans.

— Et pourtant, je suis certain qu'il n'a décidé le divorce que pendant que je l'interrogeais. Il a pris conscience que c'était la meilleure façon de se sortir de ce mauvais pas. Il faut lui reconnaître ça : la plupart des hommes ne seraient pas prêts à abandonner leur chien aussi facilement.

Je pensai tristement à la belle Pompeia et me demandai si elle savait que son mari venait de mettre publiquement fin à leur mariage. Connaissant la promptitude habituelle de César, je soupçonnais qu'elle serait à la rue avant la tombée de la nuit.

Lorsque nous arrivâmes à la maison, Cicéron se rendit directement dans sa bibliothèque pour éviter de tomber sur Terentia et s'allongea sur un divan.

— J'ai besoin d'entendre du grec le plus pur pour laver la saleté de toute cette politique, commenta-t-il.

Sosithus, qui lui faisait habituellement la lecture, était malade, aussi me demanda-t-il si je voulais bien me charger de cet office et, à sa requête, j'allai chercher un exemplaire d'Euripide dans son compartiment et le déroulai devant la lampe. Il voulait que je lise *Les Suppliantes*, sans doute parce que, en ce jour, l'exécution des conjurés était particulièrement présente à son esprit et qu'il espérait au moins qu'ayant remis les corps de ses ennemis à leur famille pour qu'ils soient inhumés avec les honneurs, il avait joué le rôle de Thésée. Je venais d'arriver à ses vers préférés – *C'est chose dangereuse que la témérité chez un chef ; chez un capitaine, garder son sang-froid quand il*

convient est d'un sage. Pour moi, le vrai courage, c'est la prudence – quand un esclave vint annoncer que Clodius était dans l'atrium.

Cicéron jura.

— Dis-lui de sortir de chez moi. Je ne peux pas me permettre d'avoir quoi que ce soit à faire avec lui.

Ce n'était pas une mission très plaisante, mais je posai Euripide et partis dans l'atrium. Je m'étais attendu à trouver Clodius dans une certaine affliction, il affichait plutôt un sourire contrit.

— Bonjour, Tiron. Je me suis dit qu'il valait mieux venir voir mon mentor tout de suite pour en finir une fois pour toutes avec ma punition.

— Je crains que mon maître ne soit pas là.

Le sourire de Clodius s'altéra dans la mesure où il se doutait bien que je mentais.

— Mais j'ai tout préparé dans le but de lui raconter une histoire fabuleuse. Il lui suffira d'écouter. Non, c'est ridicule. Je ne vais quand même pas me faire renvoyer.

Il me passa devant et traversa l'immense vestibule avant d'entrer dans la bibliothèque. Je le suivis en me tordant les mains. Cependant, à sa surprise et à la mienne, la pièce était vide. Il y avait une petite porte à l'usage des esclaves dans le coin opposé, et elle se referma doucement alors même que nous regardions. La tragédie d'Euripide gisait là où je l'avais posée.

— Bon, fit Clodius, soudain mal à l'aise. N'oublie pas de lui dire que je suis passé.

— Je n'y manquerai pas, assurai-je.

XIII

C'est à ce moment, exactement comme l'avait prédit Clodius, que Pompée le Grand rentra en Italie et débarqua dans le port de Brundisium, à trois cents milles de Rome. Les messagers du sénat se relayèrent alors pour apporter au plus vite la nouvelle. D'après leurs dépêches, vingt mille légionnaires avaient débarqué avec lui et, dès le lendemain, il s'adressa à eux dans le forum de la ville.

— Soldats, est-il censé leur avoir dit, je vous remercie de vos services. Nous en avons fini de Mithridate, le plus grand ennemi de la république depuis Hannibal, et nous avons accompli ensemble des exploits héroïques dont le monde se souviendra encore dans mille ans. Le jour est amer où nous devons nous séparer. Mais nous sommes une nation de droit, et je ne suis habilité ni par le sénat ni par le peuple à entretenir une armée en Italie. Que chacun regagne sa ville natale. Rentrez chez vous. Je vous promets que vos services seront récompensés comme il se doit. Il y aura de l'argent et de la terre pour vous tous. Vous avez ma parole. Et en attendant, tenez-vous prêts à me rejoindre à Rome, où vous recevrez votre part du butin et où nous célébrerons le plus grand triomphe que la mère patrie de notre empire nouvellement agrandi ait jamais vu !

Puis il se mit en route en direction de Rome, accompagné par sa seule escorte de licteurs et quelques amis proches. La nouvelle se répandit bientôt qu'il avançait sans son armée, et cela eut un effet admirable. Les gens avaient craint qu'il ne parte vers le nord en laissant derrière lui une campagne ravagée comme par une nuée de sauterelles. Et voilà que le Gardien de la Terre et de la Mer se contentait d'avancer discrètement, s'arrêtant pour dormir dans des auberges comme s'il n'était qu'un touriste revenant de vacances à l'étranger. Dans toutes les villes sur son trajet – à Tarentum et à Venusia, dans les montagnes puis dans la plaine de Campanie, à Capoue et à Minturnae –, il fut acclamé par la foule. Des centaines de personnes décidèrent de quitter leur foyer pour le suivre, et le sénat ne tarda pas à recevoir des rapports annonçant l'arrivée d'au moins cinq mille citoyens marchant avec lui vers Rome.

Cicéron lut tout cela avec une inquiétude croissante. Il n'avait jamais reçu de réponse à la longue lettre qu'il avait adressée à Pompée, et lui-même commençait à sentir que la suffisance avec laquelle il s'était vanté de son consulat avait pu lui causer du tort. Pis

encore, il avait appris par diverses sources que Pompée avait, lors de son voyage de retour en Italie, conçu un préjugé défavorable à l'encontre d'Hybrida en traversant la Macédoine où régnaient l'incompétence et la corruption, et qu'il comptait demander le rappel immédiat du gouverneur dès qu'il serait à Rome. Une telle mesure pourrait signifier la ruine financière de Cicéron, d'autant plus qu'il n'avait pas encore touché un seul sesterce de la part d'Hybrida. Il m'appela dans la bibliothèque pour me dicter une longue lettre à son ancien collègue. *« Je vais faire tout mon possible pour protéger tes arrières, à condition que je ne me donne pas cette peine pour rien. Et si je découvre que cela ne me vaut aucun remerciement, je ne me laisserai pas prendre pour un imbécile... même par toi. »* Quelques jours après les saturnales, il y eut un dîner d'adieu en l'honneur d'Atticus, au terme duquel Cicéron lui confia la lettre et lui demanda de la remettre à Hybrida en personne. Atticus promit de s'acquitter de sa tâche dès qu'il arriverait en Macédoine, puis, dans les effusions et les larmes, les deux amis se séparèrent. Les deux hommes étaient profondément tristes que Quintus n'eût pas pris la peine de venir lui dire au revoir.

Après le départ d'Atticus, les problèmes semblèrent affluer de tous côtés. Cicéron était très inquiet, et je l'étais plus encore, pour la santé déclinante de son deuxième secrétaire, Sositheus. C'était un garçon que j'avais formé moi-même, lui ayant appris la grammaire latine, le grec et mon système de notes abrégées, et il était devenu un membre très apprécié de la maisonnée. Il avait une voix mélodieuse, et Cicéron en avait fait son lecteur attitré. Il avait dans les vingt-six ans et dormait dans une petite chambre au sous-sol, voisine de la mienne. Ce qui commença par une toux sèche se mua bientôt en fièvre, et Cicéron fit venir son médecin personnel pour l'examiner. Une série de saignées ne lui fit aucun bien, pas plus que les sangsues. Cicéron était très affecté et, presque tous les jours, venait s'asseoir un instant près de la couche du jeune homme pour poser un linge mouillé d'eau fraîche sur le front brûlant du malade. Pendant toute une semaine, je passai chaque nuit au chevet de Sositheus, à l'écouter délirer et essayer de le calmer et de le convaincre de boire un peu d'eau.

Il arrive souvent avec ces terribles fièvres que la dernière crise soit précédée d'une accalmie. C'est ce qui se passa avec Sositheus. Je m'en souviens parfaitement. Il était bien après minuit, j'étais étendu sur une paille à côté de sa couche, recroquevillé sous une couverture et une peau de mouton pour ne pas avoir trop froid. Sositheus s'était calmé et, dans le silence et la faible lueur jaune de la lampe, je m'assoupis à mon tour. Quelque chose me réveilla et je vis en me retournant qu'il s'était assis et me regardait avec une expression de terreur absolue.

— Les lettres, dit-il.

Cela lui ressemblait tellement de se préoccuper de son travail en un pareil moment que je faillis pleurer.

— Nous nous sommes occupés du courrier, lui assurai-je. Tout est à jour. Rendors-toi, maintenant.

— J'ai copié les lettres.

— Oui, oui, tu as copié toutes les lettres. Dors à présent.

J'essayai de le remettre doucement en position allongée, mais il se débattit. Il n'avait déjà plus que la peau sur les os et n'avait pas plus de forces qu'un moineau, pourtant, il refusa de rester tranquille. Il cherchait désespérément à me dire quelque chose.

— Crassus sait.

— Crassus le sait, bien sûr, répétei-je d'une voix conciliante, puis je sentis alors comme un frisson d'effroi me parcourir. Crassus sait quoi ?

— Les lettres.

— Quelles lettres ?

Sosithéus ne répondit pas.

— Tu parles des lettres anonymes ? Celles qui avertissaient des violences à Rome ? C'est toi qui les as copiées ?

Il hocha la tête.

— Comment Crassus le sait-il ? murmurai-je.

— C'est moi qui le lui ai dit.

Sa pauvre main osseuse chercha à me prendre le bras.

— Ne te fâche pas.

— Je ne suis pas fâché, assurai-je en épongeant la sueur sur son front. Il a dû te faire peur.

— Il a dit qu'il savait déjà.

— Tu veux dire qu'il t'a piégé ?

— Je regrette tellement...

Il s'interrompit, poussa une plainte terrible – un cri formidable pour quelqu'un d'aussi frêle – et se mit à trembler de tout son corps. Ses paupières retombèrent, puis s'ouvrirent en grand une dernière fois et il m'adressa un regard tel que je ne l'ai jamais oublié – tout un abîme s'ouvrait au fond de ces yeux écarquillés – avant de tomber, inconscient, dans mes bras. J'étais horrifié par ce que je venais d'entrevoir, sans doute parce que c'était un peu comme de regarder dans le plus sombre des miroirs – sans rien d'autre à offrir que l'oubli – et je pris conscience à cet instant que ma mort serait pareille à celle de Sosithéus, sans descendance et ne laissant derrière moi aucune trace de mon existence. À partir de ce moment, j'affermis ma résolution de noter tous les faits dont j'étais le témoin, afin de donner au moins un sens, aussi modeste fût-il, à ma vie.

Sosithéus résista encore toute la nuit puis la journée du

lendemain, et il mourut au dernier soir de l'année. J'allai aussitôt en informer Cicéron.

— Pauvre garçon, soupira-t-il. Sa mort m'émeut plus que ne devrait le faire la mort d'un esclave. Veille à ce que ses funérailles témoignent de mon attachement à lui.

Il se replongea dans son livre, puis remarqua que je me trouvais toujours dans la pièce.

— Oui ?

J'étais confronté à un dilemme. Je sentais instinctivement que Sositheus m'avait confié un grand secret, mais je ne pouvais savoir avec certitude si c'était la vérité ou les délires de la fièvre. J'étais également déchiré entre ma responsabilité envers le défunt et mes devoirs envers les vivants – respecter la confession de mon ami ou avertir Cicéron ? Je finis par choisir la deuxième option.

— Il y a quelque chose qu'il faut que tu saches, commençai-je.

Puis je sortis mes tablettes et lui lus les derniers mots de Sositheus, que j'avais pris soin de noter.

Cicéron m'observait pendant que je parlais, le menton dans sa main, et, lorsque j'eus terminé, il me dit :

— Je savais que j'aurais dû te demander de faire ce travail.

Je n'avais pas vraiment pu me forcer à y croire jusqu'à cet instant. Je luttai pour dissimuler mon saisissement.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Il me gratifia d'un nouveau regard évaluateur.

— Tu es vexé ?

— Un peu.

— Eh bien, tu ne devrais pas. C'est un hommage à ta probité. Tu as parfois trop de scrupules pour le sale boulot de la politique, Tiron, et j'aurais trouvé trop difficile de monter un tel stratagème sous ton regard accusateur. Alors je t'ai bien eu, n'est-ce pas ?

Il avait l'air assez fier de lui.

— Oui, répondis-je. Complètement.

Et c'était vrai : quand je me rappelai sa surprise manifeste la nuit où Crassus était venu apporter les lettres avec Scipion et Marcellus, je fus contraint d'admirer au moins ses talents de comédien.

— Bon, je regrette d'avoir dû te jouer ce tour. On dirait que je n'ai pas aussi bien réussi avec le Vieux Chauve – ou alors il a compris depuis le temps, dit-il en poussant un nouveau soupir. Pauvre Sositheus. En fait, je crois que je sais quand Crassus a dû lui extorquer la vérité. Ce devait être le jour où je l'ai envoyé récupérer l'acte de propriété de cette maison.

— Tu aurais dû m'envoyer, moi !

— C'est ce que je voulais faire, mais tu étais sorti et il n'y avait

personne d'autre en qui j'avais confiance. Il a dû être complètement terrifié quand il est tombé dans le piège de ce vieux renard et a tout avoué ! Si seulement il m'avait dit ce qu'il avait fait, j'aurais pu apaiser sa conscience.

— Ce que Crassus pourrait faire ne t'inquiète pas ?

— Pourquoi m'inquiéterais-je ? Il a eu ce qu'il voulait, tout sauf le commandement de l'armée qui a détruit Catilina – le simple fait qu'il ait même pensé à le demander m'a d'ailleurs stupéfié ! Pour le reste – en ce qui le concernait, ces lettres que Sositheus a écrites sous ma dictée et laissées devant sa porte étaient un véritable don des dieux –, il s'est dégagé de la conjuration et m'a laissé faire le sale travail en empêchant Pompée d'intervenir. Je dirais que toute cette affaire a profité beaucoup plus à Crassus qu'à moi. Les seuls qui en ont souffert ont été les coupables.

— Et s'il ébruite l'histoire ?

— S'il s'y risque, je nierai tout – il n'a pas de preuves. Mais il ne le fera pas. La dernière chose dont il a envie serait de rouvrir ce cloaque putride.

Il reprit son livre.

— Va mettre une pièce dans la bouche de notre cher ami défunt et espérons qu'il trouvera plus d'honnêteté de son côté du fleuve éternel qu'il n'en existe du nôtre.

Je suivis ses instructions, et, le lendemain matin, la dépouille de Sositheus fut brûlée sur l'Esquilin. Pratiquement tous les membres de la maisonnée étaient là pour lui rendre un dernier hommage, et je dépensai sans compter l'argent de Cicéron en fleurs, flûtistes et encens. Ce fut une cérémonie aussi belle que possible : on aurait pu croire que nous faisons nos adieux à un affranchi, ou même à un citoyen. En réfléchissant à ce que j'avais appris, je ne me serais pas permis de juger Cicéron sur la moralité de ses actes, et ne me sentais pas vraiment blessé par son manque de confiance en moi. Je craignais pourtant que Crassus ne cherche à se venger et, tandis que l'épaisse fumée noire montait du bûcher pour se mêler aux nuages bas qui affluaient de l'est, l'appréhension m'envahissait peu à peu.

Pompée atteignit les abords de la ville aux Ides de janvier. La veille de son arrivée, Cicéron reçut une invitation à accueillir l'*imperator* à la Villa Publica, qui servait de résidence aux invités officiels. C'était une invitation en bonne et due forme. Cicéron ne trouva aucune raison de ne pas accepter. Un refus serait d'ailleurs passé pour une rebuffade.

— Néanmoins, me confia-t-il le lendemain matin pendant que son valet l'habillait, je ne peux pas m'empêcher de me sentir comme un sujet que l'on somme de recevoir un conquérant plutôt que comme

un partenaire des affaires de l'État qui doit en rencontrer un autre sur un pied d'égalité.

Lorsque nous arrivâmes au Champ de Mars, des milliers de citoyens cherchaient déjà à entrevoir leur héros, qui n'était plus, disait-on, qu'à un mille ou deux de là. Je me rendis compte que Cicéron était légèrement contrarié par le fait que, pour une fois, la foule lui tournait le dos et ne lui prêtait aucune attention, puis, quand nous entrâmes dans la Villa Publica, son amour-propre reçut un autre coup. Il s'était attendu à rencontrer Pompée en privé mais découvrit que d'autres sénateurs, dont Pupius Pison et Valerius Messalla, les deux nouveaux consuls, et leur suite attendaient déjà. La salle était sombre et froide, comme le sont souvent les bâtiments publics peu utilisés, et, bien qu'il y régnât une forte odeur d'humidité, nul n'avait pris la peine d'allumer du feu. Cicéron fut contraint d'attendre assis sur une chaise dorée inconfortable, en échangeant quelques propos guindés avec Pupius, lieutenant taciturne de Pompée qu'il connaissait depuis longtemps et n'aimait guère.

Au bout d'une heure environ, le bruit de la foule s'intensifia dehors, et je compris que Pompée avait dû apparaître. Bientôt, le vacarme fut tel que les sénateurs cessèrent toute tentative de conversation et demeurèrent muets, pareils à des étrangers rassemblés là par hasard, cherchant à s'abriter d'un orage. Dehors, les gens couraient de tous côtés, les cris et les acclamations résonnaient partout. Une trompette sonna. Nous finîmes par entendre un bruit de bottes dans l'antichambre attenante, et la voix d'un homme :

— Eh bien, on ne peut pas dire que les Romains ne t'aient pas, *imperator* !

Puis la voix tonnante de Pompée répondit clairement :

— Oui, tout s'est bien passé. Tout s'est très bien passé.

Cicéron se leva avec les autres sénateurs et, l'instant d'après, l'imposant général entra dans la pièce en grand uniforme : cape rouge et cuirasse de bronze rutilant ornée d'un soleil dardant ses rayons. Il remit son casque à aigrette à un aide de camp tandis que ses officiers et ses licteurs entraient à sa suite. Il passa ses doigts charnus dans sa chevelure toujours aussi invraisemblablement fournie, la rejetant en arrière pour former cette vague familière qui surmontait son visage large et buriné. Il avait peu changé en six ans sinon qu'il était devenu – si une telle chose était possible – encore plus imposant du point de vue physique. Son torse paraissait immense. Il serra la main des consuls et des autres sénateurs et échangea quelques mots avec chacun d'eux tandis que Cicéron observait la scène, mal à l'aise. Enfin, il s'approcha de mon maître.

— Marcus Tullius ! s'exclama-t-il.

Il fit un pas en arrière et l'examina attentivement, s'arrêtant avec

un émerveillement feint sur les souliers cirés rouges de Cicéron puis sur les plis impeccables de sa toge bordée de pourpre et enfin sur ses cheveux soigneusement coupés.

— Tu as l'air en forme. Viens donc ici, dit-il en lui faisant signe d'approcher. Laisse-moi étreindre l'homme sans qui je n'aurais plus eu de patrie où revenir !

Il serra Cicéron dans ses bras, l'écrasant contre sa cuirasse, et nous adressa un clin d'œil par-dessus son épaule.

— Je sais que ce doit être vrai puisqu'il n'arrête pas de me le répéter !

Tout le monde éclata de rire, et Cicéron essaya de faire de même. Mais l'accolade de Pompée lui avait coupé le souffle et il ne parvint à émettre qu'un sifflement sans joie.

— Bien, sénateurs, reprit Pompée en souriant à tous, asseyons-nous.

On apporta un grand fauteuil pour l'*imperator*, qui s'y installa. On lui mit une baguette d'ivoire dans la main. Puis on déroula à ses pieds un tapis qui représentait une carte d'Orient et, tandis que les sénateurs baissaient les yeux dessus, il entreprit de désigner avec la baguette les régions où il avait accompli ses exploits. Je pris des notes pendant qu'il parlait, et Cicéron put ensuite les étudier à loisir, une expression d'incrédulité sur le visage. Durant sa campagne, Pompée avait, disait-on, pris mille forteresses, neuf cents villes et quatorze pays, dont la Syrie, la Palestine, l'Arabie, la Mésopotamie et la Judée. La baguette se remit à voltiger. Il avait restauré pas moins de trente-neuf villes, et n'en avait autorisé que trois à prendre pour nom Pompeiopolis. Il avait levé en Orient un impôt sur la propriété qui augmentait d'un tiers les revenus annuels de Rome. Et il se proposait de faire sur sa fortune personnelle une donation immédiate de deux cent millions de sesterces au Trésor public.

— Pères conscrits, j'ai multiplié par deux la taille de notre empire. Les frontières de Rome s'étendent désormais jusqu'à la mer Rouge.

Alors même que je copiais ses propos, je fus frappé par le ton singulier que prit Pompée pour faire son compte rendu. Il ne cessa de parler de « mon » ceci et « mon » cela. Mais tous ces États, toutes ces villes et tous ces monceaux de richesses appartenaient-ils de fait à Pompée ou bien étaient-ils la propriété de Rome ?

— Je demanderai une loi rétrospective afin de légaliser tout cela, bien entendu, conclut-il.

Il y eut un silence. Cicéron, qui venait juste de retrouver sa respiration, haussa un sourcil.

— Vraiment, une seule loi ?

— Une loi, insista Pompée en remettant sa baguette d'ivoire à

son aide de camp, qui ne dépassera pas une phrase : « Le sénat et le peuple de Rome approuvent par la présente toutes les décisions prises par Pompée le Grand pour la colonisation de l'Orient. » Évidemment, vous pouvez y ajouter quelques lignes de félicitations si vous le souhaitez, mais ce sera l'essentiel.

Cicéron jeta un regard vers les autres sénateurs. Tous regardaient ailleurs. Ils étaient trop heureux de le laisser parler.

— Désires-tu autre chose ?

— Le consulat.

— Quand ?

— L'année prochaine. Dix ans après mon premier. Parfaitement légal.

— Mais pour te présenter aux élections, il va falloir que tu entres dans la cité, ce qui implique d'abandonner ton *imperium*. Et tu n'es sans doute pas prêt à renoncer à ton triomphe ?

— Bien sûr que non. Mon triomphe aura lieu pour mon anniversaire, en septembre.

— Comment procéder, alors ?

— C'est simple. Une autre loi. Une phrase encore : « Le sénat et le peuple de Rome autorisent par la présente Pompée le Grand à se porter candidat à l'élection au poste de consul *in absentia*. » Je pense que je n'ai guère besoin de faire campagne pour ce poste. Les gens savent qui je suis !

Il sourit et regarda autour de lui.

— Et ton armée ?

— Dissoute et dispersée. Il faudra récompenser les soldats bien sûr. Je leur ai donné ma parole.

Le consul, Messalla, intervint :

— On nous a rapporté que tu leur avais promis des terres.

— C'est exact.

Pompée lui-même détecta l'hostilité dans le silence qui suivit.

— Ecoutez, dit-il en se penchant en avant sur son siège pareil à un trône, parlons sans détours. Vous savez que j'aurais pu marcher jusqu'aux portes de Rome avec mon armée de légionnaires et exiger tout ce que je voulais. Mais mon intention est de servir le sénat et non de lui dicter mes volontés, et c'est exactement ce que j'ai voulu démontrer en traversant l'Italie dans la plus grande humilité. Et c'est ce que je veux continuer à démontrer. Vous savez tous que j'ai divorcé ?

Les sénateurs acquiescèrent d'un hochement de tête.

— Qu'en serait-il si je faisais un mariage qui me liait à tout jamais au parti des sénateurs ?

— Je crois que je parlerai au nom de tous, répondit prudemment Cicéron, qui surveillait les autres du regard, en disant que le sénat ne

désire rien d'autre que de travailler avec toi, et qu'une telle alliance serait d'une grande utilité. Tu penses à quelqu'un ?

— En fait, oui. On me dit que Caton est quelqu'un d'influent au sénat en ce moment, et Caton a des nièces et des filles en âge de se marier. Mon projet est d'en prendre une et de faire épouser l'autre par mon fils aîné. Voilà, dit-il en se calant avec satisfaction dans son siège. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Nous en disons que ce serait une très bonne chose, répliqua Cicéron après un nouveau coup d'œil à ses collègues. Une alliance entre les maisons de Pompée et de Caton assurerait la paix pendant une génération. Les *populares* en resteront tous prostrés par le choc, et les hommes de bien se réjouiront, dit-il avec un sourire. Je te félicite pour ce coup de maître. Qu'en dit Caton ?

— Oh, il n'est pas encore au courant.

Le sourire de Cicéron se figea.

— Tu as divorcé d'avec Mucia et coupé tes relations avec les Metelli dans le simple but d'épouser une parente de Caton, et tu n'as même pas cherché à savoir quelle sera la réaction de Caton ?

— J'imagine qu'on peut présenter les choses comme ça. Pourquoi ? Tu crois que ça pose un problème ?

— Avec la plupart des gens, je dirais non, mais Caton... eh bien, on ne sait jamais où la flèche inflexible de sa logique peut le conduire. As-tu parlé à beaucoup de monde de tes intentions ?

— À quelques personnes.

— Dans ce cas, puis-je suggérer, *imperator*, de suspendre momentanément cette discussion pendant que tu envoies le plus tôt possible un émissaire à Caton ?

Un nuage sombre passa sur le visage jusque-là affable de Pompée – il ne lui était visiblement jamais venu à l'esprit que Caton pourrait refuser : si tel était le cas, cela impliquerait pour Pompée de perdre gravement la face – et c'est sur un ton distrait qu'il accepta la suggestion de Cicéron. Lorsque nous partîmes, il s'entretenait déjà avec Lucius Afranius, son plus proche confident. Dehors, la foule était plus dense que jamais et, bien que les gardes de Pompée n'entrouvrirent les portes que juste assez pour nous laisser passer, ils furent presque submergés par le nombre qui se pressait pour entrer. Alors qu'ils se frayaient un chemin vers la cité, Cicéron et les consuls furent la cible de questions incessantes : « Vous lui avez parlé ? », « Que dit-il ? », « Est-il vrai que c'est devenu un dieu ? »

— Ce n'était pas un dieu la dernière fois que j'ai regardé, répondit Cicéron d'un ton enjoué, même s'il n'en est pas très loin ! Il est impatient de nous rejoindre au sénat. Quelle farce, glissa-t-il du coin des lèvres à mon intention. Plaute n'aurait pas trouvé argument plus absurde.

Les choses tournèrent exactement comme Cicéron l'avait redouté. Pompée convoqua le jour même l'ami de Caton, Munatius, qu'il dépêcha chez Caton pour faire de la part du grand homme une proposition de double mariage. La famille de Caton se trouvait justement tout entière rassemblée autour d'un festin. Les femmes furent transportées à la perspective d'une union avec celui qui passait pour le plus grand héros des guerriers romains et était, disait-on, bâti comme un dieu.

Caton, lui, entra aussitôt dans une colère formidable et, sans même prendre le temps de réfléchir ou de consulter quiconque, donna la réponse suivante :

— Va, Munatius, va dire à Pompée que Caton n'est pas à prendre par les femmes, qu'il se réjouit cependant de ses bonnes dispositions et que, si Pompée se conduit en homme juste, il lui donnera une amitié plus sûre que toutes les alliances de famille. Mais il ne livrera pas d'otages à la gloire de Pompée contre la patrie !

Pompée fut, aux dires de tous, abasourdi par la grossièreté de la réponse (« si Pompée se conduit en homme juste » !), et quitta sur-le-champ la Villa Publica de très mauvaise humeur pour se rendre dans sa maison des Monts Albains. Néanmoins, là encore, il fut poursuivi par des démons bien déterminés à s'en prendre à sa dignité. Sa fille, qui n'avait pas plus de neuf ans et qu'il n'avait pas vue depuis qu'elle était en âge de parler, avait appris du célèbre grammairien Aristodème de Nyssa des passages d'Homère pour accueillir son père. Malheureusement, le premier vers qu'elle cita lorsqu'il franchit la porte fut celui qu'adresse Hélène à Pâris : « Te voici revenu du combat. Que n'y restais-tu, mort... », et il y avait trop de monde présent ce jour-là pour que l'anecdote ne s'ébruïte pas. Je crains d'ailleurs que Cicéron ne la trouvât si drôle qu'il contribua largement à la répandre dans tout Rome.

Au milieu de tout ce tumulte, on aurait pu croire que l'affaire des mystères de la Bonne Déesse serait oubliée. Plus d'un mois s'était écoulé depuis le scandale, et Clodius avait pris soin de se faire discret. Les gens commençaient à parler d'autre chose. Cependant, un jour ou deux après le retour de Pompée, le collège des pontifes rendit enfin son jugement sur l'incident devant le sénat. Pupius, qui était le premier consul, était aussi un ami de Clodius et désirait étouffer le scandale. Il fut néanmoins bien obligé de lire le rapport des pontifes, et leur verdict était sans appel. La conduite de Clodius répondait indubitablement aux critères du nef as – un sacrilège, un péché, un crime contre la déesse, une abomination.

Le premier sénateur à se lever fut Lucullus, et comme il dut lui être agréable d'annoncer avec la plus grande solennité que son ancien

beau-frère avait entaché les traditions de la république et risqué d'attirer la colère des dieux sur la cité !

— Leur colère ne pourra être apaisée qu'en punissant sévèrement le coupable, déclara-t-il.

Et il proposa officiellement que Clodius soit accusé d'avoir violé le caractère sacré des vierges vestales – crime pour lequel la peine prévue était d'être battu à mort. Caton soutint la motion. Les deux dirigeants patriciens, Hortensius et Catulus, se levèrent pour l'appuyer, et il paraissait évident que la majorité de la curie allait dans leur sens. Les sénateurs demandèrent que le plus haut magistrat de Rome après les consuls, le prêteur urbain, réunisse un tribunal spécial, nomme un jury trié sur le volet parmi les sénateurs et traite l'affaire le plus rapidement possible. Avec de tels hommes aux commandes, le résultat était joué d'avance. Pupius accepta à contrecœur de prendre une résolution à cet effet et, à la fin de la séance, Clodius pouvait déjà être considéré comme un homme mort.

Tard cette nuit-là, quand j'entendis frapper à la porte de Cicéron, je sus avec une certitude toute viscérale que ce devait être Clodius. Malgré sa rebuffade au lendemain du fiasco de la Bonne Déesse, le jeune homme avait continué de revenir régulièrement dans l'espoir de voir Cicéron. Mais j'avais pour strictes instructions de lui refuser l'entrée de la maison. À sa grande irritation, il n'avait jamais pu dépasser l'*atrium*. Aussi me préparais-je en traversant le vestibule à une nouvelle scène désagréable. Pourtant, après avoir déverrouillé la porte, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir Clodia sur le pas de la porte. Elle ne se déplaçait en général qu'au milieu d'une flottille de servantes, or, cette nuit-là, elle était sans escorte. Elle demanda d'une voix glacée si mon maître était là, et je lui répondis que j'allais voir. Je la fis entrer dans le vestibule et l'invitai à attendre, puis je courus presque à la bibliothèque où Cicéron travaillait. Quand je lui annonçai qui venait le voir, il posa son style et réfléchit un instant.

— Terentia est-elle montée dans sa chambre ?

— Je crois, oui.

— Alors fais-la entrer.

Je fus stupéfait qu'il puisse prendre un tel risque. Il dut se rendre compte du danger, lui aussi, car il ajouta, juste avant que je sorte :

— Et prends garde de ne pas me laisser seul avec elle.

J'allai la chercher. À peine eut-elle pénétré dans la bibliothèque qu'elle se dirigea vers Cicéron et s'agenouilla à ses pieds.

— Je suis venue te supplier de nous accorder ton soutien, dit-elle en baissant la tête. Mon pauvre garçon est pétri de peur et de remords, et cependant il est trop fier pour tenter de nouveau de te demander de l'aide, aussi suis-je venue seule.

Elle saisit entre ses mains le bord de la toge de Cicéron et le

baisa.

— Mon cher ami, il en faut beaucoup pour que les Claudii se mettent à genoux, mais je te demande ton aide.

— Lève-toi, Clodia, répliqua Cicéron en jetant des coups d'œil nerveux vers la porte. Quelqu'un pourrait te voir et cette histoire ferait le tour de Rome.

Comme elle ne réagissait pas, il ajouta, plus gentiment :

— Je ne te parlerai même pas, si tu ne te relèves pas tout de suite !

Clodia se releva, tête baissée.

— Maintenant, écoute-moi, reprit Cicéron. Je te le dirai une fois et, ensuite, tu partiras. Tu veux que j'aide ton frère, oui ?

Clodia acquiesça.

— Alors dis-lui de faire exactement ce que je lui conseille. Il faut qu'il écrive une lettre à chacune des femmes dont l'honneur a été outragé. Il doit leur dire qu'il est désolé, qu'il s'agissait d'un accès de folie, qu'il n'est plus digne de respirer le même air qu'elles et leurs filles, etc. — crois-moi, il ne sera jamais trop obséquieux. Ensuite, il devra renoncer à la questure. Quitter Rome, partir en exil. Rester à l'écart de la cité pendant quelques années. Quand les choses se seront calmées, il pourra revenir et tout recommencer. C'est le meilleur conseil que je puisse lui donner. Au revoir.

Il se détourna, mais elle lui prit le bras.

— Quitter Rome le tuerait !

— Non, Clodia, c'est rester à Rome qui le tuera. Il y aura sûrement un procès et il sera jugé coupable. Lucullus y veillera. Néanmoins, Lucullus est vieux et paresseux tandis que ton frère est jeune et plein d'énergie. Le temps est le meilleur des alliés. Répète-lui ce que je viens de te dire et que je lui souhaite bonne chance, et dis-lui de partir demain.

— S'il reste à Rome, te joindras-tu aux attaques menées contre lui ?

— Je ferai mon possible pour rester en dehors de ça.

— Et s'il y a un procès, demanda-t-elle sans lâcher son bras, accepteras-tu de le défendre ?

— Non, c'est absolument impossible.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? fit Cicéron avec un rire incrédule. Pour un millier de raisons.

— Est-ce parce que tu crois qu'il est coupable ?

— Ma chère Clodia, le monde entier sait qu'il est coupable.

— Tu as pourtant défendu Cornélius Sylla alors que le monde entier savait qu'il était coupable, lui aussi.

— Cela n'a rien à voir.

— Pourquoi ?

— Ma femme, tout d'abord... souffla Cicéron avec un autre regard en direction de la porte. Ma femme était présente. Elle a été témoin de toute la scène.

— Tu dis que ta femme demanderait le divorce si tu défendais mon frère ?

— Oui, je pense.

— Alors prends une autre femme, dit Clodia, qui, reculant d'un pas sans quitter Cicéron des yeux, dénoua prestement son manteau et le laissa tomber de ses épaules.

Elle était nue en dessous. Sa peau huilée, sombre et lisse, brillait à la lueur des bougies. Je me tenais juste derrière elle. Elle savait que je la regardais mais ne se souciait pas plus de ma présence que si j'avais été une table ou un tabouret. L'atmosphère s'alourdit. En y réfléchissant, cela me rappelle cet instant au sénat, au milieu du chaos qui suivit le débat sur les conspirateurs, où il eût suffi d'un seul mot ou d'un seul geste de Cicéron pour que César fût tué et le monde – notre monde – totalement changé. C'était la même chose. Après un long silence, il eut un mouvement de tête presque imperceptible puis se baissa, ramassa le manteau et le lui tendit.

— Remets ça, dit-il à voix basse.

Elle l'ignore et posa les mains sur ses hanches.

— Tu préfères vraiment ta vieille bigote desséchée à moi ?

— Oui, répliqua-t-il, visiblement surpris par sa propre réponse. Tout compte fait, je crois que oui.

— Alors, tu fais un bel imbécile, commenta-t-elle en se retournant pour qu'il puisse draper le manteau sur ses épaules.

Son attitude était aussi naturelle que si elle prenait congé après un dîner entre amis. Elle me surprit en train de loucher sur elle et me foudroya d'un tel regard que je baissai bien vite les yeux.

— Tu repenseras à ce moment, assura-t-elle en resserrant son manteau d'un mouvement brusque, et tu le regretteras jusqu'à la fin de tes jours.

— Certainement pas, parce que je vais l'effacer de mon esprit, et je te suggère d'en faire autant.

— Pourquoi voudrais-je l'oublier ?

Elle sourit en secouant la tête.

— Qu'est-ce que mon frère va rire quand il va apprendre ça !

— Tu vas lui raconter ?

— Bien sûr. C'était son idée.

— Pas un mot, m'intima Cicéron après le départ de Clodia.

Il leva la main en signe d'avertissement. Il ne voulait pas en discuter et n'en parla jamais. Le bruit courut pendant des années qu'il

y avait eu une aventure entre eux, mais je me refusai à faire le moindre commentaire. J'ai conservé ce secret pendant plus d'un demi-siècle.

L'ambition et la luxure vont souvent de pair. Chez certains hommes, tels César ou Clodius, elles sont indissociables. Avec Cicéron, c'était exactement l'inverse. Je crois qu'il était d'une nature passionnée, mais que cela l'effrayait. De même que son bégaiement, sa faible constitution lorsqu'il était jeune ou ses nerfs instables, il considérait la passion comme un handicap à surmonter par la discipline. Il apprit donc à isoler ce trait de sa nature, et à l'éviter. Pourtant, les dieux sont implacables, et malgré sa résolution de ne plus rien avoir à faire avec Clodia ou son frère, il ne tarda pas à se retrouver aspiré par le tourbillon du scandale.

Difficile, après toutes ces années, d'imaginer à quel point l'affaire des mystères de la Bonne Déesse monopolisa la vie publique de Rome, si bien que tous les travaux du gouvernement finirent par s'interrompre. En apparence, la cause de Clodius semblait désespérée. Il avait de toute évidence commis cette offense ridicule, et le sénat était pratiquement tout entier décidé à le punir. Or il arrive, en politique, qu'une grande faiblesse soit transformée en une grande force et, à l'instant où la motion de Lucullus avait été votée, le peuple de Rome commença à protester. Quel crime ce jeune homme avait-il commis en fin de compte, sinon pécher par excès d'enjouement ? Fallait-il vraiment battre quelqu'un à mort pour une simple farce ? Lorsque Clodius s'aventura dans le forum, il découvrit qu'au lieu de vouloir le bombarder d'ordures, les citoyens avaient plutôt envie de lui serrer la main.

Il y avait encore à Rome des centaines de plébéiens à qui l'autorité renforcée du sénat déplaisait et qui repensaient avec nostalgie au temps où Catilina régnait sur la rue. Clodius attirait massivement ces mécontents, qui se rassemblaient autour de lui. Il prit l'habitude de sauter sur une charrette ou sur l'égal d'un commerçant pour fulminer contre le sénat. Il avait retenu les leçons de stratégies des campagnes politiques de Cicéron : toujours faire court, se souvenir du nom de chacun, raconter des anecdotes amusantes, faire le spectacle, et surtout, que chaque question, aussi complexe fût-elle, soit présentée comme une histoire accessible à tous. Le récit de Clodius était on ne peut plus simple : il incarnait le citoyen solitaire injustement persécuté par l'oligarchie.

— Prenez garde, mes amis ! criait-il. Si cela peut m'arriver à moi, qui suis patricien, cela peut arriver à n'importe lequel d'entre vous !

Il organisa bientôt des réunions publiques quotidiennes où le service d'ordre était assuré par ses amis des tavernes et des maisons de

jeu qui avaient été pour la plupart des partisans de Catilina.

Clodius s'en prenait nommément à Lucullus, Hortensius et Catulus, mais dès qu'il s'agissait de Cicéron, il se limitait à répéter la vieille plaisanterie selon laquelle l'ancien consul se tenait « bien informé ». Cicéron fut souvent tenté de répondre, comme Terentia l'en pressait ; il tint pourtant la promesse faite à Clodia et parvint à se retenir. Néanmoins, la controverse ne cessa d'enfler en dépit de son silence. Je me trouvais avec lui le jour où la décision du sénat d'organiser un tribunal spécial fut déposée devant le peuple en assemblée populaire. La bande de brutes de Clodius prit le contrôle du rassemblement, occupa les allées et s'empara des urnes. Leurs cris perturbèrent tant le consul, Pupius, qu'il finit par voter contre son propre texte, en particulier la clause qui permettait au préteur urbain de choisir le jury. De nombreux sénateurs se tournèrent vers Cicéron en espérant qu'il prendrait le contrôle de la situation, mais il resta à sa place, rouge de fureur et de confusion, et ce fut à Caton de prononcer une attaque cinglante contre le consul. On renonça au rassemblement. Les sénateurs regagnèrent promptement leur curie et votèrent à quatre cents contre quinze la poursuite du projet de loi malgré les dangers de troubles civils. Un tribun, Fufius, qui partageait les vues de Clodius, annonça qu'il s'opposerait à la législation. L'affaire commençait à échapper aux sénateurs pour de bon, et Cicéron quitta la chambre en hâte pour rentrer chez lui, le visage en feu.

Le moment décisif arriva quand Fufius décida de convoquer une assemblée publique hors les murs de la cité afin de pouvoir y faire venir Pompée pour lui demander son avis. Non sans protester fortement devant ce qu'il considérait comme une atteinte à son emploi du temps et à sa dignité, le Gardien de la Terre et de la Mer n'eut d'autre choix que de se traîner des monts Albains au cirque de Flaminius pour se soumettre à une série de questions insolentes de la part du tribun, sous les yeux de la foule immense d'un jour de marché qui, délaissant momentanément ses marchandages, s'était rassemblée autour de lui pour l'observer, bouche ouverte.

— As-tu connaissance du prétendu sacrilège commis contre la Bonne Déesse ? questionna Fufius.

— Oui.

— Soutiens-tu la proposition du sénat de faire passer Clodius devant un tribunal ?

— Oui.

— Même si le préteur urbain doit en être le juge ?

— Je suppose que oui, si telle est la procédure décidée par le sénat.

— Mais où est la justice dans tout ça ?

Pompée regarda Fufius comme s'il était un insecte bourdonnant

qui refusait de le laisser tranquille.

— Je considère l'autorité du sénat comme souveraine, déclara-t-il avant de délivrer sur la constitution romaine un exposé digne d'un enfant de quatorze ans.

Je me tenais avec Cicéron à l'avant de cette foule immense et sentis l'attention du public se dissiper à mesure que Pompée poursuivait. Bientôt, les gens s'agitèrent et se mirent à discuter. Les vendeurs de saucisses chaudes et de pâtisseries qui se trouvaient à la périphérie ne tardèrent pas à être assaillis. Pompée était, dans le meilleur des cas, un orateur ennuyeux et, tandis qu'il parlait à cette tribune, il dut se dire qu'il vivait un mauvais rêve. Il avait imaginé tant de visions d'un retour triomphant lorsqu'il était couché, la nuit, sous les étoiles brûlantes d'Arabie... et voilà donc ce qui l'attendait ? Un sénat et une plèbe obsédés non par ses exploits mais par les frasques d'un jeune homme déguisé en femme !

L'assemblée publique enfin terminée, Cicéron conduisit Pompée de l'autre côté du cirque de Flaminius, au temple de Bellone, où le sénat avait décidé de le recevoir. Accueilli là-bas par une ovation respectueuse, il prit place près de Cicéron, au premier rang, et attendit que les éloges commencent. Au lieu de quoi, il dut répondre à de nouvelles questions de la part cette fois du consul, sur ce qu'il pensait du sacrilège. Il répéta ce qu'il venait de déclarer dehors et, lorsqu'il eut regagné sa place, je le vis se tourner pour chuchoter des propos irrités à l'oreille de Cicéron. (Cicéron me rapporta ensuite que ses paroles exactes avaient été : « J'espère que nous allons à présent pouvoir parler d'autre chose. ») Pendant toute la scène, j'avais gardé un œil sur Crassus, assis au bord de son banc, prêt à bondir dès que l'occasion se présenterait. Il y avait quelque chose dans sa volonté de parler, et dans la fourberie satisfaite de son expression, qui ne me plaisait guère.

— Pères conscrits, commença-t-il, comme il est merveilleux d'avoir sous ce même toit sacré l'homme qui a étendu notre empire et, assis près de lui, l'homme qui a sauvé notre république ! Bénis soient les dieux qui ont permis que cela s'accomplisse. Pompée, je le sais, se tenait prêt à accourir avec son armée à l'aide de la patrie si cela s'était révélé nécessaire – mais, loués soient les cieux, cette peine lui fut épargnée par la sagesse et la clairvoyance de notre consul de l'époque. J'espère ne rien retirer à Pompée quand je dis que, si je suis sénateur, citoyen, homme libre, si je vis encore, c'est à Cicéron que je suis redevable. Chaque fois que je regarde ma femme, mes enfants, ma maison ou la cité de ma naissance, je vois autant de témoignages des bienfaits de Cicéron...

Il fut un temps où Cicéron aurait flairé un piège aussi grossier à des milles de distance. Je crains cependant qu'il n'y ait en chaque

homme qui parvient à accomplir l'ambition de sa vie une frontière bien mince entre la dignité et la vanité, la confiance et l'aveuglement, la gloire et l'autodestruction. Au lieu de rester assis et de réfuter modestement toutes ces louanges, Cicéron se leva et prononça un long discours pour corroborer chaque mot de la péroraison de Crassus, pendant qu'à côté de lui Pompée bouillait de jalousie et de ressentiment. Tandis que je l'observais depuis la porte, j'avais envie de courir vers Cicéron en lui criant de se taire, surtout quand Crassus se leva pour lui demander si, en tant que Père de la Patrie, il voyait en Clodius un second Catilina.

— Comment pourrait-il en être autrement, rétorqua Cicéron, incapable de résister à cette occasion de faire revivre les jours glorieux de son consulat devant Pompée, alors que les mêmes débauchés qui suivaient le premier s'amassent derrière le second et que les mêmes stratégies sont à l'œuvre ? L'unité, citoyens, est notre seul espoir de salut, maintenant comme alors — l'unité entre le sénat et l'ordre équestre ; l'unité entre toutes les classes ; l'unité de par toute l'Italie. Tant que nous ravivons cette concorde glorieuse qui existait sous mon consulat, nous n'avons rien à craindre, car l'esprit qui a eu raison de Sergius Catilina aura assurément raison de son bâtard !

Le sénat l'acclama et Crassus se rassit à sa place, visiblement satisfait de sa prestation dans la mesure où, évidemment, les propos de Cicéron firent immédiatement le tour de Rome et ne tardèrent pas à arriver aux oreilles de Clodius. À la fin de la séance, alors que Cicéron rentrait avec sa suite, Clodius l'attendait au forum, entouré par sa bande de partisans. Ils nous barraient la route et j'étais certain qu'il allait y avoir des crânes fracassés, mais Cicéron ne perdit pas son calme. Il arrêta sa procession.

— Ne les provoquez surtout pas ! recommanda-t-il. Ne leur donnez aucune excuse pour déclencher une émeute.

Se tournant vers Clodius, il déclara :

— Tu aurais mieux fait de suivre mon conseil et de partir en exil. Le chemin que tu as choisi ne peut mener qu'à un seul endroit.

— Et où donc ? demanda Clodius sur un ton sarcastique.

— Là-haut, répondit Cicéron en désignant le *carcer*, au bout d'une corde.

— Certainement pas, répliqua Clodius qui montra les rostres dans l'autre sens, avec ses rangées de statues grandeur nature. Un jour, je serai là-haut, parmi les héros du peuple romain.

— Vraiment ? Alors, dis-moi, te représentera-t-on vêtu en femme et une lyre à la main ?

Un éclat de rire parcourut notre assemblée.

— P. Clodius Pulcher : premier héros de l'ordre des travestis ? J'en doute. Ôte-toi de mon chemin.

— Avec plaisir, dit Clodius avec un sourire.

Quand il s'écarta pour laisser passer Cicéron, je fus frappé de voir à quel point il avait changé. Ce n'était pas seulement qu'il semblait physiquement plus grand et plus fort : il avait à présent dans le regard une lueur résolue qui ne s'y trouvait pas auparavant. Je pris conscience qu'il se nourrissait de sa notoriété – qu'il tirait son énergie de la foule qui le soutenait.

— La femme de César est l'une des meilleures que j'ai jamais eue, souffla-t-il à Cicéron au passage. Elle est presque aussi bonne que Clodia.

Puis il lui prit le coude et ajouta à voix haute :

— Je voulais être ton ami. Tu aurais pu être le mien.

— Les Claudii ne sont pas des amis très fiables, répliqua Cicéron en se libérant.

— Certes, mais nous sommes des ennemis très sûrs.

Et il ne se désavoua jamais. À partir de ce jour, chaque fois qu'il prit la parole dans le forum, il montra systématiquement la nouvelle maison de Cicéron sur le Palatin, bien au-dessus de la tête de la foule, comme le symbole même de la dictature.

— Voyez quel profit le tyran qui a massacré des citoyens sans même un procès a tiré de ses agissements – pas étonnant qu'il soit encore aussi assoiffé de sang frais !

Cicéron répondait sur le même ton. Les insultes se firent de plus en plus violentes. Il nous arrivait, à Cicéron et à moi, de nous installer sur la terrasse pour observer l'apprenti démagogue au travail et, bien que nous fussions trop loin pour entendre exactement ses propos, les applaudissements de la foule nous parvenaient assez pour nous indiquer ce à quoi nous assistions : le monstre que Cicéron pensait avoir tué avait commencé à revenir à la vie.

XIV

Vers la mi-mars, Hortensius vint voir Cicéron. Il traînait Catulus avec lui, et quand le vieux patricien entra à pas lents, il évoquait plus que jamais une tortue qui aurait perdu sa carapace. Catulus avait dû récemment se faire arracher ses dernières dents, et le traumatisme de l'extraction, les longs mois d'agonie qui l'avaient précédée, ainsi que la distorsion de la bouche qui en résultait, tout cela se combinait et son apparence trahissait chacune de ses soixante années. Il semblait incapable de s'arrêter de baver et tenait à la main un grand mouchoir trempé et jaunâtre. Il me rappela quelqu'un : je ne trouvai pas tout de suite qui, mais cela finit par me revenir – Rabirius. Cicéron bondit pour l'aider à s'asseoir, mais Catulus l'écarta d'un geste, marmonnant qu'il allait très bien.

— Nous ne pouvons pas laisser s'éterniser plus longtemps cette sale affaire avec Clodius, commença Hortensius.

— Je suis d'accord avec toi, dit Cicéron qui, je le savais, commençait à se trouver dans une position très inconfortable du fait de cette préjudiciable joute oratoire dans laquelle il s'était engagé contre Clodius. Notre gouvernement est dans une impasse. Nos ennemis nous rient au nez.

— Il faut constituer un tribunal dès que possible. Je propose que nous renoncions au fait de vouloir absolument que les membres du jury soient choisis par le préteur urbain.

— Comment seraient-ils sélectionnés, alors ?

— Comme d'habitude. Par tirage au sort.

— Ne risque-t-on pas de se retrouver avec quelques indécis dans le jury ? Il ne faudrait pas que ce vaurien soit acquitté. Ce serait un vrai désastre.

— L'acquittement est absolument impossible. Devant le poids des preuves qui l'accablent, n'importe quel jury le condamnera. Nous n'avons besoin que d'une simple majorité. Nous devons avoir foi dans le bon sens du peuple romain.

— Il faut que les faits l'accablent, intervint Catulus en portant son mouchoir maculé à sa bouche, et le plus tôt sera le mieux.

— Fufius acceptera-t-il de renoncer à son veto si nous abandonnons la clause concernant le jury ?

— Il assure que oui, à la condition que nous réduisions la peine encourue de la mort à l'exil.

— Qu'en dit Lucullus ?

— Tout ce qu'il veut, c'est un procès, quels qu'en soient les termes. Tu sais qu'il se prépare à ce jour depuis des années. Il a rassemblé tous les témoins possibles prêts à jurer de l'immoralité de Clodius – y compris les petites esclaves qui changeaient les draps de son lit à Misène, quand Clodius avait eu des rapports avec ses sœurs.

— Par tous les dieux ! Est-il bien sage de faire étalage de ce genre de détails en public ?

— Je n'ai jamais entendu parler d'une conduite aussi répugnante, bava Catulus. Il faut carrément faire le grand nettoyage, ou ce sera notre perte à tous.

— Tout de même...

Cicéron fronça les sourcils et laissa sa phrase en suspens. Je voyais bien qu'il n'était pas convaincu et, pour la première fois, je crois qu'il sentit le danger que cela représentait pour lui. Il n'aurait su dire lequel exactement, mais simplement qu'il émanait de toute cette affaire comme une sourde menace. Il souleva encore quelques objections – « Ne vaudrait-il pas mieux tout laisser tomber ? Nous avons fait connaître notre position, non ? Ne risquons-nous pas de faire de ce jeune imbécile un martyr ? » – avant de finir par donner à contrecœur son accord à Hortensius.

— Eh bien, je suppose que tu devras faire ce qui te semble juste. C'est toi qui as pris la direction de cette affaire depuis le début. Il faut néanmoins qu'une chose soit bien claire : je ne veux aucune participation dans cette histoire.

Je fus profondément soulagé de l'entendre prononcer ces mots : il me semblait presque que c'était la première décision censée qu'il prenait depuis qu'il avait quitté le consulat. Ayant sans doute espéré que Cicéron mènerait l'accusation, Hortensius parut déçu. Il n'essaya cependant pas de discuter et s'en fut conclure l'arrangement avec Fufius. La constitution d'un tribunal fut donc votée et le peuple de Rome se lécha les babines en se préparant à ce qui promettait d'être le procès le plus scandaleux de l'histoire de la république.

Le gouvernement de la république put donc reprendre son cours normal, à commencer par le tirage au sort des provinces par les préteurs. Quelques jours avant la cérémonie, Cicéron alla voir Pompée dans les monts Albains pour lui demander comme une faveur de ne pas réclamer le retour d'Hybrida.

— Cet homme est une honte pour notre empire, objecta Pompée. Je n'ai jamais entendu parler d'autant de malhonnêteté et d'incompétence réunies.

— Je suis sûr que ce ne doit pas être aussi terrible.

— Douterais-tu de ma parole ?

— Non. Mais je te serais reconnaissant de me rendre ce service. Je lui ai promis que je le soutiendrais.

— Ah, et j'imagine qu'il te reverse une part ? fit Pompée avec un clin d'œil tout en frottant son pouce contre son index.

— Pas du tout. J'ai simplement l'impression qu'il est de mon devoir de le protéger, pour le remercier de l'aide qu'il m'a apportée à sauver la république.

Pompée ne parut pas convaincu. Il se fendit quand même d'un grand sourire et gratifia Cicéron d'une claque sur l'épaule. Qu'était la Macédoine, en fin de compte ? Un simple lopin à légumes pour le Gardien de la Terre et de la Mer !

— Très bien, qu'il la garde encore un an. En échange, j'attends de toi que tu fasses tout ce qui est en ton pouvoir pour faire passer mes trois lois au sénat.

Cicéron accepta, ainsi, lorsque le tirage au sort eut lieu dans la curie, la Macédoine, lot convoité entre tous, n'était pas sur la table. Il n'y avait là que cinq provinces à répartir entre les huit anciens prêteurs. Les rivaux s'assirent en rang sur le premier banc, César à un bout et Quintus à l'autre. Vergilius commença, si je me souviens bien, et tira la Sicile, puis ce fut au tour de César de tenter sa chance. C'était pour lui un moment important. À cause de son divorce, il avait dû rendre la dot de Pompeia et était poursuivi par ses créanciers. On disait qu'il n'était plus solvable et risquait même de devoir quitter le sénat. Il posa la main sur l'urne et donna le jeton au consul. Quand le résultat fut proclamé – « César tire l'Hispanie ultérieure ! » –, il fit la grimace. Malheureusement pour lui, il n'y avait pas de guerre à mener en ces terres lointaines, et il aurait de loin préféré l'Afrique ou même l'Asie, bien plus susceptibles de l'enrichir. Cicéron parvint à réprimer un sourire de triomphe, pendant un moment seulement puisque, quelques instants plus tard, l'Asie échut à Quintus et que Cicéron fut le premier debout pour aller féliciter son frère. Cette fois encore, il donna libre cours à ses larmes de soulagement. Quintus semblait à présent avoir toutes les chances de pouvoir devenir consul à son tour lorsqu'il rentrerait de sa province. Ils étaient bien en voie d'établir leur propre dynastie, et ce soir-là la famille célébra joyeusement l'événement par des réjouissances auxquelles je fus cette fois encore convié. Cicéron et César se trouvaient dorénavant sur les bords opposés de la roue de la Fortune, Cicéron trônant au sommet tandis que César demeurait fermement tout en bas.

En temps normal, les deux propréteurs auraient dû partir aussitôt pour leurs provinces ; en fait, ils auraient même dû y être depuis plusieurs mois. Mais cette fois, le sénat refusa de les laisser quitter Rome avant la fin du procès de Clodius, au cas où l'on aurait besoin d'eux pour rétablir l'ordre.

Le tribunal se réunit au mois de mai, et ce furent trois jeunes membres de la famille des Cornélii Lentulii – Crus, Marcellinus et Niger, ce dernier étant également grand flamine de Mars – qui se chargèrent de l'accusation. C'étaient de grands rivaux de la gens Claudia et ils en voulaient tout particulièrement à Clodius d'avoir séduit plusieurs de leurs femmes. Pour le défendre, Clodius s'en remettait d'abord à un ancien consul, Scribonius Curion, qui était le père d'un de ses plus proches amis. Curion avait fait fortune en combattant en Orient sous Sylla, mais il était assez lent d'esprit et n'avait pas très bonne mémoire. En tant qu'orateur, on l'avait surnommé « tapette à mouches » parce qu'il avait l'habitude d'agiter les bras en tous sens lorsqu'il parlait. Pour examiner les preuves, il y avait un jury de cinquante-six citoyens tirés au sort. Ils étaient de toutes sortes et de toutes conditions, depuis les sénateurs patriciens jusqu'à des êtres aussi notoirement méprisables que Talna et Spongia. Quatre-vingts jurés avaient au départ été retenus, mais la défense et l'accusation avaient le droit de récuser douze jurés chacune, ce qu'elles s'empressèrent de faire aussitôt ; la défense rejetant les plus respectables, et l'accusation les plus vulgaires. Les rescapés de ce filtrage siégeaient donc ensemble, assez mal à l'aise.

Un scandale à caractère sexuel attire toujours les foules ; un scandale à caractère sexuel impliquant la haute société est incommensurablement excitant. Afin de permettre à tous ceux qui le souhaitaient d'assister au procès, celui-ci fut organisé devant le temple de Castor. Une partie des sièges fut réservée au sénat, et c'est là que Cicéron prit place le jour de l'ouverture du procès, juste à côté d'Hortensius. L'ex-femme de César avait prudemment quitté Rome pour éviter de témoigner, en revanche la mère du grand pontife, Aurélia, et sa sœur, Julia, s'avancèrent pour faire leur déposition, et identifièrent Clodius comme celui qui avait violé les mystères sacrés. Aurélia produisit une impression particulièrement forte lorsqu'elle tendit son doigt pareil à une griffe vers l'accusé, assis à moins de dix pieds d'elle, et insista de sa voix implacable pour que la Bonne Déesse soit apaisée par l'exil du coupable si l'on ne voulait pas que le désastre s'abattît sur Rome. Ce fut le premier jour.

Le deuxième jour, César lui succéda à la barre des témoins, et je fus cette fois encore frappé par les similitudes entre la mère et le fils – tous les deux étaient durs et nerveux, d'une assurance qui dépassait la simple arrogance, au point que tous les hommes, aristocrates ou plébéiens, subissaient le même sort sous leur regard. (C'est, je crois, la raison qui le rendit si populaire auprès du peuple : il était bien trop supérieur pour être poseur.) Soumis à un contre-interrogatoire, il répondit qu'il ne pouvait rien dire sur ce qui s'était produit cette nuit-là puisqu'il n'était pas présent. Il ajouta, très froidement, qu'il n'en

voulait en rien à Clodius – vers lequel il ne tourna cependant pas une fois le regard – puisqu’il ne savait absolument pas s’il était coupable ou non ; de toute évidence, il le détestait.

Pour ce qui était de son divorce, il ne pouvait que répéter la réponse qu’il avait faite à Cicéron au sénat : s’il avait répudié Pompeia, ce n’était pas nécessairement parce qu’elle était coupable, mais parce que l’épouse du grand pontife se devait d’être au-dessus de tout soupçon. Comme tout le monde à Rome connaissait la réputation de César, et avait au moins entendu parler de sa conquête de la femme de Pompée, ce bel exemple de casuistique déclencha de longs rires moqueurs qu’il dut subir sous son masque habituel d’indifférence suprême.

Il termina son témoignage et, par le plus grand des hasards, quitta le tribunal au moment même où Cicéron se levait pour partir, lui aussi. Ils faillirent se rentrer dedans et il leur fut impossible d’éviter ne fût-ce qu’un bref échange.

— Alors, César, tu dois être heureux que ce soit terminé.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Je présume que c’était un peu gênant pour toi.

— Rien n’est jamais gênant pour moi. Mais oui, tu as raison, je suis ravi de pouvoir mettre cette histoire ridicule derrière moi parce que, maintenant, je peux partir en Hispanie.

— Quand penses-tu t’en aller ?

— Ce soir.

— Je croyais que le sénat avait interdit aux nouveaux propréteurs de se rendre dans leurs provinces avant la fin du procès ?

— C’est vrai, mais je n’ai pas un moment à perdre. Les créanciers sont à mes trousses. Il semblerait que je doive trouver dans les vingt-cinq millions de sesterces avant de pouvoir acquérir quoi que ce soit.

Il eut un haussement d’épaules – un geste de joueur : je me souviens qu’il semblait tout à fait détaché – et se retira d’une démarche nonchalante vers sa résidence de fonction. Une heure plus tard, flanqué d’une suite réduite, il était parti, et il échut à Crassus de se porter garant de ses dettes.

Le témoignage de César avait été assez distrayant, pourtant le clou du procès de Clodius fit son apparition au troisième jour, sous les traits de Lucullus. On dit qu’à l’entrée du temple d’Apollon, à Delphes, il est écrit trois choses : « Connais-toi toi-même », « De la mesure en tout » et « Ne saisis jamais la loi ». Un homme a-t-il jamais ignoré ces préceptes plus que Lucullus en cette affaire ? Oubliant qu’il était censé être un héros militaire, il monta sur l’estrade tremblant du désir de mener Clodius à sa perte et entreprit très vite de raconter comment il avait surpris sa femme au lit avec son propre frère pendant des

vacances où celui-ci était leur invité dans leur maison de la baie de Naples, plus de dix ans auparavant. Cela faisait des semaines qu'il les observait l'un avec l'autre, poursuivit Lucullus – oh oui, la façon dont ils se touchaient, dont ils se parlaient à voix basse dès qu'ils pensaient qu'il avait le dos tourné : ils l'avaient pris pour un imbécile. Alors il avait ordonné aux servantes de sa femme de venir lui montrer ses draps chaque matin et de lui faire un rapport sur tout ce qu'elles avaient vu. Ces esclaves, six en tout, furent appelées à témoigner, et, comme elles arrivaient les unes derrière les autres, les yeux baissés et visiblement nerveuses, je reconnus parmi elles mon Agathe bien-aimée, dont l'image ne m'avait guère quitté depuis notre rencontre, deux ans plus tôt.

Elles attendirent timidement pendant qu'on lisait leurs dépositions, et je souhaitai de toutes mes forces qu'Agathe levât les yeux dans ma direction. J'agitai la main. J'allai même jusqu'à siffler. Les gens qui m'entouraient durent croire que j'étais devenu fou. Je finis par mettre mes mains en porte-voix pour crier son nom. Elle tressaillit, cependant il y avait tant de milliers de spectateurs entassés dans le forum, le vacarme était tel et l'éclat du soleil si intense qu'il était peu probable qu'elle puisse me voir. Je voulus me frayer un passage dans la foule immense, mais les gens qui se trouvaient devant moi avaient fait des heures de queue pour avoir leur place, et ils refusèrent de me laisser passer. J'entendis avec angoisse l'avocat de Clodius annoncer qu'ils ne désiraient pas interroger ces témoins dans la mesure où leur déposition n'avait rien à voir avec l'affaire, et les servantes furent renvoyées du tribunal. Je vis Agathe se détourner avec les autres et descendre de l'estrade, hors de vue.

Lucullus reprit sa déposition et je sentis une véritable haine enfler en moi à la vue de ce ploutocrate vieillissant qui possédait sans en être conscient un trésor pour lequel j'aurais à ce moment donné ma vie. J'étais si préoccupé que je perdis brièvement le fil de ce qu'il disait, et ce ne fut qu'en entendant la foule pousser des exclamations et rire de bon cœur que je prêtai à nouveau attention à son témoignage. Il racontait comment il s'était caché dans la chambre de sa femme et les avait observés, elle et son frère, en pleine fornication, « un chien sur une chienne », pour reprendre ses propres termes. Et Clodius ne limitait pas ses vils appétits à une seule sœur, poursuivit Lucullus, ignorant le bruit de la foule, il se vantait aussi d'avoir conquis les deux autres. Sachant que le mari de Clodia, Celer, venait juste de rentrer de Gaule cisalpine pour se présenter au consulat, cette allégation fit particulièrement sensation. Clodius ne cessa de sourire pendant toute la déposition de son ancien beau-frère, visiblement conscient que, quel que fût le mal qu'il croyait lui infliger, c'était sa propre réputation que Lucullus était en train de ternir. C'était le

troisième jour et, en fin de journée, l'accusation conclut sa plaidoirie. Je m'attardai après l'ajournement du procès dans l'espoir d'apercevoir de nouveau Agathe, mais on avait dû l'emmener.

Le quatrième jour, la défense entreprit de sortir Clodius de cette fange. Cela semblait une tâche désespérée car personne, pas même Curion, ne doutait vraiment de la culpabilité de son client. Il fit néanmoins de son mieux. Toute sa défense reposait sur une simple confusion d'identité. Il faisait sombre, les femmes étaient hystériques et l'intrus déguisé – comment pouvait-on être certain qu'il s'agissait bien de Clodius ? Ce n'était guère convaincant. Mais alors, tandis que la matinée touchait à sa fin, le parti de Clodius produisit un témoin surprise. Un homme qui s'appelait C. Causinius Schola, citoyen apparemment respectable de la ville d'Interamna, à quelque quatre-vingt-dix milles de Rome, vint assurer que, la nuit en question, Clodius se trouvait là-bas avec lui. Malgré un interrogatoire serré, il ne voulut pas en démordre, et bien que ses déclarations allassent à l'encontre d'une douzaine d'autres, dont celles de la propre mère de César, son témoignage inspirait curieusement confiance.

Cicéron, qui assistait à la scène depuis les rangs réservés aux sénateurs, me fit signe d'approcher.

— Soit cet homme ment, soit il est fou, me chuchota-t-il. C'est bien le jour des mystères de la Bonne Déesse que Clodius est passé me voir, non ?

Maintenant qu'il m'en parlait, je me le rappelais aussi et le lui confirmai.

— De quoi s'agit-il ? s'enquit Hortensius, qui était, comme d'habitude, assis à côté de Cicéron et essayait d'écouter notre conversation.

Cicéron se tourna vers lui.

— Je disais juste que Clodius était venu chez moi ce jour-là, alors comment pouvait-il être à Interamna avant la tombée de la nuit ? Son alibi ne tient pas.

Il parlait sans préméditation : s'il avait réfléchi aux implications de ce qu'il disait, il se serait montré plus prudent.

— Tu dois témoigner, répliqua aussitôt Hortensius. Il faut anéantir les déclarations de cet homme.

— Oh non, fit tout net Cicéron. Je te l'ai dit depuis le début, je ne veux pas me mêler de cette affaire.

Puis, me faisant signe de le suivre, il se leva et quitta le forum sans attendre, accompagné par les deux esclaves musclés qui lui servaient à présent de gardes du corps.

— C'était stupide de ma part, me confia-t-il tandis que nous gravissions la côte qui nous menait chez lui. Je vieillis.

Derrière nous, j'entendais la foule rire à une réflexion d'un

partisan de Clodius : les témoignages étaient peut-être contre lui, mais il avait la foule de son côté. Je sentais que Cicéron n'aimait pas beaucoup la façon dont les choses tournaient. De façon tout à fait inattendue, la défense semblait prendre la direction des opérations.

Une fois la séance suspendue pour le reste de la journée, les trois avocats de l'accusation se présentèrent chez Cicéron avec Hortensius. À l'instant où je les vis, je sus ce qu'ils voulaient, et je maudis intérieurement Hortensius de mettre Cicéron dans cette situation. Je les introduisis dans le jardin, où il se tenait avec Terentia et regardait le petit Marcus jouer au ballon. C'était une superbe fin d'après-midi d'été naissant. Il flottait dans l'air un parfum de fleurs, et les sons qui s'élevaient du forum semblaient aussi indistincts et soporifiques que des bourdonnements d'insectes dans une prairie.

— Il faut que tu témoignes, commença Crus, l'avocat principal.

— Je m'attendais à ce que tu me dises ça, répliqua Cicéron avec un regard furieux vers Hortensius. Et je pense que tu devines quelle sera ma réponse. Il doit y avoir au moins cent autres personnes qui ont vu Clodius à Rome ce jour-là.

— Aucune que nous puissions trouver, assura Crus. Et en tout cas aucune qui veuille témoigner.

— Clodius leur a fait peur, expliqua Hortensius.

— Et de toute façon, aucune qui aurait ton autorité, ajouta Marcellinus, qui avait toujours été un fervent partisan de Cicéron, déjà au temps du procès contre Verres. Si tu pouvais nous rendre ce service, demain, et confirmer que Clodius était avec toi, le jury n'aurait d'autre choix que de le condamner. Cet alibi est la seule chose qui le sépare encore de l'exil.

Cicéron les dévisagea avec incrédulité.

— Un instant, sénateurs. Seriez-vous en train de me dire que, sans mon témoignage, vous pensez qu'il pourrait *s'en sortir* ?

Ils baissèrent la tête.

— Comment a-t-on pu en arriver là ? Jamais on n'a vu accusé plus coupable passer en jugement.

Il s'en prit alors à Hortensius :

— Tu avais assuré que l'acquittement était « absolument impossible ». « Nous devons avoir foi dans le bon sens du peuple romain », n'était-ce pas ce que tu avais dit aussi ?

— Il est devenu très populaire. Et ceux qui n'aiment pas vraiment l'homme ont pour le moins peur de ses partisans.

— Lucullus nous a fait beaucoup de mal, précisa Crus. Toute cette histoire de draps et de paravents nous a ridiculisés. Il y en a même dans le jury qui disent que Clodius n'est décidément pas plus pervers que ceux qui le poursuivent.

— Et maintenant, ce serait à moi de réparer les pots cassés ?

s'écria Cicéron en levant les mains avec exaspération.

Terentia était occupée à câliner le petit Marcus sur ses genoux. Soudain, elle le posa par terre et lui demanda d'aller jouer dans la maison. Puis, se tournant vers son mari, elle déclara :

— Ça ne te plaît peut-être pas, mais tu dois le faire – si ce n'est pas pour la république, fais-le au moins pour toi-même.

— Je l'ai déjà dit : je ne veux pas me mêler de ça.

— Personne n'a autant à gagner que toi à envoyer Clodius en exil. Il est devenu ton plus grand ennemi.

— Oui, effectivement ! Et la faute de qui ?

— La tienne, pour avoir encouragé sa carrière au départ !

Ils se disputèrent encore ainsi un moment, sous le regard perplexe de leurs visiteurs ; on savait déjà à Rome que Terentia n'était pas vraiment une épouse humble et obéissante, et cette scène ne manquerait pas de faire le tour de la ville. Si Cicéron pouvait lui en vouloir de le contredire devant ses collègues, je savais qu'il finirait par reconnaître qu'elle avait raison. Sa colère venait du fait qu'il avait conscience de ne pas avoir le choix : il était coincé.

— Très bien, dit-il enfin, je ferai mon devoir pour Rome, comme toujours, même si ma sécurité personnelle doit en pâtir. Mais j'imagine que je devrais y être habitué. À demain matin, sénateurs.

Et il les congédia d'un mouvement irrité de la main.

Ils s'en allèrent et il resta à réfléchir un moment, la mine sombre.

— Vous vous rendez compte que c'est un piège ?

— Un piège pour qui ? demandai-je.

— Pour moi, bien sûr. Réfléchis, dit-il en se tournant vers Terentia. Dans toute l'Italie, faut-il qu'il n'y ait qu'un seul homme en position de contrer l'alibi de Clodius... et cet homme est Cicéron. Tu crois que c'est une coïncidence ?

Terentia ne répondit pas ; et cela ne m'était pas non plus venu à l'esprit avant qu'il n'en parle. Il me demanda :

— Leur témoin d'Interamna – ce Causinius Schola ou je ne sais qui –, il faut que nous en apprenions davantage sur son compte. Qui connaissons-nous à Interamna ?

Je réfléchis un instant puis, avec un mauvais pressentiment au cœur, je répondis :

— Caelius Rufus.

— Caelius Rufus, répéta Cicéron en frappant le bord de sa chaise, bien sûr !

— Encore un que tu n'aurais jamais dû ramener chez nous, commenta Terentia.

— Quand l'avons-nous vu pour la dernière fois ?

— Cela remonte à plusieurs mois, répondis-je.

— Caelius Rufus ! À l'époque où il est devenu mon élève, il écumait les bouges et les bordels en compagnie de Clodius.

Plus Cicéron y réfléchissait, plus il en était convaincu.

— D'abord, il soutient Catilina, puis il s'acoquine avec Clodius. Ce garçon n'a décidément pas cessé de me faire des sales coups ! Ce fichu témoin d'Interamna sera comme par hasard un client de son père, vous pouvez en être sûrs.

— Alors tu penses que Rufus et Clodius ont pu manigancer de te tendre un piège ?

— Tu doutes qu'ils en soient capables ?

— Non, mais je me demande pourquoi ils se seraient donné tant de peine pour créer un faux alibi dans le seul but de te forcer à venir témoigner. Clodius veut que son alibi tienne, non ?

— Alors tu crois qu'il y a quelqu'un d'autre derrière tout ça ?

J'hésitai.

— Qui ? s'enquit Terentia.

— Crassus.

— Pourtant Crassus et moi sommes totalement réconciliés, protesta Cicéron. Tu as entendu la façon dont il m'a encensé devant Pompée. Et puis il m'a laissé cette maison pour si peu...

Il allait ajouter quelque chose, et s'interrompt soudain.

Terentia reporta sur moi toute l'intensité de son regard scrutateur.

— Pourquoi Crassus se donnerait-il tant de mal pour causer des problèmes à ton maître ?

— Je ne sais pas, répondis-je en sentant mon visage virer à l'écarlate.

— Tu pourrais tout aussi bien demander pourquoi le scorpion pique. Tout simplement parce qu'il ne peut pas faire autrement.

La conversation prit fin peu après. Terentia partit s'occuper de Marcus et je me retirai dans la bibliothèque pour me charger de la correspondance du sénateur. Cicéron resta seul sur la terrasse, contemplant pensivement le Capitole, de l'autre côté du forum, alors que les ombres du soir commençaient à s'allonger.

Le lendemain matin, tellement tendu qu'il en était pâle et silencieux – il ne savait que trop bien quel genre d'accueil l'attendait –, Cicéron descendit au forum, escorté par le même nombre de gardes du corps qu'il avait avec lui au temps de Catilina. Le bruit s'était répandu que l'accusation lui avait brusquement demandé de venir témoigner et, à l'instant où les partisans de Clodius le virent se diriger vers l'estrade, ils déclenchèrent une tempête de huées et d'insultes. Pendant qu'il gravissait les marches du temple afin de gagner le tribunal, on jeta même des œufs et du crottin, ce qui suscita

un mouvement remarquable. Pratiquement tous les membres du jury se levèrent pour former un cordon de protection. Certains se tournèrent vers la foule hostile, en baissant leur col pour montrer leur gorge nue, comme pour dire aux alliés déchaînés de Clodius : « Si vous voulez le tuer, il faudra nous tuer avant. »

Cicéron avait l'habitude de témoigner. Il l'avait fait au moins une dizaine de fois contre les conjurés de Catilina au cours de la seule année précédente. Mais jamais il n'avait eu à affronter une telle arène, et le préteur urbain dut suspendre l'audience jusqu'à ce que l'ordre pût être rétabli. Clodius l'observait, les bras croisés et la mine sombre : il avait dû trouver le comportement des jurés profondément troublant. Sa femme, Fulvia, était assise à ses côtés pour la première fois depuis le début du procès. C'était assez malin de la part de la défense de la montrer, car elle n'avait que seize ans et semblait davantage être sa fille qu'une femme mariée – tout à fait le genre de jeune fille vulnérable susceptible de faire fondre le cœur d'un jury. Elle descendait en outre de la famille des Gracques, qui jouissait d'une popularité immense auprès du peuple. Elle avait un visage dur et vicieux, mais le fait d'être mariée à Clodius aurait certainement suffi à endurcir la nature la plus douce.

Lorsque, enfin, le premier avocat de la partie plaignante, Lentulus Crus, fut prié d'interroger les témoins, un silence attentif s'installa. Il traversa l'estrade pour rejoindre Cicéron.

— Bien que le monde entier sache qui tu es, serais-tu assez aimable pour décliner ton identité.

— Marcus Tullius Cicéron.

— Jures-tu par tous les dieux de dire la vérité ?

— Je le jure.

— Connais-tu l'accusé ?

— Oui.

— Où se trouvait-il l'année dernière, entre la sixième et la septième heure, le jour des mystères de la Bonne Déesse ? Peux-tu donner cette information à la cour ?

— Oui, je me le rappelle très bien, dit Cicéron avant de se détourner de l'avocat pour faire face au jury. Il était chez moi.

Un murmure d'excitation parcourut l'assistance et le jury.

— menteur ! lança très distinctement Clodius, et sa claque déclencha une nouvelle salve de railleries.

Le préteur, qui s'appelait Voconius, rappela le public à l'ordre. Il fit signe à l'avocat de continuer.

— Il n'y a aucun doute là-dessus ? questionna Crus.

— Absolument aucun. D'autres chez moi l'ont vu aussi.

— Quel était le but de sa visite ?

— Une simple visite de courtoisie.

— Serait-il possible, à ton avis, que l'accusé ait pu, après être passé chez toi, se rendre à Interamna avant la tombée de la nuit ?

— Pas à moins d'avoir mis des ailes à son costume de femme.

Les rires fusèrent. Clodius lui-même sourit.

— Fulvia, épouse de l'accusé, qui est également présente, assure qu'elle se trouvait à Interamna avec son mari le soir en question. Qu'as-tu à répondre ?

— Je réponds que les délices de la vie maritale ont de toute évidence tant altéré son jugement qu'elle ne sait même plus quel jour de la semaine on est.

Les rires furent encore plus prolongés et, une nouvelle fois, Clodius y mêla le sien tandis que Fulvia regardait droit devant elle, son visage évoquant le poing d'un enfant, petit, blanc et serré : c'était déjà une terreur à l'époque.

Crus n'avait pas d'autres questions, et il retourna s'asseoir sur le banc des plaignants, cédant sa place à l'avocat de Clodius, Curion. C'était sans aucun doute un vrai brave sur le champ de bataille, mais les tribunaux n'étaient pas son terrain de prédilection, et il s'approcha du grand orateur à la façon d'un gosse apeuré qui tâte un serpent avec un bâton.

— Mon client compte depuis longtemps au nombre de tes ennemis, j'imagine ?

— Pas du tout. Jusqu'à ce qu'il commette cet acte sacrilège, nous entretenions des relations très amicales.

— Mais alors, il a été accusé de ce crime et tu l'as abandonné ?

— Non, sa raison l'a abandonné, et alors il a commis le crime.

Il y eut encore des rires. L'avocat de la défense parut ennuyé.

— Tu dis que mon client est passé te voir le 4 décembre dernier ?

— Effectivement.

— N'est-il pas louche que tu se souviennes aussi commodément que Clodius est venu te voir précisément ce jour-là ?

— Je dirais que ce qui est louche en matière de dates s'appliquerait plutôt à son côté.

— Qu'entends-tu par là ?

— Eh bien, je doute qu'il passe souvent la nuit à Interamna. Or il se trouve que, par une incroyable coïncidence, la seule nuit où il dort justement en ce lieu reculé correspond aussi à la nuit où une douzaine de témoins jurent l'avoir vu folâtrer à Rome en vêtements de femme.

L'hilarité devenait générale, et Clodius cessa de sourire. De toute évidence, il en avait assez de voir son avocat se faire malmené et il lui fit signe d'approcher pour discuter. Curion, qui avait près de soixante ans et était peu habitué à se faire ridiculiser, perdait son

calme et commençait à gesticuler.

— Certains imbéciles trouveront certainement tes plaisanteries très spirituelles, mais je puis t'assurer que tu te trompes, et que mon client est venu te voir un tout autre jour.

— Je n'ai aucun doute concernant la date... et cela pour une excellente raison. C'était le premier anniversaire du jour où j'ai sauvé la république. Crois-moi, j'aurai toujours une raison particulière de me souvenir du 4 décembre.

— Comme les femmes et les enfants des hommes que tu as assassinés ! cria Clodius.

Il se leva d'un bond. Voconius réclama le retour au calme, toutefois Clodius refusa de s'asseoir et continua de hurler des insultes.

— Tu t'es conduit en tyran à l'époque et c'est encore ce que tu fais aujourd'hui !

Puis il se tourna vers ses partisans dans le forum et leur fit signe de le soutenir. Ils n'eurent pas besoin de beaucoup d'encouragements. Presque comme un seul homme, ils se précipitèrent en avant dans une clameur générale. Une nouvelle volée de projectiles bombarda l'estrade. Pour la deuxième fois de la matinée, le jury vint à la défense de Cicéron et l'entoura en s'efforçant de protéger sa tête. Le préteur urbain s'adressa d'une voix forte à Curion pour savoir s'il avait d'autres questions à poser au témoin. Curion, qui paraissait totalement consterné par la façon dont le jury se rangeait de nouveau aux côtés de Cicéron, indiqua qu'il avait fini, et la séance fut hâtivement levée. Un mélange de jurés, de gardes du corps et de clients dégagea un chemin pour Cicéron à travers le forum puis sur le Palatin afin qu'il rentre sans encombre chez lui.

Je m'étais attendu à retrouver Cicéron très affecté par l'expérience, et certes, il semblait avoir été bousculé. Ses cheveux se dressaient en épis sur son crâne et sa toge était maculée de saleté. À part ça, il était indemne. En fait, il exultait en arpentant sa bibliothèque tout en revivant les moments forts de sa déposition. Il avait l'impression d'avoir vaincu Catilina une deuxième fois.

— Tu as vu comme les jurés ont resserré les rangs autour de moi ? Si jamais tu voulais un symbole de ce que la justice romaine fait de mieux, tu l'as vu ce matin.

Pourtant, il décida de s'abstenir de retourner au tribunal pour écouter les plaidoiries, et il attendit pas moins de deux jours, soit le moment où le verdict devait être rendu, pour s'aventurer jusqu'au temple de Castor et assister à la condamnation de Clodius.

Le jury avait alors réclamé une protection armée au sénat, et une centurie de soldats gardait l'escalier conduisant à l'estrade. Lorsqu'il approcha de la partie des sièges réservée aux sénateurs, Cicéron leva le bras pour saluer le jury, et quelques jurés lui rendirent son salut

tandis que beaucoup d'autres regardaient nerveusement de l'autre côté.

— Je suppose qu'ils ont peur de montrer leurs sentiments devant la foule des partisans de Clodius, me glissa Cicéron. Quand ils auront voté, tu crois que je devrais aller les rejoindre, pour leur prouver mon soutien ? Il y aura sûrement des problèmes, même avec une garde en armes.

Je n'étais pas du tout certain que ce fût très sage, mais je n'eus pas le temps de répondre car le préteur sortait déjà du temple. Je laissai Cicéron prendre place sur le banc et allai rejoindre la foule.

La partie plaignante et la défense ayant terminé leurs plaidoiries, il ne restait plus à Voconius qu'à résumer leurs arguments et à indiquer au jury quelques points de droit. Clodius était de nouveau assis auprès de Fulvia. Il se tournait vers elle et lui chuchotait parfois quelques mots tandis qu'elle gardait les yeux rivés sur les hommes qui s'apprêtaient à décider du sort de son mari. Dans un tribunal, tout prend toujours beaucoup plus de temps que prévu – il faut répondre à des questions, consulter des statuts, trouver des documents – et l'on ne commença enfin à distribuer aux jurés les jetons de vote en cire qu'une bonne heure plus tard. D'un côté, on avait tracé un A pour acquitté, et de l'autre un C pour condamné. Le système était conçu pour garantir un secret maximum : il suffisait d'un instant pour effacer une lettre d'un mouvement du pouce avant de laisser tomber le jeton dans l'urne qu'on vous présentait. Lorsque tous les jetons furent collectés, l'urne fut vidée sur la table devant le préteur. Autour de moi, l'assistance se dressait sur la pointe des pieds pour essayer de voir de qui se passait. Pour certains, la tension du silence était trop pénible à supporter et ils se mirent à lancer des banalités pour le combler – « Vas-y, Clodius ! », « Longue vie à Clodius ! » –, autant de cris qui déclenchaient de petites vagues d'applaudissements parmi la multitude. On avait tendu un vélum au-dessus de la cour afin de protéger ses membres, et je me souviens de la toile qui claquait comme une voile dans la forte brise du mois de mai. Enfin, le comptage fut terminé et l'on remit le total au préteur. Il se leva et toute la cour l'imita. Fulvia étreignit le bras de Clodius. Je fermai résolument les yeux et priai. Il ne nous fallait que vingt-neuf voix pour que Clodius passe le reste de ses jours en exil.

— Vingt-cinq voix sont en faveur de la condamnation, et trente et une en faveur de l'acquittement. Le tribunal déclare donc Publius Clodius Pulcher non coupable des charges portées contre lui, et l'affaire...

Les derniers mots du préteur se perdirent dans un tonnerre d'acclamations. J'eus soudain l'impression que la terre s'écroulait sous mes pieds. Je me sentis vaciller et, quand j'ouvris les yeux, aveuglé

par l'éclat du soleil, Clodius s'était levé et allait serrer la main des jurés. Les légionnaires se tenaient par les bras afin d'empêcher les gens de se précipiter sur l'estrade. La foule poussait des cris de joie et dansait. J'étais entouré par des partisans de Clodius qui insistèrent pour me serrer la main, et je m'exécutai en me forçant à sourire de crainte de me faire rosser, ou pis encore. Au milieu de cette jubilation exubérante, les sénateurs restaient figés, aussi blancs et immobiles qu'un champ de neige immaculée. J'arrivais à voir certains visages – Hortensius abattu, Lucullus incrédule, Catulus la bouche rendue molle par la consternation. Cicéron affichait son masque professionnel et contemplait, de son regard d'homme d'État, le lointain.

Au bout d'un moment, Clodius s'avança vers le devant de l'estrade. Il ignora les cris du préteur qui protestait qu'il s'agissait d'un tribunal et pas d'une assemblée publique, et il leva les mains pour réclamer le silence. La clameur se tut aussitôt.

— Mes chers concitoyens, commença-t-il, ce n'est pas une victoire pour moi. C'en est une pour vous, le peuple.

Une nouvelle salve d'applaudissements vint s'abattre contre le temple à l'instant où Clodius se retournait pour lui faire face, tel Narcisse devant son miroir. Cette fois, il laissa les témoignages d'adulation durer longtemps.

— Je suis né patricien, finit-il par reprendre, or les membres de ma propre classe se sont retournés contre moi. C'est vous qui m'avez soutenu et encouragé. C'est à vous que je dois la vie. Je suis l'un des vôtres. Je veux appartenir à la plèbe. Aussi, à partir de maintenant, vais-je me consacrer à vous. Qu'il soit donc reconnu qu'en ce jour de grande victoire, je choisis de renier l'héritage du sang qui fait de moi un patricien pour chercher à me faire adopter en tant que plébéien.

Je glissai un regard vers Cicéron. L'expression impassible avait disparu, et il contemplait Clodius avec une surprise non dissimulée.

— Et si je réussis, je choisirai une voie des honneurs qui ne passera pas par le sénat – trop peuplé de bouffis et de corrompus – mais devra tout à la reconnaissance du peuple en tant que l'un des vôtres... en tant que tribun !

Des applaudissements toujours plus nourris retentirent, qu'il fit à nouveau taire d'un geste de la main.

— Et si vous, le peuple, me choisissez comme tribun, je vous fais cet engagement et cette promesse, mes amis : ceux qui ont ôté sans jugement la vie de citoyens romains vont goûter au plus vite la justice de la plèbe !

Cicéron se retira ensuite dans sa bibliothèque pour discuter de ce verdict avec Hortensius, Catulus et Lucullus pendant que Quintus essayait de voir s'il pouvait découvrir ce qui s'était passé. Les sénateurs accusaient encore le choc et Cicéron me demanda d'aller

chercher du vin.

— Quatre voix, murmura-t-il. Il s'en est fallu de quatre voix que ce dépravé irresponsable ne soit déjà en train de quitter l'Italie à tout jamais. *Quatre voix !* ne pouvait-il s'empêcher de répéter.

— Eh bien, je dois vous dire que pour moi, c'est la fin, annonça Lucullus. Je me retire de la vie publique.

De loin, il semblait aussi froid et maître de lui que jamais, mais lorsqu'on se rapprochait, comme je le fis pour lui donner une coupe, on s'apercevait qu'il clignait de yeux de manière incontrôlable. Il but le vin aussitôt et tendit sa coupe à nouveau.

— Nos collègues vont paniquer, observa Hortensius.

— Je me sens faible, avoua Catulus.

— Quatre voix !

— Je vais m'occuper de mes poissons, étudier la philosophie et me préparer à la mort. Il n'y a plus de place pour moi dans cette république.

Sur ces entrefaites, Quintus arriva avec des nouvelles du tribunal. Il avait parlé avec certains membres de la partie plaignante, et avec trois des jurés qui avaient voté la condamnation.

— Il semble qu'il n'y a jamais eu autant de pots-de-vin versés dans toute l'histoire de la justice romaine. On dit que certaines personnalités essentielles ont reçu jusqu'à quatre cent mille sesterces pour s'assurer que le verdict soit favorable à Clodius.

— *Quatre cent mille ?* répéta Hortensius, incrédule.

— Où Clodius a-t-il été trouvé des sommes pareilles ? questionna Lucullus. La petite garce qu'il a épousée est riche, mais même comme ça...

— D'après la rumeur, l'argent viendrait de Crassus.

Pour la deuxième fois de la journée, j'eus l'impression que le sol se dérobaît sous mes pieds. Cicéron m'adressa un bref regard.

— J'ai du mal à y croire, commenta Hortensius. Pourquoi Crassus voudrait-il dépenser une fortune pour secourir Clodius en particulier ?

— Je ne peux que te répéter ce que j'ai entendu dire, répondit Quintus. Crassus a fait venir vingt des jurés chez lui la nuit dernière, les uns après les autres, et a demandé à chacun d'eux ce qu'ils voulaient. Il a réglé les dettes de certains et signé des contrats avec d'autres. Les jurés restants ont pris de l'argent liquide.

— Cela ne fait toujours pas la majorité du jury, fit remarquer Cicéron.

— Non, mais on dit que Clodius et Fulvia ne sont pas restés les bras croisés, poursuivit Quintus, et qu'ils ne s'en sont pas tenus à leur or. Les lits ont grincé dans certaines grandes maisons romaines la nuit dernière, car certains jurés ont préféré recevoir leur paiement en

nature – garçon ou fille. Il paraît que Clodia elle-même n’a pas chômé pour obtenir plusieurs votes.

— Caton a raison sur toute la ligne ! s’exclama Lucullus. Notre république est pourrie jusqu’à l’os. Nous sommes finis. Et Clodius est l’asticot qui nous détruira tous.

— Non, mais vous imaginez, un *patricien* qui passe du côté de la *plèbe* ? demanda Hortensius d’un ton incrédule. Vous imaginez qu’on puisse *vouloir* une telle chose ?

— Allons, allons, fit Cicéron, nous avons perdu un procès, rien de plus... ne nous affolons pas. Clodius n’est pas le premier coupable à sortir libre d’un tribunal.

— Il ne va pas te lâcher, frère, avertit Quintus. S’il devient plébéien, tu peux être sûr qu’il sera élu tribun – il est maintenant trop populaire pour qu’on puisse l’empêcher – et une fois qu’il aura tous les pouvoirs qui vont avec cette charge, il pourra te causer beaucoup d’ennuis.

— Cela n’arrivera pas, assura Cicéron. Les autorités de l’État ne le laisseront jamais faire. Et si, par quelque malchance extraordinaire, cela se faisait, tu crois vraiment qu’après tout ce que j’ai accompli dans cette ville, en partant de rien, tu crois sincèrement que je ne serai pas capable de me charger d’un petit pervers puéril et ricanant comme notre jeune Reine de Beauté ? Je pourrais lui briser les reins d’un seul discours !

— Tu as raison, intervint Hortensius, et je veux que tu saches que nous ne t’abandonnerons jamais. S’il ose s’attaquer à toi, tu pourras toujours compter sur notre soutien entier et total. N’est-ce pas, Lucullus ?

— Bien entendu.

— Tu es d’accord, Catulus ?

Catulus ne répondit pas.

— Catulus ?

Toujours pas de réponse. Hortensius soupira.

— Je crois qu’il a vraiment vieilli, ces derniers temps. Tu veux bien le réveiller, Tiron ?

Je posai la main sur l’épaule de Catulus et le secouai doucement. Sa tête roula de côté et je dus le retenir pour l’empêcher de glisser tout entier sur le sol. Sa tête retomba en arrière de sorte que son vieux visage parcheminé se retrouva soudain juste en face du mien. Il avait les yeux écarquillés. Sa bouche était entrouverte, ses lèvres molles et baveuses. Épouvanté, j’écartai vivement ma main et ce fut Quintus qui dut s’avancer pour tâter son cou et le déclarer mort.

C’est donc ainsi que Quintus Lutatius Catulus quitta ce monde dans la soixante et unième année de sa vie : consul, pontife et

farouche défenseur des prérogatives du sénat. Il était d'une tout autre époque et, avec le recul, je vois sa mort, de même que celle de Metellus Pius, comme un jalon dans le déclin de la république. Hortensius, qui était le beau-frère de Catulus, prit à Cicéron une bougie et l'approcha du visage du vieil homme en essayant doucement de le rappeler à la vie. Jamais je ne compris plus clairement la raison de cette ancienne tradition qu'à ce moment, car on aurait vraiment dit que l'esprit de Catulus venait juste de quitter la pièce et aurait pu revenir facilement, pourvu qu'il fût convenablement invoqué. Nous attendîmes de voir s'il allait revivre, évidemment en vain, et, au bout d'un moment, Hortensius lui baisa le front et lui ferma les yeux. Il pleura un peu, et Cicéron lui-même eut les yeux rouges – si Catulus et lui avaient été ennemis au départ, ils avaient en effet fini par faire cause commune et Cicéron en était venu à respecter le vieil homme pour son intégrité. Seul Lucullus ne semblait ressentir aucune émotion, mais je crois qu'il avait déjà atteint un stade où il préférerait les poissons aux êtres humains.

Naturellement, ce fut la fin de toute discussion concernant le procès. On fit venir les esclaves de Catulus afin qu'ils portent le corps de leur maître dans sa maison toute proche, puis, cela fait, Hortensius rentra chez lui pour annoncer la nouvelle à sa propre famille tandis que Lucullus se retirait dans sa grande demeure où il dînerait seul, sans doute d'ailes d'alouettes et de langues de rossignols, dans sa vaste salle d'Apollon. Quant à Quintus, il annonça qu'il partait le lendemain à l'aube pour son long voyage vers l'Asie. Cicéron savait qu'il était tenu de prendre la route dès que le jury aurait rendu son verdict ; je me rendis compte que ce fut malgré tout le coup le plus dur de tous ceux qu'il avait endurés ce jour-là. Il appela Terentia et le petit Marcus pour qu'ils fassent leurs adieux, puis se retira brusquement dans sa bibliothèque, seul, me laissant le soin de raccompagner Quintus à la porte.

— Au revoir, Tiron, dit celui-ci en prenant ma main entre les siennes.

Il avait des paumes dures et calleuses, contrairement à Cicéron, dont les mains de juriste étaient lisses et douces.

— Tes conseils me manqueront, ajouta-t-il. Tu veux bien m'écrire souvent pour me dire comment va mon frère ?

— Avec plaisir.

Il semblait sur le point de sortir, il se ravisa pourtant et se retourna vers moi en disant :

— Il aurait dû t'accorder ta liberté à la fin de son consulat. C'était son intention. Tu le savais ?

Je fus abasourdi par la révélation.

— Il avait cessé d'en parler, bredouillai-je. J'ai supposé qu'il

avait changé d'avis.

— Il prétend qu'il a peur que tu en saches trop.

— Mais je ne répéterai jamais à quiconque un seul mot de ce qu'on m'a révélé en confidence !

— Je le sais bien et, au fond de lui, il le sait aussi. Ne te fais pas de souci. Ce n'est qu'une excuse. La vérité, c'est qu'il redoute l'idée même que tu puisses le quitter aussi, comme Atticus, et comme moi. Il se fie à toi bien plus que tu ne le penses.

J'étais trop saisi pour parler.

— Tu auras ta liberté quand je rentrerai d'Asie, je te le promets, poursuivit-il. Tu appartiens à la famille et pas seulement à mon frère. En attendant, veille bien sur lui, Tiron. Je sens venir à Rome quelque chose qui ne me plaît pas du tout.

Il leva la main en signe d'adieu puis s'éloigna dans la rue accompagné de sa suite. Je restai sur le perron et regardai la silhouette trapue et familière, avec ses larges épaules, descendre la côte de son pas régulier jusqu'à ce qu'elle soit hors de vue.

XV

Clodius était censé partir aussitôt effectuer sa questure en Sicile. Mais il préféra prolonger son séjour à Rome pour savourer sa victoire. Il eut même l'impudence de venir prendre au sénat le siège auquel il avait maintenant droit. C'était les Ides de mai, soit deux jours après le procès, et la chambre débattait de la situation politique au lendemain du désastre. Clodius entra dans la curie au moment même où Cicéron parlait. Accueilli par des sifflets sonores, il prit un air satisfait, comme s'il trouvait cette hostilité amusante, et voyant qu'aucun sénateur ne s'écartait pour lui faire de la place sur un banc, il s'adossa au mur et croisa les bras en considérant l'orateur avec un sourire narquois. Crassus, qui siégeait à sa place habituelle, au premier rang, parut manifestement mal à l'aise et feignit d'examiner une éraflure sur sa chaussure de cuir rouge. Cicéron se contenta d'ignorer Clodius et poursuivit son discours.

— Pères conscrits, dit-il, un simple coup ne nous fera ni faiblir ni chanceler. Certes, nous devons reconnaître que notre autorité a été affaiblie, mais cela ne signifie pas que nous devons céder à l'affolement. Nous serions insensés de faire comme si rien ne s'était passé, mais nous serions couards de nous laisser impressionner. Le jury a peut-être laissé en liberté un ennemi qui en veut à l'État...

— J'ai été acquitté parce que je ne suis pas un ennemi de l'État mais celui qui doit nettoyer Rome !

— Tu te trompes, Clodius, répliqua calmement Cicéron sans même daigner lui accorder un regard. Les jurés ne t'ont pas épargné pour que tu fasses le ménage mais pour que tu connaisses la cellule des condamnés à mort. Ils ne veulent pas te garder avec nous mais plutôt te priver de toute chance d'obtenir l'exil.

Puis, reprenant son discours :

— Ainsi donc, père conscrits, reprenez courage et gardez votre dignité...

— Et *toi*, ta dignité, parlons-en ! cria Clodius. Tu t'es laissé corrompre !

— Le consensus politique des hommes honnêtes tient encore...

— Tu as accepté un pot-de-vin pour acheter ta maison !

Cicéron se tourna alors pour lui faire face.

— Moi au moins, je n'ai pas acheté de jury, rétorqua-t-il.

Le sénat tout entier éclata de rire et cela me fit penser à un

vieux lion corrigeant un petit turbulent. Clodius insista :

— Je vais te dire pourquoi j'ai été acquitté – parce que ta preuve n'était qu'un mensonge et que le jury n'y a pas cru.

— Au contraire, lui répondit Cicéron, vingt-cinq membres du jury m'ont cru, puisqu'ils t'ont condamné ; et trente et un n'ont pas voulu te croire, puisqu'ils ne t'ont absous qu'après avoir reçu ton argent.

Cela ne paraît peut-être pas si drôle aujourd'hui ; à l'époque, on aurait pu croire que Cicéron venait de faire la remarque la plus spirituelle de l'Histoire. Je suppose que si les sénateurs riaient aussi fort, c'était pour lui montrer leur soutien, et chaque fois que Clodius essayait de répliquer, ils riaient encore plus fort, de sorte qu'il finit par y renoncer et quitta la chambre avec irritation. Cette boutade fut considérée comme un grand succès pour Cicéron, surtout lorsque, deux jours plus tard, Clodius quitta Rome pour la Sicile et que l'orateur put alors sortir « la petite Reine de Beauté » de son esprit.

On fit clairement comprendre à Pompée que, s'il voulait se présenter à nouveau à l'élection consulaire, il devrait renoncer à ses espoirs de triomphe. Mais il ne parvenait pas à s'y résoudre car, s'il appréciait l'essence du pouvoir, il en aimait encore plus l'apparence – les costumes flamboyants, les sonneries de trompettes, les rugissements et la puanteur des bêtes sauvages en cage, les bruits de bottes et les acclamations tapageuses de ses soldats, l'adulation de la foule.

Il abandonna donc l'idée de devenir consul et, à sa demande, on fit en sorte que la date de son entrée triomphale dans la cité coïncidât avec son quarante-cinquième anniversaire, à la fin du mois de septembre. L'ampleur de sa victoire était cependant telle que la parade – qui s'étirerait, estimait-on, sur au moins une vingtaine de milles – devrait durer deux journées pleines. Ce fut donc en fait à la veille de l'anniversaire de l'*imperator* que Cicéron et l'ensemble du sénat se rendirent sur le Champ de Mars pour accueillir officiellement le conquérant. Pompée s'était non seulement peint le visage en rouge pour l'occasion, mais il avait aussi revêtu une fabuleuse armure dorée et portait une somptueuse casaque qui avait appartenu à Alexandre le Grand. Massés autour de lui, des milliers de vétérans gardaient des centaines de chariots chargés de butin.

Jusque-là, Cicéron n'avait pas réellement saisi toute l'importance des richesses de Pompée. Comme il me le fit remarquer lui-même :

— Un million, dix millions, cent millions... qu'est-ce que c'est ? Rien que des mots. L'imagination ne peut pas en concevoir le sens.

Toutefois Pompée avait rassemblé ces richesses en un seul lieu et avait, ce faisant, montré l'étendue de son pouvoir. Ainsi, à Rome, un

homme qualifié pouvait à cette époque travailler toute une journée et s'estimer heureux s'il avait fini par gagner une seule drachme d'argent. Pompée avait, ce matin-là, disposé des coffres ouverts sur un contenu rutilant censé atteindre *soixante-quinze millions* de drachmes d'argent : plus que le revenu annuel des impôts prélevés dans l'ensemble du monde romain. Et ce n'étaient là que les pièces. Dominant la parade et exigeant un attelage de quatre bœufs pour la tirer, il y avait une solide statue de Mithridate en or de huit coudées de haut. Puis, le trône de Mithridate et son sceptre, en or aussi. Trente-trois couronnes de perles et trois statues en or figurant Apollon, Minerve et Mars. Et encore une montagne d'or en forme de pyramide, avec des cerfs, des lions et des fruits de tous genres, entourée d'une vigne d'or. Suivie d'un échiquier à jouer constitué de deux pierres précieuses, l'une verte et l'autre bleue, long de quatre pieds et large de trois et portant une lune d'or d'un poids de trente livres. Et un cadran solaire en perles. Il fallut encore cinq autres chariots pour porter les livres les plus précieux de la bibliothèque royale. Cicéron en fut profondément impressionné, car il savait bien que de telles richesses ne pourraient qu'avoir des répercussions imprévisibles sur Rome et sa politique. Il prit grand plaisir à aller voir Crassus pour le tourmenter.

— Alors, Crassus, tu as porté le titre d'homme le plus riche de Rome. Mais j'ai bien peur que ce ne soit terminé. Après cela, même toi, tu devras t'adresser à Pompée pour demander un prêt !

Crassus eut un sourire crispé : on voyait bien que le spectacle passait mal.

Pompée envoya toutes ces richesses défiler dans la ville le premier jour, mais lui-même resta hors les murs. Au deuxième jour, pour son anniversaire, la parade triomphale proprement dite commença avec les prisonniers qu'il avait ramenés d'Orient : d'abord les chefs militaires, puis les dignitaires de la maison de Mithridate, puis les chefs des pirates capturés, et le roi des Juifs suivi par le roi d'Arménie, sa femme et son fils, et enfin, comme clou de cette partie de la procession, sept des enfants de Mithridate et l'une de ses sœurs. Les milliers de spectateurs du forum Boarium et du circus Maximus les huèrent et leur jetèrent des poignées de terre et de fumier, de sorte que lorsqu'ils arrivèrent enfin en titubant dans la via Sacra pour gagner le *carcer*, ils évoquaient des figures d'argile auxquelles on aurait donné vie. On les fit alors attendre sous le regard du carnifex et de ses assistants, tremblants à l'idée du destin qui serait le leur, pendant que les clameurs lointaines en provenance de la porte Triomphale annonçaient que leur vainqueur était enfin entré dans la cité.

Cicéron attendait lui aussi, avec les autres sénateurs, juste devant la curie. Je me trouvais de l'autre côté du forum et, avec la

parade qui défilait entre nous, je ne cessais de le perdre de vue au milieu de ce torrent de gloire. Il y avait des chars portant des scènes bariolées représentant les nations conquises par Pompée – l’Albanie, la Syrie, la Palestine, l’Arabie et tant d’autres –, suivis par les quelque huit cents lourds éperons de bronze des bateaux pirates qu’il avait capturés, et par les monceaux rutilants des armures, des boucliers et des épées qu’il avait pris aux soldats de Mithridate. Au milieu de tout cela marchaient les légionnaires de Pompée, qui beuglaient des chants paillards inspirés par ses exploits, puis ce fut enfin Pompée lui-même qui pénétra dans le forum sur son char incrusté de pierreries, revêtu d’une toge pourpre brodée d’étoiles dorées et, bien entendu, de la casaque d’Alexandre. Se tenant derrière lui, l’esclave de rigueur lui répétait, selon la tradition, qu’il était mortel. Je n’enviais guère le malheureux de devoir se charger d’une telle mission, et il commençait visiblement à porter sur les nerfs de Pompée car à peine son char arrêté devant le *carcer* et le défilé immobilisé, le triomphateur le poussa rudement de son poste avant de tourner sa large figure peinte au minium pour s’adresser aux silhouettes boueuses des prisonniers.

— Moi, Pompée le Grand, conquérant de trois cent vingt-quatre nations et disposant de par le sénat et le peuple romain du droit de vie et de mort, déclare qu’en tant que vassaux de l’Empire romain vous soyez immédiatement...

Il s’interrompt.

— ... pardonnés et libres de retourner sur la terre de votre naissance. Allez donc proclamer ma clémence de par le monde !

C’était d’autant plus magnifique que c’était inattendu, surtout de la part de Pompée, connu dans sa jeunesse sous le surnom de « Petit Boucher », et qui avait rarement montré beaucoup de pitié pour qui que ce fût. La foule parut d’abord déçue, puis se mit à applaudir tandis que les prisonniers, quand on leur eut traduit ce qu’il venait de dire, tendirent les mains et crièrent leurs louanges à Pompée dans le charabia de leur langue étrangère. Pompée accueillit leur gratitude d’un mouvement virevoltant de la main puis sauta à bas de son char et marcha jusqu’au Capitole où il devait faire un sacrifice à Jupiter. Le sénat, dont Cicéron, lui emboîta le pas, et je m’apprêtais à les suivre lorsque je fis une découverte des plus remarquables.

Maintenant que le défilé avait pris fin, les chariots remplis d’armes et d’armures s’apprêtaient à quitter le forum et je pus voir pour la première fois les épées et les poignards de près. Je n’étais pas un spécialiste en matière d’équipement militaire, néanmoins je reconnus sans peine que ces nouvelles sortes d’armes, avec leur lame orientale courbe et de mystérieux signes gravés sur le manche, étaient exactement les mêmes que celles trouvées chez Cethegus et dont j’avais dû faire l’inventaire à la veille de son exécution. Je voulus en

prendre une pour aller la montrer à Cicéron, mais le légionnaire qui gardait le chariot me conseilla rudement de garder mes distances. J'allais lui signifier qui j'étais et pourquoi il me fallait ce poignard quand le bon sens m'arrêta. Je me retournai donc sans un mot et m'éloignai rapidement. Lorsque je regardai derrière moi, le légionnaire me surveillait toujours d'un air soupçonneux.

Cicéron avait été contraint d'assister au grand banquet officiel qui suivait le sacrifice, et il ne rentra chez lui que tard dans la soirée – de mauvaise humeur, comme presque chaque fois qu'il passait du temps avec Pompée. Il fut surpris de me trouver debout à son retour et écouta attentivement le récit de ma découverte. J'étais excessivement fier de ma perspicacité et m'attendais à des félicitations. Au lieu de cela, je sentis son irritation s'envenimer.

— Chercherais-tu à me dire, demanda-t-il après m'avoir écouté jusqu'au bout, que Pompée a envoyé des armes prises aux troupes de Mithridate dans le but d'armer la conspiration de Catilina ?

— Tout ce que je sais, c'est que la forme et les inscriptions sont identiques...

Cicéron m'interrompit :

— Cela relève de la trahison ! Je ne peux pas te laisser avancer des choses pareilles ! Tu as vu la puissance de Pompée. Ne parle plus jamais de ça, tu m'entends ?

— Je regrette, bredouillai-je, confus. Pardonne-moi.

— Et puis, comment Pompée aurait-il pu les acheminer jusqu'à Rome ? Il se trouvait à mille milles de là.

— Je me demandais si elles n'avaient pas pu arriver avec Metellus Nepos.

— Va te coucher, m'ordonna-t-il avec emportement. Ce que tu dis n'a pas de sens.

Il dut visiblement y réfléchir pendant la nuit parce que, le lendemain matin, son attitude était beaucoup plus aimable.

— Je suppose que tu as peut-être raison et que ces armes viennent bien de Mithridate. Après tout, l'intégralité de l'arsenal royal a été saisi, et il est possible que Nepos en ait apporté une cargaison avec lui à Rome. Mais cela ne revient pas à dire que Pompée a soutenu activement Catilina.

— Non, bien sûr, acquiesçai-je.

— Ce serait trop épouvantable à envisager. Ces lames devaient tout de même me trancher la gorge.

— Pompée n'aurait jamais rien fait qui puisse te nuire ou nuire à l'État, assurai-je.

Le lendemain, Pompée pria Cicéron de venir le voir.

Le Gardien de la Terre et de la Mer avait retrouvé sa vieille

demeure sur l'Esquilin. Elle avait subi un certain nombre de modifications durant l'été. Des dizaines d'éperons provenant des navires de guerre pirates en hérissaient à présent les murs. Certains, en bronze, avaient été façonnés en forme de tête de gorgone, d'autres avaient un museau et des cornes d'animaux. Cicéron ne les avait pas vus auparavant, et il les contempla avec un dégoût manifeste.

— Tu imagines devoir dormir ici toutes les nuits, remarqua-t-il pendant que nous attendions que le portier vienne nous ouvrir. On dirait la chambre mortuaire d'un pharaon.

Et, à partir de ce moment, il lui arriva souvent, en privé, de parler de Pompée en l'appelant « le Pharaon », ou parfois « le Sultan ».

Une grande foule se tenait devant et admirait la maison. À l'intérieur, les salles ouvertes au public grouillaient de quémandeurs qui espéraient pouvoir manger aux frais de Pompée. Il y avait là des sénateurs ruinés qui cherchaient à vendre leur voix. Des hommes d'affaires qui espéraient convaincre Pompée d'investir dans leurs projets. Des armateurs de navires, des entraîneurs de chevaux, des fabricants de meubles et de bijoux, et d'autres qui n'étaient visiblement que des mendiants cherchant à s'attirer la sympathie du grand homme avec l'histoire de leur infortune. Sous le regard envieux de ces mendiants, nous fûmes introduits dans un vaste salon privé. Dans un coin, un mannequin de tailleur était revêtu de la toge triomphale de Pompée et de la casaque d'Alexandre, et un autre avait été affublé d'une grande tête de Pompée toute en perles que j'avais déjà vue lors du défilé. Au milieu, posée sur deux tréteaux, il y avait la maquette d'un immense ensemble de bâtiments devant lequel se tenait Pompée, un temple en bois miniature dans chaque main. Un groupe d'hommes semblait attendre anxieusement sa décision derrière lui.

— Ah ! fit-il en levant les yeux, voilà Cicéron. Il est intelligent. Il aura un avis. Qu'en penses-tu, Cicéron ? Devrais-je faire construire quatre temples ici, ou bien trois ?

— Je fais toujours construire mes temples par quatre, répliqua Cicéron, pourvu que j'aie assez de place.

— Excellent conseil ! s'exclama Pompée. Ce sera donc quatre.

Il posa les temples en rangs, sous les applaudissements de son public.

Nous déciderons plus tard à quel dieu chaque temple sera consacré. Eh bien ? dit-il à l'adresse de Cicéron en lui montrant la maquette. Qu'en penses-tu ?

Cicéron baissa les yeux sur cette construction complexe.

— Très impressionnant. Qu'est-ce que c'est ? Un palais ?

— Un théâtre, avec dix mille places assises. Là, il y aura les jardins publics entourés d'un portique. Et là, les temples.

Il se tourna vers l'un des hommes qui se trouvaient derrière lui,

et je compris alors qu'il s'agissait des architectes.

— Redites-le-moi, ça va être gros comment, déjà ?

— L'ensemble va couvrir un quart de mille, excellence.

Pompée eut un grand sourire et se frotta les mains.

— Un édifice d'un quart de mille de longueur, tu imagines !

— Et où va-t-on le construire ? demanda Cicéron.

— Sur le Champ de Mars.

— Mais où les gens vont-ils voter ?

— Oh, par là, quelque part, répondit Pompée en agitant vaguement la main, ou là, près du Tibre. Il restera plein de place. Architectes, emportez ça, ordonna-t-il. Emportez-le et commencez à creuser les fondations, et ne vous préoccupez pas de la dépense.

Après leur départ, Cicéron hasarda :

— Je ne voudrais pas paraître pessimiste, Pompée, néanmoins j'ai peur que tu n'aies quelques problèmes avec les censeurs.

— Pourquoi ça ?

— Ils ont toujours interdit la construction d'un théâtre permanent à Rome, pour des questions de moralité.

— J'y ai pensé. Je leur dirai que je construis un temple à Vénus. Il sera inclus dans le projet quelque part... ces architectes savent ce qu'ils font.

— Et tu penses que les censeurs vont te croire ?

— Pourquoi pas ?

— Un temple à Vénus d'un quart de mille de long ? Ils vont se dire que tu pousses la piété un peu loin.

Pompée n'était pas d'humeur à plaisanter, surtout avec Cicéron. Brusquement, sa bouche généreuse se crispa en une moue de mécontentement. Ses lèvres tremblèrent. Il était célèbre pour ses emportements et, pour la première fois, j'étais témoin de la soudaineté de ses colères.

— Cette ville ! s'écria-t-il. Elle est remplie d'hommes *étriqués*... Des hommes *étriqués* et jaloux ! Me voilà, prêt à proposer de faire don au peuple romain du plus formidable édifice de l'histoire du monde, et qu'est-ce que je récolte comme remerciements ? Aucun, *aucun* !

Il donna un coup de pied sur l'un des tréteaux et me fit penser au petit Marcus quand on le forçait à ranger ses jouets dans sa chambre.

— Et en parlant d'hommes *étriqués*, poursuivit-il d'un air menaçant, pourquoi le sénat n'a-t-il voté aucune des lois que j'avais demandées ? Où est la loi censée ratifier mes colonies en Orient ? Et la terre pour mes soldats... qu'en est-il ?

— Ces choses prennent du temps...

— Je croyais que nous avions un accord : je te soutenais sur la question d'Hybrida et tu assurais le vote de mes lois au sénat. Bon, j'ai

fait ma part. Qu'en est-il de la tienne ?

— Ce n'est pas si simple. Je peux difficilement promulguer des lois tout seul. Je ne suis qu'un sénateur parmi six cents et, malheureusement, tu as beaucoup d'opposants parmi eux.

— Qui ? Nomme-les !

— Tu sais mieux que moi de qui il s'agit. Celer ne te pardonne pas d'avoir répudié sa sœur, Lucullus t'en veut encore de l'avoir remplacé en Orient. Crassus a toujours été ton rival. Caton estime que tu te conduis en roi...

— Caton ! Ne prononce pas ce nom en ma présence ! C'est entièrement la faute de Caton si je n'ai plus de femme !

Le rugissement de la voix de Pompée devait s'entendre par toute la maison, et je remarquai que certains de ses courtisans s'étaient approchés de la porte pour observer la scène.

— J'ai attendu la fin de mon triomphe pour en discuter avec toi en espérant que tu aurais avancé un peu. Mais maintenant, je suis de retour à Rome et j'exige de recevoir le respect qui m'est dû. Tu m'entends ? Je l'exige !

— Évidemment que je t'entends. J'imagine que les morts doivent t'entendre. Et je vais faire au mieux pour servir tes intérêts, comme je l'ai toujours fait.

— Toujours ? Tu en es bien sûr ?

— Cite-moi une seule occasion où je n'ai pas été loyal à tes intérêts.

— Qu'en a-t-il été de Catilina ? Tu aurais pu me faire rentrer pour défendre la république.

— Et tu devrais me remercier de ne pas l'avoir fait. Car je t'ai épargné l'abomination d'avoir à répandre le sang romain.

— J'aurais réglé le problème comme ça ! assura Pompée en claquant des doigts.

— Mais seulement une fois qu'il aurait assassiné toute la direction du sénat, moi y compris. Ou peut-être aurais-tu préféré cette solution ?

— Bien sûr que non.

— Parce que tu sais que telle était son intention, n'est-ce pas ? Nous avons retrouvé des armes stockées justement pour cela dans la cité.

Pompée le foudroya du regard et, cette fois, Cicéron ne baissa pas les yeux. Ce fut Pompée qui détourna les siens le premier.

— Ah, je ne savais rien de ces armes, marmonna-t-il. Je ne peux pas discuter avec toi, Cicéron. Je n'ai jamais pu. Tu as toujours eu l'esprit trop vif pour moi. La vérité, c'est que je suis davantage habitué à la vie militaire qu'à la politique.

Il se força à sourire.

— J'imagine que je dois apprendre qu'il ne me suffit plus d'émettre un ordre pour que le monde entier y obéisse. « Que les armes le cèdent à la toge, et les lauriers à l'éloquence »... c'est bien de toi, non ? « Oh, heureuse Rome, née sous mon consulat »... Là, tu vois ? En voilà un autre vers. Tu vois comme j'ai bien retenu ton œuvre.

Pompée n'était pas en règle générale très féru de poésie, et il m'apparut aussitôt que le fait qu'il pût citer ces vers de l'épopée consulaire de Cicéron – que l'on commençait tout juste à lire dans tout Rome – prouvait qu'il était en proie à une jalousie malade. Il parvint cependant à se forcer à tapoter Cicéron sur le bras, et ses courtisans poussèrent un soupir de soulagement. Ils s'éloignèrent de la porte et, peu à peu, les bruits de la maison reprirent, tandis que Pompée – dont la bonhomie pouvait être aussi abrupte et déconcertante que ses colères – déclarait soudain qu'ils devaient boire un peu de vin. Celui-ci fut apporté par une très belle femme qui s'appelait, je l'appris plus tard, Flora. C'était l'une des plus célèbres courtisanes de Rome et elle vivait sous le toit de Pompée pendant qu'il était entre deux épouses. Elle portait toujours une écharpe autour du cou, pour dissimuler, disait-elle, les marques de morsure que Pompée lui infligeait lorsqu'il lui faisait l'amour. Elle servit le vin avec modestie puis se retira alors que Pompée nous montrait la casaque d'Alexandre qu'il avait, nous dit-il, trouvée dans les appartements privés de Mithridate. Elle me parut bien neuve, et je vis que Cicéron avait du mal à conserver son sérieux.

— C'est incroyable, commenta-t-il d'une voix contenue en tâtant le tissu avec révérence. Elle a trois cents ans et semble en avoir moins de dix.

— Elle a des propriétés magiques, assura Pompée. Tant que je la garde avec moi, il ne peut rien m'arriver de mal.

Il prit un air très grave en raccompagnant Cicéron à la porte.

— Tu veux bien plaider ma cause auprès de Celer et des autres ? J'ai promis à mes soldats que je leur donnerais des terres, et Pompée le Grand ne peut pas faillir à sa parole.

— Je vais faire tout ce que je peux.

— Je préférerais obtenir les choses par le sénat, mais s'il faut que je me trouve des amis ailleurs, je le ferai. Tu peux leur répéter que j'ai dit cela.

Pendant le trajet de retour, Cicéron me prit à témoin :

— Non, mais tu as entendu ça ? « Je ne savais rien de ces armes ! » Notre Pharaon est peut-être un grand général, mais c'est un très mauvais menteur.

— Que vas-tu faire ?

— Ai-je le choix ? Le soutenir, bien sûr. Ça ne me plaît pas

beaucoup quand il menace de se trouver des amis ailleurs. Je dois à tout prix essayer d'empêcher qu'il ne tombe dans les bras de César.

Cicéron mit donc de côté ses réticences et ses soupçons et partit en campagne pour le compte de Pompée, comme il l'avait fait quelques années plus tôt lorsqu'il n'était qu'un sénateur plein d'avenir. Cela m'enseigna une autre leçon en matière de politique : c'est un domaine qui, si l'on veut arriver à ses fins, exige des réserves extraordinaires d'autodiscipline – qualité que le naïf confond souvent avec l'hypocrisie.

Tout d'abord, Cicéron convia Lucullus à dîner et passa en vain plusieurs heures à tenter de le convaincre de renoncer à s'opposer aux lois de Pompée. Mais Lucullus ne pardonnerait jamais au Pharaon de s'être attribué tout le mérite de la défaite de Mithridate, et refusa tout net de coopérer. Cicéron essaya ensuite auprès d'Hortensius, et reçut la même réponse. Il alla même voir Crassus, qui, bien qu'il eût visiblement envie d'anéantir son visiteur, le reçut de façon fort civile. Il se carra sur son siège, le bout des doigts pressés les uns contre les autres et les yeux mi-clos, écoutant la requête de Cicéron et en appréciant chaque mot.

— Ainsi, résuma-t-il, Pompée craint de perdre la face si ses lois ne passent pas, et il me demande de faire table rase de nos différends et lui accorder mon soutien pour le salut de la république ?

— C'est cela.

— Eh bien, je n'ai pas oublié la façon dont il a cherché à s'attribuer la défaite de Spartacus – victoire qui me revenait entièrement – et tu pourras lui dire que je ne lèverais pas le petit doigt pour l'aider, même si ma vie en dépendait. Au fait, comment cela se passe-t-il avec ta nouvelle maison ?

— Très bien, merci.

Cicéron décida ensuite de s'adresser à Metellus Celer, qui était à présent consul désigné. Il lui fallut un moment pour rassembler le courage d'aller frapper à la porte voisine : ce serait la première fois qu'il en franchirait le seuil depuis le sacrilège commis pas Clodius durant les rites de la Bonne Déesse. En fait, à l'instar de Crassus, Celer n'aurait pu se montrer plus amical. La perspective du pouvoir lui seyait bien – il avait été élevé pour ça, comme un cheval de course – et lui aussi prêta une oreille attentive aux propos de Cicéron.

— L'outrecuidance de Pompée ne me plaît pas plus qu'à toi, conclut Cicéron, mais le fait est qu'il est de loin l'homme le plus puissant du monde, et que ce serait un désastre s'il finissait par être écarté du sénat. C'est tout de même ce qui va arriver si nous n'essayons pas de faire promulguer ses lois.

— Tu crois qu'il va se venger ?

— Il dit qu'il n'aura d'autre choix que de se trouver des amis ailleurs, ce qui implique vraisemblablement les tribuns ou, pis encore, César. Et s'il poursuit dans cette voie, nous auront droit à des assemblées populaires, des vetos, des émeutes, des paralysies générales, la foire d'empoigne entre la plèbe et le sénat... bref, une catastrophe.

— C'est un tableau bien sombre, commenta Celer, je crains pourtant de ne pouvoir t'aider.

— Pas même pour le salut de la patrie ?

— En répudiant ma sœur de façon aussi grossière, Pompée l'a humiliée. Il m'a également insulté, moi, mon frère et toute ma famille. J'ai appris quelle sorte d'homme il est : il est impossible de lui faire confiance et il ne se préoccupe que de lui-même. Tu devrais te méfier de lui, Cicéron.

— Tu as de quoi lui en vouloir, c'est indubitable, néanmoins pense de quelle magnanimité tu ferais preuve si tu pouvais dire dans ton discours d'entrée en charge qu'il faut accéder aux demandes de Pompée pour le bien de la nation.

— Cela n'apparaîtra pas comme de la magnanimité mais comme de la faiblesse. Les Metelli ne sont peut-être pas la plus ancienne famille de Rome, ni la plus noble, nous sommes cependant ceux qui connaissons le plus de réussite, et nous y sommes parvenus en ne concédant jamais un pouce de terrain à nos ennemis. Sais-tu quelle créature orne le blason des Metelli ?

— L'éléphant ?

— L'éléphant, oui. Nous l'avons choisi parce que nos ancêtres ont battu les Carthaginois, mais aussi parce que l'éléphant est l'animal auquel notre famille ressemble le plus. Il est massif, il avance lentement, il n'oublie jamais et il a toujours le dessus.

— Oui, et il est aussi assez stupide pour se faire souvent prendre.

— Peut-être, concéda Celer avec une pointe d'agacement. Mais je suis d'avis que tu accordes trop d'importance à l'intelligence.

Puis il se leva pour signaler que l'entretien était terminé.

Il nous conduisit dans l'*atrium*, où s'exposait une collection impressionnante de masques mortuaires consulaires, et il montra ses ancêtres d'un geste du bras, comme si tous ces visages morts et inexpressifs réunis illustraient son propos avec plus d'éloquence que n'importe quels mots. Nous arrivions dans le vestibule quand Clodia apparut avec ses servantes. Je ne sais s'il s'agissait d'une rencontre fortuite ou préméditée, je pencherais plutôt pour la deuxième solution car elle était coiffée et maquillée avec beaucoup de recherche si l'on considère l'heure de la matinée : « en tenue de combat de nuit », comme le dira plus tard Cicéron. Il inclina la tête pour la saluer.

— Cicéron, répondit-elle, tu ne viens plus me voir.

— C'est vrai, hélas, mais ce n'est pas un choix.

— J'ai appris que vous étiez devenus grands amis pendant mon absence, commenta Celer. Je suis content de voir que vous vous parlez de nouveau.

En entendant ces mots, et en voyant avec quel naturel il les avait prononcés, je compris soudain qu'il ne se doutait pas le moins du monde de la réputation de sa femme. Il abordait le monde civil avec cette curieuse innocence que j'ai remarquée chez de nombreux soldats de métier.

— J'espère que tu te portes bien, Clodia ? s'enquit poliment Cicéron.

— Tout me réussit, répondit-elle en le regardant par-dessous ses cils interminables. De même qu'à mon frère en Sicile – en dépit de tous tes efforts.

Elle lui décocha un sourire aussi chaleureux qu'un coup de lame et poursuivit son chemin, laissant dans son sillage une bouffée de parfum subtil. Celer haussa les épaules.

— Eh bien, tant pis. J'aurais aimé qu'elle te parle autant qu'à ce fichu poète qui lui court sans cesse après. Mais elle reste très loyale envers Clodius.

— Conçoit-il toujours le projet de devenir plébéien ? demanda Cicéron. Je n'aurais pas cru que l'idée d'avoir un plébéien dans la famille puisse être bien accueillie avec tous tes illustres ancêtres.

— Ça n'arrivera jamais, répondit Celer en s'assurant que Clodia n'était plus à portée de voix. Entre nous, je trouve que ce garçon est une véritable honte pour les miens.

Au moins cette confidence rasséréna-t-elle quelque peu Cicéron car, par ailleurs, toutes ses manœuvres politiques n'avaient abouti à rien et, le lendemain, en dernier recours, il alla voir Caton. Le stoïque vivait sur l'Aventin, dans une belle maison artistiquement négligée qui sentait la nourriture avariée et le linge sale, et n'avait rien d'autre à offrir pour s'asseoir que de dures chaises en bois. Les murs étaient nus. Il n'y avait pas de tapis. J'entrevis par une porte ouverte deux jeunes filles graves et ordinaires occupées à coudre, et je me demandai s'il s'agissait des filles ou des nièces que Pompée avait désiré épouser. Comme Rome eût tourné différemment si seulement Caton avait consenti à ce mariage ! Nous fûmes introduits par un portier boiteux dans une petite pièce sombre où Caton s'acquittait de ses tâches officielles sous le buste de Zénon. Cette fois encore, Cicéron exposa ses raisons de vouloir trouver un compromis avec Pompée, mais Caton, comme les autres, ne voulut pas en entendre parler.

— Il a déjà trop de pouvoir, assura-t-il, reprenant son refrain habituel. Si nous laissons ses soldats constituer des colonies dans toute l'Italie, il aura une armée toute prête à sa disposition et, au nom du

ciel, pourquoi devrions-nous confirmer tous ses traités sans les étudier un par un ? Sommes-nous le gouvernement suprême de la République romaine ou de petites filles censées obéir aux ordres ?

— C'est vrai, convint Cicéron, nous devons toutefois affronter la réalité. Quand je suis allé le voir, il n'aurait pu se montrer plus clair sur ses intentions : si nous ne travaillons pas avec lui, il trouvera un tribun qui soumettra ses lois à une assemblée populaire, et cela impliquera des conflits sans fin. Ou pis, il tentera sa chance auprès de César dès que celui-ci sera rentré d'Espagne.

— De quoi as-tu peur ? Les conflits peuvent se révéler salutaires. Les bonnes choses ne s'obtiennent que de haute lutte.

— Je ne vois pas quel bien pourrait résulter d'un affrontement entre le peuple et le sénat, crois-moi. Ce sera comme le procès de Clodius, mais en pis.

— Ah ! s'exclama Caton en écarquillant ses grands yeux fanatiques, tu mélanges des problèmes qui n'ont rien à voir. Clodius n'a pas été acquitté à cause du peuple, mais parce que le jury a été acheté. Et il existe un remède évident contre la corruption des jurés, que j'ai bien l'intention de faire appliquer.

— Qu'entends-tu pas là ?

— J'ai l'intention de déposer une loi devant le sénat proposant de retirer à tous les jurés qui ne sont pas sénateurs l'immunité qui les empêche traditionnellement d'être poursuivis pour corruption.

— Tu ne peux pas faire ça ! s'écria Cicéron en s'arrachant les cheveux.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ça aura l'air d'une attaque menée par le sénat contre la plèbe !

— Ça n'a rien à voir. C'est une attaque menée par le sénat contre la malhonnêteté et la corruption.

— C'est possible, cependant en politique, l'apparence compte parfois plus que la réalité des choses.

— Alors il faut que la politique change.

— Je te supplie de ne pas le faire maintenant... pas avec tout ce qui se passe déjà.

— Il n'est jamais trop tôt pour mener une action juste.

— Ecoute-moi, maintenant, Caton. Ton intégrité est peut-être inégalable, mais elle te fait perdre tout sens commun, et si tu continues de la sorte avec tes nobles intentions, tu vas détruire notre pays.

— Mieux vaut être détruits que réduits à une monarchie corrompue.

— Pompée ne veut pas être monarque ! Il a démantelé son armée. Tout ce qu'il veut, c'est travailler avec le sénat, et tout ce qu'il

reçoit, ce sont des refus. Et, loin de corrompre Rome, il a fait plus que n'importe qui au monde pour étendre la puissance de notre république !

— Non, protesta Caton en secouant énergiquement la tête, tu te trompes. Pompée a soumis des peuples avec lesquels nous n'étions pas en conflit, il est entré sur des territoires où nous n'avions rien à faire et il a rapporté des richesses que nous n'avons pas gagnées. Il va nous détruire. Mon devoir est de l'en empêcher.

Pour sortir d'une telle impasse, le cerveau agile de Cicéron lui-même ne parvint pas à trouver d'issue. Il retourna voir Pompée plus tard dans l'après-midi pour lui faire part de son échec et le trouva dans la pénombre, broyant du noir devant la maquette de son théâtre. L'entrevue fut trop courte pour que je puisse prendre la moindre note. Pompée écouta les nouvelles, émit un grognement et, alors que nous partions, lança à Cicéron :

— Je veux qu'Hybrida soit rappelé tout de suite de Macédoine.

Cicéron risquait alors de connaître de graves problèmes personnels car il était déjà harcelé par les créanciers. Non seulement il devait encore une somme considérable pour la maison du Palatin, mais il avait aussi fait l'acquisition de plusieurs autres propriétés, et si Hybrida cessait de lui envoyer sa part des bénéfices sur la Macédoine – qu'il avait enfin commencé à lui verser –, il se retrouverait dans une situation périlleuse. Sa solution fut de faire en sorte que le gouvernement de Quintus en Asie soit prolongé d'une année supplémentaire. Il put alors toucher du Trésor les fonds qui auraient dû servir à défrayer son frère de ses dépenses (il avait les pleins pouvoirs en tant qu'administrateur de ses biens) et remit toute la somme à ses créanciers pour les calmer.

— Ne me regarde pas avec cet air de reproche, Tiron, me prévint-il alors que nous sortions du temple de Saturne avec un bon du Trésor d'un demi-million de sesterces soigneusement rangé dans ma cassette à documents. Sans moi, il ne serait pas gouverneur du tout, et puis je le rembourserai.

Malgré tout, je plaignis beaucoup Quintus, qui n'appréciait guère son séjour dans cette immense et lointaine province étrangère, et qui aspirait à rentrer chez lui.

Au cours des quelques mois qui suivirent, tout se déroula comme Cicéron l'avait prédit. Crassus, Lucullus, Caton et Celer firent obstruction aux projets de loi de Pompée au sénat, et Pompée s'en remit à un tribun de ses amis appelé Fulvius, qui présenta un nouveau projet de loi agraire devant l'assemblée populaire. Celer s'opposa alors à cette proposition avec une telle violence que Fulvius le fit incarcérer.

Le consul réagit en faisant démonter le mur du fond de la prison, de sorte qu'il put continuer à attaquer la loi depuis sa cellule. Une telle fermeté affichée réjouit tellement le peuple et discrédita tant Fulvius que Pompée finit par renoncer à son projet de loi. Caton parvint ensuite à éloigner l'ordre équestre du sénat en privant les chevaliers de l'immunité juridique et en refusant également d'annuler les dettes que beaucoup avaient contractées pour faire de la spéculation financière peu avisée en Orient. Si ces deux actions étaient parfaitement justifiées d'un point de vue moral, elles étaient désastreuses d'un point de vue politique.

Pendant cette période, Cicéron s'exprima très peu en public et se limita strictement à ses activités juridiques. Il se sentait très isolé sans Quintus ni Atticus, et je le surprénais souvent à soupirer et marmonner quand il se croyait seul. Il dormait mal, se réveillait au milieu de la nuit et restait allongé, l'esprit en ébullition, incapable de se rendormir avant l'aube. Il me confia que, durant ces insomnies, pour la première fois de sa vie, il était hanté par des pensées de mort, comme le sont souvent les hommes de cet âge – il avait quarante-six ans. *« Je me sens tellement abandonné, écrivit-il à Atticus, que les seuls moments qui me reposent sont ceux que je passe avec ma femme, avec ma fille chérie, avec mon charmant petit Marcus. J'ai des amitiés politiques, toutes extérieures, toutes fardées, bonnes seulement pour le relief de la vie publique, mais nulles au sein du foyer privé. Aussi lorsqu'à l'heure matinale, ma maison regorge de clients, lorsque je descends au forum, pressé par les nombreux amis qui m'escortent, je cherche en vain dans cette foule avec qui rire en liberté, ou gémir sans contrainte. »*

Bien qu'il fût trop fier pour l'admettre, le spectre de Clodius contribuait également à troubler son repos. À l'ouverture de la nouvelle session, un tribun du nom de Herennius voulut proposer au vote populaire, en assemblée sur le Champ de Mars, une loi permettant de faire agréer Clodius parmi les plébéiens. Cicéron ne s'en inquiéta pas : il savait que d'autres tribuns s'opposeraient aussitôt à cette mesure. Ce qui le troubla en revanche fut que Celer se déclara en faveur de cette loi et, après la levée de la séance, il alla le voir.

— Je croyais que tu étais opposé à ce que Clodius devienne plébéien ?

— Je le suis, mais Clodia ne cesse de me harceler jour et nuit avec cette histoire. De toute façon, le texte ne passera pas, alors j'espère simplement obtenir quelques semaines de répit. Ne t'inquiète pas, ajouta-t-il à voix basse. Si jamais les choses devaient dégénérer, je dirai ce que je pense vraiment.

Cette réponse ne rassura pas totalement Cicéron, et il chercha un moyen de pousser Celer à s'exprimer plus clairement. Le hasard voulut qu'une crise éclata en Gaule transalpine. Un grand nombre de

Germanis – cent vingt mille, rapportait-on – avaient franchi le Rhin et s'étaient installés sur la terre des Helvètes, une tribu guerrière dont la réaction fut de se déplacer à son tour vers l'ouest, à l'intérieur de la Gaule, pour y trouver de nouveaux territoires. Cette situation plaçait le sénat devant une situation difficile, et il fut décidé que les consuls devraient procéder aussitôt au tirage au sort pour l'attribution de la Gaule transalpine au cas où une action militaire se révélerait nécessaire. Ce gouvernement promettait d'être des plus fructueux, riche en possibilités de gloire et de fortune. Comme les deux consuls postulaient à l'obtention de cette province – l'homme de paille de Pompée, Afranius, était le collègue de Celer –, il incombait à Cicéron de procéder au tirage, et même si je n'irai pas jusqu'à dire qu'il le truqua – comme il l'avait déjà fait une fois pour Celer –, ce fut néanmoins Celer qui, cette fois encore, tira le jeton gagnant. Il s'empessa de le remercier. Quelques semaines plus tard en effet, lorsque Clodius rentra à Rome après la fin de sa questure en Sicile, il se présenta au sénat pour demander le droit de se ranger dans la plèbe, et ce fut Celer qui s'y opposa avec le plus de violence.

— Tu es né patricien, déclara-t-il, et si tu rejettes les droits que te confère ta naissance, tu vas détruire tous les codes du sang, de la famille et des traditions sur lesquels repose cette république !

Je me tenais à la porte du sénat lorsqu'il effectua cette volte-face, et le visage de Clodius afficha alors une expression de surprise et d'horreur totales.

— J'ai beau être né patricien, protesta-t-il, je ne veux pas mourir comme tel.

— Tu vas sans nul doute mourir patricien, rétorqua Celer, et si tu continues à suivre ce chemin, je te préviens franchement que cela t'arrivera inévitablement plus tôt que tu ne penses.

Le sénat émit un murmure d'étonnement en entendant cette menace, et même si Clodius fit mine de s'écarter d'un geste, il devait savoir que ses chances de devenir plébéen, et donc tribun, étaient en train de s'écrouler devant lui.

Cicéron était ravi. Il cessa dès lors de craindre Clodius et saisit imprudemment toutes les occasions de le tourmenter et le tourner en dérision. Je me souviens tout particulièrement d'une fois où, peu après cette scène, lui et Clodius se retrouvèrent ensemble à l'entrée du forum où ils accompagnaient des candidats aux élections. Inconsidérément, car il y avait du monde qui écoutait, Clodius saisit l'occasion de se vanter de ce qu'il était à présent le nouveau patron des Siciliens et comptait désormais leur réserver des places aux jeux.

— Je ne crois pas que tu aies jamais été en situation de faire cela, railla-t-il.

— Non, en effet, concéda Cicéron.

— C'est qu'il est plutôt difficile de se procurer de l'espace. Ma sœur, pourtant femme de consul et qui a tant à sa disposition, me donne tout au plus un pied.

— Allons, répliqua Cicéron, ne te plains pas ; tu sauras bien, quand tu le voudras, lui en faire lever deux.

C'était la première fois que j'entendais Cicéron faire une plaisanterie grivoise, et il la regretta par la suite comme n'étant « pas très consulaire ». Sur le moment, il fut assez satisfait car elle suscita des explosions de rire de la part de toute l'assistance, et fit prendre à Clodius une superbe nuance de pourpre sénatoriale. La réplique devint célèbre et fit le tour de la ville même si, heureusement, personne n'eut le courage de la répéter directement à Celer.

Puis, du jour au lendemain, tout changea et, comme d'habitude, le responsable en fut César – qui, bien qu'éloigné de Rome depuis bientôt un an, n'avait jamais vraiment quitté les pensées de Cicéron.

Un après-midi, vers la fin du mois de mai, Cicéron se tenait au premier rang de la curie, près de Pompée. Je ne sais plus pourquoi, il était arrivé tard, sinon, je suis certain qu'il aurait eu vent de ce qui se préparait. Là, il apprit la nouvelle en même temps que tout le monde. Une fois les *augures* pris, Celer se leva et annonça qu'une dépêche de César venait d'arriver d'Hispanie ultérieure, et qu'il se proposait de la lire.

— « *Au sénat et au peuple romain, de Gaius Julius César, imperator...* »

Au mot « *imperator* », un frisson d'excitation parcourut la chambre, et je vis Cicéron se redresser brusquement et échanger un regard avec Pompée.

— « *De Gaius Julius César, imperator, répéta Celer avec plus d'emphase encore, salutations. L'armée va bien. J'ai mené une légion et trois cohortes de l'autre côté des montagnes d'Herminius et pacifié des territoires situés de part et d'autre du fleuve Durus. Depuis Gades, j'ai dépêché une flottille et pris Brigantium, à sept cents milles au nord. J'ai soumis les Caléciens et les Lusitaniens et j'ai été salué comme imperator par mes soldats sur le champ de bataille. J'ai conclu des traités qui rapporteront un revenu annuel de vingt millions de sesterces au Trésor. La domination de Rome s'étend maintenant jusqu'aux côtes les plus lointaines de la mer Atlantique. Longue vie à la république.* »

César s'exprimait toujours de manière assez laconique et il fallut un moment au sénat pour saisir l'ampleur de ce qu'il venait d'entendre. César n'avait été chargé que de gouverner l'Hispanie ultérieure, province jugée plus ou moins pacifiée, mais il s'était débrouillé pour conquérir le pays voisin ! Son vieil allié Crassus se leva aussitôt et proposa que les victoires de César soient accueillies

par trois jours de grâces nationales. Pour une fois, Caton lui-même fut trop hébété pour protester, et la motion fut adoptée à l'unanimité. Puis les sénateurs s'éparpillèrent dans le chaud soleil. La plupart discutaient avec excitation de cet exploit formidable. À l'exception de Cicéron : au milieu de cette foule animée, il marchait avec la lenteur et les yeux baissés de quelqu'un qui suit une procession funèbre.

— Après avoir été tant de fois au cœur du scandale et au bord de la ruine, je le croyais fini, me glissa-t-il alors que nous arrivions à la porte, du moins pour une année ou deux.

Il me fit signe de le suivre, et me conduisit dans un coin ombragé du senaculum où nous ne tardâmes pas à être rejoints par Hortensius, Lucullus et Caton. Ils affichaient tous les trois une mine d'enterrement.

— Alors, quelle sera la prochaine étape pour César ? demanda sombrement Hortensius. Va-t-il se présenter au consulat ?

— Je dirais que cela ne fait aucun doute, non ? répondit Cicéron. Il peut sans problème se payer la campagne – s'il est prêt à donner vingt millions au Trésor, vous pouvez être sûrs qu'il en a gardé autant pour lui-même.

À cet instant, Pompée passa près d'eux, la mine pensive, et le petit groupe se tut jusqu'à ce qu'il soit assez loin pour ne plus les entendre.

— Voilà le Pharaon, commenta Cicéron à voix basse. Son grand esprit pesant va tourner comme une meule. En tout cas, je sais à quelle conclusion j'arriverais si j'étais à sa place.

— Qu'est-ce que tu ferais ? demanda Caton.

— Je proposerais un marché à César.

Les autres secouèrent tous la tête pour marquer leur désaccord.

— Cela ne se produira pas, assura Hortensius. Pompée ne supporte pas de voir quelqu'un d'autre lui prendre une part de sa gloire.

— Cette fois, il s'y fera, assura Cicéron. Vous n'avez pas voulu l'aider à faire ratifier ses lois alors que César va lui promettre la lune – n'importe quoi, pourvu que Pompée le soutienne aux élections.

— Pas cet été, en tout cas, décréta fermement Lucullus. Il y a trop de fleuves et de montagnes entre ici et l'Atlantique. César ne sera pas rentré à temps pour mettre son nom sur les listes.

— Et puis il y a autre chose, intervint Caton. César va vouloir un triomphe, et il devra rester hors les murs jusque-là.

— Et nous pourrions le maintenir là pendant des années, renchérit Lucullus, tout comme il m'a fait attendre pendant cinq ans. Ma vengeance pour cette insulte vaudra tous les délices.

Cicéron n'avait toujours pas l'air convaincu.

— Eh bien, peut-être. Mais l'expérience m'a appris à ne jamais

sous-estimer notre ami Gaius.

C'était une remarque judicieuse : une semaine plus tard, une seconde dépêche d'Hispanie ultérieure arrivait au sénat. Cette fois encore, Celer la lut à l'assemblée des sénateurs : du fait que les territoires nouvellement conquis étaient désormais entièrement soumis, César annonçait qu'il rentrait à Rome.

Caton se leva pour protester.

— Les propréteurs des provinces doivent rester en poste jusqu'à ce que le sénat leur donne la permission de les quitter, énonça-t-il. Je propose que nous sommions César de rester où il est.

— C'est un peu tard ! cria quelqu'un près de la porte. Je viens de le voir sur le Champ de Mars !

— C'est impossible, insista Caton, visiblement troublé. Aux dernières nouvelles, il se vantait de se trouver sur la côte atlantique.

Celer prit néanmoins la précaution d'envoyer un esclave au Champ de Mars pour vérifier la rumeur, et celui-ci revint une heure plus tard en annonçant que c'était vrai : César avait devancé son propre messenger et séjournait chez un ami, à l'extérieur de la cité.

La nouvelle plongea Rome dans une idolâtrie frénétique. Le lendemain, César envoya un émissaire au sénat pour demander qu'on lui accorde son triomphe en septembre et que, en attendant, on l'autorise à se présenter au consulat in absentia. Ils furent nombreux au sénat à vouloir accéder à sa requête car ils se rendaient bien compte que sa renommée, associée à sa richesse nouvelle, rendait la candidature de César quasi impossible à enrayer. Si l'on avait appelé au vote, ses partisans l'auraient sans aucun doute emporté. Par conséquent, jour après jour, dès que la motion était présentée devant le sénat, Caton prenait la parole et parlait jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour voter. Il fit un long discours sur la chute des rois de Rome. Il disserta interminablement sur les lois ancestrales. Il lassa tout le monde avec l'importance d'assurer un contrôle sénatorial sur les légions. Il réitéra ses avertissements concernant le dangereux précédent que constituerait le fait d'autoriser un candidat à postuler pour un mandat tout en détenant l'*imperium* militaire.

— Aujourd'hui, César demande le consulat, demain, il pourrait bien l'exiger.

Cicéron ne prit pas part directement au débat, mais montra son soutien à Caton en venant à la chambre chaque fois qu'il s'exprimait et en s'asseyant au premier rang le plus proche de lui. Le temps allait manquer à César, et il paraissait certain qu'il ne pourrait pas soumettre sa candidature dans les délais requis. Naturellement, tout le monde pensait qu'il préférerait le triomphe à la candidature. C'est ce que Pompée avait fait. C'est ce que tous les généraux victorieux de l'histoire romaine avaient toujours fait. Rien en effet ne pouvait

rivaliser avec la gloire d'un triomphe. Toutefois, César n'avait jamais été homme à confondre l'apparence du pouvoir avec son essence. Tard dans l'après-midi du quatrième jour d'obstruction parlementaire de Caton, alors que la curie était presque vide et que les longues ombres vertes de l'été commençaient à envahir les rangs déserts, César franchit le seuil de l'édifice. La vingtaine de sénateurs présents n'en crurent pas leurs yeux. Il avait retiré son uniforme et revêtu la toge.

César s'inclina devant la chaise et gagna sa place au premier rang, en face de Cicéron. Il salua poliment mon maître d'un signe de tête et s'assit pour écouter Caton. Pour une fois, le grand stoïcien fut à court de mots. N'ayant plus de raison de parler, il s'assit brusquement et, le mois suivant, César fut élu consul à l'unanimité des votes de toutes les centuries, et il fut le premier candidat à réussir cet exploit depuis Cicéron.

XVI

Rome tout entière était à présent impatiente de voir ce que César allait faire.

— La seule chose à laquelle on peut s'attendre, dit Cicéron, c'est à quelque chose d'inattendu.

Et il ne se trompait pas. Cela lui prit cinq mois, mais quand César se décida à agir, ce fut un coup de maître.

Vers la fin de l'année, un jour de décembre – soit peu de temps avant que César n'entre en charge –, Cicéron reçut la visite de Lucius Cornélius Balbus, personnage éminent venu d'Hispanie.

Ce personnage remarquable avait alors quarante ans. Né à Gades, d'origine phénicienne, c'était un négociant et il était très riche. Il avait le teint bistre, la barbe et les cheveux d'un noir de jais et les dents ainsi que le blanc des yeux aussi éclatants que de l'ivoire poli. Il s'exprimait avec vivacité et riait beaucoup, rejetant avec bonheur sa petite tête bien nette en arrière de sorte que les hommes les plus ennuyeux de Rome s'imaginaient pleins d'esprit après un moment passé en sa compagnie. Il avait le don particulier de s'attacher aux puissants de ce monde – d'abord Pompée, sous les ordres duquel il servit en Hispanie et qui s'arrangea pour lui faire obtenir la citoyenneté romaine, puis César, qui le repéra à Gades quand il était propréteur, le nomma préfet du génie pendant sa conquête de la Lusitanie, puis l'emmena avec lui à Rome pour être son chargé de mission. Balbus connaissait tout le monde, même si, au début, les gens ne voyaient pas qui il était, et, en cette matinée de décembre, il se précipita sur Cicéron, les mains tendues, comme s'il retrouvait son meilleur ami.

— Mon cher Cicéron, dit-il en latin avec un fort accent. Comment vas-tu ? Je ne t'ai jamais vu plus belle mine – et pourtant, tu as toujours bonne mine à chaque fois que je te vois !

— Alors je suppose que je ne change pas beaucoup, commenta Cicéron en lui faisant signe de s'asseoir. Et comment se porte César ?

— Il va merveilleusement bien, répondit Balbus, tout à fait merveilleusement. Il m'a prié de te transmettre ses amitiés, et l'assurance absolue qu'il est ton ami le plus dévoué et le plus sincère au monde.

— Alors nous ferions mieux de commencer à compter les cuillers, Tiron, dit Cicéron, sur quoi Balbus applaudit et se tordit

littéralement de rire.

— Ah ! elle est bien bonne – « compter les cuillers », vraiment ! Je le lui répéterai et ça va l'amuser. Les cuillers !

Il s'essuya les yeux et reprit son souffle.

— Mais sérieusement, Cicéron, quand César offre son amitié à quelqu'un, ce ne sont pas des paroles en l'air. Il considère que ce sont les actes, et non les mots, qui comptent en ce monde.

Cicéron avait encore une montagne de documents juridiques à lire.

— Balbus, dit-il avec lassitude, tu es de toute évidence venu me dire quelque chose... alors pourrais-tu avoir l'obligeance de simplement le dire ?

— Bien sûr. Tu es très occupé. Je m'en rends bien compte. Pardonne-moi, ajouta-t-il en pressant la main sur son cœur. César veut que je t'informe que Pompée et lui sont arrivés à un accord. Ils ont l'intention de régler une fois pour toutes cette question de réforme agraire.

Cicéron me coula un coup d'œil rapide : tout se passait exactement comme il l'avait prédit. S'adressant à Balbus, il demanda :

— Et quels sont les termes de cet accord ?

— Les terres publiques de Campanie seront réparties entre les légionnaires démobilisés de Pompée et les Romains pauvres qui désirent devenir agriculteurs. Une assemblée de vingt commissaires se chargera de procéder à la distribution. César souhaite tout particulièrement avoir ton soutien.

Cicéron émit un rire d'incrédulité.

— Mais c'est exactement le projet de loi qu'il a voulu faire passer au début de mon consulat et auquel je me suis opposé !

— Il y aura une grande différence, assura Balbus avec un sourire éclatant. Cela reste entre nous, d'accord ?

Ses sourcils dansèrent de plaisir. Il fit courir sa petite langue rose sur le bord de ses larges dents blanches.

— La commission officielle comptera vingt membres, mais il y aura un petit comité limité à cinq commissaires qui prendront toutes les décisions. César serait très honoré – vraiment très honoré – si tu acceptais d'en faire partie.

La proposition prit Cicéron au dépourvu.

— Ah oui vraiment ? Et qui seraient les quatre autres ?

— À part toi, il y aurait César, Pompée, un autre qui reste encore à choisir, et...

Balbus s'interrompit pour ménager son effet, pareil à un magicien s'apprêtant à faire surgir un oiseau exotique d'un panier vide.

— ... et Crassus.

Jusque-là, Cicéron avait traité le négociant avec une sorte de condescendance amicale – un peu comme un personnage de farce, un de ces intermédiaires suffisants qui surgissent souvent en politique. Mais il le considérait à présent avec étonnement.

— *Crassus* ? répéta-t-il. Mais *Crassus* tolère à peine de se trouver dans la même ville que *Pompée*. Comment va-t-il faire pour siéger avec lui dans une commission de cinq membres ?

— *Crassus* est un très bon ami de *César*. Et *Pompée* est aussi un très bon ami de *César*. *César* joue donc les marieuses, dans l'intérêt de l'État.

— Dans leur intérêt à eux, tu veux dire ! Ça ne marchera jamais.

— Cela marchera très certainement. Ils se sont rencontrés tous les trois et se sont mis d'accord. Et contre une telle alliance, rien d'autre à Rome ne pourra se dresser.

— Si tout est déjà réglé, en quoi serais-je utile ?

— En tant que Père de la Patrie, tu disposes d'une autorité unique.

— On me fait donc venir au dernier moment pour donner au tout une apparence de respectabilité ?

— Pas du tout, pas du tout. Tu serais un partenaire à part entière, absolument. *César* m'autorise à te dire qu'aucune grande décision concernant la direction de l'Empire ne serait prise sans que tu ne sois consulté avant.

— Donc, cette commission restreinte agira en fait comme le gouvernement exécutif de l'État ?

— Exactement.

— Et combien de temps durera-t-elle ?

— Pardon ?

— Quand sera-t-elle dissoute ?

— Elle ne sera jamais dissoute. Elle sera permanente.

— Mais c'est scandaleux ! Nous n'avons pas de précédent dans l'Histoire. Ce serait le premier pas en direction de la dictature !

— Mon cher *Cicéron*, vraiment !

— Nos élections annuelles perdraient tout leur sens. Les consuls deviendraient de simples marionnettes, le sénat pourrait aussi bien ne plus exister. Ce comité restreint contrôlerait l'attribution de toutes les terres et les impôts...

— Elle apporterait la stabilité...

— Ça deviendrait une kleptocratie.

— Serais-tu en train de repousser la proposition de *César* ?

— Dis à ton maître que j'apprécie sa considération et que je n'ai nul désir d'être autre chose que son ami, mais il ne s'agit pas là de quelque chose que je puisse accepter.

— Bon, dit *Balbus*, manifestement consterné, il sera très déçu –

en fait, cela va le peiner –, et il en sera de même pour Crassus et Pompée. Évidemment, ils veulent l'assurance que tu ne feras pas opposition.

— Je n'en doute pas !

— Oui, ils y tiennent. Ils ne cherchent pas la dissension, mais si elle doit survenir, tu dois comprendre qu'ils sont prêts à y faire face.

Cicéron fit un gros effort pour se contrôler.

— Tu peux leur dire que je me suis battu pendant plus d'une année pour le compte de Pompée afin d'assurer un règlement équitable à ses soldats – en dépit, dois-je ajouter, de l'opposition acharnée de Crassus. Tu peux leur dire que je ne reviendrai pas là-dessus. Mais je ne veux pas participer à un accord secret visant à établir un gouvernement par le biais d'une cabale. Cela reviendrait à ridiculiser tout ce que j'ai toujours défendu au cours de ma carrière. Je crois que tu trouveras la sortie tout seul.

Après le départ de Balbus, Cicéron resta un moment silencieux dans sa bibliothèque tandis que, sur la pointe des pieds, je remettais de l'ordre dans sa correspondance.

— Non mais tu imagines ? finit-il par me dire. M'envoyer ce marchand de tapis de Gades pour me proposer au rabais un cinquième de la république ! Notre César se figure qu'il est d'une grande noblesse alors qu'en réalité, c'est un escroc de la pire vulgarité.

— Il risque d'y avoir des problèmes, l'avertis-je.

— Eh bien, qu'il y ait des problèmes. Ça ne me fait pas peur.

Mais de toute évidence, il était mort de peur, et, à nouveau, cette qualité que j'appréciais le plus chez lui reprit soudain le dessus – sa détermination, quelles que fussent ses craintes et ses réticences, à faire au bout du compte ce qu'il estimait juste. Dès cet instant en effet, il avait dû comprendre que sa position à Rome allait devenir intenable. Il réfléchit encore un long moment puis me confia :

— Pendant tout le temps que ce maquereau d'Hispanie me parlait, je n'arrêtais pas de penser à ce que Calliope me dit dans mon poème autobiographique. Tu te souviens de ses paroles ?

Il ferma les yeux et me les récita :

*« Sois rival de toi-même et fidèle à ta gloire ;
De tes illustres faits ne garde la mémoire,
Que pour les relever par un nouvel éclat,
Et que tes derniers ans passent ton consulat. »*

— J'ai commis des erreurs, Tiron – tu les connais mieux que personne, inutile de les relever –, mais je ne suis ni comme Pompée, César ou Crassus. Quoi que j'aie fait, quelles que soient les erreurs que j'ai commises, je l'ai fait pour mon pays alors qu'ils n'agissent que par

intérêt personnel, même si cela implique d'aider un traître comme Catilina.

Il poussa un long soupir. Il paraissait presque surpris de se trouver des principes si fermes.

— Eh bien, voici pour moi la fin de tout ceci, je suppose : vieillesse tranquille, réconciliation avec mes ennemis, pouvoir, richesse, paix avec tout le monde...

Il croisa les bras et contempla ses pieds.

— C'est renoncer à beaucoup de choses, commentai-je.

— Beaucoup de choses, oui. Tu devrais peut-être courir après Balbus pour lui dire qu'en fin de compte, j'ai changé d'avis.

— Vraiment ?

Mon ton était plein d'espoir – j'aspirais désespérément à une vie plus tranquille – mais Cicéron ne parut pas m'entendre. Il poursuivit sa méditation sur le sens de l'Histoire et l'héroïsme et, au bout d'un moment, je me remis à trier sa correspondance.

Je pensais que « la Bête à Trois têtes », comme on allait surnommer le triumvirat de César, Pompée et Crassus, allait réitérer son offre, mais Cicéron n'en entendit plus parler. La semaine suivante, César fut élu consul et déposa rapidement son projet de loi agraire devant le sénat. J'observais la scène depuis l'entrée avec une foule de spectateurs agités lorsqu'il entreprit de demander aux sénateurs les plus importants leur opinion sur la proposition de loi. Il commença par Pompée. Naturellement, le grand homme approuva aussitôt et Crassus fit de même. Cicéron, appelé ensuite, émit de nombreuses réserves mais donna, sous l'œil attentif de César, son assentiment. Hortensius rejeta la loi. Lucullus rejeta la loi. Celer la rejeta aussi. Et quand, suivant la liste du gratin du sénat, César finit par arriver à Caton, celui-ci annonça son opposition. Mais au lieu de donner simplement son avis puis de se rasseoir, Caton poursuivit sa dénonciation, remontant jusqu'à la plus haute antiquité pour attester que les terres publiques devaient servir à la nation tout entière et ne devaient en aucun cas être morcelées par des politiciens de passage sans scrupule pour servir leurs propres intérêts. Au bout d'une heure, il apparut clairement qu'il n'avait aucunement l'intention de reprendre sa place et entendait, selon sa vieille habitude, parler jusqu'à la clôture de la séance.

César s'énerva de plus en plus et frappa du pied avec impatience. Il finit par se lever.

— Nous en avons assez entendu, dit-il, interrompant Caton au milieu d'une phrase. Assieds-toi, espèce de moulin à paroles moralisateur, et laisse les autres parler.

— Tout sénateur a le droit de parler autant qu'il le désire,

répliqua Caton. Tu devrais vérifier les lois de cette chambre si tu entends la présider, ajouta-t-il avant de reprendre le fil de son discours.

— Assieds-toi ! hurla César.

— Je ne me laisserai pas intimider par toi, décréta Caton, qui refusa de céder la parole.

Avez-vous déjà vu un rapace agiter la tête d'un côté puis de l'autre lorsqu'il détecte une proie potentielle ? Eh bien, c'est tout à fait ce qu'évoquait César en cet instant précis. Son profil d'aigle se pencha d'abord vers la gauche puis vers la droite, avant qu'il ne tende un long doigt pour faire signe à son licteur de tête. Il désigna Caton.

— Emmenez-le, ordonna-t-il d'une voix rauque.

Le licteur proxime paraissait hésiter.

— J'ai dit, répéta César d'une voix terrible, *emmenez-le !*

Le garde affolé ne se le fit pas dire deux fois. Il rassembla une demi-douzaine de ses collègues et descendit l'allée en direction de Caton, qui continua de parler alors même que les licteurs montaient sur les bancs pour s'emparer de lui. Deux hommes le saisirent chacun par un bras et le traînèrent vers la porte pendant qu'un autre rassemblait tous ses comptes du Trésor sous les yeux horrifiés des sénateurs.

— Que devons-nous faire de lui ? s'enquit le licteur proxime.

— Enfermez-le dans le *carcer*, décréta César, et qu'il fasse profiter les rats de sa sagesse.

Tandis qu'on poussait Caton hors de la curie, certains sénateurs commencèrent à s'élever contre un tel traitement. Le grand stoïque passa juste devant moi, sans résister mais sans cesser de vociférer au sujet d'un point obscur concernant les forêts campaniennes. Celer se leva de son banc et se précipita à sa suite, suivi de près par Lucullus puis par le propre collègue consulaire de César, Marcus Bibulus. Il me semble qu'une trentaine ou une quarantaine de sénateurs durent se joindre à la procession. César descendit de son estrade et tenta d'intercepter certains de ceux qui sortaient. Je me souviens de l'avoir vu attraper le bras du vieux Petreius, le commandant qui avait défait l'armée de Catilina à Pise.

— Petreius ! lança-t-il. Tu es un soldat, comme moi. Pourquoi pars-tu ?

— Parce que, répondit Petreius en se dégageant, je préférerais être en prison avec Caton qu'ici avec toi !

— Alors vas-y ! cria César dans son dos. Allez-y tous ! Mais souvenez-vous de ceci : tant que je serai consul, la volonté du peuple ne sera pas éludée par des subterfuges de procédure ou des coutumes ancestrales. Cette loi sera présentée au peuple, et, que cela vous plaise ou non, elle sera votée avant la fin du mois.

Il regagna sa chaise à grands pas et foudroya la chambre du regard, défiant quiconque de remettre en cause son autorité.

Cicéron, très mal à l'aise, resta à sa place tandis que l'appel reprenait et, après la séance, fut arrêté devant la curie par Hortensius, qui lui demanda sur un ton de reproche pourquoi il ne les avait pas suivis.

— Ne me fais pas grief d'une situation dans laquelle tu nous as mis, rétorqua Cicéron. Je vous ai tous avertis de ce qui se passerait si vous continuiez à traiter Pompée avec autant de mépris.

Je savais néanmoins qu'il était très gêné et, dès qu'il le put, il s'empessa de rentrer à la maison.

— J'ai réussi à me mettre tout le monde à dos, se plaignit-il pendant que nous gravissions la côte. Je ne tire aucun bénéfice de mon soutien à César, et ses ennemis m'accusent d'être un renégat. Décidément, je suis devenu un vrai génie de la politique !

En temps normal, César n'aurait jamais pu faire passer sa loi agraire ou aurait pour le moins dû faire des compromis. Il trouva d'abord et surtout une opposition de la part de son collègue au consulat, M. Bibulus, patricien fier et irascible qui avait eu le malheur de suivre la carrière des honneurs en même temps que César et avait donc été tellement éclipsé par lui que l'on ne se souvenait jamais de son nom.

— Je suis las de jouer les Pollux auprès de ce Castor, déclara-t-il un jour, plein de ressentiment, en jurant que maintenant qu'il était consul, ce serait différent.

César avait également contre lui pas moins de trois tribuns, Ancharius, Calvinus et Fannius, qui exercèrent chacun leur veto. Mais César était bien décidé à obtenir gain de cause, quel qu'en fût le prix, et il entama rien moins que la destruction délibérée de la constitution romaine – j'espère qu'il sera pour cela maudit à jamais par l'humanité tout entière.

D'abord, il intégra dans son projet de loi une clause exigeant que chaque sénateur prêtât serment – sous peine de mort – de ne jamais tenter d'abroger la loi une fois qu'elle serait promulguée. Puis il convoqua une assemblée publique à laquelle participèrent Pompée et Crassus. Cicéron se tenait avec les autres sénateurs et regarda Pompée se laisser convaincre de proférer, pour la première fois de sa longue carrière, une menace directe.

— Cette loi est juste, affirma-t-il. Mes hommes ont versé leur sang pour la terre romaine, et il n'est que justice qu'à leur retour, une partie de cette terre leur revienne en récompense.

— Soutiendrais-tu cette loi, lui demanda César non sans fourberie, au cas où ses adversaires emploieraient la violence pour

empêcher qu'elle ne soit reçue ?

— Si l'on vient avec l'épée s'opposer à cette loi, répondit Pompée, je viendrai pour la soutenir en apportant même, avec l'épée, le bouclier.

La foule poussa un rugissement de plaisir. Cicéron ne toléra pas d'en entendre davantage. Il se détourna et se fraya un chemin parmi les sénateurs pour quitter l'assemblée.

Les paroles de Pompée étaient en effet un appel aux armes. Quelques jours plus tard, il commença à remplir Rome de ses soldats. Il paya pour les faire venir de toute l'Italie et les installa dans des tentes à l'extérieur de la ville ou dans des logements bon marché dans la cité même. Ils firent entrer en fraude des armes illégales qu'ils dissimulèrent en attendant le dernier jour de janvier, date à laquelle la loi devait être votée par le peuple. Les sénateurs notoirement opposés à cette loi se faisaient insulter dans la rue, et leurs maisons recevaient des pierres.

L'homme qui orchestra cette campagne d'intimidation pour le compte de la Bête à Trois Têtes était le tribun P. Vatinius, qui passait pour être l'homme le plus laid de Rome. Il avait attrapé la scrofule lorsqu'il était enfant et avait la figure et le cou couverts d'écrouelles bleuâtres. Il avait également le cheveu rare et les jambes torses, de sorte qu'il marchait les genoux écartés, comme s'il venait de faire une longue course à cheval ou bien s'était souillé. Curieusement, il était doté d'un charme certain et se moquait bien de ce qu'on pouvait dire de lui : il accueillait toujours les plaisanteries de ses ennemis concernant son physique par d'autres, bien plus drôles, de son cru. Les hommes de Pompée lui étaient fidèles, et le peuple aussi. Il organisa de nombreux rassemblements publics en faveur de la loi de César et fit même venir le consul Bibulus pour être interrogé à la tribune aux harangues. Bibulus était pour le moins d'un caractère emporté, et Vatinius le savait, aussi fit-il lier ensemble par ses gens des bancs de bois, pour constituer un pont reliant les rostres au *carcer*. Et lorsque, comme prévu, Bibulus dénonça la loi agraire en termes des plus violents – « Ta loi ne passera pas cette année, pas même si vous voulez tous l'adopter ! » –, Vatinius le fit arrêter et emmener par le pont jusqu'à la prison, comme un otage des pirates contraint de subir le supplice de la planche.

Cicéron assista à la plus grande partie de ces événements depuis son jardin, emmitoufflé dans un manteau pour se garder du froid de janvier. Il se sentait très déprimé et s'efforça de rester en dehors de tout cela. De toute façon, il ne tarda pas à avoir des problèmes plus pressants à régler.

Un matin, au milieu de tout ce tumulte, j'ouvris la porte et trouvai Antonius Hybrida en train d'attendre dans la rue. Cela faisait

plus de trois ans que je ne l'avais pas vu, et je ne le reconnus pas tout de suite. La bonne chère et le vin de Macédoine l'avaient fait beaucoup grossir tout en lui donnant le teint plus fleuri encore, produisant l'impression qu'il avait été tout entier recouvert d'une couche de graisse d'un rouge brouillé. Je le conduisis dans la bibliothèque, et Cicéron sursauta comme s'il avait vu un fantôme, ce qui, d'une certaine façon, n'était pas faux car c'était bien son passé qui revenait le hanter – et lui réclamer vengeance. Au début de son consulat, alors que les deux hommes venaient d'arriver à une entente, Cicéron avait donné à Hybrida son accord écrit que, si jamais il était poursuivi, il lui servirait d'avocat, et maintenant son ancien collègue venait réclamer son dû. Il avait amené avec lui un esclave qui portait l'acte d'accusation, et Hybrida le remit à Cicéron d'une main qui tremblait si violemment que je craignis qu'il ne nous fît une attaque. Cicéron présenta le document à la lumière pour l'étudier.

— Quand cela a-t-il été délivré ?

— Aujourd'hui.

— Tu sais de quoi il s'agit, n'est-ce pas ?

— Non. C'est pour ça que je t'ai apporté cette saloperie tout de suite. Je n'ai jamais compris un traître mot à tout ce charabia juridique.

— C'est une assignation pour trahison, dit Cicéron en examinant le document avec un étonnement grandissant. C'est étrange. J'aurais cru qu'ils te poursuivraient pour corruption.

— Dis donc, Cicéron, il n'y aurait pas moyen d'avoir un peu de vin, par hasard ?

— Attends un peu. Essayons d'avoir les idées claires pendant un petit moment pour démêler tout ça. Il est écrit ici que tu as perdu une armée en Histria.

— Seulement l'infanterie.

— Seulement l'infanterie ! s'esclaffa Cicéron. Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a un an.

— Qui se charge de la partie plaignante ? A-t-on désigné quelqu'un ?

— Oui. Il a prêté serment hier. C'est ton petit protégé – tu sais, ce jeune freluquet de Caelius Rufus.

Cicéron reçut la nouvelle comme un coup. Il était de notoriété publique que Rufus s'était brouillé avec son ancien mentor. Mais qu'il choisît pour sa première véritable incursion dans la vie publique de poursuivre le collègue consulaire de Cicéron – ce n'était ni plus ni moins qu'un acte de trahison. Cicéron fut tellement pris de court qu'il dut s'asseoir.

— Je croyais que c'était Pompée qui était le plus décidé à te

faire passer en procès ?

— C'est le cas.

— Alors pourquoi laisse-t-il Rufus se faire les dents sur une affaire aussi importante ?

— Je ne sais pas. Et ce vin, maintenant ?

— Oublie cette saleté de vin pendant une minute.

Cicéron roula l'assignation et s'assit un instant, la tapotant contre la paume de sa main.

— Ça ne me plaît pas. Rufus sait beaucoup de choses sur moi. Il pourrait mentionner toutes sortes de détails.

Il lâcha le rouleau sur les genoux d'Hybrida.

— Je crois que tu devrais trouver quelqu'un d'autre pour te défendre.

— Mais c'est toi que je veux ! Tu es le meilleur. Nous avons un accord, tu te rappelles ? Je te donnais une partie des revenus et tu me protégeais des poursuites.

— J'ai accepté de te défendre si jamais tu étais poursuivi pour corruption. Je n'ai jamais parlé de trahison.

— Ce n'est pas vrai. Tu manques à ta parole.

— Écoute, Hybrida, je témoignerai en ta faveur, mais tout cela pourrait bien être un piège – tendu par César, probablement, ou par Crassus – et je serais stupide de m'y précipiter.

Les yeux d'Hybrida, bien qu'ils fussent à présent profondément enfoncés dans la graisse, étaient toujours aussi bleus, pareils à des saphirs sertis dans la glaise rouge.

— Il paraît que tu as fait ton chemin. Des maisons partout.

— Ne cherche pas à me menacer, l'avertit Cicéron avec un geste las.

— Très joli tout ça, poursuivit Hybrida en désignant la bibliothèque. Les gens savent comment tu as obtenu l'argent pour te le payer ?

— Je te préviens : je pourrais tout aussi bien témoigner contre toi que pour ta défense.

Mais sa menace sonnait creux et Cicéron dut le sentir car il se passa soudain la main sur le visage, comme s'il essayait de dissiper une vision inquiétante.

— Je crois que tu devrais prendre un verre avec moi, commenta Hybrida avec un profond soulagement. Les choses semblent toujours aller mieux après une coupe de vin.

Le soir précédent le vote sur la loi agraire de César, nous entendîmes beaucoup de bruit en provenance du forum – des coups de marteau et des frottements de scie, des chants d'ivrognes, des acclamations, des cris, des bris de vaisselle. À l'aube, un voile de

fumée brune flottait au-dessus de la zone située derrière le temple de Castor, où devait avoir lieu le vote.

Cicéron s'habilla avec soin et descendit au forum, accompagné par deux gardes, deux membres de son personnel – moi-même et un autre secrétaire – et une demi-douzaine de clients qui désiraient être vus avec lui. Les rues et les ruelles conduisant à l'aire de vote grouillaient de monde. Nombre de citoyens s'écartaient en reconnaissant Cicéron pour le laisser passer. Mais il y en avait tout autant qui bloquaient délibérément le passage et devaient être repoussés par les gardes. Nous eûmes beaucoup de mal à avancer et, le temps que nous trouvions un endroit qui donnait sur les marches du temple, César avait commencé à parler. Il nous fut impossible de saisir plus de quelques mots. Une véritable multitude, des milliers de personnes, nous séparaient de lui. La majorité semblait être d'anciens soldats qui avaient passé la nuit là et avaient allumé du feu pour se faire à manger et se tenir chaud.

— Ces hommes n'assistent pas à cette assemblée, commenta Cicéron, ils l'occupent.

Au bout d'un moment, nous commençâmes à entendre du mouvement en provenance de la via Sacra, de l'autre côté de l'endroit où nous nous tenions dans la foule, et le bruit courut bientôt que Bibulus venait d'arriver avec les trois tribuns qui avaient l'intention de s'opposer au vote. C'était une action d'une bravoure formidable de leur part. Partout autour de nous, des hommes tiraient des poignards, voire des glaives de sous leurs vêtements. Bibulus et ses partisans avaient de toute évidence des difficultés à atteindre les marches du temple. Nous ne pouvions pas les voir mais suivions leur progression en repérant l'origine des cris et les rangées de poings qui volaient en tous sens. Les tribuns furent bientôt assommés et évacués, mais Bibulus et, derrière lui, Caton – qui avait été libéré de prison –, finirent enfin par arriver à destination.

Écartant les mains qui tentaient de le retenir, il monta sur l'estrade. Sa toge, déchirée, lui découvrait les épaules et il avait du sang qui lui coulait sur le visage. César lui jeta un bref coup d'œil et continua de parler. La fureur de la foule était assourdissante. Bibulus désigna les cieux puis fit le geste de se trancher la gorge. Il répéta son manège plusieurs fois, jusqu'à ce que son message fût clair : au titre de consul, il avait observé les cieux et déclarait que les auspices étant défavorables, aucune affaire publique ne pouvait être traitée. César continua cependant de l'ignorer. Deux personnages massifs montèrent alors sur l'estrade avec un grand baquet, de ceux qu'on utilise pour collecter l'eau de pluie. Ils le soulevèrent alors au-dessus de sa tête et le renversèrent. Je suppose que la foule avait dû s'en servir toute la nuit pour se soulager car le récipient était rempli d'une fange brunâtre

et nauséabonde, et Bibulus en fut complètement trempé. Il voulut reculer, dérapa et, ses jambes glissant sous lui, tomba lourdement sur son postérieur. Pendant un moment, il demeura trop étourdi pour bouger. Mais il vit alors qu'on apportait un autre baquet sur l'estrade et détala – je ne peux pas le lui reprocher – sous les rires moqueurs de milliers de citoyens. Ses partisans et lui fuirent le forum et trouvèrent refuge dans le temple de Jupiter Stator – celui-là même d'où Cicéron avait chassé Catilina par ses paroles virulentes.

Ce fut donc dans les circonstances les plus méprisables que fut promulguée la grande loi de réforme agraire proposée par César, qui attribuait des fermes aux vingt mille soldats de Pompée et, par la suite, à tous les citoyens nécessiteux qui pouvaient prouver qu'ils étaient pères d'au moins trois enfants. Cicéron ne resta pas pour le vote, qui était joué d'avance, mais rentra furtivement chez lui et se sentit tellement déprimé qu'il évita toute compagnie, y compris celle de Terentia.

Le lendemain, les soldats de Pompée occupaient à nouveau la rue. Ils avaient passé la nuit à fêter l'événement et concentraient maintenant toute leur attention sur le sénat, se rassemblant au forum pour voir si la curie allait oser remettre en cause la légalité des opérations de la veille. Ils laissaient entre leurs rangs un passage étroit, juste assez large pour permettre à trois ou quatre hommes de marcher de front, et je trouvai très intimidant de circuler aussi près d'eux au côté de Cicéron, même si leurs apostrophes étaient plutôt amicales : « Vas-y, Cicéron ! », « Cicéron, ne nous oublie pas ! » Dans la curie, je n'avais jamais vu une assemblée aussi abattue. C'était le premier jour du mois, et Bibulus, qui avait un bandage autour de la tête, occupait la chaise curule. Il se leva aussitôt et demanda que la chambre condamne les violences honteuses de la veille. Puis il insista pour que la loi fût déclarée invalide du fait que les auspices avaient été déclarés défavorables. Mais personne ne voulait aller jusque-là – pas avec plusieurs milliers d'hommes armés dehors. Confronté à leur silence, Bibulus s'emporta.

— Le gouvernement de cette république n'est plus qu'un simulacre, hurla-t-il, et je ne veux plus y prendre la moindre part ! Vous vous êtes montrés indignes du nom du sénat romain. Je ne vous convoquerai plus à la moindre séance les jours où je serai consul en exercice. Restez chez vous, pères conscrits, comme je vais le faire, et consultez votre âme pour vous demander si vous avez joué votre rôle avec honneur.

Nombre de ses auditeurs courbèrent la tête, remplis de honte. Mais César, qui était assis entre Crassus et Pompée et écoutait son discours avec un petit sourire, se leva aussitôt et déclara :

— Avant que Marcus Bibulus et son âme ne quittent cette salle,

et que cette séance ne soit close pour un mois, je vous rappellerai, pères conscrits, que la loi nous oblige à prêter serment de la faire respecter. Je propose donc que nous allions tous ensemble, comme un seul corps, sur le Capitole, pour prêter serment et montrer ainsi publiquement notre unité avec le peuple.

Caton bondit. Il avait un bras en écharpe.

— C'est une honte ! protesta-t-il, sans doute piqué d'avoir été temporairement devancé par Bibulus sur le terrain de la morale. Je ne validerai pas ta loi illégale !

— Ni moi non plus, renchérit Celer, qui avait retardé son départ pour la Gaule transalpine dans le seul but de s'opposer à César.

Plusieurs autres joignirent leurs voix aux réfractaires, parmi lesquels je repérai le jeune Marcus Favonius, qui était un disciple de Caton, et l'ancien consul Lucius Gellius, qui avait largement dépassé les soixante-dix ans.

— Alors ce sera à vos risques et périls, commenta César en haussant les épaules. Mais souvenez-vous : la peine prévue pour qui refuse de se soumettre à la loi peut être la mort.

Je ne pensais pas que Cicéron allait s'exprimer, mais il se leva très lentement et, comme un hommage rendu à son autorité, l'assemblée tout entière fit aussitôt silence.

— Je ne déplore ni ne condamne pas tant la loi de cet homme, déclara-t-il en regardant directement César, que les méthodes par lesquelles il nous l'a imposée. Néanmoins, poursuivit-il en se tournant vers le reste des sénateurs, c'est la loi, le peuple y est favorable et elle exige de nous que nous prêtions serment. Je préviens donc Caton et Celer, et tous ceux de mes amis qui envisagent de devenir des héros morts, que le peuple ne comprendra pas votre action car on ne peut contrer l'illégalité par l'illégalité et espérer inspirer le respect. Une époque difficile nous attend, pères conscrits, et même si vous avez l'impression de ne plus avoir besoin de Rome, Rome a besoin de vous. Gardez-vous pour les combats à venir au lieu de vous sacrifier inutilement pour une cause déjà perdue.

Ce fut un discours très efficace, et lorsque les sénateurs sortirent en rang de la curie, ils suivirent presque tous le Père de la Patrie au Capitole, où ils devaient jurer devant Jupiter. Lorsque les légionnaires de Pompée virent ce que le sénat s'apprêtait à faire, ils l'acclamèrent bien haut (Bibulus, Caton et Celer s'y rendirent plus tard, quand personne ne regardait). La pierre sacrée de Jupiter, tombée des cieux bien des siècles auparavant, fut sortie du grand temple, et les sénateurs posèrent les uns après les autres la main dessus en jurant d'obéir à la loi. Cependant, César, bien qu'il eût obtenu ce qu'il désirait, était visiblement troublé. Je le vis même s'approcher de Cicéron et le prendre à part pour lui parler avec la plus grande

gravité. Je demandai par la suite à Cicéron ce qu'il lui avait dit.

— Il m'a remercié pour mon intervention au sénat, me répondit Cicéron, mais il a ajouté qu'il n'avait guère apprécié le ton de mes remarques et qu'il espérait que je ne projetais pas de lui nuire, ni à lui ni à Pompée, parce qu'il serait alors contraint de riposter et que cela lui ferait beaucoup de peine. Il a précisé qu'il m'avait donné ma chance de faire partie de son administration et que je l'avais refusée. Je dois donc à présent en supporter les conséquences. Que penses-tu de cette impudence ?

Il jura copieusement, ce qui ne lui ressemblait guère, et ajouta :

— Catulus avait raison : j'aurais dû trancher la tête de ce serpent quand j'en ai eu l'occasion.

XVII

Malgré sa rancœur, Cicéron demeura en dehors de la politique pendant le reste du mois – ce qui lui fut facilité par l'annulation des séances de la chambre. Bibulus s'enferma en effet chez lui et refusa de sortir. César réagit en annonçant qu'il gouvernerait par le biais d'assemblées populaires que Vatinius convoquerait pour lui en qualité de tribun. Bibulus riposta en faisant savoir qu'il passait tout son temps sur son toit à examiner les *augures*, et qu'ils étaient constamment défavorables, impliquant par là qu'aucune affaire officielle ne pouvait être traitée. César répliqua en organisant des manifestations intempestives dans la rue, devant la maison de Bibulus, et en continuant de faire voter ses lois par des assemblées populaires sans tenir compte des avertissements de son collègue. (Cicéron fit remarquer non sans esprit que Rome semblait vivre sous le consulat de Jules et de César.) Dit comme cela, un tel gouvernement pourrait paraître légitime – se soumettre à la volonté populaire : quoi de plus juste ? –, mais en réalité, « le peuple » se résumait à la populace contrôlée par Vatinius, et tous ceux qui s'opposaient à la volonté de César étaient rapidement réduits au silence. Bien qu'elle n'en portât pas le nom, Rome était bel et bien devenue une dictature, et les sénateurs les plus respectables étaient épouvantés. Mais comme Pompée et Crassus soutenaient tous les deux César, personne n'osait s'élever contre lui.

Cicéron aurait préféré se confiner dans sa bibliothèque et continuer d'éviter les ennuis, mais, vers la fin du mois de mars, au milieu de toute cette agitation, il fut obligé de se rendre au forum pour défendre Hybrida, accusé de trahison. À son grand embarras, le procès devait se dérouler dans le *comitium*, juste devant la curie. Les gradins incurvés des rostres, qui s'élevaient tels les sièges d'un amphithéâtre, avaient été fermés par un cordon pour servir de tribunal, et une grande foule s'était déjà rassemblée tout autour, impatiente de découvrir quelle défense le célèbre orateur allait bien pouvoir trouver pour un client aussi manifestement coupable.

— Alors, Tiron, me souffla-t-il tandis que j'ouvrais ma cassette à documents pour lui donner ses notes, voilà la preuve que les dieux ont le sens de l'humour : me faire venir justement ici, pour servir d'avocat à cette crapule !

Il se retourna et adressa un sourire à Hybrida, qui se hissait

péniblement sur l'estrade.

— Salut à toi, Hybrida. J'espère que tu as évité le vin au petit déjeuner, comme tu me l'as promis ? Nous avons besoin de toutes nos facultés, aujourd'hui.

— Bien sûr, répliqua Hybrida, mais il paraissait manifeste à la façon dont il trébuchait sur les marches et à sa voix pâteuse qu'il n'avait pas été aussi sobre qu'il le prétendait.

À part moi et son équipe de secrétaires habituels, Cicéron avait aussi amené avec lui son gendre, Frugi, pour le seconder. Rufus, au contraire, se présenta seul, et à l'instant où je le vis traverser le *comitium* dans notre direction, le peu de confiance que j'avais encore s'évanouit. Il n'avait pas encore vingt-trois ans et venait de passer un an en Afrique au service du gouverneur. Ce n'était encore qu'un garçon quand il était parti, mais c'était un homme qui était revenu, et je songeai que le contraste entre ce grand accusateur bronzé et le gros Hybrida décati valait bien une dizaine de jurés avant même que le procès n'ait commencé. Et Cicéron non plus ne soutenait guère la comparaison. Il avait deux fois l'âge de Rufus et, lorsqu'il s'approcha de son adversaire pour lui serrer la main et lui souhaiter bonne chance, il parut voûté et accablé par les soucis. On aurait dit une scène sur un mur des bains : Juventus contre Senex, avec, derrière eux, soixante jurés répartis par tiers dans les gradins et le prêteur, le hautain Cornélius Lentulus Clodianus, siégeant entre eux en tant que juge.

Rufus fut prié de présenter en premier son réquisitoire, et il apparut bientôt évident qu'il avait étudié auprès de Cicéron beaucoup plus attentivement qu'aucun de nous ne l'aurions cru. Son accusation s'articulait en cinq parties : primo, qu'Hybrida avait consacré toute son énergie à extorquer le plus d'argent possible de la Macédoine ; secundo, que les revenus qui auraient dû aller à son armée avaient été détournés pour atterrir dans sa poche ; tertio, qu'il avait négligé ses devoirs de commandant militaire durant une expédition sur la mer Noire visant à punir des tribus rebelles ; quarto, qu'il avait fait preuve de poltronnerie sur le champ de bataille en fuyant devant l'ennemi ; et enfin quinto, qu'en raison de son incompétence, l'empire avait perdu la région autour d'Histria, dans le Bas-Danube. Il exposa ces chefs d'accusation avec un mélange d'outrage moralisateur et d'humour malicieux qui était digne du meilleur de son maître. Je me souviens tout particulièrement de son compte rendu imagé du manquement à son devoir d'Hybrida au matin de la bataille contre les rebelles.

— Ils trouvèrent l'homme étendu, ivre mort, dit-il en passant derrière Hybrida et en le montrant comme une pièce d'exposition, ronflant de toute la force de ses poumons et rotant à l'envi tandis que les dames distinguées qui partageaient ses appartements étaient

vautrées sur tous les lits, d'autres dames gisant un peu partout par terre. À moitié morts de terreur et sachant maintenant que l'ennemi approchait, ils tentèrent de réveiller Hybrida. Ils crièrent son nom et cherchèrent en vain à le soulever par le cou. Certains lui susurrèrent des flatteries à l'oreille, un ou deux essayèrent les gifles. Il reconnut leurs voix et leurs mains et tenta de mettre ses bras autour du cou de qui passait à sa portée. Il était trop excité pour dormir, et trop ivre pour rester éveillé : hébété, à moitié assoupi, il passa alternativement des bras de ses centurions à ceux de ses concubines.

Et tout cela, remarquez, sans une seule note. C'était déjà en soi un véritable désastre pour la défense. Mais les principaux témoins appelés par la partie plaignante – dont plusieurs commandants de l'armée d'Hybrida, deux de ses maîtresses et son intendant – se révélèrent encore plus dévastateurs. À la fin de la journée, Cicéron félicita Rufus pour sa performance et conseilla le soir même à son client déprimé de vendre sa propriété à Rome au meilleur prix qu'il pourrait en tirer et de convertir la somme en bijoux ou autres valeurs qu'il pourrait emporter facilement avec lui en exil.

— Tu dois te préparer au pire.

Je ne vous donnerai pas tous les détails du procès. Il suffit de dire que Cicéron eut beau tenter tous les stratagèmes qu'il connaissait pour discréditer les arguments de Rufus, il ne les égratigna même pas, et les témoins qu'Hybrida fit venir pour sa défense s'avérèrent uniformément peu convaincants – il s'agissait principalement de vieux compagnons de beuverie, ou de fonctionnaires qu'il avait payés pour mentir. À la fin du quatrième jour, la seule question qui se posait était : Cicéron devait-il appeler Hybrida à témoigner, dans l'espoir au moins de lui attirer la sympathie de certains membres du jury, ou Hybrida devait-il sauver les meubles, quitter Rome discrètement avant le verdict et s'épargner ainsi l'humiliation d'être raillé par toute la ville ? Cicéron emmena Hybrida dans la bibliothèque pour prendre une décision.

— Qu'est-ce que je devrais faire, d'après toi ? demanda Hybrida.

— Je partirais, répondit Cicéron, qui cherchait désespérément à mettre fin à cette épreuve. Il est possible que ton témoignage empire encore les choses. Pourquoi donner cette satisfaction à Rufus ?

Hybrida s'effondra.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait à ce jeune homme pour qu'il cherche à me détruire comme ça ?

Des larmes d'apitoiement sur lui-même coulèrent sur ses joues rebondies.

— Allons, Hybrida, reprends-toi et pense à tes illustres ancêtres, dit Cicéron en se penchant pour lui tapoter le genou. Et puis, il ne t'en veut pas personnellement. C'est simplement un jeune provincial

intelligent et ambitieux qui cherche à faire son chemin. Par bien des côtés, il me fait penser à moi au même âge. Malheureusement, il se trouve que tu pouvais lui fournir le meilleur moyen de se faire un nom – comme ça a été le cas pour moi avec Verrès.

— Qu'il aille se faire voir ! déclara brusquement Hybrida en se redressant. Je vais témoigner.

— Tu es certain que tu es en état ? Ce genre d'interrogatoire pourrait se révéler assez brutal.

— Tu as entrepris de me défendre, répondit Hybrida, retrouvant enfin un peu de son courage d'antan, alors je veux me battre pour me défendre, même si je dois perdre.

— Très bien, commenta Cicéron en faisant de son mieux pour dissimuler sa déception. Dans ce cas, nous devons préparer ton témoignage, et cela va nous prendre un moment. Tiron, tu ferais mieux d'aller chercher du vin pour le sénateur.

— Non, décréta fermement Hybrida. Pas de vin ce soir. J'ai passé toute ma carrière ivre, au moins la terminerai-je sobre.

Nous travaillâmes donc tard à répéter les questions que Cicéron lui poserait et les réponses qu'Hybrida devrait donner. Cicéron joua ensuite le rôle de Rufus et posa à son ancien collègue les questions les plus déplaisantes qui lui venaient à l'esprit, l'aidant à concevoir les réponses les moins compromettantes. Je fus surpris de constater qu'Hybrida pouvait avoir l'esprit très vif quand il le voulait. Les deux hommes se couchèrent à minuit – Hybrida dormit sous le toit de Cicéron – et se levèrent à l'aube pour reprendre leur entraînement. Plus tard, alors que nous nous rendions au tribunal derrière Hybrida et sa suite, Cicéron me glissa :

— Je commence à comprendre comment il a pu s'élever si haut au départ. Si seulement il avait pu se ressaisir plus tôt, il ne serait pas aussi près de la ruine à présent.

Lorsque nous arrivâmes au *comitium*, Hybrida lança joyeusement :

— Ça me rappelle l'époque de notre consulat, Cicéron, quand nous nous serrions les coudes pour sauver la république !

Les deux hommes montèrent alors sur l'estrade où la cour les attendait, et quand Cicéron annonça qu'il appelait Hybrida à témoigner, un mouvement d'excitation parcourut le jury. Je vis Rufus s'avancer sur son siège et chuchoter quelque chose à l'oreille de son secrétaire, qui se munit alors de son style.

Hybrida prêta serment rapidement, et Cicéron lui posa les questions qu'ils avaient préparées. Il commença par l'interroger sur sa carrière militaire sous Sylla, un quart de siècle plus tôt, et insista principalement sur sa loyauté envers l'État au moment de la conspiration de Catilina.

— Tu as mis de côté toute considération d'amitié passée, n'est-ce pas, demanda Cicéron, pour prendre le commandement des légions du sénat et finir par écraser le traître ?

— Absolument.

— Et tu as fait parvenir la tête du monstre au sénat pour attester de ta victoire ?

— Oui.

— Écoutez bien, citoyens, dit Cicéron en s'adressant au jury. Est-ce là l'acte d'un traître ? Le jeune Rufus ici présent a soutenu Catilina – qu'il ose le nier – et a fui Rome pour éviter d'avoir à partager son sort. Et pourtant, il a aujourd'hui l'outrecuidance de revenir subrepticement dans la cité et d'accuser de trahison celui-là même qui nous a sauvés du désastre !

Il se retourna vers Hybrida.

— Après avoir vaincu Catilina, tu m'as déchargé du fardeau d'avoir à gouverner la Macédoine afin que je puisse me consacrer à finir d'éteindre les dernières braises de la conspiration, c'est bien cela ?

— Tout à fait.

L'interrogatoire se poursuivit ainsi, Cicéron conduisant son client tout au long de son témoignage, tel un père conduit son enfant par la main. Il lui fit décrire comment il avait tiré des recettes de la Macédoine par des moyens parfaitement légaux, justifiés jusqu'au moindre sou, levé et équipé deux légions qu'il avait menées dans une expédition périlleuse à l'est, dans les montagnes de la mer Noire. Il dressa un tableau terrifiant de tribus guerrières – Gètes, Bastarnes, Histriens – harcelant les colonnes romaines qui suivaient la vallée du Danube.

— La partie plaignante prétend que lorsque tu as appris qu'il y avait une grande armée ennemie devant, tu as séparé tes forces en deux et emmené la cavalerie se mettre en sûreté avec toi pendant que tu laissais l'infanterie sans défense. Est-ce vrai ?

— Pas du tout.

— Tu poursuivais en réalité l'armée histrienne, c'est bien cela ?

— C'est exact.

— Et pendant que tu étais entraîné au loin, l'armée bastarne a franchi le Danube et attaqué l'infanterie par l'arrière ?

— C'est vrai.

— Et il n'y a rien que tu pouvais faire ?

— J'ai bien peur que non.

Hybrida baissa la tête et s'essuya les yeux, comme Cicéron le lui avait indiqué.

— Tu dois avoir perdu beaucoup de camarades et d'amis entre les mains de ces barbares ?

— Oui, beaucoup.

Après une longue pause durant laquelle le silence fut absolu dans le tribunal, Cicéron se tourna vers le jury.

— Romains, les aléas de la guerre peuvent se révéler cruels et capricieux. Mais cela n'a rien à voir avec de la trahison.

Lorsqu'il alla se rasseoir, il y eut des applaudissements nourris, non seulement dans la foule, mais de la part du jury lui-même, et, pour la première fois, je me laissai aller à espérer que le savoir-faire de Cicéron en tant qu'avocat allait une fois encore sauver la situation. Rufus sourit et prit une gorgée de vin coupé d'eau avant de se lever. Il avait, tel un athlète, l'habitude de détendre les épaules en liant ses mains derrière sa nuque pour faire pivoter la partie supérieure de son torse d'un côté puis de l'autre. En le voyant faire ce mouvement juste avant de procéder à l'interrogatoire, j'eus l'impression que les années se dissolvaient soudain et me rappelai quand Cicéron l'envoyait faire des courses en ville ou le taquinait sur ses vêtements trop lâches et ses cheveux trop longs. Je repensai à ce sale gosse qui me dérobaient de l'argent et passait la nuit dehors à boire et à jouer, et au fait qu'on n'arrivait jamais à se fâcher très longtemps contre lui. Sur quels chemins tortueux l'ambition avait-elle poussé chacun d'entre nous pour nous amener ici ?

Rufus s'approcha du témoin d'un pas nonchalant. Il semblait parfaitement détendu. Il aurait tout aussi bien pu aborder un ami dans une taverne.

— As-tu bonne mémoire, Antonius Hybrida ?

— Oui.

— Fort bien. Je suppose alors que tu te rappelles ton esclave qui a été assassiné à la veille de ton consulat ?

Une expression de grande perplexité passa sur le visage d'Hybrida, qui jeta un coup d'œil interrogateur à Cicéron.

— Je ne suis pas sûr. Il y a tant d'esclaves qui vont et viennent...

— Mais tu te rappelles sûrement cet esclave-là ? insista Rufus. Smyrniote ? Une douzaine d'années ? On a jeté son corps dans le Tibre. Cicéron était là quand on a retrouvé sa dépouille. On lui avait tranché la gorge et on l'avait éviscéré.

Un cri d'horreur parcourut le tribunal et j'eus soudain la bouche sèche, non seulement en repensant à ce pauvre gosse, mais aussi en comprenant où cette suite de questions pouvait conduire. Cicéron le comprit aussi. Il bondit au secours de son client.

— Cela est totalement hors de propos, n'est-ce pas ? La mort d'un esclave remontant à plus de quatre ans n'a aucun rapport avec une bataille perdue sur les bords de la mer Noire.

— Que l'accusation pose sa question, décréta Clodianus, qui ajouta sentencieusement : L'expérience m'a montré que toutes sortes

de choses peuvent être liées.

— Je crois en effet me souvenir de quelque chose de ce genre, répondit Hybrida sans cesser de jeter des coups d'œil désespérés vers Cicéron.

— Je l'espère bien, répliqua Rufus. Ce n'est pas tous les jours qu'on procède devant nous à un sacrifice humain ! Même pour toi, malgré toutes tes abominations, j'aurais cru que c'était exceptionnel !

— Je n'ai jamais entendu parler de sacrifice humain, marmonna Hybrida.

— C'est Catilina qui s'est chargé de l'exécution, puis il a exigé de toi et de toutes les autres personnes présentes que vous prêtiez serment.

— Vraiment ? dit Hybrida en plissant tout le visage comme s'il cherchait à retrouver le nom d'une relation depuis longtemps oubliée. Non, je ne crois pas. Non, tu te trompes.

— Si, absolument. Tu as prêté serment sur le sang de cet enfant sacrifié d'assassiner ton propre collègue au consulat – l'homme qui t'assiste en ce moment même comme avocat !

Ces paroles soulevèrent un nouveau tollé et, lorsque les cris se furent tus, Cicéron se leva.

— C'est vraiment dommage, dit-il en secouant la tête, comme à regret, très dommage, parce que mon jeune ami se débrouillait très bien dans son accusation jusqu'à présent – comme il a été autrefois mon élève, je me flatte tout autant que lui en le concédant. Malheureusement, voilà qu'il vient de tout gâcher avec ses allégations insensées. J'ai bien peur de devoir lui redonner des cours.

— Je sais que c'est vrai, lui rétorqua Rufus avec un sourire encore plus large, parce que c'est toi-même qui me l'as dit.

Cicéron hésita pendant à peine une fraction de seconde, et je m'aperçus avec horreur qu'il avait complètement oublié sa conversation avec Rufus, plusieurs années auparavant.

— Misérable petit ingrat, bredouilla-t-il. Je n'ai rien fait de tel.

— Lors de la première semaine de ton consulat, assura Rufus, deux jours après les fêtes latines, tu m'as fait venir chez toi pour me demander si Catilina avait jamais parlé de te tuer en ma présence. Tu m'as confié qu'Hybrida avait avoué avoir avec Catilina prêté serment de t'assassiner sur le corps d'un enfant sacrifié. Tu m'as demandé d'ouvrir grand mes oreilles.

— C'est un mensonge absolu ! s'écria Cicéron, mais son éclat fut loin de dissiper l'effet du souvenir froid et précis évoqué par Rufus.

— Voici l'homme à qui tu as fait confiance quand tu étais consul, poursuivit Rufus avec un calme implacable tout en désignant Hybrida. Voici l'homme que tu as imposé comme gouverneur au peuple macédonien – un homme dont tu savais qu'il avait pris part à

un meurtre bestial et qui avait voulu ta propre mort. Et cependant, c'est bien l'homme que tu défends aujourd'hui. Pourquoi ?

— Je n'ai pas à répondre à tes questions, mon garçon.

Rufus s'avança à grandes enjambées vers le jury.

— Voilà bien la question, citoyens : pourquoi Cicéron, entre tous, qui a construit sa réputation en s'attaquant à des gouverneurs de province corrompus, salit maintenant son nom en défendant celui-ci ?

Cette fois encore, Cicéron tendit la main vers le préteur.

— Clodianus, pour l'amour du ciel, je te demande de contrôler ton tribunal. Le plaignant est censé interroger mon client, et non faire un discours à mon sujet.

— C'est vrai, Rufus, convint le préteur. Tes questions doivent avoir un rapport avec l'affaire en cours.

— Mais c'est le cas. Mon propos est de dire que Cicéron et Hybrida sont arrivés à un arrangement.

— Il y a aucune preuve de cela, assura Cicéron.

— Au contraire, rétorqua Rufus. Moins d'un an après avoir envoyé Hybrida au peuple si patient de Macédoine, tu t'es acheté une nouvelle maison. Là, dit Rufus en désignant la demeure qui étincelait au soleil de printemps sur le Palatin, et tous les jurés tournèrent la tête pour la regarder. Une demeure semblable s'est vendue peu après pour quatorze millions de sesterces. *Quatorze millions !* Interrogez-vous, citoyens ! Où Cicéron, qui se targue de ses origines modestes, s'est-il procuré une telle fortune, sinon par l'intermédiaire de l'homme qu'il a à la fois protégé et fait chanter, Antonius Hybrida ? N'est-il pas vrai, questionna-t-il en se retournant vers l'accusé, que tu as détourné une partie de l'argent que tu as extorqué à ta province pour ton associé dans le crime, à Rome ?

— Non, non, protesta Hybrida. J'ai pu envoyer un cadeau de temps en temps à Cicéron, mais rien de plus.

(C'était l'explication qu'ils avaient mise au point la veille au soir, au cas où Rufus aurait des preuves qu'il y avait eu transfert d'argent entre les deux hommes.)

— *Un cadeau ?* répéta Rufus.

Avec une lenteur exagérée, il contempla à nouveau la maison de Cicéron en levant la main pour se protéger du soleil. Une femme tenant une ombrelle arpentait la terrasse, et je pris conscience qu'il devait s'agir de Terentia.

— C'est un beau cadeau !

Cicéron restait immobile. Il observait attentivement Rufus. Plusieurs membres du jury secouaient la tête. Des huées se faisaient entendre dans le public du *comitium*.

— Citoyens, reprit Rufus, je crois que j'ai présenté tous mes arguments. J'ai démontré comment Hybrida avait perdu toute une

région de notre empire de par sa négligence scélérate. J'ai montré sa lâcheté et son incompétence. J'ai révélé que l'argent qui aurait dû aller à l'armée se retrouvait dans ses coffres personnels. Les fantômes de ses légionnaires abandonnés par leur chef et cruellement massacrés par les barbares nous réclament justice. Ce monstre n'aurait jamais dû être en position d'occuper d'aussi hautes fonctions, et il n'y serait jamais parvenu sans cette collusion avec son collègue consulaire. Sa carrière est imprégnée de sang et de dépravation – le meurtre de cet enfant n'en est qu'une part infime. Il est trop tard pour ramener les morts à la vie, mais débarrassons au moins Rome de cet homme et de sa puanteur. Condamnons-le à l'exil dès ce soir.

Rufus s'assit sous des applaudissements prolongés. Le préteur paraissait quelque peu surpris et demanda si telle était la conclusion de l'accusation. Rufus indiqua que oui.

— Bon, bon. Je croyais que nous aurions encore au moins une autre journée de procès, déclara Clodianus. Il se tourna vers Cicéron. Souhaites-tu clore ta plaidoirie maintenant ou bien préfères-tu que la séance du tribunal soit ajournée jusqu'à demain pour te permettre de préparer tes commentaires ?

Cicéron était très empourpré, et je sus aussitôt qu'il commettrait une grave erreur en s'exprimant avant d'avoir l'occasion de se calmer. Je me trouvais dans l'espace réservé aux secrétaires, juste sous l'estrade. Je me levai et gravis deux marches dans l'espoir de pouvoir le supplier d'accepter le renvoi au lendemain. Mais il me congédia d'un geste avant même que je pusse proférer un seul mot. Il avait une lueur étrange dans le regard, je ne suis même pas certain qu'il m'ait vu.

— De tels mensonges..., cracha-t-il avec un extrême dégoût avant de se lever. De tels mensonges doivent être écrasés tout de suite, comme autant de cafards, afin d'éviter qu'ils ne pullulent pendant la nuit.

L'espace situé devant la cour était déjà bien rempli auparavant, mais les gens se mirent à affluer de tout le forum vers le *comitium*. Les plaidoiries de Cicéron constituaient l'un des grands spectacles de Rome, et personne ne voulait manquer ça. Aucune des Trois Têtes de la Bête n'était présente, mais je repérai leurs représentants éparpillés dans la foule : Balbus pour César, Afranius pour Pompée et Arrius pour Crassus. Je n'eus pas le temps d'en chercher d'autres : Cicéron s'était mis à parler et je devais prendre ce qu'il disait en notes.

— Je dois avouer, commença-t-il, que la perspective de venir à ce tribunal pour défendre mon vieil ami et collègue Antonius Hybrida ne m'enchantait guère, car ce genre d'engagements ne manquent pas et pèsent lourdement sur quelqu'un qui est dans la vie politique depuis aussi longtemps que moi. Oui, Rufus, des « engagements » – c'est un

mot que tu ne dois pas comprendre, sans quoi tu ne te serais pas adressé à moi de cette manière ! Mais à présent, je suis content de m'acquitter de mon devoir – je l'apprécie et j'en suis heureux – parce que cela me permet de préciser certaines choses qui auraient dû être dites depuis des années. Oui, citoyens, j'ai fait cause commune avec Hybrida – je ne le nie pas. Je suis passé outre nos différences de style de vie et d'opinions. J'ai en fait fermé les yeux sur beaucoup de choses parce que je n'avais pas le choix. Pour sauver la république, j'avais besoin d'alliés, et je ne pouvais pas me montrer trop difficile sur leurs origines.

« Replongez-vous dans cette époque terrible. Croyez-vous vraiment que Catilina ait agi seul ? Pensez-vous qu'un seul homme, aussi énergique et inspiré dans ses dépravations fût-il, aurait pu aller aussi loin que Catilina – aurait pu mener cette cité et notre république au bord de l'anéantissement – s'il n'avait pas eu des soutiens puissants ? Et je ne parle pas de ce ramassis de nobles ruinés, de joueurs, d'ivrognes, de jeunes parfumés et autres fainéants qui gravitaient autour de lui – et au nombre desquels compta d'ailleurs à une époque notre jeune plaignant ambitieux.

« Non, je parle de personnages importants de notre État – d'hommes qui ont vu en Catilina l'opportunité de faire avancer leurs propres ambitions dangereuses et bercées d'illusions. Ces hommes n'ont pas été justement exécutés sur ordre du sénat au cinquième jour de décembre, et ils ne sont pas morts non plus sur le champ de bataille de la main des légions commandées par Hybrida. Ils n'ont pas été envoyés en exil à la suite de mon témoignage. Ils sont libres aujourd'hui. Non, plus encore : *ils contrôlent cette république !*

Jusque-là, Cicéron avait été écouté en silence. Mais maintenant, beaucoup de gens reprenaient leur souffle ou se tournaient vers leurs voisins pour exprimer leur stupéfaction. Balbus avait commencé à prendre des notes sur une tablette de cire. Je me suis demandé : *Sait-il ce qu'il est en train de faire ?* Et je risquai un coup d'œil vers Cicéron. Il semblait à peine savoir où il se trouvait – ne plus avoir conscience de la cour, de son auditoire, de moi ni du moindre calcul politique : plus rien ne comptait sauf trouver les mots.

— Ces hommes ont fait de Catilina ce qu'il est devenu. Sans eux, il n'aurait pas même existé. Ils lui ont accordé leurs votes, leur fortune, leur soutien et leur protection. Ils le défendaient au sénat, dans les cours de justice et dans les assemblées populaires. Ils l'ont protégé, ils l'ont nourri et lui ont même fourni les armes dont il avait besoin pour massacrer le gouvernement. (Ici, mes notes enregistrent d'autres exclamations sonores en provenance du public.) Jusqu'ici, citoyens, je ne m'étais pas rendu compte que je devais combattre non pas une, mais deux conspirations. Il y avait la conspiration que j'ai

anéantie, et puis il y avait la conspiration derrière cette conspiration – et celle-ci, plus secrète, continue de prospérer. Regardez autour de vous, Romains, et vous verrez combien elle prospère ! Dirigée par un comité secret et par la terreur imposée dans la rue. Dirigée par des méthodes illégales et par la brigue à grande échelle – par tous les dieux, tu accuses Hybrida de corruption ? Il est aussi innocent et sans défense que l'enfant qui vient de naître comparé à César et à ses amis !

« Ce procès lui-même en est la preuve. Pensez-vous vraiment que Rufus soit le seul auteur de cette accusation ? Ce néophyte qui commence tout juste à avoir de la barbe au menton ? C'est absurde ! Ces attaques – ces prétendues preuves – ne sont pas conçues pour discréditer seulement Hybrida, mais pour me discréditer aussi – ma réputation, mon consulat et les politiques que j'ai poursuivies. Les hommes qui sont derrière Rufus cherchent à détruire les traditions de notre république à des fins personnelles et vicieuses, et pour y parvenir – pardonnez-moi si je me flatte : ce ne sera pas la première fois, je le sais –, pour atteindre cet objectif, ils ont besoin de me détruire d'abord.

« Eh bien, citoyens, ici même, dans ce tribunal, à ce jour et à cette heure, vous avez l'occasion de vous élever à une gloire immortelle. Qu'hybrida ait commis des erreurs, je n'en doute pas. Qu'il se soit attribué plus de largesses que la sagesse l'aurait exigé, je le concède avec tristesse. Mais regardez au-delà de ses péchés et vous verrez ce même homme qui s'est dressé avec moi contre le monstre qui, il y a quatre ans, menaçait cette ville. Sans son assistance, j'aurais été terrassé par un assassin dès le début de mon mandat. Il ne m'a pas abandonné alors, et je ne l'abandonnerai pas aujourd'hui. Votez l'acquittement, je vous en conjure : gardez-le ici, à Rome, et, par la grâce de nos dieux immémoriaux, nous ferons revivre la lumière de la liberté sur la cité de nos ancêtres.

Ainsi parla Cicéron, mais, quand il se rassit, il n'y eut que peu d'applaudissements, plutôt un brouhaha de stupéfaction parcourant le tribunal devant la teneur de ses propos. Ceux qui étaient d'accord avec lui étaient trop effrayés pour le soutenir ouvertement. Ceux qui n'étaient pas d'accord se sentaient trop intimidés par la puissance de sa rhétorique pour protester. Les autres – la majorité, me semble-t-il – ne savaient tout simplement que penser. Je cherchai Balbus dans la foule, mais il s'était éclipsé. Je rejoignis Cicéron avec mon polyptyque et le félicitai pour la force de ses remarques.

— Tu as tout noté ? demanda-t-il.

Je lui répondis que oui et il me pria de tout recopier au net dès que nous serions rentrés à la maison et de dissimuler le tout dans un endroit sûr.

— Je pense que César ne va pas tarder à en avoir une version,

ajouta-t-il. J'ai vu ce reptile de Balbus écrire presque aussi vite que je pouvais parler. Nous devons nous assurer d'avoir une transcription précise au cas où l'affaire serait portée devant le sénat.

Je ne pus m'attarder plus longtemps pour lui parler car le préteur ordonnait que le jury votât sur-le-champ. Je contemplai le ciel. Je me souviens qu'on était en milieu de journée et que le soleil était haut et chaud. Je regagnai ma place et regardai l'urne passer de main en main et se remplir de jetons. Cicéron et Hybrida regardaient aussi, assis côte à côte, trop nerveux pour parler, et je repensai à tous ces procès que j'avais suivis et qui se terminaient tous exactement de la même façon, par cette horrible période d'attente. Puis les commis terminèrent enfin leur décompte et portèrent le résultat au préteur. Il se leva et nous l'imitâmes tous.

— La question posée devant cette cour est de savoir si Gaius Antonius Hybrida doit être condamné pour trahison en relation avec son gouvernement de la province de Macédoine. En faveur de la condamnation, quarante-sept voix, et en faveur de l'acquittement, douze voix.

Il y eut une explosion de joie de la part de la foule. Hybrida baissa la tête. Le préteur attendit que le bruit se fût apaisé.

— Gaius Antonius Hybrida est donc déchu à perpétuité de tous ses droits de propriété et de citoyenneté, et se verra à partir de minuit interdit de l'eau et du feu sur toutes les terres, provinces et colonies d'Italie, et quiconque cherchera à lui porter assistance sera soumis au même châtement. La séance est levée.

Cicéron n'a pas perdu beaucoup d'affaires, mais à chaque fois que ce fut le cas, il mit un point d'honneur à féliciter son adversaire. Pas cette fois. Lorsque Rufus s'approcha avec sur le visage une expression de commisération, Cicéron lui tourna ostensiblement le dos, et je fus content de voir cette fripouille rester stupidement la main tendue. Il finit par hausser les épaules et tourna les talons. Quant à Hybrida, il fit preuve de philosophie.

— Eh bien, dit-il à Cicéron alors que je me trouvais à proximité et qu'il se préparait à être emmené par les licteurs, tu m'avais prévenu et, heureusement, j'ai un peu d'argent de côté pour voir venir pendant ma retraite. Il paraît en outre que la côte au sud de la Gaule ressemble beaucoup à la baie de Naples. Alors ne te fais pas de souci pour moi, Cicéron. Après ce discours, c'est pour toi-même que tu devrais t'inquiéter.

Environ deux heures plus tard – certainement pas plus –, la porte de Cicéron s'ouvrit brusquement et Metellus Celer apparut, visiblement très agité et demandant à voir mon maître. Cicéron dînait avec Terentia, et j'étais encore occupé à transcrire son discours. Mais

je vis que c'était d'une extrême urgence, aussi le conduisis-je aussitôt à Cicéron.

Celui-ci était allongé sur un lit de repas et décrivait la fin du procès d'Hybrida quand Celer fit irruption dans la pièce et l'interrompit.

— Qu'as-tu dit à propos de César au tribunal, ce matin ?

— Bonjour à toi, Celer. J'ai lâché quelques vérités, c'est tout. Tu veux te joindre à nous ?

— Eh bien, ce devaient être des vérités plutôt dangereuses parce que Caius est en train de préparer une riposte d'envergure.

— Vraiment ? répliqua Cicéron avec un sang-froid affiché. Et quelle sera ma punition ?

— Au moment où nous parlons, il est au sénat et fait en sorte que mon porc de beau-frère puisse devenir plébéien !

Le calme étudié de Cicéron l'abandonna. Il se redressa avec une inquiétude si vive qu'il renversa son verre.

— Non, non, s'exclama-t-il, c'est impensable ! César ne lèverait pas le petit doigt pour aider Clodius – pas après ce qu'il a fait à sa femme.

— Tu te trompes. C'est exactement ce qu'il est en train de faire.

— Comment le sais-tu ?

— Ma tendre et chère épouse vient juste de prendre le plus grand plaisir à me l'annoncer.

— Mais comment est-ce possible ?

— Tu oublies qu'il est grand pontife. Il a convoqué une réunion d'urgence de la curie.

— Et ils sont en train d'approuver une adoption ?

— Tu as tout compris.

— Est-ce légal ? intervint Terentia.

— Depuis quand la légalité compterait-elle pour César ? commenta Cicéron avec amertume.

Il semblait terrassé et entreprit de se frotter vigoureusement le front, comme s'il allait faire apparaître comme par magie une solution miracle.

— Et si l'on demandait à Bibulus de déclarer les *augures* défavorables ?

— César y a pensé. Il a fait venir Pompée avec lui...

— Pompée ? Mais c'est à chaque instant plus désastreux !

Pompée est augure. Il a observé les cieux et décrété que les auspices étaient bons.

— Mais tu es augure. Ta parole ne peut-elle annuler la sienne ?

— Je peux essayer. En tout cas, nous devrions au moins descendre là-bas pour dénoncer cette mascarade.

Cicéron ne se le fit pas dire deux fois. Toujours chaussé de ses

pantoufles, il se dépêcha de sortir de la maison à la suite de Celer pendant que je haletai dans leur dos avec leur suite. Les rues étaient calmes : César avait réagi si vite que rien de ce qui se passait n'avait filtré jusqu'au peuple. Malheureusement, le temps que traversions le forum au pas de course et ouvrions à la volée les portes de la curie, la cérémonie venait de s'achever – et quelle scène pitoyable nous attendait ! César se trouvait sur l'estrade à l'autre bout de la curie, vêtu de ses robes de grand pontife et entouré de ses licteurs. Pompée se trouvait près de lui, ridicule avec sa coiffe d'augure et sa baguette de devin. Plusieurs autres pontifes se tenaient près d'eux, et parmi eux Crassus, qui venait d'être coopté au collège sur ordre de César pour remplacer Catulus. Puis, rassemblés sur les bancs de bois tels des moutons parqués, il y avait les trente curions, qui étaient les chefs très âgés des tribus de Rome. Et enfin, pour compléter le tableau, Clodius aux boucles blondes se tenait agenouillé dans l'allée à côté d'un autre homme. Tout le monde se retourna au bruit que nous fîmes en entrant, et jamais je n'oublierai le petit sourire de triomphe sur le visage de Claudius lorsque le jeune homme s'aperçut que Cicéron le regardait – on aurait presque dit une expression de malice enfantine –, même si ce sourire fut presque aussitôt remplacé par un rictus de terreur en voyant son beau-frère s'avancer vers lui, suivi par Cicéron.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? cria Celer.

— Metellus Celer, répliqua César d'une voix ferme, c'est une cérémonie religieuse. Ne la profane pas.

— C'est à moi que tu oses dire ça ? Une cérémonie religieuse ! Avec le plus grand profanateur de Rome agenouillé ici – celui qui a baisé ta propre femme !

Il donna un coup de pied en direction de Clodius, qui battit en retraite vers les jambes de César.

— Et qui est ce garçon ? demanda encore Celer en se penchant au-dessus de l'autre homme agenouillé. Voyons donc qui vient rejoindre la famille !

Il le releva par la peau du cou et le fit se retourner pour nous le montrer – un gamin d'une vingtaine d'années, tremblant et boutonneux.

— Montre donc un peu de respect pour mon père adoptif, intervient Clodius qui, malgré sa peur, ne pouvait s'empêcher de rire.

— Sale petite... fit Celer en lâchant le garçon pour se concentrer à nouveau sur Clodius.

Il serra son énorme poing et s'apprêta à le frapper, mais Cicéron le retint par le bras.

— Non, Celer, ne leur donne pas cette excuse pour te faire arrêter.

— Sage conseil, commenta César.

Celer finit par abaisser la main à contrecœur.

— Ainsi ton « père » est plus jeune que toi ? Qu'est-ce que c'est que cette farce ?

— Vu le peu de temps dont on disposait, c'est ce qu'on a trouvé de mieux, répondit Clodius avec un sourire narquois.

Je ne peux imaginer ce que pensèrent les vieux chefs des tribus – dont aucun ne pouvait de par la loi avoir moins de cinquante ans – de ce spectacle. Beaucoup d'entre eux étaient des amis de longue date de Cicéron. Nous apprîmes par la suite que les hommes de main de César étaient venus les chercher chez eux ou sur leur lieu de travail, puis les avaient forcés à les accompagner au sénat où on les avait plus ou moins obligés d'approuver l'adoption de Clodius.

— En avons-nous terminé ? s'enquit Pompée, qui avait non seulement l'air ridicule dans sa tenue d'augure, mais se sentait visiblement très embarrassé.

— Oui, nous avons terminé, dit César avant de lever la main comme pour donner sa bénédiction lors d'un mariage. Publius Clodius Pulcher, de par les pouvoirs de ma charge de *pontifex maximus*, je te déclare maintenant fils adoptif de Publius Fonteius, et tu apparaîtras dans les registres de l'État à l'ordre des plébéiens. Ton changement de statut prend effet immédiatement, et tu peux donc te présenter à l'élection du tribunat si tel est ton désir. Merci, citoyens.

César les congédia d'un signe de tête. Les curions se levèrent, puis le premier consul et grand pontife de Rome souleva légèrement ses robes et, son travail de l'après-midi accompli, descendit de son estrade. Il détourna la tête avec dégoût devant Clodius, comme on se détourne d'un cadavre dans la rue.

— Tu aurais dû écouter mes avertissements, glissa-t-il à Cicéron au passage. Regarde ce que tu m'as obligé à faire, maintenant.

Il se dirigea ensuite vers la porte avec ses licteurs, suivi par Pompée, qui ne pouvait toujours pas se résoudre à croiser le regard de Cicéron ; seul Crassus se permit un sourire fugitif.

— Allons, père, viens, dit Clodius en entourant du bras les épaules de Fonteius. Laisse-moi t'aider à rentrer.

Il éclata de son rire féminin si irritant et, après une courbette en direction de son beau-frère et de Cicéron, partit avec le jeune Fonteius rejoindre la queue du cortège.

— *Toi*, tu as peut-être terminé, César, leur lança Celer, mais pas moi ! Je suis gouverneur de Gaule transalpine – tu te rappelles ? – et j'ai des légions sous mes ordres, alors que tu n'en as aucune ! Je n'ai même pas encore commencé !

Il parlait fort. On avait dû l'entendre jusqu'au milieu du forum. Pourtant, César sortit de la curie dans la lumière du soleil sans manifester le moindre signe qu'il avait entendu. Lorsqu'il eut disparu

avec sa troupe et que nous nous retrouvâmes seuls, Cicéron se laissa tomber lourdement sur le banc le plus proche et mit la tête dans ses mains. Tout en haut, dans les chevrons du toit, les pigeons roucoulaient et battaient des ailes – aujourd’hui encore, je ne peux entendre ces sales volatiles sans penser à l’ancienne curie – tandis que les bruits de la rue me paraissaient curieusement étrangers, irréels, comme si je me trouvais déjà en prison.

— Ne te désespère pas, Cicéron, finit par dire Celer au bout d’un moment. Il n’est même pas encore tribun... et, si je peux l’empêcher, il ne le sera jamais.

— Je peux battre Crassus, commenta Cicéron. Je peux me montrer plus malin que Pompée. Et j’ai même réussi à tenir César en échec par le passé. Mais les trois ensemble, avec Clodius pour arme ?

Il secoua la tête avec lassitude.

— Comment vais-je pouvoir vivre ?

Ce soir-là, Cicéron alla voir Pompée et il m’emmena avec lui, en partie pour montrer qu’il s’agissait d’une visite de travail qui ne devait rien à la simple courtoisie, et en partie, je le soupçonne, pour se donner du courage. Nous trouvâmes le grand homme en train de boire dans son repaire de célibataire en compagnie de son vieux camarade de l’armée, originaire lui aussi du Picenum, Aulus Gabinius. Ils étaient en train d’examiner la maquette du complexe théâtral de Pompée lorsque nous fûmes introduits, et Gabinius débordait d’enthousiasme. C’était lui qui, alors tribun plein d’ambition, avait proposé les lois qui avaient assuré à Pompée une puissance militaire sans précédent, et il avait été dûment récompensé en se voyant accorder une charge de légat sous le gouvernement de Pompée en Orient. Il avait été absent pendant plusieurs années durant lesquelles – sans qu’il le sût – César avait eu une liaison avec sa femme, la dévergondée Pollia (en même temps qu’il en avait une avec la femme de Pompée, si l’on y réfléchit). Mais maintenant, Gabinius était rentré à Rome – tout aussi ambitieux, cent fois plus riche, et bien déterminé à devenir consul.

— Cicéron, mon cher ami, dit Pompée en se levant pour l’embrasser. Tu prendras du vin avec nous ?

— Non, merci, répondit Cicéron avec raideur.

— Oh ! là, là ! fit Pompée à Gabinius, tu entends ce ton ? Il est venu me faire la leçon au sujet de l’affaire de cet après-midi dont je te parlais.

Puis, se retournant vers Cicéron, il ajouta :

— Ai-je vraiment besoin de t’expliquer que c’était l’idée de César ? J’ai essayé de l’en dissuader.

— Vraiment. Pourquoi n’y es-tu pas parvenu alors ?

— Il trouvait – et je dois dire que je suis bien obligé d’être

d'accord avec lui – que le ton de tes remarques au tribunal aujourd'hui était carrément insultant pour nous, et méritait une réprimande publique.

— Alors tu permets à Clodius de devenir tribun – en sachant que son intention déclarée est de me faire passer en procès dès qu'il aura été élu ?

— Je ne voulais pas aller jusque-là, mais César était décidé. Tu es sûr de ne pas vouloir te laisser tenter par du vin ?

— Pendant des années, déclara Cicéron avec un calme terrible, je t'ai soutenu dans tous tes désirs. Je ne t'ai rien demandé en échange sinon ton amitié, qui a compté plus que tout pour moi dans ma vie publique. Et maintenant, tu as enfin montré tes véritables sentiments à mon égard au monde entier – en aidant mon pire ennemi à obtenir l'arme dont il avait besoin pour me détruire !

La lèvre de Pompée trembla, et ses yeux couleur d'huître s'emplirent de larmes.

— Cicéron, je suis horrifié. Comment peux-tu dire une chose pareille ? Je ne te regarderai jamais détruire sans rien faire. Ma position n'est pas facile, tu sais – essayer d'exercer une influence apaisante sur César est un sacrifice que je fais pour la république chaque jour de ma vie !

— Mais pas aujourd'hui, visiblement.

— Il a eu le sentiment que ce que tu disais menaçait sa dignité et son autorité.

— Ça ne les menaçait pas moitié moins que ce qui se passera si je dis tout ce que je sais sur cette Bête à Trois Têtes et les arrangements qu'elle a pu avoir avec Catilina !

— Je ne crois pas que tu devrais parler à Pompée le Grand sur ce ton, intervint Gabinius.

— Non, non Aulus, dit tristement Pompée, ce que Cicéron a dit est parfaitement exact. César est allé trop loin. Les dieux seuls savent que j'ai essayé de faire tout ce que je pouvais pour modérer ses actions en coulisses. Quand Caton a été jeté en prison, je l'ai fait relâcher sans attendre. Et ce pauvre Bibulus aurait connu un sort bien plus terrible que de recevoir un baquet de merde sur la tête si je n'avais pas été là. Mais aujourd'hui, j'ai échoué. C'était forcé que ça arrive. Je regrette, mais César est tellement... *impitoyable*.

Il poussa un soupir et prit le modèle réduit de temple sur sa maquette de théâtre pour le contempler pensivement.

— Peut-être le moment est-il venu de rompre avec lui, dit-il en adressant à Cicéron un regard rusé (je remarquai que ses yeux n'avaient pas mis longtemps à sécher). Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que ce ne sera jamais trop tôt.

— Tu as peut-être raison.

Pompée prit le temple entre son gros pouce et son index et le replaça avec une délicatesse surprenante sur son ancienne position.

— Tu sais quel est son nouveau plan ?

— Non.

— Il veut qu'on lui attribue un commandement militaire.

— Évidemment ! Mais le sénat a déjà décrété qu'il n'y aurait pas de provinces pour les consuls cette année.

— C'est ce que le sénat a décidé, oui. Mais César se fiche du sénat. Il va faire en sorte que Vatinius propose une loi à l'assemblée populaire.

— Quoi ?

— Une loi qui lui accorderait non pas une, mais deux provinces – la Gaule cisalpine et la Bithynie –, avec l'autorisation de lever une armée de deux légions. Et ce ne serait pas non plus un mandat d'un an, mais de cinq ans.

— Par tous les dieux ! s'exclama Cicéron, frappé d'horreur. L'attribution des provinces a toujours été décidée par le sénat et non par le peuple. Et *cinq ans* ? Il doit savoir que c'est le meilleur moyen de mettre notre constitution en pièces.

— Il prétend que non. Il cite le précédent de la loi qu'Aulus, ici présent, a fait passer en ma faveur et qui m'accordait un commandement exceptionnel pour me charger des pirates.

— Oui, mais un commandement exceptionnel est, par définition, exceptionnel. Alors que retirer au sénat le pouvoir séculaire d'attribuer les provinces pour le donner à l'assemblée populaire, et la laisser en fixer les termes par-dessus le marché... eh bien, ce n'est ni plus ni moins que le commencement de la fin de notre système gouvernemental. Tout son équilibre va être rompu.

— Comme César me le répète : « Et pourquoi ne ferait-on pas confiance au peuple ? »

— Mais ce ne sera pas le peuple ! C'est une clique contrôlée par Vatinius.

— Eh bien, dit Pompée, tu commences peut-être à comprendre pourquoi j'ai accepté d'étudier le ciel pour lui cet après-midi. J'aurais pu refuser, bien sûr. Mais je dois garder à l'esprit une vision plus large.

Cicéron posa la tête dans ses mains et réfléchit un instant.

— Puis-je informer certains de mes amis de tes raisons ? finit-il par demander. Sinon, ils vont croire que je n'ai plus ton soutien.

— S'il le faut, mais sous le sceau de la plus stricte confidence. Et tu peux leur dire – avec Aulus ici comme témoin – que rien ne pourra arriver à Marcus Tullius Cicéron tant que Pompée le Grand respirera à Rome.

Cicéron resta très pensif et silencieux pendant tout le retour à la maison. Au lieu de se rendre directement dans sa bibliothèque, il alla faire un tour dans le jardin obscur pendant que je m'asseyais à proximité, devant une table avec une lampe pour noter rapidement tout ce dont je me souvenais de la conversation avec Pompée. Lorsque j'eus terminé, Cicéron me demanda de venir avec lui et nous allâmes voir Metellus Celer, notre voisin.

Je craignais que Clodia ne fût dans les parages, mais elle demeurait invisible. Celer se trouvait seul dans sa salle à manger éclairée par un unique candélabre, et mastiquait d'un air morose un morceau de poulet froid, un pichet de vin posé à côté de lui. Cicéron refusa de boire pour la deuxième fois de la soirée et me demanda de lire à voix haute les propos de Pompée. Comme on pouvait le prévoir, Celer fut scandalisé.

— Je dois donc avoir la Gaule transalpine – où il va bien falloir combattre – et lui la Gaule cisalpine, et pourtant nous aurons deux légions chacun ?

— Oui, sauf qu'il gouvernera sa province pendant tout un lustre alors que tu devras céder la tienne à la fin de l'année. Tu peux être sûr que s'il y a la moindre gloire à tirer, c'est César qui l'aura.

Celer poussa un mugissement rageur et agita les poings.

— Il faut l'arrêter ! Je me fiche qu'ils soient trois à diriger cette république. Nous sommes des centaines !

Cicéron s'assit à côté de lui sur le lit de repas.

— Nous n'avons pas besoin de les battre tous les trois, dit-il à voix basse. Il suffit d'un seul. Tu as entendu ce que Pompée a dit. Si nous arrivons à nous charger de César, je ne crois pas qu'il interviendra vraiment. Tout ce qui compte pour Pompée, c'est sa propre dignité.

— Et Crassus ?

— Une fois César hors course, Pompée et lui ne resteront pas alliés une heure de plus – ils ne peuvent pas se supporter. Non : César est la pierre qui soutient toute cette arche. Tu l'enlèves et c'est toute la structure qui s'effondre.

— Qu'est-ce que tu proposes alors ?

— Le faire arrêter.

Celer tourna vers Cicéron un regard incisif.

— Mais la personne de César est inviolable, non pas une fois, mais deux – d'abord en tant que grand pontife, ensuite en tant que consul.

— Tu crois vraiment qu'il se soucierait de la loi s'il était à notre place ? Alors que toutes ses décisions en tant que consul sont illégales ? Soit nous l'arrêtons maintenant, pendant qu'il est encore temps, soit nous le laissons faire jusqu'à ce qu'il nous ait tous éliminés

un par un et qu'il ne reste plus personne pour s'opposer à lui.

J'étais stupéfié par ce que j'entendais. Je suis sûr que Cicéron n'aurait jamais envisagé un seul instant des mesures aussi désespérées s'il n'y avait eu les événements de l'après-midi. Qu'il puisse s'exprimer de la sorte donnait la mesure de l'abîme qu'il voyait à présent s'ouvrir devant lui.

— Comment faudrait-il procéder ? demanda Celer.

— C'est toi qui es à la tête d'une armée. Tu as combien d'hommes à ta disposition ?

— J'ai deux cohortes cantonnées à l'extérieur de la ville et qui se préparent à m'accompagner en Gaule.

— Tes hommes te sont-ils fidèles ?

— Je réponds de leur loyauté.

— Accepteraient-ils d'arrêter César chez lui après la tombée de la nuit pour le retenir quelque part ?

— Sans aucun doute, pourvu que j'en donne l'ordre. Mais ne vaudrait-il pas mieux le supprimer tout simplement ?

— Non, décréta Cicéron. Il faut qu'il y ait un procès. Là-dessus, je suis formel. Je ne veux pas d'« accident ». Nous devons déposer une loi pour constituer un tribunal spécial qui le jugera pour tous ses actes illégaux. Je dirigerai l'accusation. Tout devra être clair et transparent.

Celer semblait dubitatif.

— À partir du moment où tu es d'accord pour qu'il ne puisse y avoir qu'un verdict.

— Et il devra être soumis à l'approbation de Pompée – ne t'imagines pas un seul instant que tu pourras revenir à ton ancienne manie de t'opposer à toutes ses volontés. Nous devons garantir à ses hommes qu'ils pourront conserver leurs fermes et confirmer les colonies en Orient... peut-être même lui accorder un second consulat.

— Cela fait beaucoup à avaler d'un seul coup. Ne risquons-nous pas d'échanger un tyran contre un autre ?

— Non, assura Cicéron avec beaucoup de conviction. César appartient à une tout autre catégorie d'hommes. Pompée désire simplement diriger le monde. César n'aspire qu'à le réduire en miettes pour le reconstruire à son image. Et puis il y a encore autre chose...

Il s'interrompt, cherchant ses mots.

— Quoi ? Il est plus intelligent que Pompée, je lui reconnais ça.

— Oh oui, oui, bien sûr, il est cent fois plus intelligent. Mais non, ce n'est pas ça... c'est plus... je ne sais pas... il a comme une sorte de détachement divin – du mépris pour le monde lui-même, si tu veux... comme s'il pensait que tout n'est qu'une vaste plaisanterie. Bref, cela – quel que soit le nom qu'on puisse lui donner – le rend difficile à maîtriser.

— Tout cela est bien philosophique, mais je vais te dire comment on peut le maîtriser. C'est très simple. On lui passe une épée en travers de la gorge et tu verras qu'il meurt comme n'importe qui. En tout cas, il faut procéder avec lui comme il le ferait avec nous : rapidement et impitoyablement, et au moment où il s'y attend le moins.

— Qu'est-ce que tu suggères ?

— Demain soir.

— Non, c'est trop tôt, protesta Cicéron. Nous ne pouvons pas agir seuls. Il faut que nous trouvions des alliés.

— Alors César risque d'en entendre parler. Tu sais combien il a d'informateurs.

— Je ne parle que d'une demi-douzaine d'hommes, tout au plus. Tous de confiance.

— Qui ?

— Lucullus. Hortensius. Isauricus – il a encore beaucoup d'influence et il n'a jamais pardonné à César d'être devenu grand pontife. Et peut-être Caton.

— Caton ! railla Celer. On en sera encore à discuter de l'éthique du problème quand César sera mort de vieillesse !

— Je n'en suis pas certain. Caton a été le plus virulent à demander qu'on agisse contre la clique de Catilina. Et puis le peuple le respecte presque autant qu'il aime César.

Le plancher grinça et Celer posa un doigt sur ses lèvres.

— Qui est là ? appela-t-il.

La porte s'ouvrit. C'était Clodia. Je me demandai depuis combien de temps elle écoutait et ce qu'elle avait pu entendre. Celer se posait visiblement la même question.

— Qu'est-ce que tu fais là ? l'interrogea-t-il.

— J'ai entendu des voix. J'allais sortir.

— Sortir ? dit-il sur un ton suspicieux. À cette heure ? Qu'est-ce que tu vas faire dehors ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Voir mon frère, le plébéien. Pour fêter ça !

Celer jura, saisit le pichet de vin et le lança en direction de sa femme. Mais elle était déjà partie et le pichet s'écrasa sans grands dommages contre le mur. Je retins mon souffle pour voir comment elle allait réagir, mais j'entendis simplement la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer.

— Quand pourras-tu rassembler les autres ? s'enquit Celer. Demain ?

— Mieux vaut dire le jour d'après, répondit Cicéron, qui n'en revenait toujours pas de l'échange auquel il venait d'assister. Pour ne pas donner à penser que nous agissons dans l'urgence et risquer que

César l'apprenne. Retrouvons-nous chez moi, après-demain, après la clôture des affaires publiques.

Le lendemain matin, Cicéron rédigea les invitations lui-même et me chargea de faire le tour de la ville pour les remettre en mains propres à leurs destinataires. Ils furent tous les quatre très intrigués, d'autant plus que tout le monde avait déjà entendu parler de l'agrégation de Clodius à la plèbe. Lucullus me dit même, avec son sourire froid et dédaigneux :

— Qu'est-ce que ton maître veut donc comploter avec moi ? Un meurtre ?

Mais ils acceptèrent tous de venir – même Caton, qui ne se montrait pas en règle générale très sociable – parce qu'il étaient tous très inquiets de ce qui se passait. Le projet de loi de Vatinius proposant d'accorder à César deux provinces et une armée pour une durée de cinq ans venait juste d'être placardé sur le forum. Les patriciens enrageaient, les plébéiens exultaient et l'humeur générale était à l'orage. Hortensius me prit à part et me dit que si je voulais savoir à quel point la situation se détériorait, je n'avais qu'à aller jeter un coup d'œil sur la tombe des Sergii, qui se dresse à la croisée des chemins juste derrière la porte Capène. C'est là qu'on avait enterré la tête de Catilina. Je m'y rendis et trouvai la tombe couverte de fleurs fraîches.

Je décidai de ne pas parler à Cicéron de ces offrandes de fleurs – il était déjà assez tendu comme ça. Le jour de la réunion, il s'enferma dans sa bibliothèque et n'en émergea qu'à l'approche de l'heure dite. Puis il se lava, mit des vêtements propres et s'énerva sur la disposition des sièges dans le *tablinum*.

— La vérité, c'est que ce ne sont pas là des choses faites pour les avocats, me confia-t-il.

J'acquiesçai à mi-voix, mais en fait, je pense que ce n'était pas vraiment le côté légal de l'opération qui le gênait, plutôt sa répugnance naturelle pour la violence.

Caton fut le premier à arriver, dans son accoutrement nauséabond habituel – toge sale et pieds nus. Il fit la grimace devant le luxe de la maison, mais s'empessa d'accepter du vin car il était gros buveur : c'était son seul vice. Hortensius arriva ensuite, très compatissant pour les soucis que Cicéron pouvait se faire au sujet de Clodius et certain que c'était la raison de leur réunion. Lucullus et Isauricus, les deux vieux généraux, arrivèrent ensemble.

— C'est une vraie conspiration, commenta Isauricus en regardant les autres. Nous attendons encore quelqu'un ?

— Metellus Celer, répondit Cicéron.

— Parfait, commenta Isauricus. Il me plaît bien. Je crois qu'il est notre meilleur espoir pour les temps à venir. Au moins ce garçon sait

se battre.

Les cinq hommes étaient assis en cercle. J'étais la seule autre personne présente dans la pièce. J'allai de l'un à l'autre avec un pichet de vin puis me retirai dans un coin. Cicéron m'avait donné pour instructions de ne pas prendre de notes mais d'essayer de retenir au maximum ce qui se dirait pour le noter ensuite. J'avais assisté à tant de réunions avec ces hommes au fil des ans qu'ils ne me remarquaient même plus.

— Pourrions-nous savoir de quoi il s'agit ? demanda Caton.

— Je crois que ça se devine, commenta Lucullus.

— Je suggère que nous attendions l'arrivée de Celer, dit Cicéron.

Son rôle sera essentiel.

Le silence s'abattit sur le groupe, jusqu'à ce que Cicéron, n'y tenant plus, me demandât d'aller voir à côté ce qui pouvait retenir Celer.

Je ne prétends pas avoir le moindre pouvoir de divination, mais en m'approchant de la maison de Celer, je sentis tout de suite que quelque chose n'allait pas. Les abords étaient trop calmes ; il n'y avait pas les allées et venues habituelles. Il semblait régner à l'intérieur ce silence horrible qui accompagne toujours les catastrophes. L'intendant de Celer, que je connaissais relativement bien, m'accueillit les larmes aux yeux et m'apprit que son maître avait été pris la veille de douleurs épouvantables, et que si les médecins n'arrivaient pas à s'accorder sur les origines de son mal, ils estimaient tous que cela risquait de lui être fatal. Je me sentis mal en apprenant cette nouvelle et le suppliai d'aller demander à Celer s'il avait un message pour Cicéron, qui l'attendait chez lui. L'intendant partit et revint avec un seul mot, qui était apparemment tout ce qu'avait pu articuler Celer : « Viens ! »

Je retournai chez Cicéron au pas de course et, lorsque j'entrai dans le *tablinum*, tous les sénateurs se retournèrent en supposant qu'il s'agissait de Celer. Il y eut des grognements d'impatience quand je fis signe à Cicéron que je devais lui parler en privé.

— À quoi tu joues ? me chuchota-t-il, énervé, une fois arrivé dans l'*atrium*. Où est Celer ? ajouta-t-il, visiblement près d'exploser.

— Il est très malade, répondis-je. Peut-être mourant. Il veut que tu viennes tout de suite.

Pauvre Cicéron. Le coup dut être rude. Il parut littéralement vaciller sous le choc. Sans échanger un mot, nous courûmes chez Celer où l'intendant nous attendait. Il nous conduisit aux appartements privés du sénateur. Je n'oublierai jamais ces couloirs sombres faiblement éclairés par des bougies et l'odeur écœurante de l'encens qu'on faisait brûler pour masquer la puanteur plus puissante encore du vomi et de la corruption du corps. On avait fait appel à tant de médecins qu'ils encombraient l'accès à la chambre de Celer. Ils

parlaient à voix basse en grec et nous dûmes les écarter pour nous frayer un passage. Il faisait une chaleur étouffante dans la chambre, et si sombre que Cicéron dut prendre une lampe et la porter près du lit où gisait le sénateur. Celer était nu à l'exception des pansements qui indiquaient où l'on avait pratiqué les saignées. Il avait des dizaines de sangsues collées à ses bras et sur la face interne de ses jambes. Il avait une écume noire aux lèvres, et j'appris par la suite qu'on n'avait rien trouvé de mieux pour le soigner que de lui faire avaler du charbon. La force de ses convulsions était telle qu'il avait fallu l'attacher à son lit.

Cicéron s'agenouilla près de lui.

— Celer, mon cher ami, dit-il avec une grande tendresse dans la voix, qui t'a fait cela ?

Bien plus tard, Cicéron donnera une description de cette scène déplorable où il ne ménagera pas les effets lyriques : « J'ai vu Quintus Metellus sur son lit de mort, alors que deux jours seulement auparavant, il s'était montré avec gloire dans le sénat et sur la tribune ; il était dans la force de l'âge ; il jouissait du tempérament le plus robuste, de la santé la plus brillante. Lorsque son âme affaissée semblait anéantie pour tout le reste, il réserva son dernier sentiment pour la république. Je pleurais à côté de lui ; il leva sur moi ses yeux appesantis, et sa voix défaillante m'annonça les orages et les tempêtes dont Rome et moi-même étions menacés... » Mais j'ai bien peur que ce ne soit là que pure fiction. En réalité, lorsqu'il entendit la voix de Cicéron, Celer tourna la tête vers lui et essaya de parler, mais ne sortirent de ses lèvres qu'un gargouillis inintelligible et une écume noirâtre. Il succomba juste après. Ses yeux se fermèrent pour, selon toutes les sources, ne plus jamais se rouvrir.

Cicéron s'attarda encore un peu et interrogea les médecins. Ils se contredisaient en tout, comme souvent les gens de médecine, mais sur un point cependant se montrèrent unanimes : aucun d'entre eux n'avait jamais vu un corps sain succomber aussi vite à une maladie.

— Une maladie ? demanda Cicéron, incrédule. Il a sans doute été empoisonné, non ?

— Empoisonné ?

Les médecins eurent un mouvement de recul en entendant ce mot. Non, non, il s'agissait d'un mal foudroyant, d'une affection virulente, d'une morsure de serpent : tout sauf du poison, qui représentait une possibilité trop effroyable pour être seulement envisagée. En outre, qui aurait voulu empoisonner le noble Celer ?

Cicéron les laissa. Il ne douta pas un instant que Celer avait bien été assassiné, quoiqu'il ne pût jamais découvrir si César, ou Clodius, ou les deux à la fois y étaient pour quelque chose, et la vérité demeure aujourd'hui encore un mystère. Il n'y avait cependant aucun doute dans son esprit quant à la personne qui avait administré la dose fatale,

car lorsque nous quittâmes cette maison funeste, nous croisâmes Clodia, qui rentrait en compagnie de nul autre que du jeune Caelius Rufus, encore auréolé de son triomphe sur Hybrida. Et même s'ils s'empressèrent de prendre tous deux une expression grave, il était manifeste qu'il venaient de rire l'instant d'avant ; et même s'ils s'écartèrent vivement l'un de l'autre, il était manifeste qu'ils étaient amants.

XVIII

Le corps de Celer fut brûlé sur un bûcher funéraire dressé sur le forum en signe de deuil national. Son visage, dans la mort, était apaisé et cette bouche noire de charbon, nettoyée, semblait un bouton de rose. César et tout le sénat étaient présents. Clodia, très belle en vêtements de deuil, versa abondamment les larmes de la veuve. Puis les cendres de Celer furent ensevelies dans le mausolée familial, et Cicéron s'enfonça dans une profonde mélancolie. Il sentait que tous ses espoirs d'arrêter la marche de César étaient morts avec Celer.

Constatant l'état dépressif de son mari, Terentia insista pour changer de décor. Cicéron avait fait l'acquisition d'une nouvelle propriété à Antium, sur la côte, à une journée et demie de Rome, et c'est là que se rendit toute la famille pour commencer les vacances de printemps. En chemin, nous passâmes tout près de Solonium, où les Claudii avaient depuis longtemps une grande propriété de campagne. Derrière ses hauts murs ocre, Clodius et Clodia participaient, disait-on, à une grande réunion familiale avec leurs deux autres frères et deux sœurs.

— Six en tout, commenta Cicéron tandis que nous passions devant en voiture, comme une portée de chiots – la nichée de l'enfer ! Imagine-les là-dedans, en train de s'envoyer en l'air les uns avec les autres tout en manigançant ma destruction.

Je ne le contredis pas, même s'il était difficile d'imaginer les deux frères aînés, plutôt austères, impliqués dans ce genre de polissonneries.

Lorsque nous arrivâmes à Antium, le temps était inclément, avec des bourrasques de pluie en provenance de la mer.

Cicéron s'installa sur la terrasse, malgré la tempête, et contempla les vagues déchaînées contre l'horizon plombé pour essayer de trouver une issue à sa situation. Enfin, après deux jours de ce traitement, la tête beaucoup plus claire, il se retira dans sa bibliothèque.

— Quelles sont les seules armes que je possède, Tiron ? me demanda-t-il avant de répondre lui-même à sa question. Ça, dit-il en désignant ses livres. Les mots. César et Pompée ont leurs soldats, Crassus a sa fortune, Clodius ses gros bras dans la rue. Mes seules légions sont les mots. C'est par le langage que je me suis hissé dans la hiérarchie, et c'est grâce au langage que je survivrai.

Nous commençâmes donc à travailler sur ce qu'il intitula *Histoire secrète de mon consulat* – la quatrième et dernière version de son autobiographie, de loin la plus conforme à la réalité, dont il entendait se servir pour sa défense si jamais il devait passer en procès, et qui ne fut jamais publiée, mais sur laquelle je me suis appuyé pour rédiger ces mémoires. Il y consigna tous les faits concernant la relation entre César et Catilina, la façon dont Crassus avait défendu Catilina et l'avait soutenu financièrement avant de le trahir, et comment Pompée s'était servi de ses lieutenants pour tenter de prolonger et aggraver la crise afin de pouvoir prendre ce prétexte pour rentrer à Rome avec son armée. Il nous fallut deux semaines pour compiler l'ensemble, et j'en faisais en même temps une copie. Lorsque nous eûmes terminé, j'enveloppai chaque rouleau de l'original dans du lin puis dans de la toile enduite avant de glisser le tout dans une amphore que nous scellâmes à la cire. Puis, un matin, Cicéron et moi nous levâmes de bonne heure alors que le reste de la maisonnée dormait encore, et nous rendîmes dans le bois voisin pour l'enterrer entre un charme et un frêne.

— S'il m'arrive quoi que ce soit, me recommanda Cicéron, déterre-la et donne-la à Terentia en lui disant d'en faire ce qu'elle estimera le plus approprié.

Pour autant que je pouvais m'en rendre compte, il ne lui restait qu'un seul espoir de pouvoir éviter de passer en jugement : que la désillusion de Pompée concernant César finisse par le pousser à la rupture. Etant donné leurs caractères respectifs, cela ne paraissait pas une attente insensée, et Cicéron était à l'affût de la moindre nouvelle encourageante. Toutes les lettres de Rome étaient ouvertes avec empressement. Toutes les connaissances qui passaient par là en descendant vers la baie de Naples subissaient un véritable interrogatoire. Certaines informations paraissaient encourageantes. Pour faire un geste envers Cicéron, Pompée avait demandé à Clodius d'entreprendre une mission en Arménie au lieu de postuler au tribunat. Mais Clodius avait refusé. Pompée l'avait mal pris et s'était brouillé avec Clodius. César s'était rangé au côté de Pompée. Clodius s'était disputé avec César au point de le menacer, lorsqu'il serait tribun, d'abroger les lois du triumvirat. César s'était emporté contre Clodius. Pompée avait reproché à César de leur avoir collé ce plébéien-patricien ingouvernable sur les bras. Certains chuchotaient même que les deux grands hommes ne se parlaient plus. Cicéron était enchanté.

— Souviens-toi, Tiron : tous les régimes, aussi populaires et puissants qu'ils puissent être, finissent par tomber.

Certains signes indiquaient que celui-ci était peut-être déjà en train de s'effondrer. Et c'est peut-être ce qui serait arrivé si Cicéron

n'avait pas pris des mesures spectaculaires pour le préserver.

Le coup tomba le premier jour de mai. C'était le soir après dîner, et Cicéron venait de s'assoupir sur son lit de repas quand une lettre d'Atticus arriva. Je dois expliquer que nous nous trouvions à cette époque dans sa villa de Formia, et qu'Atticus avait depuis peu regagné sa maison à Rome, d'où il envoyait à Cicéron plus ou moins quotidiennement toutes les informations qu'il pouvait glaner. Bien sûr, cela ne remplaçait pas la présence effective d'Atticus, mais les deux amis étaient cependant tombés d'accord sur le fait qu'il devait rester là-bas, où il serait plus utile à saisir ce qui se disait plutôt que sur la plage à compter les vagues. Terentia brodait dans un coin de la pièce, tout était paisible et j'hésitai à réveiller ou non Cicéron. Mais il avait déjà entendu le messenger arriver, et sa main se tendit impérieusement.

— Donne-la-moi, commanda-t-il.

Je lui remis la lettre et sortis sur la terrasse. J'aperçus un point lumineux sur un bateau, au large, et je me demandais quels poissons se péchaient la nuit ou bien s'il s'agissait de poser des casiers à homards ou ce genre de choses – je n'ai jamais eu le pied marin –, quand j'entendis un rugissement venir du triclinium derrière moi.

Terentia leva vers Cicéron un regard consterné.

— Mais que se passe-t-il ? s'enquit-elle.

Je retournai dans la salle. Cicéron tenait la lettre froissée contre sa poitrine.

— Pompée s'est remarié, annonça-t-il d'une voix sépulcrale. *Il a épousé la fille de César !*

Contre les manœuvres de l'Histoire, il pouvait déployer tout un attirail : la logique, la ruse, l'ironie, l'esprit, l'éloquence, l'expérience, sa profonde connaissance du droit et des hommes. Mais contre l'alchimie de deux corps nus dans l'obscurité de la chambre à coucher, et contre les désirs, les liens et les engagements complexes qu'une telle intimité peut faire naître, il ne pouvait lutter. Aussi étrange que cela puisse paraître, la possibilité d'un mariage entre les deux ne lui était jamais venue à l'esprit. Pompée avait près de quarante-sept ans. Julia en avait quatorze. Seul César, vitupéra Cicéron, pouvait ainsi prostituer son enfant de façon aussi cynique, répugnante et dépravée. Il tempêta ainsi pendant une heure ou deux – « Vous imaginez : *elle et lui, ensemble !* » –, puis, lorsqu'il se fut un peu calmé, il rédigea une lettre de félicitations aux deux jeunes mariés. Dès qu'il fut rentré à Rome, il alla les voir avec un cadeau. Je le portais pour lui dans un coffret en bois de santal, et, dès qu'il eut prononcé le discours qu'il avait préparé sur l'éclat céleste de leur union, je le déposai entre ses mains.

— Et maintenant, qui est chargé de recevoir les présents, dans cette maison ? demanda-t-il avec un sourire en esquissant un pas en

direction de Pompée.

Celui-ci, naturellement, s'avança pour prendre le coffret, mais Cicéron se détourna brusquement et donna la boîte à Julia en s'inclinant. Elle rit, et, après un instant d'hésitation, Pompée l'imita tout en agitant le doigt pour le réprimander et le traitant de vilain garçon. Je dois avouer que Julia était devenue une jeune femme des plus charmantes – ravissante, gracieuse et visiblement aimable –, mais le plus étonnant était qu'on retrouvait cependant son père dans tous les traits de son visage et tous les mouvements de son corps. C'était comme si l'on avait vidé César de toute sa gaieté pour l'injecter dans sa fille. Et l'autre chose surprenante était qu'elle semblait sincèrement amoureuse de Pompée. Elle ouvrit le coffret, en sortit le cadeau de Cicéron – il s'agissait, si je me souviens bien, d'un ravissant plat en argent ciselé sur lequel il avait fait graver leurs initiales entremêlées –, et quand elle le montra à son époux, elle lui prit la main et lui caressa la joue au passage. Le visage de Pompée s'éclaira, et il déposa un baiser sur son front. Cicéron contemplait l'heureux couple avec le sourire crispé d'un invité qui vient d'avaler quelque chose qu'il déteste mais ne veut surtout pas que ses hôtes le sachent.

— Il faut absolument que tu reviennes nous voir bientôt, dit Julia. Je voudrais te connaître mieux. Mon père dit que tu es l'homme le plus intelligent de Rome.

— C'est très aimable de sa part, mais c'est, hélas, un titre que je dois lui concéder.

Pompée insista pour raccompagner lui-même Cicéron à la porte.

— N'est-elle pas délicieuse ?

— Absolument.

— Pour te parler franchement, Cicéron, je suis plus heureux avec elle que je ne l'ai jamais été avec aucune femme que j'ai connue. Elle me donne l'impression d'avoir rajeuni de vingt ans. Ou plutôt de trente.

— À ce rythme-là, tu vas bientôt retomber en enfance, plaisanta Cicéron. Encore toutes mes félicitations.

Nous avons atteint l'*atrium* – d'où je remarquai que la casaque d'Alexandre le Grand et la tête incrustée de perles de Pompée avaient disparu. Cicéron reprit :

— Et je suppose que les relations avec ton nouveau beau-père sont au beau fixe ?

— Oh, César n'est pas un mauvais bougre une fois qu'on sait s'y prendre avec lui.

— Vous êtes complètement réconciliés ?

— Nous n'avons jamais été divisés.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens ? éclata Cicéron, incapable de contenir plus longtemps ses véritables sentiments.

On aurait dit un amant délaissé.

— Qu'est-ce que je suis censé faire de ce monstre, Clodius, que vous avez créé tous les deux dans le seul but de me tourmenter ?

— Mon cher ami, ne t'inquiète pas pour ça un seul instant ! Il parle beaucoup mais il ne le pense pas vraiment. Et si jamais les choses s'envenimaient, il devrait me passer sur le corps pour pouvoir t'atteindre.

— Vraiment ?

— Absolument.

— C'est un engagement formel ?

Pompée parut blessé.

— T'ai-je jamais laissé tomber ?

Peu après, le mariage porta son premier fruit. Pompée se leva au sénat et lut une motion : étant donné la perte épouvantable etc., etc., de Metellus Celer, la province qui lui avait été allouée avant sa mort – la Gaule transalpine – serait transférée à Jules César, à qui le vote du peuple avait accordé la Gaule cisalpine ; ce commandement unifié permettrait désormais de réprimer plus facilement toute future rébellion ; et, compte tenu de la nature instable de la région, il conviendrait d'attribuer à César une légion supplémentaire, portant à cinq les forces totales à sa disposition.

César, qui tenait la chaise, demanda s'il y avait des objections. Il tourna la tête à droite et à gauche par deux fois, vérifiant que personne ne voulait intervenir, et s'apprêtait à passer « à un autre sujet » quand Lucullus se leva. Le vieux général patricien frisait alors la soixantaine – dédaigneux, félin, mais encore imposant.

— Pardonne-moi, César, dit-il, mais vas-tu aussi retenir la province de Bithynie ?

— Certainement.

— Tu gouverneras donc trois provinces.

— Oui.

— Mais la Bithynie est à des milliers de milles de la Gaule ! s'exclama Lucullus avec un rire moqueur en cherchant autour de lui quelqu'un qui partageât son amusement.

Personne ne se joignit à lui.

— Nous connaissons tous la géographie, Lucullus, merci, répliqua César à mi-voix. Quelqu'un d'autre veut prendre la parole ?

Mais Lucullus refusa d'en rester là.

— Et la durée de ton mandat, insista-t-il, sera bien de cinq ans ?

— Oui. Le peuple en a décidé. Pourquoi ? Désires-tu t'opposer à la volonté du peuple ?

— Mais c'est absurde ! s'écria Lucullus. Pères conscrits, nous ne pouvons laisser un seul individu, aussi habile fût-il, contrôler vingt-

deux mille hommes aux frontières mêmes de l'Italie pendant *cinq années*. Que se passerait-il s'il devait y avoir des attaques lancées contre Rome ?

Cicéron faisait partie des sénateurs qui s'agitaient, mal à l'aise, sur leurs bancs de bois inconfortables. Mais aucun d'eux, pas même Caton, ne voulut se bagarrer sur ces questions parce qu'ils n'avaient aucune chance de gagner. Lucullus, visiblement surpris par ce manque de soutien, s'assit, l'air maussade, et croisa les bras.

Pompée intervint :

— Je crains que notre ami Lucullus n'ait passé trop de temps avec ses poissons. Les choses ont changé, ces derniers temps à Rome.

— De toute évidence, marmonna Lucullus, assez fort pour que tout le monde entende. *Et pas pour le mieux.*

À ces mots, César se leva. Il avait une expression froide et résolue, presque aussi inhumaine qu'un masque de Thrace.

— Je pense que Lucius Lucullus a oublié qu'il a commandé plus de légions que moi en son temps, et pendant plus de cinq ans, et pourtant, la tâche d'en finir avec Mithridate a dû être terminée par mon valeureux gendre.

Les partisans de la Bête à trois Têtes poussèrent un rugissement approbateur.

— Je pense qu'une enquête devrait être ouverte sur la période où Lucius Lucullus a été commandant en chef, peut-être dirigée par un tribunal d'exception. Je suis sûr que les finances de Lucius Lucullus supporteront sans problème un examen approfondi. Le peuple aimerait savoir d'où il tient son immense fortune. Et je crois qu'en attendant, Lucius Lucullus devrait présenter des excuses à cette assemblée pour ses insinuations insultantes.

Lucullus jeta un coup d'œil autour de lui. Personne ne croisa son regard. Se faire traîner devant un tribunal d'exception à son âge, en ayant tant à expliquer, serait insupportable. Il se leva en déglutissant avec peine.

— Si mes paroles t'ont offensé, César... commença-t-il.

— À genoux ! hurla César.

Lucullus parut soudain très vieux et dérouté.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Il doit présenter des excuses à *genoux* ! répéta César.

Il m'était insupportable de regarder, et en même temps impossible de détourner les yeux, car la fin d'une grande carrière est un spectacle impressionnant à voir, un peu comme la chute d'un arbre vénérable. Pendant encore un instant, Lucullus resta debout. Puis, avec force craquements de jointures raidies par les années de campagnes militaires, il se plia d'abord sur un genou puis sur l'autre, et baissa la tête devant César pendant que le sénat regardait en

silence.

Quelques jours plus tard, Cicéron dut à nouveau mettre la main au porte-monnaie pour acheter un autre cadeau de mariage, cette fois pour César.

Tout le monde avait supposé que si César se remariait, ce serait avec Servilia, qui était sa maîtresse depuis plusieurs années et dont le mari, l'ancien consul Junius Silanus, venait de mourir. Et en fait, vers cette époque, on prétendit même que ce mariage avait eu lieu un soir où Servilia assista à un dîner en arborant une perle qui lui avait été offerte, disait-elle, par le consul et valait six mille pièces d'or. Mais non : la semaine suivante, César prit pour femme la fille de Lucius Calpurnius Pison, une grande fille maigre et sans grâce d'une vingtaine d'années dont personne n'avait jamais entendu parler. Après longue réflexion, Cicéron décida de ne pas envoyer son cadeau à César par courrier mais de le lui porter lui-même. Cette fois encore, c'était un plat d'argent marqué aux initiales des mariés, et cette fois encore, il était rangé dans un coffret de santal et fut confié à ma garde. Comme prévu, j'attendis devant la curie la fin de la séance, et, dès que Cicéron et César en sortirent ensemble, je m'avançai avec le coffret.

— Ce n'est qu'un petit présent de la part de Terentia et de la mienne pour vous souhaiter, à toi et à Calpurnia, un long et heureux mariage, dit Cicéron en me prenant la boîte des mains pour la donner à César.

— Merci, répliqua César, comme c'est gentil à toi, et, sans même y jeter un coup d'œil, il la remit à l'un de ses serviteurs. Peut-être, ajouta-t-il, pendant que tu es en veine de générosité, nous donneras-tu aussi ton vote.

— Mon vote ?

— Oui, le père de ma femme se présente au consulat.

— Ah, fit Cicéron, son visage s'éclairant soudain d'une lueur de compréhension, tout s'explique. Franchement, je me demandais pourquoi tu épousais Calpurnia.

— Au lieu de Servilia ? dit César en souriant avec un haussement d'épaules. C'est de la politique.

— Et comment va Servilia ?

— Elle comprend.

César parut sur le point de s'éloigner puis se ravisa, comme s'il venait de penser à quelque chose.

— À propos, que comptes-tu faire au sujet de notre ami commun, Clodius ?

— Je n'y ai pas du tout réfléchi, répondit Cicéron (ce qui était un mensonge, bien sûr – en vérité, il ne pensait guère à autre chose).

— Tu as bien raison, commenta César. Il ne vaut pas la peine

qu'on gaspille ses capacités mentales pour lui. Mais je me demande quand même ce qu'il fera quand il sera tribun.

— Je pense qu'il va engager des poursuites contre moi.

— Il ne faut pas t'en inquiéter. Tu peux le battre devant n'importe quel tribunal de Rome.

— Il doit le savoir aussi. Je suppose donc qu'il se choisira un terrain plus favorable. Un tribunal spécial quelconque – du moment qu'il pourra être certain que je serai jugé par l'ensemble du peuple romain sur le Champ de Mars.

— Cela rendrait les choses plus difficiles pour toi.

— J'ai toutes les preuves nécessaires et je suis prêt à me défendre. Et puis, il me semble bien me souvenir que je t'ai déjà battu sur le Champ de Mars, quand tu as fait passer Rabirius en procès.

— Ne me parle pas de ça ! J'en porte encore les cicatrices !

Le rire bref et sans joie de César s'interrompt aussi brusquement qu'il avait éclaté.

— Ecoute, Cicéron, si jamais il devient une menace, n'oublie jamais que je serai prêt à t'aider.

Visiblement pris de court par une telle proposition, Cicéron demanda :

— Vraiment ? Comment ?

— Avec ce commandement multiple, je serai très pris par mes campagnes militaires. J'aurai besoin d'un légat pour s'occuper de l'administration civile en Gaule. Tu serais parfait pour ce poste. Tu n'aurais pas à passer beaucoup de temps sur place... tu pourrais rentrer à Rome aussi souvent que tu voudras. Et si je te mets sur la liste de mon état-major, cela te donne l'immunité contre toute poursuite. Penses-y. Maintenant, si tu veux bien m'excuser...

Et avec un salut poli de la tête, il se dirigea vers la dizaine de sénateurs qui réclamaient à grands cris un mot avec lui.

Cicéron le regarda partir avec stupéfaction.

— C'est une belle proposition, dit-il, très belle, même. Il faut que nous lui envoyions une lettre pour dire que nous allons y réfléchir, juste pour avoir une trace écrite.

C'est exactement ce que nous fîmes. Et comme César y répondit le jour même pour confirmer que la charge de légat serait pour lui s'il la voulait, Cicéron commença pour la première fois à reprendre confiance.

Cette année-là, les élections eurent lieu plus tard que d'habitude, grâce aux intercessions répétées de Bibulus sous prétexte que les *augures* étaient défavorables. Mais le jour fatidique ne put être repoussé éternellement et, en octobre, Clodius put assouvir l'ambition si chère à son cœur et remporta haut la main l'élection au tribunat de

la plèbe. Cicéron s'épargna le supplice d'aller écouter les résultats sur le Champ de Mars. De toute façon, il n'en eut pas besoin : nous pûmes entendre les clameurs d'excitation sans même avoir à quitter la maison.

Au dixième jour de décembre, Clodius prêta serment et fut investi des pouvoirs de tribun. Cette fois aussi, Cicéron resta confiné dans sa bibliothèque. Mais les acclamations étaient telles qu'il ne put y échapper malgré les portes et volets clos. Un peu plus tard, il apprit que Clodius avait déjà affiché le détail des lois qu'il entendait faire passer sur les murs du temple de Saturne.

— Il ne perd pas de temps, commenta Cicéron, la mine sombre. Très bien, Tiron. Descends voir ce que nous réserve notre petite Reine de Beauté.

Vous devinez mon inquiétude tandis que je descendais les marches conduisant au forum. Le rassemblement avait pris fin, mais de petits groupes s'attardaient encore et discutaient de ce qu'ils venaient d'entendre. L'atmosphère était à l'excitation, comme s'ils venaient d'assister à un événement extraordinaire et éprouvaient le besoin d'échanger leurs impressions. Je gagnai le temple de Saturne et dus jouer des coudes pour arriver à voir de quoi il s'agissait. Quatre projets de loi étaient placardés. Je sortis mon style et ma tablette de cire. La première loi devait empêcher qu'un consul puisse à l'avenir agir comme Bibulus en limitant le droit ancestral de consulter les auspices. La deuxième réduisait les pouvoirs des censeurs de destituer les sénateurs. La troisième rétablissait les réunions de confréries populaires (ces confréries avaient été supprimées par le sénat six ans plus tôt parce qu'elles nuisaient à la tranquillité publique). Et la quatrième – celle qui faisait visiblement parler tout le monde – ordonnait, pour la première fois dans l'histoire romaine, une distribution mensuelle gratuite de blé.

Je résumai chacune des lois et courus à la maison en rapporter la substance à Cicéron. Il avait déroulé l'histoire secrète de son consulat devant lui et s'apprêtait à travailler sur sa défense. Lorsque je lui eus relaté ce que Clodius se proposait de faire, il s'adossa dans son siège, profondément perplexe.

— Alors, pas un mot me concernant ?

— Aucun.

— Ne me dis pas qu'il a l'intention de me laisser tranquille après toutes ses menaces !

— Peut-être qu'il n'est pas aussi sûr de lui qu'il le prétend.

— Relis-moi ces textes.

J'obéis, et il écouta, yeux mi-clos, se concentrant sur chaque mot.

— Tout cela est très populiste, fit-il observer lorsque j'eus

terminé. Du pain gratuit à vie. Des fêtes à tous les coins de rue. Pas étonnant qu'il ait été élu avec une telle majorité.

Il réfléchit un instant.

— Tu sais ce qu'il attend de moi, Tiron ?

— Non.

— Il attend que je m'oppose à ses lois, pour le simple fait que c'est lui qui les a proposées. Il veut que je m'y oppose en réalité. Comme ça, il pourra dire à tous : « Regardez Cicéron, l'ami des riches ! Il pense que manger convenablement et s'amuser un peu est bon pour les sénateurs, mais malheur aux pauvres qui réclament un peu de pain et la possibilité de se détendre après une dure journée de travail ! » Tu vois ? Il veut m'inciter à m'opposer à lui avant de me traîner devant la plèbe sur le Champ de Mars pour m'accuser de me comporter en roi. Eh bien, il peut toujours attendre. Je ne lui donnerai pas cette satisfaction. Je vais lui montrer que je peux jouer au plus malin.

Je ne sais pas, si Cicéron s'y était employé, jusqu'où il aurait pu faire capoter les lois de Clodius. Il avait un tribun docile, Ninnius Quadratus, prêt à user de son veto pour son compte. Et les citoyens respectables, tant au sénat que parmi les chevaliers, auraient été nombreux à lui venir en aide. C'étaient des hommes qui pensaient que le blé distribué gratuitement rendrait les pauvres dépendants de l'État et leur ferait perdre tout sens moral. Il en coûterait au trésor cent millions de sesterces par an et rendrait l'État lui-même dépendant de ses revenus de l'étranger. Ils estimaient également que ces confréries de quartier favoriseraient les activités immorales, et qu'il valait mieux laisser aux cultes religieux officiels le soin d'organiser des activités de groupes. Sur ces questions, ils avaient peut-être raison, mais Cicéron était plus souple. Il reconnaissait que les temps avaient changé.

— Pompée a inondé cette république d'argent facile, me dit-il, c'est cela qu'ils oublient. Une centaine de millions n'est rien pour lui. Il faut donc que les pauvres aient leur part ou bien ils auront notre tête – et avec Clodius, ils se sont trouvé un chef.

Cicéron décida donc de ne pas s'élever contre les lois clodiennes, et pendant un bref et dernier instant – semblable à la dernière lueur d'une chandelle crachotante –, il regagna un peu de son ancienne popularité. Il demanda à Quadratus de ne rien faire, se refusa à condamner le projet de Clodius et fut acclamé dans la rue quand il annonça qu'il ne s'opposerait pas aux lois proposées. Le 1^{er} janvier, lorsque le sénat se réunit sous la direction des deux nouveaux consuls, on lui accorda de prendre la parole en troisième après Pompée et Crassus – ce qui était une marque d'honneur. Et lorsque le consul en charge, Calpurnius Pison, beau-père de César, le pria de donner son opinion, il profita de l'occasion pour prononcer l'un de ses grands

appels à l'unité et à la réconciliation.

— Je ne m'opposerai ni ne ferai obstruction ni ne chercherai à contrecarrer les lois qui nous ont été présentées par notre collègue Clodius, dit-il, et je prie pour que de ces temps difficiles puisse naître une nouvelle concorde entre le sénat et le peuple.

Ces paroles furent accueillies par une grande ovation, et lorsque ce fut à Clodius de répondre, il fit un discours tout aussi flatteur.

— Il n'y a pas si longtemps, Marcus Cicéron et moi-même entretenions une relation des plus amicales, déclara-t-il, les yeux embués de larmes d'une émotion sincère. Je crois que le mal qui nous a séparés était l'œuvre d'une certaine personne de son entourage (tout le monde comprenait qu'il s'agissait là d'une référence à Terentia, qu'on disait jalouse de Clodia), et j'applaudis à sa position d'homme d'État responsable face aux demandes raisonnables du peuple.

Deux jours plus tard, dès que les lois clodiennes furent promulguées, les confréries populaires se rassemblèrent pour fêter leur rétablissement, faisant résonner d'exaltation les collines et les vallées de Rome. Loin d'être une manifestation spontanée, ces rassemblements furent soigneusement orchestrés par le lieutenant de Clodius, un scribe appelé Clœlius. Pauvres, affranchis et esclaves pourchassèrent des porcs à travers la ville et les sacrifièrent, sans piètre pour superviser les rites, avant de les faire rôtir au coin des rues. Loin d'arrêter les festivités à la tombée de la nuit, ils allumèrent des torches et des feux, et continuèrent de chanter et de danser (il faisait très doux pour la saison, et cela contribue toujours à grossir les foules). Ils burent jusqu'à en vomir. Ils forniquèrent dans les rues. Ils formèrent des bandes rivales et se battirent jusqu'à ce que le sang coule dans les caniveaux. Dans les quartiers les plus huppés, surtout sur le Palatin, les nantis se terrèrent dans leurs maisons et attendirent la fin de cette agitation dionysienne. Cicéron observa tout cela depuis sa terrasse, et je me rendis compte qu'il se demandait déjà s'il n'avait pas commis une erreur. Mais, quand Quadratus vint le prier de rassembler d'autres magistrats en ville pour tenter de disperser la foule, il répondit qu'il était trop tard – l'eau avait largement atteint son point d'ébullition, et le couvercle ne pourrait plus rester en place sur la marmite.

Vers minuit, le vacarme commença à faiblir. Les rues se calmèrent à l'exception de ronflements sonores qui s'élevaient çà et là du forum tels des coassements de crapauds-buffles dans un marais. Je me couchai avec soulagement. Mais, une ou deux heures plus tard, je fus réveillé par un bruit. C'était très distant et, dans la journée, nul n'y aurait prêté attention : seuls l'heure et le silence environnant le rendaient menaçant. C'était un bruit de marteau s'abattant sur des briques.

Je pris une lampe, montai au rez-de-chaussée, ouvris la porte de derrière et gagnai la terrasse. La cité était encore très sombre et l'atmosphère douce. Je ne voyais rien. Mais les coups, qui provenaient de l'est du forum, étaient plus nets au-dehors et, en tendant l'oreille, je pus distinguer des martellements bien distincts – des coups isolés, ou le plus souvent en rafales, du métal contre la pierre, qui résonnaient par toute la cité endormie. Le son était si continu que j'estimais qu'il devait y avoir une bonne dizaine d'équipes travaillant de conserve. Il y avait des cris occasionnels, et soudain un bruit de gravats renversés. C'est alors que je pris conscience que je n'entendais pas un chantier de construction, mais une entreprise de démolition.

Fidèle à son habitude, Cicéron se leva peu après l'aube et je le rejoignis comme de coutume dans la bibliothèque pour voir s'il avait besoin de quelque chose.

— Tu as entendu ces coups de marteau, cette nuit ? me demanda-t-il.

Je lui répondis que oui. Il pencha la tête de côté pour écouter.

— Tout est silencieux maintenant. Je me demande quels dégâts il y a pu avoir. Descendons voir ce que ces vauriens ont fabriqué.

Il était encore trop tôt pour que les clients de Cicéron fussent arrivés, et la rue était déserte. Nous nous rendîmes au forum accompagnés par un serviteur solidement bâti, et, au début, tout nous parut normal hormis les tas de détrit, vestiges des réjouissances de la veille, et les quelques corps étendus, ivres morts. Mais lorsque nous arrivâmes devant le temple de Castor, Cicéron s'immobilisa et poussa un cri d'horreur. L'édifice avait été affreusement défiguré. L'escalier qui permettait d'accéder à la façade à colonnes avait été abattu, de sorte que celui qui voulait pénétrer dans le temple se retrouvait à présent face à un mur dénudé deux fois haut comme un homme. Les moellons avaient été rassemblés pour former un parapet, et le seul accès au temple se faisait par le biais de deux échelles, chacune gardée par des hommes armés de marteaux de forgeron. Le mur de briques rouges ainsi exposé était horrible à voir, évoquant une plaie à vif après une amputation. De grandes pancartes avaient été clouées dessus, sur lesquelles on pouvait lire : « P. CLODIUS PROMET DE DISTRIBUER DU BLÉ AU PEUPLE ». Une deuxième pancarte proclamait : « MORT AUX ENNEMIS DU PEUPLE ROMAIN ». Une troisième affichait : « PAIN ET LIBERTÉ ». Il y avait d'autres affiches plus détaillées accrochées à hauteur d'homme et qui ressemblaient de loin à des projets de loi. Une quarantaine de citoyens s'amassaient devant pour les lire. Au-dessus de leur tête, sur le parvis du temple, une rangée d'hommes se tenaient immobiles, tels les personnages d'une frise. Nous nous rapprochâmes et je reconnus plusieurs lieutenants de Clodius – Cloelius, Patina, Scaton, Pola Servius :

beaucoup des vauriens qui avaient soutenu Catilina en son temps. Un peu plus loin, je repérai Marc Antoine et Caelius Rufus, puis Clodius lui-même.

— C'est monstrueux, commenta Cicéron en secouant la tête avec emportement. C'est un sacrilège, une honte...

Je pris soudain conscience que si nous pouvions voir les coupables de cette abomination, ils pouvaient certainement nous voir aussi. Je touchai le bras de Cicéron.

— Pourquoi n'attendrais-tu pas ici, sénateur, que j'aille voir ce qu'il y a sur ces pancartes ? suggérai-je. Il ne serait peut-être pas très sage que tu t'approches. Ils n'ont pas l'air commodes.

Je me frayai rapidement un chemin jusqu'au mur sous le regard de Clodius et de ses acolytes. De chaque côté, il y avait des hommes aux bras tatoués et cheveux coupés court qui s'appuyaient sur leur gros marteau et me dévisageaient d'un œil vindicatif. Je parcourus rapidement les panneaux du regard. Comme je l'avais deviné, il s'agissait de nouveaux projets de loi, deux projets en fait. L'un touchait à l'allocation des provinces consulaires pour l'année suivante et attribuait la Macédoine à Calpurnius Pison et la Syrie (me semble-t-il me souvenir) à Aulus Gabinius. L'autre était très bref, pas plus d'une ligne : « Il sera considéré comme un crime capital de donner l'eau et le feu à quiconque a mis à mort des citoyens romains sans procès équitable. »

Je fixai le texte d'un regard stupide, sans en saisir tout de suite la signification. Qu'il fût tourné contre Cicéron ne laissait aucun doute ; mais il ne le nommait pas. Il semblait davantage conçu pour effrayer ses partisans que pour le menacer directement. Mais alors, comme si mon cœur se retournait dans ma poitrine, je compris la ruse diabolique derrière les mots, et sentis la bile me monter à la gorge au point que je dus faire effort pour ravalier le fiel et ne pas vomir sur-le-champ. Je reculai loin du mur comme si les mâchoires de Hadès venaient de s'ouvrir devant moi, et ne cessai de trébucher en arrière, incapable de détacher mon regard des mots inscrits, augmentant la distance entre eux et moi en espérant qu'ils allaient disparaître. Je finis par lever les yeux et vis Clodius qui m'examinait, le sourire aux lèvres, appréciant visiblement ce qu'il voyait, puis je fis demi-tour et retournai au plus vite auprès de Cicéron.

Il vit tout de suite à mon expression que la situation était mauvaise.

— Alors ? demanda-t-il anxieusement. Qu'est-ce que c'est ?

— Clodius a sorti une loi concernant Catilina.

— Pour me viser ?

— Oui.

— Cela ne peut être aussi mauvais que ce qu'annonce ta figure !

Mais au nom du ciel, qu'y est-il dit sur moi ?

— Ton nom n'est même pas mentionné.

— Mais de quoi s'agit-il, alors ?

— Selon cette loi, c'est un crime capital de donner l'eau et le feu à quiconque a mis à mort des citoyens romains sans procès équitable.

Sa bouche s'ouvrit. Il avait toujours eu l'esprit plus vif que moi et il comprit immédiatement toutes les implications possibles.

— Alors c'est *tout* ? Une seule ligne ?

— C'est tout, dis-je en baissant la tête. Je regrette infiniment.

Cicéron me saisit le bras.

— Donc le crime sera en fait de m'aider à rester en vie ? Ils ne m'accorderont même pas un *procès* ?

Soudain, son regard se porta par-dessus mon épaule, vers le temple défiguré. Je me retournai et vis Clodius qui agitait le bras – un geste lent et moqueur, comme s'il saluait quelqu'un qui partait sur un bateau pour un très long voyage. En même temps, certains des hommes de main du tribun commencèrent à descendre les échelles.

— Je crois que nous ferions mieux de partir d'ici, dis-je.

Cicéron ne broncha pas. Ses lèvres remuaient mais seul en sortait un faible râle. On aurait dit qu'on l'étranglait. Je regardai à nouveau vers le temple. Les hommes étaient descendus et se dirigeaient vers nous.

— Sénateur, appelai-je fermement, nous devons vraiment partir.

Je fis signe à son garde du corps de lui prendre l'autre bras et nous le tirâmes hors du forum et dans l'escalier qui partait à l'ascension du Palatin. La troupe de vauriens nous poursuivit et des débris du temple commencèrent à voler dans notre direction. Un fragment de brique acéré heurta Cicéron sur l'arrière du crâne et le sénateur poussa un cri. La volée de projectiles ne cessa que lorsque nous eûmes gravi la moitié de la côte.

Lorsque nous pûmes enfin nous mettre à l'abri à la maison, nous fûmes accueillis par la foule de ses visiteurs du matin. Ne sachant pas ce qui venait de se passer, ils se précipitèrent comme d'habitude vers Cicéron avec leurs pauvres lettres, leurs pétitions et leurs humbles visages suppliants. Cicéron, encore sous le choc, les contempla d'un regard vide et me dit d'une voix morne de les renvoyer – de « les renvoyer tous » –, avant de monter à sa chambre d'un pas chancelant.

Une fois les clients éconduits, je donnai l'ordre de mettre la barre et le verrou sur la porte d'entrée, puis j'arpentai les salles de réception en me demandant ce qu'il convenait de faire. J'attendis que Cicéron descende me donner des ordres, mais les heures passaient et il n'apparaissait toujours pas. Terentia finit pas me faire venir. Elle triturait un mouchoir entre ses mains, ne cessant de le serrer autour de

ses doigts osseux dépourvus de bagues. Elle demanda ce qui se passait. Je lui répondis que je ne savais pas exactement.

— Ne me mens pas, esclave ! Pourquoi ton maître est-il effondré sur son lit et refuse-t-il de bouger ?

Sa colère me poussa à capituler.

— Il a... il a... commis une erreur, bégayai-je.

— Une erreur. Quel genre d'erreur ?

J'hésitai. Je ne savais pas par où commencer. Il y avait eu tant d'erreurs : elles s'étendaient derrière nous comme autant d'îlots sur la mer, tout un archipel de bêtises. Mais peut-être le terme « erreur » ne convenait-il pas. Peut-être aurait-il été plus précis de les appeler des conséquences – les conséquences inéluctables d'un acte commis par un grand homme pour des raisons honorables... n'est-ce pas ainsi, en fait, que les Grecs définissent la tragédie ?

— Il a laissé ses ennemis prendre le contrôle du centre de Rome.

— Et qu'est-ce qu'ils font, exactement ?

— Ils préparent une loi qui va faire de lui un hors-la-loi.

— Alors il faut qu'il se ressaisisse et qu'il les combatte !

— Il serait très dangereux pour lui de s'aventurer hors de la maison.

Au moment même où je parlais, j'entendais la foule dans la rue vociférer « À mort le tyran ! ». Terentia l'entendit aussi. À mesure qu'elle écoutait, je vis la peur crispier son visage.

— Qu'allons-nous faire, alors ?

— Nous pourrions peut-être attendre la nuit et quitter Rome ? suggérai-je.

Elle me dévisagea et, malgré sa crainte, je pus reconnaître pendant un instant dans ses yeux sombres la lueur qui avait animé son ancêtre – celui qui s'était battu à la tête d'une cohorte contre Hannibal.

— Mais au moins, m'empressai-je d'ajouter, nous pourrions reprendre toutes les mesures de précaution que nous avons observées quand Catilina était en vie.

— Envoie un message à ses collègues, ordonna-t-elle. Demande à Hortensius, Lucullus – tous ceux à qui tu peux penser – de venir immédiatement. Va chercher Atticus. Organise le nécessaire pour assurer notre sécurité. Et fais venir les médecins.

J'obéis en tous points. On ferma les volets. On fit venir en toute hâte les frères Sextus. Je fis même revenir le chien de garde, Sargon, de sa retraite dans une ferme à l'extérieur de la ville. En début d'après-midi, la maison avait commencé à se peupler de visages amis, même si la plupart arrivaient traumatisés par l'expérience d'avoir à traverser les huées de la foule. Seuls les médecins refusèrent de venir : ils avaient appris l'affichage de la loi de Clodius et invoquèrent la peur

d'être poursuivis.

Atticus monta voir Cicéron et revint très troublé.

Il a le visage tourné contre le mur, me dit-il, et il refuse de parler.

— Ils l'ont privé de sa voix, expliquai-je, et que devient Cicéron sans sa voix ?

Une réunion se tint dans la bibliothèque pour décider de ce qu'il convenait de faire : Terentia, Atticus, Hortensius, Lucullus, Caton. J'ai oublié qui d'autre était présent. Je restais silencieux, abasourdi, dans cette pièce où j'avais passé tant d'heures avec Cicéron. J'écoutais les autres et me demandais comment ils pouvaient discuter ainsi de son avenir en son absence. On aurait dit qu'il était déjà mort. L'étincelle qui animait cette maison – l'esprit, l'intelligence vive, l'ambition motrice – semblait s'être enfuie par la porte, comme lorsque quelqu'un passe de vie à trépas. De toutes les personnes présentes, c'était Terentia qui gardait la tête la plus froide.

— Reste-t-il une chance pour que cette loi ne soit pas votée ? demanda-t-elle à Hortensius.

— Pas vraiment, non, répondit-il. Clodius a reproduit à la perfection la stratégie de César, et il a clairement l'intention de se servir de la foule pour contrôler l'assemblée populaire.

— Qu'en est-il du sénat ?

— Nous pourrions adopter une résolution pour le soutenir. Je suis certain que nous le ferons – je vais moi-même en proposer une – mais Clodius n'en tiendra pas compte. Maintenant, si Pompée ou César devaient s'élever contre cette loi, évidemment, là, cela ferait une différence. César a une armée cantonnée à moins d'un mille du forum. Et l'influence de Pompée est immense.

— Et si cette loi passe, reprit Terentia, qu'est-ce qu'il me reste à faire ?

— Ses propriétés seront toutes saisies – cette maison, ce qu'elle contient, tout. Si tu essayes de l'aider en quelque façon que ce soit, tu seras arrêtée. Je crains que sa seule chance ne soit de quitter Rome sur-le-champ, dès qu'il sera un peu remis, et de s'éloigner de l'Italie avant que la loi ne soit effective.

— Pourrait-il venir chez moi, en Épire ? demanda Atticus.

— Alors tu serais passible de poursuites à Rome. Il faudrait être très courageux pour lui donner asile. Il devra voyager incognito et ne cesser de se déplacer avant qu'on découvre son identité.

— Cela élimine donc toutes mes propriétés, j'en ai bien peur, intervint Lucullus. La plèbe serait trop heureuse de s'en prendre à moi.

Il roula les yeux, comme un cheval affolé. En fait, il ne s'était jamais remis de son humiliation au sénat.

— Puis-je dire quelque chose ? demandai-je.

— Bien sûr, Tiron, répondit Atticus.

— Il y a une autre option, avançai-je en regardant vers le plafond, sans savoir si Cicéron aurait voulu que je révèle cela ou non. Cet été, César a proposé au maître de devenir son légat en Gaule, ce qui lui donnerait l'immunité.

Caton parut horrifié.

— Mais cela ferait de Cicéron son débiteur et le rendrait encore plus puissant qu'il ne l'est déjà ! Dans l'intérêt de l'État, j'espère vraiment que Cicéron va décliner l'offre.

— Dans l'intérêt de l'amitié, j'espère qu'il la saisira, commenta Atticus. Qu'en penses-tu, Terentia ?

— Mon mari décidera, déclara-t-elle simplement.

Lorsqu'ils furent tous partis, en promettant de revenir le lendemain, elle monta voir Cicéron, puis redescendit et m'appela.

— Il refuse de manger, dit-elle.

Elle avait les yeux humides, mais elle pointait son menton étroit dans ma direction tout en parlant.

— Bon, qu'il se laisse aller au désespoir s'il ne peut pas faire autrement, mais je dois veiller aux intérêts de cette famille, et nous n'avons pas beaucoup de temps. Je veux que tu fasses emballer et emporter tout le contenu de cette maison. Nous pourrions en remiser une partie à notre ancien domicile – il y a de la place puisque Quintus n'est pas là –, et Lucullus veut bien prendre le reste en charge. Cet endroit est surveillé, aussi faudra-t-il procéder pièce par pièce pour éviter d'éveiller les soupçons, en commençant par les objets les plus précieux.

C'est donc ce que nous fîmes en nous y mettant le soir même et poursuivant notre tâche au cours des jours et des nuits qui suivirent. C'était un soulagement d'avoir quelque chose à faire pendant que Cicéron demeurait cloîtré dans sa chambre et refusait de voir qui que ce fût. Nous cachions monnaie et bijoux dans des amphores de vin et d'huile d'olive que nous charriions de l'autre côté de la ville. Nous dissimulions la vaisselle d'or et d'argent sous nos vêtements et nous efforcions de marcher le plus normalement possible jusqu'à la maison de l'Esquilin, où nous nous déshabillions avec un bruit métallique. Les bustes anciens étaient emmaillotés dans des linges et portés dans les bras de jeunes esclaves comme si c'étaient des bébés. Certains des meubles les plus encombrants étaient démontés et emportés en chariot comme étant du bois de chauffe. Tapis et tapisseries étaient enveloppés dans des draps et transportés vers les blanchisseurs avant d'être secrètement détournés vers leur cachette, dans la demeure de Lucullus qui se trouvait au-delà de la porte Fontinale, juste au nord de la cité.

Je me chargeai seul de vider la bibliothèque de Cicéron,

remplissant des poches de ses documents les plus personnels pour les porter moi-même à la cave de notre ancienne maison. Lors des trajets, je prenais bien soin d'éviter le quartier général de Clodius, au temple de Castor, où ses hommes attendaient en bandes, prêts à pourchasser Cicéron s'il osait montrer le bout de son nez. Une fois cependant, je m'attardai à l'arrière d'un rassemblement pour écouter Clodius en personne dénoncer Cicéron depuis la tribune aux harangues. Il avait la mainmise sur toute la ville. César se trouvait avec son armée sur le Champ de Mars et se préparait à partir en Gaule. Pompée avait déserté la cité et connaissait la félicité conjugale avec Julia dans sa maison des monts Albains. Les consuls dépendaient de Clodius pour leurs provinces. Clodius, de son côté, avait appris à exciter les foules comme un gigolo caresse sa maîtresse. Il les faisait rugir d'extase. Je ne pus supporter d'en regarder davantage.

Nous gardâmes le déménagement du bien le plus précieux de Cicéron pour la toute fin. Il s'agissait d'une table en citronnier qui lui avait été offerte par un client et qui valait, disait-on, un demi-million de sesterces. Nous ne pûmes la démonter, aussi décidâmes-nous de la transporter de nuit chez Lucullus, où elle se glisserait sans problèmes au milieu de ses meubles cossus. Nous la chargeâmes à l'arrière d'un char à bœufs, la recouvrîmes de balles de foin et nous mîmes en route pour le trajet de deux bons milles. Le contremaître de Lucullus nous retrouva à la porte. Il tenait un fouet court à la main et nous dit qu'une esclave nous indiquerait où porter la table. Nous dûmes nous y mettre à quatre pour la soulever, puis l'esclave nous fit traverser des salles immenses et sonores avant de nous désigner un endroit où la déposer. J'avais le cœur qui battait vite, et pas seulement à cause du poids de notre fardeau mais parce que j'avais eu le temps de la reconnaître. Comment aurais-je pu l'oublier ? Je m'endormais presque toutes les nuits avec son visage en tête. Je mourais évidemment d'envie de lui poser un millier de questions, mais je craignais d'attirer l'attention sur elle devant le contremaître. Elle nous fit ensuite reprendre le chemin inverse pour retourner au grand hall d'entrée et je ne pus m'empêcher de remarquer sa maigreur, son épuisement marqué par l'affaissement de ses épaules, et les cheveux gris qui parsemaient déjà sa chevelure sombre. Elle endurait visiblement une existence plus rude que celle à laquelle elle avait été habituée à Misène – c'est une existence capricieuse que celle des esclaves, soumise non tant à son statut lui-même qu'au caractère du maître, et Lucullus ne devait même pas savoir que son esclave existait. La porte d'entrée était ouverte. Mes compagnons la franchirent. Juste avant de les suivre, je murmurai son nom, « Agathe ! ». Elle se retourna avec lassitude et me regarda, visiblement étonnée que quelqu'un pût l'appeler par son nom, mais je ne vis aucun signe qu'elle m'eût

reconnu dans ses yeux sans vie.

XIX

Le lendemain matin, je m'entretenais avec l'intendant quand j'aperçus Cicéron qui descendait prudemment l'escalier pour la première fois depuis quinze jours. J'en eus le souffle coupé. On aurait dit un spectre. Au lieu de sa toge habituelle, il portait une vieille tunique noire pour montrer qu'il était en deuil. Il avait les joues creuses, les cheveux emmêlés et un début de barbe blanche qui le faisait ressembler à un vieux clochard. Lorsqu'il arriva en bas, il s'immobilisa. À ce moment, la maison avait été presque entièrement vidée. Il écarquilla ses yeux stupéfaits devant les murs et sols nus de l'*atrium*. Il se rendit d'un pas traînant dans sa bibliothèque. Je le suivis et le regardai depuis l'embrasure de la porte inspecter les placards vides. On ne lui avait laissé qu'une chaise et une petite table. Sans se retourner, il dit d'une voix d'autant plus terrible qu'elle était très calme :

— Qui a fait cela ?

— La maîtresse a pensé que ce serait une précaution raisonnable, répondis-je.

— Une « précaution raisonnable » ?

Il passa la main sur les niches vides. Toute la bibliothèque était en bois de rose et avait été superbement réalisée suivant ses plans.

— Plutôt un coup de poignard dans le dos, oui !

Il examina la poussière laissée sur le bout de ses doigts.

— Elle n'a jamais aimé cet endroit.

Puis, toujours sans me regarder, il lâcha :

— Fais préparer une voiture.

— Bien sûr, répondis-je, puis j'hésitai. Pourrais-je connaître la destination afin d'indiquer au conducteur où il devra se rendre ?

— Ne t'occupe pas de la destination. Contente-toi de me trouver cette fichue voiture.

Je partis demander au garçon d'écurie d'amener la voiture devant la porte puis allai trouver Terentia pour lui dire que le maître prévoyait de sortir. Elle me regarda avec inquiétude et se rendit précipitamment dans la bibliothèque. Pratiquement toute la maisonnée avait appris que Cicéron s'était enfin levé, et tout le monde s'était regroupé dans l'*atrium*, fasciné et inquiet, sans même faire semblant de travailler. Je ne pouvais pas le leur reprocher : leur sort, comme le mien, était entièrement lié à celui du maître. Nous

entendîmes des éclats de voix, et Terentia sortit bientôt de la bibliothèque en courant, les joues trempées de larmes.

— Va avec lui, me dit-elle avant de s'enfuir à l'étage.

Cicéron apparut quelques instants plus tard, renfrogné mais semblant être plus ou moins redevenu lui-même, comme si le fait de se disputer avec sa femme lui avait insufflé comme une bouffée d'énergie. Il alla à la porte d'entrée et ordonna au portier de l'ouvrir. Celui-ci me regarda comme s'il cherchait confirmation. J'acquiesçai d'un bref signe de tête.

Comme d'habitude, il y avait des manifestants dans la rue, mais beaucoup moins qu'au moment où la loi interdisant à Cicéron l'eau et le feu avait été promulguée. La populace, pareille au chat devant un trou de souris, s'était lassée d'attendre en vain sa victime. Cependant, ce qu'ils avaient perdu en nombre, ils le compensaient en venin ; ils déclenchèrent un grand vacarme de « Tyran ! », « Assassin ! » et « À mort ! », et se précipitèrent en avant dès que Cicéron apparut. Il monta sans attendre dans la voiture et je l'imitai. Un garde du corps était posté sur le toit, avec le cocher, et il se baissa pour me demander où nous nous rendions. J'interrogeai Cicéron du regard.

— Chez Pompée, dit-il.

— Mais Pompée n'est pas à Rome, protestai-je tandis que des poings commençaient à marteler les flancs de la voiture.

— Où est-il donc ?

— Chez lui, dans les Monts Albains.

— Tant mieux, répliqua Cicéron. Il ne s'attendra pas à me voir.

Je criai au cocher d'aller à la porte Capène et, avec un claquement de fouet et une dernière explosion de cris et de coups sur les parois de bois, nous partîmes d'un bond.

Le trajet dut nous prendre au moins deux heures et, pendant tout ce temps, Cicéron ne proféra pas un mot et resta recroquevillé dans un coin de la voiture, ses jambes repliées loin de moi, comme s'il voulait se ramasser dans le moins d'espace possible. Ce ne fut que lorsque nous prîmes la route qui conduisait à la longue allée de gravier de Pompée qu'il se déplia et regarda par la fenêtre les jardins luxuriants peuplés de topiaires et de statues.

— Je vais lui faire honte pour le pousser à m'offrir sa protection, dit-il, et s'il persiste à refuser, je me tuerai à ses pieds et il sera à tout jamais maudit par l'Histoire pour sa lâcheté. Tu crois que ce sont des paroles en l'air ? Je suis tout à fait sérieux.

Il porta la main à la poche de sa tunique et me montra un petit couteau dont la lame n'était pas plus grande que la main. Il me sourit. Il semblait s'être laissé gagner par la folie.

Nous nous arrê tâmes devant une grande villa de campagne, et l'intendant de la maison de Pompée se précipita pour nous ouvrir la

portière. Cicéron était venu ici d'innombrables fois. L'esclave le connaissait très bien. Mais son sourire de bienvenue s'éteignit sur son visage lorsqu'il vit l'apparence négligée de Cicéron et sa tunique noire. Affolé, il esquissa un pas en arrière.

— Tu sens ça, Tiron ? demanda Cicéron en me tendant le dos de sa main.

Puis il porta ses doigts à ses narines et renifla.

— C'est l'odeur de la mort !

Il émit un petit rire étrange et descendit de voiture pour entrer directement dans la maison en lançant par-dessus son épaule à l'intendant :

— Va chercher ton maître. Je connais le chemin.

Je le suivis dans un grand salon rempli de tapis, de tapisseries et de meubles anciens. Des souvenirs des nombreuses campagnes de Pompée étaient exposés dans des vitrines – poteries rouges vernissées d'Hispanie, sculptures en ébène d'Afrique, argenterie ciselée d'Orient. Cicéron s'assit sur un sofa à haut dossier recouvert de soie ivoire et je me tins à l'écart, près d'une des portes qui ouvraient sur une terrasse bordée de bustes des grands hommes de l'Antiquité. Derrière la terrasse, un jardinier poussait une brouette remplie de feuilles mortes. Je sentais de loin le parfum d'un feu, hors de vue. Cela m'apparut comme une scène tellement ordonnée et civilisée – une telle oasis de paix dans la folie de toutes nos terreurs – que je ne l'ai jamais oubliée. Puis il y eut un petit bruit de pas, et la femme de Pompée apparut, accompagnée par ses servantes, qui étaient toutes plus âgées qu'elle. Elle ressemblait à une poupée avec ses frisettes sombres et sa robe verte toute simple. Elle avait une écharpe autour du cou. Cicéron se leva et lui baisa la main.

— Je suis très désolée, dit Julia, mais mon mari est sorti.

Elle rougit et regarda vers la porte. Elle n'était visiblement pas habituée à mentir.

Le visage de Cicéron s'affaissa légèrement, mais il se ressaisit.

— Cela ne fait rien, dit-il. Je vais attendre.

Julia jeta un nouveau coup d'œil vers la porte et j'eus soudain le sentiment que Pompée se trouvait juste derrière et lui indiquait par signes ce qu'elle devait dire.

— Je ne sais pas trop quand il reviendra, protesta-t-elle.

— Je suis sûr qu'il va arriver, déclara Cicéron d'une voix forte à l'intention de quiconque pouvait écouter. Pompée le Grand ne saurait revenir sur sa parole.

Il s'assit et, après un instant d'hésitation, Julia fit de même, croisant sagement ses petites mains blanches sur ses genoux. Elle finit par demander :

— Ton voyage a-t-il été agréable ?

— Fort agréable, merci.

Le silence s'installa à nouveau. Cicéron mit la main dans la poche de sa tunique, là où se trouvait le petit poignard. Je vis qu'il le retournait entre ses doigts.

— As-tu vu mon père, récemment ? s'enquit Julia.

— Non, j'ai été souffrant.

— Oh ? Je suis désolé de l'apprendre. Je ne l'ai pas vu non plus depuis longtemps. Il doit partir incessamment pour la Gaule, et alors je ne sais pas quand je le reverrai. J'ai de la chance de ne pas avoir à rester toute seule. C'était affreux quand il était en Hispanie.

— Et la vie d'épouse te convient ?

— Oh, c'est merveilleux ! s'exclama-t-elle avec un ravissement non feint. Nous restons ici tout le temps. Nous n'allons jamais nulle part, c'est notre monde à nous.

— Ce doit être agréable. Comme c'est charmant. Une existence insouciante. Je vous envie.

La voix de Cicéron se brisa et il retira la main de sa poche pour la porter à son front. Il baissa les yeux sur le tapis. Son corps se mit à trembler légèrement et je m'aperçus avec horreur qu'il pleurait. Julia se leva vivement.

— Ce n'est rien, assura-t-il. Vraiment. C'est cette satanée maladie...

Julia hésita, puis elle se pencha et lui toucha l'épaule.

— Je vais lui redire que tu es ici, dit-elle doucement.

Elle quitta la pièce avec ses servantes. Après son départ, Cicéron soupira, s'essuya le nez sur sa manche et regarda devant lui. La fumée aromatique du feu de feuilles mortes envahit la terrasse. L'heure passa. La lumière commença à décliner et le visage de Cicéron, creusé par son jeûne prolongé, donna prise aux ombres. Je finis par lui murmurer à l'oreille que si nous ne partions pas maintenant, nous n'arriverions jamais à Rome avant la nuit. Il hocha la tête et je l'aidai à se lever.

Alors que nous nous éloignons de la villa, je regardai en arrière et, aujourd'hui encore, je suis sûr d'avoir vu la pleine lune pâle du visage de Pompée, qui nous contemplait depuis une fenêtre du premier étage.

Dès que la nouvelle de la trahison de Pompée se sut, Cicéron fut considéré comme fini, et je fis discrètement mes bagages au cas où nous devrions fuir Rome au plus vite. Cela ne signifie pas que tout le monde lui tourna le dos. Ils furent des centaines à prendre le deuil en signe de solidarité, et le sénat faillit voter de revêtir le noir pour montrer son soutien. Une grande manifestation de chevaliers venus de toute l'Italie fut organisée sur le Capitole par Aelius Lamia, et une

délégation conduite par Hortensius demanda instamment aux consuls de prendre la défense de Cicéron. Mais Pison et Gabinius refusèrent tous les deux. Ils savaient qu'il était du pouvoir de Clodius de décider quelles provinces leur seraient ou non allouées, et ils cherchaient par dessus tout à s'attirer ses bonnes grâces. Ils allèrent jusqu'à interdire aux sénateurs de porter le deuil et expulsèrent le vaillant Lamia de la cité sous le prétexte qu'il menaçait la paix civile.

À chaque fois que Cicéron cherchait à s'aventurer dehors, il se trouvait entouré d'une foule moqueuse et vindicative, et malgré la protection organisée par Atticus et les frères Sextus, l'expérience demeurait fort déplaisante et risquée. Les partisans de Clodius lui jetaient des pierres et des excréments, le contraignant à battre en retraite dans sa maison pour se laver la tête et nettoyer sa tunique. Il alla chercher le consul, Pison, et finit par le dénicher dans une taverne, où il le supplia d'intercéder en sa faveur, mais en vain. Après cela, il resta confiné chez lui. Mais même là, il ne connut guère de répit. Pendant la journée, les manifestants se rassemblaient sur le forum et scandaient des slogans en direction de la maison, traitant sans cesse Cicéron d'assassin. Nos nuits étaient immanquablement ponctuées de bruits de course dans la rue, de cris d'insulte et de fracas de projectiles s'écrasant sur le toit. Lors d'un immense rassemblement public organisé par les tribuns à l'extérieur de la cité, on demanda à César son avis sur la loi clodienne. Il déclara que bien qu'il se fût opposé à l'exécution des conjurés, il était contre les lois rétroactives. C'était une réponse d'une grande habileté politique, et lorsqu'il en eut connaissance, Cicéron ne put que secouer la tête en signe d'admiration. À partir de ce moment, il sut qu'il n'y avait plus d'espoir, et bien qu'il ne retournât pas se terrer dans son lit, il se laissa envahir par une profonde léthargie et refusa souvent de rencontrer ses visiteurs.

Il y eut cependant une exception d'importance. La veille du jour où la loi de Clodius devait prendre effet, Crassus vint le voir et, à ma surprise, Cicéron accepta de le recevoir. Je suppose qu'il était à ce moment dans un tel état de désespoir qu'il était prêt à accepter de l'aide de qui la proposerait. Le scélérat arriva plein de paroles de commisération à la bouche. Mais pendant tout le temps qu'il disait sa stupeur devant ce qui s'était passé et son dégoût devant la trahison de Pompée, ses yeux scrutaient les murs nus et cherchaient à évaluer les biens qui restaient.

— Si je peux faire quelque chose, assura-t-il, n'importe quoi...

— Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose à faire, merci, dit Cicéron, qui regrettait visiblement d'avoir laissé entrer son vieil ennemi. Nous savons tous les deux comment fonctionne la politique. Tôt ou tard, nous finissons tous par connaître l'échec. Mais au moins,

ajouta-t-il, *j'ai* la conscience tranquille. Vraiment, je ne veux pas te faire perdre ton temps davantage.

— Et de l'argent ? L'argent ne peut pas remplacer ce qu'on a de plus cher dans la vie, je sais, mais il peut se révéler utile dans l'exil, et je serais d'accord pour t'avancer une somme considérable.

— C'est très aimable de ta part.

— Je pourrais te donner, disons, deux millions. Cela pourrait-il t'aider ?

— Naturellement. Mais si je suis en exil, comment pourrais-je espérer te rembourser un jour ?

Crassus regarda autour de lui, comme s'il cherchait une solution.

— Tu pourrais me remettre les actes de propriété de cette maison, je suppose.

Cicéron le dévisagea avec incrédulité.

— Tu veux cette maison que je t'ai payée trois millions et demi ?

— Et tu as fait une excellente affaire. Tu ne peux pas le nier.

— Eh bien, justement, c'est une raison de plus pour ne pas te la rendre pour deux millions.

— J'ai bien peur qu'une propriété ne vaille que ce que l'acheteur est prêt à la payer, et cette maison ne vaudra plus rien dans deux jours.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que Clodius a l'intention de la brûler et de faire élever à sa place un temple à la déesse Liberté, et ni toi ni personne ne pourra faire quoi que ce soit pour l'en empêcher.

Après un moment de silence, Cicéron demanda à mi-voix :

— Comment le sais-tu ?

— C'est mon travail, de savoir ce genre de choses.

— Pourquoi voudrais-tu acheter deux millions de sesterces un bout de terre calcinée avec un temple dessus ?

— Il faut savoir prendre des risques dans les affaires.

— Au revoir, Crassus.

— Réfléchis, Cicéron. Ne sois pas aussi bête et entêté. C'est deux millions ou rien.

— J'ai dit, au revoir, Crassus.

— D'accord, deux millions et demi ?

Cicéron ne répondit pas. Crassus secoua la tête.

— C'est exactement le genre d'arrogance insensée qui t'a amené à cette situation, dit-il en se levant. Je me réchaufferai les mains sur ton incendie.

Le lendemain, une réunion des principaux partisans de Cicéron fut convoquée pour décider de ce qu'il convenait de faire. La réunion devait avoir lieu dans la bibliothèque et je dus fouiller la maison pour

trouver assez de sièges afin que chacun pût s'asseoir. J'en dénichai une vingtaine. Atticus arriva le premier, suivi par Caton, puis Lucullus et, après un long moment, Hortensius. Tous eurent beaucoup de mal à franchir la foule qui occupait toutes les rues adjacentes, surtout Hortensius, qui fut particulièrement malmené et arriva le visage égratigné et la toge souillée d'excréments. C'était perturbant de voir un homme à l'apparence d'habitude si soignée arriver dans un tel état physique et nerveux. Nous attendîmes de voir si quelqu'un d'autre se présenterait, mais personne ne vint. Tullia, après des adieux déchirants à Cicéron, avait déjà quitté Rome avec son mari pour se mettre à l'abri à la campagne, aussi le seul membre présent de la famille était-il Terentia. Je pris des notes.

Si Cicéron fut consterné de constater que les vastes foules qu'il drainait autrefois s'étaient réduites à ce petit groupe, il n'en montra rien.

— En ce jour cruel, déclara-t-il, je veux vous remercier, vous tous qui vous êtes battus si vaillamment pour soutenir ma cause. L'adversité fait partie de la vie – même si je ne la recommande pas nécessairement, vous me comprenez (mes notes font état de rires) –, et elle permet au moins de nous montrer la vraie nature des hommes, et de même que j'ai révélé ma faiblesse, j'ai pu découvrir votre force.

Il s'interrompit et s'éclaircit la gorge. Je crus qu'il allait à nouveau céder aux larmes, mais cette fois, il se reprit :

— Alors, cette loi doit donc prendre effet ce soir à minuit ? Il n'y a pas de doute là-dessus, si je comprends bien ?

Il les interrogea du regard. Tous quatre secouèrent la tête.

— Non, répondit Hortensius, pas le moindre doute.

— Dans ce cas, que me reste-t-il comme options ?

— Il me semble que tu en as trois, dit Hortensius. Tu peux faire comme si la loi n'existait pas, rester à Rome et espérer que tes amis continueront de te soutenir, quoique à partir de demain, cela deviendra plus dangereux que cela ne l'est aujourd'hui. Tu peux quitter la ville ce soir, pendant qu'il est encore légal pour les gens de t'aider, et espérer pouvoir quitter l'Italie sans encombre. Ou tu peux aller voir César et lui demander si son offre tient toujours, et revendiquer l'immunité qui va avec la charge de légat.

— Il y a une quatrième option, bien sûr, intervint Caton.

— Oui ?

— Il pourrait se suicider.

Il y eut un profond silence, puis Cicéron demanda :

— Quel en serait le bénéfice ?

— Du point de vue stoïque, le suicide a toujours été considéré comme un acte de défi pour le sage, et c'est aussi un droit naturel de mettre fin à ses angoisses. Et puis, franchement, ce serait un exemple

de résistance à la tyrannie qui ferait date dans l'Histoire.

— Tu penses à une méthode en particulier ?

— Oui. À mon avis, tu devrais t'emmurer dans cette maison et te laisser mourir de faim.

— Je ne suis pas d'accord, intervint Lucullus. Si c'est le martyr que tu recherches, Cicéron, pourquoi prendre la peine de te tuer toi-même ? Pourquoi ne pas rester en ville et défier tes ennemis d'essayer ? Tu auras au moins une chance de survivre. Et si tu meurs, l'opprobre du crime retombera sur eux.

— Être assassiné ne nécessite aucun courage, rétorqua Caton avec mépris, alors que le suicide est un acte viril et volontaire.

— Et toi, Hortensius, quel est ton conseil ? questionna Cicéron.

— Quitte la ville, répondit-il aussitôt. Reste en vie.

Il effleura son front du bout des doigts et sentit le trait de sang qui avait séché dessus.

— Je suis allé voir Pison aujourd'hui. En privé, il compatit avec toi pour la façon dont tu as été traité. Donne-nous le temps d'œuvrer pour faire abroger la loi de Clodius pendant que tu seras en exil volontaire. Je suis certain que tu reviendras un jour avec les honneurs.

— Atticus ?

— Tu connais mon point de vue, dit Atticus. Tu te serais épargné bien des malheurs si tu avais commencé par accepter l'offre de César.

— Et toi, Terentia ? Qu'en dis-tu, ma chère ?

Elle avait pris le deuil, comme son mari, et, avec son visage pâle dans ses vêtements noirs, elle était devenue notre Électre. Elle s'exprima avec une grande intensité :

— Notre existence actuelle est intolérable. L'exil volontaire m'apparaît comme une lâcheté. Et tu peux toujours essayer d'expliquer ton suicide à ton fils de six ans. Tu n'as pas le choix. Va voir César.

L'après-midi touchait à sa fin – un soleil rouge sombrait derrière les arbres dénudés et une douce brise printanière apportait du forum la clameur incongrue de « Mort au tyran ! ». Les autres sénateurs et leur suite sortirent par la porte d'entrée pour faire diversion pendant que Cicéron et moi quittions la maison par-derrière. Cicéron avait une vieille couverture brune remontée sur la tête et ressemblait exactement à un mendiant. Nous descendîmes rapidement l'escalier de Cacus pour prendre la route de l'Étrurie et nous glissâmes dans la foule qui sortait de la ville par la porte du fleuve. Personne ne nous importuna ni même ne nous accorda un regard.

J'avais envoyé un esclave en avant avec un message pour César l'informant que Cicéron désirait le voir, et l'un de ses officiers, coiffé d'un casque à plumet rouge, nous attendait à la porte. Il fut très

décontenancé par l'apparence de Cicéron, mais se ressaisit assez vite pour esquisser une ébauche de salut avant de nous escorter sur le Champ de Mars. Il y avait là une immense ville de tentes qui avaient été dressées pour loger les nouvelles légions de César, et, alors que nous la traversions, je remarquai partout des signes que l'armée levait le camp et s'apprêtait à partir pour la Gaule : on comblait les fosses à déchets, on rasait les remparts de terre et on chargeait des chariots de fournitures diverses. L'officier expliqua à Cicéron qu'ils avaient ordre de se mettre en route vers le nord avant l'aube du lendemain. Il nous conduisit à une tente nettement plus grande que les autres, érigée sur une petite éminence à l'écart, et arborant pour enseigne de légion un aigle planté au bout d'une hampe. Le soldat nous pria d'attendre puis souleva le rabat et disparut sous la tente, laissant Cicéron, barbu, revêtu de sa vieille tunique et les épaules drapées dans sa couverture élimée, embrasser le camp du regard.

— Il semble que ce soit toujours comme ça avec César, fis-je remarquer pour essayer de rendre le silence moins pesant. Il aime faire attendre ses visiteurs.

— Nous ferions mieux de nous y habituer, répliqua Cicéron d'une voix sombre. Regarde ça, dit-il en faisant un signe de tête en direction du Tibre.

Derrière le camp, dans la lumière poussiéreuse de la plaine, surgissait un grand ensemble d'échafaudages.

— Ce doit être le théâtre du Pharaon.

Il le contempla un long moment tout en se mordillant l'intérieur des lèvres.

Le rabat s'écarta enfin et l'on nous fit entrer sous la tente. L'intérieur était très peu meublé : une mince paille à même le sol, recouverte d'une simple couverture ; à côté, un coffre de bois sur lequel était posé un miroir, des brosses à cheveux, un broc à eau et une cuvette ainsi qu'un portrait miniature de femme dans un cadre en or (je suis presque certain qu'il s'agissait de Servilia, mais je n'étais pas assez près pour être catégorique). César était assis devant une table pliante chargée de documents. Il était en train de signer quelque chose. Deux secrétaires se tenaient immobiles derrière lui. Il termina ce qu'il faisait, leva les yeux, se mit debout et s'avança vers Cicéron, la main tendue. C'était la première fois que je le voyais en uniforme militaire. Cela lui allait comme une seconde peau, et je pris conscience que depuis toutes ces années que je l'observais, je ne l'avais jamais vu dans l'arène qui lui convenait le mieux. Cela donnait à réfléchir.

— Mon cher Cicéron, commença-t-il en examinant l'apparence de son visiteur, je suis sincèrement attristé de te voir dans cette misérable situation.

Avec Pompée, c'était toujours force embrassades et claques dans

le dos, mais César n'était pas très porté sur ce genre de démonstrations. Après une brève poignée de main, il fit signe à Cicéron de s'asseoir.

— Comment puis-je t'aider ?

— Je suis venu accepter ce poste de légat, répondit Cicéron en se perchait sur le bord de la chaise, si ton offre tient toujours.

— Ah oui, vraiment ? fit César avec une moue de scepticisme. On peut dire que tu as attendu le dernier moment !

— Je reconnais que j'aurais préféré ne pas venir dans ces circonstances.

— La loi de Clodius prend effet à minuit ?

— C'est cela, oui.

— Et, au bout du compte, le choix se réduit à la mort, l'exil ou moi ?

Cicéron semblait mal à l'aise.

— On peut dire ça comme ça.

— Eh bien, ce n'est guère flatteur !

César laissa échapper un de ses petits rires brefs et se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Il étudia Cicéron.

— Cet été, quand je t'ai fait cette proposition, ta situation était infiniment meilleure qu'elle ne l'est à présent.

— Tu m'a dit que si Clodius devait représenter une menace, je pouvais venir te voir. Il est une menace. Je suis là.

— Il y a six mois, il représentait une menace. Maintenant, il est ton maître.

— César, si tu me demandes de te supplier...

— Je ne te demande pas de me supplier. Bien sûr que je ne te demande rien de tel. Je voudrais simplement entendre de ta bouche quel bénéfice tu penses pouvoir représenter pour moi si tu devenais mon légat.

Cicéron déglutit avec peine. J'avais du mal à imaginer à quel point ce devait être douloureux pour lui.

— Si tu veux que je mette les points sur les *i*, je te dirais que si tu bénéficies de toute évidence d'un immense soutien populaire, tu as nettement moins de partisans au sénat alors que je suis dans une situation exactement inverse : mal vu du peuple pour le moment mais toujours bien considéré parmi nos collègues.

— Tu pourrais donc veiller à mes intérêts au sénat ?

— Je ferais valoir tes positions auprès des sénateurs, oui, et peut-être pourrais-je de temps en temps faire valoir les leurs auprès de toi.

— Mais j'aurais l'assurance que tu seras toujours de mon côté ? J'entendais presque Cicéron grincer des dents.

— J'espère que je serai, comme je l'ai toujours été, du côté de

ma patrie, que je servirai au mieux en conciliant tes intérêts et ceux du sénat.

— Mais je me fiche des intérêts du sénat ! s'exclama César.

Il se redressa soudain sur son siège et, en un mouvement fluide, se leva d'un bond.

— Je vais te dire quelque chose, Cicéron. Laisse-moi t'expliquer une chose. Il y a deux ans, quand je me suis rendu en Hispanie, je devais franchir des montagnes. Alors je suis parti devant avec un groupe d'officiers pour repérer le terrain et nous sommes arrivés dans un tout petit village. Il pleuvait et c'était l'endroit le plus misérable qu'on puisse imaginer. Il n'y avait presque personne pour vivre dans un coin pareil. En fait, c'était un tel trou à rat que c'en était risible. À ce moment, un de mes officiers m'a dit, pour plaisanter : « Tu sais, même ici, il y a probablement des brigues pour les charges, des rivalités pour le premier rang et des jalousies entre les notables. » Et tu sais ce que j'ai répondu ?

— Non.

— J'ai dit qu'en ce qui me concernait, je préférais être le premier ici que le second à Rome. Et je le pensais, Cicéron, je le pensais vraiment ; tu comprends ce que j'essaye de te dire ?

— Je crois que oui, répondit Cicéron en hochant lentement la tête.

— C'est véridique. C'est comme ça que je suis.

— Jusqu'à cette conversation, commenta Cicéron, tu as toujours été une énigme pour moi, César, mais voilà que je commence peut-être à te comprendre pour la première fois, et je te remercie au moins pour ton honnêteté.

Il se mit à rire.

— En fait, c'est carrément drôle.

— Qu'est-ce qui est drôle ?

— Que ce soit moi qu'on chasse de Rome en m'accusant de vouloir être roi !

César se rembrunit un instant, puis se fendit d'un grand sourire.

— Tu as raison, dit-il. C'est amusant !

— Bien, fit Cicéron en se levant, inutile de poursuivre cette conversation. Tu as un pays à conquérir et j'ai d'autres problèmes à régler.

— Ne dis pas cela ! s'écria César. J'exposais simplement les faits. Nous avons besoin de savoir où nous en sommes tous les deux. Tu peux la prendre, cette charge de légat – elle est à toi. Et tu peux t'en acquitter de la façon qui te plaira. Cela m'amuserait de te voir davantage, Cicéron... vraiment.

Il tendit la main.

— Allez, la plupart des hommes politiques sont tellement

ennuyeux. Nous qui ne le sommes pas devrions faire équipe.

— Je te remercie pour ta considération, répliqua Cicéron, mais ça ne pourrait pas fonctionner.

— Pourquoi ?

— Parce que dans ton village, moi aussi je voudrais être le premier, et comme je n'y parviendrais pas, j'aspirerais à être un homme libre, et ce qui est pernicieux, chez toi, César – plus pernicieux que Pompée, plus malaisant que Clodius ou même que Catilina –, c'est que tu n'auras de cesse que tu ne nous aies tous contraints à nous agenouiller devant toi.

Il faisait nuit lorsque nous eûmes regagné la ville. Cicéron ne prit même pas la peine de remettre la couverture sur sa tête. La lumière était trop ténue pour qu'on puisse le reconnaître et les gens se dépêchaient de rentrer chez eux avec autre chose à l'esprit que le destin d'un ancien consul – leur dîner par exemple, et leur toit qui fuyait, et les voleurs qui pullulaient chaque jour davantage dans la cité.

Terentia attendait avec Atticus dans l'*atrium*, et quand Cicéron lui eut raconté qu'il avait repoussé l'offre de César, elle poussa un hurlement de douleur et se laissa tomber accroupie sur le sol, se couvrant la tête de ses mains. Cicéron s'agenouilla près d'elle et posa son bras sur ses épaules.

— Tu dois partir maintenant, ma chère, et emmener Marcus avec toi, lui dit-il. Vous passerez la nuit chez Atticus, ajouta-t-il en levant les yeux vers son vieil ami, qui acquiesça d'un hochement de tête. Il sera trop dangereux de rester ici après minuit.

— Et toi ? demanda-t-elle amèrement en se dégageant. Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas te tuer ?

— Si c'est ce que tu veux... si cela peut faciliter les choses.

— Bien sûr, que ce n'est pas ce que je veux ! cria-t-elle. Je veux qu'on me rende ma vie !

— Je crains que ce ne soit pas en mon pouvoir.

Cicéron tendit à nouveau la main vers elle, mais elle le repoussa et se releva. Puis, les mains sur les hanches, elle le foudroya du regard.

— Pourquoi ? l'interrogea-t-elle, pourquoi fais-tu endurer un tel supplice à ta femme et à tes enfants alors que tu pourrais y mettre fin dès demain en t'alliant avec César ?

— Parce qu'en faisant cela, je cesserais d'exister.

— Qu'est-ce que tu entends par « cesser d'exister » ? Qu'est-ce que c'est encore que cette absurdité grandiloquente ?

— Mon corps continuerait de vivre, mais moi, Cicéron – qui que je sois –, je serais mort.

Terentia leva les mains avec désespoir et chercha du regard le soutien d'Atticus.

— Avec tout mon respect, Marcus, intervint Atticus, tu commences à devenir aussi inflexible que Caton. Quel mal y aurait-il à conclure une alliance temporaire avec César ?

— Mais cela n'aurait rien de temporaire ! Il n'y a donc personne qui comprenne dans cette ville ? Cet homme ne s'arrêtera que lorsqu'il sera le maître du monde – il me l'a plus ou moins dit lui-même – et je devrais soit être d'accord avec lui et lui servir de complice, soit rompre avec lui un peu plus tard, et là, je serais fini pour de bon.

— Mais tu es déjà fini pour de bon, rétorqua Terentia d'une voix glacée.

— Alors, Tiron, me dit Cicéron lorsqu'elle fut partie chercher Marcus dans la chambre d'enfants pour qu'il dise au revoir à son père, je voudrais que la dernière action que j'accomplirai dans cette ville soit de te donner ta liberté. J'aurais dû le faire il y a des années – au moins quand j'ai quitté le consulat –, et si je ne l'ai pas fait, ce n'est pas par manque de reconnaissance pour tes services mais au contraire, parce que tu m'étais trop précieux et que je ne supportais pas l'idée de te perdre. Mais puisque je dois renoncer à tout le reste, il n'est que justice que je te dise adieu à toi aussi. Félicitations, mon ami, ajouta-t-il en me serrant les mains, tu l'as mérité.

C'était tellement inattendu que je faillis tomber à la renverse. J'espérais ce moment depuis des années – je l'avais désiré, j'en avais rêvé et j'avais prévu ce que je ferais ensuite – et voilà qu'il arrivait enfin, presque par hasard, semblait-il, du fait de toute cette ruine et cette désolation. Je me sentais trop submergé par mes émotions pour parler. Cicéron me sourit puis m'embrassa tandis que je pleurais à chaudes larmes, me tapotant le dos comme si j'étais un enfant qu'il fallait consoler ; Atticus, qui avait observé toute la scène, me prit la main et la serra chaleureusement.

Je parvins à articuler quelques mots de remerciement et ajoutai que, bien sûr, ma première décision d'homme libre serait de me dévouer entièrement au service de Cicéron, et que, quoi qu'il arrive, je resterais à ses côtés pour partager ses épreuves.

— Malheureusement, cela est impossible, répliqua tristement Cicéron. À partir de maintenant, je ne pourrai avoir que des esclaves pour seule compagnie. Si un homme libre devait m'aider, il serait de par la loi de Clodius coupable d'avoir aidé un meurtrier. À partir de maintenant, Tiron, tu dois rester loin de moi ou tu te feras crucifier. Va chercher tes affaires, à présent. Tu devrais partir avec Terentia et Atticus.

Ma joie intense fut remplacée par un chagrin qui ne l'était pas

moins.

— Mais comment vas-tu te débrouiller sans moi ?

— Oh, j'ai d'autres esclaves, répliqua-t-il en faisant de piètres efforts pour paraître insouciant. Ils pourront m'accompagner dans ma fuite.

— Où vas-tu aller ?

— Vers le sud. Sur la côte. À Brundisium, peut-être, pour trouver un bateau. Et après cela, les dieux décideront de mon destin. Va chercher tes affaires, maintenant.

Je descendis à ma chambre et rassemblai mes quelques biens dans un petit sac, puis je tirai les deux briques descellées derrière lesquelles j'avais ménagé une cache. C'était là que je conservais mes économies. J'avais très exactement deux cent vingt-sept pièces d'or cousues dans une ceinture et il m'avait fallu plus de dix ans pour les acquérir. Je mis la ceinture et montai dans l'*atrium* où Cicéron faisait à présent ses adieux à Marcus en présence d'Atticus et d'une Terentia aux yeux rouges. Il aimait cet enfant – son seul fils, sa joie, son espoir d'avenir – et, afin de ne pas lui faire peur, Cicéron déploya une maîtrise de lui-même absolue pour faire comme si leur séparation n'avait rien de dramatique. Il le prit dans ses bras et le fit tourner. L'enfant lui réclama de tourner encore et il s'exécuta, mais lorsque Marcus lui demanda un troisième tour, Cicéron refusa et le pria de retourner auprès de sa mère. Lui-même enlaça Terentia et lui dit :

— Je regrette que ton mariage avec moi t'ait conduite à cette triste situation.

— Mon mariage avec toi a été ma seule raison de vivre, répliqua-t-elle avant de me saluer d'un mouvement de tête puis de quitter la pièce d'un pas ferme.

Cicéron embrassa ensuite Atticus et lui confia sa femme et son fils, puis il s'avança vers moi pour me dire adieu, mais je lui dis que c'était inutile, que ma décision était prise : je resterai à ses côtés, au prix de ma liberté et, si nécessaire, au prix de ma vie. Naturellement, il m'exprima sa gratitude, mais il ne parut pas étonné, et je compris qu'il n'avait pas cru un instant que j'accepterais son offre. Je défis ma ceinture et la remis à Atticus.

— Je me demandais si je pourrais te prier de faire quelque chose pour moi...

— Bien sûr, répondit-il. Tu veux que je te garde ça ?

— Non, répondis-je. Lucullus a une esclave, une jeune femme qui s'appelle Agathe et qui compte beaucoup pour moi, et je te serais très reconnaissant si tu pouvais demander à Lucullus, comme une faveur personnelle, de l'affranchir. Je suis sûr qu'il y a là plus qu'il n'en faut pour acheter sa liberté et lui donner de quoi vivre ensuite.

Atticus parut surpris mais assura que, bien sûr, il se chargerait

de cela.

— Eh bien, tu ne m'as certainement jamais parlé de ça, commenta Cicéron en me dévisageant attentivement. Peut-être que je ne te connais pas aussi bien que je le pensais.

Une fois les autres partis, Cicéron et moi-même restâmes seuls à la maison avec ses gardes et quelques membres du personnel. Nous n'entendions plus la moindre huée : la ville tout entière semblait silencieuse. Cicéron monta dans sa chambre se reposer un peu et mettre de grosses chaussures. Lorsqu'il redescendit, il prit un chandelier et passa de pièce en pièce – dans la salle à manger déserte et son plafond à dorures, dans le grand hall avec ses statues de marbre trop lourdes pour être déplacées, et dans la bibliothèque vide –, comme pour mémoriser la maison. Il s'attarda si longtemps que je me demandai s'il n'avait pas en fin de compte décidé de rester, mais alors le vigile du forum annonça minuit, Cicéron souffla les bougies et dit que nous devions partir.

C'était une nuit sans lune et, lorsque nous arrivâmes devant l'escalier, nous distinguâmes en contrebas plus d'une dizaine de torches qui montaient lentement la colline. Quelqu'un lança au loin un cri d'oiseau bien particulier, et un cri similaire lui répondit d'un point situé juste derrière nous. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent.

— Ils arrivent, souffla Cicéron. Il ne faut pas perdre un instant.

Nous descendîmes rapidement les marches et, au pied du Palatin, prîmes une ruelle étroite. En rasant les murs, nous fîmes un détour par des boutiques fermées et des maisons endormies pour gagner la grand-rue juste avant la porte Capena. Contre monnaie sonnante, le gardien accepta d'ouvrir la porte piétonne et attendit avec impatience que nous finissions d'échanger nos adieux murmurés avec nos gardes du corps. Puis Cicéron franchit la porte étroite, et je le suivis avec trois jeunes esclaves qui portaient les bagages.

Nous ne parlâmes ni ne nous reposâmes avant d'avoir marché au moins deux heures et dépassé les tombes monumentales qui bordent cette portion de route – et étaient connues à cette époque pour abriter des brigands. Puis Cicéron décida que le danger était passé, et il s'assit sur une borne pour contempler Rome. Une faible lueur rouge, trop précoce pour être l'aube, cramoisie en son centre puis partant en filets rosés, envahissait le ciel, soulignant les contours des masses noires formées par les collines basses de la ville. C'était incroyable de penser que l'incendie d'une seule maison pouvait créer un tel phénomène céleste. Pour un peu, j'aurais dit que c'était un présage. En même temps, très ténu dans le silence nocturne, nous parvint un bruit curieux, âpre et intermittent, quelque chose qui se situait entre le hullement et la plainte. Je n'arrivais pas à analyser ce que cela

pouvait être quand Cicéron avança qu'il devait s'agir des trompettes sur le Champ de Mars, et que c'était l'armée de César qui s'apprêtait à partir pour la Gaule. Je n'arrivais pas à voir son visage dans l'obscurité, et cela valait peut-être mieux, mais au bout d'un moment, Cicéron se leva, brossa la poussière de sa vieille tunique et reprit son voyage, dans la direction opposée à celle que suivait César.

FIN

GLOSSAIRE

assemblées publiques l'autorité suprême et le corps législatif de la République romaine étaient constitués par le peuple lui-même, réparti en tribus (les comices tributes, qui votaient les lois, déclaraient la guerre et la paix, et éalisaient les tribuns) ou en centuries (les comices centuriates qui éalisaient les magistrats supérieurs).

augure prêtre qui était chargé d'observer certains signes (éclairs, tonnerre, vol, nourriture et chant des oiseaux, etc.) afin d'en tirer des présages. Et aussi observation et interprétation de ces signes.

auspice observation des oiseaux, présage tiré du vol, des mouvements, de l'appétit, du chant des oiseaux, etc., interprétés par les prêtres du même nom ou par les *augures*.

Carcer prison de Rome, située à la limite du forum, au pied du Capitole, entre le temple de la Concorde et la curie.

carnifex exécuteur des hautes œuvres.

centurie subdivision administrative formée de cent citoyens et en fonction de laquelle les Romains votaient sur le Champ de Mars pour l'élection des consuls et des préteurs. Le système était organisé de façon à favoriser les classes les plus riches de la société.

chaise curule siège le plus souvent d'ivoire, sans dossier ni accoudoirs, réservé aux premiers magistrats de Rome.

comitium bâtiment circulaire situé sur le forum entre la curie et les rostrs, où l'on rendait la justice et où se réunissaient les assemblées populaires pour voter les lois.

consul nom donné aux deux magistrats qui exerçaient l'autorité suprême. Ils étaient élus chaque année, généralement en juillet, et étaient alors appelés consuls désignés jusqu'à leur entrée en charge, au mois de janvier suivant. Ils se relayaient chaque mois pour présider le sénat.

curie division primitive du peuple romain (en trois tribus de dix curies commandées chacune par un curion). C'est aussi le nom du sénat de Rome et celui du lieu où il se réunissait.

dictateur magistrat investi en certaines circonstances critiques d'un pouvoir illimité par le sénat.

édile magistrat élu pour un an, chargé de la police, de l'inspection des édifices et des jeux, et du soin de l'approvisionnement de la ville. Il y avait à Rome quatre édiles, deux édiles plébéiens et deux édiles patriciens.

Gaule elle est divisée en deux provinces, la Gaule cisalpine, qui allait du Rubicon, en Italie du Nord, aux Alpes, et la Gaule transalpine, qui s'étendait au-delà des Alpes et correspond à la Provence et au Languedoc d'aujourd'hui.

haruspice (ou aruspice) devin qui examinait les entrailles des victimes pour en tirer des présages.

imperator titre décerné par ses soldats à un général victorieux, et porté jusqu'à son triomphe.

imperium pouvoir suprême accordé par l'État à certains magistrats romains, généralement un consul, un préteur ou un gouverneur de province.

légal fonctionnaire romain adjoint à un proconsul qui gouverne une province.

licteur garde qui symbolisait l'*imperium* des magistrats supérieurs et qui marchait devant eux en portant une hache placée dans un faisceau de verges. Le consul était précédé de douze licteurs et le préteur de six. Le chef des licteurs, qui se tenait le plus près du magistrat, était appelé licteur proxime.

manumission l'émancipation d'un esclave.

ordre équestre ordre intermédiaire entre les patriciens et les plébéiens ; l'ordre des chevaliers avait ses propres représentants et privilèges, et avait le droit d'occuper un tiers des places dans un jury ; ses membres étaient souvent plus riches que les sénateurs mais ne pouvaient accéder à la carrière des honneurs.

pontifex maximus ou grand pontife grand prêtre de la religion d'État qui préside à vie le collège des pontifes (de 15 membres) et se voit attribuer une résidence officielle sur la via Sacra.

préteur magistrat judiciaire de rang sénatorial. Les préteurs étaient au nombre de huit, élus annuellement au mois de juillet pour prendre leur charge en janvier suivant. Après tirage au sort, les magistrats avec rang de préteur présidaient les tribunaux d'exception établis à Rome pour traiter les crimes d'extorsion, de corruption, de trahison et de meurtre.

préteur urbain premier préteur et chef du système judiciaire, il occupe en fait un rang de troisième consul dans la république.

questeur magistrats de rang inférieur, gardiens du Trésor élus chaque année. Au nombre de vingt, ils ont le droit d'entrer au sénat. Tout candidat à la questure doit avoir plus de trente ans et posséder une fortune d'au moins un million de sesterces.

rostris longue tribune de forme courbe, haute de plus de trois mètres et surmontée de statues héroïques, d'où les magistrats et les avocats s'adressaient au peuple. Son nom provient des éperons pris aux navires ennemis qui ornent le devant de la tribune.

senaculum sorte de parvis devant la curie où les sénateurs se

rassemblaient traditionnellement avant chaque séance.

sénat ce n'est pas l'assemblée législative de la République romaine – les lois ne pouvaient être votées que par le peuple réparti en assemblées publiques – mais une sorte de conseil souverain jouant un rôle exécutif. Composé de 600 membres qui pouvaient soulever des questions d'État, contraindre le consul à agir et proposer des lois qui devraient être votées par le peuple. Une fois élu via la questure (cf. questeur), on restait sénateur à vie, à moins d'être destitué par les censeurs pour cause d'immoralité ou de faillite. L'âge moyen était donc élevé (sénat vint de *senex* : vieux).

tribun représentant des citoyens ordinaires, les plébéiens. Les tribuns étaient élus chaque été au nombre de dix et prenaient leur charge en décembre. Ils avaient le pouvoir de proposer des lois, de s'opposer à des projets de loi et de convoquer des assemblées du peuple. Seul un plébéien pouvait devenir tribun de la plèbe.

tribus le peuple romain était divisé en trente-cinq tribus (quatre tribus urbaines ou quartiers ; trente et une tribus rustiques) pour voter les lois et élire les tribuns. Contrairement au système des centuries, les voix des riches et des pauvres avaient dans la tribu le même poids.

triomphe honneur décerné par le sénat à un général qui avait remporté une grande victoire, et qui correspondait à son entrée solennelle dans la ville. Pour avoir droit au triomphe, le général devait être doté de l'*imperium* militaire, et comme il était interdit d'entrer dans Rome revêtu de cette autorité, les généraux qui voulaient avoir leur défilé devaient attendre à l'extérieur de la ville que le sénat leur accorde cet honneur.

PERSONNAGES

Afranius, Lucius allié de Pompée originaire lui aussi du Picenum ; légat pendant la guerre contre Mithridate ; plus tard, candidat de Pompée pour le consulat.

Arrius, Quintus ancien préteur et commandant militaire, proche allié de Crassus.

Atticus, Titus Pomponius meilleur ami de Cicéron ; beau-frère de Quintus Cicéron, qui a épousé sa sœur, Pomponia.

Aurélia mère de Jules César.

Bibulus, Marcus Calpurnius collègue de César au consulat, et son plus farouche adversaire.

César, Caius Julius de fait, chef de la faction populiste de Rome ; de six ans le cadet de Cicéron. Marié à Pomponia, il vit aussi avec sa mère, Aurélia, et avec sa fille, Julia.

Catilina, Lucius Sergius ancien gouverneur de l'Afrique, battu par Cicéron aux élections consulaires.

Caton, Marcus Porcius demi-frère de Servilia, arrière-petit-fils de Caton de Censeur ; défenseur intransigeant des traditions de la république.

Catulus, Quintus Lutatius ancien consul, membre du collège des pontifes, l'un des hommes les plus expérimentés du sénat, chef de la faction patricienne.

Celer, Quitus Caecilius Metellus beau-frère de Pompée (qui a épousé sa sœur), mari de Clodia, frère de Nepos ; membre du Collège des *Augures* ; préteur à la tête de la plus grande et plus puissante famille de Rome ; héros de guerre auréolé d'une grande réputation militaire.

Cethegus, Gaius Cornélius sénateur patricien, l'un des conjurés de Catilina.

Cicéron, Quintus Tullius frère cadet de Cicéron, sénateur et soldat ; marié à Pomponia, la sœur d'Atticus.

Clodia fille d'une des plus illustres familles romaines, les patriciens Appii Claudii ; sœur de Clodius et épouse de Metellus Celer.

Clodius Pulcher, Publius descendant de la grande dynastie patricienne, les Appii Claudii ; ancien beau-frère de Lucullus par une sœur avec qui il est censé avoir eu des relations incestueuses ; lieutenant de Murena, le gouverneur de la Gaule transalpine.

Crassus, Marcus Licinius ancien consul ; il a réprimé

brutalement la révolte des esclaves conduite par Spartacus ; homme le plus riche de Rome, c'est un rival aigri de Pompée.

Gabinus, Aulus ancien tribun originaire, comme Pompée, du Picenum, il a fait promulguer les lois accordant à Pompée les pleins pouvoirs en Orient ; récompensé par Pompée qui en fait son légat dans la guerre contre Mithridate.

Hortensius Hortalus, Quintus ancien consul, il fut pendant des années le plus grand avocat de Rome avant d'être détrôné par Cicéron ; beau-frère de Catulus ; l'un des dirigeants de la faction patricienne, immensément riche ; comme Cicéron, c'est un politique civil et non un soldat.

Hybrida, Gaius Antonius collègue de Cicéron au consulat, descendant de l'une des plus illustres familles de Rome, il fut néanmoins exclu du sénat pour corruption et faillite.

Isauricus, Publius Servilius Vatia l'un des plus vieux sénateurs de la curie – soixante-dix ans quand Cicéron devient consul. Soldat aguerri et couvert de décorations, il s'est vu accorder le triomphe à deux reprises ; ancien consul et membre du collège des pontifes.

Labienus, Titus soldat originaire comme Pompée du Picenum ; tribun à la solde de Pompée et de César.

Lucullus, Lucius Licinius ancien consul et général de l'armée romaine ayant combattu contre Mithridate avant d'être supplanté par Pompée ; hautain, aristocratique, et très riche ; ses ennemis au sénat lui ont refusé son triomphe pendant des années, le contraignant à attendre à l'extérieur de Rome ; il dut divorcer d'une des sœurs de Clodius et de Clodia.

Nepos, Quintus Caecilius Metellus frère de Celer et beau-frère de Pompée, qui le déchargea de sa charge de légat en Orient pour qu'il se présente au tribunat et défende ses intérêts à Rome.

Pius, Quintus Caecilius Metellus *pontifex maximus* malade et âgé de soixante-six ans ; père adoptif de Scipion.

Pompée, Gnaeus né la même année que Cicéron, personnage le plus puissant du monde romain ; ancien consul et général victorieux qui a déjà obtenu le triomphe deux fois, il est resté absent de Rome pendant quatre ans pour se battre en Orient – d'abord contre les pirates puis contre Mithridate ; marié à Mucia, la sœur de Celer et de Nepos.

Rufus, Marcus Caelius ancien élève de Cicéron, fils d'un de ses partisans politiques en province.

Servilia femme ambitieuse et d'une grande ruse politique, épouse de Junius Silanus, candidat au consulat ; demi-sœur de Caton ; depuis longtemps maîtresse de César ; mère de trois filles et d'un fils, Brutus, de son premier mari.

Servius Sulpicius Rufus vieil ami de Cicéron ; ancien préteur,

connu comme étant un des grands juristes de Rome ; candidat au consulat ; marié à Postumia, l'une des maîtresses de César.

Silanus, Decimus Junius marié à Servilia, la maîtresse favorite de César ; membre du collège des pontifes ; ayant déjà été battu aux élections consulaires, il projette de se représenter.

Sura, Publius Cornélius Lentulus ancien consul, momentanément exclu du sénat pour immoralité ; marié à la veuve du frère d'Hybrida et beau-père du jeune Marc Antoine. Il fait un retour politique en tant que préteur urbain et s'allie à Catilina.

Terentia épouse de Cicéron ; de dix ans plus jeune que son mari, plus riche et de plus haute naissance ; religieuse dévote, peu instruite et ayant des conceptions politiques très conservatrices ; mère des deux enfants de Cicéron, Tullia et Marcus.

Tiron secrétaire personnel de Cicéron, esclave de la famille, plus jeune que son maître de trois ans. Il est l'inventeur d'un système de prise de notes abrégées.

Tullia fille de Cicéron âgée de treize ans.

Vatinius, Publius sénateur de rang inférieur, célèbre pour sa laideur. Il devient par la suite tribun et proche allié de César.

[1] Elizabeth Rawson, *Intellectual Life in the Late Roman Republic*, Londres, 1985, p. 229-230.

[2] L'île Cos était réputée pour sa production de soies. (N.d.T.)